



LES
LETTRES
D'ESTIENNE
PASQUIER CON-
seiller & Aduocat general
du Roy à Paris.

*Contenans plusieurs belles matieres & discours sur les
affaires d'Estat de France, & touchant les
guerres civiles.*

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez LAVRENT SONIVS rue saint Jacques
au Coq, & Compas d'Or.

M. DC. XIX.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.





T A B L E
DES EPISTRES
ET MATIERES CON-
tenuës en ce volume.

LIVRE TREIZIESME.



Monſieur Airault , Lieutenant Cri-
minel au ſiege Preſidial d'Angers. *Il*
recite le changement merueilleux qui eſtoit
à la Cour. I

A Meſſire Achilles de Harlay, Cōſeiller d'E-
ſtat, & premier Preſident en la Cour de Parle-
ment de Paris. *Il recite quelque choſe des conten-*
tions qui furent aux Eſtats ſur les libertez de l'E-
gliſe , puis rend raiſon pourquoy il ne veut achepter
l'eſtat d'Aduocat du Roy. S

A Meſſire Achilles de Harlay , Conſeiller
d'Eſtat, & premier Preſidēt en la Cour de Par-
lement de Paris. *Il recite fort particulièrement ce*
qui ſe paſſa en la tenue des Eſtats , & les prend par le
commencement.

A M. Loiſel, Aduocat en la Cour de Parle-
ment de Paris. *Recit de diuers brouillemens d'af-*
ſaires & ſur tout pour la ville d'Orleans. 67

A M. Airault Lieutenant Criminel au siege
Presidial d'Angers. *Il recite à M. Airaut la mort
de Monsieur de Guise & de son frere , avec toutes les
particularitez qui s'y passerent.* 21

A Monsieur Airault Lieutenant Criminel
d'Angers. *Discours & considerations diuerses sur
la mort de M. de Guise , avec les prognostics & ad-
uertissemens qui la deuancerent.* 27

A M. Pithou , sieur de Sauoye , Aduocat en
la Cour de Parlement de Paris. *Discours & con-
siderations sur la fin des Estats.* 47

A Maistre Nicolas Pasquier son fils, Conseil-
ler & Maistre des Requestes ordinaire du Roy.
*Il raconte à son fils la mort de la Reyne mere avec
quelques Eloges sur sa vie.* 50

A Maistre Nicolas Pasquier son fils, Conseil-
ler & Maistre des Requestes ordinaire du Roy.
*Diuers discours sur les desreglemens de la Ligue apres
la mort de M. de Guise.* 56

A M. Nicolas Pasquier son fils , Conseiller
& Maistre des Requestes ordinaire du Roy. *Dis-
cours sur les affaires du Roy apres la mort de M. de
Guise, & sur tout comme il se trouua estonné.* 61

A M. Airault, Lieutenant Criminel au siege
Presidial d'Angers. *Plusieurs rencontres sur les af-
faires des vns & des autres.* 70

A M. Chauuet, Preuost de la ville de Blois.
*Il recite à M. Chauuet comment le Parlement, & la
Chambre des Comptes furent establis à Tours &*

TABLE.

avec quelles ceremonies. 81

A M. le Comte de Sanzay. *Il raconte au sieur de Sanzay les trefues d'entre les deux Roys, ce qui se passa à Tours & à Poitiers.* 86

A M. le Comte de Sanzay. *Il discours sur diuers subiets, & commence à entrer en l'acheminement du siege de Paris.* 90

A M. Seruin, Conseiller d'Estat, & Aduocat general du Roy au Parlemēt de Paris. *Il décrit à M. Seruin les histoires de deux, dont l'un fut fait Roy en riant, & l'autre Empereur en plerant.* 92

A M. Seruin, Conseiller d'Estat & Aduocat general du Roy au Parlement de Paris. *Diuers accidens & infortunes arriués à Andronic Comnene.* 99

A M. Seruin, Conseiller d'Estat, & Aduocat general du Roy au Parlement de Paris. *Il propose diuerses considerations, pour seruir d'instruction aux Princes sur les histoires precedentes.* 117

A M. Seruin, Conseiller d'Estat, & Aduocat general du Roy au Parlement de Paris. *Remarques sur la fortune du Pape Sixte 5.* 124

A M. le Comte de Sanzay. *Il recite au long la mort de Henry 3. par le coup fatal d'un Iacobin.* 130

A Madamel la Duchesse de Rets. *Il transe Madame de Rets de ce qu'elle se monstre trop reuesche à se reconcilier avec son fils, puis luy remonstre les moyens de faire la reconciliation.* 148

A Mademoiselle de Guerliere. *Il renuoye*

TABLE.

à Mademoiselle de Guerliere son fils, avec quelques parties qu'il auoit fourny pour luy, & luy donne conseil comme elle le doit gouverner. 151

A M. de Guerliere. Il luy recommande l'obeissance enuers sa mere. 153

A M. de Charneau, Conseiller d'Estat, & President en la Chambre des Comptes de Tours. Il luy raconte son voyage de Cognac, & louë la fertilité du pays. 158

A M. du Plessis-Mornay, Gouverneur pour le Roy en la ville de Saulmur. Il supplie M. Du Plessis d'empescher enuers le Roy qu'il n'establisſe vne Chambre des Comptes en Guyenne. 161

A M. des Aigues, Procureur general du Roy au Parlement de Bordeaux. Il supplie Monsieur des Aigues de s'opposer à l'establissemēt d'vne Chambre des Comptes en Guyenne, comme il auoit desia fait autresfois. 164

A M. de Ste. Marthe, Thresorier general de France en Poitou. Recit au long de la victoire d'Yury. 165

A M. du Plessis mornay, Gouverneur & Lieutenant general pour le Roy en la ville de Saulmur. Il discours sur les dons qu'ont custume de faire les Roys, & donne certaines reigles qu'il faudroit obseruer. 170

A M. le Comte Sanzay. Il raconte comment Monsieur de Guise se sauua de prison. 173

A Mademoiselle de Forges. Il la remercie du

TABLE.

bon bruiet qu'elle fait courir de luy. 179

A M. Fauchet, Conseiller du Roy, & premier
President en la Cour des Generaux des Mon-
noyes. Il luy remonstre comme il ne doit estre fasché
d'estre assis en la Chambre des Comptes apres les
Maistres. 188

A Monsieur de Mille. Comment il ne doit faire
precipitation en son mariage. 188.

LIVRE XV.

A M. de Souuray, Cheualier des deux Or-
dres Conseiller d'Estat, Gouverneur &
Lieutenant general pour le Roy en la ville de
Tours & pais de Touraine. *Protestation de son*
obeissance enuers luy, & recognoissance ue sō denuoir. 190

A Madame de Rez. Il luy repart sur vne lettre
qu'elle luy auoit enuoyée, où elle l'asseuroit du bon ac-
cueil qu'elle auoit receu du Roy. 191

A Messieurs Loisel & Pithou, Aduocats au
Parlement resleant à Paris. *Il escrit en amy, & se*
plaint de l'iniure du temps qui empesche de faire tenir
asseurement les lettres. 192

A M. Subler, Abbé de Ferrieres. *Il s'excuse d'a-*
uoir tāt tardé à escrire. & demande de ses nouuelles. 193

A M. Chalopin, Seigneur de Chauron. *Re-*
merciement honnestes de ses bons traietemens. 194

A M. Tambonneau, Conseiller d'Estat &
President en la Chambre des Comptes. *Pour-*
quoy il n'escrit si souuent à ses amis. 195

A M. de Charmeaux, Conseiller d'Estat, &

- President en la Chambre des Comptes. *Combien son amitié souffre pour son absence.* 196
- A Mademoiselle de. *Il se iouë avec elle, & luy monstre combien il fait estat de son amitié.* 197
- A M. le Comte de Brienne. *Combien il se sent obligé au sieur de Brienne, pour luy auoir fait sortir de Paris quelques moyens.* 198
- Au Seigneur Abel l'Angelier Libraire. *Il le remercie du liure de l'Eloquence Françoisse qu'il luy auoit enuoyé.* 198
- A Madame de Ch. *Il se iouë sur vne peinture de la Magdelaine que ceste Dame luy auoit enuoyee.* 202
- A Mademoiselle de. *Il ranse ceste Damoiselle, de ce qu'elle ne luy auoit fait aucune responce à vne qu'il luy auoit escrit.* 203
- A M. de Sermoise, Conseiller du Roy, & Maistre des Requestes ordinaire de son Hostel. *Il le remercie de quelques offices qu'il luy auoit rendus à Paris.* 204
- Lettres du Seigneur Mornac, Aduocat au Parlemēt de Paris reuisant à Tours, à Pasquier. *Il escrit à M. Pasquier, qu'il a leu quelques escrits qu'il adressoit aux Princes de la Ligue.* 205
- A M. Mornac, Aduocat en la Cour de Parlement seant à Tours. *Ayant respondu à la sienne, il luy dit le iugement qu'il fait de son liure de Poësie.* 206

T A B L E.

A M. de Charlonie, Preuost d'Angoulesme.
Il loüe son Poëme sur le nombre quaternaire. 208

A M. Theodore Pasquier son fils aîné, Ad-
uocat au Parlemēt de Paris, transferé à Tours.
Il recite comme M. de Vitry print le party du Roy
quittant la Ligue, & en suite la ville de Meaux. 209

A M. de Serres autheur de l'Inuentaie ge-
neral de l'histoire de France. *Il luy escrit sur la*
difficulté qu'il a d'escire sur l'histoire de ce tēps, &
combien ils ont esté broüillez. 211

A M. de Serres autheur de l'Inuētaire general
de l'histoire de Frāce. *Il discours sur plusieurs re-*
marques de nostre histoire, & sur tout du commence-
ment des troubles de France. 217

L I V R E X V I.

A Theodore Pasquier son fils aîné. *Il racon-*
te l'histoire de la redditiō de la ville de Lyō. 232

A M. Theodore Pasquier son fils aîné. *Ordre*
de la reddition de Paris, & cōme toutes choses y fu-
rent restablies. 236

A M. de Tiart, Seigneur de Bissi, ancien E-
uesque de Chaalō sur Soone. *Il luy proteste son a-*
mitié ancienne, & le prie d'en faire de mesme. 247

A M. du Cluseau, Capitaine de cinquante
hommes d'armes, Gouverneur de la Bastille &
Citadelle de Noyon. *Il discours sur ce que son fils*
l'estoit allé treuuer, & l'en excuse, puis luy dit que son
fils de Busine peut aller au siege d'Amiens à cause
de sa blesseure. 248

TABLE.

Au Capit. de la Ferlandiere, Pierre Pasquier son fils. *Il l'aduertit de la bleſſeure de son frere de Buſſy.* 250

A M. du Cluseau Capitaine de cinquante hōmes d'armes, Gouverneur de la ville & Citadelle de Noyon. *Il luy represente ſes apprehenſions ſur la difficulté de la priſe d'Amiens.* 251

Congratulation ſur la Paix generale faite au mois de Mars 1599. & ſur les benediſtions que le Roy a receües de Dieu. Au Roy de France & de Nauarre tres-chreſtien Henry 4. de ce nō. 256

LIVRE XVII.

A M. de Saincte Marthe, Threſorier general de Frãce en la generalité de Poitou. *Il luy racōte au lōg la conſpiration faite contre le Preſidēt Briſſon.* 293

A M. de Saincte Marthe. *Discours & cōſiderations diuerſes ſur les executiōs ci deuāt eſcrites.* 322

A M. de Saincte Marthe. *Il represēte la mort du Mareſchal de Biron.* 338

A M. de Saincte Marthe. *Mort du Mareſchal de Biron.* 357

LIVRE XVIII.

A M. de Pelgé, Conſeiller du Roy & maiſtre en ſa chābre des Cōtes de Paris. *Quel iugement il fait des Eſſais de Montagne.* 377

A M. de Pelgé, Cōſeiller du Roy & maiſtre en ſa chābre des Cōptes de Paris. *Ayāt propoſé quatre braues Eſcrinains Gaſcōs, il s'arreſte à loïer le Sieur*

de Moniluc.

583

A M. de Beaurin, Cōseiller du Roy & Maître en sa chābre des Cōptes. *En se ioüāt il rapporte beaucoup de choses remarquables pour, & cōtre les singularitez des femmes.*

398

Lettres enuoyees de Rome à Pasquier par le Sieur de Bauō Viuot. *Le sieur de Bauon escrit à M. Pasquier sur ce qui se passoit à Rome.*

408

A M. de Bauō Viuot. *Responce à la precedente & discours sur l'ābassade du sieur de Breues à Rome.*

409

Lettres du sieur de la Croix à Pasquier. *Ceste lettre n'est que pour accompagner Vn Sonnet.*

411

A M. Anne d'Vrfé Conseiller d'Estat. *Remerciment pour le Sonnet qu'il luy auoit enuoyé.*

414

Lettres de M. Honoré d'Vrfé cōte de Chasteau Neuf à Pasquier. *Il s'excuse de ce qu'il ne luy a pas porté son liure d'Astree luy mesme.*

417

Responce de Pasquier au Cōte de Chasteau Neuf. *Il remercie le Seigneur d'Vrfé de sō liure, & luy en donne Vn iugement fort aduantageux.*

418

A M. de Neuf-chel, Cheualier d'honneur de madame la Duchesse de Nemours. *Recit au long de la mort du feu Duc de Nemours.*

421

A Madamoiselle de Bourgō. *Il la console sur la mort de son mary, & luy donne son aduis sur ce qu'elle doit faire quant aux estudes de son fils.*

425

A M. Noyau, Procureur du Roy en l'Eslektiō & Grenier à scel de Paris. *Que les peres ne doiuent estre sous la curatelle de leurs enfans.*

428

A M. de Sainte Marthe Thresorier general^l de France en la generalité de Poitou. *Il luy dit quel iugement il fait de ses Eloges, & l'aduertit comment il les doit manier.* 430

LIVRE XIX.

A Messire Edoüard Molé, Conseiller d'Estat & President en la grand Chambre du Parlement de Paris. *Il discourt sur le subiect des Mercuriales.* 42

A M. Nicolas de Verdun, Cōseiller d'Estat, & premier Presidēt au Parlemēt de Thoulouse. *Il luy enuoye vn Epigramme Latin.* 441

A M. Petau Cōseiller en la cour de Parlemēt de Paris. *Que Tacite historien ne doit estre leu de tout le monde, & de la difficulté de le traduire.* 442

Meurtre de Pedanius Secundus Gouverneur de la ville de Rome. *Harangue de Caius Cassius Sénateur, & punitiō esmerueillable sur les seruiteurs.* 44

A M. Petau, Cōseiller en la cour de Parlemēt de Paris. *Il discourt sur le sujet de plusieurs merueilles, entre autres sur celle du Duc de Sauoye & du Roy.* 448

A M. Moreau, Aduocat en la cour de Parlemēt de Bourdeaux. *Il le remercie de son amitié, & luy dit son aduis touchāt les Escussions. dont il faisoit vn liure.* 454

A M. Il luy respond, sur le subiect de quelques vns qui cēsuroiēt quelques passages de ses Recherches. 456

T A B L E.

A M. Loisel Aduocat en la cour de Parlemēt de Paris. *Il raconte les causes pourquoy il ne veut re-
venir à Paris.* 468

A M. Loisel Aduocat en la cour de Parlemēt de Paris. *Il recite le subiect de sa retraicte, & cōmēt
il s'estoit rendu solitaire pour conseruer sa santé* 470

A M. Loisel, Aduocat en la cour de Parie-
ment de Paris. *Il le persuade d'embrasser vne cōmis-
sion où il estoit appellé avec le President Molé.* 474

A M. Loisel Aduocat en la cour de Parlemēt de Paris. *Il specifie les occasions pourquoy il auoit fait
plusieurs pieces de poesie tres-belles.* 477

A M. Loisel Aduocat en la cour de Parlemēt de Paris. *Il dispute fort profondemēt sur le droit &
les loix des Romains, & en quoy il consistoit.* 488

A M. Loisel Aduocat en la cour de Parlemēt de Paris. *Il discours fort amplement sur le fait des
legitimes deües aux enfans.* 499

A M. Loisel Aduocat en la cour de Parlemēt de Paris. *Il continuë sur la mesme matiere, & en
quel ordre de temps les loix Romaines surēt faites, &
par qui.* 512

A M. Robert Aduocat en la cour de Parlemēt de Paris. *Il discours sur le mesme subiect des loix &
ordonnances tant de Rome que de France.* 522

A M. Tournebus, Conseiller en la cour de Parle-
ment de Paris. *Il discours sur le suiect de la
Medecine, & par mesme occasion de la compositiō
du corps humain.* 537

TABLE.
LIVRE XX.

A M. de Raimond Conseiller au Parlement de Bordeaux. *Il soustient que les Iesuites ne doiuent auoir l'honneur seuls de soustenir le party de l'Eglise contre les heretiques.* 562

A M. Borbonius, Professeur du Roy és lettres Grecques en l'Vniuersité de Paris, & excellent Poëte Latin. *Il luy enuoye la traduction en François de quelques Vers Latins, que M. Borbonius auoit faits sur la mort du Roy Henry le Grand.* 571

Au Seigneur Louys de Sainte Marthe Lieutenant general de la Cōestablie de France. *Recueil de quelques dicts notables au feu Roy Hēry.* 582

A M. Valadier, Abbé de S. Arnoul de Mets, *Il se plaint à luy de ce qu'il ne luy auoit escrit au long, cōme sa reception auoit esté faite en son Abbaye.* 595

A M. de Raimond Conseiller en la Cour de Parlemēt de Bourdeaux. *Cōmencemēt de plusieurs Sectes, & d'oū proceda celle de Luther en l'Eglise.* 596

A M. Georges Freget, docteur en Theologie, curé de S. Ncolas du Chard. chanoine de la Ste. Chapelle de Paris. *Il s'excuse sur l'aduis de sō medecin de ce qu'il ne peut sortir le iour de Noel.* 609

A M. Gamache Docteur en Theologie, Professeur du Roy és saintes lettres en l'Vniuersité de Paris. 653

LIVRE XXI.

A M. Louys de Sainte Marthe Lieutenant general du Roy en la Marechaussée de

TABLE.

France au Palais de Paris. *Discours de l'auteur sur ce qui le rendit fameux Aduocat.* 663

A M. du Lys. *Il luy enuoye des vers qu'il auoit faits sur la Pucelle d'Orleans.* 717

A M. de Sainte Marthe. *Il s'excuse de ce qu'il ne luy auoit fait part de sa Poësie* 718

A M. Faureau étudiant en l'Vniuersité de Poitiers. *Il le remercie de la dedicace de son Mercure.* 722

LIVRE XXII.

AV Seigneur d'Atichi Conseiller d'Estat & Intendant des Finances. *Il l'invite de venir en sa maison.* 726

A Messire Jean Nicolai Cōseiller d'Estat & premier President en la chambre des Comptes. *Il luy discourt de la poësie en laquelle le naturel & l'art sont requis.* 727

A M. Mangot Conseiller du Roy & maistre des Requestes, *Il luy discourt de plusieurs choses remarquables en France sous le nombre de trois.* 754

A M. Achilles de Harlay, Conseiller d'Estat. *Il luy discourt des causes de sa solitude.* 768

A M. Collard Conseiller du Roy & auditeur en la chambre des Comptes à Paris. *Il discourt de l'incertitude qui se trouue en la medecine.* 784

FIN





L E,

TREZIESME

LIVRE DES LETTRES

D'ESTIENNE PASQUIER.

*A Monsieur Airault, Lieutenant Criminel
au Siege Presidial d'Angers.*



Oicy le temps des merueilles. *Châgemens*
Vn Monsieur du Bouchage a *meruesl.*
quitté toutes les grandeurs *leux à la*
mondaines, pour espouser v- *Cour.*
ne vie Capucine : Vn Mōsieur *Monsieur*
d'espersion eslongné de la pre- *du Boucha-*
ge *Capucine.*

sence de son Roy : Vn Roy mesmes maltraité,
non seulement par ses subiects, mais par la ville
de Paris qu'il fauorizoit sur toutes les autres;
Et dans cette ville, d'une Famille qu'il auoit
gratifiée particulièrement sur toutes. Je me
fusse grandement estonné, si ces changemens
se fussent estanchez par la nouvelle reconcilia-
tion faite entre luy & ses subiects. Il a pris la
route de Blois, où il a assigné tous les Deputez
des Estats ; Et soudain qu'il y est arriué il a
renuoyé monsieur le Comte de Chiurny
son Chancelier en sa maison, & le Seigneur
de Bellicure l'un des premiers Conseillers en

Tome II.

A

*Officiers
nouveaux
establis au
lieu des an-
ciens.*

son conseil d'Estat sans rendre la raison pour-
quoy. Le semblable a il fait des Seigneurs de
Villeroy, Pinard, Brulard, Secretaires d'Estat;
du Sieur de Combault, premier Maistre d'ho-
stel, & des Sieurs de la Grangele-Roy & Mo-
lant, Thresorier de l'Espargne; Et par vne es-
trangement metamorphose, a choisi pour garde
des Seaux, monsieur de Montelon, qui estoit
simple Aduocat consultant en la Cour de
Parlemēt; pour Secretaires d'estat les sieurs de
Beaulieu, Ruzé, & Reuolt; celuy là qui l'a-
uoit autre-fois suiuy, mais s'estoit retiré de son
seruice en sa maison il y auoit douze ou treze
ans; Cettuy cy homme tressage, qui condui-
soit les affaires de monsieur d'espernon, & es-
toit sur le poinct de se retirer en son pays. Il a
voulu pouruoir du troisieme estat vn nommé
nigeon, que ie ne cognoy: on dit qu'il l'a refuse
tout à plat. S'il est ainsi, c'est vn trait admi-
rable au milieu de la corruption de nostre sie-
cle, que i'oppose à tous les anciens romains. Quāt
à mōlieur de Mōtelō, il est certain que le Roy ne
l'a choisi que pour la reputation de sa grande
prud'homnie. Et est chose digne de vous estre
mandee. Il n'auoit iamais veu le Roy; Et en-
trant dans sa chambre pour le saluer, le trou-
uant assisté des Seigneurs de Bellegarde & de
Longnac, maistres de sa garderobe, il demanda
lequel des trois estoit le Roy, pour ne l'auoir
iamais veu; Les suppliant humblement de le
vouloir excuser. A quoy le Roy luy fit respon-
se, qu'il ne le cognoissoit aussi, que de reputa-
tion. Ces mutations si subites & inopinées du

*Monsieur
de Montel-
on entrant
en la Cham-
bre du Roy
demāde le-
quel s'estoit
en sa pre-
sence.*

haut en bas, & du bas en haut, propres à la ville de Blois, bastie sur vne montaigne, apprestent diuersement à gloser. Quelques vns estiment qu'elles ayent esté faites en haine de la Roine mere; d'autant que tous ces Seigneurs renuoyez auoyent trop d'intelligence avec elle comme elle pareillement avec les Seigneurs de la Ligue. Et de faict, depuis ce nouveau mesnage le Roy seul cuure les pasquets qui luy sont enuoyez, sans y admettre autres que ses deux nouveaux Secretaires. Les autres disent, que c'est pour gagner la bonne grace des Deputez, estimant qu'ils ne seront marris de ce nouveau changement. Tant y a que c'est vncoup de maistre, dont on ne sçauroit rédre la raison. Mais, quelque chose qu'il en soit, monsieur de Guise, plein d'entendement, se fait accroire & que cette assemblée, & ces changemens ne sont faits que pour se vâger de luy. C'est pourquoy deliberant de parer aux coups, il a fait vne contremine, & estably de telle façon ses affaires par toutes les Prouinces, que la plus grâde partie des Deputez sont pour luy; Et depuis qu'il est arriué en la ville de blois, tous ses seruiteurs & amis le sont venus trouuer en flote, avec monsieur le Cardinal de Guise son frere. Cinq semaines auparauât le iour prefix à l'ouuerture de cette conuocation, il m'ada marteau, Preuost des Marchands, & le Presidēt de Nuilly son beau pere, pour prendre langue avecques eux de ce qu'ils auoiēt à faire. Le gouvernement de Paris, pēdant son absence, est demeuré es mains de mōsieur d'Aumale, & celuy

de la Bastille à Busly le Clerc, prenant qualité de Lieutenant de Marteau. Les plus autorizez de la Ligue ont esté choisis & esleus pour presider aux Estats; Monsieur le Cardinal de Guise sur le Clergé; Monsieur de Brissac sur la Noblesse, &

*Ouverture
des Estats
de Blois.
Serment de
l'Union re-
nouuélé.*

Marteau sur le tiers Estat. Avant que d'ouurer le pas, on a fait jeusnes, procession generale, & celebré vne messe du S. Esprit. Chacun a receu le *Corpus Domini*; Et à l'illuë, le serment de la sainte Vniõ renouuellé par toute l'assemblee.

*Le Roy fait
chef de la
sainte V-
nion.*

Et mesmement par le Roy, qui en demeureroit le chef. toutes fois il n'a peu obtenir que le peuple de Paris se desarmast, combien que le lendemain il en fist grande instance. Le Dimâche XII.

*Harangue
du Roy
à l'entree
des Estats.*

d'Octobre on a ouuert les Estats; Et a le Roy fait vne belle harangue au peuple, pour luy faire paroistre de quelle deuotion il enté doit besongner au reestablissement des affaires de son Royaume; Mais il ne s'est peu garder de dõner vne attainte fort rude à monsieur de Guise, qui lors estoit seant à ses pieds en qualité de grand maistre: Car il a dit, que s'il n'eust esté preuenue & empesché par l'ambitiõ demesuree de quelques siens subiects; il s'asseuroit que la Religión nouvelle eust esté lors tout à fait exterminée de la France. Monsieur de Guise s'en est depuis plaint à luy: De sorte que la harangue estant mise en lumiere, cette clause a esté biffée. Qui est aucunement guerir la playe, qu'il luy auoit faite; mais non oster la cicatrice. Quant à moy, toute cette premiere demarche ne me plaist; Je ne sçay quelle sera desormais leur escrime. A Dieu. De Blois ce XII. de Nouembre. 1588.

*A Messire Achilles de Harlay, Conseiller d'Estat,
& Premier President en la Cour de
Parlement de Paris.*

E ne vous en pas si tost escrit, que reue-
nant à mon meilleur penser, i'entray en
mesme opinion que la vostre, non seulement
pour les raisons qu'il vous a pleu de m'escire,
mais aussi qu'il me souuient que le Prince pour
lequel ie vouloy entrer sur les rangs estoit tres-
froid & mauuais garéd des querelles que l'on
entreprenoit maintenant pour luy; Ioint que
ie pensay que monsieur d'Espesse, qui a pris en
main la deffense des libertez de nostre Eglise
Gallicanne, (ores qu'il n'ait esté recompensé
qu'en iniures) ne prendroit plaisir que ie me
misse de la partie, pour eniamber aucun mét
sur ses marches. Bien vous diray-je, qu'estant
entré en vne amiable conferance avec l'un des
Deputez de la Sorbonne, qui s'est roidy plus
que nul autre contre les libertez de nostre E-
glise, iel'ay à demy reduit à mon opinion a-
pres auoir entendu mes raisons; Et si ay pres-
que descouuert, que non seulement en cet arti-
cle, mais en plusieurs autres, il n'y a que la dis-
position du temps qui agite nos esprits. Tel de-
mande la verification du Concile de Trente,
qui n'en veit iamais que la couuerture, ainsi
que ie m'en suis apperceu, gouvernât ce theo-
logien. Qu'y feriez-vous? C'est le téps, contre
lequel de vous heurter, ce seroit ou heresie, ou
phrenaisie, bien que vostre opinion fut la meil-
leure. Et neantmoins ie ne pense qu'il y ait nerf

*Il recite
quelque
chose des
contentions
qui furent
aux Estats
sur les li-
bertez de
l'Eglise;
puis rend
raison
pourquoy
il ne veut
acheter
l'Estat
d'Aduocat
du Roy.*

plus grand, pour la manutention soit de nostre Estat, soit de l'Eglise Catholique & vniuerselle, que ces anciennes libertez tant recommandées par nos bons vieux Peres. Quelques vns de nos prelats mettent en auant, que c'est vne chimere, dont on ne scait ny l'origine, ny le progrès, ny en quoy elles cōsistent Mais si i'auoy à leur en faire vne anatomie, ie leur mōstrerois au doigt & à l'œil, que cette chimere prouient de leur ignorāce. Toutes-fois, puis qu'il faut caler la voile à la tempeste, ie seray tres content de ne m'exposer aux flots de cette calamité publique, & laisser iouër au temps son rolle, sans que ie monte sur l'eschauffaut. Brief de suiure en cecy vostre bon aduis. Car quāt à ce qu'en passant & cōme faisant autre chose semblez pour l'amitié que me portez, me hocher aucunemēt la bride pour entendre à l'Estat de monsieur l'Aduocat d'Espelle, le President du Lion, l'un de ses principaux amis m'en parla deslors que ie fus arriué en cette ville de Blois: & depuis m'en a parlé derechef (ie ne sçay s'il en auoit charge) me remōstrant que i'auoy moyen de le recompenser d'une partie, par mō Estat; Et que du reste il seroit ailé nous accōmoder, en baillant argent au Roy par forme de prest dont ie seroy assigné. Plusieurs de mes amis m'y conuient, le persuadans que ie seroy agreable au Roy, & non desagreable à nos Deputez (grāde pitié qu'il y falloit adiouster ce mot): Toutesfois ie n'ay iamais peu entrer en ce party avec moy: Et ne fut-ce que pour autant, qu'outre le consentemēt de mon Roy, il falloit rechercher le bon plaisir du peuple, ie n'ose dire d'une populace. D'ailleurs

regardant derriere moy, ie voy la fuite de mes
ans, & apres moy la fuite de mes enfans. Quand
ie vous dy de mes enfans, ie parle de la tyrânie
naturelle qu'ils exercent sur moy, ne trauaillât
plus que pour eux; Et de hazarder en l'aage où
ie suis, vne grande partie de mon bien, dont ie
ne me pense plus estre qu'un simple & court v-
sufuictier, i'en feroiy consciëce: mesme que cō-
bien qu'en l'exercice de cest Estat il y ait quel-
que fueille d'honneur, si gist elle en grâde con-
tétion de corps & d'esprit. Ie ne cognoy mō im-
perfection, que quelques vns estimēt vertu. Et
dieu sçait, combiē en ce faisant, i'apporteroy
d'agitation, & consequemment de diminu-
tion d'esprit; Et par mesme moyen de ma vie;
moy qui d'ailleurs ay fait vne honnestre retraite
pour paracheuer en repos le peu qui me restoit
de mes ans. Au demeurât n'est-ce pas vne ambi-
tion detestable, que pour vn Estat, auquel il n'y
a gages & pension que de trois mil liures, dont
on n'est payé à point nommé, estatauquel nous
ne reluifons, que de tāt que nostre suffisance le
permet, à laquelle si deffaillons, nous encourōs
pareille cēsüre, que le moindre Aduocat du pa-
lais, (car vn Aduocat du Roy estant tōdu de
ses conclusions en vne audiëce, ce ne luy est à
mon iugement moins de honte, qu'à l'autre,
quand sa partie est condamnée en l'amande du
fol appel) au bout de cela toutes fois on vueille
vêdre cest Estat, quatorze ou quinze mil escūs?
Et vrayemēt il faut biē que ceux qui en offrent
tant soyent despourueus de sens commun,
ou bien qu'ils y entendent vn art quint'es-

sentiel, dont ie ne sçay, ny ne veux sçauoir la pratique. Et toutesfois ie ne suis pastant Stoïque, que chatouillé d'une noble ambitiõ de paroistre (si avecques mon estat i'en eïtoy quitte pour quelque moyenne somme, & que du demeurât monsieur d'Espelle voulut courir le mesme hazard enuers le roy, quel'õ m'a proposé,) ie n'y entédisse fort volontiers. Mais pour biẽ dire, cela n'est rien qu'un souhait, que ie cõsigne entre vos mains, à la charge de ne le cõmuniquer s'il vous plaist, qu'à vos pées, encores que ie me persuade, qu'ẽ la deliberatiõ que monsieur d'Espelle a prise de ne retourner à Paris, plus il ira en auant, plus son estat ira en arriere; & luy aduiendra le cõtraire de ce qui aduint au Romain, lequel sur vne opiniastreté de bon mesnage, acheta autãt les trois liures de la Sybille, cõme il eust fait du commencement les neuf; icy tout au rebours, sur vne lõgueur par luy affectee, tantost de vingt mil escus, si tant est que sans artifice ils luy ayẽt esté presentez, tãtost de quinze par vn qui n'auoit moyẽ d'y attãindre, & lequel si ie ne m'abuse n'en a traité qu'à petit semblãt, ie me doute qu'il n'en trouuera en fin huit mille. Celuy qui premier ouurit le pas à cette marchãdise honteuse, n'en bailla que dix mille escus; Le S. d'Espelle, que douze, lors que la ville de Paris estoit calme; & que ceux qui bailloient les deniers auoient quelque opinion de ressource sur des partizans, avec tant soit peu de faueur de Roy. Et maintenant que l'on delibere en cette assemblée des Estats, de fermer la portetãt aux partizãs qu'aux edicts burseaux que

peut on esperer au milieu destroubles? Vous m'estimerez plein d'un grãd loisir, de vous entretenir avec tant de paroles d'un discours, auquel n'auiez aucũ interest. Mais toutes & quãtes fois que ie vous ay gouuerné, il n'a pas esté arresté entre nous deux, que ce seroit de propos de merite. Le fruit que ie pourray recueillir de cete lettre, sera parauanture de vous faire rire, & par ce moyen empescher l'importunité de vostre goute, si elle est encores logée chez vous. A Dieu. De Bloys ce xx. Nouembre 1588.

*A Messire Achilles de Harlay, Conseiller d'Estat
& Premier President au Parlement de Paris.*



E ne vey iamaistel desordre, comme est celuy que l'on apporte, pour donner ordre à toutes les affaires de France. La premiere proposition que l'on a mise sur le bureau en la Chambre du Tiers Estat, a esté; Si on besongneroit par Resolution, ou par supplication enuers le Roy; C'est à dire, s'il faudroit qu'il passast bon-gré mal-gré, par tout ce qui seroit par eux arresté, ou bien que l'on vlast d'humbles Remonstrances enuers luy, pour en arrester puis apres ce qu'il trouueroit le meilleur, ainsi que d'ancienneté on l'auoit tousiours obserué. Il s'y est trouué du pour & du contre; En fin la plus grande partie, non pour honneur qu'elle luy portast, ains de honte, a esté d'aduís qu'il ne falloir rien mouuoir en cét endroit. Ce pas estant avec telle liberté ouuert, vous pouuez presque iuger quelle est

*Il recite
fort parti-
culieremẽt
ce qui se
passa en la
tenue des
Estats, &
les prend
par le com-
mencemẽt.*

toute la suite. En tout ce qui se presente contre le Roy, le chemin est aplaný & sans espines. S'il y a quelque chose contre l'Ordre de nos Deputez, ce leur sont chiffres qu'ils n'entendét point. Je commenceray par íes Ecclesiastics: l'vne de leurs plus grandes propositions est pour la manutention du Cõcile de Trente, qui gist en deux points principaux, comme vous scauez: L'vn aux articles de nostre Foy, enquoy il n'y a point de difficulté, qu'il ne le falle suiure en tout & par tout: car c'est comme vn abregé de tous les anciens Conciles approuuez: L'autre en la Discipline de l'Ordre Hierarchique de nostre Eglise. Et en cettuy il y a beaucoup plus d'obscurité, d'autant que sous mots couuerts il efface toutes leurs libertez de nostre Eglise Gallicanne, dont le Roy est chef & protecteur. Ce poinct ne peut estre digeré par plusieurs, qui n'osét toutesfois dire à cœur ouuert ce qu'ils en pensent. Car le Cardinal de Guise & l'Archeuesque de Lyon considerent non seulement les paroles, ains les visages & contenance de ceux qui semblent n'approcher de ce qu'ils desírent estre fait. Or ceux qui impugnent en cét endroit le Concile, (outre la naturelle inclination qu'ils ont à nos libertez, comme bons Catholiques & François) se remettét encores en memoire le temps auquel il fut fait, & plusieurs particularitez qui passerent lors. Il n'y a eu que monsieur d'Espelle, qui en qualité d'Aduocat du Roy du Parlement, pour le deuoir de sa charge a soustenu vertueusement nos droits; Auquel a esté respondu par monsieur

*Le Roy
chef & pro
tecteur de
l'Eglise
Gallicane.*

de Lyon, non par raisons; ains inuectiues, telles que la licence de cette assemblée permet. Et en consequence de cecy on ne fait point de doute d'oster au Roy non seulement les nominations des Eueschez, Abbayes, & autres Benefices consistoriaux; ains de plusieurs droits, qui de tout temps & ancienneté sont annexez à la couronne. Voyla en somme comme on le manie. Mais quand il est question de traiter entre ces messieurs des choses qui les concernent dans ce Concile, alors ils y trouuent bien à redire & controoller. Je le vous représenteray par exemple. Du temps de la primitive Eglise tout le Clergé estoit suieût à son Diocésain sans exceptiō. Toutesfois il fut par succession de temps trouué bon, de dispenser quelques communautéz de cette France de la Iurisdiction de l'Euesque: Premièrement par, Conciles Prōuinciaux, (car ainsi le furēt les Abbayes *Les Abbayes de S. Denys & de S. Germain des Prez*), puis par autorité des Papes, au preiudice de nos Ordinaires. Si cela fut bien ou mal fait, ie m'en rap- *d'oñ exemptes de la iurisdiction des ordinaires.* porte à ce qui en est. Il me suffit de vous dire, que par ce Concile de Trente, on voulut reduire cette obéissance à l'ancienneté del'Eglise, & faire que tous les chapitres soyent suieët à la puissance de l'Euesque, non pas de son autorité ordinaire, & en cela on derogeoit aucunemēt à nos Libertez Gallicanes, ains cōme Vicegerants du S. Siege. Soudain que cēt article a esté mis sur le bureau; croyez que les Deputez des Chapitres n'ōt esté muets; & y ont besōgné de sorte que cēt article est demeuré indecis.

Le mesme Concile veut que chaque Beneficier ait à se cōtenter d'un seul Benefice. Ce decret, ores que tres-sainct, ne peut estre par eux digeré; & y apportent cette distinction; Bon pour l'aduenir (disent-ils) à mesure que les Beneficiers mourront; mais quant à ceux qui en sont pour le iourd'huy pourueus, ils iouiront de leur bonne fortune, pour obuier aux simonies qu'ils pourroient commettre, en iouissant du reuenu sous le nom de personnes interposees, qui n'en auroient que le titre.

Bonnes gens (dy-je à part moy, car ie ne l'ose dire tout haut) si vous estes sujets du S. Siege, si tant zelateurs du Concile general & vniuersel, qui vous fait Iuges maintenant de ces deux articles? S'il faut sans reserue executer le Concile en ce qui concerne les droicts du Roy, pour vne Constitution Conciliaire, pourquoy ne pratiquez vous le semblable en vostre faict? Ou si vous le pouuez faire au vostre, d'où vient que le Roy est de moindre recommandation que vous au sien? Bref, qui vous donne ce priuilege d'apporter modification à ce Concile, és choses qui vous regardent, & non aux libertez anciennes de nostre Eglise Gallicanne dont vous demandez à yeux bandez la suppression?

*La iournée
des Barricades
des appellees
heureuses
se aux
Estats.* Ie vous laisse à part, qu'en vne Harangue faicte en la chambre des Deputez du Clergé; il est aduenu à celuy qui portoit la parole, d'appeller la iournée des Barricades, Heureuse & sainte iournée des Tabernacles. Qui n'est point brauer le Roy à petit semblant; & dont

il a esté aduerty. Le semblable se trouue presque en la Noblesse; Je vous dy presque; car à la verité elle y apporte quelque peu plus de sobrieté & modestie.

Vous n'ignorez point comme le Duc de *Le Duc de*
 Sauoye a indignement eschantillonné nostre *Sauoye*
 estat, pendant que par vains discours nous- *s'emparedes*
 nous amusons de le redresser sur vn tapis verd. *Marquizat*
 de Salusses.
 Luy Cousin Germain du Roy, auquel il a tant d'obligations, au milieu de son affliction, violant tout droit humain, sans luy denoncer la guerre s'est emparé du Marquizat de Salusses. Quelques braues Gentils-hommes ont mis en auant qu'il falloit laisser la ville de Bloys, où nous allambiquions nos cerueaux en resolutions partiales, & donner droit en Sauoye. Qu'il n'y auoit meilleur moyen de nous recôcilier tous ensemble. Que ce seroit nostre Carthage, par l'object de laquelle nous pourrions nous garentir de nos guerres Ciuiles. Opinion certes d'un cœur genereux & François, toutes-fois qui a esté vaincuë & supplantée par les autres. Car aussi le Clergé & le Tiers Estat se sont iettez à la trauerse qui n'ont esté de cét aduis. Ceux-cy ont passé de nombre, & par consequant de poids. Il y auoit quelques Seigneurs, qui pour estre en mauuais mesnage avec la Ligue, estoient sur le poinct d'estre declarez criminieux de leze Majesté, pour quelques raisons particulieres; Soudain cette opinion s'est euanouye, pour estre par leurs Agentz & Entremetteurs entrez en quelques pourparlez d'accord avec ceux qui tiennent les clefs de

cette porte. Au contraire on a proposé, que le pouuoir de monsieur le Marechal de Matignon fut reuoké. Vous pouuez presque iuger pourquoy. Mais comme le Tiers Estat semble auoir plus d'interest en cette querelle; & qu'il soit par ce moyen plus aisé de le gagner sous le masque d'une liberté; Aussi se desborde il obstinément plus que la Noblesse.

*Guerre im
mortelle
proposée
contre les
Heretiques*

La proposition a esté generale entre les trois Estats de demander vne guerre immortelle & sans respit encontre les Heretiques. A la suite de cecy le Tiers Estat a requis le reduction des tailles au pied de l'an 1516. Et à cet effect se bände de telle façon qu'il ne se delibere passer outre, que le Roy ne luy ait accordé cet article. Ceste Requête luy est faite, à laquelle il a donné responce avec toute courtoisie & honnesteté, sans rien toutesfois resoudre sur le champ, pour la consequence. Je vous racomte chose vraye. Comme ceste Requête a esté faite en troupe, il y a eu vn de la cōpagnie qui a esté si impudent de dire tout haut, que toutes ces belles paroles du Roy n'estoient que vet. Et à l'instant le Roy a esté sommé par nostre Preuost des Marchands de luy rendre responce cathégorique, par ce qu'autrement ils estoient tous resolus de retrouver le chemin de leurs maisōs. Le Roy sagement a fait semblant de n'auoir entendu le premier, bien qu'il ait esté ouy par chacun. Et quant au second, il a respondu, qu'il les estimoit tous si bōs François, qu'ils ne s'en voudroient retourner sans auoir premierement mis fin à vn si bon œuvre qu'ils auoient encō-

mencé. Trois iours apres il les a fait r'appeller en sa chambre, & en peu de paroles leur a enteriné leur requeste, mais à la charge, de trouuer moyens de luy réplacer ce qu'il conuiendrait, tât pour l'entretènement de sa maisõ & gages de ses officiers, que pour le soustenemēt de la guerre par eux requise. A cette parole tous ont crié *Vive le Roy*; Et luy promettēt ce qu'il demādoit. Dès l'instant on leur a baillé vn estat des Finances de la Frâce; mais apres auoir dormy sur leur cholere, iamais gens ne furent plus empeschēz; & ont recogneu qu'ils se vouloient mesler d'vn mestier auquel ils ne firent iamais leur apprentissage. Non que leur requeste ne soit de quelque merite; mais demātant la cōtinuatiō d'vne guerre à iamais, & retranchemēt des tailles tel que dessus; ce sont choses incōpatibles. Les vns frapent à l'alienatiō perpetuelle du domaine au denier trēte, fors des duchez & Cōtez; medecine plus forte que la maladie: Les autres à vne recherche generale, nō seulement des Fināciērs & Partisans, ains de tous ceux qui se sont faits gras pres du Roy, du sang du peuple. Qui est vn remede nō prōpt: Car vous sçauēz de quelle longueur sont nos procez. Et neantmoins nos affaires sont reduites en tels termes, qu'il faut argent present, puis qu'on se resout à la guerre. Dauātage de s'amuser à faire le procez à des Fināciērs, au milieu d'vne guerre ciuile, c'est discourir des affaires d'Estat en escoliers: d'autant que c'est par où aboutissent les guerres, quād apres vne longue tépeste nous sōmes arriuez au port de la paix: Ioint quel'vne & l'autre inuen-

*L'entretene-
ment d'un
estat a tous-
ours besoin
d'un fonds
de finances.*

tiō, sont moyens passagers, & qui ne prennent point de traite, combien qu'il soit besoin qu'il ait tousiours fonds de finances pour l'entretènement d'un estat. Et comme vn abyssine en attrait vn autre, aussi ces Deputez, tombez d'une fieure tierce en chaud-mal, demandent vne chambre au Roy, qui soit composee de vingt-quatre Iuges, dont les six soient par luy nommez, & les dixhuiet autres par les Estats; six de chaque ordre, pour instruire & iuger les procez. Et non contents de cela font vne nouvelle recharge, que le Roy ait à leur nommer ceux qu'il veut retenir en son Conseil d'Estat, pour sçavoir s'ils sont escripts sur leur papier rouge. Le Roy voit ces fieures d'esprit, qu'il est content de passer par dissimulation. Il pense que la maladie procede d'un chef, sous l'autorité duquel tout cecy se fait, auquel il n'ose bonnement resister. Il patiente & mande particulièrement ceux qu'il estime avoir plus de credit en cette compagnie; Les prie de ne se roidir en toutes choses contre luy; Qu'ils vueillent mettre en consideration sa qualité; Et que combien qu'il falle apporter quelque reglement pour reformer la malice des choses passees, si ne faut il en tout terrasser son autorité. Que si les affaires passent selon leurs souhaits, nous tomberons en cét accessoire; Que tout ainsi que le Royaume a esté affligé par les fautes, il recevra d'icy en avant plus grande affliction par les remedes: Et pour obtenir d'eux quelque gré, il n'ose presque recognoistre ceux qui ont eu part à son infortune. Ce qui en of-
fense

senſe infinis. Tellement qu'il court vn bruit ſourd entre nous, qu'il vaut mieux auoir eſté contre luy, que pour. Meſmes y en a quelques vns qui d'un eſprit mordant diſent que le feu Roy Charles en l'aage de quatre & dix ans (ceſont quatorze) auoit eſté déclaré Maieur; Et que l'on vouloit rédre le noſtre Mineur vers l'aage de quatre fois dix. C'eſt vers l'aage de quarante ans. Toutesfois pour toutes ces ſoumiſſions, qui excitent aux cœurs des vns vne compaſſion, & des autres vne indignation & courroux, il ne peut obtenir de ces Meſſieurs tant en general, que particulier, qu'un rebut & meſpris de ſa Maieſté. Il n'eſt pas que toutes les Feſtes, les Predicateurs ne s'attachent contre luy & les ſiens, par inuectiues & aigres Satyres. Il a parlé à monſieur de Guiſe, cōme à celui qu'il eſtime auoir grande authorité ſur tous ces Deputéz, afin qu'il les vouluſt rendre plus ſoupples. mais il s'en eſt fort bien excuſé; diſant n'y auoir aucune puiffance. Voila en quels termes nous ſommes. A Dieu.

*Les Predi-
cateurs ſont
hardis à re-
prendre le
Roy.*

*A Monſieur Loiſel, Aduocat en la Cour de Par-
lement de Paris.*



Velque reformatiō d'eſtat quel on face icy, le Roy demande de l'argēt. C'eſt le refrain où aboutiſſent ſes penſées. Les Deputéz deſirent non ſeulement de ſ'en diſpenſer, mais auſſi combattent pour le rabaiz & diminution des Tailles, Aides & Subſides; Et neantmoins requièrent à cor & à cry la guerre contre les Hugue-

*Recit de di-
uers troubles
illemens
d'affaires
Et ſur tout
pour la viſi-
te d'Orléans.*

nots, sans esperance de Paix. Quoy faisant il me semble qu'ils veulēt faire marcher vn corps sans ame. Et pendant que nous nourriſſons de cette façon les diuorces au milieu de nous, le Huguenot fait fort bien ſes affaires; non par vaines imaginations, ains par effect, ayant pris l'Isle de Marens, Beauuais ſur mer, Niort, Fôtenay, Chaſtelerault, ſans coup ferir. Voila le fruit qu'erapportons de noſtre vnie-diuiſion. Le bruit eſt que monſieur d'Espernon a leué vingt compagnies, tant de gens de pied, que de cheual: Et ne ſçait on où doit ſe dre cette nuee. Car il eſt malcontent, comme pluſieurs autres, & non ſans cauſe. Quelques vns eſtimēt qu'il eſt en bon meſnage avec le Roy de Nauarre ; les autres avec mōſieur de Guiſe. De quelque coſté qu'il ſe tourne, il n'apportera pas vn petit poids à la balance. Il n'eſt pas que la ville d'Orleans ne ſe ſoit voulu remuer; Et voicy comment. Vous ſçauiez que monſieur d'Antragues & monſieur de Dunes ſon frere auoient toujours eſté de la Ligue: Et les chefs n'auoient iamais douté que cette ville en laquelle le Sieur d'Antragues commandoit, ne deuſt ſuiure leur party: C'eſt pourquoy ceux qui manient les affaires pres du Roy, tiennēt pour propoſition tres-aſſeuree, qu'elle n'auoit point eſté cōpriſe entre les villes de ſeurté, accordees par l'edict d'Vnion. Quand monſieur de Guiſe arriua à Chartres, il veit que ces deux freres ſ'eſtoient ſans diſſimulation rédus au Roy; meſmes que le gouuernement fut par luy baillé en chef à mōſieur d'Antragues; Et la Lieutenance à mōſieur

*Places pri-
ſes par les
Huguenots*

*Monſieur
d'Espernon
malconſent*

*Orleans
veut re-
muër, &
ſous quel
voile.*

de Dunes. C'est pourquoy les Seigneurs de la Ligue sollicitèrent sous main leurs partisans d'y faire gardes & sentineles plus estroites qu'au parauant, affin de n'estre surpris. Ce qu'ils firent. Et au lieu qu'ils auoyent fauorilé le S. d'Antraques, lors qu'il ne portoit qualité que de Lieutenant de monsieur le Chancelier de Chiuerny Gouverneur, ils commencerent de le faire prescher par vn Capucin, homme ignorant au possible, lequel toutes fois par ses inuectiues a l'ceur si bien remuer les humeurs de la populace, qu'il est malaisé que iamais elle obeisse à son Gouverneur. D'une meisme main sont arriuez en cette ville quelques Deputez d'Orleans, pour supplier le Roy qu'il luy pleust faire razer la Citadelle de leur ville, puisque toutes choses estoient en paix & vnion. Le Roy cognoissant qu'il y auoit del'artifice en cette Requeste, afin de secouër du tout le ioug de l'obeissance de leur Gouverneur, les en a esconduits tout à fait; Et tout d'une suite despesché monsieur de Dunes à Orleãs, pour dōner ordre aux affaires. mais il y a trouué vn obstacle; d'autant que les principaux Capitaines de la Ligue, Baislō pierre, Liguierac, Ioānes, faisans semblant de venir en Cour, ont seiourné dans Orleans dix ou douze iours, pēdant lesquels ils ont disposé le peuple à leur opinion. Chose dōt le Roy aduertý, craignant quelque plus grand esclādre, contremanda par deux & trois fois mōsieur de Dunes; Qui a esté contraint de retourner & laisser cest ouurage imparfait. Apres cela les habitās vfans de nouuelle recharge, pour s'affranchir tout à fait.

*Orleans de-
meure à la
Ligue.*

de leur gouuerneur, ont soustenu deuât le Roy, que leur ville estoit l'une des sept de seurté, qui auoient esté delaisées à la Ligue par les articles secrets de l'Vniõ. Et à cette propositiõ s'est ioint avec eux monsieur de Guise, qui n'est pas vn petit parrain, parce que c'est sa propre cause. Le Roy insiste au contraire. La minute des articles, signée de Villeroy, est apportee portât pour l'as: monsieur de Guise represente la copie, signée Pinard, portant le mot d'Orleans. Grands contrastes d'une part & d'autre. Là il est aduenu à monsieur de Guise de dire que cette ville luy auoit esté accordée, & qu'il trouueroit bien le moyen de la conseruer. La Roine mere, qui en vne crainte de tout, perd tout; est d'aduis de luy en passer condamnation. Conclusion, la ville luy demeure, avec vn creue-cœur infiny du Roy, & de ceux qui preuoient de quelle consequence elle est. Quant aux deputez des Estats, nouuelles leur sont venues de plusieurs Prouinces, que le Roy auoit fait expedier commissions par toute la France, portants augmentation des Tailles de quatre cens mil escus. Ces nouuelles courent par les trois Chambres, avec vn grand murmure de tous, disants que le Roy les repaist de belles paroles sans effect. Et ce qui les offence dauantage, est que depuis quelques iours en ça on auoit enuoyé de la Recepte generale d'Auuergne vingt & huit, ou trente mil escus, qui sont aussi-tost deuenus inuisibles, pour auoir esté dõnez à quelques particuliers Seigneurs qui sont pres du Roy. Brief il s'emble qu'il y ait, sinõ de toutes parts fautes, pour

le moins vn mescontentement general. A dieu.

A Monsieur Airault Lieutenant Cremineld' Angers.

E vous racôte vne histoire, mais histoire la plus tragique qui se soit oncques passée en France. Monsieur de Guise a esté *Il raconte à monsieur Airault la mort de monsieur de Guise & de son frere, avec toutes les particularitez qui s'y passerent.* tué dedans la chambre du Roy le 23. iour de ce mois de Decembre: Et le lendemain au matin, monsieur le Cardinal son frere. Je ne doute point qu'à cette premiere rencontre ne fremissiez. Mais ce que ie vous dy est tres-veritable; toutesfois, graces à Dieu, il n'y a eu autre sang espendu; Le demeurant s'est passé par fuite, prison ou pardon. Mais par ce que souhaiterez que ie vous deschiffre par le menu ces nouuelles; Sçachez que le Roy indigné de plusieurs particularitez quise passoiēt en nostre assemblée à son desauantage, qu'il estimoit ne se faire que sous l'autorité de ces deux Princes; Et que plus il se rendoit souple enuers nosseigneurs, plus ils se roidissoient contre luy (tellement que c'estoit vrayement vne Hydre, dont l'vne des testes coupee, en faisoit renaistre sept autres; mesme que trois ou quatre iours auparauant monsieur de Guise estoit entré avec luy en vne dispute tant de son Estat de Lieutenant general, que de la ville d'Orleans) Il se delibera de faire mourir ces deux Princes, estimant que leur mort seroit la mort de tous ces nouveaux Conseils. La procedure qu'il y a tenu, a esté telle. Le 22. de ce mois il dit à monsieur de Guise: qu'il deliberoit le lendemain aller à la nouë, (qui est vne maison de plaisance distât de demy lieuë

du Chasteau de Blois, & la sejourner iusques au Samedy veille de Noel. Qu'il desiroit auant que de partir que tous les Seigneurs de son Cōseil des Finances se trouuallent ensemble de bon matin, pour resoudre de quelques affaires qu'il leur proposeroit. D'une autre main il cōmande à dix ou douze Gentils-hommes de ses quarente cinq, de le venir trouuer au mesme temps, tous bottez & esperonnez, pour le suivre. Et à cette mesme heure remit quelques affaires, dont il estoit sollicité par les Seigneurs de Rieux & Alphonse Corse. Tous lesquels ne faillirent de se trouuer au lieu & heure à eux assignee; Corse & Rieux en son cabinet, avec ses Secretaires d'Estat, & les autres en sa chambre.

Remonstr.
ce du Roy
auant l'ex-
cution à ses
plus fami-
liers.

Ausquels il remonstra comme on dit, qu'il y auoit trop long temps qu'il estoit en la tutelle de Messieurs de Guise; Que plus il auoit apporté de conuiuēce, plus il auoit receu de brauades. Que dès & depuis la leuee des armes par eux faite il auoit eu dix mille argumens de se mescontenter d'eux; mais qu'il n'en auoit iamais eu tant, que depuis l'ouuerture de l'assemblée des Estats. C'estoit l'occasion pour laquelle il se resoluoit d'en auoir la raison; non par la voye ordinaire de Iustice: (Car faisant faire le procez à monsieur de Guise, il s'estoit acquis tant de creance en cel lieu que luy mesme le feroit à ses Iuges); Partant il s'estoit resolu de le faire presentement tuër par eux en sa chambre; Qu'il estoit mesmuy téps qu'il fust seul Roy, & que qui auoit cōpagnon auoit maistre. Ces paroles ainsi proferees, chacun luy promit assi-

stance. Les Seigneurs de Rieux, Corse, Beaulieu
 & Reuolt Secretaires d'estat, demeurâs dans son
 cabinet, dix ou douze des quarante cinq dans sa
 chambre; Monsieur le Marechal d'Aumont &
 le seigneur de Larchant dedans la salle du Con-
 seil. Quelques vns estiment, que ces deux derniers
 en auoient eu quelque aduis du Roy, cōme l'e-
 uenement le monstra. Or cōbien que cette entre-
 prise fust dressée avec tout ce que l'on scauroit
 souhaitter de prudence humaine, si ne peut elle
 estre conduite si sagement, que l'on n'en hale-
 nast quelque vent. Et de fait, monsieur de Guise
 sorty de sa chambre pour se trouuer au conseil
 fut attendu de pied-coy sur la terrasse du Cha-
 steau par vn gentilhomme Auvergnac, nom-
 mé la Sale, qui l'aduertit de ne passer outre;
 d'autant qu'asseurément il y auoit dessein contre
 luy. Dont il le remercia, luy disant: Mō bon a-
 my, il y a long temps que ie suis guery de cette
 apprehension. Et quatre ou cinq pas apres il re-
 ceut pareil aduis d'un Picard, nommé si ie ne
 m'abuze, Aubencour, qui l'auoit autre fois ser-
 uy. Auquel il dit, qu'il estoit vn sot. Toutesfois
 il ne fut pas si tost entré qu'il n'en vint presque
 au repentir, pour le moins en fit-il quelque
 contenance. Car ayât trouué plusieurs gardes
 du Seigneur de Larchant à la porte, puis le Ma-
 reschal d'Aumont, qui n'auoit accoustumé
 de se trouuer au Conseil des Finances: Il de-
 manda au Seigneur de Larchant, pourquoy
 ils estoient là venus? Qu'iluy respondit, que de
 sa part c'estoit pour faire payer ses Soldats de
 leurs gages, estans sur la fin de leur quartier; Et

*Monsieur
 de Guise
 aduertit de
 l'entreprise
 par un
 Gentil-
 homme
 Auvergnac
 & autres;
 dont il ne
 veut rien
 croire.*

quant à monsieur d'Aumont, il n'en scauoit la raison. Delà il se mit deuant le feu, où son mouchoir luy estât cheu, par art ou hazard, il mit le pied dessus, comme par mesgarde, lequel ayat esté releué par le Sieur de Fontenay Thresorier de l'Espargne, il le pria de le porter à pericart son Secretaire, pour luy en r'apporter vn autre; Et qu'il ne faillit de le venir trouuer prôptement. C'estoit côme plusieurs ont estimé, afin d'aduertir ses amis du danger où il pensoit estre. (Mais cela n'est qu'une opinion.) Pericart voulant entrer, le passageluy est empesché par les Archers de la garde. Cependant monsieur le Cardinal de Guise arriue avec l'Archeuesque de Lyon. L'on s'assied au Côseil. Le Seigneur de l'archant se plaingnoit, que ses Archers n'estoiét payez. Mōsieur Marcel Intendât des Finances, fait ouuerture de quelques deniers qui estoiet prôpts, pour les contenter en partie. Monsieur de Guise dit que le cœur luy faisoit mal. S. Prix valet de chābre du Roy luy apportela Boette des Brignolles du Roy. Quelque peu apres viét Neuol Secretaire d'estat luy dire, que le roy le demandoit. Il se leue, & mettant son manteau tantost d'un sens, tantost d'un autre, côme s'il eust maizé, il entre dans la chambre, laquelle est dés l'instant mesmes fermee sur luy. Là il se trouue inuesty par vne douzaine de Gentilshommes, qui l'attendoiet de pied-coy, & salué de plusieurs coups, qui porterent si viuement qu'il n'eust moyen que de rasler. Cela ne peut estre fait sans quelque rumeur. Le Cardinal & l'Archeuesque se doutans de ce qui estoit, y

*Monsieur
de Guise a
mal au
cœur.*

*Il entre d'as
la chambre
du Roy.*

Est tué.

voulurent accourir ; mais ils en furent empêchez par le Marechal d'Aumont, qui mit la main aux armes comme officier de la couronne, & defendit à tous de bouger, sur peine de la mort. Dés lors le Sieur de Richelieu ; grand Preuost, bien suivi de ses Archers se transporte en la Salle du Tiers Estat, & se saisit du Prédicant de Nuilly, de Marteau, Preuost des Marchands, Compan, Cotteblanche, Escheuins de Paris, & de quelques autres ; Disant que deux Soldats auoient failly de tuer le Roy ; & qu'il vouloit les en faire iuges. Dés l'heure mesme on arreste prisonniers, monsieur le Cardinal de Guise & l'Archeuesque de Lyon, *Le Cardinal de Guise, & l'Archeuesque de Lyon* & peu apres, monsieur le Cardinal de Bourbon, Messieurs de Nemours, d'Elbœuf, & le Prince de Joinville : le semblable fait on de Mesdames de Nemours & d'Aumale : vray, *faits prisonniers, avec autres* que pour le regard de cettuy-cy, la porte luy fut du iour au lendemain ouuerte. Quinze iours auparauant Madame de Guise s'en estoit allée à Paris pour y faire sa couche ; & huit iours apres, Madame de Montpensier, dont bié luy prit. Le Roy a pardonné à tous les autres Seigneurs de la Ligue ; Mesmes aux Seigneurs de Brissac & de Boisdaphin. Quant à Bassompierre, au Chenalier Breton, Rouilleux & plusieurs autres, ils se sont sauuez de vitesse. *Pardon fait à plusieurs.* L'effroy a esté grand par la ville ; toutes les boutiques fermées. Et vo' puis dire que le Ciel pleuant à versé la plus grand part de la iournee, sembloit pleurer les calamitez qui peut estre nous en aduiendront. Quelques heures apres

Nuilly & Marteau arrestez.

Le Cardinal de Guise, & l'Archeuesque de Lyon faits prisonniers, avec autres

Pardon fait à plusieurs.

Autres se sauuent.

le Roy despescha les Seigneurs d'Antragues & de Dunes pour se rendre maistres d'Orleans, par le moyen de la Citadelle qui estoit en leur possession. Mais ils y arriuerent à tard; car Rossieux & quelques autres de la Ligue auoient ja donné bon ordre, pour les empescher. Le lendemain on y enuoye monsieur le grand Prieur, accompagné de monsieur le Marechal d'Aumont avec quatre compagnies des Gardes, & deux des Suisses, pour faire espaule aux premiers. Ce mesme

Le Cardinal de Guise tué.

Leurs corps bruslés.

iour le Cardinal de Guise fut dagué dans la prison par quatre foldats du Capitaine Gast; & les corps des deux freres bruslez la nuit ensuiuant; Le Roy craignant, comme il est vraisemblable, que s'ils eussent esté enseuelis, les Parisiens eussent fait des Reliques de leurs

L'Archeuesque de Lyon sauué par l'intercession de son neveu.

os. Quant à l'Archeuesque de Lyon, le Roy luy a sauué la vie par l'intercession du Baron de Luz son Neveu: auquel il dit, qu'il ne feroit aucū mal à sō oncle; mais aussi le garderoit il bien de luy en faire. Et de faiēt il l'a fait coffrer en vne prison. Au regard de Nully,

Nully & Marteau comment sauuez.

Marteau & Compan, la resolution du Roy estoit de les faire pendre; mais il en fut destourné par monsieur de Ris, premier President de Bretagne, qui luy conseilla de garder quelque ordre en iustice; & ne fut-ce que pour s'esclarcir des conseils & entreprises que l'on brassoit contre luy. Quoy faisant il pourroit faire trouuer bon aux yeux de tout le monde, ce qui auoit esté par luy commandé. Ce mesme iour monsieur Marcel fut depes-

ché pour s'asseurer du peuple de Paris, sur vne opinion que les Parisiens auoient eu autres-fois creance en luy. Dieu vueille qu'il ne luy en prenne ! comme à vn autre Marcel, sous le Regne de Charles VI. Maintenant nous sommes comme l'oyseau sur la branche, attendants nouuelles. Il y a quatre iours passez que cette tragedie est iouée, sans qu'ayons vent ny voix de Paris. Qui me fait croire que nos affaires ne s'y portent bien. A Dieu. de Bloys ce xxvii. de Decembre, 1588.

*A Monsieur Airault, Lieutenant
Criminel d'Angers.*

A PRES vous auoir raconté l'histoire tragique de monsieur de Guise, ie ne puis que ie ne m'es-
chapemaintenant à moy-mêmes, pour deplorer la calamité de nous tous. Ce grand guerrier & Capitaine (car on ne luy peut desrober cét honneur, quelque desastre qui luy soit aduenu) lequel pensoit à cloux de diamant establir sa grandeur en cette assemblée des Estats, y a trouué non seulement le contraire, & perdu sa vie ; Mais qui pis est, i'ay peur qu'il y laisse son honneur pour les gages, & que le Roy, pour faire trouuer bon ce qu'il a fait, ne face condamner sa memoire à la closture des Estats. Tout ainsi qu'il estoit Prince infiniment genereux ; aussi ne pense-je que la France en portast vn plus ad-

*Discours
& conside-
rations di-
uerfes sur
la mort de
monsieur
de Guise,
avec les
prognostics
& aduer-
tissemens
qui la deu-
eront.*

uifé que luy, ne qui conduifit fes affaires avecques plus de difcours. Chacun preuoyoit fon mal-heur ; les Aftres fembloient le luy promettre ; fes amis ne luy en faifoient la petite bouche ; luy feul ne l'a peu cognoiftre. Dâs les Centuries de NoftRADAMUS de l'an 1553. il y a vn Quatrain, qui sembloit predire l'efmotion que nous veifmes l'an paflé entre le Roy & les Parisiens ; & quelques couplets apres, y en auoit vn autre, dont les deux vers eftoient tels.

*Vers de No
ftRADAMUS
prognostis
quants la
mort de
monfieur
de Guife.*

*Paris coniuure vn grand meurdre commettre :
Bloys luy fera sortir fon plein effect.*

Ce que la commune voix du peuple rapportoit à luy ; Difant que les gardes que le Roy auoit polé le long des ruës dans Paris, le xii. de May, n'auoient esté à autre fin que pour surprendre monfieur de Guife & fes partifans. Que ce quis'estoit lors paflé, estoit vn simple coup d'estay, auquel le Roy auoit failly ; mais que ce qui se passeroit dedans Bloys, feroit vn chef d'œuvre contre luy. Cela se disoit tout haut entre nous, dedans la Salle du Palais, dès lors que le roy arriua à Bloys. L'Almanach de Billy ne prognostiquoit rien de bon toute l'annee 1588. & moins encore au mois de Decembre. Il me fouuient qu'allant à Blois avec monfieur des Marquets, Threforier general de France à Dijon, l'un de mes meilleurs amis ; nous tombâmes sur ces quatre autres vers de Nostradamus.

En l'an qu'un œil en France regnera,

La Cour sera en un bien fascheux trouble ;

Le grand de Bloys son amy iuera,

Le Regne mis en mal & doulx double.

*Encor ass-
tres à mes
me fin.*

Vers que nous attribuyons à ie ne sçay quel mal-heur, qu'estimions deuoir tomber sur le chef de monsieur de Guile ; & disions que ce seul œil se rapportoit proprement au Roy, paruanturele plus esloigné de parenté en ligne masculine, qu'autre Roy qui eust iamais esté veu en France : Mesmes que lors il auoit esloigné de luy tout son ancien Conseil, ne voulant qu'autre eust l'œil sur toutes les affaires de son Royaume que luy. Voyla les commentaires que nous faisons sur ces magnifiques vers, craignants grandement de voir ce qui est depuis aduenue. Il n'est pas que quelques siens seruiteurs ne luy en donnassent quelques atteintes ; mais comme il auoit le cœur haut, il leur respondit qu'il s'en mocquoit. Les autres adioustent qu'il dit, que c'estoient vers à deux ententes, failant autant pour luy, que contre. Quant à moy, ie me mocque, comme luy, de telles fantasques presciences. Mais il ne falloit estre ny Nostradamus, ny Astrologue iudiciaire pour le iuger. Car iettant l'œil sur tout ce qu'il auoit fait depuis le sousleuement des armes de l'an 1585. il y auoit assez de matiere pour apprestre à craindre à tous ses seruiteurs & amis ; Luy estant arriué à Chartres, apres la publication de l'Edict d'Union, monsieur de Seillac, qui auoit esté autrefois Lieutenant de sa compagnie de Gendarmes, le pria de se resouuenir du commande-

*Autres
aduertisse-
ments di-
uers, &c
mesprise.*

ment expresse que l'un & l'autre auoient eus, le iour sainct Barthelemy 1572. du Roy, estant lors simple Duc d'Anjou, de faire tuër l'Admiral à quelque prix que ce feust; parce qu'il auoit fait le Roy. Que les deportemens derniers de monsieur de Guise, depuis le iour des Barricades, n'en estoient grandement esloignez: partant il le conseilloit de regagner la bonne grace du Roy par toutes sortes de soumissions non feintes; Autrement qu'il deuoit craindre vne mesme fin que l'autre. C'est vne histoire que i'ay apprise de la bouche du mesme Sieur de Seillac. Je vous puis dire que Madame de Nemours partant de Paris, pour s'en aller à Blois, prenant congé d'elle il n'aduint de luy dire, qu'elle ne deuoit permettre que monsieur le Cardinal son fils, qui lors estoit avec elle, y allast; parce que l'absence de luy pourroit estre la conseruation de monsieur de Guise, & qu'ainsi en estoit-il aduenue à feu monsieur le Marechal de Montmorency, par l'absence de monsieur d'Ampleville, qui estoit au Languedoc. Estant de retour en mon logis y trouuay le Seigneur Sardigny, auquel ie recitay ce que i'auois dit à cette Princesse. Et luy le iour du mal-heur de monsieur de Guise s'en souuint, me disant que i'auois esté vn Prophete. Ce qui me faisoit entrer en ce doute estoient les exterieures faueurs, que ie voyois estre faictes sur du parchemin par vn Roy, à celui qui l'auoit offensé, lesquelles ie iugeois n'estre à autre fin, que pour le desarmer & attirer pres de soi. Et d'une mesme

suite auoir moyen de mettre en execution vne vangeance proiettee de longue main. Opinion en laquelle ie n'estois seul ; Car le Capitaine du Cluseau l'estant venu trouuer à Bloys, le xviii. d'Octobre, sans se faire voir par autre Seigneur, apres l'auoir gouuerné vne bonne partie de la nuit, luy dit qu'il y auoit dessein contre luy de la part du Roy ; Je n'en fais doute, dit-il, & si i'eusse esté fils de Lieure ie m'en feusse des pieça fuy. Comme aussi est-ce la verité qu'il pensoit s'estre armé contre tous les assauts de fortune, tant auparauant son partement de Paris, que depuis dans la ville de Blois, au milieu de cette assemblee.

Voila, ie n'en diray point les fascheux prognostics ; mais bien les craintes qu'vns & autres apportoiēt au fait de ce Prince ; & moy particulierement, pour la seruitude que ie luy auois vouëe : craintes toutesfois aucunement menteuses, eu esgard au temps que nous les apportions. Voulez vous donc qu'à cœur ouuert ie vous die ce que i'en pense ?

S'il m'est permis d'interposer mon iugement sur si haut sujet, ie vous diray volontiers, que le Roy sortant de Paris le lendemain de la iournee des Barricades, ne respiroit qu'vne vangeance en son ame, pour le mal-heureux affront, qu'il auoit reçu de nous ; & que sur ce propos il se ferma à la conuocation des Estats, tant pour dōner ordre aux affaires de sō Royaume, que pour faire condāner les actions de Monsieur de Guise ; comme de fait il le mōstra clairement par vn eschâtillon de sa Harangue ;

*Divers discours
du Roy sur ce
sujet.*

ne se pouuant persuader, que ses subjects eussent voulu prendre la cause d'un Prince Estranger contre luy ; & que pour les y conuier il estoignades l'entree ceux qu'il estimoit leur estre desagreables. Mais quand il veit la partie de monsieur de Guyse la plus forte, & la sienne d'un autre costé foible, s'estât deuinué de ses forces, pensant gratifier au peuple ; (car il est certain, qu'il n'y auoit celuy de tous les Seigneurs par luy chassiez, qui pour la longue habitude qu'ils auoient eu en la Cour, n'eussent trouuez des confidens entre les Deputez, lesquels ils eussent flechy aux opinions du Roy ;) se voyant, dy-je, frustré de son esperance, commença de mettre de l'eau à son Cōseil, & desiroit que toutes choses se passassent par quelque douceur. Mais plus il se raualloit, plus les Deputez se haussioient, & rendoient imperieux contre luy. Vous me demanderez, quelle communauté auoient toutes ces brauades du peuple, avec feu monsieur de Guyse ? Le mal-heur voulut, que le Roy estimoit qu'on ne resoluoit rien aux Estats, que premier on n'eust pris langue de luy ; Les principaux le visitoient soir & matin ; s'ils n'y venoyent, ils entendoient sa volonté par internonces. Il n'estoit pas qu'il n'enuoyast de iour à autre courriers par deuers vntas de mutins de Paris ; & qu'il n'en receut de leur part. Le Roy qui a l'esprit clair & deslié, le voyoit. Mais pourquoy ne l'eust-il veu, puis qu'on ne s'en cachoit à nul ? Toutesfois il patientoit, pour un desir qu'il auoit que les choses se passassent avec

avec quelque modestie. Il mandoit particulièrement vns & autres, pour les gagner & rendre plus souples; les priant qu'ils n'eussent à luy faire teste en toutes choses; Qu'ils voulussent mettre en consideration sa qualité; & que combien qu'il conuient apporter reglement pour reformer la male façon du passé, si ne falloit-il en tout terrasser son autorité; que si les affaires se passoient selon leurs souhaits, nous tomberions en cét accessoire, que tout ainsi que le Royaume auoit esté affligé par les fautes, il receuroit d'icy en auant plus grande affliction par les remedes. Et pour obtenir d'eux quelque gré il n'osoit recognoistre ceux qui auoient eu part à son infortune. Toutes-foi, pour toutes ces soubmissions & reblan- dissemens, qui excitoient aux cœurs des vns vne compassion, aux cœurs des autres vne indignation, il ne peut iamais obtenir de tous ces messieurs, qu'un rebut general de sa Majesté, soustenus comme il estimoit, par l'adueu & autorité de monsieur de Guise. Et comme il le priaist par plusieurs fois de vouloir estre mediateur entre luy & le peuple, il luy respondit rondement, qu'il n'y auoit aucune puissance. Et avec tout ce que dessus suruint la querelle pour la ville d'Orleans. Qui ne fut pas un petit rengregement à son mal-heur. Chacun voyoit tout cela, & le voyant condamnoit monsieur de Guise, encores qu'il le respectast. Quelques Ames brusques disoient qu'il meritoit un coup de balle. La voix du peuple non passionné faisoit en commun propos cét arrest. C'estoit un

*Remon-
strances du
Royaum
particu
liers des
Deputez*

*Divers con-
seils de
monſieur
de Guise.*

discours que les seruiteurs & amis de ce Prince
craygoient se deuoir tourner en histoire. Ma-
dame de Nemours sa mere luy conseilla de
prendre l'air d'Orleans. Luy mesme, ainsi que
l'on dit, mit cela en deliberation dans son Ca-
binet, où les Seigneurs de Bassompierre, de
Rosne & autres remonstrerent, que chacun
liſoit au viſage du Roy; le melcontentement
qu'il couuroit dedans la poitrine; Et qu'il n'y
auoit point de feu sans fumee. Qu'on voyoit
quelles estoient les forces du Roy, qui luy fai-
soient perpetuelle compagnie au Chasteau;
Qu'au contraire celles de monſieur de Guise
estoient esparces çà & là par toute la ville; &
que le coup seroit plustost veu que preu.
Partant que leur aduis estoit de le preuenir; &
qu'il valloit mieux vne sage retraite, qu'une
ſole attente. Mais quand ce vint à Monſieur de
Lyon d'opiner, il dit en peu de parolès, que qui
quittoit la partie, la perdoit; ioint que s'en allât
il lairroit plusieurs embourbez, qui ſous son
pauois & respect auoient fait teſte au Roy; &
à tant perdroit en vn instant cette grande re-
putation qu'il auoit acquiſe de longue main,
au milieu du peuple. Et comme monſieur de
Guise estoit d'un cœur genereux, il se ferma en
cette opinion. On ne doute point que cette de-
liberation ne fut tenuë ſept ou huiët iours auât
sa mort. Ses amis mesmes s'en preualent pour
sa iuſtification, & diſent, que s'il euſt ſenty sa
conſcience chargee, il eut deſemparé la pla-
ce, & remis la partie à vne autrefois. Mais les
autres au contraire eſtiment que cela ne pro-

*Opinion
de l'Arche-
ueſque de
Lyon.*

uenoit d'une assurance de sa conscience, ains d'une foiblesse de cœur qu'il estimoit estre au Roy. Et de fait comme monsieur de Scomberk, personnage de bon sens, luy eust remonstré au milieu de cette tempeste, qu'il deuoit craindre que le Roy ne luy mesfist; Il luy respondit, que le Roy estoit trop sage & qu'il s'en garderoit bien: Scachant que s'il l'auoit fait, les affaires de France estoient en tel train qu'il se mettroit au hazard de perdre son Estat.

Qui n'estoit pas vne responce denuée de raison; & toutesfois malséante de la part d'un subject enuers son Seigneur Souuerain. Or comme les choses se passoient de cette façon, il

courut un bruit sourd au milieu de nous, que *Bruitte
sourd aux
Estats.*

l'opinion de monsieur de Guise estoit de ramener le Roy dans Paris, apres la closture des Estats, & de disposer tellement les affaires, qu'il ne l'en eust osé esconduire. Quelques vns adioustent (ie ne sçay s'il est vray ou non) que monsieur de Mayenne dit à un Seigneur venant en Cour, qu'il ne pensoit pas qu'il deust trouuer le Roy à Blois, d'autant qu'il auoit eu aduis que monsieur son Frere le deuoit mener à Paris; & pensoit que cela fut desia fait.

Ie ne veux pas dire que la deliberation fust telle, ny que monsieur de Mayenne eust fait cette responce; Bien diray-je, que les Parisiens en auoient cette opinion, ainsi que l'on nous rapportoit de deçà. Si telle estoit la deliberation, elle estoit vrayement inexcusable, de vouloir ramener le Roy contre sa volonté en vne ville, où il auoit receu tel affront;

& à bien dire, ce n'estoit pas l'accompagner, ains mener en triomphe dans Paris. Et si elle n'estoit telle, c'estoit vn grand mal-heur pour luy, que ce bruit courust dedàs Blois; par ce que au milieu de toutes les afflictions du Roy, il auoit quelques espies si fideles & asseurees, qu'il ne couroit aucun bruit, ny ne se passoit chose chez les deux Freres Princes, ou aux Estats, d'ot il ne fut aussi tost aduerty. Et croyez que ce fascheux bruit n'apporta de petits tintouins en sa teste. Adioustez qu'au milieu de toutes ces trauerses, monsieur de Guise luy fit vne querelle d'Allemand. Il le vint prier de luy donner vn grand Preuost de la Connestablie & des Archers, disant que cela estoit annexé à son estat de Lieutenant general de la France; & qu'ainsi en auoit en vsé à l'endroit de feu Monsieur, & du Roy mesmes, estant Lieutenant General du feu Roy Charles. Le Roy trouuant cette comparaison trop hardie, luy dit, qu'il se denoit contenter du grade qu'il luy auoit donné. Mais luy non content de cette responce, repliqua hautement, ainsi que l'on dit, que le Roy luy auoit seulement baillé du parchemin, & qu'il estoit tres-content de le luy rendre; adioustant quelques autres paroles d'argu. De ce pas monsieur de Guise vint visiter la Roynne mere, ressource de ses desconuenues, à laquelle il raconta tout ce que dessus. Laquelle le mesme iour veit le Roy, le priant de le vouloir rendre content. A quoy il luy respondit, qu'il eseroit dàs deux ou trois iours faire de sorte qu'il n'en seroit plus parlé. Ce qu'il fit. En

*Al'entree
entre le
Roy &
monsieur
de Guise.*

effect voila commetoutes choses se sont passees.

Or pour me recueillir d'un long discours, ie ne doute point que le Roy n'eust plusieurs grandes occasions de malalent contre luy, & specialement de ce qui s'estoit passé dans Paris, tant le iour des Barricades, que depuis; Autrement il n'eust esté homme. Toutesfois ie m'as- *Intensions*
seure que iamais son intention n'auoit esté de *del'un &*
le faire tuer; & moins encores monsieur le *del'autre.*
Cardinal son frere, lors que l'on ouuroit l'assemblée des Estats. S'il en eust eu quelque enuie, vn quart d'heure l'en pouuoit esclarcir, sans y apporter toutes les remises, que ie vous ay discourues, pour captiuer la bonne grace de ses subiects. Mais quand il veit tant de fureurs, tant de violences & brauades, tant d'outrecuidances du peuple, conduites (cōme il pensoit) sous la banniere de ces deux Princes; En fin accueillant les iniures passees avec les nouuelles, la patience luy eschappa, & fut contraint, (si ainsi voulez que ie le die) à coups de dague, de faire dagner ces deux Princes.

Et vous diray, que tout ainsi que le Roy, à l'ouuerture des Estats, ne pensoit à rien moins qu'à ce meurtre; aussi monsieur de Guise de son costé, s'estant assuré des Deputez, & ayât fait venir quelques Seigneurs siens amis, pour luy assister, toute son opinion n'estoit que de parer aux coups, en cas qu'il fut assaillly du roy par vne ressouenance du passé. Mais le hazard du temps luy ayant liuré plus belle chance qu'il ne s'estoit iamais promis; (luy qui aupara-

uant estoit infiniment retenu en ses actions, & quise sçauoit aider d'une dissimulation autant & plus qu'autre Seigneur qui fust en la France) commença de se laisser piper par les doux ap-
 pasts de la bonne fortune, en laquelle il est plus aisé de nous perdre qu'en vne mauuaise. C'est pourquoy se voyant à toute force che-
 ualé, picqué, elperonné, & pour mieux dire, su-
 borné par tant de gens passionnez, en vne as-
 semble si notable, où il y alloit de la decision
 diffinitive de l'Estat, il s'en yura à long traits de
 ce doux, mais mortel poison d'ambition. Et
 vrayement il n'y a rien plus digne d'un
 cœur genereux, quel'ambition moderee; ny
 plus detestable, que lors qu'elle se met à l'es-
 for. De maniere que c'est à ces depitez Depu-
 tez qu'il doit sa mort, non à autres. Il establis-
 soit sa grandeur sur eux; & ils ont esté seule
 cause de son mal-heur.

*Les Depu-
 tez aux
 Estats cau-
 se de la
 mort de
 monsieur
 de Guise.*

Or comme cette mort est vn coup d'estat,
 auquel la contestation sur la ville d'Orleans
 ala meilleure part, aussi y fait on diuers
 commentaires. Ceux qui, fauorisent l'opi-
 nion du Roy, disent, qu'il n'est à presumer,
 que monsieur de Guise, qui auoit toute asseu-
 rance en monsieur d'Antragues, l'un de ses
 principaux partisans, gouverneur d'Orleans,
 eust voulu demander cette ville pour l'une
 de ses villes de seurté, laquelle luy estoit assez
 acquise par le moyen du Gouverneur. Par-
 tant qu'il ne falloit faire de doute, que c'e-
 stoit celle de Dorlans, ainsi que portoit
 l'original du traicté, signé Villeroy secreta-

re d'Estat. Les autres qui ne pensent pas moins auoir de nez que ceux cy, mettent en auant, que pendant le pourparler de la pacification entre les Seigneurs de Villeroy & de Guise, celuy là enuoyé exprés par le Roy pour cét effect à Paris, il auoit sous main mesnagé auecques Dunes, le retour du seigneur d'Antragues son frere, & reddition de la ville d'Orleans; moyennant certaines conditions de recompenses, ausquelles apportants diuerfes façons, & les choses se tirants en longueur, le Seigneur de Guise auoit eu quelques aduis sourds de cette pratique; Au moyen dequoy il commença de se desfier des deux freres. Tellement que negotiant le fait de la pacification, il mit nommément entre les villes de la seurté, celle d'Orleans. Opiniõ qu'il ne voulut iamais demordre, quelque priere & instance que luy fist Villeroy au contraire.

Lequel neantmoins sagement pour fauoriser les affaires du Roy son maistre, glissa dedans les articles vn Dourlans escript en lettre si obscure, qu'on pensoit que ce fust d'Orleans; Et depuis Pinart, autre Secretaire d'Estat, les copiant pour y estre adioustee foy comme à l'Original, y auroit mis vn d'Orleans, au lieu de Dorlans, suiuant la foy hitoriale. Si cette leçon est vraye, ou non, ie m'en rapporte à ce qui en est. Car c'est vn secret qui ne vient iusques à nous.

*Parallèles
de monsieur
de Guise &
de l'Admi-
ral.*

Mais voyez, je vous prie, comme Dieu se iouë de nous. Le plus grand ennemy qu'eust iamais ce Prince, fut l'Admiral de Chastillon; & vous trouuerez que les morts de ces deux Seigneurs ont eu de grandes correspondances. L'un & l'autre melcontenterent; Celuy-là, le Roy Charles; cettuy, le Roy à present regnant, pour auoir pris les armes contre leurs grez, chacun, (comme il disoit) pour la deffence de sa Religion. l'Admiral apres auoir couru plusieurs grands hazards de guerre, ne desiroit rien tant que d'approcher le Roy, estimât que par ce moyen il gaigneroit la bonne grace, malgré ses ennemis. C'estoit le mesme souhait de monsieur de Guise; & tous deux furent sous cette opinion perdus. L'Admiral fut blessé vn iour de Vendredy, & le xxiv. d'Aoust tué; cettuy à pareil iour de Vendredy, & le Cardinal le xxiv. Decembre; L'autre, au milieu des solemnitez du mariage d'une Fille de France; cettuy comme on estoit sur le point de solemnizer les Fiançailles de Madame la Princesse de Lorraine, petite Fille de Henry II. L'Admiral en fin fut tué par le commandement expres du Roy à present regnant, n'estant encores paruenù à la Couronne; & monsieur de Guise par le commandement du mesme Roy.

Et tout ainsi que sa fortune se conforma en plusieurs choses avec celle de son ennemy; aussi eust elle plusieurs rencontres avec celle de Monsieur son Pere. On ne peut desrober à leurs memoires qu'ils n'ayent esté deux des

premiers guerriers de nostre France. Le pere *Deux mes-*
soustint le siege de Mets, contre ce grand Em- *sieurs de*
pereur Charles v. & en vint à son honneur; *Guisse pere*
Le fils, celuy de Poitiers, n'ayant que dix sept *& fils ont*
ans, contre ce grand Capitaine l'Admiral de *beaucoup*
Chastillon, où il ne receut pas moins d'hon- *de rapors*
neur. Le pere entreprit la querelle contre ceux *de l'un à*
de la nouvelle Religion, forçant la Roine me- *l'autre.*
re de faire prendre les armes; laquelle desiroit *Le Pere*
que les choses se passassent à l'amiable, pour le *soustient le*
hazard qui estoit en vne guerre ciuile, pendant *siege de*
la Minorité de Messieurs ses enfans: Le fils fit *Mets contre*
le semblable en ces derniers troubles: Car il est *Charles V.*
certain que iamais guerre ne fut tant entrepri- *Empereur.*
se contre l'opinion d'un Roy, comme ceste-cy. *Le fils ce-*
Le pere fut blessé d'un coup de lance, qui luy *luy de Poi-*
transperça le chef au deslous du front; Le fils *tiers.*
d'un coup de poitrinal, qui luy enfonça pres- *Leurs blej-*
que tout le visage; Les deux coups estimez in- *seures su-*
curables selon l'art commun de la chirurgie: *gees inu-*
dont toutesfois ils furent gueris. Finalement *rables.*
tous deux sont morts de morts violentes, mais
le dernier d'une mort plus grande. Car tout *Leurs*
ainsi que Iules Cesar fut tué en plein Senat; *morts vio-*
Aussi le fut cettuy-cy au Conseil du Roy, quoy *lentes.*
que soit en sa chambre, sortant du Conseil. Et
mesme en cette mort il y a quelques confor-
mitez avec celle de Cesar; En ce que l'un &
l'autre furent attaints du premier coup à la *Mort de*
gorge; Tous deux recurent aduis de leurs *Monsieur*
morts; Cesar par vn deuin; Cettuy par plu- *de Guise*
sieurs predictions, dont ses amis l'aduertirent *comparee à*
Vn poinct y a de diuers à l'aduantage du no- *celle de*
Cesar.

stre. C'est que Cesar allant au Senat receut vn papier en forme de requeste , par lequel on luy descouuroit la coniuration que l'on deuoit lors promptement executer , s'il passoit plus outre, lequel il ne se donna loisir de lire; estimant que ce fut vn placet : Et s'il l'eust leu, peut estre eust-il rebrouillé chemin en sa maison. Cettuy au contraire en fut deux fois aduisé allant au Conseil; Ny pour cela ne se diuertit de son chemin ; feust ou que son malheur luy seruit de guide, ou la magnanimité de son courage. Il pleut toute la iournee que Cesar fut assassiné : Le semblable est-il aduenu en celle de la mort de monsieur de Guise. Cesar souhaitoit de mourir d'une mort violente; Monsieur de Guise prenoyot qu'il en mourroit. Il me souuient qu'un iour d'Esté estant mandé par luy, pour me trouuer en sa maison pour vne consultation , auant que Messieurs de Montelon & Verforis mes compagnons feussent arriuez, ie le trouuay sans pourpoint sur son liét, n'ayant qu'vnes greguesques sur soy; Lors ie luy dy, que c'estoit vn bon moyé pour se faire mourir. Et il me respondit, qu'il n'en falloit auoir de peur, par ce que la fin de sa vie estoit destinee à vn coup de balle. Le corps de Cesar fut brulé apres sa mort, selon l'ancienne Religion des Romains; Comme aussi fut le corps de cettuy, mais pour vne autre consideration. Conclusion, tout ainsi que la mort de Cesar ne fut la fin, ains ouuerture de plus grandes guerres, qui apporterent le chāgement de la Republique de Rome, aussi crain-ie le sem-

blable de cette cy en nostre frâce: pour le moins sur cette crainte ay-ie fait son Epitaphe de cette façõ, qui court aujourd'huy au milicud enous.

Guisius & Cesar medio periere Senatu,

Hic Bruti gladio, hic Principis arte sui.

*Epitaphe
de Monsieur
de Guise.*

Scilicet ut premeret metuenda Tyrannidis arma,

Has Rex, has Brutus stranerat insidias.

Cesaris at Latia est Respublica morte sepulta;

Guisij an occumbet Gallia nostra, nec?

Car pour vous dire ce que i'en pense, ie n'ay gueres leu que le succès d'une mort d'estat (ainsi appelle-ie cette cy) ait moyenné la closture finale des maux d'une Republique. Ny la mort

de Cesar dans Rome, par moy presentement toucheé; ny celle du grand Etius par l'Empe-

reur Honore; Ny du duc de Glocestre, par son neveu richard Roy d'Angleterre; ny de Iean

*Morts d'E.
stat causes
de plus
grands
troubles*

Duc de Bourgogne, par Charles VII. ny d'Alexandre de medicis duc de Floréce, n'apporterét

le repos aux Seigneurs qui les procurerét, tels qu'ils s'estoient imaginez. Au contraire la mort

de Iules Cesar introduisit le Triumvirat, qui fut depuis reduit en la tyrannie d'Auguste. Celle

d'Etius fit planche à toutes les Nations Estrangeres, qui eschâtillõnerent l'empire. Celle du duc

*Morts de
plusieurs
grands, qui
tomberét à
dessein tous
contraires.*

de Glocestre fit perdre la couronne à Richard, & trans ferer en la Famille de Lancastre. Celle

du Duc de Bourgongne establit par l'entremise de son fils, la Domination dans cette France,

aux Anglois, l'espace de XVIII. ans. Et celle du Duc Alexandre asscura l'Estat de Floren-

ce à la maison des Medicis. Voire quasi ie ne m'abuze en mes prognostics, ie presuoy

par l'assassinat du Prince d'Orange, que les Pais-bas n'en font pas plus asseurez au Roy d'Espagne; ains tomberont és mains de tel quin'y pensoit pas lors de cette mort. Ny le grand massacre qui fut fait des Huguenots en cette France, l'an 1572. n'estouffa pas leur party, comme le temps nous l'a depuis tesmoigné. Je ne sçay comment en tels accidents on oublie la cause pour laquelle ils sont venus; Et se remet on seulement deuant les yeux la procedure quel'on y a tenuë, que le peuple impute plus à cruauté, qu'à Iustice; espousant par ce moyen à tastons la querelle de celuy qui auoit le tort. La chemise sanglante de Cesar representee par Marc Antoine à la populace, fit oublier tous les iustes creue-cœurs qui auoient semonds Brutus & Cassius à ce meurdre; Et ie crains qu'apres la desbandade des estats tous les Deputez soient autant de trompettes en leurs Prouinces, pour faire trouuer mauuaises & facheuses les morts de ces deux Princes; mesmes, pour auoir esté leurs corps conuertis en cendre. Quand en telles affaires on y passe par la voye de la Iustice, encores que ce ne fust que par masque, si est-ce que la chose en demeure plus asseurée au souuerain Magistrat. Iamais Seigneur n'eust plus de force, credit & autorité en France, que le Connestable de S. Pol, lequel par menees & intelligences commandoit, ou pour mieux dire, gourmandoit deux grâds Princes, le Roy Louys XI. & Charles Duc de Bourgongne. Chacun d'eux conspiroit à sa mort, qu'ils pouuoient pourchasser

*Le Comme
stable de S.
Pol gour.
mandoit
deux grâds
Princes par
ses intelli.
gences.*

par vn assassinat, dont il est mal aisé de se garantir : Par vn Conseil plus asseuré le Roy trouue moyen de se saisir de luy ; Et d'une mesme main luy fait faire son procez, de telle maniere que par arrest du Parlement il eust la teste *Est descapité par Arrest de la Cour.* tranchée deuant l'Hostel de ville de Paris. Auecques la fin de son procez & de sa vie, se termina aussi toute la crainte, que l'on pouuoit auoir des siens. Nous auons presque veu le semblable en la mort de la Roine d'Ecosse, depuis quelques annees en ça, dans l'Angleterre. Car combien que ce fust vne mort d'Estat, si y voulust on interposer le prétexte de Iustice. *Mort de la Roine d'Ecosse mort d'Estat.* Qui a esté de telle puissance & effect, qu'il semble que par son decez ayent esté aussi esteints tous les esclandres, qui en pouuoient sourdre. Et neantmoins il n'y eust iamais mort si hardie & extraordinaire que celle-là. Qu'une Roine ait fait mourir vne autre Roine, sur laquelle le droit humain, ny des armes ne luy bailloit aucune iurisdiction & puissance. Et n'y a qu'une façon qui puisse asseurer nos Conseils en cette voye extraordinaire de glaiue sans cognoissance de cause ; C'est quand ayants encommencé par vn bout, nous paracheuions iusques à l'autre, sans acception & exception de personnes, ny d'aage, ny de qualitez. Mais tout ainsi que cette voye est horrible, abominable & detestable deuant Dieu, & deuant les hommes ; aussi ne peut elle entrer au cœur des François.

Quant au surplus, pour le fait qui s'est passé par deçà, chacun demeure auourd'huy sus-

pens; Le Roy a esté deux ou trois iours alaigre pour auoir osté cette espine de son pied : Mais ie ne sçay si cette mesme alaigresse se loge encores en son Ame, ne receuant nulles nouuelles de Paris ; qui me fait croire que les nostres y sont les plus foibles. Car s'il y auoit rien de bon pour nous, les chemins ployeroient de Postes & Courriers, à qui en donneroit le premier aduis. Nous auons estimé, que morte la beste, le venin en seroit esteint ; toutesfois ie crains que la queue en soit longue. Mon malheur a esté tel depuis que i'arriuay en cette ville de Blois, que ie ne me suis iamais peu resoudre à quelque contentement. Les deportemens, tant de monsieur de Guise, que des Deputez des Estats, me desplaioient ; Et ie n'ose dire que ce dernier acte du Roy me plaise. Si i'eusse esté en son lieu, peut-estre eusse-je fait le semblable, pour me despescher d'un Seigneur qui serendoit trop populaire. Mais pour cela ie ne puis penser, que nos affaires s'en portét mieux d'or-enauant. Ce sont miseres enfilees les vnes dans les autres, & commandees par vne puissance celeste, à laquelle on ne peut apporter remede. Pleust or' à Dieu, que ie me peusse en cecy tromper par quelque douce flatterie, comme i'en voy quelques vns, qui poussez d'une passion auéglee embrassent dans leurs Ames vne infinité de belles esperances, pour le repos de nous tous. Car quant à moy, il ne me peut entrer en la teste, que le peuple qui idolastroit le deffunt, en perde ailement la memoire ; Et sur tout encores que ie n'ad-

iouste foy aux prediſtions de Noſtradamus, ſi me font elles craindre, quand ie voy que des quatre vers que ie vous ay cottez ſur le commencement de ma lettre, les trois ont ſorty effect; Et qu'il n'y a plus que le quatriefme à executer, qui nous promet vn redoublement de troubles, apres la mort de celuy que le grand de Blois auroit fait tuër. A Dieu.

A Monsieur Pithou, Sieur de Sauoye, Aduocat en la Cour de Parlement de Paris.

Vous ſouuient-il point de l'hiſtoire de *Discours*
Dionysius le tyran, lequel ayant eſté *& conſide-*
chaffé de ſon Royaume, & reduit dans *razions ſur*
la ville de Corinthe au petit pied, ſe mit à exer- *la fin des*
cer la Pedantetie? Le ſemblable m'eſt il icy *Eſtats.*
preſque aduenü; Car m'eſtant, non par hazard
ains par diſcoursbanny (ſi ainſi voulez que ie le *Denys le*
die) de ma maiſon; & peut-eſtre d'une Roy- *tyran de*
auté que i'exerçoy en mon Eſtat, maintenant *Sicile ſe*
ie ſuis deuenü nõ vn pedant, ains verſificateur *ſait l'ed. an.*
Dimanche dernier on commança de faire les
Harangues publiques au Roy, pour clorre
l'aſſemblee des Eſtats. Là monsieur l'Arche-
ueſque de Bourges harangua pour le Cler-
gé; Et apres luy monsieur le Comte de
Briſſac, pour la Nobleſſe; Et croyez,
qu'il contenta grandement la compagnie.
Car, ſi i'en uis creu, ie ne veis iamais
mieux dire, ny en termes plus legants,

accompagnez d'une bien-señce merueilleuse. La nuit nous voulut surprendre quand il couclud ; Qui fut cause que le Roy remit la partieu lendemain pour le tiers Estat. Soudain que ie fus retourné en mon logis, ie senty renaistre en moy, ie ne sçay quelle verue poetique. Je mets la main à la plume, & enuoyay à ce Seigneur le lendemain de grand matin, ce Sonnet, dont ie vous fais part ; lequel il receut avec vne infinité de remerciemens, sans qu'il ait sceu qui en estoit l'Autheur.

*Sonnet à
Monsieur
de Brissac.*

Non ie ne puis ne trompeter ta Gloire,

Car ie portois dans mon Ame ta peur,

Quand te monstrant un Vertueux trompeur,

Tu m'as fait voir ce que ie n'osoy croire.

Je veux graver au Temple de memoire

Tes diuins traits ; Toy qui as eu cest heur

De rapporter, par ton braue labeur,

De toy, du Roy, de nous tous la victoire.

De dans ton cœur la crainte ne loger,

De t'exposer sagement au danger,

Cette vertu'estoit hereditaire ;

Mais qui eust creu, d'y moy, ieune Guerrier,

Qu'il te falloir r'apporter le Laurier

Du bien parler ainsi que du bien faire ?

Quelques vns m'ont voulu persuader, qu'il estot bien fait mais, ie ne le veux croire, si vostre aduis est contraire. Voila comment en chantant i'en chante les afflictions que ie couure dans mon esprit, pour la tempeste publique.

Ce mesme

Cemefme iour, qui estoit le xv. de ce mois, monsieur Bernard Aduocat au Parlement de Dijon, reprit les arrhemens du iour prece-
dant pour le Tiers Estat; Et vous puis dire *Harangues
à la rupture
des Estats.* qu'il y proceda avec vne honneste liberté, au grand contentement de toute la compagnie. Apres qu'il eust acheué, le Roy prit la parole, puis monsieur de Montelon, garde des Seaux; Et pour conclusion on a publié vn Edit, qui regarde le general de la France, en attendant que le Roy face droit sur les particuliers articles. Maintenant chacun desempare: Moy seul ie demeure, non vrayement courti-
zan, car c'est vn mestier auquel ie ne fis iamais mon apprentissage, mais plaideur. Dieu a voulu qu'estant arriué en cette ville de Blois, i'aye trouué vn tuteur de deux petites nieces de ma femme, lequel administroit sa charge negligemment, qui a esté cause que ie l'en ay fait descharger, & m'en suis chargé, pour reparer les bresches qu'il a faites. Toutes choses estans pour le iourd'huy reduites en vne combustion generale, il m'eust esté en mon particulier mal-seant de viure en paix. Mais, à propos de combustion, mon bon amy qu'en dites vous? Qu'en pensez vous? On dit qu'une saignée est la santé ou la mort d'un patient, selon qu'elle est bien ou mal ordonnée par le medecin. Je crain que cette-cy ne soit nostre mort. Car comme Dieu m'a produit d'un foible esprit, qui en toutes mes actions crains plus que ie n'espere; Aussi me semble il voir une rouverte & dissolution generale de nostre

*Harangues
accompa-
rees au
chant des
Cygnes.*

Royaume. Je crain que toutes ces belles Harangues soient (comme le chant des Cygnes) le prognostic fatal de la ruine de nostre Monarchie, & n'y a qu'une chose qui me console; C'est que rapportant toutes mes opinions à celuy duquel nous tenons nos biens, nos corps & nos ames en foy & homage, ie recognoy qu'il est le mesme Dieu qu'il estoit, quand miraculeusement il nous garentit en l'an 1587. tant de la famine, que de la fureur barbaresque de l'Estranger, sans perte des nostres. Et que nous veismes l'an passé dans nostre ville de Paris, qu'une furieuse desbauche, que l'on estimoit irrecociliable, s'esuanouit en vn clin d'œil sans effusion de sang de nos Citoyens. Et pourquoy doncques n'espererons nous maintenât de luy le semblable? Face doncques ce bon Dieu, par sa sainte misericorde, qu'en ce commencement de l'annee, que nous voyons tres-fascheux, il soit courroucé contre nous pour nos pechez, & qu'il nous menace d'un, *Quos ego*: Mais que retirant son ire de nous, la fin de l'annee soit telle, que la fin du vers, *Sed motus prestat componere fluctus*. A Dieu. De Blois ce xix. de Ianuier 1589.

*A Maistre Nicolas Pasquier son fils, Conseiller, &
maistre des Requestes ordinaire du Roy.*

*Il raconte
à son fils la
mort de la
Reine Mere
avec quel-
ques eloges
sur sa vie.*

¶ A Roynemere est decedee la veille des Roys derniere au grand estonnement de nous tous. Je ne doute point que les nouvelles n'en soient arriuees iusques à vous; toutesfois

peut-estre n'en auez vous entendu toutes les particularitez. Elle auoit esté grandement malade, & gardoit encores la chambre, quand soudain apres la mort de monsieur de Guise, le Roy la luy vint assez brusquement annoncer; Dont elle receut tel trouble en son ame, que deslors elle commença d'empirer à veüe d'œil. Toutesfois ne voulant desplaire à son fils elle courrit son mal-talent au moins mal qu'il luy fut possible: & quatre ou cinq iours apres voulut aller à l'Eglise, & a retour vint visiter monsieur le Cardinal de Bourbon prisonnier, qui commença avec abondance de larmes de luy imputer, que sans la foy qu'elle leur auoit baillee, ny luy ny ses neueux de Guise, ne feussent venus en ce lieu. Lors ils commencerent tous deux de faire fontaine de leurs yeux. Et soudain apres, cette pauvre Dame toute trempee de larmes retourne en sa chambre, sans souper. Le lendemain Lundy elle s'alite; & le Mcredy, veille des Rois, elle meurt. On remarque en sa mort vne chose assez memorable. Elle adioustoit grande foy aux Deuins; Et comme quelqu'un luy eust predit autrefois, que pour viure longuement elle se deuoit donner garde d'un saint Germain; sur tout elle ne vouloit aller à saint Germain en Laye, craignant d'y rencontrer sa mort: Et mesme pour ne demeurer au Louure, Paroisse saint Germain de l'Auxerrois, auoit fait bastir son Palais en la Paroisse saint Eustache, où elle faisoit sa demeure. En fin Dieu voulut qu'elle mourant elle fut logee non

Elle se trouble pour la mort de monsieur de Guise.

Visite le Cardinal de Bourbon en prison.

Meurt.

Elle est troupee sur le mors de S. Germain.

à vn sainct Germain; Ainseust pour consola-
 teur monsieur de sainct Germain, premier
 Confesseur du Roy. Ainsi fut trompé par vn
 mot à deux ententes le grand Pompee, lequel
 ayant eu aduis del'Oracle de se donner garde
 de Cassius, redoutoit ceux qui portoient ce
 nom; toutesfois il ne fut outragé d'eux; mais
 par hazard & sans y penser, fut assassiné au
 mont Cassius. Trois semaines apres le Roy a
 fait celebrer les obseques à la Royne sa mere,
 selon que la commodité de ses affaires le pou-
 uoit porter. Son corps mis en l'Eglise de sainct
 Sauueur, dedans vn cercueil de plomb, en at-
 tendant que la France plus calme, on la puisse
 transporter à sainct Denys. Vray quen'ayant
 esté bien embausmé, (car la ville de Blois n'est
 pourueüe de drogues & espiceries pour cét ef-
 fect) quelques iours apres commençant de mal
 sentir, depuis le partement du Roy on a esté
 contraint de l'enterrer en pleine nuit; non d'as
 vne voute, pour n'y en auoir aucune, ains en
 plain terre tout ainsi que le moindre de nous
 tous; & mesmement en vn lieu de l'Eglise, où il
 n'y a aucune apparence qu'elle y soit.

*Son corps
 enterre de
 nuit en plai-
 ne terre.*

Miserable certes est la condition humaine!
 Cette Princeesse, qui n'estimoit l'Eglise de S. de-
 nis, ancien tombeau de nos Roys, assez capable
 pour receuoir ny le corps du Roy son mary, ny
 le sien, ny de messieurs ses enfans, auoit fait tra-
 uailer par trente ans au bastimét de trois cha-
 pelles hors l'Eglise pour leur seruir de Sepul-
 chres; & fait dresser les pourtraitures en mar-
 bre, tant de son mary, que la sienne, avec vne

despenſe pareille à celle des Rois d'Ægypte, en leurs Mauſolées; La voicy aujour d'huy reduite au meſme pied que les plus pauvres de la France! O bon Dieu! que grands & eſnerueillables ſont tes ſecrets! Monſieur l'Archeueſque de Bourges, qui a fait ſa Harangue funebre, l'a reſentee cōme vne Princeſſe ſans tache. Certainement l'on ne peut dire, qu'entre les Princeſſes de noſtre temps, cette-cy n'ait receu pluſieurs grandes faueurs de Dieu; Ayant eſté premierement mariee au ſecond enfant de France *Combien grande Princeſſe.* qui depuis par la mort de ſon frere aiſné fut fait Roy; & que de ce mariage fuſſent illuſ ſept enfans, qui tous commanderent ſouuerainement; *Ses enfans, qui commandent tous.* François II. Charles IX. Henry III. tous l'un apres l'autre Rois de France; Meſmes cettuy-cy, Roy de Pologne; François Duc d'Alençon, lequel en pleins Eſtats fut proclamé Duc de Brabant & Comte de Flandres: Et quant aux Filles, Elizabeth aiſnee, mariee au Roy d'Eſpagne; Claude, ſeconde fille, au Duc de Lorraine; Marguerite, troiſieſme, au Roy de Nauarre. Que ſi ſa fortune fut grande, auſſi fut cette Dame douée de pluſieurs loüables parties: d'autant qu'elle eſtoit debonnaire, acceſſible, liberale le poſſible; Dame qui ne ſçauoit que c'eſtoit d'offencer perſonne en ſon particulier: & moins de s'offencer d'autrui. Nous veſmes vn libelle diffamatoire courir cōtr'elle: *Ses Eloges & raiſons verus.* intitulé *la Catherine*; Satyre la plus mordante qui fut iamais veüe, laquelle elle leut tout au long: & toutesfois ne voulut qu'on fit recherche del'Autheur. dauantage on ne peut denier,

qu'elle n'ait apporté tres-grande prudence à la conduite de sa fortune. Qu'elle, Princesse estrangere, apres la mort du Roy son mary ait sceu conferuer l'Estat à trois siens enfans, tous en basaage, mesmes au milieu des troubles de la France; & encores pour la Religion? Remarques vrayement non petites, tant pour le particulier que le general: & finalement elle estoit seule entremetteuse des pacifications, qui se faisoient entre le Roy & ses subjects.

*Elle voit
mourir
tous ses fils
massés ex-
cepté vn.*

Mais comme il aduient ordinairement qu'il n'y a heur, qui ne soit de fois à autre contrebalancé de quelque mal-heur; Et que là où sont les grandes & bonnes parties, l'on y trouue pareillement souuentefois de grands deffauts; aussi & cette grande fortune, & toutes ces vertus receurent diuers contrepoids, par plusieurs accidents contraires. Car pour le regard de sa fortune elle veit mourir auparauant soy, tous ses enfans massés, hormis celuy qu'elle auoit aimé dessus tous les autres. Lequel pour recompense, sans y penser, luy causa la mort, comme auez entendu cy-dessus. Et pour le regard de ses filles, elle veit aussi mourir Elizabeth Roine d'Espagne, & Claude Duchesse de Lorraine; Celle-là d'une mort funeste, si on en croit la commune voix; ne luy restant que la Roine de Nauarre, sa derniere fille, qui seule la suruesquit. Mesmes s'estant proiettee de se faire Roine de Portugal, estimant le Royaume luy appartenir, comme plus proche de la Couronne; Et à cet effect ayant enuoyé vne armee sous la conduite du Seigneur Strossly

son parent, tout passa par le fil de l'espee. Car quant aux bonnes parties de l'esprit & des mœurs que l'on remarque en elle, plusieurs luy imputent à vice, ce que les autres à vertu; D'auoir negligé les bruits qui couroient d'elle, & les tourner sur l'indifferent. Et adioustent, *Mesprise les bruits populaires.* que sur ses liberalitez immenses fut bastie la ruine de nous, estant l'vne des premieres qui dona vogue aux edits burfaux, euerfion generale de nostre Estat. Mesme que quelque semblant qu'elle fist de pacifier toutes choses, quand les feux estoient allumez par la France, que c'estoit elle qui les y mettoit; & en apres faisoit contenance de les esteindre: *Edits Burfaux venus d'elle.* Ayant cette proposition empreinte en son ame, qu'une Princeſſe, meſmement estrange-re, ne ſe pouuoit maintenir en grandeur, que par les diuisions des Princes & grands Seigneurs; leçon dont elle auoit baillé instructions & memoires à la feuë Roine d'Escoſſe, lors qu'apres le decez du Roy François Second son mary, elle retourna en son Royau-me d'Escoſſe. Et de cette maxime en racom-toient plusieurs exemples, au recit desquels ie ne prens plaisir; & ne les veux, ny ne puis croire. Et de fait voulant avec toute humilité hon-norer sa memoire, ie luy ay dressé ce tom-beau.

*Cy gist la fleur de l'Estat de Florence,
 Veuſue de Roy, Mere de Rois aussi,
 Qui conserua d'un merueilleux soncy
 Tous ses enfans contre la violence.*

*Tombeau
 de la Roine
 mere.*

*Le Ciel permit que par un coup de lance
 Nostre Soleil fut du tout obscurcy ;
 Et que le Grand aux guerres endurcy
 Nous allumast les feux dedans la France.
 Mais cette Dame armee d'un haut cœur,
 Parant aux coups de la haine & rancœur,
 Seule fermoit à nos troubles la porte.
 En fin est morte, vne veille des Roys,
 Et par sa mort ie crain, peuple François,
 Qu'avec la paix, la Royauté soit morte.*

*A Maistre Nicolas Pasquier son fils, Conseiller, &
 maistre des Requestes ordinaire
 du Roy.*

*Divers dis-
 cours sur les
 desregle-
 ments de la
 Ligue apres
 la mort de
 monsieur
 de Guise.*

NOUS ne sommes plus logez au Royaume, nous sommes logez à l'Empire ; par ce que toutes choses vont en empirant. On ne sçait plus que c'est du nom de Roy dedans Paris. Non seulement on ne le sçait ; mais qui pis est, on le deteste & abhorre. Les nouvelles nous en auoient esté cachees sept ou huit iours, maintenant nous les receuons en flotte. Soudain qu'ils eurent aduis de la mort des deux Freres, la reuolte fut generale le propre iour de Noël. Lelendemain le Duc d'Aumale fut tumultuairement fait Gouverneur de Paris, en l'Hostel de ville ; Estat qui deux ou trois iours apres luy fut confirmé en plein Parlement, où il presta le Serment. Le septiesme de Ianuier les Theologiens assemblez au College de Sorbone, par conclusio

Capitulaire arressterent; Qu'en consideration de ce qui estoit arriué à Blois, les suiets estoient non seulement francs & quittes du serment de fidelité & obeissance qu'ils auoient au Roy: Mais aussi que sans charge de leurs consciences ils se pouuoient armer, vnir, & leuer deniers contre luy. Le tout toutesfois, & auant tout œuvre, sous le bon plaisir du S. Siege. On n'a pas recours à sa Sainteté; Mais, sous le faux rapport de quelques Prescheurs seditieux, non de cette remise & renuoy, ains d'une resolution absoluë, les armes ont esté prises du iour au lendemain. Le Parlement mené en triomphe par vn Buffi le Clerc & ses Complices, depuis le Palais iusques à la Bastille, où ils ont trié sur le volet tels Seigneurs qu'il leur a plu pour y tenir prison close; Et ce le quinziesme du mesme mois; C'est à dire le mesme iour que nous fermasmes les Estats dedans Blois. De maniere qu'il semble que cette iournée ait esté par hazard, & la closture des Estats dedans Blois, & celle de l'estat, dans Paris. Mais considerez, ie vous prie, comme ces mots de Buffi & de Clerc sont fataux à la ruine de Paris: Car celuy qui sous le Regne de Charles vi. y introduisit le Capitaine del'Isle-Adam pour les bourguignons, par la porte de Buffi, s'appelloit le Clerc.

Les Arrests de la cour de Parlement, & les lettres de Chancellerie ne sont pas deliurez sous le nom du Roy, ains sous ce formulaire: *Les gens tenans la Cour de Parlement, ou la Chancellerie.* On y fait tres-bon marché des Bourses,

Decret de Sorbonne contre Henry III.

Leuement d'armes contre le Roy. Buffi le Clerc met en prison Messieurs du Parlement.

*Libelles dif-
famatoires
en vogue.*

*Processions
& autres
deuotions
frequentees
& à quelle
fin.*

*Coniurez
pour tuer le
Roy.*

*Les Seze
dans Paris
prenant
l'autorité*

specialement de celles des absents. Cela s'appelle cinq & six cens escus pour le moins, pour subuenir aux affaires de la Sainte Vnion, qu'il faut que nos femmes trouuent, sur peine d'exposer vne prison. Les Colporteurs crient par les ruës vne infinité de lettres diffamatoires, contre l'honneur du Roy & des siens. Il n'est plus question de guerroyer la nouvelle Religion. Tout le but de la ville de Paris est la vengeance, que tous les officiers ont iurée & signée ; mesmes quelques vns, de leur propre sang. Sur cette deuotion, hommes & femmes font processions en chemise, reçoient leur Createur tous les Dimanches, se trouuent au seruice diuin depuis le matin iusques au soir, non pour appaiser l'Ire de Dieu, ains pour la prouoquer contre leur Roy ; n'ayants autre Foy & Religion dans leurs Ames, que la passiõ ; non de nostre Seigneur Iesus-Christ, ains la leur ; estimants furieusement que la mesme passibilité tombe en ce grand Dieu impassible. Outre tout cela, on a alleuré le Roy que quelques hommes desesperés auoient iuré & coniuuré la mort. A cause dequoy apres auoir reduit les quarente cinq Gentils-hommes de la garde à vingt & cinq, ils'en est reserué huit particulierement avec grande augmentation de gages, dont les deux chascue iour & nuict par entre-suites seroient pres de luy en sa chambre. On dit aussi que Seze des plus seditieux de Paris, gens de basse condition, y ont empieté toute autorité & puissance, que l'on appelle le Cõseil des Seze. C'est vne vraye Anarchie. Et neant-

moins beaucoup plus sage en sa fureur que celle de Tholozé, où l'on a assassiné Messieurs Dुरanty, premier President, & Daphis Aduocat general du Roy, & exposé leurs corps au gibet. Les huguenots fōt leur profit de la mort du President. Car ils disent que par permission expresse de Dieu il fut tué aux Iacobins, lieu autrefois par luy choisy, pour le massacre & boucherie de leurs confreres, en l'an 1572. Je vous diray cecy en passant, que le malheur accouru sur les premiers Presidents. Car en voicy vn tué; celuy de Paris prisonnier dedans la Bastille; celuy de Bretagne pris par le Duc de Mercœur; Et celuy de Rouën s'est garanty de naufrage par vne prompte viffesse. Que dy ie, malheur? mais au contraire, bonheur, qui leur est tourné à grand honneur.

Monsieur Dुरanty & Daphes assassinés dans Tholozé, & leurs corps exposez au gibet.

Les Premiers Presidents dedans destreuz.

Je vous ay cy-dessus racomté la desbauche du Parisien, & quelque traict du Tholozain. Tournez vos yeux du tout autre part. Vous n'y trouuerez gueres plus de sagesse. C'est icy maintenant vn Empire de Galienus. Vne infinité de villes se desmantelent de l'obeissance de leur Roy. Amiens, Abbeville, Laon, Soissons, Peronne, Troye, Rennes, Rouën, Nantes, Bourges, le Mans, Rion, Lyon, Meaux, Chartres, Sens, Auxerre, Melun, Mante, & plusieurs autres, dont ie ne vous puis faire registre. Que dy-ie Villes? Il n'est pas que les prouinces entieres ne se mettent de la partie; vnes Normandie, Bretagne, Picardie, Champagne; vns Lionnois, Forest, Beaujolois. En tous lesquels païs il n'est demeuré des mains du Roy, que de petits brins.

Plusieurs villes qui sēt le party du Roy.

Et des Prouinces entieres.

*Conquestes de mon-
sieur de
Mayenne.* Pendant ces inespérées mutations & reuol-
tes, le Duc de Mayenne n'a pas dormy, ny lais-
sé enuoler l'occasion de ses mains. Car apres
s'estre asseuré de toutes les villes de son gou-
uernement de Bourgongne, & y auoir mis
gens à sa deuotion, il donne iusques à Orleans

*Orleans de
liure du
siege.*

pour le deliurer du Siege; Et deuant que d'y
arriuer s'est fait maistre de l'argeau. Delà pour-
suiuant sa pointe, il a si bien fait ses affaires, que
monfieur le Marechal d'Aumont a esté con-
traint de quitter la Citadelle, & leuer par mes-
me moyen le siege. Apres ce memorable ex-
ploit d'armes, le Duc s'est acheminé à Paris, y
ayant enuoyé pour auâtcoureur le bruit de ce
quiluy estoit si heureusement aduenue dedans
la ville d'Orleans. Et Dieu sçait avec quelle de-
uotion il a esté embrassé & accueilly de tous
les citoyens de Paris. Dés son arriuee, sans au-
cun contraste, il a esté créé Lieutenant Gene-
ral de l'Estat & Couronne de France, dont il a
fait la Foy & Homage au Parlement. Je veux
dire qu'il y a presté le Serment. Soudain apres
il a estably dans Paris vn Conseil de quarente
personnages de diuers Estats, pour monstrier
qu'il ne uouloit rien entreprendre de soy-mes-
mes, de ce qui appartenoit à la police general-
le de France; ayant pris pour son partage les
armes, la collation des Benefices & Offices,
quin'est pas vn petit lot. Brief aujourd'huy
sans coup ferir, & à petit bruit reside par de-
uers luy dedans son party la grandeur, & au-
thorité du Roy, hormis que ce que le Roy
fait par ses lettres, c'est sous le mot de Com-

*Monsieur
de Mayenne
fait Lieu-
tenant Ge-
neral de
l'Estat
& Couron-
ne de Fran-
ce.*

*Conseil des
Quarentes
estably à
Paris.*

mandement, & luy par celuy de *Prieres*; mais prieres qui equipollent à commandement absolu. L'argent sembloit manquer à cette grandeur; La fureur du peuple y donne ordre, laquelle à yeux bandez ouure sa bourse, pour le defroy de cette guerre. Mais sur tout la Fortune neluy veut faillir en cette necessité. Le Conseil des Quarante a aduis, qu'en la maison de Molan Thresorier de l'Espargne y auoit quelques caches d'argent. Machault & Soly Conseillers du Parlement sont Deputez pour s'y transporter. Ils y trouuent en diuers cachots huit vingts & tant de mil'escus, sur le commencement de Mars. Y eut-il iamais, ie ne diray pas vn fluz, mais torrent de grande fortune à vn clin d'œil, tel que celuy-là? Et encores le trouuez-vous plus grand, quand entendrez en quel estat sont pour le iourd'huy nos affaires. Ce que ie reserue à la premiere que ie vous escriray. A Dieu.

*A Maistre Nicolas Pasquier, son fils, Conseiller
du Roy & Maistre des Requies ordinaires de
son Hostel.*

E vous ay discouru tout au long, par mes dernieres, en quel estat sont les affaires de la Ligue dans Paris, selon ce que ie l'ay peu diuersement recueillir. Maintenant entendez quelles sont les nostres. Soudain que le Sieur de Guise fut mort, iamais Roy ne se trouua si content que le nostre; Di-

*Discours
sur les af-
faires du
Roy apres
la mort de
monseigneur
de Guise &
sur tout
comment il
se treuua
estonné.*

fant haut & clair à chacun, qu'il n'auoit plus de
compagnon, ny consequemment de Maistre.
Et le lendemain iour de la mort du Cardinal
fut l'accôplissement deses souhaits. En ce con-
tentement d'esprit il se cōporta quelques iours,
faisant depescher lettres de tous costez, pour
manifeste le motif de cest accident, desquel-
les il ne rapporta pas grand profit. Quelques
huit ou dix iours apres, ne receuant aucunes
nouuelles de Paris, il commença de penser à sa
conscience, & raualler quelque chose de cette
grande ioye. Et depuis aduertie de cette gene-
rale reuolte, il eust grandement souhaité, que
la partie eust esté à recommencer. Toutesfois
comme sage Prince, il dissimuloit deuant le
peuple son maltalent au moins mal qu'il luy es-
toit possible. I'allay vers ce mesme temps bai-
ser les mains à monsieur le Cardinal de Ven-
dosme, qui me dit que le Roy d'une constance
admirable, sans s'estonner de cette desbauche
luy disoit, que cela luy faisoit souuenir d'un
ieu de cartes sur vne table, qui estoit renuersé
à terre par vne bouffée de vent, que l'on re-
cucilloit puis apres. Et ie luy reparty là dessus,
que la similitude estoit vraye; Mais, que pour
la rédre accomplie, il falloit adiouster, qu'il es-
toit plus aisé de renuerser les cartes, que rele-
uer. Monsieur de Clairmont d'Antragues, qui
a bonne part près du Roy, me dit qu'il luy es-
toit aduenue de luy dire, en se plaignant,
que l'on entreprenoit souuēt beaucoup de cho-
ses à la legere, dont on se repêtoit à loisir. Le Roy
petit à petit commença de se desplaire de tout;

*Estonnement
du Roy a-
pres la mort
de mon-
sieur de
Guise.*

*Se deplai-
sance ins-
sues à soy
mesme.*

voire de soy-mesmes. Ie le vous puis dire & escrire, cōme celuy qui en ay esté spectateur. La deffiance plus qu'auparauant se logea dedans son cœur, cōme vous entendrez presentement.

Il auoit huit prisonniers, dōt les quatre Princes, monsieur le Cardinal de Bourbon, le ieune Duc de Guise auparauint appellé prince de Iouinville, les Ducs d'Elbœuf & de Nemours: Les quatre autres, non de telle estoife, l'Archeuesque de Lyō, le President de Nuilly, Marteau son gendre, maistre des Cōptes & Preuost des Marchants de Paris; Et encores vn ieune Abbé nommé Cornac, que par malheur on auoit mis de la partie. Sur tous lesquels, specialemēt sur les sept il appuyoit la ressource de ses affaires, estimant que leur desliurance seroit vn moyē pour nous desliurer de troubles. Il pēsa que la ville de Blois n'estoit plus tenable pour luy, mais que changeāt de lieu, aussi se deuoit-il alleuer d'vne prisō pour ses prisonniers. En cette deliberation il choisit le Chasteau d'Amboise, pour les y loger. Vray, que n'estant asseuré du Seigneur de Rilly Capitaine de la place, lequel toutesfois y auoit cōm ādē vingt ans entiers, avecques toute fidelité, il pour pēsa de dōner cette charge au Capitaine du Gast, tant par l'intercession du seigneur de Longnac, comme aussi qu'il sembloit estre grandemēt engagé en cette querelle, pour auoir esté employé à la mort du Cardinal. Ce choix ainsi fait & du lieu & de la personne, il se trouua pl^{us} empesché de sçauoir entre les mains de qui il pourroit cōmettre les prisonniers, pour les transporter. Et apres plusieurs combats en son ame, il ne

*Prisonniers
de marque
detenus par
le Roy.*

trouua aucun auquel il se peust fier, qu'à luy seul.

*Monsieur
d'Nemours
se sauue.*

Les appareils sont faits dessus l'eau; Et comme il estoit sur le point de son partement, la nuict de deuant, le Duc de Nemours, apres auoir gaigné deux de ses gardes, euade. Le Roy à son leuer saluë de cette euasion, infiniment despité, se veut asscuer de la mere, & la fait embarquer avec les autres prisonniers. Je vous diray franchement, que la plus grande partie de nous, qui estiös à Blois, creuions de despit en nos ames, de voir les affaires du Roy sibas, qu'il fut contraint de se faire conducteur de ses prisonniers. A peine estoit-il demaré, que nous receuons nouuelles que le Marechal d'Aumont, ayant abandonné la Citadelle, & leué le siege d'Orleans, par la venue du Sieur de Mayenne, s'estoit retiré avec ses gens à Baugency. Plusieurs de ses soldats bleuez arriuent à Blois. Adoncques chacun de nous se fit accroire, que la conduite de ces prisonniers estoit vn pretexte exquis & recher-

*Le Roy en
danger si
Monsieur
de Mayenne
eust pour
suuy sa
pointe.*

ché par le Roy, pour quitter avec moins de scandale la ville. Et vous puis dire que si lors le Sieur de Mayenne eust donné iusques à nous, la frayeur estoit si grande & generale, qu'il n'y eust trouué resistance, & s'estant fait maistre de Blois, toute la riuere de Loire estoit sienne; D'autant que toutes les villes bransloient: Et eust esté le Roy merueilleusement empesché de trouuer lieu pour sa retraite. Dieu nous voulut preseruer de cette mesaduanture. Arriué qu'il fust à Amboise, il donne

donne la garde du chasteau & des prisonniers au Capitaine le Gast; & aduertty de ce qui s'estoit passé à Orleans, rebroulle en toute diligence vers Blois, où il arriue le lendemain au rez de la nuit. Et lors chacun de nous comença de reprendre cœur par sa venuë; mais ceste assurance ne fit pas long seiour en nos Ames.

Le Roy, comme vous sçavez, sur le commencement de l'an 1588. auoit fait deux maistres de sa garderobe, les Seigneurs de Bellegarde & de Longnac; Celuy-là pour vne affection naturelle qu'il auoit en luy; Cettuy-cy pour en auoir esté grandement prié par le Seigneur d'Espernon. Mais comme ce qui prouient du fonds de nostre nature, prend plus fortes & longues racines en nous, que l'amitié qui nous est acquise par les inductiōs d'autrui; aussi commença-il de se lasser & attedier de Longnac, spécialement depuis la mort de monsieur de Guise. Et ce pour autant qu'il auoit esté le premier qui auoit induit le Roy de commander ce meurdre, qui luy estoit si malheureusement reüssi. De maniere qu'il commen-^{Longnac} ça de là en auant de ne le voir d'un bon œil.^{disgracié, &}
D'une chose vous puis-je asseurer, que trois ^{pourquoy} semaines auparauant qu'il quittast la Cour, quelque sage courtizan me dict: Voyez-vous ce Monsieur, quelque bonne mine qu'il face, il est du tout desfermé. Car entrant deuant le monde dedans le cabinet du Roy, pour se maintenir en bonne opinion enuers le peuple, il sort tout aussi tost par la porte de derriere, & se retire dedans sa chambre, laissant la place à monsieur

de Bellegarde. Le Roy, qui ne vouloit mescō-
 tenter tout à faict Longnac, luy auoit aupara-
 uant donné le Gouuernement d'Anjou & de la
 Touraine; & lui disoit souuentefois qu'il s'y
 deuoit retirer. Mais lui preuoyant que s'il de-
 semparoit la place, il seroit seulement Gouver-
 neur en parchemin, & que l'effect en demeure-
 roit par deuers ceux qui auoient le gouuerne-
 ment des villes, demeueroit tousiours en Cour
 pres du Roy; lequel en fin ne le pouuant plus
 voir, lui dit; Qu'il lui auoit ja faict assez de fois
 demonstration du peu de contentement qu'il
 receuoit de sa presence; partant qu'il delibe-
 rast, ou des'en aller tout à faict, ou bien qu'il
 ne le veit plus qu'aux Vendredis, iours qu'il re-
 seruoit pour faire sa penitēce. Lōgnac se voyāt
 du tout debutté de la faueur de son Maistre, &
 qu'il n'y auoit plus de respit en son faict, com-
 mence de faire vn traict d'vn homme desespé-
 ré, qui ne respiroit dedans son Ame qu'une vé-
 geance: Conseil toutesfois qui ne lui est suc-
 cedé, mais depuis a esté fort bien mesnagé par
 vn autre. Il fend le vent vne belle nuit, & se
 retire à Amboise avec le Gast. Quoy faisant il
 entroit en vne ville de son Gouuernement, &
 avecques vn Capitaine qu'il estimoit sa crea-
 ture; le tout souz vne ferme esperance de faire
 vn parti à part. Bien accueilli par le Gast, il
 lui remonstre le mauuais traictement qu'il a-
 uoit receu du Roy sans subject; Au moyen de-
 quoy apres plusieurs & diuerses secousses, il a-
 uoit esté contrainct de l'abandonner. Que
 maintenant il estoit en eux de s'enrichir aux

*Et licencié
 entierement
 avec beau-
 coup d'ai-
 greur.*

*Il se retire
 de nuit à
 Amboise.*

*Tente le
 Gast.*

despens de la calamité du temps; estant dedans le Chasteau d'Amboise l'un des plus riches Thresors de la France. Le Gast l'escoute, & recueille ce conseil de telle façon, qu'il ne luy tomba pas en terre. Le Roy cependant & toute la Cour se trouuent infiniment estonnez de cest inopiné partement, craignant que par ce nouveau desdain, les prisonniers d'Amboise obtinssent la clef des champs, par nouveaux trafics & negotiations. On va, on vient de la ville de Blois à Amboise. Belles promesses de la part de Longnac; disant qu'il ne luy entreroit iamais en l'Ame de rien attenter au preiudice du Roy; & qu'il luy conserueroit la ville, le Chasteau & les prisonniers avec toute fidelité. Mais pour bien dire il comptoit sans son hoste. Car il mit ceste premiere impression dans la teste de du Gast, qui en a sçeu fort bien faire son profit.

Il y auoit dedans le Chasteau deux compagnies; celle de du Gast, & d'un autre dont j'ay oublié le nom, qui ne tenoit pas tant de rang que l'autre en ceste commission. Le Gast d'une finesse hardie donne un faux allarme, & fait entendre à Longnac, qu'il y auoit gens qui rodoient l'autre costé du Pont, & desiroient s'en faire maistres; Qu'il seroit bon de leur donner quelque algarade. Longnac auquel les mains demangeoient, & qui ne se desfioit en rien de du Gast, prend ceste charge, suivi de l'autre compagnie; va battre les chemins: Mais en fin il trouue que ce n'estoit rien que vent & que fumée. Et à son retour, il

*Qui le met
hors d'Am-
boise subti-
lement.*

*Longnac
se retire en
sa maison.*

pensant r'entrer au lieu dont il estoit sorty, on luy fait visage de bois, & à tous ceux de sa suite. Vous pouvez iuger en quel miserable estat il se trouua, d'estre supplanté & de la faueur de son maistre, & du lieu dedans lequel il auoit estably la ressource de sa desfaueur. Se voyant de ceste façon elcorné, il est contraint de reprendre la route ancienne de sa maison en Gascongne, & la compagnie de soldats, celle de Blois. Le Gast s'excuse de ce fait (ain-si l'ay-ie appris de sa propre bouche) D'autant qu'il auoit eu certain aduis, que Longnac estoit arriué à Amboise pour le tuër, & se rendre absolument maistre de la place. Et que pour eui-ter ce danger, il l'auoit voulu preuenir.

*Le Roy en
grande
perplexité.*

Encores ne fut la fortune lassée de mal-mener nostre Roy. Elle luy donne nouuelle alarme. Nouuelles luy vindrent que la Ligue negotioit avec le Gast, par grandes promesses d'argent & l'assurance d'une forte ville, sur la reddition des prisonniers. Ces nouuelles, fussent vrayes ou non, ne doutez que iamais le Roy ne fust si estonné comme il fust adonc. Car pour bien dire, en ce faisant c'estoit de farroyer en tout & par tout ses affaires. Voyez combien de males-fortunes estoient lors enchainées à la ruine de ce pauvre Prince. Pour obuier à ce mal on depesche vns & autres Seigneurs deuers le Gast, avec la carte blanche telle qu'il voudroit. Cependant on voit les Ligueurs approcher en troupe, avec forces de gens & d'argent, qui venoyent, ainsi que l'on disoit, pour arrhes & aduance de ce qu'ils auoyent

promis. Dieu sçait si cela noustenoit de plus en plus en ceruelle. Parauenture estoit-ce vn faux bruiet. Mais quel qu'il fust, il remuoit merueilleusement les humeurs en nous. En fin comme nous ne sçauions plus à quel Sainct nous vouër, on faiet ceste capitulation avec luy; Qu'il prendroit des Ligueurs les dix mil escus qu'ils luy apportoyent, si tant estoit que la verité fust telle; Que le Roy luy feroit present de trente mil escus; Qu'il demeureroit Capitaine & Gouverneur de la ville & chasteau d'Amboise; Qu'il seroit tenu de remettre entre les mains du Roy, les trois Princes prisonniers; Que des quatre autres, le Roy luy en faisoit present, pour en tirer telle rançon qu'il pourroit. Ceste composition ainsi faicte, ainsi est-elle executée. Et ainsi sommes-nous sortis d'un tres-dangereux boubier. Ie dy boubier tres-dangereux; car si la ville d'Amboise, & les prisonniers eussent esté rendus aux Ligueurs, indubitablemēt, & luy & nous tous, qui auons consacré nos fortunes à ses pieds, estions en termes de desespoir, quelque part où nous eussions voulu cy-apres butter. Maintenant nous iouïssons de quelque repos. Et neantmoins manquons de gens & d'argent; tant sont les affaires du Roy descousuës, tant pres de lui, que dehors. A Dieu.

*Composition
faicte
avec le
Gast.*

*A Monsieur Airault, Lieutenant Criminel au
siege Presidial d'Angers.*

*Plusieurs
rencontres
sur les af-
faires des
uns & des
autres.*



Usquesicy ie vous puis dire, que le Roy demeura en perpetuelles alarmes depuis la mort de monsieur de Guise ; toutesfois apres toutes ces trauerſes, il commence aujourd'huy à reprendre halaine. Quel en sera le ſucces, le téps nous en fera ſages. Maistant y a que ce que ie vous diſcouray maintenant, eſt tres-veritable. Il auoit grandement fauorizé trois Seigneurs de cette France, & depuis diuerſement diſgratiez, les Seigneurs de Souüray, d'O, & Eſpernô. Le premier fut auant tous les autres chery, lors que le Roy fut retourné de Pologne; mais quelques annes apres, las & attedié de ſa preſence, il luy donna le Gouuernement de la ville de Tours, qui eſtoit, pour bien dire, vne honneſte deſſaite pour le releguer en ce lieu. Ce que le Sieur de Souuray cognoiſſant, par vne honneſte modeſtie qui l'accompagne en toutes ſes actions, prit congé de luy, avec honneſte action de graces, & ſe vint habituer dedâs Tours, ville non grandement eſloignée de ſa maiſon, où il ſe fit aimer de tous les habitans de la ville. Quant aux Seigneurs d'O & d'Eſpernon, ils auoient concurré en faueurs avec le feu Seigneur de Ioyeuſe. Mais le premier d'eux deſfauiſé, fut le Seigneur d'O, auquel le Roy donna congé à l'impourueu, ſans luy dire pourquoy, lors de la grande pompe des nopces du Sieur de Ioyeuſe; Qui luy cauſa vn creue-cœur

*trois Sei-
gneurs ſont
aimés du
Roy Henry
3. & diuer-
ſement diſ-
gratiez.*

*Monsieur
de Souuray
ſe retire.*

*Le Sei-
gneur d'O,
licencié.*

infiny. Et à vray dire, s'estant retiré en la ville & Chasteau de Caen, dont il estoit Gouverneur, il suiuit le party de la ligue, iusques à la pacification de l'ã 1585. Et depuis se r'aliena avec le Roy, non avecques tel vent en pouppe qu'au precedent; Mais avec vne prudence admirable, se trouuant aux entremets, comme les autres Seigneurs. Et, qui est vne chose admirable, luy qui durant sa grande fortune auoit esté grand despensier, & dissolu aux jeux de cartes & de dez, ausquels il auoit faict, tantost grandes pertes, tantost grands gaings, commença d'empieter sur le faict des Finances de France: mesmes depuis la mort de monsieur de Guise, pour le peu d'assistace qu'auoit le Roy d'autres Seigneurs, il se rapportoit à luy non seulement de ce menage, ains de la plus grande partie des affaires d'État. Au regard du Seigneur d'Espernon, c'est vn placard d'histoire paradoxe; & lequel paraenture n'eust oncques son semblable. Car iamais fortune de Seigneur ne portant titre de Prince, ne se trouua si grande; & iamais fortune ne se trouua plus malheureusement renuersee tout en vn coup, sans y penser; ny plus heureusement & sagement redressée que la sienne. De tous les fauoris du Roy, il estoit demeuré le seul, apres la mort du Seigneur de Ioyeuse; & de faict auoit esté gratifié de sa despoüille, & aussi de celle du Sieur de Bellegarde son cousin, Gouverneur de Xaintonge & Angoulmois. De maniere qu'il se veit en vn mesme temps, Duc d'Espernon, & Pair, Admiral de France, Co-

*Remarque
de la fortune de
monsieur
d'Espernon.*

*Grandeur
de monsieur
d'Espernon.*

lonnel general de l'Infanterie Françoisse, Gouverneur de Normandie, Prouence, pais Messin, Boulonnois, Angoulmois, Xainctôge, Ville & Chasteau de Loches: Non seulement premier Gentilhomme de la chambre du Roy, sô cōpagnon ayant esté tué en la bataille de Coutras; mais aussi seul gouverneur des opinions & volonteze de son maistre. Y auoit-il Ambassadeur, qui eust affaire au Roy? Il falloit auparavant aboucher le Seigneur d'Espernon, pour en apres luy donner entree: Grandeur qui sembloit estre tellement à luy attachee, que faisant son entrée dans Roüen, suiuy d'une grande noblese, la ville luy fit vn presët (ainsi que l'ay ouy dire) d'une fortune d'argent doré, qui le tenoit estroitement embrassé; Et au dessous estoient ces mots Italiens; *E per non lasciar ti*. Deuise prise sur la rencontre & equiuoque de son nô; pour monstrier que ceste grandeur ne pourroit estre iamaisterrassée: cōme aussi est-ce la verité, que le Roy le fauorizant desmesurément, luy auoit autrefois protesté, qu'il le feroit si grand au milieu des siens, que luy-mesme n'auroit pas le moyen de le raualler, quand bien il leust voulu cy-apres. C'est vne chose que nous auons depuis apprise du Seigneur d'Espernon par vne lettre fort bien dictée qu'il escriuit, pendant sa disgrâce, au Roy. Toutela fleur & essite de la Cour, adorant ce Soleil leuant, l'auoit suiuy à la foule, en son voyage de Normandie, où il prit la possession de son nouveau Gouvernement, qui estoit anciennement donné aux fils aînez de nos

*Present
d'une For-
tune à luy
fait avec
une belle
deuise.*

*Le Roy
mesme tes-
moigne sa
grandeur.*

*La Normā-
die donnee
en Gouver-
nement
autrefois
aux fils aîs-
nez de
France.*

Rois, auparavant que le Dauphiné fust vny à nostre Couronne. En toutes les villes accueilly d'vnes carelles & soubmissions nō pareilles. Le Duc de Guise non aprenty en ces negotiations, espie le poinct de son absence, voyant le Roy desmantelé de sa suite. Vous scauez ce que sa venuë apporta dedans nostre ville ; Et comme le Roy fut contraint de se tirer vers Chartres, où plusieurs Princes & grands Seigneurs le vindrent trouuer, pendant que le Sieur de Guise commendoit absolument dedans Paris. Adoncques les sombres ialouzies & rancœurs que les grands couuoient dans leurs Ames, en haine de la grandeur du Sieur d'Espernon, commencerent de s'esclorre, disants, qu'il estoit le seul motif de cette estrange tragedie, pour les grandes faueurs, dignitez & prerogatiues, qu'il auoit euës, au desauantage des autres ; Et que tant qu'il seroit pres du Roy, il ne falloit esperer la paix auecques les autres. Et parauenture le Roy n'en estoit marry, si tant est que ce que l'on a depuis dit de luy, soit veritable. Vous auez iusques icy entendu vn torrent de bonnes fortunes en luy, entendez maintenant vn conflus general de mauuaises. Soudain qu'il est retourné, sur les plaintes & clameurs des Princes, il est contraint de quitter son gouuernement de Normandie à monsieur de Montpensier, Prince du sang ; Celuy de Mets & pais Messin, au Comte de Briene son beau frere ; l'Admirauté au Sieur de la Valette son frere ; Et sur tout de desemparer la Cour & la presence du Roy,

*Monsieur
d'Espernon
despouillé
tout à coup
de la plus
grand part
de ses gou-
uernemens*

& confiner toutes ses opinions ; premierement en la ville de Loches, abandonné de toutes Seigneurs qui l'auoient suiuy en Normandie, & de ses principaux Confidens ; Et en apres aux moindres de ses gouuernemens, qui estoient Xaintonge & Angoulmois.

*Assiégué d'as
Angoulême*

Cen'est pas assez: Pésant estre en quelque repos dedans Angoulême, il est salué le iour S. Laurent d'une nouuelle embuscade. On vient aux mains contre luy : Il est assiégué dedans le Chasteau. La Dame d'Espéron, l'une des plus sages Dames de la France, estant en l'Eglise, est indignement traitée par quelques mutins; Luy surpris se sauue dans son cabinet; De là par vne montee va plus haut, où luy passé quatre degrez se rompirent, qui fermerent le pas à ceux qui le poursuioient. Meurtres d'une part & d'autre. Enfin apres s'estre deffendu vingt & quatre heures durant sans boire ny manger, il fut miraculeusement garenty. Mais ce qui est plus estrange en ce fait-cy, c'est que le bruit commun fust, que l'entre-prise auoit esté contre luy brassée sous l'adueu du Roy.

*Se deffend
vingt qua-
tre heures
sans boire ny
manger.*

Quoy que soit le Sieur d'Espéron en eust depuis quelques aduis. Fortune non lasse de le baffouër, luy liure vn autre nouuel assaut: Car luy estant en Angoulême le Sieur de Tagent, l'un de ses plus proches parents, qu'il auoit fait son Lieutenant general en son gouuernement d'Angoulmois & de Xaintonge, se fait maître de Xaintes & de Cognac, pensant faire chose agreable au Roy. Encores n'est-ce pas tout, les Deputez des Estats assemblez en la ville

*Accusé aux
Estats de
Blois.*

de Blois, coniurent vnanimement contre luy, & requierent qu'il eust à remettre es mains du Roy toutes les villes qu'il tenoit, à peine d'estre declaré criminel de leze Maieité. Le Roy pour les contenter, ou peut estre, pour se contenter soy-mesme, depesche Miron, son premier medecin, pour cest effect. Auquel il fait responce, que le Roy estant en pleine liberté, il luy obeïroit, non plustost. Ceste responce offense le Roy, ne voulant estre reputé captif, au milieu de cette assemblée, encores qu'il n'y eust ses coudees franches. C'est pourquoy il luy fait nouvelle recharge, par le mesme Miron. Et à cette nouvelle recharge pareille responce. Au moyé de quoy le Roy ne doute de le desaduouër delà en auant tout à fait, sans dissimulation. Et sur ce desadueu les Deputez poursuiuans leur premiere pointe, cornerent plus qu'auparauant sa ruine. Que si ses affaires estoient en ce mauuais mesnage pres du Roy, elles nel'estoient pas moins dedans Paris, par les libelles diffamatoires que l'on faisoit imprimer contre luy.

Fut-il iamais vn plus estrange precipice de fortune que celuy-là, apres vne extremité de grandeur qui auoit regné en luy; Et neantmoins ny le cœur ny l'esprit ne luy? faillirét iamais, au milieu de toutes ses aduersitez. Toute sa fortune sembloit estre reduite en vne ville d'Angoulesme, où il auoit receu vn affront extraordinaire, dont il estoit venu à chef. Comme il est plein de moyens & d'entendement, il compose avec ragent, & luy baille quelques grandes sommes de deniers, moyenant les-

*S'accorde
avec Mon.
sieur de
Guise.*

quelles il luy rend les deux places qu'il occupoit; Et par ce qu'il voyoit le ciel & la terre combatre contre luy dedans la ville de Blois, il leue vingt compagnies nouuelles de gens de guerre, dedans son Gouvernement, pour se tenir sur ses gardes; voyant que le Roy luy failloit de garand. D'une mesme main, par l'entremise du sieur de Massay, l'un des siens, il gaigne monsieur de Guise, lequel aduertty de cette leuée de gens, appaisa la cholere brusque des Deputez, leur remonstrant par ses internonces, combien il leur importoit de n'estre en mauuais mesnage avec le Seigneur d'Espéron: & deslors toutes leurs vapeurs s'esuanouirent en fumée. S'estant fait maistre paisible de son gouvernement, il fit alte, espiant quel succez prendroit la tragedie que l'on iouoit dedans Blois. Et icy ie me fermeray en ce que il concerne particulièrement.

Vous penserez parauenture, que tout ce que ie vous ay cy dessus discouru, soit vn discours fait en vain; Non est. Ie ne vous ay rié reconté des bonnes & mauuaises fortunes des Seigneurs d'Espéron, D'O & de Souuray, qui n'appartiennent grandement au subiect de cette lettre; parce que i'attribuë à l'infortune de cestrois, le commencement de la ressource des affaires du Roy.

La Maiesté d'un Prince Souuerain s'entretient par vn entrelaz de l'exercice de sa iustice avec les armes. Les affaires du Roy estoient reduites en si piteux estat, apres la rupture de l'Assemblée des Estats, qu'il ne sçauoit de quel

bois faire fleches. Pour les armes, nul ne se hastoit de le secourir; Et pour le fait de la Iustice, il sembloit manquer de ville signalée, où il peust establir son throne; Et par mesme moyé de gens, pour y employer. Car mesmes les gés de son grand Conseil, qui auoyent auparauât estably leur siege en la ville de Vendosme, auoyent esté proditoirement pris par le Gouverneur, & reduits en des estroites prisons, esquelles ils sont auourd'huy.

*Messieurs
du grand
Conseil
emprison-
nez à Ven-
dosme.*

Le Seigneur d'Espernon, qui auoit fait la nouuelle leuee de gens, voyant le Roy infiniment affligé, & se resouenant non du tort que l'on disoit luy auoir esté par luy pourchassé en la iournee de S. Laurens, ains des grands bien-faits & honneurs qu'il auoit de luy receus, delibere d'employer pour la garde de luy, ce qu'il auoit ordonné pour la sienne. Et enuoya par deuers la Maiesté le Comte de Brienne son beaufrere, avec quinze cens harquebuziers à cheual, six cens hommes de pied, & six vingts Gentilshommes bien montez, conduits par le Seigneur d'Ambeuille. Cettuy fut le premier secours qui arriua au Roy, luy estant en la ville de Blois, lequel occasionna plusieurs autres de faire le semblable: & commença delà en auant de reprendre ses forces & cœur tout ensemble.

*Monsieur
d'Espernon
enuoie de
gens au
Roy à son
bon besoin.*

*Commence
ment d'ar-
riuer aux
affaires du
Roy.*

Ce premier coup d'essay ietté de cette façon en moule, le Seigneur d'O, qui estoit à la suite du Roy, ne luy voulut manquer de deuoir. Pour le fait de la Iustice, il mit en auant d'establir vn Parlement & Chambre des Comtes,

*Gents de la
Chambre des
Comptes
qui se trou-
uerent avec
le Roy.*

*Du Parle-
ment.*

*La ville de
Tours apres
quelques
contrastes
demeure au
Roy.*

Quant à la chambre des Comptes il estoit plus aisé, que du Parlement; Par ce que dès le commencement de l'assemblée de Blois, le Roy auoit fait venir par deuers luy messieurs Tambonneau & de Charmeaux, Presidents; du Hamel, barthelemy & Villemor, maistres, pour la verification de quelques estats de Comptes; Avec lesquels se trouuerent ausly les sieurs de Pinsai & Feron, ausly maistres des Comptes, & Maupéou & le Comte, Auditeurs; & moy, qui par le moyen de mon estat d'Aduocat du Roy, pouuoy suppléer l'absence du Procureur general mon compaignon. Mais quant au Parlement, c'estoit vn autre discours. Il n'y auoit aucun President, ains cinq ou six Maistres des Requestes, quatre Conseillers de la Cour, & monsieur d'Espèlle, Aduocat du Roy. Nous fusmes assemblez au logis du Seigneur d'O, où il fut resolu d'establir ces deux Compagnies avec conditions honnestes, comme chose de tout necessaire pour la manutention de nostre Estat. Mais du lieu nous ne sçauions où l'arrester. Dieu veut que sur ces entrefaites la ville de Tours commence de se remuer. Les aucuns, & en tres-grand nombre, sous la banniere du Lieutenant general du Verger, & d'un Prieur des Iacobins, pour la Ligue; Les autres, en plus petit nombre, mais plus fort, conduits par le Seigneur de Souray, pour le seruice du Roy. Nous estions dedans Blois aux escoutes pour sçauoir qui auroit le dessus. En fin nous receuons nouuelles, que le Roy y estoit le maistre par les fideses seruices de Souray & des siens.

qui y auoient hazardé leurs vies. Deslors on commence de disputer, en quelle ville ces deux compaignies Souueraines, pour lesquelles nous estions assembles chez le Seigneur d'O; pourroient estre mises. Les vns estoient pour Moulins; les autres, pour Bourges, en laquelle du temps du Roy Charles VII. la Chambre des Comptes residoit. Ie vous diray qu'estant de la partie en cette de-liberation, ie mis en auant, spécialement pour nostre Chambre des Cōptes, la ville de Tours; disant que sous le mesme regne de Charles VII. elle y auoit esté du commencement establee, & depuis trāsferée à Bourges; mesmes que de fraische memoire le Roy, estant Duc d'Aniou, y faisoit tenir sa Chambre des Comptes. Et au surplus, quel'vne & l'autre Cōpagnie y deuoient estre logees; par ce qu'il ne falloit cheuaux ny charroy pour nous y porter; ains basteaux à peu de fraiz. Et que s'il plaisoit à Dieu de nous renvoyer vne paix, nous retrouvèrions par la mesme voye la ville d'Orleans par eau; Et de là celle de Paris par des Coches. Aduis qui fut trouué bon, & la ville de Tours choisie. Le Roy faisant contenance de se vouloir acheminer à Moulins, nostre Compaignie auant que partir alla prendre congé de luy: Et luy avec vne douce grauité, nous exhortant la larme à l'œil de cōtinuër la fidelité que luy auôs vouëe, il n'y eust celuy qui ne larmoyast, comme luy. Quinze iours auant que sortir de Blois, on auoit donné ordre d'accommoder l'Abbaye de S. Iulian de Tours, pour l'hebergement de la Cour

*La Cham-
bre des
Comptes à
Bourges du
temps de
Charles
VII.*

*La ville de
Tours choisie pour
le siege du
Parlement
et de la Cham-
bre des
Comptes.*

de Parlement, & la Threſorerie de S. Martin pour noſtre Chambre des Comptes : Lieux qui ſe ſont trouuez infiniment propres & commodés, ſelon la neceſſité du temps. Le Roy

*Le Parle-
mēt ouuert
à Tour.
La Chābre
des Comp-
tes.* a ſuiuy les deux compagnies de pres, & a eſté auſſi toſt qu'elles dedans Tours, où le Parlement a eſté ouuert, & le lendemain noſtre cō-
paignie. On a amené à la iuriſdiction du Par-
lement, ce qui depend des tailles, Aides &

Subſides, pour n'y auoir auioird'huy icy aucun Officier de la Cour des Aides. Et par ce que l'on ne pouuoit tenir l'Audiēce en public, pour l'ancien differend qui eſt entre les Maîtres des Requeſtes & Conſeillers Laiz de la Cour ; ſçauoir, qui doit preſider, par faute de Preſident ordinaire; Le Roy a pourueu le Seigneur d'Eſpeſle de l'office de Preſident, & maître Louys Seruin de ccluy d'Aduocat du Roy. Au demeurant le Roy ſe voulant aſſeurer de toutes choſes, a retiré des mains de du Gaſt, le Cardinal de Bourbon, qu'il a enuoyé à Chinō ſous la garde du Seigneur de Chauigny, & a fait venir en cette ville de Tours le ieune Seigneur de Guiſe, qu'il a mis és mains de Rou-
uray, Lieutenant des gardes du Roy. Quant à la ville de Blois, menacee par le Sieur de Mayé-
ne pour expier le tort qu'il dit auoir eſté fait à ſes freres, elle eſt miſe ſous la protection du Seigneur d'Eſpernon, auquel le Roy a fait preſent du Duc d'Elbœuf, qu'il a enuoyé à Loches, ſous bonne & ſeure garde, afin que s'il luy meſaduenoit on peult faire vn troc de ces deux Seigneurs. Si ie ne m'abuze, j'eſpere que noſtre barque.

*Blois mis
en la prote-
ction du
Duc d'Ef-
pernon.*

estre barque desormais voguera en mer plus bon-
 nace, qu'elle n'a fait par ci-deuant. A Dieu. De
 Tours ce ij. Auriil 1589.

*A Monsieur Chauuet, Treuost de la
 ville de Blois.*

L'Obligation que ie vous ay est si gran- *Il recite à*
 de, que ie serois le plus ingrat homme *monsieur*
 du monde, si apres m'estre aucunemēt *Chauuet*
 recognu en ceste ville de Tours, ie ne vous re- *comment*
 mercioy par la presente de toutes les courtoi- *le Parlemēt*
 sies que i'ay receuës de vous, dans Blois; Non *Et la Chā-*
 en intention que ceste ceremonie me serue de *bre des*
 quittance, (car ie ne le veux, ny ne puis) mais *Comptes*
 souz protestation, qu'en vous remerciant ie *furent esta-*
 desire d'estre couché à iamais sur le papier iour- *blis à Tours*
 nel de vos debtes, affin qu'ayez occasion de *Et avec*
 m'employer, comme celui qui pour vous estre *quelles ce-*
 redeuable, ne se lassera iamais de vous faire pa- *remones.*
 roistre, par vne infinité de bons offices, combié
 il est vostre. Et parce que cela gist plus en effect
 qu'en paroles, ie ne m'estendrai plus longue-
 ment sur ce sujet, pour vous dire, que i'arriuai
 en ceste ville à point nommé, comme l'on vou-
 loit commettre vn autre en mon Estat, pour
 mon absence. Le Parlement fut ouuert le 22. de *Le Parle-*
 Mars dernier, où le Roy se trouua en person- *ment esta-*
 ne, pour l'installer; & le lendemain nostre chā- *bly à Tours,*
 bre des Comptes, par Messieurs le Cardinal de *Et la Chā-*
 Vendosme & garde des Seaux, avec Harâgues *bre des*
 fort fauorables & dignes de tels Seigneurs. Les *Comptes.*
 lettres de translation lenës par le Greffier, ce fut

à moy de iouer mô roolle. Et d'autant que parauanture desirez ſçauoir quel il fut , ie le vous diray en brief.

*Remon-
ſtrance de
M. Paſ-
quier à
l'ouverture
du Parle-
ment à
Tours.*

Ie leur dy, Que toutes & quantes fois que ie conſiderois à part moy la calamité preſente de noſtre France, ie ne pouuois auoir tel commâdement ſur mes yeux , qu'ils ne me rapportaſſent ce qui eſtoit de leur creu, en vne perſonne affligée; C'eſtoient larmes, pleurs & gemiſſemens. Nous voyans tous, (ſi ainſi falloir que ie le diſſe) reduis au petit pied, dâs vne ville de tours: Et que ceſte perplexité eſtoit encores ſaluée de vne nouuelle recharge; ſçauoir ſi le roi pouuoit bonnemét faire ſubſiſter noſtre Châbre, par le nôbre de dix ou douze ſeulement; Châbre de toute ancienneté, grande & auguſte; Châbre, par laquelle nos Rois auoiét en partie regné; Chambre, qui pouuoit eſtre dite , la premiere Compagnie Souueraine de la France, ſi le Parlement ne s'y fuſt oppoſé. Mais auſſi qui en contr'eſchange auoit fait que la Cour de Parlemét ne fuſt la ſeule premiere, pour luy eſtre collateralle. Toutes fois apres auoir recueilly mes eſprits, ie ne faiſois aucune doute , que le Roy n'eũſt fait vn acte tres-digne de foy; Que celui qui anciennement ſe plaignoit, que l'on ne peſoit les opiniôs des ſages, ains qu'on les côtoit, vouloit dire que c'eſtoit par le poids, & nō par le nombre, qu'il falloir eſtimer les compagnies; Que le Iuriſconſulte qui nous enſeignoit, que le troupeau d'une infinité d'animaux reduit à trois ou quatre par la mortalité; ne laiſſoit d'eſtre troupeau, tout ainſi cōme auparauant: Et à

fin que ie ne sortisse des bornes de mon sujet, il n'y auoit rié qui fraternisast tât avec la Iustice, que la Religión, cōme estās deux pilliers de toute la republique. Or estoit-il que la vraye Eglise de Dieu estoit celle, nō en laquelle y auoit la plus grāde assemblée & congregation de peuple, ains des fidelles, ainsi deuoit-ō estimer les cōpagnies Souueraines, non celles esquelles y auoit plus grād nōbre de Magistrats: Mais bien celles qui apportoiēt plus d'obeïssāce & fidelité à leur Roy. Lors du Deluge vniuersel, l'Eglise auoit esté reduite en la famille de Noé, qui fut cōseruee dedās l'Arche de diēu; Ny pour cela, elle ne laissa pas d'estre moins Eglise, que quād depuis elle fut espādūē par tout l'vniuers. En cas séblable, lors que Charles vii. par l'iniure du tēps fut cōtraint d'establiir premieremēt à Tours, puis à Bourges, sa Chābre des Cōptes, eclipsée de celle de Paris, elle n'estoit pas moindre, ains plus grāde que l'autre qu'il auoit laissée, sous la puissance de ses ennemis. Ainsi en estoit-il de ce que nous faisiōs maintenāt; Que de propos deliberé il m'estoit aduenū de parler du rauage & inondatiō des eaux, par lesquels dans les sainctes lettres estoient figurez les tumultes & seditiōs populaires, tels que ceux qui regnoiēt pour le iour d'hui dās la Frāce. Et à tāt ie me promettois qu'ē ceste petite famille que nous estiōs, nous représenteriōs l'Arche de Noé. Et neantmoins ie ne voulois pas dire, que nos cōpagnōs de paris fussēt en leurs cœurs moins bōs sujets & seruiteurs du Roy, que nous qui estiōs à tours. M'assurāt que des six parts, les cinq estoient voüées à son

Compagnies Souueraines quelies doiuent estre estimes.

L'Eglise en la Famille de Noé.

seruice; Mais que la Police, ou pour mieux dire le desordre nouveau, que l'on auoit introduit dans Paris, ne leur permettoit de se manifester.

Larmes de Pasquier.

Je vous puis dire qu'à ceste parole les grosses larmes me tomberent des yeux. Ce que i'auois du commencement proposé, estoit par vne hypocrisie d'Orateur; mais ce que ie fis en ce progres de ma Harangue, fut comme bon citoyen, ne pouuant plus dissimuler la iuste douleur, que ie portois de la misere de ce tēps. Je ne me trouuay iamais si empesché. Car par mesme moyen la parole, dont i'auois lors le plus affaire, me mourut en la bouche. Deux cēs personnes qui y estoient, le vous pourront tesmoigner. Et à la mienne volonté que ceux de Paris en eussent esté spectateurs. Toutesfois ie reuins à moy, cōme celui qui sort d'une pasmoison; & pris argument sur cēt accident inopiné, de prier mō sieur le Cardinal, d'asseurer le Roy que ce que ie venois de dire estoit veritable. Chose qu'ē vn besoing ie seellerois non de mes larmes, ains de mō sang. Que la fidelité que ie scauois resider en nos Confreres, me faisoit encores assurer, que la fureur du peuple s'esoulant en peu de temps, comme vn torrent passager, ils seroient les premiers ministres pour restablir toutes choses sous Robeissance de leur Prince; Que de ce restablissement i'auois tres-certain prognostic, en ce que ie voyois le Roy s'estre rendu en la ville de Tours, plus par mistere diuin, que par discours.

*S. Martin
Apostre
Tutelaire
de la Frā-
ce.*

Ville en laquelle hebergeioient anciennement les os & reliques de ce grād S. Martin, Apostre Tutelaire de la France, estant celui auquel Clo-

uis premier Roy Chrestien de nos Rois, auoit apres Dieu toute sa confiance. Celui que nos anciens auoient en telle reuerence & honneur, que par l'espace de deux cens ans ils comptoient leurs ans par sa mort; & qu'encores nous voyons vne remarque admirable de sa grandeur entre nous, en ce qu'aux deux ouuertes des Parlemens chacun an, la premiere se faisoit par sa Feste. Que ce bon Sainct ne nous abandonneroit, puis qu'estions refugiez deuers lui; mais que par ses prieres enuers Dieu, il pacifieroit toutes choses. Et quant à ce que nous faisons lors pour la Chambre, ie m'asseurois que toutes choses s'achemineroient, *Bonis Auspiciis*, Ayans eu cest heur en cest establissement & translation de Chambre, d'auoir eu deux si grands parrains; monsieur le Cardinal, lumiere de nostre Religion, & monsieur le Garde des Seaux, lumiere de nostre Iustice. Pour ces causes (*Quod Faustum fœlixque Reipublicæ nostræ esset*) ie requerois que sur le reply des Lettres il fust mis, que elles auoient esté leuës, publiees & enregistrees. Sur cela fut l'Arrest prononcé par monsieur le Cardinal, avec vne honneste preface & conclusion: & apres lui, monsieur le Garde des Seaux reprit la parole: Lesquels furent remerciez par monsieur le President Tabóneau, pour toute la compagnie. Qu'il leur remonstra, que ce n'estoit la premiere fois, que nostre Chambre auoit esté honoree de la presence des Princes du sang & Chancelliers, selonc que les occasions l'auoient requis, & que nos Registres en estoient pleins. Mesmes qu'il y auoit eu cinq

*Privileges
octroyez
par Philip-
pe de Valois
à la Châbre
des Com-
ptes.*

Châcelliers tirez autrefois du corps de la Châbre; Et de fraische memoire ce grand Chancelier de l'Hospital. Il y pouuoit adiouster, pour la grâdeur de la compagnie, que Philippe de Valois, allant faire la guerre en Flandres, lui auoit donné puissance d'ennoblir, affranchir, legitimer, naturalizer, sans lettres patentes de lui, tât & si longuement qu'il seroit en ceste expeditiō; & de sceller tels actes de Cire verte, tout ainsi ques'ils fussent emanez de luy. Sur ceste action de graces la Compagnie se departit, avec vn grand contentement de monsieur le Cardinal, qui de ce pas alla trouuer le Roy à son disner, auquel il raconta comme tout s'estoit passé, me faisant cent fois plus d'honneur que ie ne meritois. A Dieu. De Tours ce 8. Auril 1589.

*Il raconte
au Sieur de
Sanzay les
tresues d'e-
tre les deux
Rois, ce qui
se passa à
Tours & à
Poitiers.*

A Monsieuru le Comte de Sanzay.

¶ Ay recueilli par vos lettres, que ny la distance des lieux, ny l'absence, ny le chaos de nos troubles, ne diminuoiēt en riē l'amitié que me portez. Qui n'est pas vne petite medecine à vn esprit affligé. Je vous di ceci, pour autant que plus ie pense à la calamité de ce temps, & plus ie me trouue confus. I'en voy quelques vns, qui se flattent par vaines imaginations & esperances. O gens heureux! dy-jé, à part moy, pour le moins auez vous ce peu de bon temps, pendant que moi, par mes discours pesse-meslāt le passé avec le futur, ie ne trouue ny fōds ny riue, pour asseoir mon contentement. Quoy que soit, ie ne me puis persuader la fin de nos maux, que par vne euersion de l'Estat. Et qui me rend plus miserable, c'est que deslors que le coup

fut faict, ie me promis, contre l'opiniõ de tous, vne reuolte generale de la France, soudain apres que les Deputez seroiẽt de retour en leurs maisons, comme il est depuis aduenu. Qui me fait craindre, que ce que ie preuoy maintenãt n'aduienne. Ceste maladie vniuerselle vient du Ciel. Il faut que les Astres fournissent à leurs cours. Trop de grands Astrologues l'auoient predite.

Quant aux nouuelles que demandez, ie ne vous puis escrire chose que ne sçachiez. La trefue est conclue entre les deux Rois: Mais sçavez vous avec quel contentement? Ce ne sont pas les deux pacifications faictes avec feu monsieur de Guise, esquelles on lisoit aux visages des princes ie ne sçay quoy de desfiãce dans leurs ames. Quelques Seigneurs & Gentilshõmes du Roy de Nauarre luy dissuadoyent de se presenter au Roy; & qu'il se souuint du iour saint Barthelemy. Neantmoins contre tous ces aduis il a franchi le pas, & est venu saluer le Roy avec vn visage si franc & ouuert, qu'il n'y auoit celuy de nous spectateurs de ceste entre-veüe qui n'en portast vne ioye incroyable dedans son Ame. Nous tous iettõs les yeux sur lui, ores que d'autre Religio que la nostre, & le voyans oublions tout le mal talent que lui portions auparauant. Le Roy lui a baillẽ en depõst la ville de Saumur; affin qu'e cas de mauuais succez, le põt lui peust seruir de planche pour repasser Loire. A la veritẽ nostre partie estoit trop foible sans luy. Ce que la Ligue a bien cogneu apres auoir pris le 8. de May le Faux-bourg S. Sim-

Trefues entre le Roy & le Roy de Nauarre.

Leur entre-veüe.

La ville de Saumur donnee au Roy de Nauarre.

phorian de Tours, qui ne lui a esté qu'entrée & illuë, soudain apres auoir entendu que le Roy de Nauarre estoit dans la ville. Auparauant les Ligueurs s'asseuroient de la ruine du Roy, de quelque façon qu'il voulust mesnager ses affaires. Car ou il ne prendroit aide du Roy de Nauarre; (& en ce cas ses forces n'estoient bastées) ou bien s'en aideroit; (quoy faisant il exciteroit de plus en plus la haine publique contre lui;) Mais ils contoient sans leur hôte, comme l'euement l'a monsté.

Ce que ie vous reciterai maintenant est de plus fascheuse digestion. Le Roy estant encores à Blois auoit promis aux citoyens de Tours, quelui ouurât les portes il les embrasseroit tous d'une mesme bienueillance, & qu'il pardonnoit à ceux lesquels pendant l'assemblée des Estats, auoient porté le parti contraire. Arriué qu'il est dedans la ville, ceux de Poictiers deleguent quelques honnestes personnes des leurs, pour le recognoistre, & supplier de les vouloir accueillir de mesme façon qu'il auoit fait les Tourangeois; & que si son plaisir estoit que de les venir voir, ils le receuroient ainsi que bons & humbles subiets deuoiét faire. Ils reçoient de lui telle parole qu'ils desiroiét. I'appris de monsieur de S. Marthe Lieutenant particulier, l'un des Deputez, que le Roy les venant visiter, il seroit le tres-bien venu. Ceux-ci s'en vont deuant lui pour faire preparer les logis. Quelques iours apres le Roy voulant entreprendre ce voyage, & se trouuant court d'argét, il est questiō d'en trouuer. On s'aduise de le tirer des Ligueurs, que l'o

*Les habitans
de Poictiers
se donnent
au Roy, &
demandent
d'estre trai-
tez comme
ceux de
Tours.
A quoy ils
ont receus.*

*Les Li-
gueurs cha-
strez par la
course.*

saigne fort rudement. Tel paye trois mil escus, tel mille, qui plus, qui moins. Les poiteuins de ce ad- *Les Poiteuins changent de resolution, & pour quel sujet.*
uertis changent d'aduis, craignans qu'il ne leur en prist autant comme à leurs voisins. Pour le vous faire court, le Roy trouue à Poitiers visage de pierre, & si est sa Cornette blanche fa-
luee de trois coups de Canon. A maniere qu'a-
uon esté contraincts de retourner, ien'ozeroi dire, avecques nostre courtte honte; car elle n'a esté que trop grande. Et en cecy le Conseil du Roy a esté seul forgeron de cette male-fortune.

Voila pour le regard des nouuelles que des-
firez. Ie viens maintenant à vous. Ie suis marry & bien-aïse de vos hemorroïdes, marry pour le mal qu'elles vous font; Aïse, pour estre vne maladie qui est prenonce de nostre santé. Encores aurez-vous ce trait de flatterie de moy, qu'elles ne se logent guieres qu'en des esprits *Melancholiques naturellement ingénieux.*
melancholiques, qu'Aristote disoit estre naturellement ingénieux. Vos veilles & nobles discours que dressez sur la Noblesse, meslez avec nos troubles, vous ont procuré ce mal. Au demeurant, ie vous remercie de la memoire qu'avez de moy dans vos escrits. Si vous le faites par vniugement asseuré, ie suis perdu; par ce que ie comméceray desormais à plus croire de moy que ie n'auoy oncques pensé. Si par vne amitié particuliere que me portez; Ce ne m'est pas vn petit aduantage, qu'elle m'ait fait gagner ce beau mensonge sur vous. Tant y a que de quelque sens que ie me tourne, ie trouue assez de quoy me tromper. Vous continuerez

90 LIVRE XIII. DES LETTRES
doncques cette volonté enuers celuy qui
n'est point tant à soy qu'à vous, A Dieu.

A Monsieur le Comte de Sanzay.

*Il discours
sur diuers
suscits. Et
commence
à entrer en
l'acheminement
du
Siege de
Paris.*

IL est ainsi comme le dites; Nous forgeons des nouvelles telles que desirons, encores que la verité soit autre. Mais voyez, ie vous prie, comme cela produit quelque fois de miraculeux effects. Trois semaines auant la victoire de Senlis, il courut vn bruit tout commun en cette ville, que les Parisiens y auoient esté mis en route. Ce bruit estoit seulement fondé sur vn violét souhait de quelques seruiteurs du Roy. Car non seulement cela n'estoit veritable: mais, qui plus est, nos ennemis n'auoient mis le siege deuant la ville. Enfin nous auons trouué ce discours s'estre transformé en histoire. Voila pour la premiere partie de ma lettre.

Ie veux sauter du Coq à l'Asne. Nos affaires vont maintenant de telle balance, que si l'un de nous a du bon de son costé, l'autre au mesme instant se trouue en auoir de mesme. Quand les nouvelles vindrent au Roy, que monsieur le Comte de Brienne auoit esté pris à Saint Oüin, aussi fut-il deslors asseuré, que le Marquis de Canillac, l'un des principaux Capitaines de la Ligue, y auoit esté tué. Le Roy estant deuant Poitiers, où il receut vn esmerucillable affront; Voicy deux nouvelles tres-agreables qui luy arriuent; l'une de la victoire de Senlis par monsieur de Longue-ville, assisté du Sei-

*Victoire de
Senlis.*

gneur de la Nouë; l'autre de la deffaite des trois *Sauues*
 Cornettes de Saucuse près Bonne-val, par le *deffait.*
 Seigneur de Chastillon. Je ne veus aller plus
 loing que de la Journée d'hier, en laquelle le
 matin nous eusmes aduis de la surprise de mō- *Le Comte*
 tereau par les nostres, & le soir de la prise de mō- *de Soissons*
 sieur le Côte de Soissons en Bretagne. La guer- *pris.*
 re est comme vn ieu de dez, où ceux qui ioient
 se liurēt chance, tantost heureuse, tantost mal-
 heureuse; Et ne voiēt la fin du ieu, iusques à ce
 que l'vn d'entr'eux se soit fait maistre du tapis.
 Ainsi sommes nous taillez d'auoir, ores du bon,
 ores du mauuais, iusques à ce que l'vn des deux
 partis se soit fait absolument maistre. Je ne m'é-
 tends non plus au fait des armes, qu'vn auen-
 gle à iuger des couleurs. Mais si souhais auo-
 yent lieu, i'eusse desiré qu'apres la victoire de
 Senlis, nous n'eussions donné le loisir au Pari-
 sien de reprendre haleine. La frayeur, (que de
 galand-homme ie veux appeller, Spauente,) qui
 estoit dedans Paris, avec la diligence des
 nostres pouuoit estre le comble de nostre heur.
 On doit grandement honorer la prudence en *Es guerres*
 toutes nos actions; & specialement és guerres, *on ne peut*
 où les consequēces sont telles, que l'on ne peut *faillir deux*
 faillir deux fois; Mais vne promptitude bien *fois.*
 choisie me semble la plus grāde prudence que
 l'on y puisse apporter. Ce n'est riē d'vne victoi-
 re quine la scait visuemēt pouruiure. Cette *La victoire*
 nonchalance perdit Hannibal, apres la victoi- *vent estre*
 re de Cānes, & Pōpee, apres celle de Dyrachiū. *poursuiue.*
 Et n'y a rien, qui rendit tāt redoutable vn Iules
 Cesar, que cette vistesse dont il accompagna tous

*Semestre
marqua-
bles en l'E-
stat.*

ses grâds & magnifiques exploits d'armes. Main-
tenât le Roy est party de cette ville avec toutes
ses forces, en deliberation de nettoyer la Beauce
de toutes les bicoques, qui luy font teste,
pour apres s'acheminer à Paris. Le bon
prognostic que ie fay de cette entreprise, est
qu'il y a tantost deux ans que nos affaires
vont par semestres. Le Roy chassa glorieuse-
ment l'Estranger, sur la fin de 1587. Aussi fut-
il receu dans Paris, avec vn magnifique arroy
& infinies allegresses de ses subiects. Au bout
de six mois il fit vne fascheuse retraité de Paris.
Où au contraire monsieur de Guise fut carellé
de le Fortune & du peuple, tout ce que l'on
pouuoit souhaïter. Son entre-regne fut de six
ou sept mois pour le plus. Depuis monsieur de
Mayenne a eu ses six autres mois; Nous verrôs
cy apres à qui les autres prochains sont deus.
A Dieu.

*A Monsieur Seruin, Conseiller d'Estat, & Ad-
uocat general du Roy au Parle-
ment de Paris.*

*Il décrit à
monsieur
Seruin les
histoires de
deux, dont
l'un fut
fait Roy en
riant &
l'autre
Empereur
en plorât.*

E vous veulx maintenant raconter deux
histoires que trouuerez merueilleusemēt
estranges, de deux grands Seigneurs, dont l'un
fut fait Empereur en riant, l'autre en pleurant,
l'un & l'autre inespérément, & lors que moins
ils y pensoient. Car pourquoy ne tromperons
nous le temps, vous & moy; Vous en exerçant
dignement vostre charge d'Aduocat en ce
grand & braue theatre de la France, auquel

auetz si bonne part par vostre bien dire; & moy en celle d'un homme qui apres auoir couru la fortune d'Aduocat des parties avec quelque honneur au Palais, puis celle d'Aduocat du Roy aux Comptes, ayant puis apres banny toute ambition, & auarice de moy, & encores, graces à Dieu, la necessité, j'ay voué le demurant de ma vie à vn hermitage, & vie solitaire au milieu du peuple de Paris en ma maison? Entendez doncques s'il vous plaist, ce dont ie vous veux entretenir maintenant.

La neantize del'Empereur Galien excita plusieurs Seigneurs à se faire absolument maîtres des Prouinces qu'il leur auoient esté baillees en garde. Et entre autres vn Ingenu, Gouverneur de la Pannonie, Illiric, & Mesie: contre lequel Galien reprenant ses forces, se conduisit de telle façon, que l'entrepreneur occis, il reduisit sous sa domination ces trois

*Galien sur
monteceluy
qui s'estoit
voulu esle-
uer contre
luy.*

Prouinces, avecques vne infinité de cruautéz contre ceux qui auoient fauorizé le defunt. Voire exterminant de l'une des villes tous les masses de quelque aage & qualité qu'ils fussent, les vns par mort, les autres par bannissement, sans esperance de retour. Punition non iamais executée que par luy. Tellement que les choses s'estants passées de cette façon, il ne deuoit plus prendre enuie à aucun de ses subiects dedans ces trois destroits de vouloir enjamber sur la Maiesté del'empereur. routes-fois quelque temps apres, Regilian, Colonel del'Ost d'Illiric ayant conuié à souper quelques Gentilshommes, & Capitaines de sa suite

*Senesiré
trop cruelle
de Galien.*

dont par aventure les peres, parents, & amis auoient esté homicidez par l'Empereur victorieux, aduint que pendant le souper, vn Capitaine nommé Valerian, commença par maniere de gaullerie de demander d'où estoit

*Regilian se
trouuant
en vn sou-
per en com-
pagnie*

venu le mot de Regilian: Et comme vn autre luy eust tout aussi tost respondu, qu'entre Regilian & Royaume, il n'y auoit pas grande difference, vn tiers se mettant de la partiedit, qu'il auoit doncques part & portion au Royaume: & ainsi la parole renuoyee d'une bouche à autre plusieurs dirent qu'entre Roy, regir & regner, il n'y auoit grande difference. Concluants tous en se souffriants que par vne fatalité cachee le regne & Royaume estoient deus à Regilian, lequel soudain apres la naissance auoit esté honoré de ce nom. Sur cela apres le souper s'en retournerent en leurs maisons sans

*Est ingé di-
gne de la
Royauté en
riant.*

passer plus outre: Mais comme le matin chacun à son reueil se souuint des propos qui estoient passez le soir precedant, aussi toute la gendarmerie conduite par les Capitaines, vint à la porte de Regilian, qui n'y pensoit nullement, & tous d'un commun accord le proclamerent Empereur. Dignité qu'il fut contraint d'accepter, craignant d'estre occis s'il la refusoit & régna bon gré malgré l'Empereur sur ces pais là. Par vostre foy veites vous iamais en histoire telle promotion à l'Empire que cette cy?

*Puis fist
Roy tout
de bon.*

Or entendez maintenant vne autre en faueur de celuy qui ne disputoit autre chose qu'un favorable respit de sa vie, & le requerant, non

seulement le trouua, ains la couronne Impériale.

Andronic Comnene Empereur de Constantinople, cruel & aagé, qui familiarizoit grandement avecques les Magiciens, auxquels il auoit grandement creancé, entendit de l'un d'eux que celuy qu'il deuoit craindre, & qui auoit à luy succéder, portoit pour les deux premières lettres de son nom vn IS. Au moyen de quoy luy va soudain entrer en teste, que c'estoit Isaac Comnene sien parent, qui de fraîche memoire s'estoit contre tout ordre de droict emparé de la Prouince de Cypre, dont il s'estoit fait Roy. Toutesfois pour en estre mieux esclarcy, il voulut sçauoir dans quel temps pouuoit aduenir ce mesfait. Dedans le temps de la feste de la Trāslation sainte Croix, respondit l'autre. Adonc l'Empereur repliqua qu'en vain craignoit il cest Isaac, comme ainsi fust que le temps ne portoit que l'on peut quitter en si peu d'espace ce Royaume de nouuel acquis, pour venir à Constantinople. Tellement qu'il estimoit vrayes tromperies, tout ce qui auoit esté predict par ce Deuin. Vous dites vray, Sacree Maiesté, respondit vn Courtiza: mais vous ne dites pas, que dedans vostre Cour auez à Constantiple vn autre parent portant le nom d'Isaac Ange, duquel ne vous deuez pas moins deffier. Chose dont l'Empereur se mocqua, comme estant ce Prince sans effect, & qui tout le temps de sa vie s'estoit tel monstré en toutes ses actions. Or auoit Andronic pres de

*Andronic
Comnene a-
uoit grande
croyance
aux Ma-
giciens.*

luy vn Estienne, duquel il faisoit estat, comme de sa propre personne : Estienne, dy-ie, du tout voué à la conseruation de son maistre, qui fut d'aduis de se saisir de cest Isaac, pour obuier à tous inconueniens. Aquoy l'Empereur pour ne luy desplaire condescendit ; mais pour n'estre spectateur de cette iniurieuse prison, se transporta en vne sienne maison de plaissance, eslongnee de la ville deux ou trois mille. Soudain apres son partement, Isaac estant sur le poinct de monter sur son cheual, Estienne se transporte vers les vespres avecques plusieurs satellites, en bonne deliberatiõ de se saisir de sa personne : & sans plus longuement marchander luy fait commandement de le suiure, & à ses supposts de le prendre, qui n'ozoient ietter les mains sur ce pauvre Prince : lequel ne sachant la cause de cette tortionnaire capture, & la demandant, sans que le preneur luy en rendit comte, adoncqes l'impatience se mettant de la partie, le Prince fit vn coup d'essay, quiluy seruit de chef d'œuvre : Par ce qu'il mit la main aux armes, & de son espee vierge (ainsi l'appellay-ie, car iamais auparavant il nel'auoit tiree du fourreau) il bailla vn coup à Estienne dont il rendit à finstant l'ame en l'autre monde. Deslors ceux qui suiuoient ce defunt, commencerent à s'esparpiller çà & là, & le Prince monté sur son cheual le broche des esperons, & va vers la grande Esglise, où il se blotit, pour luy seruir de franchise contre l'Empereur, qu'il cognoissoit d'une impiteuse nature en tous ses deportements.

*Isaac Com
nene tue
celuy qui le
vouloit
mettre en
prison.*

*Se sauue en
l'Eglise, &
demande
pardon en
grande
crainte.*

mens : combien doncques dauantage estant
 questiō d'expiër la mort del'vn de ses premiers
 fauoris ? Là il se prosterne deuant l'image du
 Crucifix, le supplie à iointes mains de lui moyē-
 ner pardon enuers Andronic. Le bruiēt de ce
 meurtre court par la ville : le peuple sçait que
 ce Prince s'estoit mis dedans l'Eglise, plusieurs
 y acourent à la file pour estre les aucuns mieux
 informez du faict, & les autres compassionnez
 de ce nouuel accident. Ainsi se passe la nuit ;
 mais sur le resueil du iour chacun y court à la
 foule ; & voyant les pleurs, & prieres de ce pau-
 ure Prince, qui discouroit tout au long comme
 les choses estoient auenuës, que lui innocent a-
 uoit esté condamné d'espouler vne prison, que
 pour euitèr ce forfait il auoit esté contrainct
 d'occire celuy qui auoit charge de mettre à exē-
 cution ce detestable mandement : & qu'il sup-
 plioit vn chacun de tenir la main à ce qu'il ne
 fust rien attenté de fascheux contre sa person-
 ne. Adonctous ceux qui estoient là, (c'est à
 dire la plus grande partie des Bourgeois) com-
 mencerent à s'escrier qu'il n'auoit rien faict qui
 ne fust tres-raisonnable, & que la cruauté du
 vieil Empereur estoit barbaresque. Partant
 qu'en l'occurrence de ce faict il se failloit pour-
 chasser d'vn autre Empereur qui eust toute
 puissāce sur eux. Là s'estoiēt trouuez quelques
 Seigneurs de marque, & entr'autres des Prin-
 ces du sang promēz d'aage, qui se presen-
 toient d'vn costé pour auoir part au gasteau ;
 le pauvre Isaac d'vn autre ; qui ne demandoit
 que misericorde, & assurance de sa personne :

*Mais au
lieu de ce,
est fait
Empereur.*

*Couronne
de Consta
ntin dont on
auoit cou
stume de
couronner
les Empe
reurs.*

Nonobstant cela les clameurs de tous les assistans s'augmentent de plus en plus, qui disent auoir trop long temps esprouné la tyrannie des Vieillards en vn Empereur Andronic. En ce contraste sans autrement marchander, Isaac demandeur en remission, est par le peuple proclamé Empereur, & mis en vne chaire Imperiale, & la Couronne de l'Empereur Constantin, qui estoit pendue en l'Eglise, dont les Empereurs auoient accoustumé d'estre saluez sur leur auenement, mise sur le chef de ce nouuel Empereur, avec acclamation du peuple à ce accoustumee; Le tout au desauantage d'Andronic, qui se trouua sans y penser supplanté: duquel ie vous parlerai plus amplement vne autrefois. Ie vous supplie, dites moy, si cest acte n'est pas estrangement admirable, que ce Prince au milieu de ses pleurs, ne combatant que pour le sauement de sa vie, fust esleu Empereur, luy ne le pensant, & ne le requerant? Et puis auquel des deux adiugerons nous le Laurier, ou à Regilian, qui dans la rísee, ou à cestui, qui dedans les pleurs & larmes fut fait Empereur? Deux histoires vrayement pleines de grandes merueilles. Mais ce que ie vous discourray ci-apres vous sera plus esmerueillable, pour manifester la grandeur de Dieu. Chose que ie vous reserue à vne autre Lettre. A Dieu.

*A Monsieur Seruin, Conseiller d'Etat, &
Aduocat general du Roy au Parle-
ment de Paris.*

I Amais Princene receut plus d'algara-
des de la fortune, & iamais Prince ne
se diuersifia en tant de façons de bien &
de mal qu'Andronic de Comnene Empereur
de Constantinople, qui mourut au milieu de s^a
armée en la Caramanie (anciennement nom-
mee Cilicie) ayant deux fils Isaac son aîné, &
Emanuel puîné. Celuy-là estoit demeuré
dans Constantinople, pour asséurer les affai-
res de son pere, & qu'il ne luy mes-auint pen-
dant le voyage qu'il entreprenoit. Cettuy-
cy estoit pres du pere, qu'il sceut gagner de
telle façon, qu'ores qu'il fust le puîné, toutes-
fois le pere le fit par resignation son successeur.
Lequel soudain que son pere eust les yeux clos,
despescha Iean de Castruce son fauory vers les
Constantinopolitains, qui sceut si bien iouer
son personnage, que son maistre demeura Em-
pereur par la voix & suffrage de tout le peu-
ple, nonobstant toutes les menées d'Isaac, au-
quel par vn droict d'ainesse appartenoit ius-
tement la principauté. Cestui fut pere d'An-
dronic Comnene, qui fut employé par Ema-
nuel son oncle en plusieurs belles charges
(comme plus proche du sang) ausquelles
il s'employoit gayement, & neantmoins luy
pesoit grandement au cœur, que son pere
eust esté frustré de la Couronne Imperiale,

*Divers ac-
cidents &
infortunes
arrivées à
Andronic
Comnene.*

qu'il estimoit lui estre deuë par vn iuste droit de nature. De maniere qu'il ne se comportoit en toutes ses employes ainsi qu'il deuoit; Chose dont Emanuel s'estant aperceu, mesmes Andronic accusé d'auoir brassé vne nouuelle rebellion contre son oncle, il fut logé en vne estroite prison, où il seiourna quelque temps, & depuis estant euadé, il mesnagea de sorte son faict, qu'il se reestablit en la bonne grace de l'Empereur, & delà en auant commença de mener vne vie dissoluë. Car combien qu'il fust marié, toutesfois il entretint au veu, & sçeu de tout le monde, Eudoxe sa cousine: & se rendant incorrigible à ce deduit, l'Empereur, ou pour l'exemple, ou pour la crainte qu'il eult de luy, le mit aux fers en vne forte tour; luy donnant en outre plusieurs gardes. Où ayant esté quelques iours il aperceut vne grotte souterraine, en laquelle il entra. Ses gardes venans pour luy apporter à manger, ne le trouuans, & ne s'estans aperceu de ce destroit, estimerent qu'il s'estoit sauué par quelque autre voye. Et deslors l'Empereur en ayant eu aduis, par vn autre conseil assez bizarre fit mettre en son lieu sa pauvre femme innocente. Le prisonnier reprenant ses anciennes arrhes, & trouuant sa femme, estimoit du commencement que ce fust vn songe, ou esprit. En fin l'ayant recogneuë pour sa vraye espouse, il couchoit toutes les nuits avecque elle, & le iour se retiroit en ceste grotte, viuant en cachette du reste de sa femme lors que les Gardes

*Andronic
mis en pri-
son par son
neveu, puis
euadé.*

*Ses desbau-
ches.*

*Renfermé
en vne
Tour.*

*Sa femme
mise aussi
en prison.*

*Comment
ils viuēt en
prison au
deceu de
tout.*

s'estoient retirez. Et ainsi continuans leur mesnage, ceste Princeſſe pour fin de jeu, se trouua grosse d'enfant du faict de son mary, qui fut nommé Iean. Fut-il iamais histoire plus eſtrange que ceste-cy ? On l'attribuë à l'un des gardes. Au moyen dequoy on les change. Lesquels ne pensans auoir en garde que ceste Princeſſe, dont ils ne se desſioient grandement, le mary trouue moyen d'euaider. Repris quel-
 que temps apres, & remis en plus forte garde *Luy se sau- ue.*
 que deuant, & l'histoire de l'enfantement auerree, la femme obtint main-leuee de sa perſonne; & le mary mis aux fers plus eſtroitement qu'auparauant, contrefaict le malade, *Est repris & reserré.*
 & ioüissi bien son personnage par l'entremiſe d'un sien amy, qui luy aporte des cordes *Se sauue derechef.*
 dedans vne bouteille, au lieu de vin, qu'il trouua moyen de descendre du haut en bas de la Tour; & de là en auant prit qualité d'esclaue, lequel (comme il disoit) mis aux fers s'estoit garanti par la fuite de la cruauté extraordinaire de son maistre : Quoy faisant il excitoit le peuple à pitié. Mesmes contrefaisoit le langage Grec, affin qu'on eust plus de creance à son mensonge. Quelques vns des plus aisez prenans de luy compassion le prindrent, & luy osterent les fers. Lequel se voyant ainsi deliuré, monte quelque temps apres sur l'un des cheuaux de son nouveau maistre, & ne douta de se faire cognoistre, pour le vray Andronic : Le bruit en vient iusques aux oreilles de l'Empereur, mesmes qu'il leuoit gens, & armoit en la Scitie contre luy. Lequel craignant un

nouveau remuement de mesnage, donne ordre de le rappeler à soy sous le sauf-conduit de sa foy : & lors retourné en grace, lui fut baillé par l'Empereur le Gouvernement de la Caramanie, & assigné quelque tribut sur la Chypre en sa faueur. Quelque peu apres il s'enamoure de Philippa sœur de l'Imperatrix, femme d'Emanuel. De là il s'achemine à la Palestine, où il ioiuit sourdement de Theodora veufue de Bau douin second Roy de Hierusalem. Emanuel ne trouuant en Andronic qu'un broüillon d'estat, enuoya vne bulle d'Or au pais, portant mandement exprés de tuër Andronic, ou bien de luy creuer les yeux : Puntion ordinaire qui lors couroit contre les grands. Si ceste bulle eust esté renduë la part qu'il falloit, indubitablement c'estoit faict d'Andronic : mais Dieu

*Bulle d'or
contre luy.*

*Qu'il luy est
uisee.* voulut qu'elle tomba és mains de Theodora, qui la luy bailla; lequel voyant le danger auquel il estoit confiné, il espouse souz main Theodora, l'enleue, & s'enfuit vers le Souldan de Chaldée avecq' sa femme dont il auoit eu deux enfans, Alexius & Irené, & encores Iean qu'il auoit eu de sa premiere femme, & l'auoit emmené quant & soy de Constantinople. Et combien que l'Empereur luy procurast toutes sortes d'embusches, pour le surprendre en ses rets, toutesfois il s'en garentit par sa sage conduite. En fin apres auoir vagué çà & là par forme de bannissement, pour exciter l'indignation & fureur de celuy qui auoit toute puissance de vie & de mort, s'il eust esté pris, illuy. escrit lettres par lesquelles il le

supplie humblement vouloir auoir pitié, & luy
 permettre de se prosterner à ses pieds pour luy
 demander pardon. Ce qui luy fut permis de fai- *Il se presen-*
 re. Et adonc il se presenta à genoux vne chai- *te deuant*
 ne de fer au col, qui luy pendoit iulques aux ta- *l'Empereur*
 lons, loing del'Empereur, comme ne l'ozant a- *la chasne*
 procher, luy demandant pardon de ses fautes. *au col pour*
 Et proferoit ces paroles à chaudes larmes: Qui *luy deman-*
 exciterent pareillement celles de l'Empereur, *der pardon.*
 lequell luy commanda de se leuer pour venir à
 luy. Mais l'autre le supplia de l'excuser, comme
 estant indigne de ce faire, sinõ qu'il voulust cõ-
 mander à l'vn des siens de le mener vers sa ma-
 iesté, pour receuoir tel pardon, ou condénation
 qu'il luy plairoit ordonner. Lors Isaac l'Ange,
 Prince du sang (qui est celui qui depuis fut faict
 sans y penser Empereur, comme auez ci-dessus
 entendu) par le commandemēt expres d'Ema-
 nuell le fit leuer, & le menāt par la chaisne, le luy
 presenta tout exploré. Lequel s'agenouillant v-
 sa de toutes les soubmissions à ce requises. Sur-
 quoy l'Empereur parent, induit par les hūbles *Qu'il ob-*
 prieres & suplications de l'autre, luy pardonna *tient.*
 toutes ses fautes: & neantmoins sc̄achant que la
 ialousie de regner pouuoit encores resider au
 supliant, pour le droit d'ainellē par luy pretēdu
 en la personne de feu son pere, & quer'entrant
 en Cour il s'en pourroit souuenir, il le confina
 en vn lieu de plaissance avecque alimens condi-
 gnes, où il pourroit digerer sa melancholie, en
 attendant que l'Empereur, selõ la cõmodité de
 ses affaires, l'euoyeroit querir. Andronic obeit
 à ce commandement apres auoir remercié hū-

blement l'Empereur, faisant contenance de n'y apporter qu'une obéissance tres-volontaire: & neantmoins il y auoit de la crainte, & de la dissimulation de sa part; cōme l'euenement le monstra. Car ayāt esté aduertý & de la mort du pere qui auoit imperé 38. ans, & de la promotion d'Alexius ieune fils à l'Empire, qui selon la permission de son aage n'embrassoit que le jeu, & rire d'enfant, Andronic par lettres au Patriarche de Constantinople & autres Seigneurs de marque, remonstre qu'il estoit le plus proche parent, que la longueur de ses ans auoit en luy escumé toute desirieuse ambition, laquelle faict ordinaire compagnie aux Princes auant qu'ils soient paruenus à quelque aage. Que ce ieune Empereur auoit besoin d'homme suffisant pour luy assister de conseil, & qu'il estimoit nul n'estre plus propre que luy pour cest effect, tant pour la proximité de lignage dont il attouchoit ce ieune Prince, que pour le long aage dont il estoit comblé. Lettres qui ne furent mal recueillies par ceux ausquels elles furent enuoyees; Attendu mesmement que lors vn autre Alexius, grandement chéri par le feu Emanuel, auoit empieté telle autorité, qu'après son decez, abusant licentieusement de l'honneur de sa veufue, mere du nouuel Empereur, il n'estoit loisible d'obtenir aucun don, ny sous le nom du nouuel Empereur, ny sous celuy de sa mere, s'il n'auoit esté confirmé, & autorisé par ses lettres. Et ainsi l'auoit faict ordonner par Edict du Senat. Ce qui

*Remon-
strances
par lettres
d'Andro-
nic au Pa-
triarche &
autres.*

*Alexius a-
buse de la
mere d'A-
lexius Em-
pereur &
de l'autho-
rité.*

ne plaïsoit à chacun. Qui fut cause que la plus grand part iettoit les yeux sur Andronic, & desiroit son retour pour donner ordre à toutes ces nouuelles entreprises, qu'il estimoit induës, comme nul ne luy ozant faire teste en vne querelle si iuste. Emanuel auoit de son premier liēt vne fille nommee Marie, coniointe par mariage auecques vn Seigneur Italien du nom de Cesar. Ceux cy en escriuent à Andronic, le prient de s'acheminer à Constantinople, où il trouueroit toutes choses disposées à sa volonté, au profit & vtilité de l'Estat. Et cependant cette Princesse auecques son mary brasse vne forte coniuration contre la mere, & son mieux aimé, laquelle descouuerte ils s'enfuyent en l'Eglise de Constantinople pour leur seruir de refuge contre les assaüts des deux amants : lesquels leur font commandement de sortir en vertu d'un arrest du Senat qui estoit du tout à leur deuotion. Les mariez sçachants la consequence de ce iugement, n'y veulent obeir. Theodose Patriarche auquel ne plaïsoit le mesnage de la mere, se mit de leur part : le menu peuple fait le semblable : Marie auecques son mary arment, abatent quelques maisons prochaines qui leur pouuoient nuire. La mere & son Alexius voyants que sous pretexte de iustice ils ne pouuoient obtenir ce qu'ils desiroient, estiment de l'auoir par armes, leuent gens, & aidez du nom & autorité du ieune Empereur, assiegent l'Eglise, & ceux de dedans : Armes d'une part & d'autre, les vns assaillants, les autres deffen-

*Theodose
Patriarche
fauorise les
poursuïuis.*

dants: grands meurtres, mais principalement de ceux qui estoient sur la deffensive: Quelques perlonnages d'honneur veulent assoupir ce mal, qui en fin sains & sauues sortent par leur moyen de l'Eglise, & se mettent Marie & Cesar en seurté dedans vn Palais. Alexius & la mere voyants que le Patriarche Theodose auoit fauorizé leur party contraire, le chassent du Patriarchat: toutesfois quelques iours apres donnent ordre de le réintégrer avecques toute dignité & honneur. Pendant lequel temps Andronic, qui couuoit dans son ame la principauté, dissimulant sa pensee, s'achemine à grandes iournees à Constantinople, bien-veignant tous ceux qui le visitoient, & les repaillant de pleurs & douces paroles dont il n'estoit auariteux. Chose que pratiquoit aussi de son costé Alexius, à ce secours par la courtoisie & presents de sa mieux aimée. Entretien par ce moyen son autorité ancienne au preiudice d'Andronic qu'il disoit n'auoir autre project en son ame, que se faire par faux semblants, maistre de l'Estat. Et de fait ny le gouuerneur de Nice, principale ville de la

Nice prin-
cipale ville
de Bithinie.

Bithinie, ny celuy de la Thrace, ny quelques autres ne voulurent adherer à Andronic, quelques lettres courtoises qu'ils receussent de sa part. Disants qu'il ne briguoit en soy autre chose que d'estre Empereur. Ce qui ne le diuertit pas toutesfois de poursuivre sa route avecques vne puissante armee, qui s'enfloit de plus en plus. De maniere qu'Alexius Gouuerneur, delibera d'empes-

Marie &
Cesar sor-
tent.

Theodose
chassé du
patriarchat

cher qu'il ne passast outre, par armee nauale, qu'il luy opposa sur les auenuës de Constantinople. Et neantmoins luy enuoya Xiphiline Ambassade expres pour le prier de se desister de son entreprise, qui n'estoit qu'un acheminement de troubles, & guerre ciuile. Qui fut renuoyé avecques sa courte honte à son maistre. Et d'une mesme main enuoya des Ambassadeurs superbes & hauts à la main à l'Empereur, pour l'aduertir que s'il vouloit demeurer Empereur, & qu'Andronic rebroustast chemin, il falloit en premier lieu que le Gouverneur Alexius forbanny de sa place rendist compte en iustice de toutes males versations, & par mesme moyen que la mere de l'Empereur confinee en vn monastere pour y finir ses iours, fut tonduë, & abatit ses cheueux, comme Nonnain. Autrement que la porte luy seroit fermee à l'Empire. Que le feu Empereur mourant n'auoit entendu qu'apres son decez on meslast l'yuraye avecques le bled. Ces Ambassades ouyes l'armee nauale de l'Empereur sous la conduite de son Capitaine General se reuolte en faueur de Andronic, & dès lors Alexius Gouverneur est pris au corps, & apres auoir receu quelques opprobres est mené sur vn cheual maigre & meshaigne de la ville iusques au port de la mer par les siens, qui le mirent dedans vne fregate, & le presenterent à Andronic, qui par

*Alexius la-
uré à An-
dronic, &
noyé.*

la sentence de tous le condána d'estre noyé, la
quelle fut sur le champ executee. Adoncques
chacun commença de suiure la fortune d'An-
dronic, mesmes le Patriarche Theodose, grád
personnage, lequel toutesfois apres l'auoir
consideré de fonds en comble, commença
d'estimer miserables ceux qui s'estoient ren-
dus à luy, lequel il preuoyoit deuoire estre in-
dubitablement la ruine fatale de l'Estat. Ces
choses de cette façon passees, l'Empereur A-
lexius, & sa mere Xené s'estants retirez de la
ville suiuant la semonce d' Andronic, pour
estre par luy sauez, illes vint quelques iours
apres trouuer, & estants en leurs chaires de
parade, il se prosterna deuant eux, à cause de
l'Empereur, luy baisant les pieds, sans faire
grand estat de la mere: & quelques temps apres
entra dedans la ville, bien & fauorablement
accueilly, & auant que passer plus outre visite
le tombeau del'Empereur emanuel son oncle,
auquel il fit ses Oraisons avecque pleurs & lar-
mes, qui luy sortoient des yeux quand il vou-
loit pour se rendre plus recommandable en-
uers le peuple. Voit les Palais & maisons des
Seigneurs qui tenoiét des premiers rangs de la
ville, puis comme plus proche Prince du sang
prend le gouuernement du ieune Empereur A-
lexius, & pour son partage luy laisse les ieux,
chasse, venerienes voluptez, & delices conue-
nables à la ieunesse: & quant au sien, luy qui
par la longueur & ancienneté de ses ans estoit
blanc & chenu, se donne la collation des of-
fices, maniemment des affaires d'Estat en fa-

*Andronic
salue Ale-
xius Empe-
reur & ne
tient conte
de sa mere.*

neur de ses enfans & autres qui luy reuenoient à gré: & au regard des Seigneurs, il les chastie, les aucuns de fers & prisons, les autres de bannissements: & aux autres fait creuer les yeux, non pour crimes & forfaits par eux commis, ains seulement par ce qu'ils luy déplaisoient. Voire que le seul bruit d'auoir vaillamment combatu pour le feu Empereur, estoit cause de leur ruine & arriuerent les affaires en telle desolation, que les peres, enfans, freres, & cousins, pour complaire à Andronic, & se conseruer chacun en son particulier, estoient les delateurs & desolation les vns des autres. Et qui plus est, pour ne manquer de suiet, la plus part des accusateurs pendant leurs accusations, estoient eux mesme accusez d'auoir voulu conspirer contre Andronic, & par ainsi l'accusé & l'Accusateur estoient par vn mesme moyen mis à mort. Quoy plus? Il aduenoit ordinairement que ceux qui le iour precedent auoient esté bien venus, chers, & embrassez par Andronic, fussent le lendemain exposez au supplice. Tellement que le commun bruit estoit, que d'estre fauorizé du Prince c'estoit vne emorche, voire assurance de sa desolation & ruine. Et sur ce piéd la Princesse Marie & Cesar son mary, desquels Andronic auoit receu tant de fides & agreables serices pour son aduécement, furent par luy mis à mort, comme desireux de la domination & Empire. Donne ordre de chasser Theodose Patriarche & de surroger en sa place vn

*Cruantez
& iniustices d'Andronic apres s'estre redu maistre de l'Empereur & de l'Empire.*

Sa grande ingratitude enuers ses bienfaiteurs.

autre : fait cependant couronner Empereur Alexius, pour monstrier qu'il ne desiroit rien tant que sa grandeur. Mais comme il viuoit d'un costé en cette hypocrisie, d'un autre costé il brasse sous main la ruine de l'Imperatrix Xené sa mere. Il accuse cette Princesse de-

Il fait mourir les Iuges qui ne veulent iuger à sa volonte uant quelques Iuges, lesquels auant que passer outre veulent estre esclarcis, si cette accusation se faisoit du consentement du fils encontre sa mere. Adnronic prenant cette responce pour rebellion, expose à la mercy de l'espee tous ces pauures iuges. Chose dont seize grâds Seigneurs estonnez conspirent contre luy, & estant leur coniuration descouuerte par Andronic ; les vns prennent la fuite à bonne

L'Imperatrix condamnée en prison à uivre au pain & à l'eau. heure, & les autres pris sont faits aueugles. Assemble les Iuges du Senat, apostez non pour iuger, ains condamner l'Imperatrix, laquelle sans cognoissance de cause fut releguee en vne penible prison, nourrie au pain & à l'eau, affligee d'une infinité d'iniures de ses gardes.

Puis enfin massacrée, & son corps enterré dans le sable. Non content de cette condamnation il assemble de rechef les iuges, qui pour luy complaire condamnent cette Princesse à mort : mais pour y bailler quelque fueille, font souscrire cest arrest de mort par le fils contre la mere : & ainsi fut cette pauvre Dame massacrée par quelques ministres d'andronic, & son corps enterré dedans arenes, non loing de la mer.

Andronic se fait proclamer Empereur. Et lors afranchy de tous destourbiers, il se fait proclamer Empereur avecques Alexius, l'un des deux fort ieune, l'autre vieil, sur lequel la populace mettoit toute sa confian-

ce contre toutes nouuelles seditions qui pourroient sourdre. Qui fut cause qu'Alexius fut contraint d'auoir pour agreable cette extraordinaire promotion. Et comme le lendemain il conuint à Andronic d'aller à l'Eglise pour estre couronné de la couronne Imperiale, ayant receu la sainte Hostie, & beu le Sang de nostre Seigneur, il protesta deuant tout le peuple, qu'il n'acceptoit cest Estat sinon pour le soustenement du ieune Alexius Empereur : & toutesfois quelques iours apres il le fit mourir. Car toutes ces ceremonies parfaites il fit assembler peu de iours apres le Senat, dont les aucuns estoient du tout à sa poste par amour, & le demeurant par crainte, pour sçauoir s'il estoit raisonnable qu'un enfant commendast ce grand peuple & tant de belles Prouinces : & comme tous d'un commun accord luy eussent respondu d'un vers qui est dans Homere, *Que d'auoir deux Rois c'estoit trop*, & qu'il se falloit contenter d'un seul. Et à peine eurent ils prononcé leur arrest de mort contre le ieune Alexius, que le vieil Andronic le fait estrangler d'un nerf dedans le Palais nuitammét. Sa teste couppee portee par les entremeteurs à son aduersaire, & son corps ietté à la mer. Ainsi mourut ce ieune Empereur aagé de quinze ans, le troisieme an de son Empire, non toutesfois l'ayant gouuerné de foy-mesme, (car s'il aage ne le permettoit) ains premieremét par sa mere, accompagnée d'un tyrā sien amy, puis par son parét Andronic. Et depuis ce vieillard espousa Anne fille

*Puis fait
mourir le
ieune Alexius, contre
la foy de sa
protestation*

*Sa cruauté
enuers Eu-
phrosine.*

*Nice seréd
à Andronic
à la suasio
de son Eues-
que.*

d'un Roy de France, fiancée à Alexius (côme de malheur rié ne luy estoit impossible qui luy estoit venu à la teste) estant cette ieune Princesse aagée seulement d'onze ans. Deslors il se lascha toute bride, & ayant mis le siege deuât la ville de Nice, qui n'auoit peu supporter sa tyrannie, voulant mal de mort à Euphrosine mere du prince Isaac l'Ange, illa fit attacher à l'éboucheure d'une machine, laquelle il fit lascher contre la ville, pour auoir tout d'une main & la fin de la Princesse, & de la ville tout ensemble, s'il luy eust esté possible. Mais voicy vne cruauté signalee, s'ils'é trouua iamais vne au monde. La ville de Nice ayant soustenu fort & ferme longuement le siege contre le vicillard Andronic, nouuel Empereur, pouuoit encoress'opposer à ses effors; toutesfois elle est cōseillée par les importunitéz de nicolas son euesque de se rendre à Andronic. Au moyen dequoy suiuant ce conseil, l'Euesque reuestu de sa chasuble & habillémēs pontificaux; avecque tout le Clergé, portants les Reliques de leurs Eglises, suiuis de tout le peuple sans armes, grands & petits sans exception ny acception d'aage, de sexe, ny de personnes, eux tous pieds nuds, se présentent avecques rameaux à Andronic, luy demādants avecque prostration la paix. Conseil à la verité plein de legereté, & plus encores l'exécution: Car au parauant que l'exécuter cela meritoit bien quelque concert avecques l'Empereur pour leur seruir d'assurance: Et neantmoins cette honneste submission meritoit bien quelque genereux traitement

tement de la part du Prince, lequel du commé-
 cement estimoit que ce fust vn longé, toutes-
 fois apres s'estre asseuré de la verité du faict, au
 lieu de caresser ce peuple de la clemence dont
 les Empereurs & Rois font profession, il exer-
 ce toute maniere de cruauté enuers vns & au-
 tres, & par special enuers la noblesse, les vns
 estans enuoyez en exil, & les autres iettez du
 haut en bas des murailles: & autres soldats em-
 pallez vifs le long de la ville. De ce pas il s'a-
 chemine contre les Prusiens, qui faisoient con-
 tenance de ne lui vouloir obeir. Leur ville est
 prise par force, pillée, & saccagée par les siens,
 qui en firent vne gorge chaude. Mais luy non
 content de la tyrannie par les siens exercee, vou-
 lut en apres auoir part au gasteau comme eux,
 & tyrannisa ceux qui restoient de nouvelles
 cruauté, & entr'autres vn ieune Seigneur nō-
 mé Ange Theodore, n'ayant le visage pres-
 que chargé d'aucun cotton, auquel ayant fait
 creuer les yeux, le faict mettre sur vn asne, &
 transporter hors les limites de l'Empire, puis
 abandonner des siens, affin qu'il fut transpor-
 té à la misericorde de la beste sur laquelle il es-
 toit mōté, & seruit de pasture aux bestes brutes.
 Toutesfois pris par quelques Turcs, il fut contre
 l'opinion d'Andronic conserué. Ce fait il
 fit passer par le fil de l'espée quarante Gentils-
 hommes des premiers de la ville, qui estoient de
 reserve. A plusieurs il faict oster les mains,
 aux autres les pieds, aux autres les yeux, & à au-
 cuns les yeux & les pieds tout ensemble. Puis
 retourne à Constantinople, bien venu, & em-

*Cruauté
d'Andro-
nic dans
Nice apres
s'estre ren-
due voion-
tairement.*

*La ville de
Prusiens
pillee.*

*Cruauté
enuers vn
ieune Sei-
gneur.*

*Autres
cruauté
estrange.*

*Edict pour
les nauires
iettees à
bord par la
mer.*

brallé par vns iene ſçay quels flatteurs qui applaudilloient à toutes ſes actions. Où il fit mourir Macro-duras, & vn autre portant le nom d'Andronic, tous deux ſes tres-fideles & affectiōnez ſeruiteurs. Car tenant toutes ſuſpitiōs & imaginations qui lui venoient en la penſee contre vns & autres, pour vrayes, auſſi toſt la mort ſ'enſuiuoit. Et neātmoins accompaignoit ſes cruau-tez du maſque de ſeuerité, parce qu'il faiſoit contenance de ne rien entreprendre ſans le decret du Senat, auquel il com-mandoit à baguette; Qui ne luy eſtoit pas vn petit auantage enuers le commun peuple pour authorizer ſes intétions. Toutesfois au milieu de ſes cruau-tez inhumaines, il delegua par les Prouinces, Commiſſaires, auſquels il aſſignoit bonnes & riches penſions, afin de ne mal-mener ſes ſujets, & leur diſoit auant leur partement, de quel-les peines il les chaſtieroit, contreuenant à ſes ordonnances. Ne uendoit les offices publics, ains les bailloit aux mieux meritez. Donna ordre par ſon Edict aprouué par ſon Senat, que contre l'ancienne couſtume des Romains, les nauires des marchands pouſſees par tempeſte & fortunal de mer, à quelques haures & ports maritimes, ne fuſſent à l'impourueu pillées, ains reſeruees à certain temps. Et à peu dire, il auoit ce commun dire à la bouche dōt il entretenoit ſes ſubjets. *Faites eſtat, ou de bien viure, ou de ne viure.* Qui n'eſtoient pas petits arrhements pour exciter la bienueillance des gens de bien. Et neantmoins au bout de cela il n'y eut iamais Prince, qui fit eſtat d'entretenir ſa grandeur par

la cruauté comme luy. Car tout ainsi que l'Empereur Titus, en ses communs propos se lamentoit qu'une iournee se fust passée qu'il n'eust gratifié l'un de ses subiets de quelque bienfaict. Au contraire nul iour ne se passoit que ceulicy n'eust faict mourir l'un des siens, & estoit grandement marry s'il ne l'auoit faict. Et qui pis est, non content & assouui de s'acheurter encontre le malfaicteur és actes où il estimoit y aller quelque chose du sien, il vouloit que les proches parens eussent part à la punition. Et de ce fut faict Edict expres à son tres-grand contentement. Vray moyen certes par lequel on desferoit la Republique de ces gens de bien, & d'honneur, mais en la cuidant desferter, on exterminoit par mesmes voyes le tyran qui se pensoit conseruer par icelles.

Comme il aduint à cest Andronic, lequel apres tant de tyrannies mises en œuvre, pensoit estre en seurté de toutes choses, & adioustant grande foy (ainsi que ie vous ay ci-dessus escrit) au Magicien qui luy dit au mois de Mars, qu'il y auoit homme qui lui succederait dedans la Translation de sainte Croix, dont le commencement du nom portoit ces deux lettres I S. & qu'il prist diuerses assurances en foy, par le conseil d'Estienne son grand confident: toutes fois il fust chassé de son Empire, par le peuple de Constantinople en faueur d'Isaac Ange, autrement dit Comnene, qui lors fermé dedans l'Eglise ne demandoit que pardon. Or voyez ie vous prie comme les choses se passerent. Andronic qui lors seiournoit en vn sien Palais à

Titus veut bien faire tous les iours à quelqu'un de ses subiets.
Contraire effect d'Andronic.

Andronic chassé de l'Empire.
Et Isaac Comnene fait Empereur lors qu'il y pensoit le moins.

trois ou quatre milles de la ville, ayant eu ad-
 uis & du meurtre inopiné d'Estienne son mieux
 aimé, & que le commun peuple estoit indigné
 des deportemens fascheux de l'Empereur, il
 depescha aussi tost lettres patentes dont la te-
 neur estoit, que sans entrer en plus grande co-
 gnoissance de cause, ce qui auoit esté faict e-
 toit faict, & que le tout demeueroit pardonné
 & esteint par le propre mouuement du Prince.
 Ces lettres ainsi apportees, le peuple en faisant
 litiere, l'Empereur estima que sa presence lui
 seruiroit plus que du parchemin : & sur ceste
 opinion rebrouillé chemin en la ville, où il pen-
 soit estre bien accueilly de tous ; toutesfois au
 rebours de son opinion, il est assailli par le peu-
 ple, & lui se defendant au contraire, est con-
 traint de trouuer la fuite en la misericorde des
 vagues. En fin pris, & amené à l'Empereur I-
 saac. Et lors le peuple pour caresser Andro-
 nic, le frappe & picque par les fesses, d'alcines
 & canifs. Luy arrache la barbe, & cheveux ;
 les femmes mêmes ne s'espargnent à le bien
 battre, & singulierement celles ausquelles il
 auoit faict mourir leurs maris : & sa main dex-
 tre luy est coupee : & en ceste façon fut me-
 né en la prison, sans pain & vin, ou autres vi-
 ures. Sa playe estanchée, quelques iours a-
 pres on lui creue vn œil, & mis sur vn Droma-
 daire rongneux, il est trainé par la ville en for-
 me de triomphe suiui de toute la populace, la-
 quelle pour le rassasier de son malalét, le pour-
 suit de nouvelles recharges, les vns le salüans de
 pierres volantes, les autres le barbouillant de

*Andronic
 traicté avec
 plusieurs
 opprobres
 par le peu-
 ple.*

*On luy
 creue vn
 œil.*

*Il est traicté
 en triom-
 phe par
 le peuple.*

fiant d'homme, par la face, l'appellant chien enragé: & vne fille de ioye entr'autres lui jettasur la teste deses fenestres, vne jattee d'eau chaude. Et pour fin de telles carelles, estant arriué à la grand place, il est pédu par les pieds, *il est pendu* la teste contrebas. Là impudemment on luy *parles* coupe les parties honteuses: & pour fin de ce *pieds, &* piteux spectacle, reçoit deux coups d'espee en *ses parties* la face: dont il rendit l'ame en l'autre monde: *horribles* n'ayant autre recours qu'à Dieu, en lui es- *coupees.* *Sa mort.* criant souuent ces trois mots, *Miserere mei Domine.* Et à bien dire, c'estoit rat en paille contre ce miserable Seigneur. Fut-il iamais vne telle metamorphose que ceste-cy? & en laquelle il sembleroit de prime-face qu'il faudroit dire ce que font ces folastres du monde, que nous appellons sage-mondains: *Mundum regit fortuna, non sapientia.* Et neantmoins ie ne leu iamais histoire dont i'a prisse plus belle leçon, que de ceste cy. Qui sera pour vne autre lettre. Car maintenant ie veux faire surseance d'armes A Dieu.

*A Monsieur Seruin, Conseiller d'Estat, & Aduo-
cat general du Roy au Parlemen: de Paris.*

E ne vous ay rié recité par mes deux pre- *Diverses*
cedentes lettres, que ie n'aye emprunté *considera-*
de l'histoire de Nicetas, qui fut l'un des pre- *tions pour*
miers Seigneurs de Constantinople. Or voyez *seruir d'in-*
le commentaire que i'y aporte, que prendrez *struction*
pour ouurage de ma façon: & à la mienne vo- *aux prin-*
lonté qu'il puisse seruir de leçon à ceux pour *ces sur les*
histoires
precedentes.

lesquels ie l'ay faict. Les Princes & grands Seigneurs viuans manient leurs actions, ores à l'ouuert, ores à couuert, selon que les necessitez publiques, ou volonteiz particulieres leur commandent, & estans allez de vie à trespas, les belles plumes font leurs histoires, que nous lisons; mais vaine en est la lecture, si nous, comme plus proches de nous, ne les tournons premierement en tout honneur à nostre profit: pour en faire puis apres selon les occasions, part aux autres. Voyons doncques quels iugemens i'ay faict sur ce que ie vous ay deduiet de Iean, Emanuel, Alexius, Andronic, quatre Empereurs, & Zeté mere d'Alexius: Mais foustel si, que vous aussi iugerez de mes coups: Car sous autre condition ne les vous ay-ie voiez.

Premierement ie voy vn Iean Comnene Empereur de Constantinople mourir chargé de deux fils massés, Isaac aîné, & Emanuel puisné, l'aîné seiournant à Constantinople pour la conseruation del'Estat à son pere, lors absent pour les guerres qui se presentoient: Le puisné estant près du pere, entouré d'une forte armee. Et se voyant le pere près de son trespas, institua par son testament pour son successeur, ou par les importunitéz, ou par vn ie ne sçay quel droict de bien-seance, le puisné estant lors present. Le tout au preiudice d'Isaac son aîné. Empire qu'Emanuel se sceut fort bien conseruer par la diligence & entremise de Iean d'Abruché son premier & principal confident. Qu'aduint-il de ce nouveau &

inaccoustumé iugement : Emanuel iouit de l'Empire : Mais Andronic qui representoit Isaac son pere apres son decés , estimoit que Iean son ayeul luy auoit faict tort , & quela Couronne apartenoit à son pere , par vn droit d'ainesse , qu'il auoit aporté du ventre de sa mere quant & soy. Delà, perpetuelle desiance entre les deux Princes : L'vn desirant perdre celuy qu'il voyoit luy dresser nouueaux aguets pour le surprendre : L'autre en fuyant deçà & delà , espier ses apoints pour atteindre à son intention : l'vn fondé en la disposition testamentaire d'un pere , qui n'est pas petite ; l'autre au droict coustumier de nature, qui ne semble de moindre, ains plus grand effect. L'oncles'aydoit du long laps de temps qu'il auoit iouy de l'Empire : Qui sembloit prescrire tout ce dont on se vouloit ou pouuoit ayder de la nature : le neveu se pretextoit de sa volonté , qui auoit tousiours esté empeschée en la non iouissance par la force de son ennemy. Qui luy estoit vn perpetuel destourbier infracteur de toute prescription. O combien me plaist la sentence de feu Messire Claude de Bresmont seigneur de Balanzac, Gentilhomme des plus nobles & anciennes maisons de la Xainctonge , en la memoire duquel ie pense auoir quelque part, pour auoir esté sa fille ainee mariee avecques mon fils le Maistre des Requestes. Ce Seigneur estant sur le poinct de sa mort est sommé par la Dame de Balanzac sa femme

*Querelles
& desfiage
entre deux
freres.*

*Voix digne
d'un pere à
la mort
pour le fait
de sa suc-
cession.*

*Remarques
pour les
Rois &
Princes.*

de vouloir tester, singulierement au profit d'vns & autres ses enfans. Je n'en feray rien (dit-il) la Loy est plus sage que moy, laquelle y a des pieça pourueu : elle seule est mon testament. Entendant sous ce mot de Loy, la coustume du pais à laquelle il estoit naturellement obligé. Il y auoit de la sagesse en l'Empereur Iean, mais beaucoup plus en la coustume de tout temps & ancienneté pratiquée en faueur des masses aisnez. Quelque souueraineté & grandeur qui nous accompagne, vn Empereur & vn Roy doiuent fuir comme vn escueil le contentement de leurs volonteiz particulieres, pour mescontenter la Loy generale. Comme cela n'estant autre chose, qu'vn seminaire & pepiniere de dissentions & guerres ciuiles, vrayes meres de la ruine d'vn Estat. Et à vray dire, s'il n'y eust eu que ceste consideration en Andronic, ce nous eust esté sujet de l'excuser pour la iuste componction & douleur qui pouuoit seiourner en son ame. Mais en tous ses deportements il mesloit le bien & le mal ensemble, qui luy estoit chose indifferente, moyennant qu'il executast ses passions ordinairement desreiglees : & avecque la cruauté qui luy faisoit bonne compagnie, l'inceste en matiere de femmes & espouses, luy estoit fort familier, fueilles qui couuroient toutes les entreprises induës que il pretendoit auoir esté faictes sur son pere & luy.

Andronic s'arma de toutes sortes d'hypocrisie pour faire sa paix avecques Emanuel son oncle, qui auoit eu vn petit enfant de sa femme Zeté. Et neantmoins en paix faisant confina son neueu à Oeton lieu de plaisir, où il pourroit viure avec toute seurté de sa personne, estant entretenu d'une bonne & grande pension pour l'entretienement de luy & des siens. Mais ne voulut qu'il aprochast plus pres de luy; Sachant que la longue vie ne luy auoit rien osté de la Principauté par luy pretendue, qui n'estoit pas vn petit conseil. D'ailleurs il se voyoit assisté d'un long laps & prescription de temps. Quelque temps apres il decede delaisant pour son successeur Alexius son fils, ieune enfant. Je ne sçay si durant sa vie Zeté la femme s'estoit esperdue en vn autre Alexius l'un des principaux Capitaines de feu son mary: toutesfois apres son decés, elle ne s'en cacha pas grandement : & sous ces arrhes eux deux ayant le ieune Empereur en leur possession, prindrent le gouuernement de l'Empire. Qui occasionna le commun peuple de mutiner: voire les plus grands, & signamment la Princesse Marie fille du premier liect de l'Empereur Emanuel, qui enuoya lettre expresse à Andronic, le priant, & interpellant comme plus proche Prince du sang, de quitter son habitation d'Oeton, & venir en cour exercer ce qu'il estoit tenu de faire pour la proximité du lignage, dont il estoit attenu enuers l'Empereur Alexius pour la bassesse de ses ans. A ce commandement le Prince s'achemine, en bonne de-

liberation d'y faire de là en auant ses affaires, selon qu'il auoit tousiours proiecté, mais caché dedans le fonds de son ame. Chacun s'esfioit de son acheminement: & pour le fauorizer dauantage est mis à mort l'amoureux Alexius, qui auparauât s'estoit donné toute puissance sur le gouuernement de l'Empire. Arriué ce Prince bien accueilly & de l'Empereur Alexius, & de Zeté, sa mere: Ils s'employe aux affaires selon que l'ancienneté de son aage, & proximité de parentelle desiroit. Mais la presence de la mere empeschant aucunement ses desseins, elle par la faction de luy mise à mort, ils'en fit croire puis apres comme il vouloit. Demeurons là premier que de passer plus outre. Estimez-vous point qu'en ces deux morts violentes de ce grand Capitaine Alexius, & l'Imperatrix Zeté, ne fut executee la iustice de Dieu par l'iniustice des hommes? Si la Princesse veufue selon le deu de sa viduité se fut contenüe en sa chasteté, & Alexius en l'obeissance de Capitaine, chacun demeurant dedans les limites de son deuoir, ny le peuple ne fut entré en gorgouille, ny le parent n'eust esté appellé, ny arriué il n'eust ozé rien attenter de nouveau sur la vie de ces deux personniages. Ils furent premierement maniez d'amourettes induës: & Dieu permit aussi qu'ils furent induëment occis, pour enseigner aux Princes & Princesses, qu'ils ne doiuent mesler leurs passions priuees, auecques les affaires d'Etat. Mais voyons maintenant ce qui aduint à Andronic.

*Iustice de
Dieu execu-
tee par les
hommes.*

Ce Prince plus proche de sang apres la mort de cette Princesse, pensoit auoir atteint au comble de tous ses souhaits: car il n'auoit plus en teste que le ieune & petit Empereur, luy qui d'ailleurs n'auoit autre but en l'ame que de paruenir à cette Couronne. Laisant à part plusieurs particularitez, par moy deduites par mes dernieres il recoit dieu en l'Eglise, & sur sō S. Sacremēt iure & proteste n'estre poulé d'autre desir que de la manutention du petit Empereur & de son Empire: toutes fois peu apres il le fait mourir. Et se voyant seul Empereur exerce toutes sortes de cruautéz, tant contre les grands que petits, contre citoyens & Estrangers, conioint sa cruauté ordinaire avecques vn faux pretexte de iustice, pensant que par ce moyen sa tyrannie, qu'il appelloit domination, seroit entretenue: En fin adioustant foy aux predictions d'un diable, Dieu permet pour sa folle creance, que ces predictions sortent effect à sa ruine, lors qu'il pensoit estre le plus asseuré. Et qu'il perdit son Estat par ce luy qu'il pensoit estre esabismes de toute misere, que le peuple substitue en son lieu, & meure par les mains de ses subiects, auxquels auparauant il donnoit tout loy à sa volonté.

Qu'est-ce cecy autre chose qu'un sage doctri-

nal aux Princes, qui leur enseigne de ne se fier à leur lignage, ny à tous leurs conseils terrestres, ains à Dieu, & que toutes & quantes fois que sous pretexte de leur lignage accompagné de leurs cruautéz pour regner il l'oublieront, Dieu par mesme moyen les oubliera,

*Sage Do-
ctrinal aux
Princes.*

sans aucune opinion, ou esperance de ressource. En effect voila le fruit que i'ay rapporté de cette histoire. Dieu vueille qu'elle soit leuë par les Princes mesmes, & Princesses; Car c'est à eux & à elles que ie veux adresser ce paquet. Que si en trouuez quelques autres, comme estes homme qui n'ignorez rien, ie vous suppliem'en faire part, comme. à celuy qui est du tout vostre pour vous obeir. A Dieu.

A Monsieur Seruin, Conseiller d'Estat, & Advocat general du Roy au Parlement de Paris.

*Remarques
sur la fortune
du
Pape Sixte
V.*



Plus, puis que nous sommes vous & moy fondez en l'histoire, ie vous en veus raconter vne de laquelle receurez contentement & edification tout ensemble. Quant à moy ie veus croire n'y avoir plus grande dignité en ce bas estat que la Papauté, non seulement pour l'estofe, en laquelle il n'est question que de Dieu, & de son Eglise; mais aussi pour la façon: D'autant que ceux qui y paruiennent sont du commencement de basse qualité; mais croissant d'aage se font petit à petit grands par leurs merites & vertus, ayant banny toutes passions, quoy que soit la plus grande partie, & estans vieux sont en fin par election appelez à la Papauté inesperément, & le plus souuent lors que moins ils y pensoient. Que si entre toutes les Principautez cette cy est la plus grande, ie veus croire nostre Pape Sixte auoir esté l'un des premiers. Et

*Les Papes
du commence-
ment de
basse condi-
tion.*

parce que par mes dernières nos discours ont esté sur le fait del'Empire de Rome, premier que de passer plus outre ie vous diray qu'entre les anciens Empereurs ie n'en voy aucun qui fust de si basse condition & vile fortune que *Basilus sorty de fort bas lieu, & dont on ne scauoit l'origine, fait Empereur y regne fort heureusement.* Basilus, duquel on ne peust iamais cognoistre qui estoient ses pere & mere. Melmes fut vendu en qualité d'esclaue à Constantinople: toutesfois il conduisit depuis ses affaires auecques tant d'heur accompagné de sagesse, qu'esueuissant auecques le temps sa bassesse, il fut en fin proclamé Empereur; & imperial'espace de vingt ans entiers, auec telle preud'homnie, qu'il laissa sa Couronne successiuement à deux siennes generations, de fils, & arriere-fils.

Vne plus signalee fortune trouuerez-vous en nostre Pape Sixte V. que i'ay aprise de nostre Marquis Pisany, vray patron de Saincteté *Le Pape Sixte V. garde les perceaux pour son premier mestier.* dedans nostre siecle, qui me recita l'auoir apri-se par la bouche de ce grand Pontife. Lequel de son premier mestier gardoit les pourceaux. Et comme il estoit en ce bel exercice aux châps, aduint vn si grand orage de pluye, que deux Cordeliers voulant passer par vn rut, qui estoit infiniment accru par cette pluye extraordinaire, ils furent contraints d'auoir recours au porcher, lequel estant nuds pieds les passa l'un apres l'autre sur ses espauls. Et eux le recommandant à Dieu, sans bource deslier, luy conseillerent de se rendre des leurs en leur Monastere, & luy feroient obtenir place selon sa qualité, qui estoit de Religieux Laic, que nous appellons autrement Boutecul.

*Il se rend
Cordelier,
où il est
serf.*

Offre qui ne tomba en sourde oreille. Par ce que quelque temps apres il se rendit vers eux, qui luy firent auoir place telle qu'ils luy auoiēt promise. Et depuis exerçant l'office de serf, s'adonna toutesfois cependant aux liures, & y profita de telle façon, qu'il fut fait Religieux avecques les autres freres Reguliers, & promu aux Ordres. entre lesquels il vesquit en telle reputation, que le General de son Ordre le fit son Procureur, & l'enuoya à Rome, où il fut long temps près du Pape Pie V. Charge en laquelle il se comporta avecques tant de sagesse, & dextérité, qu'il luy plaisoit entre tous les autres. Et comme son General aucunement ialoux de cette grande faueur luy eust par lettres commandé, qu'il retournast au Couuent, & qu'il se fut présenté au Pape, pour prendre congé, suiuant le commandement de son maistre, Pie ne le voulut permettre, ains manda au General qu'il auoit affaire de son Procureur. De maniere qu'il l'enuoya quelque temps apres en Piedmont pour quelque affaire qui importoit au S. Siege. Luy party, & pendant son voyage, le General estant allé de vie à trespas, le Pape, pendant l'absence du Procureur, luy confere cette charge de General, qui est grande entre les Cordeliers. Ce Religieux est à son retour de Piedmont assiégué d'une forte pluye, & comme il se vouloit mettre à l'abry dedans un monastere de son Ordre en la Lombardie, la porte luy ayant esté ouuerte au son d'une clochette, soudain qu'il eust dit son nom le portier court au Prieur, & l'aduer-

*Puis Gene-
ral de l'Or-
dre en son
absence.*

tit que leur General estoit à la porte. Adonc luy & tous les Religieux y accourent avec la Croix, la banniere, & l'eaubenite, & se presentent à luy avecques vne grande soubmissiõ. Lequel ne scachant sous quel titre ils l'auoient ainsi accueilly, ils luy dirent que c'estoit l'honneur qu'ils deuoiẽt à leur General. Chose dõt il n'auoit encores eu aduis. Et en cette façon apres auoir fait vne deuote procession, ils entrent dedans le Chœur de l'Eglise. Il est assis sur vne chaire, & adoré par les Religieux, qui tous agenouillez luy baissent l'vn apres l'autre les mains, suiuant l'ancienne coustume. Et apres auoir esté en toute humilité bien-veigné par les siens, il reprit son chemin vers Rome, où il fut chery par le Pape, & apres luy auoir fidelement réduit raison de sa Legation, il fut quelques iours ensuiuant par luy gratifié d'vne uesché, ainsi cõme il iardinoit (exercice auquel apres auoir seruy Dieu il prenoit singulier plaisir) & quelques mois apres fait Cardinal lors que moins il y pensoit. Et neantmoins si peu riche, qu'en cette grande dignité il auoit pris la charge de la vigne, c'est à dire du Palais de Plaisance de Tiouly, appartenant à monsieur le Cardinal d'est, de la maison de Ferrare. Aduint la mort du Pape Gregoire xiii. par laquelle les deux Cardinaux faiseurs de Pape (c'estoient les Cardinaux d'Est, & de Farnese, par deuers lesquels les autres auoient baillé diuersement leurs voix pour la Papauté, celuy d'Est pour la maison de France, l'autre pour celle d'Espagne) se trouuerent grandement

*Avec quel-
le ardeur il
en fait la
nouuelle.*

*Il est fait
Euesque.*

*Puis Car-
dinal.*

partializer, ne pouuants donner coup
 assuré à leurs deuotions, que les bons com-
 paignons appellent brigues: en fin furent con-
 traints de seranger à celuy qui estoit le plus es-
 longné du plat, sur lequel nul du Conclau
 n'auoit auparauant ietté l'œil: Je veux dire
 sur nostre pauvre Cardinal, lequel ayant esté
 nommé Pape, prit le nom de Sixte V. lequel
 se rendit du depuis si admirable par dessus tous
 ses predecesseurs, tant à l'embellissement de la
 ville que police generale, qu'aucun autre n'ar-
 riuaiamais à son parangon. Et pour ne faire es-
 tat de tout, ie diray seulement qu'il releua l'Ai-
 guille de Virgile, que plusieurs deses deuan-
 ciers auoient voulu releuer, mais non peu: &
 non content de cela la fit poser tout de son
 haut & long; à quoy nul autre que luy n'a-
 uoit iceu iamais atteindre. En outre extirpa
 plusieurs Seigneurs sceleretz, qui abusoient de
 leur grandeur au preiudice du peuple & du pu-
 blic. Et apres auoir chassé les aucuns des ban-
 nis, qui faisoient dix mille rauages sur les pas-
 sants, estonna de telle façon les autres des pais
 où ils habitoient, qu'ils en furent en tout &
 partout netoyez, au grand contentement des
 passants. Le Seigneur Pisany estoit lors Amba-
 sadeur pour le Roy à Rome, avecque lequel
 ce grãd Prelat, estant seulement Cardinal, auoit
 cōtracté amitié. Et comme depuis il se trouua
 avecques luy sur le Chasteau Saint Ange; a-
 pres auoir esté appelé à la Papauté, dõt ils con-
 temploient toute la grandeur de la ville, le Pa-
 pe luy dit (ainsi me l'a le Marquis depuis recité)

*Est créé Pa-
 pe Sixte V.*

*Il releue
 l'Aiguille
 de Virgile.*

Vous

Vous voyez quelle part i'ay maintenant à ceste grande ville: & ie vous puis dire comme chose tres-vraye, que la premiere fois que i'y entray, i'estois pieds nuds & deschaux, portant dedans ma bezace, d'un costé mes sabots, & de l'autre mon pain pour viure. Tout ce que ie vous ay ci dessus discouru, ie le tiens en foy & hommage de monsieur de Pisany, l'un des plus sages preud'hommes que nous ayons iamais halené en ceste France. Duquel ie vous puis dire cōme d'une chose que i'ay veüe, car i'auois cest honneur de le frequenter souuent, qu'il ne beuuoit ny eau ^{M. de Pi-} ny vin, ni toute sorte de bruuage: comme celuy ^{sany ne} qui passoit sa vie sans boire: vray que pour sup- ^{beuuoit ny} plement, le fruitage dont il vsoit, luy estoit fort ^{vin ny} familier & commun. Mais tant y a, que ce que ie vous escry est aduenü de nostre temps, & merite à mon iugement d'estre sçeu pour le rang qu'il tint en la Frâce: Ayant eul le Gouuernemēt de M. le Prince de Condé, pendant sa ieunesse, proche Prince du sang entre les nostres. Mais pour ne m'eslongner de mon but, vous ay-ie rié dit en tout ce que ie vous ay discouru de nostre grand Sixte, en quoy vous ne voyez des miracles tres-expres de Dieu? Et à peu dire, vous serez bien empesché de dire auquel y en a plus, ou à l'ancien Basile Empereur, ou à Sixte nostre nouueau Pape de Rome. A Dieu.



L E
Q V A T O R Z I E S M E
L I V R E D E S L E T T R E S
D'ESTIENNE PASQUIER.

A Monsieur le Comte de Sanzay.

*Recit au
long de la
mort de
Henry 3.
par le coup
fatal d'un
Iacobi.*



Execrable parricide ! Qu'un Moine ait esté si malheureux & meschant d'assassiner son Roy ! Roy, di-je, le plus Catholique qui fut oncques entre tous les Catholiques ! Mais pour vous discourir tout au long de ceste detestable tragedie ; Vous sçavez que ce pauvre Prince , apres qu'il fust sorty de Tours pour aller assieger Paris, se fit voye par Iargeau , Plouviars , Ginuille , Estampes, Pontoise ; villes qu'il reduisit sous son obeïssance, les vnes par force, les autres par composition. De là s'estant du tout voüé à la prise de Paris, il se logea au pont de S. Cloud. Le bruit est que ceux de la ville reduits en vn desesperoir, sont contrains d'auoir recours à ce dernier poinct. Il y auoit au Monastere des Iacobins vn frere Iacques Clemét, autrefois soldat, natif d'un village pres de Sens. Cettuy se trouue tout propre pour l'exécution d'une si damnable entreprise, & est tellement suborné par

*Iacques
Clement
moine au-
paruant
soldat.*

les persuasions de son Prieur, nommé Bour-
gouin, qu'il sort le dernier iour de Iuillet, bien
deliberé de n'y faillir. Or voyez comme quand
nostre heure est venuë, nous ne la pouuons
fuir. Le Roy deux iours auparauant auoit re-
ceu vn petit billet d'vne Damoiselle de bon
lieu, qui estoit dans Paris, par lequel elle l'ad-
uertissoit qu'il eust à se tenir sur ses gardes, par-
ce qu'il y auoit trois hommes qui s'estoient re-
solus à sa mort: chose qu'il descouurit à mada-
me la Duchesse de Rez, qui l'estoit venu saluer.
C'est celle dont i'ay entendu ceste histoire. Et
comme elle luy eust respondu, qu'il se deuoit
doncques mieux garder qu'il ne faisoit, & pen-
ser que de sa vie dependoit la conseruation
de tous ses bons & fideles subjects; Il luy re-
pliqua, qu'il s'en remettoit à la volonté de
Dieu, qui le conserueroit s'il le voyoit neces-
saire à son peuple, & s'il ne l'estoit, il se dis-
posoit fort liberalement à la mort. Nonob-
stant cest aduis il ne laissa de donner entree
dans son Cabinet à ce moine; Tant ce bon
Prince auoit de fiance aux Ordres de Religio.
Ce moine faignât de luy vouloir dire quelque
chose de secret pour son seruice, le tire à part
sur les huit heures du matin; & apres l'auoir
entretenu de quelques choses friuoles, tira vn
cousteau de sa manche, dont il luy donna droit
dans le petit ventre, au dessous du nombril, sans
toutesfois offenser aucun boyau, ains les vaines
mezeraiques. Il ne porte pas loing ce coup; car
dés l'instant il est tué; & le iour mesmes son
corps mort tiré à quatre cheuaux, puis bruslé.

*Aduertis-
sement au
Roy qu'il
eust à se
prendre
garde.*

*Sareigna-
tion au
vouloir de
Dieu.*

*Coup fatal
du Iacobi.
Le Iacobi
tué, & son
corps tiré à
quatre
cheuaux &
bruslé.*

En ce malheureux accident encores luy en aduint-il vn pire: Car estant couché dans son liét, ses Medecins & Chirurgiens, apres le premier appareill luy ordonnent vn Clistere, pour scauoir s'il y auoit quelques intestins offés. Mais ne rendant aucune matiere sanglâte, ils estimerent qu'il estoit hors de danger de mort. Cependant ayant les vaines mezeraiques blessées, il vuidoit son sang peu à peu dâs son corps; Qui luy causoit de grandes defaillâces. Ny pour cela les medecins ne desesperoient de sa vie. Mais luy plein d'entendement donna ordre toute la matinee, & vne bonne partie de l'apresdinée à gouverner vns & autres; Mesmes le Roy de Nauarre, qu'il admonesta de prendre garde à soy; n'estimant que ceux qui lui auoient brassé ceste trahisō, le voulussent laisser de reserue. De là il enuoye quelques Gétilshōmes aux troupes des Suisses nouuellement arriuees, afin que par cest inopiné changement ils ne changeassent de deuotion. Sur les neuf heures du soir, vn medecin du Roy de Nauarre, luy maniant le poux, obserua qu'il estoit affoibly de telle façon, qu'il n'y auoit plus de remede. Il estoit lors assisté des Seigneurs d'Espernon, Bellegarde, Larchant, & Clairmont d'Antragues; Qui tous le voyans deffaillir cōmencerēt de l'exhorter de son salut, au moins mal qu'il leur fut possible, avec grâds larmoyemēts. Luy d'vn autre costé fit vne belle oraison à Dieu; & comme il s'acheuoit, Bolongne, l'vn de ses Aumosniers, luy apporte la S. Hostie. On le souleue pour la receuoir; & cōme elle lui est portee iusques à la bouche, il la baise;

& des lors la parole, & toutes ses forces luy de- *Henry 3.*
 faillent; Ne faisant de là en auant que rasser; *réd l'Ame*
 iusques à ce qu'en fin il rendit l'Ame à Dieu, *& en quel*
 sur les trois heures du matin; & trois iours apres *estat.*
 les nouuelles de sa mort nous furent apportees
 à Tours.

Je vous veux dire vne chose de moy, qui me- *Exhortatiō*
 rite d'estre par vous sçeuë. Je composois vne *de M. Pas-*
 exhortation aux François, pour les exciter à l'o- *quier aux*
 beïssance de leur Roy; adressant ma parole, tã- *François.*
 tost aux Princes, tantost aux Predicateurs, allu-
 mettes de nos troubles & diuisions. En fin arri-
 uant sur le commun peuple, & specialement de
 Paris, entr'autres choses ie le priois de n'adiou-
 ster tãt de foy aux moines comme il faisoit; les-
 quels ordinairement pendant les guerres ciuiles
 engageoient à beaux deniers comptans & leurs
 langues & leurs consciences aux Princes qui les
 mettoient en besongne. Et sur cela luy remon-
 strois, qu'il prist garde qu'en l'Euangile de la tẽ-
 tation faicte à nostre Seigneur, les Peintres re-
 presentoient Satan habillé en moine. Non que
 par cela ils voulussent dire que la vie monasti-
 que eust quelque cõmunauté avecques le dia-
 ble, comme quelques vns publioient; mais bien
 pour nous enseigner, qu'il n'auoit plus prompt
 moyen de surprendre nostre simplicité, que sous
 cet habit de pieté & de Religion. Comme ie
 mettois au net ceste piece, nous receuons dedãs
 Tours la nouuelle de ce malheureux parricide;
 & dès l'instant i'abandonnay ma prise, me con-
 tentant de mettre au dessous de mon discours
 ces mots; *Quel'aduis, que nous en auions en presen-*

tement m'auoit fait delaisser mon ouurage. Cela est encores au milieu de mes papiers. Je prie Dieu, qu'il luy plaife auoir pitié de l'Amé de ce pauvre Prince, lequel apres plusieurs trauerfes, est comme ie m'aileure, en repos. A Dieu. De tous ce v. d'Aoust 1589.

A Monsieur Tambonneau, S. du Bouchet, Conseiller d'Estat, & President en la Chambre des Comptes.

Considerations & discours sur la mort & sur la vie de Henry 3.

PLusie passe & repasse sur la mort du feu Roy, que Dieu absolue, & plusie me perds en mes pensers ; voyant ce grand Roy auoir esté assassiné au milieu d'une puissante armee, dedans sa Chambre, ainçois dans son Cabinet, assisté de ceux qui eullent voulu immoler leurs corps pour sa vie ; mesmes par vn petit bout de moine, apres auoir eu aduis qu'on vouloit attenter sur luy. Voire qu'il n'a pas esté que sa playe n'ait trompé ses Medecins. De moy, ie ne pense, que dés & depuis mil ans il y ait histoire de Roy, qui merite mieux de passer par les mains d'une bonne plume, comme la sienne. Iamais Prince n'eust en sa ieunesse vne fortune plus belle ; & iamais Prince sur l'aduancement de son aage ne l'eust plus fascheuse & rebource que luy. Chose que ie me delibere de vous reciter de point en point par ceste Lettre, moyennant que ie ne vous sois ennuyeux. Et vous discourray, s'il m'est possible en brieft, sans rien toutesfois obmettre, toutes les vertus de l'Amé & du corps qu'auons veu reluire en luy ; & par mesme moyen ses bonnes fortunes. Et en apres, comme toutes cho-

les luy tournerent visage, au grand regret de ses bons & fidelles subiects, & dommage general de toute la France.

Il estoit d'une riche taille, d'un esprit delié, d'une belle conception, de facile accez, bien emparlé, patient de labeur le possible esexercices de guerre ou de paix; Prince qui dès ses ieunes ans avoit appris de dissimuler les injures particulieres qui luy estoient faites; mais non celles qu'il estimoit fraper à l'Estat, lesquelles il portoit impatiemment; & qui est une vertu sans pair, combien que la jeunesse des Princes soit ordinairement plus disposée aux folastries que deuotions, toutesfois il se monstroït lors plein de pieté, & zelateur admirable des ceremonies de nostre Eglise. Ce que quelques esprits imputoient à hypocrisie. Mais soit que ce fut l'un ou l'autre, cela ne se pouvoit loger qu'en une Ame qui outrepassoit d'un grand traict son ieune aage; Ayant à estre quelque iour chef de part de nostre Religion, Catholique, Apostolique, Romaine, auparavant que d'arriuer à la Couronne.

Or tout ainsi qu'il fut doiüé d'une infinité de bonnes parties de l'Ame & du corps; aussi eust-il une fortune de mesme. Car apres que M. le Cō. nestable de Mōtmorency fut mort en l'an 1567. & son Estat avec lui, le Roy Charles fit ce ieune Prince, aagé lors seulement de 14. ans, son Lieutenant general par toute la France; Qui estoit à bien dire un Vice-Roy, la maison duquel estoit le ressort general de toutes les affaires du Royaume. Et encores que pour son ieune

Sa fortune variable, heureux commencement, puis fort desastree. Il fut Lieutenant general de son frere par toute la France.

*Ses deux
victoires
absoluës.*

*Victoires
douteuses.*

*Il est fait
Roy de Po-
longne en
pleins Co-
mices.*

*Et Roy de
France vn
an apres.*

aage il n'y seruiſt du commencement que d'ima-
ge, ſi eſt-ce qu'eſtant traité en ſa preſence tout
le faiſt de la guerre & des finances, pendant
que le Roy ſon frere ſ'amuſoit à tous exercices
de corps violents, ce ne luy eſtoit vne petite le-
çon pour le faire à la longue grand Maiſtre és
matieres d'Eſtat. Auſſi luy ſuccederent depuis
les affaires ſi à propos, qu'il obtint deux victoi-
res absoluës encontre les huguenots; l'vne en la
Iournee de Chateau-neuf, où fut occis M. le
Prince de Condé; l'autre en celle de Mont-cô-
tour, où l'Admiral de Chaſtillon fut bleſſé, &
quatorze mille des ſiës tuez. Je dy expreſſemēt
victoires absoluës; car ni en la bataille de Dreux
de l'an 1561. ny en celle de S. Denys de 1567. en-
cores qu'elles fuſſent côduites par des premiers
guerriers & Capitaines de noſtre ſiecle, ſi eſt-ce
que nos victoires tomboient en balance: chacū
tant d'vn que d'autre party, ſe perſuadoit d'a-
uoir eſté le victorieux; & ſur ceſte opinion ren-
doit diuerſement graces à Dieu. Mais quant à
celles de ce ieune Prince, ce fut tout autre ren-
côtre. Choe qui lui aporta tāt de renômée par
toute l'Europe, qu'e pleins Comices on le pro-
clama Roy de Polōgne le iour & Feſte de la Pé-
tecote 1573. & vn an apres iour pour iour il fut
auſſi fait Roy de France, par le decés du Roy
Charles ſon frere. Fut-iliamaſ plus grande &
heureuſe fortune que ceſte-cy? Pour accom-
pliſſement delaquelle voicy encores ce que
Dieu permet. Le Roy Henry ſon pere auoit eſté
caſuellement tué en vne iouſte. par le Seigneur
de Montgommery. Il n'y auoit en luy faute

aucune, sinon qu'en tels accidens signalez, les malheurs sont estimez pour grâds crimes. Aussi la Roine Mere ne deliroit rien tant en communs propos, que de voir exposer sa teste sur vn eschaffaut. Dieu permit qu'apres le decés du Roy Charles, ils'empara de Danfron, S. Lo, & Carentan, dont il fut chassé, & pris par le Seigneur de Matignon. Son procès luy est fait & parfait, & peu apres il fut decapité deuant l'hostel de ville de Paris, pendant la Regence de cetté Princesse. Tellement que le commencement du Regne de Henry III. fut par occasion l'expiation de la mort du Roy Henry II. son pere. Recherchez toute l'ancienneté, vous n'y trouuerez l'histoire d'un ieune Prince plus honorable que cette-cy. I'en'en excepteray, ny celle d'Alexandre le Macedonien, ny celle d'Octauius Romain, depuis surnommé Auguste.

Iusques icy ie ne trouue rien en luy que digne d'un tres-grand Monarque. Car, à vray dire, tant qu'il eust le Roy son frere pour obiect, il fut retenu en toutes ses actions, pour le respect qu'il luy portoit; Mais soudain qu'apres la mort par un grand flux de fortune, il se vit appellé à nostre Couronne, il commença de changer de mœurs, & le changement de les mœurs raualla aussi sa fortune: De maniere que delà en auant tout ce que le commun peuple luy attribué à grand heur, si i'en suis creu, ce neluy fut que malheur. Je commenceray par sa promotion à nostre Couronne, qui estoit le plus haut point, qu'il pouuoit souhaiter en

*Montgomery pris
& decapité pour a-
uoir tué
Henry II.*

*Change-
ment de
mœurs de
Henry III.
estant arri-
ué à la
Couronne,
luy change
sa fortune.*

*Ses premi-
ces de Roy-
auté mal
digerees.*

*Ce qui luy
occasionna
plusieurs
guerres.*

discours humain. Considérez, ie vous prie, quelle fut sa retraite de Polongne, quelle son entrée dans la France; combien il mécontenta sa Noblesse qui l'alla d'un cœur franc saluer en Auignon; Ce qui luy aduint pour ses premiers exploits d'armes au Pouzin, & Liuró; La reddition qu'il fit de quatre villes de Piedmont, qui tenoient le Sauoyard en bride; les liberalitez premières de deux eueschez dont il gratifia le Capitaine le Gast; Tout cela représenté de son long sur un papier non passionné, par une plume hardie, ie crains qu'il n'enlaidisse grandement tout ce qui estoit de beau en son hiltorie precedante. Adioustez que peu apres son arriuee, n'ayant voulu embrasser tous ses subiects d'une mesme balance, ainsi que l'Empereur luy auoit conseillé de faire passant par ses pais, il fut depuis salué, non seulement de la guerre du Huguenot, dont le Roy de Nauarre, son beaufrere, estoit chef, mais aussi du Catholique malcontent associé, conduit par monsieur le Duc son frere, sous un pretexte exquis & recherché de la reformation de l'Estat.

Et toutesfois les choses se comporterent en luy les trois premiers ans de son Regne, assez passablement. Les afflictions des guerres ciuiles le firent demeurer en soy; Celle du frere fut assoupie par la dexterité de la Roine leur mere; mais avec conditions grandement aduantageuses pour l'Apanage d'un puisné; Et quant à celles du beaufrere, le Roy en voulut estre le premier auteur, & suiure les enseignemens

à luy baillez par l'Empereur, dont il auoit esté
destourné à Chambery par la Roine sa mere,
& par son Chancelier de Birague. Il empoi-
gne le fait de la paix en main, & enuoye les
instructions & memoires pour y paruenir, de *Paix faite
par luy
qu'il ap-
pelle sa
paix.*
cette façon qu'elle fut en fin concludë. Dont il
fit apres grand trophée; Par ce qu'il trompet-
toit en tous lieux, que cette paix estoit sienne,
de laquelle il seroit garend tant qu'il viuroit.
Et neantmoins il l'entretenoit de telle façon,
que sans venir aux mains il faisoit vne forte
guerre au Huguenot. Car n'estans les grands
appelez aux gouuernemens des Prouinces & *Charges
mal distri-
buees.*
villes, ny pres de luy; & les mediocres mal aisé-
ment receus aux Estats de Iudicature & des
Finances, il y auoit peu de peres qui voulussent
que leurs enfans courussent pareille fortune
qu'eux. Quoy? y eust il iamais trait plus sage &
magnifique, ny dont on se deust promettre
plus de fruit, pour reduire au giron de nostre
Eglise ceux qui estoient deuoyez? Ce nonob-
stant ie vous puis dire, que cette paix qui fut
faite & arrestee en l'an 1577. est le fondement
general de nostre ruine. Iamais guerre ne cou- *Paix fon-
dement de
nostre rui-
ne.*
sta tant à la France comme cette paix; Et nous
importoit plustost d'estre tousiours plongez
dans vne profonde guerre. Je m'assure que
de prime-face iugerez cette proposition pro-
uenir d'un cerueau bizarre: & neantmoins ie
ne vous dy rien, qui ne soit vray. Car le natu-
rel du Roy estoit de demeurer en ceruelle,
quand il se voyoit affligé; Et au contraire de
se lascher trop aisément la bride, lors qu'il e-

*Henry III.
par certai-
nes siēnes
volontez
particulie-
res se rend
mespris-
le au
simple.*

stoit en prosperité. Ce qui luy aduint apres qu'il eust pacifié toutes choses ; d'autant que pensant estre au dessus du vent pour n'auoir plus aucun ennemy ouuert par la France, il se laissa emporter à la mercy de ses volontez. Et sur ce pied, estimant que toutes choses qu'il desiroit, luy estoient loïsibles, il espousa en son particulier ie ne sçay quels petits païssetéps & deduits domestiques, dont il changeoit de six en six mois, ou d'an en an pour le plus; Qui le firent tomber au mespris de ses subiects, au parauant idolatres de sa fortune. Et quant au general, il se dispensa en vne infinité d'opiniōs & de liberalitez extraordinaires, qui reduisirent ses affaires en vn abyssine, dont ie laisse Pinuentaire au Suctone qui fera sa vie. De sorte qu'en peu de temps il accueillit, & le mescontentement des plus grands, & la haine des moyens & petits au grād creue-cœur de ceux qui luy auoient voué vne obeissance absolue dans leurs ames : preuoyans que ces mespris, ces mescontentemens, ces haines ne luy pouuoient au long aller, apporter que les defastres que nous auons depuis vus.

*Monsieur
le Duc son
frere vn se-
cond Roy*

Encores auoit-il vne espine au pied, qui au milieu de cette paix sembloit arrester le cours deses contentemens. Car combien qu'il ne fut en mauuais mesnage, par apparence, avec monsieur le Duc, son frere, si estoit il vn second Roy, qui auoit sa Cour, & ses fauoris à part, tantost en vne ville de Tours, tantost es autres de son apanage; lequel auoit ses opiniōs tant eslongnees de celles du Roy, que iamais

il ne voulut, que luy ny les siens fussent grati- *Ne veut*
 fiez de l'Ordre du S. Esprit. D'ailleurs, son A- *recevoir*
 panage estoit si grand, qu'il absorboit vne *l'Ordre du*
 bonne partie de la France. Auoit sa chambre *S. Esprit.*
 des Comptes dedans Tours, son eschiquier à *son apa-*
 Alençon, qui iugeoit souuerainement des cau- *nage trop*
 ses du Duché, tant ciuiles que crimineles. Et *grand.*
 encores ce Prince pouruoyoit aux Euechez
 & Abbayes de son Apanage ceux qu'il vou-
 loit, pour estre nommez au Pape par le Roy,
 suiuant le Concordat. Toutes grandeurs au-
 cunement conformes à celles du Roy, quiluy
 pouuoient causer des ialouzies en l'Ame, ores
 qu'il les dissimulast sagement. Aduient en l'an
 1583. que monsieur le Duc decede; Et par sa
 mort est reüny son Apanage à la Couronne.
 Ceux qui gouernoient le Roy en firent feus
 deioyes en leurs ames; Et luy mesmes mani-
 festa assez, de combien il pensoit son Estat estre
 creu, quand il escriuit de sa propre main des *Le Roy es-*
 reglemens de sa grandeur; voulant que son *crit de sa*
 Chancelier, seant en son Conseil, fut reue- *propres main*
 stu d'vne toque & robe longue de velours cra- *les reglemens*
 moisi, & ses Conseillers d'Estat de satin vio- *de sa gran-*
 let; ses Huissiers & valets de Chambre eussent *deur, & de*
 pourpoints de velours, & au dessus la grosse *quelle façon*
 chaisne d'or pendue à leurs cols; puis diuerses *vouloit que*
 aduenuës de Chambres, auant qu'il peust estre *ses officiers*
 gouuerné: Vn long ordre de Seigneurs qui *fussent ve-*
 deuoient marcher deuant luy, allant à l'Egli- *us.*
 se. A la verité cette mort au premier œil ne luy
 promettoit qu'un long repos; Et neantmoins
 ce fut la consommation de son malheur & de

*Mort de M.
le Duc,
consomma-
tion du
malheur
du Roy.*

tout la France. Car si monsieur le Duc eust vescu, tous pretextes eussent defailli aux entrepreneurs de la Ligue. Il ne falloit de son viuant disputer, aduenât que le Roy mourust sans enfans, qui deuoit estre successeur à la Couronne, & moins encores qui successeur Catholic. On ne doutoit de l'une & l'autre qualité en lui. Et quād bien on eust reuouqué en doute sa Catholicité, les deux freres avecques leurs vasselages qui estoient grands, se fussent vnīs contre ceste nouuelle pepiniere de diuision, en laquelle on eust trouué peu de partizans contr'eux. C'est pourquoy soudain apres son decez, en l'ā 1584. les Princes de la Ligue ne douterent d'esclore le mescontentement qu'ils couuoient, reuestu du manteau de la Religio Catholique Apostolique Romaine. Dites-moi doncques, ie vous prie, si i'ay eu tort, vous disant que les trois circonstances sur lesquelles le commun peuple appuyoit principalement la grandeur de nostre Roy, furent les principaux fondemens & motifs de son raulement?

*Lions &
Ours nour-
ris par le
Roy.*

Or est-ce vne chose tres-remarquable, que ie ne puis passer sous silēce. Il nourrissoit au Chasteau de Madric des Lions, des Ours, des gros Magots & autres bestes sauuages, qu'il faisoit souuent combattre dans la Cour du Louure, à huis clos, tantost les vns contre les autres, tātost contre des Taureaux eschauffez. Il songea vne nuict entr'autres, que ces Lions l'auoient voulu deuorer: & s'esueillāt en ce transe, soudain qu'il fut resueillé il commanda à leur gouuerneur de les tuër tous. Ce qui fut aussi tost executé; & en

*Es pour-
quoy me?*

leur lieu il y fit mettre plusieurs meutes de petits chiens de Lyon, dont Drouillon, l'un de ses valets de chambre, eut la charge. Le dy lors à quelque mien ami en l'oreille, que ce n'estoient pas ces Liôs contre lesquels il deuoit descocher les fleches; & qu'il y en auoit d'autres à deux pieds beaucoup plus à craindre par lui que ceux là. A vrai dire, tout ainsi que ce songe estoit facheux, aussi sembloit-il par ænigme représenter quelques mauuais traitemens contre lui, de ceux qui pour leur grandeur refiguroient les Lions. Dieu souuent par songes & visions nocturnes descouure aux Grands, les heurs ou malheurs qui leur doiuent aduenir.

Grandepitié ! Quand la fortune lui voulut tourner visage, tous les Cōseils dont il vſa pour la destourner & rabattre; non seulement ne lui réussirent, mais au contraire lui furent grandement dommageables. En la iournee des barricades il fit disposer par les principales ruës de Paris les gardes Françoises & estrangeres, avec commandement expres de ne point combattre; pensant, comme il est à croire, chasser de la ville par vne seule frayeur, ceux desquels la presence ne lui estoit agreable. Et vous sçauiez quel fruit il en rapporta. Pour r'habiller ceste faute & se venger du tort qui lui auoit esté faict dâns Paris, il fit assembler les Estats à Blois, faisant toutesfois contenance que c'estoit pour autre effect. Il ne pouuoit prendre pire conseil que cestuy; le maltalent general du peuple estant cōtre lui, pour ses deportemens precedés:

*Ses conseils
luy sont
domma-
geables.*

*Nouveaux
officiers
nuisibles.*

*Tué par un
moine.*

Car ce fut vn rendez-vous general de tous les Deputez des Prouinces, qui se fussent malaisement rencontrez ailleurs, pour prendre langue ensemblement. Pour captiuer la bienvueillance de ces Deputez, auant que d'ouurer la porte à cette assemblée, il chassa les principaux Officiers, qui de longue-main estoient à la suite, gens pratics en matieres d'Estat. Et en choisit de nouveaux, qui n'auoient ny langue ny creance parmy le peuple. Et il cognut en peu de iours, combien ce changement nuisit à ses affaires, ne pouuant estre secondé par ceux qu'il auoit appellez de nouveau, contre les brigues que l'on faisoit ouuertement en cette assemblée, à son preiudice. Voyât que tous autres moyens luy manquoient, il fit mourir les deux freres Lorrains, estimant qu'estans abatus, la frayeur se logeroit au cœur du menu peuple. Et contre son esperance & la maxime commune, cette frayeur se tourna en fureur telle que nous auons veüe, & voyons. Finalement, ayant avec vne longue patience & prudence dressé vne puissante armee, comme il estoit sur le poinct de r'entrer dedans la ville, où il auoit receu la premiere escorne de ses malheurs; Voicy vn Moine desesperé, qui met fin à sa vie & son entreprise. Et i'en trouue rien en tout cecy qui fauorize son histoire, sinon l'opinion generale de tous, que sans ce detestable assassin, il auoit si bien ourdy & tramé son fait, qu'indubitablement il fut entré malgré tous ses ennemis dans Paris, & eust comme vn autre Fabius Maximus, r'estably en patien-

en patientant les affaires.

Dés le commencement des troubles de quatre vingts huit, ie quittay ma femme & maison, deliberé de suiure sa fortune, iusques au dernier soupir de ma vie. Et ay senti beaucoup d'afflictions en ma famille dans Paris, pour luy auoir esté fidelle seruiteur. Mais le recognoissant pour mon Prince legitime & naturel; & mesmement Prince auquel i'auois en ma petite fortune, quelques obligations particulieres, ie voulu oublier toutes ces afflictions, & lui rendre tout le deuoir qu'un bon subiect doit à son Roy. Et neantmoins i'ay tousiours craint en sa fortune les malheurs, que ie lui ay veu aduenir. De ceste crainte i'auois quelques particuliers prognostics, que ie ne douterai de vous escrire. Ie ne suis du nombre de ceux qui superstitieusement se lient à ie ne sçai quelles coniectures; mais aussi ne les reiette-ie aisément, non plus que les anciens. Peut-estre vous moqueriez vous de ce que ie dirai, peut-estre non; Mais soit l'un ou l'autre, la pierre en est jettee. La premiere fondation que fit hugues Capet, premier Roy de la troisieme lignee de nos Rois, fut celle de l'Abbaye S. Magloire dans Paris; Et combien que le nom de Magloire soit celui d'un Saint, si est-ce qu'en ceste premiere fondation il sembloit que ce Prince eust establi le fondement de la Gloire des siens, par la rencontre du mot. Le malheur voulut que la Royne Mere, absoluë en ses volontez, pour accommoder le nouveau palais par elle basti, prit par permission du pape, l'Eglise des Filles repenties & tout leur enclos;

*L'Abbaye
S. Magloire
à Paris
fondée par
Hugues
Capet.*

Où la Et pour les recôpenfer les logea en l'Abbaye de
Royne Me- S. Magloire; trāsportāt la famille des religieux
re loge des hors la ville és fauxbourgs en l'Eglise de S. Iac-
filles au ques du haut-pas. Vistes-vous iamaïs vn remuē-
lieu des mēt si farouche, ny de si mauuais exēple que ce-
moines qui stuy? Aussi dieu, pour monstrier cōbien cela luy
y estoient. auoit esté desplaisant, lāça six sepmaines apres
Moines de son foudre sur le clocher de l'Eglise de S. ma-
S. Magloi- gloire. Sinistre presage, disoy-ie lors, d'vn plus
re trans- grand tonnerre qui tomberoit sur le chef de
fere & à S. nostre Roy, pour auoir banny de sa ville prin-
Jacques cipale, & relegué à vn faux-bourg la Gloire.
du Haut- de son premier deuancier. Le plus beau
pas. ioyau que nous auions de la Royauté, &
Le Clocher comme l'ancien Palladiō de la ville de Troye,
fondroyé. estoient les deux vrays Croix, que de toute
Les deux ancienneté on gardoit avec grande deuotion
vrays dedans la S. Chapelle de Paris, dont l'vne fut
Croix en la derobee so' le regne du feu Roy, sās que iamaïs
sainte on ait peu descouurir qui en auoit esté le larrō.
Chapelle. Il n'est pas que hors ce grand Temple de S.
Dont l'vne Denys, Sepulchre anciē de nos Rois, la Roine
est derobee. Mere n'eust fait bastir trois ou quatre Chapel-
Chapelles les, pour y loger le corps du Roy son mary,
basties à puis le sien, & ceux de messieurs leurs enfans;
S Denys cōme si l'Eglise n'eust esté assez digne de leurs
pour la se- sepultures. Qui me sembloit ne leur promet-
pulture de tre rien de bon, pour le respect ancien que nos
Henry II. Rois mourants auoyent porté à cette Eglise,
& les siēs. de voir tous ces princes se preparer, apres leurs
 morts, logis hors d'icelle. Nous tenons d'vne
 lōguē ancienneté, qu'il y a quelque puissance
 aux nombres. Et de là vient, que nous craignōs

de mourir le 63. an, comme estât le Clymacteric de nostre aage. Et ie voyois que Bôdin, & le Seigneur de la Nouë apres lui, auoient remarqué en nostre roy, qu'il estoit le 63. de nos rois, depuis Pharamond; Et si nous voulions adiouster foy à ceste nouuelle superstition, qui s'est insinuee depuis quelques anneés dedans ceste France, que se trouuans treize à table pour repaistre, il y en auoit l'un de la troupe qui mourroit dedâs l'an, nostre Roy se trouuoit le 13. depuis Philippe de Valois. Mais sur tout, ce qui me faisoit plus craindre, estoit, que pour conseruer sa santé, il portoit la teste raze, par le conseil de ses Medecins, vsant d'une faulx perruque. Et ie disois, que la longue cheuelure, souz la premiere lignee de nos rois, auoit esté la plus signalee remarque de leur Royauté. Finalement i'adioustois à tout cela le songe par luy fait, que ie vous ay ci-dessus recité. Toutes lesquelles particularitez ramassées, par vne humeur Saturnienne & melancholique, qui me fait quelquefois bône compagnie, me faisoient craindre de luy, ce que i'ay veu depuis aduenir. Ioint que ie le voyois assez disposé à se perdre, par ses actiôs & deportemens. Il n'est pas qu'é les principaux fauoris on n'y ait veu du malheur: Car les vns furent tuez de morts violentes, qui par assassin comme Lignerolles, le Gast, S. Maigrin: qui par Duël, comme Cailus & Maugiron; & le dernier en bataille rangee, comme le Duc de Joyeuse: & les autres disgraciez par leur maistre, comme Souuray, Sainct Luc, D'O, Puybrac, Roissi, Vie-de-ville. Il

*Fauoris de
Henry 3.
ont eu du
malheur,
& en
leurs vies
& en leurs
morts.*

*Quel il e-
stois en ses
amitez.*

aimoit sans mesure ceux qu'il fauorisoit, s'as-
sçauoir pourquoy; & pendant ceste opinion il les
gratifoit aussi d'une infinité de liberalitez sans
mesure. Et à la fin les licentioit aussi, sans sça-
uoir pourquoy, sinõ qu'il en estoit las. Le Sieur
d'Espernon, qui est celui qui commanda plus
long temps à ses volonte, ne s'en peut en fin
dispenser. Toutes ces circonstances m'ont pas-
sé, pendant son regne, deuant les yeux, qui ne
me presagissoient rien d'agrecable. Et neantmoins
pour tout cela il ne m'est iamais entré en la te-
ste de quitter l'obeïssance que ie luy deuois,
pour m'adonner à autre parti, puis qu'il auoit
pleu à Dieu de me l'ordonner pour mon Roy.
Ainsi me delibere-je viure & mourir sous ce-
luy qui nous gouuenera desormais, sans en-
trer en aucun examen de sa conscience: car tel
que Dieu nous l'a donné, il nous le faut prendre.
Dieu sçait mieux ce qu'il nous faut, que nous-
mesmes. A Dieu.

A Madame la Duchesse de Rez.

*Il tice ma-
dame de
Rez de ce
qu'elle se
monstre
irip rues-
che à se re-
concilier a-
vec son fils,
puis luy re-
monstre les
moyens de
faire la re-
conciliation.*



Vand ie pris congé de vous, ie pen-
sois qu'eussiez fait non seulement
trefue, ains pleine paix avec vos
yeux: Toutesfois monsieur de Lié-
cour m'a dit qu'il vous a laissé en mesme de-
sarroy qu'estiez le premier iour des nou-
uelles. S'il est ainsi, ie suis d'aduis, qu'il
ne faut plus que vos seruiteurs & amis fassent
estat de vous consoler; mais bien de vous tanfer
à bonnes enseignes. Car pour dire ce que i'en
pense, vous n'estes tant affligée, comme prenez

plaisir de vous affliger. Monsieur le Marquis n'a fait acte de fils en vostre endroit. Vous en esmerueillezvous, puisque ne faites auourd'huy acte de mere enuers vos autres enfans ? Il n'a pitié de vous, qui estes sa mere; Et vous n'avez pitié des autres, auxquels voulez en contr'-échange faire porter la penitence du peché d'autrui. Quoy? si en vous opiniastrant mal à propos en vostre affliction, il aduenoit faute de vous, combien de morts trouuerions nous en vne mort, de laisser vos deux pauvres filles innocentes eslongnees de pere, d'oncle & de tâte? Ces deux obiects, qui se presentent iournallement deuant vostre face, ne vous doiuent ils aucunemét retenir? Vous avez aimé monsieur vostre fils, sur tous vos autres enfans. C'est vostre grief, dites vous. He! vraiment ie n'en doute point. Car vous le monstrez assez par effect, sans le dire. Mais pour cela vous faut-il auourd'huy rédre ennemie de vous & des vostres? Quand aurez mis la main sur vostre conscience, parauenture trouuerez vous, que vous seule estes cause de vostre mal; par ce qu'il aduient, que dieu, le grand pere de nous tous, pour nous enseigner d'aimer reglément nos enfans, nous afflige ordinairement par celuy sur lequel nous auions ietté nostre affection, au desauantage des autres: Et neantmoins si l'avez aimé, de tant plus serez vous contente à l'aduenir, quand aux premieres nouuelles que receurez de iuy, entendrez, qu'il se conformera en tout & par tout à vos volontez. Ielçay bien que vous me direz, que quand cela aduiedroit,

*Penitence
de Dieu
sur les pe-
res qui ai-
ment de-
sormais é-
ment quel-
ques uns de
leurs enfans*

la cicatrice ne lairroit tousiours de paroistre en vostre famille. Car pour bien dire, c'est ainsi que plus nous auons d'entendement, & plus nous nous flattons, pour nous nourrir en nos aduersitez & miseres. Mais, dites moy ie vous supplie, en quoy a-il encores failly? En vne volunté seulement; d'autant qu'il n'est arriué iusques à l'effet. Quand il auroit passé outre, & qu'auec vne penitence condigne il changeroit maintenant d'opinion, pour vous rendre l'obeissance qu'il doit, ne le deuriez-vous embrasser de meisme deuotion que deuant? En vn mot, c'est ce que Iesus-Christ nous a representé par la parabole de l'Enfant Prodigue. Cela n'est pas encores aduenue au vostre; Je le veux. Mais ie ne fais aucune doute, qu'il aduiendra, si vsez de la medecine que i'entends vous donner. Vous auez parlé à luy par lettres. Il est vostre fils, vous sa mere: Il vous recognoistra ie m'assure. Parlez maintenant à Dieu de tout vostre cœur. Il est vostre pere, vous sa fille; ie m'assure qu'il vous traitera, comme enfant. Quand ie vous dy, que parliez à Dieu, ie desire que laissiez ces ceremonies de Cour, qui ne sont que singeries: (I'vseray de cette honneste liberté enuers vous;) Garder la chambre, ou le liét, pour estre visité des vostres. C'est apporter quelque allegement au mal, mais non la vraye medecine. Ce n'est rien d'estre visité par les autres, si n'estes visité par vous: La plus belle retraite que puissiez auoir, est d'un Oratoire, ou bien faire vn Oratoire en vous de vous mesmes. Vser de vos larmes, non afin

*Singeries
de Cour.*

de seruir de malediction encontre vostre fils pour vne vangeance que rongez contre luy; mais bien de benediction enuers Dieu, affin que par sa bonté infinie, il le vueille remettre en son ancien chemin. Toutes ces extremitez de l'auoir trop aimé par le passé, & sur l'occurrence de ce qui s'offre, le trop haïr, sont vitieuses. Les deuotes prieres d'une bonne mere reduisirent S. Augustin au sein de l'Eglise, dont il s'estoit destourné. C'est le remede qu'il vous faut prendre, pour appaiser l'ire de Dieu, & par mesme moyen celle du peuple; Laquelle toutefois ne deuez mettre en ligne de compte, estant d'ailleurs asseurée de vostre conscience. Et si apres en auoir vſé de cette façon n'obtenez de ce grand consolateur ce que desirez, il faut auoir recours à ce general refrain, qu'il nous ordonne pour nos prieres: *Seigneur ta volonté soit faite, non la nostre*: & accompagner vos oraisons d'une patience: Car quant à moy, j'espere qu'en fin, tout ainsi que la maladie est venue inespérément, aussi s'en retournera-elle tout de la mesme façon, lors que penserez estre plus eslongnée de tout remede. A Dieu.

*Les prieres
de la mere
reduisirent
S. Augustin
au sein de
l'Eglise.*

A Mademoiselle de Guerliere.

E vous renuoye vostre fils, en obeissant à vos lettres; Et tant s'en faut qu'on puisse trouuer mauuais (comme craignez) le desir qu'avez de le reuoir, qu'au contraire il n'y a homme d'entendement, qui ne louë vostre affection. Il sera deormais en bon-
*Il renuoye à
Madamoi-
selle de
Guerliere
son fils a-
uec quel-
ques par-*

ties qu'il ne eschole. La seule presence d'une sage mere
avoit four- peut plus enuers ses enfans, que les exhortatiōs
ny pour de cent autres: Il est biē nay, mais vn peu ferme
luy: & luy en ses volonte, maladie qui luy est aucunemēt
donne con- hereditaire de la part du pere, à laquelle saurez
seil comme bien remedier, mesmement pour la despenſe.
elle le doit
gouverner.

Croyez que ie suis honteux des parties, que ie vous euoye, vous assureāt qu'il m'a plus cousté de choleres en les fournissant, qu'il ne vous coustera d'argent en les acquittant. Car quelque chose qu'il me promist, m'importunant par belles paroles, si est-ce qu'apres le gros tourney, il ne rabatoit rien en fin deses opiniōs. Il falloit qu'il feust satisfait à son poinct, & en estoit quitte pour vne miēne cholere, que ie tournoy apres en rizée. Quant à ce que me souhaitez par de là, ie vous en remercie; Et vous diray que ie n'ay souhait plus grand que celuy-là, pour le peu d'esperance que i'ay de vous reuoir. Bien vous diray-ie, que serez toujours presente dans mon ame. Le gage que i'auoy de vous chez moy, m'estoit vn grand contentement; Et me seroit vn merueilleux desplaisir de le perdre, n'estoit le plaisir que ie prens au plaisir que receurez le reuoyant. Et parce que ie fay mon propre de ce qui vous touche, ie me trouue bien empesché de ce qu'aurez à faire, apres auoir contenté les premiers mouuemens de vostre opinion. Si le retenez avec vous, ie crains que cette demeure ne luy soit vn aneantissement. De le renuoyer bien tost par decà, ie n'en suis aucunement d'aduis. Il y a en cette ville plusieurs belles

Aduis à la
mere sur ce
qu'elle doit
faire de son
fils.

Damoiselles, qu'il frequente. Il est beau, riche, bien aduenant, agreable en toutes cōpagnies & d'un aage disposé à l'amour. Ce qu'il veut, il le veut trop. S'il retournoit, ie craindroy vne chose, que ie ne desire voir. Tout ce que ie luy chantoy, estoit que voyant ces beautez, elles se deffendissent de leur honneur si elles pouuoient; mais luy sur tout, d'un mariage: Et au surplus, qu'en sa ieunesse s'il faisoit autrement qu'à point, il apprendroit de haïr vne femme auāt qu'il se feust dōné le loisir de l'aimer. C'est pourquoy ie pense que Dieu vous a inspiré de l'enuoyer querir maintenant. Non que pour cela ie vueille qu'entriez en vne mauuaise opinion de luy: Car ie le vous pleuuy pour l'un des plus accompliz gentilshommes qu'il y eust en cette ville. Mais plus il est accomply, plus il faut tascher de le conseruer. Vous vous donnerez bien garde, s'il vous plaist, de luy en faire aucun semblant, autrement me feriez tort; Et parauenture à vous-mesmes. Ce sont choses auxquelles les peres & meres peuuent remedier, sans mot dire. Je deuoy cet aduis à l'honneur que ie vous porte, & vous deuez cession à l'amitié que me portez. A Dieu.

A Monsieur de Guerliere.

E receu dernièrement des lettres de vous, telles que ie me promettoy; ie ^{il luy recommande l'obeissance enuers sa mere.} veux dire pleines d'amitié & douceur, dont ie vous remercie. Elles m'ont infiniment contenté, pour la bonne souuenance qu'auz

eue de moy. Au demeurant ie ne doute point, que ne vous comportiez de telle façon avec Madamoiselle vostre mere, que demeurerez grandement contents l'un de l'autre. Elle est non seulement mere, ains bonne & sage mere, n'ayant rien tant en affection apres Dieu, que vostre aduancement. En quoy la deuez seconder, & pour ce faire conformer toutes vos volontez aux siennes, & ne croire facilement vos premieres apprehensions. Le meilleur moyen que pourrez auoir pour obtenir d'elle ce que desirerez; voire de luy commander, (s'il m'est permis vser de ce mot) est en luy obeissant. Les vrayes images de Dieu sur la terre, sont les Peres & Meres enuers leurs enfans. Et tout ainsi que l'obeissance est le principal sacrifice que Dieu desire de nous; ainsi est-il des Peres & Meres à l'endroit de leurs enfans. Je ne vous prescheray avec vn plus long discours ceste obeissance, pour vous y voir assez enclin & disposé de vous mesmes. Bien vous prieray-je, de penser, que pour la longue & ancienne amitié que i'ay à vostre famille, ie penseroiy faillir à mon deuoir, si ie ne vous ramenteuois ce que ie pense estre du vostre. A Dieu.

A Madame de Ferriere.

*Il luy re-
presente les
malheurs
qui luy e-
stoient ar-
riuez, en
peu de tēps,
tant par la*

¶ E ne pense qu'il y ait homme dedans la France qui en son particulier ait eu plus de part à la calamité publique, que moy en moins de six ou sept mois. Car le dernier de mes enfans fut tué au mois de May en la ville de Mehun par la Ligue: ma femme constituée prisonniere dedans Paris au mois de Iuillet en-

suivant, & finalement estant arriuee le quin- *mort de son*
 ziesme d'Octob. 1590. en ceste ville de Tours, *filz, que par*
 pour viure en quelque repos avec moy, qua- *celle de sa*
 tre iours apres tomba malade d'une maladie *femme.*
 dont elle deceda le dernier du mois. Encorés
 que les deux premiers accidents m'eussent infi-
 nimét affligé, toutesfois recueillât mes esprits,
 apres auoir donné à nature ce que ie ne luy
 pouuois denier, ie me consolais, que mon fils
 estoit mort au seruice du Roy. Et que sa mort
 & la prison de sa mere me sembloient auoir
 eu ce bien, Quel vn auoit eu cest heur & hon-
 neur des'estre opiniastré dedans vne Tour, à la
 defense du siege de Mehun pour le seruice du
 Roy, & en ceste opinion lui seul auoir esté occis
 d'une canónade, sans autre meurtre du demeu-
 rant, parce que la ville se rendit tout aussi tost
 à la Ligue, par composition : & l'autre seule
 d'entre toutes les femmes des absens de Paris,
 auoit esté honoree d'une prison dedans le Lou-
 ure, pour n'auoir voulu contribuër à vne taille
 quel'on auoit imposee sur les Royalistes. Et de
 ces deux rencontres ie faisois dedans mon ame
 trophée. Mais quād c'est venu à la mort de ma
 femme, i'ay tout à fait quitté la partie. Car au-
 parauant ie me faisois accroire, que mon ab-
 sence de deux ans me seroit vne bonne leçon
 pour m'apprendre à supporter patiemment v-
 ne viduité, si elle m'arriuoit : Toutesfois ie
 me suis trouué si failli, que ie vous iure le *Larmes de*
 Dieu viuant, ne penser iamais à ma perte *M. Pas-*
 (& ien'y pense que trop souuent) que ie ne *quier pour*
 face vne fontaine de mes yeux, voire à *la mere de*
sa femme.

ceste heure que ie vous escrirs, ie serois hôteux
 si on me voyoit. De prendre consolation par
 les remonstrances de mes amis, qui ne me mā-
 quent, ie trouue la medecine non seulement
 foible, ains rengregement de douleur. De la
 trouuer dedans la longueur du temps, comme
 on me dit que c'est vn fidelle remede, ie ne l'ay
 encores espreuue. Bien vous dirai-je, que la
 plus grande consolation que i'aye eue, a esté
 par la venuë de monsieur d'Atichy vostre gé-
 dre, & de vostre fils, i'ay cuidé dire vostre petit
 mignon : mais ie l'ay trouué estre deuenü si
 grand, & de corps, & d'esprit, que ie ne l'oze-
 rois plus ainsi appeller. Ils me vindrent voir le
 iour des Innocens sur les huit heures du soir,
 & pour vous dire le vray, de premiere entrée
 ie ne les recognu, estans tous deux habillez de
 bure à la soldade: Mais soudain qu'ils se furent
 donnez à cognoistre, ie lalchay toute bride
 aux accolades, mesmes pour voir en l'vn l'ima-
 ge d'un personnage que i'auois pendant sa vie
 aimé, respecté, & honoré par dessus tous les
 autres du monde. Estans entrez dedans ma sa-
 le, ie m'esmoye d'eux quelle estoit leur delibe-
 ration: & apres vn long pourparler, le sieur
 d'Atichy m'ayant dict qu'ils alloient ensem-
 blément en Auvergne visiter les Seigneuries
 qu'il auoit acquises de la deffunte Roïne Me-
 re: Adonc d'une belle faillie ie me laissay em-
 porter par l'impatience, & luy dis, que d'une
 main souueraine ie me voulois saisir du fils:
 Scachant combien la mere porteroit impatié-
 ments'illuy mesauenoit quelque defastre sur

les champs, & encores plus quand il me fauient droit aux deux. Ils m'épayerent lors en la mesme monnoye que font les deffendeurs en vostre pais de Normandie, lesquels au bout de leurs deffenses, (ainsi que i'ay ouy dire) ont accoustumé de mettre ceste protestation, qu'ils retiennent à dire. Estans sur ce pied partis, le lendemain ils me firent cest honneur de venir prendre vn mauuais dîner avec moy, & lors monsieur d'Atichy me bailla deux lettres de vostre part; L'une que luy enuoyez, & l'autre à moy, par laquelle me priez de me charger de vostre fils, si ma commodité le pouuoit porter. Et par la sienne de ne me presenter la mienne, sinon qu'il me veit disposé à ce que desiriez. He! vraiment, dy-ie lors, vous estes vn maistre guerrier, d'auoir vsé de ce stratageme, & Madame vostre belle Mere trop retenüe enuers celuy qu'elle sçait luy estre dés pieça acquis. Je vous laisse le demeurant de ce qui s'est passé entre nous, pour vous dire en peu de paroles, que ie suis infinimēt glorieux de voir que me priez d'une chose, dōt ie m'estois moy mesme prié auant que d'auoir veu vos lettres; Vous asseurant, Madame, que vostre fils recevra de moy tout pareil traitement que les miens propres, en attendant que par la croissance de son aage & discretiō, nous puissiōs cognoistre en quelle emploie sō naturel se disposera. Naturel que i'estime la vraye touche en telles affaires, sans nous amuser à ce qui est de nos particulieres volontez. Il n'a que trop d'esprit & de cœur pour se faire vne belle fortune en

*A Monsieur de Charmeaux, Conseiller d'Etat,
& President en la Chambre des Comptes
de Tours.*

*Il luy ra-
conne son
voyage de
Cognac,
& ioüe la
fertilité du
pais.
i'cleurs en
Soldats
desguisez.*

*Saincte Li-
gue bien
nommee.*

*Pauvreté
du pais
extreme.*

Nous sommes en fin arriuez à Cōgnac,
où quand ie me seray recognu, i'en-
uoyeray Messagers de toutes parts
pour executer la Commission de la Chambre,
encores que les chemins ne soyent bonnemēt
ouuerts aux comptables. Car il y a tant de
voleurs sur les champs, qui sous le masque de
Soldats se diuersifient tantost en Ligueurs, tan-
tost en Royaux, pour tirer rançon des pas-
santz, qu'il est malaisé de s'exposer sur les chāps
sans hazard de sa personne ou de sa bourse.
Au demeurant nostre voyage a esté long, pour
les grandes troupes que monsieur d'Espéron
conduisoit; pēdant lequel sans liures ie me suis
amusé à lire les miseres du plat pays, & ay trou-
ué que ce n'est pas sans raison, que les Ligueurs
ont appellé leur party Saincte Ligue. Car si le
fondement de nostre Religion fut estably sur
la pauvreté, croyez que nous leur sommes grā-
dement redevables, nous ayant reduicts non
à pauvreté, ains mendicité. Nous sommes pas-
sez par tel grand Bourg, dans lequel n'y auoit
que quatre ou cinq pauvres mehnages, & ce-
pendant voulans nous loger representations ce
que l'on dit de saint Iean Baptiste; *Vox clamā-
tis in deserto.* Voire qu'il y en auoit quelques
vns des nostres, qui pour se garentir de la faim,

auoient recours à vne mauuaise paillassé, combien que ce soient choses mal compatibles ensemble, que la faim & le sommeil. Ny pour cela, nos soldats n'estoient pas plus gens de bié, és lieux où ils trouuoient à prendre. Iusques icy vous auez eu part à mon purgatoire; maintenant ie vous parleray de mon Paradis. Apres auoir sentile sincommoditez d'un chemin de quatorze iours, ie suis en fin arriué à Cognac; Je veux dire en vn país de permission. Il ne faut plus qu'on me solemnise nostre Touraine, pour le iardin de la France; Il n'est pas en rien comparable à cestuy, où s'il est iardin, cestuy est vn Paradis Terrestre. Ie n'vy iamaistelle abondance de bons fruiçts, grosses Pauies, Auberges, Muscats, Pommes, Poires, Pesches, Melons les plus sucrons que i'aye iamaismangé. Ie vous adiousterai Saffran, & Truffes; Avec cela bonnes chairs, bon pain, bonnes eaux le possible; Et qui est vne seconde Ame de nous, bons vinstant blancs que claires, qui donnent à l'estomach, non à la teste. Grosses Carpes, Brochets, & Truites en abondance. Ceste grande Riuiere incogneue, qui passoit au trauers de l'ancien Paradis Terrestre, s'est transformee en celle de la Charente, laquelle depuis la ville d'Angoulesme iusques à S. Sauinien, où elle va fondre en la Mer (qui disent 45. lieues) est bordée de Prez; & pour n'estre malgisante, comme vostre Loire, iamaism ne se desborde que pour le profit du país (ainsi que le Nil en Ægypte) &

*Loiange
de la ferti-
lité du país
de Cognac
en toute a-
bondance
de biens.*

*La Choren-
te belle &
fertile ri-
uiere.*

pour abreuer les prairies, quand elles se trouuent alterees. Elle est encores secondee d'une petite riuierẽ nommee la Touure, que Theuet disoit estre pauee de truites, tapissẽe de cygnes & bordẽe d'elcreuilles, qui dure enuiron quatre lieuës. Nous auons encores en cestuy nostre paradis vne particularitẽ qui n'estoit en l'autre. Car nous n'y auons le fruiet de science qui perdit Adam, pour le moins ignorons tous les mauuais bruiets de ce temps, qui ne font que nous affliger, sans y pouuoir mettre remede. Qui fait que viuons en quelque tranquillitẽ d'esprit au milieu de nos malheurs. Brief on appelle ce pais, la Chãpaigne, qui est de cinq ou six lieuës d'estendue. Et ie crain que le semblable ne m'aduienne, qu'à ce grand guerrier Hãnibal, quand il se perdit *in deliciis Campanis*. Vous penserez par auenture que ie me truffe. Or afin de ne rẽdre point vostre pẽser vain, ie vous enuoye vn paquet de Truffes, qui est le present d'vn mien bois, que ie vous prie receuoir de tel cœur qu'il vous est enuoyẽ. A Dieu.

*A Monsieur du Plessis Mornay, Gouverneur
pour le Roy en la ville de
Saulmur.*

*Il supplie
M. du
Plessis
d'empe-
cher enuers* **E** parleray à vous cõme à vous; Ie veux dire cõme à celuy que ie m'assẽure estre grandement zelateur du bien public; C'est pourquoy estant poussẽ d'vn mẽsme zele, ie vous escriray la presente d'vn telle libertẽ, que le deuoir

le deuoir de ma charge me le commande. L'ord^{re} le Roy qu'il auoit souz le feu Roy fait vn Edict portant re-
 tablissement d'une nouuelle chambre des Com-
 ptes en la Guyenne ; Cest Edict présenté au
 Parlement de Bordeaux pour le verifier, est
 vertueusement refusé. Qui fut cause d'en faire
 sursoir la poursuite. Dieu nous a depuis enuoyé
 le Roy à present regnant, souz lequel toutes
 gens de bien se promettent vn reestablissement
 de toutes choses de mal en bien, & de bien en
 mieux. Il n'est point nourry en ceste marchan-
 dise d'Edicts burseaux, lesquels il doit sur tout
 abhorrer, comme ayans cy-deuât causé la sub-
 uersion generale de l'Estat.

Toutesfois ie ne sçay quels hommes, qui n'ont
 moyen de s'enrichir que de la despoüille du peu-
 ple, veulent auourd'huy remettre cet Edict en
 auant. Si quelques personages d'honneur s'en
 rendoient instigateurs, certainement ie m'en
 tairoy; mais estât poursuui par vne vermine de
 gens, que par vn mot malheureusement nou-
 uveau nous auons nommé Partizans, ie vous en
 escriray plus hardiment ce que i'en pense. Je
 sçay bien qu'ils promettent quelque argent au
 Roy pour subuenir au defroy de la guerre;
 Mais fainants de s'estudier à la conseruation
 de l'Estat, ils le perdent. C'est proprement la
 poule d'Aesope, qui produisoit tous les iours vn
 œuf d'or, que son Maistre voulut tuër, pensant
 la trouuer toute d'or dedans ses entrailles; & n'y
 trouua qu'une semence de petits œufs non for-
 mez; perdant & sa poule & son reuenu quoti-
 dien tout ensemble. Tournez vostre esprit de

quelque façon que voudrez; vous ne trouuerés en tout ce mesnage que ruine, diminution de reputation du Roy enuers les bons & fideles subiects, qui ne craignent rien tant que telles noualitez, matiere de mesdisance de la part de ses ennemis, qui diront que c'est vne traitte & continuation des anciennes ruines, & que nous auons changé de personnes, non de mœurs. Surcharge infinie du pauvre peuple, sur lequel on assignera le payement de ces nouueaux gages, ores que ia il soit accablé de tailles, taillon, aides & subsides. Je vous dy nommément surcharge infinie: Car si vous considererez le peu de deniers qui entreront és coffres du Roy, & les mettez en la balance contre les gaiges qu'il faudra payer, il seroit plus expédient au Roy, qu'il prist argent à interest à vingt pour cent. Mais sur tout ie vous prie de considerer, qu'il n'y a rien qui puisse tant nuire aux affaires du Roy, que de demembrer la grád chambre des Comptes, qui seiourne auourd'huy à Tours, & laquelle sera, si Dieu plaist, bien tost restablie en son ancien manoir. Le malheur de nostre siecle est tel, qu'il n'y a presque Gouverneur de Prouince, qui ne vueille trancher du Prince souuerain, dedans son gouuernement. Adioustez luy avec cela vne chambre des Comptes, vous en ferez vn petit Roy, qui disposera des deniers Royaux à son plaisir & sans controolle. Par ce que cette nouvelle Chambre, exposée à sa mercy, ne sera pas assez forte pour luy faire teste. Ie ne le dy point pour monsieur le Marechal de Matignon, que ie

*Gouuer-
neurs des
Prouin-
ces comme
petits Prin-
ces.*

reconnoy pour trop sage & vertueux Seigneur: Mais apres luy il pourra arriuer vn autre au gouuernement de la Guyenne, dont on ne sera pastant aisé. Tant y a que c'est emorceller la Maiesté du Roy en autant de parcelles, cōme vous faites de Châbres. Puis que les finâces *Les Finances* sont les principaux nerfs de la chose publique, il *ces principaux nerfs* faut necessairement qu'il y ait vn grād College *de la chose publique.* en cette France, pour soustenir les droits du Roy, & s'opposer aux entreprisedes de ceux qui quelques fois licentieusement en abusent. Le Roy se paye de raison. Il a tres grand interest de n'offenser point tout d'un coup deux grâdes compagnies, nostre chambre des Comptes, & la Cour de Parlement de Bordeaux; laquelle a desia refusé la verification de cest Edit: Quand nos Rois se regleront par les remonstrances honnestes de leurs Cours Souueraines, ils cōmanderont fort aisément à leurs subiects. Depuis que d'une puissance absoluë le feu Roy s'en dispensa, quatre & cinq armées ne furent bastantes pour le faire obéir. Vous auez l'au-reille de nostre bon maistre, comme celuy qui pendant ses afflictions luy auez seruy d'un Cy-neas. Il est assié-gé de plusieurs importuns, nourris en la desbauche de l'autre Regne. Je vous prie que par vostre moyen cette lettre luy serue d'instructions & memoires sur ce qu'il aura à faire en l'erection de cette nouvelle Chambre. A Dieu.

*A Monsieur des Aigues, Procureur general du
Roy au Parlement de Bordeaux.*

*Il supplie
M. des Ai-
gues de s'o-
poser à l'e-
stablissement
d'une cha-
bre des
Comptes en
Guyenne,
comme il a-
uoit desia
faict autre-
fois.*



'Ancienne habitude que nous auons
euë autrefois ensemble, estans Aduo-
cats des parties, faict que vous & moy
representans aujour d'huy le public, ie m'adres-
se avec plus de confiance à vous pour vne affai-
re qui se presente, sur l'erection d'une nouvelle
chambre des Comptes en la Guyenne, dont
quelques partizans poursuivent la verifiatio.
Et en cecy ie me preparerois volontiers pour
vous induire à vous roidir encontre ceste nou-
ueauté par vne infinité de raisōs; mais ie ressem-
blerois ce sot Phormion, qui voulut faire le-
çon de l'art Militaire à ce grand Capitaine Hā-
nibal. Les conclusions qu'avez autrefois pri-
ses sur ceste affaire, & l'Arrest de la Cour por-
tant le refus del'Edict, me seruent d'une bonne
consultation, non pour vous persuader, ains
pour me persuader moy-mesme, de ce qui doit
estre fait. Si vous le fistes en vn regne, auquel la
porte estoit ouuerte à vne confusion d'Edicts
pecuniaires, dont le feu Roy vsoit à grāde per-
te de Finances, ie m'asseure que vous tous ne
serez aujour d'hui moins retenus, ayans affaire à
vn Roy qui ne respire que le reestablissement du
Royaume. Je vous supplie doncques, Mōsieur,
vouloir paracheuer cet ouurage, de mesme
vœu & vertu que l'avez encommencé. Quoy
faisant, le Roy, le peuple & la posterité vous
auront de l'obligation; & quant à moy, outre

la qualité que ie soustiens pour le public, si en mon particulier ie puis m'en reuanger; croyez que vous aurez tout le temps de ma vie, en moy vn homme qui se disposera de vous seruir. A Dieu.

A Monsieur de S. Marthe, Tresorier general de France en Poitou.

Victoire, Victoire, Victoire ! Car pour-
 Recit au
 long de la
 victoire
 d'Iury.
 quoi ne corneray-je par tout l'Vniuers la
 miraculeuse victoire du Roy à Iury ? Et
 afin qu'en entendiez tout au long les particu-
 laritez, telles qu'on me les a écrites : Le Roy
 ayant fait leuer le Siege de Meulan, où la Ligue
 s'oppinia-
 st six
 semaines au
 siege de
 Meulan.
 Dreux as-
 siegé par le
 Roy.
 festoit opiniastrée l'espace de six sepmaines,
 depuis pour ne demeurer sans mestier mener,
 il assiegca la ville de Dreux; pendant lequel
 Siege vint à l'ennemy. nouueau secours des
 pais-Bas de mille bons cheuaux, & pareil nom-
 bre de harquebuziers, conduits par le Comte
 d'Aiguemont; Qu'il occasionna de passer l'eau
 en deliberation de faire leuer le siege, ou don-
 ner vne bataille, dont il se promettoit le dessus,
 comme celuy qui auoit trois hommes pour vn.
 Le Roy de ce aduerty nous en escript à Tours,
 & commande de faire prieres publiques pour
 luy, en nostre Eglise. Ce luy est vne coustume
 fort familiere de commencer toutes ses actions,
 par le nom & aide de Dieu. Nous faisons pro-
 cession generale. Le Roy estoit de beaucoup
 le plus foible en nombre de gens : Toutes-fois
 poussé de l'assurance qu'il auoit en Dieu & en

son bõ droit, delibera de ne refuser le combat, encores qu'il en fust dissuadé par plusieurs grands Capitaines. Or voyez comme Dieu luy assiste en toutes ses deliberations. Deux iours auparauant la bataille, voicy monsieur de Montpensier avec cinq cens bons chenuaux : & le lendemain les Seigneurs de la Guiche & du Pleffis Mornay, avecques trois cens; conduisants outreplus, quatre-vingts mil escus, que l'on apportoit de la Rochelle, que le Roy dès l'instant mesmes fit distribuer à son armee, pour tenir chacun en haleine; Ne se reseruant pour luy autre chose, que l'esperance de la victoire. Je ne vous oublieray vne seule parcelle de ce qui s'est passé. Le Mardy, dont le lendemain on combattit, fut tenu conseil avec Messieurs les Princes & Marechaux de France, où il luy fut proposé que l'on ne donnoit point de batailles, sans s'asseurer d'un lieu de retraite, en cas de malheureux succez. Mais luy, d'un cœur genereux & magnanime, leur dit, qu'il les estimoit tous de mesme opinion que luy; & que de sa part il ne designoit autre lieu de retraite, que le champ, où se donneroit la bataille; voulant dire, qu'il estoit resolu d'y vaincre, ou de mourir. Recherchez les Apophthegmes de tous ces anciens guerriers, tant de la Grece que de Rome, vous n'en trouuerez point vn plus beau. Le Mercredy on vient aux mains, où nostre

*Secours
arrivé au
Roy fort à
propos.*

*Generosité
du Roy.*

*L'avant-
garde es-
branlée par
trois fois.*

avant-garde se trouua du commencement par deux & trois fois esbranlée; Mais fut vertueusement soustenuë par Messieurs les Princes de Conty & Duc de Montpensier, & de mon-

sieur le Marechal d'Aumont. Le Roy voyant
 lors ses affaires en mauuais termes, commence
 d'exhorter en peu de paroles les siens; & quel-
 ques vns faisans contenance de fuir; Tournez
 visage (leur dit-il) afin que si ne voulez com-
 battre, pour le moins me voyez mourir. Sur ce-
 ste parole luy & les siens, ayans vn *Vive Dieu*
 en la bouche, pour le mot du guet, il broche
 son cheual des esperons à la teste de tous les
 gens, & entre dans la meslee avec telle gene-
 rosité, que ses ennemis ne firent plus que con-
 niller. Il seroit impossible de dire les grands
 exploits d'armes qu'il fit. Sur ces entrefaites,
 voici vn autre nouveau surcroist, qui luy sur-
 uient inopinément. Monsieur de Humieres
 arriue avecques trois cens cheuaux, qui se jette
 pêle melle dans les ennemis, lesquels estimans
 que ce fust l'armee de monsieur de Longueuille,
 conduite souz son autorité, par le S. de la
 Noüe, prennent l'espouuante & se mettent à
 vauderoute : Leurs Suisses baissant leurs pic-
 ques se rendent à nostre mercy. Le Roy
 poursuit les fuyards avecques six-vingts cui-
 races, dont petit à petit il fut abandonné, ne
 luy en restant que dix & sept. Et comme il
 estoit en cette chasse, deux Cornettes Espa-
 gnoles passent d'vn costé, & trois del'autre,
 qui apportèrent quelque desfiance au Roy,
 lequel estant lors peu accompagné, choi-
 sit vn petit tertre, pour ne rien hazarder
 temerairement : Mais ces Espaignols n'a-
 yans cœur qu'à la fuite, passent outre :

*Vive ex-
 hortation
 du Roy.*

*Secours ar-
 riué fort à
 propos.*

*Les enne-
 mis s'es-
 branlent,
 & se met-
 tent en fuit-
 re.*

*Chasse du
 Roy.*

Et à leur queue se trouuent quatre vingts cheneaux. Ceux cy, dit-il lors, nous seruiron de curee. Et à l'instant les charge avec vne poignée de gens si à propos, qu'il les desfit tous. De ce pas il retourne, ayant le bras tout sanglant, & enflé des horions qu'il auoit donnez. Les nostres estimoient qu'il se fust perdu dedas le gros des ennemis; mais le voyant commencer de crier, *Vive le Roy*, avec vne fanfare & allegresse infinie. Le Comte d'Aiguemont rend les abois, demeurans les chemins jonchez d'une infinité de corps de nos ennemis. Et est vne chose digne vraiment de nostre Roy, que dedans la meëe, il auoit ceste parole souvent en la bouche, que l'on espargnast le sang des François le plus qu'il seroit possible. Les choses estans racoiffées, le lendemain vn Gentilhomme, voulant faire le bon valet, luy representa s'espee toute sanglante & pleine de haches, où il y auoit de la chair & des poils attachez; voulant en cela le flatter & monstrier de quelle hardiesse il s'estoit comporté le iour de deuant; Mais il commanda aussi tost qu'on la luy ostast; ne se voulant ressouuenir des hideurs à quoy vn champ de bataille l'auoit contrainct. Cela me remet en memoire d'un autre traitt de luy admirable; Car ayant obtenu vne autre grande victoire en la bataille de Coutras, où vne bonne partie de la Noblesse de France estoit morte; Luy estant encores au champ de bataille, ses principaux Capitaines, pour luy congratuler, luy montrants vne grãde couche de morts sur la place; *Ie ne m'en puis* (dit-il) *resioir, voyant que*

*Le Roy
seul espargner le sang
François,*

*Il ne veut
voir son espee
sanglante.*

mon malheur m'a faict sauuer ma vie par ma mort; *Dist notable du Roy en la iournee de*
 chercher mon gain en ma perte, & mon aduancement *Contras.*
 dedans ma ruine. Ie vous ay remarqué cecy en
 passant. Quant au surplus; En cette Bataille
 d'Iury le Roy n'auoit de gens de pied que six
 mille, & deux mille hommes de cheual, dont *Nombre*
 les huit cens luy estoient inopinément arri- *des hom-*
 uez deux iours deuant la bataille: L'ennemy *mes qui a-*
 douze mil hommes de pied, & quatre mille *uoit le Roy*
 cheuaux. Qui plus est, le Roy eust le loisir de *à la iour-*
 choisir le lieu, le iour, le temps & occasiõ pour *nee d'Iury.*
 combattre; s'estant fortifié d'un valon, dont on *Et celui de*
 ne le peut faire desloger le iour precedent. Et *l'ennemy.*
 qui est vne particularité fort remarquable,
 Lors que la bataille commença, on faisoit vne *Procession*
 Processiõ generale dedans ceste ville de Tours, *dans Tours*
 où estoient tous les pauures Mendiants, & en- *lors que la*
 cores les petits enfans, qui n'auoient autre mot *bataille*
 en bouche parmi les ruës qu'un, *commença.*
Vine le Roy. Ceste Procession dura iusques vers le midy, qui fut
 le temps auquel la bataille prit fin, comme si la
 victoire de nostre Roy n'eust dependu que des
 Oraisons de son peuple, tout ainsi que celles de
 Iosué Capitaine general des enfans d'Israël, des
 prieres de Moïse. Les nouuelles de ceste victoi-
 re apportees à Tours par Armaignac valet de
 chambre; iamais on ne vid plus d'allegresses.
 Messieurs les Cardinaux, la Cour de Parlemēt
 & chambre des Comptes s'assemblerent dès le
 matin à saint Gatien, où fut chanté vn *Te Deum.*
 Tout le peuple ferma ses boutiques toute la *chanté à*
 iournee, pour contribuer à ceste action de gra- *Tours.*
 ces; & le soir, sans aucune inionction du Ma-

170 LIVRE XIV. DES LETTRES
giltrat on fit feuz de ioye par toutes les ruës.
A Dieu.

*A Monsieur du Plessis Mornay, Gouverneur, &
Lieutenant general pour le Roy en la Ville
de Saulmur.*

*Il discours
sur les dons
qu'ont cou-
stume de
faire les
Rois, &
donne cer-
taines re-
gles qu'il y
faisdroit
observer.
Dons im-
mensés
perdent
l'Estat.*



Ly a enuiron deux mois, que ie vous es-
criuy les raisons pour lesquelles i'esti-
moy la nouuelle erection de la Cham-
bre de Guyenne estre d'vn tres grand prei-
dice à la France: affin qu'en attendant la venuë
de nos Deputez deuers le Roy, vous le peus-
siez rendre cependant capable aucunement de
ce fait là. Maintenant qu'ils sont arriuez, ie
vous entretiendray d'vn autre suiet, qui me
semble d'aussi grande importance. L'immésité
des Dons du feu Roy a perdu l'Estat. Depuis
qu'il a pleu à Dieu appeller le Roy à present
regnant à la Couronne, il n'y a hominè de bien
qui ne soit entré non seulement en esperance,
ains en vne ferme creance, qu'il reduira toutes
choses en leur ancien mesnage, pour estre &
tres-capable & tres-disposé à ce faire. Tout es-
fois ie nescay comment le malheur de la Frâce
est tel, que depuis sept ou huit mois on nous a
enuoyé des dons de trente, quarante, & cin-
quante mil escuz, pour verifïer; mesmes par
vn nouveau formulaire. Ceux qui sçauent la
desbauche de l'autre regne, s'associent avec les
Seigneurs qui ont bonne part aux graces du
Roy; Les vns administrant les inuentions;
les autres la faueur; tellement que par vnes

mesmes Lettres ils se trouuent deux donataires, & vont deux à deux, comme les freres mendians: asseuré prognostic que cette voye prenant trait, on reduira sans y penser le Royaume en mendicité. Le malheur est tel, pendât vne guerre ciuile, que le reuenu de trois & quatre Royaumes, tels que le nostre, n'est suffisant pour assouuir la concupiscence de ceux qui assistent leurs Rois. Soudain qu'un Prince est embarqué dans telles tempestes, ce ne sont que demandes & importunitéz induës. Les Seigneurs & Capitaines se font accroire, que receuant beaucoup de leur Roy, encores leur doit-il de retour. Contentez leurs opinions, vous perdez le Royaume; Ne les contentez, vous-vous perdez. S'ils ne vous brauent de paroles, ils vous morgueront de fascheus semblants; feront contenance de vouloir sonner la retraite en leurs maisons, & de vous abandonner au plus fort de vos affaires. Considerations vrayement, qui doiuent aucunement excuser les liberalitez extraordinaires d'un grand Prince, lequel en telles occurrences est contraint, comme le sage Nautonnier, caller la voile à la ré peste. Cependant les moyens d'un Roy s'espuisent, & s'espuisants, en pensant conseruer son estat, il le perd. Vous me demanderez, quel moyen il y a doncques entre ces deux extremitéz? Je vous diray en peu de paroles. Le naturel d'un Roy est d'auoir les mains ouuertes à tous ceux qui luy demandent: Que le Roy donne tant qu'il luy plaira; Mais qu'en donnant il face ceste reserue, que les gens de sa

*Dans im-
mens
perdent
l'Estat.*

*Prudence à
remarquer
à un Roy
en matiere
de dons.*

chambre des Comptes, estans les anciens mesnagers, ne furent point establis par nos ancestres pour estre comme simples Tabellions, qui sans cognoissance de cause sont contrains de grossoyer la minute des contractz qui leur sont presentez, affin de les pouvoir puis apres mettre à execution; ains qu'ils peuuent modifier les Dons, tant selon leurs consciences, que reglement de l'ordonnance. Ce n'est pas vn petit secret en matiere d'Estat, qu'vn Roy assiegé d'vne infinité d'importuns, leur accorde ce qu'ils luy demandent; Et neantmoins que sans se fascher il permette à la Chambre d'exercer le deu de sa charge. Car en ce faisant, il fait deux vrais actes du Roy, l'vn en donnant; l'autre en n'enfraignant point les ordres anciens de sa Republique. Et dauantage il reiette toute l'enuie sur la Chambre; laquelle faisant son deuoir, ne se donne beaucoup de peine d'estre vne bute de mescontentement à tous ceux qu'elle esconduit. S'il fait estat de ne reuoquer aisément les Arrests de la Chambre par Iussions, qui ne sont que trop familiares au grand Seau, ce ne sera pas vn petit moyen, pour l'auancement de ses affaires. Non que ie vueille dire, que ceste regle doie estre perpetuellement obseruée. Mais quand de son propre mouuement, pour certaines bonnes considerations, il voudra faire sortir plein effect à ses volonte, il y a des moyens pour le contenter. I'adiousteray, que nous comptions anciennement par Liures en France. Dés & depuis l'an 1577. nous auons compté par escus. Et au lieu que per-

dions auparauant la France par Liures, nous la perdons maintenant par Escus. C'est à dire, de deux fois plus, que nous ne faisions: Ne coustât non plus à vn Roy de donner dix mille escus, que dix mille Liures. Si mon souhait auoit lieu, ie voudrois qu'en toutes choses on comptast par escus; Mais en matiere de dons, par liures; parce que celuy qui hardimēt demande vingt-mil escus, auroit honte de demander soixante mille liures. Ie vous escri ceci librement, d'autāt que le deu de ma charge, & la deuotion que ie porte au seruice du Roy, me le commandent; vous priant de me conseruer en vos bonnes graces. A Dieu.

A Monsieur le Comte de Sanzay.

IE quinzième de ce mois d'Aoust, *Il raconte*
iour de l'Assomption nostre dame, *comment*
est aduenu en ceste ville de Tours le *M. de Gui-*
plus admirable trait d'histoire que *se se finna*
de prison.
l'on ait iamais leu ny veu. Mōsieur de Guise s'est
sauué. Vous sçauiez que le feu Roy l'auoit bail-
lé en garde à Rouuré, Lieutenant du Seigneur
de Larchant; & apres luy auoir fait changer de
diuerſes prisons, en fin choisit pour sa demeure
le Donjon du Chasteau de Tours, luy baillant
quelques Gardes Françoises, Escossoises & de
Suiſſes, affin d'oster tous moyēs de corruption. *Monsieur*
L'ordre que Rouuré y tenoit, estoit, que ce *de Guise*
ieune Prince estoit tousiours ſuiui d'vn exempt *comment*
des Gardes & de quatre soldats, qui ne le per- *gardé par*
Rouuré.

doiét de veuë, ores qu'il luy permit de picquer cheuaux dans la Cour, tirer des armes & tous autres nobles exercices. Luy qui n'auoit autre chose en l'opinion, que de sortir à quelque condition que ce fust, voire au prix de sa vie, dōne aduis à monsieur de la Chastre de l'entreprise qu'il brasloit, comme à celuy auquel il auoit entiere confiance, pour le lieu qu'il auoit tenu pres de feu son pere. Le Seigneur de la Chastre; qui lors estoit à Orleans, depesche son fils avecques plusieurs troupes vers Selles, qui s'approche iusques à vn quart de lieuë de nostre ville; Qui nous apporta vn grand estonnement. Et comme Dieu esbloiit les yeux des plus clairvoyants, quand il veut que quelque chose s'execute, aussi nul de nous ne jette sa veuë sur le prisonnier, ains sur vn autre grand Seigneur qui estoit dans la ville, quel'on disoit lors estre en mauuais mesnage avec le Roy. Chacun s'arme la veille de nostre Dame, & se met en place: La plus part en resolution de mettre barricades deuant le logis de ce grand Seigneur; Disants qu'il auoit quelque intelligence avec le Baron de la Chastre. Ceste iournee se passe avec vne emotion admirable; toutesfois le lendemain les choses se trouuerent si r'acoiffées, que vous n'eussiez pas dict que le iour precedent il y eust eu aucun murmure. Cela me faisoit souuenir du iour de Quaresme-prenant, où le commun peuple est si enragé en desbauche, qu'il semble ne deuoir estre iamais sage. Ce neantmoins le lendemain iour des Cendres, chacun se trouue si peneux, que nul ne penseroit que

*Ceux de
Tours fort
troubiez, à
la veuë des
Barons de
la Chastre.*

le iour precedent la foliesse fust donné aucun
 priuilege sur nous. Ceste rumeur generale de
 la ville sembloit estre vn suffisant moyen, pour
 tenir monsieur de Guise en ceruelle, & l'em-
 pescher de passer plus outre à son dessein :
 Toutesfois, passant par dessus tous destourbiers,
 voicy comme il meine son faict. Il auoit don-
 né ordre quelques iours auparauant de se fai-
 re apporter des cordes dans du linge blanc, par
 vne Lauandiere. Le iour de l'Assomption il
 fait ses Pasques, & avec luy Penard Exempt
 des Gardes, qui le deuoit accompagner ce
 iour là. De là ils se mettent à table, & avec-
 ques eux vn autre Exempt, nommé Monglart,
 homme facetieux, que ce ieune Prince pria de
 s'en aller; parce qu'il vouloit employer toute
 ceste iournee à deuotion, non à rire. Apres
 dîner il descend en la Cour avecques Penard,
 ainsi que les Gardes disnoient en son anti-châ-
 bre. Pendant ces choses, deux de ses gens don-
 noient ordre d'attacher les cordes au plus haut
 du Chasteau, qui regarde sur la Riuierre pres
 du Pont. Cela se dressoit à vnze heures du
 matin, iusques à vne heure, pendant lequel
 temps les portes de la ville sont fermées,
 chacun estant lors retiré en sa maison, pour
 prendre son repas. Qui est vne discipline
 que l'on a apporté presque en toutes les vil-
 les de dessus Loire. Comme ce Prince estoit
 en bas, il propose vn nouveau jeu à Penard, qui
 seroit celuy d'eux, qui auroit le premier gagné
 le haut d'vn long escallier à cloche-pied.
 Luy qui estoit prompt en jambe, gaigne

*Les cordes
 luy sont
 apportees
 en du linge
 blanc.*

*Traict de
 souplesse
 fort subtil-
 ment soüé
 par M. de
 Guise.*

*Comment
il se faisoit.*

le deuant; & se voyant au dessus de luy de douze ou quinze degrez, commence à toute courle de iouer des deux jambes, suiuy de mesme vitesse par l'autre; passe au trauers de l'anti-chambre, où les soldats prenoient leur refection, & entrant en vne autre chambre ferme la porte sur soy au verrouil; disant que c'estoit gageure. Penard le somme d'ouurir, ou qu'il rompra la porte. Cepédât il entre en vn petit escallier, sur lequel il ferme vne autre porte sur soy, & môte au dessus de la Tour, où il est descendu par deux siens valets, lesquels se descendent apres luy. Les Gardes se doutans de ce qui estoit, rompēt l'vne & l'autre porte, & montez au dessus de la Tour, trouuent qu'il n'y auoit plus que le nid, & que l'oiseau s'en estoit enuolé. Infiniment estonnez ils donnent l'alarme chaude par toute la ville. Tout cela ne pouuoit estre sans quelque bon entreiect de temps, durant lequel le prisonnier ayant gaigné le bas, eust loisir de gagner le haut : Mais d'vne façō qui merite d'estre sceuë. Cōme il couroit le long de la Riniere sans chapeau, suiui de ces deux seruiteurs; quelque femme de delà l'eau s'escria, que le prisonnier eua-doit, mais sa voix fut ou negligee, ou non recueillie du voisiné. Luy d'vn autre costé trouue vne Boulangere, qui abreuuoit vne meschante Iument chargee d'vn Bast: Il monte dessus; & apres auoir longuement tracassé, finalement il passe la Riniere du Cher, avec ses gens dans vne Nasse. De là courant à toute bride, sans sçauoir quelle route il deuoit tenir, il est accueilli par vn soldat Ligueur, nommé Corbeau, autrefois
Sergent

Sergent des Tailles en l'Election de Tours. Cestuy bien monté luy commande de demeurer. Monsieur de Guise, estimant que c'estoit quelque soldat de la garnison de la ville, qui fust en queste pour le reprendre, Luy dit, qu'il se rendoit à luy, & qu'au fort il en seroit quitte pour retourner en sa prison. Le soldat esmerueillé de ceste responce, demande son nom. Il luy respond qu'il estoit Guise. A ce mot le soldat descend, luy embrassant les genoux, & le monte sur son cheual, allant trouuer le demeurant des troupes, qui rodoient ceste plaine attendant pleines nouvelles de ce Seigneur. De là, apres plusieurs caresses ils s'en allerent à Selles, où ils arriuerent sur la minuit. Et les nostres qui s'estoiēt mis par les champs pour le reprendre, s'en retournerent sans aucun effect; estant chacun infiniment estonné de cette inesperee euasion. Maintenant chacun de nous fait diuers commentaires; Les Mefdisans se font accroire, que si le Roy en est fasché, monsieur de Mayenne ne le fera pas moins. Par ce que ce luy sera bailler vn corriual de sa grandeur, fôdé sur la seule memoire de son pere. En quoy, à mon iugement, il y eust eu quelque apparence, si apres la mort du pere, le fils n'eust esté emprisonné; Mais pendant l'espace de trois ans, toutes les seruitudes quel'on auoit vouees au defunct, se sont oubliees, & ont pris nouvelles racines en la grâdeur de monsieur de Mayene. Au demeurant ie ne vous puis dire quelle sera la fortune de ce ieune Prince. Mais remettant deuant mes yeux & la Sagesse, & la Magnani-

*Est reconnu
& monte
par un sol-
dat Li-
gueur.*

*Iugements
diuers sur
ce fait.*


*Sagesse &
magnani-
mité re-
marquee
en cest ac-
te.*

mité & l'heur qui se font trouuez en cet acte, ie ne me puis rien promettre de petit deluy à l'aduenir; Sageste, en ce qu'il choisit vn iour de deuotion tel que celuy-là, & heure en laquelle il ne pouuoit estre bonnement veu ny promptement recoux; mesmes qu'il fit ce iour là ses Pasques: Car s'il le fit par Religion, c'estoit assseurer son Ame, si en descendant il fust mesadueni de sa vie; si pour amuser ses gardes, c'estoit vn conseil qui passoit grandement sa ieunesse. Ie vous adioust de quel artifice il donna la muse à Penard, & pareillemét aux autres gardes: Magnanimité, de s'estre exposé à tel dāger, veu la hauteur du lieu d'où il descendoit. Et finalement vn Heur, qu'apres auoir tracassé d'une part & d'autre, sans tenir sentier ny voye assseuree, il soit arriué à port de salut. Les ieunes des Princes assiegees comme de cettuy, sortants du danger où elles estoient, ne promettent puis apres que toute grandeur; Ioint que plusieurs en matieres de guerre adorent plus le Soleil leuant que couchāt. Ie vous veux icy adiouster, que ce mois d'Aoust a porté quatre ou cinq visages d'histoire dignes d'estre ramenteux à vne lōgue posterité. Car en iceluy on a publié au Parlement de Tours vn Edict, par lequel il est permis à tous ceux de la Religio nouvelle, d'estre promeus à toutes sortes d'Estats. D'ailleurs a esté donné arrest solemnel, par lequel il est ordonné que la Bulle du Pape, qui nous auoit tous excommuniez, pour suiure le party de nostre Roy, seroit non seulement lacerée, ains arse & brulee en plein marché. Ce

Choses remarquables arriuees au mois d'Aoust de l'ann 1591. Edict en faueur de ceux de la Religion nouvelle. La Bulle du Pape lacerée & brulee en plein marché.

qui a esté fait par l'executeur de la haute iustice. *Capitaines*
 Deux braues Capitaines morts; La Nouë tué *morts.*
 en la Bretaigue, & Chastillon fils de l'Admiral,
 mort de maladie en son liët. Et en fin la rupture
 des prisons de monsieur de Guise. A Dieu. De
 Tours le dernier du mois d'Aoust mil cinq
 cens nonante & vn.

A Mademoiselle de Forges.

 'Ay veu le gentilhomme dont m'auez *Il la re-*
 escript. La bonne bouche que semez de *mercie de*
 moy a esté cause de nostre entre-veuë. *bon brust*
 Je nescay si ie vous en doy scauoir gré, crai- *qu'elle fait*
 gnant que l'honneur que me faites ne me *courir de*
 trouue à deshonneur: Par ce que trompetez *luy.*
 tant mes valeurs en mon absence à ceux qui
 vous gouernent, qu'il est impossible que ma
 presence y satsface; & que celuy qui m'halene
 apres, ne se trouue deceu d'outre moitié de
 iuste prix; si ce n'est que charmé de vostre bien
 dire, il pense voir en moy plusieurs choses qui
 n'y sont. Nous ressemblons aux païsages des
 peintres, ausquels de loing vous pensez voir,
 qui hommes & femmes dançants ensemble,
 qui des troupeaux de diuerfes bestes; mais
 plus vous en approchez, moins vous y trouuez
 de ce qu'en premiere apparence vous pensiez;
 Ainsi est il de nous tous, plus on aproche de
 nous par communications mutuelles, &
 moins on y trouue ce que l'on s'estoit pro-
 mis de nous. De moy, ie vous diray libre-
 ment, que ie n'ay autre perfection, que de
 recognoistre mes imperfections; Glorieux

toutes-fois, que i'aye peu gagner sur vostre bel esprit ceste opinion qu'avez du mien; Qui m'est vne obligation de bien faire, & de demeurer à iamais, vostre seruiteur. A Dieu.

A Monsieur Fauchet, Conseiller du Roy, & premier President en sa Cour des Generaux des Monnoyes.

*il luy re-
monstre
comme il
ne doit e-
stre fâché
d'estre assés
en la cha-
bre des
Comptes a-
pres les
Maistres.*

E suis tres-aïse qu'au milieu de nostroubles & orages, soyez en fin surgi à bon port dedans la ville de Tours, & que Messieurs de nostre chambre des Comptes ayent avec eux, & vous & quelques vns de vostre compagnie pour l'exercice de vos charges; marry toutesfois que soyez marry d'auoir seance au dessous des Maistres : mesmes qu'en vouliez faire quelque instance. Et parce que sçauvez combié ie vous ay seruy à vostre reestablissemēt, ie m'asseure qu'apres m'auoir entēdu, fermerez le pas à vostre nouvelle opinion. Encōres que ie ne la trouue point trop estrange, non qu'en vostre particulier, ie ne la pense bonne, mais pour les martels & tintoins que l'honneur remuē en nos ames.

Trois especes de biens entre nous.

Il y a trois especes de biens entre nous, de l'ame, du corps, de fortune : La vertu, la santé, la richesse. Toutesfois i'oze presque dire qu'il y en a vne quatriesme, qui est comme quint'essentielle allambiquee de ces trois : C'est l'Honneur. Que s'il vous plaist balancer les choses à leur vray poinct, l'Honneur en soy n'est ny richesse, ny santé, ny vertu, & neantmoins il participe

L'honneur participe de toutes les trois.

de ces trois. Par ce que l'homme riche appete l'honneur, voire l'achete à prix d'argent; l'ambition du malade est de guerir: Mais en pleine sâté, il est fort aisé mêt chatoüillé de cest hõneur: & encores que la vertu qui affecte l'honneur se rède par ce moyen vitieuse; d'autât qu'il la faut aimer à cause d'elle seulement: Si est ce qu'il aduient ordinairement qu'elle soit suiuiue de l'Honneur: & qui plus est, que par l'opinion commune, l'Honneur soit vn acheminement à icelle. Qui fut cause que les Romains bastirent deux Temples attenants l'vn de l'autre, celuy d'Honneur & de la Vertu: Temple d'Hõneur (dy-ie) par lequel, comme par vn porche, on entroit dedans celuy de Vertu. Cela est cause que l'honneur estant façonné de ces trois pieces, il produit des effects estranges, & parauenture plus grands que les trois autres separément. Quelques vns font estat de la vertu; mais c'est de tant & entant que la commodité de leurs affaires les y pousse. Nous estudions à nostre santé, mais c'est pour viure plus longuement & à nostre aise. Nous trauaillons d'auoir des biës & richesses, il ne se faut enquerir pourquoy. Au contraire, le guerrier qui se met l'honneur en bute, passe par dessus sa vie, la foule aux pieds, & ne luy est rien de viure si son hõneur se trouuetant soit peu engagé. C'est pourquoy vous voyez le soldat aller d'un cœur franc à la bresche, avec vn ferme propos de mourir; mais de mourir (comme l'on dit) au liët d'hõneur. Vous voyez encores les Gentilshommes en chemise, avec l'espee & la dague, s'immoler au Dieu

*Temples de
l'Honneur
& de la
Vertu
pourquoy
bastis atten-
nants l'un
de l'autre.*

*L'Honneur
combien
forte touche*

*Mourir au
liët d'hon-
neur.*

Mars, pour le soubstenement de leur honneur.

Voilà comme se maintient l'Honneur par ceux qui manient l'espe: & à vray dire, ils nous enseignent qu'en quelque estat auquel soyons appelez, nous ne laissons aisément enjamber sur nos marches. Voyons maintenant quel est celuy de la plume. Si ie ne m'abuze il gist en deux fonctions: L'une qui despend de nostre fonds & estoc, l'autre de la ceremonie. L'appelle de nostre fonds, combattre à qui mieux mieux en l'exercice de nos Estats, r'enuier contre nos compagnons de nos restes en bien faisants: & faire paroistre à chacun qu'on est le premier de la compagnie, ores que le dernier en seance. Ainsi qu'il aduint autrefois au grand Epaminondas dedans Thebes, lequel pour raualler la grande authorité que par ses merites il auoit empietee sur ses concitoyens, fut en pleins comices pourueu du plus-vil Estat de la ville. Toutesfois il s'y comporta avec tant de dignité, dextérité & adresse, que sa charge estant expirée, elle fut ambitieusement pourchassée par ceux qui tenoient le plus grand rang. O que c'est vne belle chose, & digne d'un grand Magistrat, quand on dict que la dignité ne nous honore pastant, que nous l'honorons. Mais qui est celuy de nous tous, qui entre en ce noble champ de bataille? Nous auons seulement recours au second point de l'Honneur, qui gist en la ceremonie. Soudain que sommes entrez en un Estat, nous combatons pour la prefféance des Processions, offrandes, portes, tables, d'auoir le dessus par la ville; & pédât que

*Charge
vue enno-
blie par un
digne Ma-
gistrat.*

mettons toute nostre estude en ces ceremonies (que volontiers ie nommerois cingeries) nous ne nous dõons pas grande peine de faire correspondre nos suffisances & grãdeurs, à la grandeur de nos Estats. Qui me semble vne ambition inepte.

Ie ne veux pas vraiment dire qu'il faille negliger ce point; bien diray-ie, qu'en tout autre temps la dispute de la prellẽance estoit plus scãte qu'ẽ cestuy, mẽmes à vous, qui estes encores tout mouillẽ, & à peine auez recueilly les aix de vostre naufrage. Maintenant que ie voy toute nostre Frãce en armes, & l'Espagnol nostre enemy, auoir estẽ menẽ par la main dedans la ville de Paris, à nostre ruine, il me semble que ie songe quand ie voy que nous autres pauvres refugiez combatõs, non pour estẽ reintegrez dans nos biens, ains pour nos prellẽances.

Et neãtmoins affin que despoũillez ceste vaine *La chãbre* opinion de vostre entendemẽt, il ne faut point *des Comp-* faire de doute qu'anciennement nostre Chãbre *res auoit* auoit la cognoissance & iurisdiction sur le faict *ladis co-* des Mõnoyes, comme sur celuy des Comptes; *gnossance* chose que ie verifierois par vne infinitẽ de tes- *sur le faict* moignages, si ma Lettre les pouuoit porter; *des Mon-* *noyes.* Ioinct qu'en ceste affaire parauenture m'aduiẽdroit-il ce que l'on dit en commun prouerbe, de parler Latin deuant les Clercs. Depuis petit à petit on chãgea l'anciẽne Police, & le premier de nos rois qui y frappa coup plus hardimẽt, fut Philippe de Valois, sous lequel furent introduites plusieurs nouualitez, qui ont pris leurs accroissements avec le temps, tels que nous voyõs

aujour d'huy. Or quelque remuement de mes-
 nage qu'il y eut pour cet effect, si est-ce que
 pour la verification de mon dire, il n'en faut
 plus asseuré tesmoignage que l'assiette de la
 chambre des Monnoyes, que l'on voit proche
 de la nostre, comme sa fille. Et combien qu'on
 en fit vne Cour pour iuger des Monnoyes en
 dernier ressort, toutesfois nul Maistre des Mō-
 noyes n'estoit receu qu'il ne fit le sermēt en no-
 stre Chambre. Voire qu'à l'auenement du Roy
 Louys XII. à la Couronne, le Roy ayant de-
 cerné ses Lettres de confirmation aux Gene-
 raux des Monnoyes qui estoient huit, vn Ad-
 uocat, vn Procureur du Roy, vn Greffier, vn
 Receueur, & vn Essayeur general des Mon-
 noyes, ils presenterent leurs Lettres à nostre
 Chambre, & y firent tous le serment le hui-
 tiesme de Mars, 1498. Le premier qu'eustes
 iamais pour President, fut maistre Charle le
 Coq, qui presta aussi le serment en la Chambre
 le vingt-sixiesme de Mars 1522. sous le regne du
 Roy François I. de ce nom : & continua ceste
 police iusques au commencement du regne de
 Henry II. en la reception de tous les Maistres
 generaux des Monnoyes; Ny pour cela n'a-
 uoient seance au Bureau avec les Maistres, ains
 auoient sieges separez. Et quelque dignité qui
 fut à l'un d'eux sur ses compagnons, on ne fit ia-
 mais de doute que le Maistre des Comptes ne
 le precedast. Le Roy Philippe de Vallois en l'an
 1348. fit & crea vn Iean Poleuin, Ordinateur
 & gouuerneur General des Monnoyes, par des-
 sus les quatre maistres generaux qui lors estoient

*Offices esta-
 blis aux
 Monnoyes,
 present le
 serment en
 la chambre
 des Cōpres.*

*Ordinateur
 & Gou-
 uerneur
 General des
 Monnoyes.*

dedans Paris. C'estoit comme vn President entre ces Maistres des Monnoyes. Et de fait, il est quelquefois appellé Souuerain des Monnoyes, qui valoit autant comme President; parce que ceux qui furent premierement Presidents tant au Parlemēt. qu'aux Comptes, furent appelez Souuerains. Poleuin fut pourueu d'un Estat de Maistre des Comptes, exerçant tous les deux ensemble. Et en la generale suppression des offices (qui fut faite pendant la prison du Roy Iean, par les brigues du Roy de Nauarre en l'assemblée des trois Estats) cestuy auoit esté mis au rang des interdits: & quelques mois apres la fureur du peuple estant raquoisée, il fut restably par Charles V. lors Regent. Or par les Lettres generales de reestablishement du 24. de May, 1458. quand on parle particulièrement de Poleuin, qui fut restably, il est porté en ces mots. *Iean Poleuin, Maistre de la chambre des Comptes: General & Souuerain Maistre des Monnoyes du Royaume.* Vous voyez la Souueraineté des Monnoye smarcher apres la Maistrise des Comptes. Ie vous coteray encores vn autre exéple, que trouuerez plus palpable que cestui-cy. Ie vous ay dict, que les Maistres Generaux des Monnoyes lors de leurs receptions faisoient le serment à la chambre des Comptes; Ie ne vous ay rien touché de leur instalation. Ie la vous diray maintenant. La forme que l'on y obseruoit, estoit, que celuy qui se presentoit pour faire le serment, estoit auparauant certifié capable par les Generaux des Monnoyes, puis faisoit le serment à la Chambre. Le serment faict, elle

Forme observée en l'instalation des Generaux des Monnoyes anciennesmēt.

cōmettoit tel de messieurs les Maistres des Cōptes qu'il luy plaisoit : lequel se transportoit au Bureau des Monnoyes, & là se mettait au dessus des Presidens des Monnoyes en leurs chaires, installoit le nouveau receu. Cela se trouue en la reception de Maistre Gabriel Chirot General des Monnoyes, qui fut le douzième Iuillet 1574. portant le Registre, *Que Chirot auoit esté installé par Maistre Nicole du Pré, Conseiller & Maistre des Comptes, seant en la chambre des Monnoyes au haut lieu, & au dessus de Maistre Charles le Coq, Conseiller & Presidēt d'icelles Monnoyes.* Le semblable se trouue en Maistre Jacques de Tarennes, par Maistre Iean de Basdouiilliers 1527. & depuis en Maistre Iean Bernard, par le mesme Basdouiilliers, qui fut commis par la Chambre pour l'installation de l'un & de l'autre; & se trouue nommément qu'en les installant il prit son siege au dessus du Coq President. Si en vostre Chambre, où les presteances deuoient naturellemēt estre plus gardees à vos Presidents qu'ailleurs, ils quitterent ce grade, quelquefois au moindre de nos Maistres des Comptes (car il est certain que la Chambre ne comettoit les plus anciens Maistres à ces installations, ains quelquefois les derniers venus) vous ne deuez trouuer estrange que maintenant en ce Bureau ils vous precedent. Iamais il n'auoit esté veu qu'eussiez seance en nostre Bureau. Si on vous mandoit, on vous donnoit siege dehors. La necessité du temps a fait que la cognoissance des Monnoyes nous appartienne maintenant. Quoy

faisant ç'a esté remettre les choses en leur ancienne nature. Vray que la Chambre par vne debonnaireté qui luy est familiere, n'a point esté marrie qu'eussiez seance au Bureau, aux iours que l'on traicteroit des Monnoyes. Mais voyons si en cecy vous auez esté pirement traicté que les autres. Vous n'estes pas de meilleure condition que les Thresoriers Generaux de France, lesquels estoient anciennement de leur originaire nature de nostre corps. Quand ils viennent à nostre Bureau, on leur baille seance, voire à leurs Presidents, au lieu mesmes qu'on vous a assigné & aux vostres, au dessous de nos Maistres des Comptes. Et ne le trouuent estrange. • Quand Messieurs du Parlement y viennent, on leur baille la mesme seance; Mais ils y viennent pour les affaires qui concernent le Parlement, direz vous. I'en suis d'accord, vous aussi y estes pour celles qui regardent vos Monnoyes. Partant ne deuez estre de plus grand priuilege, que ces Messieurs là. Quand vous recueillirez toutes les particularitez par moy cy-dessus touchees, i'estime que vous mesmes serez le Iuge de vostre cause pour vous condamner. Il y eut anciennement deux ambitions contraires en deux personnages de marque dedans Rome. Celles de Iules Cesar, & Sertorius. Iules Cesar en vne petite ville se voyant le premier des autres disoit, qu'il aimoit mieux estre là le premier, que le trois ou quatriesme à Rome. Sertorius au côtraire comâdât absolument sur les espagnes, & Capitaine general d'une grâde armee, disoit qu'il eust mieux

Seance de ceux des autres Châmbres quand ils viennent à la Châbre des Cōptes.

Ambition diverse de Cesar & de Sertorius.

aimé estre le dernier Senateur dedans Rome, que de tenir le lieu qu'il auoit acquis en Espaigne. Je pense qu'il vous est plus seant d'estre pres de Messieurs des Comptes en ce Bureau, que celuy qu'estes en la chambre des Mōnoyes separee d'auec nous. A Dieu.

A Monsieur de Mille.

*Comment
il ne doit
rien faire
precipita-
ment en
son maria-
ge.*



À resolutiō que prenez de n'espouser iamais autre damoiselle que vostre maistresse, monstre combien vous l'aimez, & croy que n'entriez en ce vœu, si elle ne vous rendoit pareille deuotion. Sur tout iem'asseure que serez si sage de ne rien entreprendre sans le consentemēt de sa mere. Je plain en vostre resolution la longueur du temps, la patience extraordinaire de l'un & de l'autre, la desbauche de vostre estat, en laquelle il me semble que depuis toutes ces poursuites estes deuenu Maistre passé. Et à peu dire, tout ainsi que par autres miennes lettres ie vous mandois que ie ne pensois que ce mariage sortist si prompt effect qu'esperiez : En quoy mon prognostic n'a esté menteur; Aussi crainje qu'aprestant d'allees & venuës, quand il sera conlommé, ne receuiez tous deux le contentement reciproque que l'on desire en telle affaire. Ainsi l'ay-ie veu auenir en plusieurs autres mariages, qui se sont faits par amourettes. Vous m'en direz quelque iour des nouuelles, si la honte ne vous en empesche. Il est beaucoup plus mal-aisé de nous retenir en nos bones que

mauuaifes fortunes. Maintenant que pensez estre au dessus du vent en vostre maison, il me semble qu'auiez recherché ce iouiet pour vous affliger. Souuenez vous seulement qu'estes fils, & que le plus bel heritage que feu monsieur vostre pere vous ait laissé en mourant, est la memoire de son nom, & de ses vertus, contre laquelle ie vous prie rien entreprendre mal à propos. A Dieu.





L E

QVINZIESME

LIVRE DES LETTRES

D'ESTIENNE PASQUIER.

*A M^osieur de Souvray, Cheualier des deux Ordres,
Conseiller d'Estat, Gouverneur & Lieutenant Ge-
neral pour le Roy, en la ville de Tours
& pais de Touraine.*

*Protesta-
tion de son
obeissance
enuers luy,
& reco-
gnissance
de son de-
voir.*



Yant receut tant d'honneur, faueur,
& courtoisie de vous, lors que i'e-
stois vostre vassal, ie serois le plus in-
grat homme du monde, si apres m'e-
stre aucunement reconnu en ceste ville de Me-
lū, iene vous faisois encor' la mesme foy & hō-
mage que ie vous-ay faicte à Tours. Ceste cy
sera doncques, Monsieur, non pour vous man-
der des nouuelles de ce qui se passe par deça, dōt
estes assez informé ; ains des nouuelles toutes
vieilles, lesquelles toutesfois ne vieilliront ia-
mais en moy : C'est que, ny par la longueur du
temps, ny de la distāce des lieux, ny de quelque
eslongnemēt que ie face de vostre presence, ia-
mais ne s'eslongnera de moy l'enuie que i'ay de
vous faire tres-agreable seruice. Chose que de-
sirant vous faire paroistre par effect, & non de

LIV. XV. DES LET. D'EST. PASQ. 191
paroles, ie fermeray icy mes lettres , avec mes
tres-humbles recommandations à vos bonnes
graces. A Dieu.

A Madame de Rez.

Vous ne m'escriuez rien, que ie n'aye pre- *il luy re-*
ueu deslors que partistes de ceste ville de *part sur vi-*
Tours , non seulement pour la debon- *ne qu'elle*
nairété & courtoisie de nostre Roy , qui ne re- *luy auoir*
çoit comparaisson; mais aussi par ce que le meri- *enuoÿé, où*
tez entre toutes les Dames de la France. Il me *elle l'assèn-*
souuient que le feu Roy traictant la trefue a- *roit du bon*
uecques luy, auant leur entreueuë, dict à Ma- *accueil que*
dame d'Angoulesme , qui l'auoit gouverné à *elle auoir*
Saumur, que mal-aisément se pourroit-il con- *receu du*
tenter de luy , s'il n'abiuroit sa Religion. A *Roy.*
quoy elle respondit, qu'il ne le falloit d'ocques
voir ny parler à luy, parce que l'halenant on e-
stoit contrainct de l'aimer. Or ce qu'elle dict de
luy, ie le veux dire de vous. Il ne vous faut
gouverner, qui ne veut deuenir amoureux de
vos vertus. Cen'est doncques pas tant à luy,
que demeurez redeuable du bon accueil qu'il
vous a fait , comme à vous mesmes. Et de-
uez vous en remercier seulement. Et vous
donnant cét aduantage sur luy, il est si bon
Prince, qu'il n'en fera point marry , ny vous
pour cela n'en deuiendrez pas plus hautai-
ne. Mais à bon escient , Madame , auez-
vous esté si hardie de vous trouuer dans les
tranchees ? He vraiment ! si le Roy auoit
beaucoup de telles Amazones , il ne luy

faudroit rechercher secours estrange. Car quant à moy, ie ne pense point que nostre siege de Rouën porte vn plus grand guerrier que vous. Les autres prennent des prisonniers; mais ce sont ceux qui par malheur, ou faute de cœur tombent en leurs mains; Et vous par vos belles lettres m'avez fait vostre prisonnier; prisonnier (dy-ie) de si bonne guerre, que ie veux recognoistre n'auoir non autre Maistresse, ains Maistre que vous; disposé de receuoir en tout honneur vos commandements. A Dieu.

A Messieurs Loysel & Pithou, Aduocats au Parlement resseant à Paris.


Il escrit en Amy, & se plainct de l'iniure du temps qui empesche de faire tenir asseurement les lettres.

LE plus grand contentement que i'aye, est quand la voye m'est ouuerte pour vous escrire; Et combien que ie sache que le plus du temps c'est à coup perdu pour la difficulté des passages, si est ce que les escriuant ce m'est vn plaisir infiny. Ie deuise avec vous sur le papier, nonobstant le malheur du temps, me faisant accroire qu'estes presents, & bien aises d'estre gouuernez par celuy que scauez vous estre ancien Amy. En cette opinion ie me flatte, ou pour mieux dire, m'éyure, de sorte que ie mets toutes mes fascheries sous pieds. Il n'est pas dit que tous nos cōtentemēts doiuent estre tousiours veritables. On en reçoit quelque fois en songe. Mais pourquoy dy-ie, en songe, si tous mes plaisirs dependent plus de l'imagination que de l'effect? Cest pourquoy la voix commune du peuple dit, que nul n'est malheu-

malheureux que celuy qui le pense estre. Je m'estime doncques heureux vous escriuât, orès que pour l'empeschement des chemins, mes lettres ne vous soyent renduës, sous vne ferme assurance que i'ay, qu'estes assurez, qu'il n'y a paresse, ny oubliance en moy du deuoir & amitié que ie vous ay des pieça voüee. A Dieu.

Nul malheureux que celuy qui le pense estre.

A Monsieur Sublet, Abbé de Ferrieres.

 Vand ie considere que depuis mon partemēt de blois, ie ne vous ay gouuerné par mes lettres, il me semble auoir esté enueloppé d'un profond somne, ou malade d'une lethargie, qui m'a fait oublier mon deuoir; Maintenant que ie me resueille, ie veux aussi vous resueillir. Que faites vous? Que dites vous? A quoy passez vous le temps? Quelles nouuelles de vostre bonne Ville de Blois? Que iugez vous de nos affaires? vne courte paix? vne longue guerre? Voyla beaucoup de demandes en vn coup, & assez pour empescher vne plume; non toutesfois telle que la vostre, qui n'est point chiche de son ancre. Combien que ie demande beaucoup, si me contenteray-ie de peu, & me suffira de receuoir deux mots de lettre de vous, pour cognoistre quelle part i'ay en la continuation de vos bonnes graces. A Dieu.

Il s'excuse d'auoir tant tardé à escrire, & demande de ses nouuelles.

*A Monsieur Chalopin, Seigneur de
Chauron.*

*Remerci-
ment hon-
neste de ses
bons tras-
tements.*

E vous conseille d'estre desormais plus discourtois envers vos hostes & bons amis. Sça'-vous pourquoy ? Les honnestetez d'ot auez vlé en mon endroit, me coustét maintenant si cher, qu'il ne me reste qu'un lög & fascheux regret d'auoir quitté vostre maison. Si vous eussiez quelquefois tourné vostre bon visage à gauche, ce me seroit aujourd'huy quelque consolation ; mais de m'auoir toujours montré vne amitié sans respit, ç'a esté un charme pour me rendre, non vostre hoste, ains vostre prisonnier à iamais. L'adiouste avec cela, l'honneste conuersation de vostre voisiné ; mesmes des Damoiselles qui vous atouchent, suffisants objects pour faire perdre par leurs vertus les plus retenus Philosophes du monde. Or maintenant, que comme enfant perdu ie vous ay laissé, si me veux-ie retrouver en vous tous par ceste lettre ; vous priant asseurer de ma part toutes ces honnestes compagnies, qu'elles auront en moy tousiours un homme prest à les seruir ; & vous en vostre particulier en ferez estat, non entre, ains par dessus vos plus fidelles & asseurez amis. A Dieu. De Melun 1573.

A Monsieur Tambonneau, Conseiller d'Estat,
& President en la Chambre des
Comptes.


Dieu m'a fait d'une nature si hagarde, *Pourquoy*
que ie ne crain rien tât, que d'escrire à *il n'escrie se*
mes bons Seigneurs & amis. De me ra- *souvent à*
menteuoir à leurs bonnes graces par lettres, & *ses amis*
n'auoir autre subiect, il me semble que ce sont
parfums de Cour; De les repaistre de bayes ou
baliuernes, ie ne le veux. C'est vn mestier que
ie remets au tour de l'oreille passager, & non à
vn papier permanent. De leur mander des
nouuelles du temps, ie ne l'oze, & moins enco-
res les prognostics que i'en fais. Brief, ce m'est
vne vraye penitence, quand i'escry. A quel
propos tout cela? Pour vous prier, Monsieur,
de penser, que si i'ay vsé de ce mesme priuilege
en vostre endroit, ce n'a esté par oubliance de
vous, ains de moy. Bien diray-je, que vous es-
criuant maintenant, ce ne m'est pas vne peni-
tence; Et neantmoins ie ne vous escry à autre
fin, que pour faire penitence de ma faute. I'en
suis conpez & repens; & vous prie m'en donner
l'absolution. Qui sera telle, s'il vous plaist, qu'e
m'accusant vous m'excuserez; A la charge que
quand i'auray cest heur de vous gouverner en
presence, ie vengeray par tant de bons offices
cet tort, que connoistrez que ie suis à vous en
propriété, & aux autres seulement par em-
prunt. A Dieu. De Melun.

*A Monsieur de Charmeaux, Conseiller d'Estat,
& President en la Chambre
des Comptes.*

*Combien
son amitié
souffre
pour son
absence.*

Je ne pensoy point, qu'une amitié produisist des effects si estranges, que i'estreuve maintenāt; n'ayant aujourdhuy autre desir dans mon ame que d'estre du tout sans memoire; Affin que la souvenance que i'ay de vostre douce conuersation n'engendrast plus dans moy vne infinité de regrets, qui me font ordinaire compagnie. Car ne pensez pas, ie vous prie, que ie n'aye en cette ville de Melun tout subiect de contentement depuis les plus Grands, iusques aux plus petits; aimé de mōsieur de la grange-le-Roy, nostre Gouverneur, pour l'ancienne amitié, qui est entre luy & moy. L'un de mes enfans, qui commande sous luy à vne compagnie de gens de pied, pres d'une partie de mon bien; & ie ne tourne iamais mon penser vers vous, que soudain ie ne transforme mon plaisir en desplaisir. Ce sont les miraculeux effets de vostre bel esprit. Vous m'honorerez doncques, s'il vous plaist, de vos lettres; affin que ce soit vn refrigerer à ma douleur; Autrement ma maladie sera incurable. A Dieu.

A Mademoiselle de.


 Enous venez plus voir en cette Ville *Il se iouë avec elle, & luy montre combien il fait estat de son amitié.*
 sous tels gages. Comment! Qu'à vo-
 stre partement ayez emporté quant
 & vous tout le contentement, & n'a-
 yez laissé à vos amis qu'un fascheus regret?
 C'est payer vos hostes en tres mauuaile mon-
 noye. Et quant à moy, ie ne dormiray iamais
 en repos, que ie ne m'en soyevangé. Ie dy d'un
 ne braue vangeance, & digne d'un grand Ca-
 pitaine, tel que ie suis. Car bon gré, malgré, il
 faut que repreniez nos brizees; & quand ierez
 en cette Ville, ne pensez pas estre mon hostesse,
 comme feustes l'autre voyage. Ie vous feray
 ma prisonniere de bonne guerre, non obstant
 tous vos passeports. Il n'est point en la puissâce
 des Princes, tant d'un que d'autre party, de
 faire que ne soyez de bonne prise; & de ce en
 feray iuges ceux qui vous appartiennent. Ie
 scay bien que par vne folle presumption direz
 que l'ancienneté de mon aage m'en dispense,
 ou bien que pensant vous faire ma prisonniere,
 ie deuiendray moy mesme le vostre. C'est tout
 un; alors comme alors. Car y deusse ie
 perdre la vie, il faut que me repariez ce tort.
 A Dieu.

A Monsieur le Comte de Brienne.

*Combien il
se sent obli-
gé au Sieur
de Brienne
pour luy a-
voir fait
sortir de
Paris
quelques
moyens.*



'Attendez que ie vous remercie de la peine qu'il vous a pleu prendre, pour faire sortir de Paris en seurté le peu qui m'y restoit de ma ruine; d'autant que ie n'enregltre ce bon office au chapitre des plaisirs, ains des tyrannies qu'exercez sur vos seruiteurs. Ie vous estois acquis dès pieça, maintenant vous m'avez rendu vostre esclave, sans esperance de retourner iamais en mon ancienne liberté. Vous aduiserez doncques, Monsieur, de me commander. Car ie n'auray iamais repos en mon Ame, iusques à ce que par quelque bon service ie m'ésois reuangé. Cependant ie vous lairray vne bonne volonté pour ostage, qui ne prendra iamais fin. Et si apres la mort y a quelque ressentiment du passé, tousiours demeurera dans moy engrauee la memoire du bien & honneur qu'il vous a pleu me pourchasser. A Dieu,

Au Seigneur Abell' Angelier, Libraire.

*Il le re-
mercie du
Livre de
l'Eloquence
Françoise
qu'il luy a-
vois enuoyé*



'Ay receu ces iours passez le bel œuvre que m'avez enuoyé, dont ie vous remercie. La Frâce doit beaucoup à l'Auth eur. Et me semble, qu'il s'est fait grand tort, d'avoir teu son nom. Il est permis aux laides Da-

moiselles de se masquer, pour n'estre cognuës; Mais quant aux belles, ie les condamne d'aller à visage descouuert. S'il se fust nommé, il luy en fust pris comme à ceux qui pour contre-faire les Stoïques font vn traicté du mespris de la Gloire; toutesfois y mettans leurs noms demettent leurs œuures, par le moyé desquels ils veulent acquerir ce loz & honneur qu'ils font contenance de mespriser. Ainsi cestuy s'estât proposé de nous monstrier, combien nostre Eloquence Françoisse degene de l'ancienne Gregeoise ou Romaine, eust faict paroistre par son bien dire, qu'il le r'enuioit sur toute l'ancieneté; & eussions opposé son nom, pour faire contrequarre aux Demosthenes & Cicerons. S'il est hōme que cognoissiez, (comme ie m'asseur que faites) vous luy direz de ma part, que ie veux demeurer son valet; & tout d'une main qu'il entende les traueses que ie me suis donné en le lisant. Je recognoistray que du premier œil, ie me trouuay aucunement degousté de sa lecture; par ce qu'à la troisou quatriesme ligne il nous sert de ce mot, *Empirance*, que ie n'auois iamais leu qu'en luy, encores que la metaphore soit empruntée des Monnoyes; toutesfois vaincu de la beauté du titre, ie voulu poursuiure ma route; & vous diray franchement, qu'il m'aduint tout ainsi qu'aux yurongnes, lesquels rencontrés de bon vin, ne le laissent iusques à ce qu'ils soient yures; Ainsi me laissât emporter par ce bel esprit, ie me trouuay tellement surpris, que lisant sa premiere protestation, par laquelle il disoit ne vouloir parler

*Recit des
particulie-
res actions
que tint
M. Pasquier
en lisant
ce beau Li-
ure.*

des viuants, pour n'encourir tache de flaterie ou enuie; & voyant les beaux eloges dont il honnoroit quelques Aduocats de marque qui sont morts, ie commencay de vouloir mal à ma vie, estimant que si dieu m'eust voulu fauoriser d'un belle mort, peut estre eusse-ie esté enregistré dans ce noble Kalendrier. Vray que sur la fin il ferme le pas, par vn personnage viuant, duquel il fait grande commemoration sans le nommer. O que ie seroy (dy-ie lors) heureux, si ce benefice tomboit dessus moy ! non pas que ie le merite, mais par ce que ie le voudroy meriter. Puis tout à coup reuenant sur mon mieux penser, ie fy cest arrest en moy, que c'estoit à luy seul, auquel il falloit reseruer ce placard. A l'heure mesme ie me souuin, que tout ainsi qu'à la suite de son discours, il a voulu habiller Demosthene à la Françoisse, au plaidoyé le plus recommandé des siens; aussi ay-ie autre fois fait le semblable en celui de Ciceron, pour Milon; vous assurant que ie n'euy iamais tant de peine redigeant mes inuentions par escript, comme i'ay eu par cette traduction; Qui est vn labour merueilleusement miserable, ingrat & esclau; Et vous diray, qu'en mon epistre liminaire, ie me proposay, comme luy, de parler de nostre eloquence Françoisse: vray qu'il ne m'est point aduenue de passer vne condamnation si franche à nostre desauantage, cōme il fait. Car encores que ie soye d'accord, que pour estre nez sous vne Monarchie, nous n'ayons de si grands maistres & ouuriers de l'eloquence, comme en grece ou Rome, où ils

*Traduire
labour mi-
serable, in-
grat & es-
clau.*

viuoient sous vn Estat populaire; Si veulx ie
 croire, que s'il y a quelque tare chez nous, elle
 prouient de la disette de nos esprits; & non *Nostre vul-*
 de nostre vulgaire, que i'estime autant capable *gaire au-*
 & susceptible de tous beaux subiects, comme *tant suscep-*
 la langue Gregeoise ou Latine. En vn mot, si ie *tible des*
 n'estois mis au rang des disgratiez de Paris, *beaux su-*
 croyez que ie donneroy ordre, que vous ou *jets que le*
 quelqu'autre imprimeriez; & le Plaidoyé pour *grecos*
 Milon, que i'ay fait François, & l'Argument *Latin.*
 qui est long, où ie pense auoir recueilly tout ce
 que l'ancienneté en a dit; & par mesme moyen
 mon Epistre, dont ie suis aucunement amou-
 reux. Bien vous diray ie, que par vne outré-
 cuissance admirable, ie souhaiteroy que d'un costé
 fust le Latin, & de l'autre le François, pour les
 assortir ensemble, encores que ie sçache bien
 qu'une traduction ne viét iamais au parangon
 d'une inuention: Et si seroy si brauache d'y
 mettre mon nom, à la charge d'estre en mon
 absence nazardé par quelques sots, qui pour
 ne pouoir rien faire de leurs plumes, ne re-
 tirent aucun aduantage de leurs sottises, qu'en
 vilipendant les œuvres d'autrui. Voila en som-
 me ce que ie voulois vous escrire, tant pour
 vous remercier, que pour le communiquer à
 ce noble esprit, aux bonnes graces duquel ie
 desire estre recommandé. Je vous puis dire, a-
 uant que de clorre ma lettre, que i'ay paracheué,
 corrigé & mis au net les quatre derniers liures
 de mes Recherches, prests d'estre mis sous la
 presse; esperant faire vn recueil de toutes les let-
 tres que i'ay escrites depuis ces dernier trou-

blés. C'est en quoy ie trompe les malheurs de ce temps, attendant que Dieu, par sa sainte grace, nous réunisse tous ensemble. Quand verrez messieurs Loisel & Pithou, ie vous prie leur baiser les mains de ma part. De Melun ce xv. de Mars 1594.

A Madame de Ch.

*Il se ioie
sur une
peinture
de la Mag-
delaine que
ceste Da-
me luy
auoit en-
uoyé.*

ENtre toutes les bonnes parties que i'ay remarquées en vous, i'auoy tousiours fait estat de vostre bon iugement; mais maintenant i'en suis plus confirmé que iamais par le Tableau de la Magdelaine qu'il vous a pleu me donner. Car en somme, vous auez sagement reconnu, que mon aage n'estoit plus disposé à l'amour qu'en peinture. Et en outre auez estimé, que tout ainsi que la Magdelaine fit penitence de ses amours, aussi deuoy ie faire le semblable, si tant estoit que mon Ame eust esté autrefois trauersee de cette passion. Et neantmoins quelque chose qu'il en soit, si me dispenseray ie encores d'estre idolatre. (Il faut que cette parolle m'eschappe) de toutes les perfections que nature a pourtraites au vif en vous tant de corps que d'esprit. Ce sont les miracles que faites de rajeunir le vieux, renforcer les alangouriz; voire de faire reuiure les morts. Ie tourneroy volontiers le feuillet & diroy, de faire aussi mourir les viuants. Car à vray dire, vous exercez par vn mesme moyé l'un & l'autre. D'une chose me veux- ie plaindre, qu'ayez eu si peu de fiance en moy, de pen-

ser que si i'ay faict quelque chose pour vous, c'ait esté souz Popinion d'un present : Toute mon ambition est d'auoir ceste faueur d'estre aimé de vous, de meisme balance que ie vous honnore & respecte. Tout le demeurant ne gist qu'en peinture. A Dieu.

A Madamoiselle de.

Estimez vous en estre quitte pour vous taire, Madamoiselle la glorieuse? Quoy? que ie vous aye escript vne grande feuille de papier, que ie sçay vous auoir esté renduë, & que ne m'ayez daigné mander l'auoir receuë? Car de me rescrire, qu'elle vous eust esté agreable, ie ne l'attendois nullement, sçachant qu'eussiez esté menteuse. Je sçay que les medecines coustent infiniment à prendre: elles sont en les prenant ameres en la bouche, & estans prises causent vne infinité de trachees, auparauât quel'on cognoisse leurs saines operations. Le semblable est-il de ma lettre. C'est vne medecine pour guerir le mal d'esprit qui vous comâde maintenant. Avant que la puissiez, ie ne diray digerer, ains gouter, bon Dieu que ie ly en vostre visage de renfrongnemens, & en vostre Ame de trauerſes entre l'Ouy, & le Nenny! Et neantmoins croyez que ie l'ay faicte en amy: & si la sçauiez bien prendre, iamais Damoiselle ne s'en trouua mieux. Vous me direz: Medecin pense toy, toy mesmes. Et ie vous respondray par vne parole que nous enseigne nostre grâd & souuerain Medecin: M'amie faites ce qu'ils vo' disêt, & nō ce qu'ils fōt. C'est vrayemēt vne

*Il tance ce-
ste Damos-
selle de ce
qu'elle ne
luy auoit
fuit auoir ne
responſe a
vnequ'il
luy auoit
escriit.*

belle chose à toute honneste Damoiseile, telle que vous, de penser à vn mariage: mais auparavant que d'y entrer, il y a vne infinité de considerations, tant en general que particulier, lesquelles ie vous ay represétees par mes dernieres, comme vn frere feroit à sa sœur. A Dieu.

*A Monsieur de Sermoise, Conseiller du Roy,
& Maistre des Requestes ordinaire
de son Hostel.*

*Il le remer-
ce de quel-
ques offices
qu'il luy
auoit ren-
dus à pa-
ris.*

E vous remercie de la peine qu'auuez prise pour moy, mon fils de Bussi estant à Paris pour recueillir ce qui me restoit de mō naufrage. Ce plaisir est d'autant plus recommandable, que ie ne vous en auois osé prier, craignāt que le malheur des troubles eust enseuely dans vous, la memoire de nostre ancienne amitié. I'espere que dieu nous fera la grace de nous recognoistre tous dans quelques iours en vostre Paris; car nostre, ie ne l'osé encores dire. Et croyez que ie me feray lors payer par vous; & en cas semblable, vous, par moy, des arrerages des bons offices dont nous sommes demeurez reliquataires l'un enuers l'autre. Nostre amitié est fonciere; & ores qu'elle fust courāte, les cinq ans de l'Ordonnance ne sont encores expirez; Ioint qu'é temps de troubles & d'hostilité, nulle prescription n'a cours; & en tout euenement, ie vous prie que ceste missiue nous serue d'interruption. A Dieu.

Lettres du Seigneur Mornac, Advocat au Parlement de Paris ressassant à Tours, à Pasquier.

Ay leu auidement, non vne fois, ains deux, le discours par vous faict en qualité de Ligueur, adressé au Prince de la Ligue, dedans lequel combié que vostre nom n'y soit, & que soyiez recognu pour vn naturel contre-Ligueur, toutesfois nous l'aüons tous iugé en ceste ville estre de vostre creu, quelque masque & faux semblant dont l'ayez voulu reuestir. Car aux œuures qui sortent de vous, *Licet ipse sileas, totus es in vultu.* Et à la mienne volonté que chacun fust aussi bon François que vous, & apportast mesme deuotion que vous pour le repos general de nostre France. Je sauteray maintenant de vous à moy, pour vous dire qu'apres auoir plaidé ma cause contre la calomnie de ceux, qui pour empescher ma reception, soustenoient que dedäs mon nouveau Poëme des troubles, il y auoit quelque grain de la Ligue, en fin i'ay esté receu par Arrest en ma charge d'Advocat. Du depuis non content de ce qui regardoit l'Estat, i'ay voulu cōferer avec le Seigneur de l'Escalé, de ce qui concernoit l'œconomie de mon Liure, & singulierement de la description des villes, esquelles i'ay pris plaisir de m'esbaucher. Lequel n'y a trouué rien à redire. De maniere que ie me delibere d'orenauant, *Scaligero auspice*, à ma premiere commodité de l'exposer en lumiere. Mais c'est assez : *Ego enim Noctuum Athenas*, comme l'on dict. Les obligations, mō-

Il escrit à M. Pasquier qu'il a leu quelques escripts qu'il adreßoit aux Princes de la Ligue.

sieur, que ie vous ay, & l'honneur que me faites de m'aimer, m'ont excité à passer ceste leisure pour vous escrire le plaisir que j'ay eu à lire ce qui a esté à l'instant reconnu venir de vous; & vous prie de me tenir pour vostre tres-humble & tres-affectionné seruiteur, A Mornac.

*A Monsieur Mornac, Aduocat en la Cour de
Parlement scant à Tours.*

*Ayant respondu à la
siennes luy
dit le iuge-
ment qu'il
fait de son
Livre de
Poésie.*

NE pensez pas que le discours, dont me gratulez, soit prouenu de moy. C'a esté vne iuste douleur qui a aiguillé & mon esprit, & ma plume, pour le repos de nous tous. *Dole tantum* (disoit Ouide) *Sponte disertus eris*: Et neantmoins ie ne suis point si mal apriuoisé de moy, que ie ne reconnoisse fort bien, que l'honneur que me faites, est deu à vne belle affection que me portez, & non à l'estoffe ou bonne façon de l'ouurage. S'il est bié fait, i'en dois rédre graces à Dieu: Si mal, c'estes vous que ie doy remercier, qui en me loiant me donnez taiblement aduis de mieux faire. Mais cepédant prenez garde, que m'accablant de louanges, ne me faciez succomber sous le faix, me faisant d'un fol deuenir enragé. Nous, qui mettons quelque fois la main à la plume, ne sommes que trop idolatres de nous le plus du téps, sous faux gages. C'est pourquoy ie ne reçoys ces louanges de vostre part, sinon de tant, que ie les estime vray pourtrait de vostre amitié. Quant à vostre œuvre Poétique, ie ne le

ſçauroy aſſez haut-loüer, tant auez heureu-
 ſement représenté les malheurs de noſtre
 France, meſmes ayant le Doctel'Eſcalle pour
 parrain. Toutesſois, ſi me permettez vſer de
 l'honneſte franchiſe dont i'vſe enuerſtous mes
 amis, il me ſemble qu'eſteſtrop fréquent aux
 deſcriptions des villes dont parlez. Ny ce grãd
 Lucain, dont ie vous voy imitateur, ny tous les
 autres anciens Poëtes de nom, ſur le moule deſ-
 quels deuez compoſer voſtre Poëme, n'en ont
 vſé de cette façon. Je vous prie en aduertir
 voſtre Ariſtarque; Etſ'il condamne mon ad-
 uis, i'acquieſceray volontiers au ſien. La plus
 grande faute que nous faiſions en compoſant,
 eſt de ne pouuoir oſter nos mains du Tableau
 que traçons; eſtimant que d'en retrancher
 quelque choſe, ceſeroit nous couper vn doigt.
 Or quant à moy, il me ſemble qu'on doit plus
 priſer deux ou trois Tableaux mis en leur iour,
 qu'une centaine ſur leſquels ie ne me pour-
 ray donner le loisir d'aſſeoir ma veüe, ny
 mon iugement. Ne ſçauéz vous que le touſſe
 & multiplicité de ſentences aiguës de Se-
 neque le fit autresſois deſdaigner par quelques
 Autheurs anciens? Au contraire, que Plutar-
 que, pour y auoir eſté plus ſobre, ſerendit ad-
 mirable à la poſterité? Si ie ne m'abuse, trois ou
 quatre deſcriptions des villes principales de la
 France, rendoient voſtre labour plus accom-
 ply. Et pour ne perdre rien des fruitſ de voſtre
 Iardin, i'aimeroiſ mieux que fiſſiez vn Liure
 à part, où deſcriuiez par Chapitres toutes
 les autres villes, comme fit anciennement

*Senèque
 deſdaigné
 pour ſon
 trop de ſen-
 tences.
 Et Plutar-
 que recom-
 mândé pour
 en auoir
 eſté plus ſo-
 bre.*

nostre Aufone. Voyez comme ie m'acquitte enuers vous de ma debte. Vous m'avez fait cest honneur de me louer; & moy en contr'echange, ie vous controle, mais en cettuy il n'y a pas moins d'Amitié, qu'en l'autre. Et quand ne voudrez receuoir ce mien Conseil pour bõ & valable; pour le moins fera ce vous occasionner de me respondre, & par mesme moyen receuoir nouuelles de vous. A Dieu.

*A Monsieur de Charlonie, Preuost
d'Angoulesme.*

*Il louë son
Poëme sur
le nombre
quaternai-
re.*



E vous remercie de l'honneur qu'il vous a pleu me faire par vos lettres; nõ seulement sans l'auoir merité, mais sans que m'ayez iamais cognu de veuë. Si ie ne suis tel que dites, c'est me donner l'esperon de l'estre pour ne vous faire menteur. Entre tous les vers que m'avez enuoyez, ie louë vostre petit poëme du nombre Quaternaire. Qui est vne belle imitation de celuy d'Aufone, sur le Ternaire; Et de vos deux ieuz mis ensemble, on peut faire le septenaire; que l'on estime le plus parfait de tous les autres: Sur lequel aussi Philippe Beroalde se voulut autrefois iouer. Au demeurant il semble, que par forme de remplissage vous pouuez adiouter, que ce grand & inefable nom de Dieu, est en plusieurs langues seulement composé de quatre lettres; Et pour cette cause appellé par les grecs *παραχρηματις*; en Hebrieu, *Iehoa*; en Grec, *Σις*; en Latin *Dens*, en François, *Dieu*, en Italien, *Idio*; en Espagnol

*Le nom de
Dieu en
plusieurs
Langues
composé de
quatre let-
tres.*

Espagnol, *Dios*, en Allemand, *Gott*.

Qui est vne piece, laquelle bien mise en œuvre, n'empirera point vostre ouvrage; voire merite d'estre employee au frontispice, pour faire ce que disoit le Poëte; *Abs l'one principium*. C'est la monnoye, de laquelle i'entends vous payer, en recompense de ce que m'avez presté. A Dieu.

A M. Theodore Pasquier, son fils aisné, Advocat au Parlement de Paris, transferé à Tours.

LE Seigneur de Vitry s'est depuis quelques iours en ça reduit sous l'obeïssance du Roy, & à sa suite la ville de Meaux, dont il auoit le Gouvernemēt sous l'autorité de la Ligue. Je veux que l'on entende dedans vours, comme toutes choses se sont passees. Luy voyant la conuersion du Roy, ne se voulut du premier coup rendre des siens, craignant qu'il y eust de la dissimulation telle qu'un tas de Moines caffards, qui s'enrichissent des troubles, trompettent ordinairement dans leurs chaires. C'est pourquoy la trefue ayant esté iuree, il se donna loisir l'espace de cinq mois entiers, de considerer les deportemens, tant du Roy; que de la Ligue. Il voit que quelques traueses que le Legat, & autres telles Ames Espagnoles eussent apporté contre la conuersion du Roy; toutes fois ce bon Prince auoit enuoyé à Rome monsieur le Duc de Nevers, (qui entre tous les Catholiques porte son sauf-conduit sur le front) pour baiser de sa part les genoux du S.

*Il recite
comme
M. de Vi-
try print le
party du
Roy quit-
tant la Li-
gue, & en
sistre la
ville de
Meaux.*

*M. de Ne-
vers à Ro-
me pour
faire à sa
Sainteté
les soumis-
sions de sa
Majesté.*

pere, & receuoir pour luy absolutiõ de sa Sain-
 cteté. Que d'ũ autre costé les vrais supposts de la
 Ligue n'auoient aucune veine qui tendist à la
 reconciliation avec leur Prince legitime & na-
 turel. En fin voyant la trefue sur le poinct d'ex-
 pirer, & que de là en auant il n'estoit plus temps
 de conuiuer, il delibera de franchir le pas, & se
 rendre sous la subiection de son Roy, auquel il
 n'y auoit plus de si, qui empeschast de le reco-
 gnoistre. Il s'achemine avec sa famille à Meaux,
 en fait sortir les garnisons, & la remet en son
 ancienne liberté. Là il fait vne assemblee gene-
 rale en l'Hostel dela ville, où apres auoir re-
 mercié tous les habitans del'honneur qu'ils lui
 auoient faict estant leur Gouverneur; les prie
 de l'excuser si toutes choses ne s'estoient passées
 à leur contentement; Et leur declara que sa
 resolutiõ estoit de suiure le Roy, & le motif qui
 l'induisoit à ce faire. Et par ce qu'il entendoit de
 les laisser en leur franc-arbitre, leur remet-
 toit toute la charge & intendance qu'il auoit
 eüe sur eux. A ce mot, comme il estoit sur
 le poinct de se leuer, ils le supplient de conti-
 nuër ceste charge comme auparauant. Ce
 dont il les remercia, & se retira à vn Chasteau
 voisin; où estant les habitans cognoissants que
 il ne s'agissoit plus du faict dela Religion pour
 le soustenement dela Ligue, ils se resolurent
 de suiure la piste de leur Gouverneur; & crie-
 rent vn, *Vive le Roy*, par toute la ville, chas-
 sants quelques particuliers mutins, qui euf-
 sent peu apporter destourbier à leur nouuelle
 deuotion. Et tout d'vne main porterent vers

*Remerci-
 ment de M.
 de Vitry à
 ceux de
 Meaux.*

*Se resire en
 vn sien
 Chasteau.*

*Meaux re-
 duiſte au
 seruice du
 Roy.*

les Festes de Noël les clefs de la ville au Roy; Lequel y a faict son entree à ce commencement de l'an. Et deslors melmes a remis le Seigneur de Vitry en sa charge, au gré & contentement de tout le peuple. Cest exemple, comme ie m'aïeure, seruira de miroir aux autres Seigneurs de la Ligue, pour le rang & reputation que cestuy tenoit au milieu d'eux. Et en aduendra autant aux villes Ligueuses, en se reduisant sous la puïssance de nostre Roy, comme il aduint au feu Roy, sur le declin de sa fortune, quand elles se rebellerent en flotte, & à l'enuy les vnes des autres contre luy. Pour le moins voy-je, que par vn mystere caché de Dieu, tout ainsi que la rebellion de Paris aduint la veille de Noël mil cinq cens quatre-vingts huiet; aussi à pareil iour & heure mil cinq cens nonâte quatre, est aduenue la reduction de Meaux, qui est la premiere des villes rebelles, qui s'est volontairement remise sous l'obeïssance de leur Roy. A Dieu. De Melun, ce 6. Ianuier 1594.

A Monsieur de Serres, Auteur de l'Inuentaire general de l'Histoire de France.

ON m'a dict que trauailliez sur l'Histoire de nos troubles: ie louie vostre intention. L'entreprise est grande, mais infiniment chatoüilleuse. Car il est fort malaisé qu'au milieu de nos guerres ciuiles, vn homme soit composé d'un esprit si calme, qu'il ne suine ou l'un ou l'autre party, & par mesme moyen ne laisse emporter

Il luy escrie sur la difficulté qu'il y a d'escrire sur l'Histoire de ce temps, & combien ils ont esté broüillez.

sa plume à la mercy du vent qui la pousse : Auquel cas voulant garentir nostre histoire, il est grandement à craindre qu'il ne la perde. Ou s'il ne veut balancer d'une part & d'autre, qu'il ne se perde. Vous faictes le procès aux Rois, Princes & grâds Seigneurs, & tout d'une main à vous-mêmes, discourant toutes les particularitez qu'il est requis en telles matieres, la verité accueille contre vous vne haine generale de ceux qui ont puisſance de vous nuire. C'est pourquoy en telles affaires, viuant sous vne Monarchie, les Sage-mondains sont d'aduis, qu'il faut commencer de faire le procez à son Liure, & le condamner en vne obscure prison pour long temps; afin que la vie de l'enfant ne soit cause de la mort du pere. Dieu vueille que ie soye menteur; Toutesfois remettant deuant mes

*Changemēt
estr. ange en
la France.* yeux ce que i'ay veu autrefois, & ce que ie voy maintenant, ie ne veux pas dire qu'il y ait changement d'Estat (la parole seroit trop hardie)

mais si quelqu'un auoit dormy l'espace de 40. ans entiers, iusques à huy, il penseroit voir nō la France, ains vn cadauer de la France, ou bien chercher la France au milieu de la France sans la trouuer. Qu'ainsi ne soit, ie vous prie considerer par pieces quel estoit nostre Royaume deux ou troisans auparauant la mort du Roy Henry

*La Sauoye
& le Pied
mont pos-
sede par
les François.
La Bretai-
gne unie à
la Couronne.*

II. Et quel il est aujourd'huy. Outre l'ancienne enceinte des Prouinces dont nos vieux Rois auoient iouy, il possédoit la Sauoye & le Piedmont, qu'il auoit estendu iusques a la ville de Casal; Auoit vny à la Couronne le Duché de Bretagne, comme principal heritier de la Roi-

ne Claude sa Mere ; s'estoit emparé de Toul, Verdun, Mets & pays Messin, souz le titre de Protecteur ; Auoit cōquis sur le Luxembourg, les villes de Montmedy, Yuoy, & Dompvilliers ; Sur les païs-Bas, Mariembourg ; & quelque temps apres Calais & Thionuille : En Italie l'Isle de Corse, & Montalcin. Maintenant qu'est deuenue tout ce grand territoire ? Non seulement nous ne le possédons, mais à peine nous souuenons-nous de l'auoir possédé. Nous n'auions lors qu'une Religion en France. De parler d'autre que de l'ancienne, c'estoient feus. Maintenant nous en auons deux. Et de vouloir supprimer la nouuelle, par auenture seroyent-ce autres feuz. En nostre Eglise Romaine, c'eust esté chose inexpiable de vendre le temporel, pour subuenir au defroy des guerres ; Depuis les troubles ce ne nous a esté que jeu. Et ceux-mesmes qui tindrent les premieres dignitez del'Eglise, en furent les premiers courratiers, pour s'aduantage en credit pres de nos ieunes Rois. Les Eueschez, Abbayes, & benefices se conféroient à personnes Ecclesiastiques. Et combien que de fois à autre il y eust del'abus, pour les dispenses des aages, Commandes & pluralité de benefices, si ne recognoissions nous lors, ny œconomes, ny confidentiaires : Chacun les possédoit pour soy avecques dignité & honneur. Maintenant ils sont donnez à huis ouuert aux Princes, Gentilshommes, & Capitaines ; voire quelque fois à des femmes, pour auoir fait bon marché de leurs corps ; & pen-

Vne seule Religion autrefois en France.

Abus & desordres au fust des benefices.

fons que Dieu nous en doit de reste, quand nous nous appropriâmes le reuenu, faisans bail-
 ler le titre, & quelque pension à vn Capellan
 ignorant, lequel avec vne grande Soutane,
 contrefaict au milieu de nous le Prelat, qui est
 vne vraye Mommerie enuers Dieu. Il n'est pas
 quen'ayons introduit l'action de perfidie, con-
 tre ceux qui nous veulent en cest endroit man-
 quer de parole. Adioustez, que les grands Sei-
 gneurs veulent rendre les benefices hereditai-
 res en leurs familles. On ne recognoissoit an-
 ciennement autres Gardes que celles du Roy.

*Le Roy seul
 dest auoir
 des gardes
 en France.*

Il me souuient que le feu Roy de Nauarre, nou-
 uellement pourueu de sa Couronne, venant
 en Cour avec ses Gardes, pour baiser les mains
 au Roy Henry II. on l'aduertit au Bourg-la-
 Réine de les y laisser. Par ce que nul n'auoit
 ceste prerogatiue en ceste France, que nostre
 Roy. Depuis combien auons-nous veu de
 Princes ou Gouverneurs de Prouinces qui en
 auoient; diminuans d'autant la dignité du
 Roy, qu'ils augmentoient la leur? Nuls n'e-
 stoient appelez au Conseil Priué, que les Sei-
 gneurs qui auoient esté employez aux grandes
 charges & Ambassades; D'ailleurs on n'y trai-
 toit qu'affaires d'Estat. Auioird'huy la por-
 te y est presque ouuerte à toutes sortes de gens
 & de causes. Tely est appellé, qui en son Ame
 s'esbahit, ou, pour mieux dire, a honte de s'y
 voir assis. Et si vous auiez assemblée en vne gran-
 de Sale, tous ceux qui en portent le tiltre, vous
 y en trouueriez cinq cens & plus. Nous auons
 l'Ordre de S. Michel, que nos Rois donnoient

*Ordre de
 l'Estat
 peruersty.*

*Ordre de S.
 Michel d'où
 venu à
 mespris.*

auec tout respect, aux grands guerriers apres auoir sagement commandé aux armées, ou aux Prouinces, comme Lieutenants de Roy. Depuis nos troubles nous le baillâmes en tasche. Et pour corriger ce deffaut introduisimes l'Ordre du saint Esprit, qui est arriué au mesme desordre. Anciennement ce mot de Gouverneur estoit incognu, sinon aux Prouinces frontieres; Les autres viuoient sous l'obéissance du Magistrat ordinaire; Mainteuant nous en auons, non seulement au cœur du Royaume, ains en chascque ville. Par mort nos Rois gratifioient des Gouvernemens, ceux qu'il leur plaisoit. S'il ne les continué auourd'huy de pere à fils, on en fait instance. Conioignez ceste particularité avec les Gardes, n'est ce pas renoueller, sous le nom de Gouverneur, l'ancienne dignité des Ducs & Comtes? De capituler par vn subiect avec son Roy, c'eust esté crime de leze Maieité; Maintenant c'est fidelité. Nulle Citadelle n'estoit lors dedans les villes; Et qui est auourd'huy celle qui en soit exempte? Du commencement des troubles nous les bastîmes, pour par ce moyé asseurer les villes au Roy, contre la rebellion des sujets; Et Dieu vueille, qu'õ ne les bastisse auourd'huy pour s'en asseurer, en cas de reuolte, encontre le Roy. Je vous laisse à part la faillite de l'Hostel de ville de Paris; C'est à dire de l'Estat, sur lequel ses rentes sont assises; Villes non renduës, ains venduës au Roy sans les liurer; & vne infinité d'autres ruines quel'on est cõtraint d'introduire, pour nous garetir d'une

*Gouver-
neurs iadis
seulement
sur les fron-
tieres.*

plus grande ruine. Et au bout de tout cela ne pouuons-nous dire, qu'en ce grand corps de nostre France, il y a vne dissolution generale de tous ses membres, prognostic tres-certain de sa fin, si Dieu n'a pitié de nous?

Deux especes de troubles, pour le fait de la Religion, & pour la Ligue.

Nous auons eu deux especes de troubles: Les premiers sous le nom de Huguenot; les seconds, sous celuy de Ligueur. S'il vous plaist repasser sur les lettres que ie mis en lumiere l'ã 1586. Specialement celles que i'escrui aux Seigneurs de Fossomme, & d'Arduilliers, vous y trouuerez le commencement, progres, relasche, puis reprise de nos premiers troubles; Et par mesme moyen vne bonne partie de tous les changements que ie vous ay cy dessus marquez. Cela vous pourra seruir d'un crayon, que reuestirez d'enrichissements. Car quant aux derniers suruenus sous le nom de la sainte Ligue, ie les remets à la diligence & fidelité de vostre plume. Me donnant loy de penser ce que ie crain pour l'aduenir, & à vous permission de l'escire. A Dieu.

*A Monsieur de Serres, Auteur de l'Inuentaïre
general de l'Histoire de France.*

P Vis qu'avez entrepris nostre Histoire, *Il disçort*
 si les prieres d'un amy tiennent lieu de *sur plu-*
 commâdemêt dessus nous, ie vous sup- *sieurs re-*
 plie de ne separer les affaires d'Estat, d'avec les *marques de*
 iugemens de Dieu; comme font vntas de cor- *nostre Hi-*
 rompus courtisans, qui n'ont autre Religion *stoire, &*
 en leurs Ames, que celle qui despend de leurs *surtout*
 commoditez & profits. Je souhaite que soyiez *des commē-*
 vn Philippe de Commines au milieu de nous. *cement des*
 Et neantmoins, par forme d'auant-jeu, ie vous *troubles de*
 diray l'obseruation que i'ay faicte sur nos cala- *France.*
 mitez & miseres. Quand Dieu veut ruiner vne *Guerres*
 Republique, il y enuoye les guerres ciuiles, en- *Ciules en-*
 tre lesquelles il n'y en a nulles de plus dange- *uoyees de*
 reux effect, que celles qui s'entreprenent pour *Dieu pour*
 la Religion; & sur tout n'y a rien qui soit tant *chastier les*
 à redouter, que quand vn Royaume tombe *Republi-*
 sous le basaage d'un Roy; Car en l'un ou l'autre *ques.*
 de ces cas, les grands Seigneurs, qui mettent *Celles pour*
 leurs esperances à l'essor, trouuent assez de su- *la Religion*
 jet pour exercer leurs ambitions. Cest trois ren- *les pires.*
 contres se trouuerent en mesme temps, quel- *Ieunesse du*
 que peu apres la mort du Roy Henry second; *Prince fort*
 mesmes en ieunes Princes, assistez principa- *dangerense*
 lement d'une Princesse estrangere, leur Mere, *à un Estat.*
 qui pour n'auoir autre support, que de son es-
 prit, temporizoit aux tempestes, ou, si ainsi
 voulez que ie le die, se diuersifioit, comme le

Polype, selon les objects qui se presentoient. Estimez-vous qu'en tout cecy il n'y ait eu vn mystere tres-expres de Dieu? N'en faictes doute. Et voicy comment. Nous veismes l'Em-

*Charles V.
arme contre
ses subiects
rebelles à
cause de
l'heresie de
Luther.*

*Les Alle-
mands im-
plorent le
secours des
François, &
pourquoy.*

*Henry II.
declare pro-
tecteur de
la liberie
Germani-
que.*

percur Charles V. faire la guerre aux Allemands ses vassaux, pour auoir embrassé l'heresie. Je vous prie ne vous scandalizer de ce mot en tous les discours que ie feray cy-apres de Martin Luther. Ses affaires luy succedoient à propos; Au moyen dequoy ils implorerent nostre aide. Y auoit-il rien plus plausible en matiere d'affaires d'Estat, telle que le courtizan se figure, que de prendre leur faict en main, pour ne permettre qu'un grand Prince s'agrandisse dauantage à nos portes, par la ruine de tous les Seigneurs d'Allemagne? Mais aussi y auoit-il rien plus iniuste, que de secourir un subiect contre son Seigneur naturel? Et encores prendre la cause d'un Heretique, contre un Empereur Catholic, qui ne combattoit que pour l'honneur de Dieu & de son Eglise? Nostre Roy estoit Prince Catholic, comme aussi les Seigneurs qui auoient meilleure part en ses bonnes graces; ce nonobstant nous prenons la protection de l'Heretique Allemand; & par un titre magnifique le Roy en plein Parlement se faict proclamer, *Protecteur de la Liberie Germanique*; C'estoit à dire de l'heresie Germanique; & comme tel fit forger monnoye portant ceste inscription. Souz ce beau titre entreprismes le voyage avecques vne puissante armee. En quoy les choses nous reüssirent de telle façon, que sur la seule renommee de nostre en-

treprise, estans sur le point de passer le Rhin, l'Empereur fut contraint de passer les choses à l'amiable avec ses subiects, & leur accorder plusieurs passe-droits contre l'honneur de dieu & de sa conscience, qu'il n'eust autrement tollez. Quant à moy, ie veux croire, que Dieu nous voulut depuis chastier de mesmes verges, dont nous affligeasmes l'Empereur; Ayant permis qu'apres le decez de Henry, ses enfans mineurs fussent guerroyez par leurs subjects, pour le soustenement d'une opinion plus violente que celle de Luther; & qu'ils s'aidassent des Princes Allemands contr'eux. Et quand Dieu voulut exercer sa vengeance sur nous, il fut hors de toute puissance humaine d'y remedier, & fit que tous les remedes que nous y auions pensé apporter, se tournassent à nostre ruine. Chose que ie vous veux discourir comme vn placard de nostre Histoire, qui merite d'estre solemnisé.

*Punition
de Dieu sur
la France.*

Au retour de ce beau voyage d'Allemagne, Calvin en
Caluin commença de solliciter vns & autres
par lettres, qui se laisserent aisément surprendre, & par
estimants, comme il est à croire, que puisque
le Roy & son Conseil auoient pris la protectiō
des Lutheriens, ils estoient en leurs Ames de pa-
reille Religion. Ainsi s'espan dit petit à petit vn
seminaire de nouuelle Religion par la France,
laquelle vint en fin iusques aux parties nobles,
ie veux dire iusques aux Princes & grands Sei-
gneurs. Qui fut cause que le Roy delibera y
remedier. Ce qu'il pouuoit faire aisémēt pēdāt
la trefue del'an mil cinq cēs cinquāte-six, par ce

*Caluin en
quel temps,
& par
quels com-
mencemēts
ietta la pre-
miere sē-
mence de
ses opinions
nouuelles.*

que soudain apres qu'elle fut faite, l'Empereur s'estant despoüillé de tous ses Estats sur le Roy Philippe son fils, il auoit choisi vne vie solitaire & recluse. Mais comme Dieu esbloüit les yeux de ceux qu'il veut chastier à bonnes enseignes; aussi laissasmes nous enuoler cette occasion.

*Espée fatale
le enuoyee
par le Pape
Theatin au
Roy, l'inci-
tant à re-
couurer le
Royaume
de Naples.*

Et pour rendre sa punition plus exemplaire, voulut qu'un Pape Theatin fust le premier parrain de nos malheurs, quand il enuoya l'espee fatale à nostre France, par le Cardinal de Caraffe son nepueu, peu auparauant soldat; Nous conuiant par ce beau present à la rupture de la trefue & recouffe du Royaume de Naples, dont luy & toute sa famille auoyent esté chasséz par l'Empereur. Nous y prestames l'aureille. Et comme nos miseres furent depuis enfilees de l'une en l'autre, aussi pendant que la fleur de nostre Noblesse Françoisse estoit en ce

*Iournee de
S. Laurent
desastree
pour nous.*

voyage d'Italie, aduint en l'an 1557. la grande Route pres Saint Quentin, le iour S. Laurent, où la plus part de nos Princes & grands Seigneurs furent, qui pris, qui tuez. Et trois iours apres on surprit dans Paris deuant le College

*Assemblees
de Calui-
nistes à
Paris de-
uant le
College du
Plessis.*

du Plessis vne infinité de gens qui faisoient leur assemblee, tout ainsi qu'on fait à Geneue. Deux iournees vous puis-je dire, que Dieu voulut estre si proches l'une de l'autre, comme celles qui deuoyent estre le fondement de nostre ruine. Le Roy voyant, qu'il auoit de là en auant deux guerres sur les bras; l'une sur la frontiere contre l'Estranger, l'autre au cœur de la France contre son subiect; Qu'en l'une il y alloit du corps, en l'autre de l'Ame, se re-

solut à quelque prix que ce fust de faire la paix avec l'Estranger, en deliberation de s'armer cōtre les Heretiques de son Royaume. Ainsi le public depuis en plein parlement Charles Cardinal de Lorraine. Et ainsi fut la paix conclüe, par laquelle nous quittames en vn iour sans coup ferir, par vn trait de plume, tout ce que par le temps & espace de trente ans nous auions conquis par les armes, aux despens de nos vies, avec vne infinité de fatigues. Rendimes au Sauoyard la Sauoye & le Piedmont (ancienne eschole de nostre discipline militaire) Aux Geneuois l'Isle de Corsegue, & Môtalcin; A l'Espagnol les villes d'Yuoy, Montmedy, Domuilliers, Mariembourg, Thionuille: En contr'eschange dequoy on nous rend les prisonniers, & la ville de S. Quentin, avec Han & le Chastellet, lors Bicoques. Et pour conclurre cette tragedie, on l'accompagne de deux mariages, l'vn de la fille du Roy avec le Roy Philippe; l'autre de sa sœur avec Philibert Emanuel de Sauoye. Paix non moins honteuse à la France, que celle de l'Empereur Iouinian avec le Roy de Perse, tant descriée par toute l'ancieneté. Voila le premier plan de nos maux; Et paraenture de l'Histoire qu'entreprenez.

*La Sauoye
& le Pied-
mont ren-
duës à leur
Duc.
Corsegue,
& Mon-
talcin ren-
duës aux
Genois.
Villes ren-
duës à
l'Espagnol.
Mariages
celebres.*

Entendez maintenant la suite. Quelques iours apres la conclusion de cette paix, cōme l'on dresseoit les preparatifs des nopces & festins dans le Palais de Paris, le Roy suiuy de ses principaux fauoris vint liurer le premier assaut dans son Parlement, qu'ilors siegeoit

aux Augustins, où ayant proposé de rechercher tous les remedes pour estouffer ce nouveau feu, quelques Conseillers furent d'aduis de remettre ceste deliberatiō à la decision d'un Concile general. Le Roy voyant que par ceste opinion ils reuouquoient plusieurs articles de nostre Eglise en doute, commanda à Montgommery, Capitaine de ses Gardes, de se faire de cinq Conseillers, & les loger dedans la Bastille, comme il fit. Et quelques iours apres il sceut du President Minart, les noms des autres qui estoient entachez de ce mal; bien deliberé de leur faire espouser mesme prison qu'aux cinq autres. Ce conseil, selon le discours humain, estoit grand: car quand on voit un mal pulluler, il se faut attacher aux grands, pour intimider les plus petits. Toutesfois Dieu voulut, qu'inesperément le Roy fut tué courant la Lance, le iour mesmes qu'il auoit concerté avec Minart; Et par la main de Montgommery. De maniere que par sa mort ce nouveau dessein reuint à neant; Et n'y eut que l'Estranger qui par ceste fascheuse paix fit son profit de nostre perte. Ce premier project estoit grand, en sens humain; Mais le second dont ie vous parleray maintenant, non seulement ne luy ceda, mais l'exceda de toutes façons. Le Roy François second du nom, ieune Prince, succede à la Couronne. Il auoit espousé Marie Stuart Roine d'Escoffe, niepce des Seigneurs de Guise, lesquels sous ce pretexte empieterent sans contredict, & la personne du Roy, & le Gouuernement du

*Conseillers
mis en la
Bastille
pour auoir
soustenu
l'opinion
Calumnieuse*

*Le Roy fa-
talement
tué.*

*François II.
succede à
son pere,
marié à
Marie
Stuart
Roine
d'Escoffe.
Messieurs
de Guise
d'où em-
pieterent
l'autorité
en Cour.*

Royaume; reculans de la Cour tous ceux qui auoient tenu les premiers rangs pres du feu Roy. Leur Gouuernement despleut à plusieurs, comme trop violent. Mais eux, pleins d'entêtement, estimerēt n'y auoir conseil plus agreable, non seulement au menu peuple; Mais aux Cours souueraines, que de reprendre les derniers arrhements du Roy Henry, à l'extermination des Heretiques; & ce par vne commune proposition, qui court par la bouche de tous; Qu'il n'y a rien tant à craindre en vne Republique, que le changement d'vne Religion ancienne. C'est pourquoy ils pourchasserent la mort de Maistre Anne du Bourg l'vn des cinq Conseillers prisonniers, lequel fut executé à mort deuant l'Hostel de ville de Paris. Et depuis donnerent plusieurs attaintes à ceux de la nouvelle Religion; Lesquels pour parer à ce coup, commencerent de coucher de l'Estat: Disants que ce n'estoit la raison, que des Princes Estrangers tinssent en leur possession (qu'ils appelloient prison) ce ieune Roy, au preiudice des Princes du sang. Et sur cela fut concluë l'entreprise où l'on dict que le Prince de Condé presida; laquelle estant prestee de sortir effect dans Amboise, fut descouuerte, & les entrepreneurs diuersement chastiez. A la verité, c'estoit à Messieurs de Guise que l'on en vouloit, non au Roy, si vous en croyez la leçon commune. Toutesfois eux sages, se donnerent bien garde d'en faire le semblant; Mais tout ainli que leurs ennemis, pour donner fueille à leur faction, auoient

*Changement
de Religion
grandemēt
à craindre.*

*Anne du
Bourg exe-
cuté pour la
Religion.*

*Entreprise
d'Amboise
descouuerte*

seulement couché de la deliurance du Roy; Aussi d'un mesme artifice ces Princes firent courir vn bruit par la France, que l'on s'estoit voulu emparer de luy, pour establir sous son pretexte & autorité la nouuelle Religion; Non en cela peut-estre abusez. Et sur ces arthes apportent tout ce que l'on scauroit desirer de prudence. Car quand il s'agit du salut du Roy, & de nos Ames, ne deuons-nous pouf-

*Le Regiment
des Gardes
du Roy
quand estab-
ly, & à
que: des-
sein.*

*Gouer-
neurs nou-
ueaux esta-
blis.*

*Estats
d'Orleans
proclamez.*

ser de nos restes? Ils creent vn nouveau Regiment d'harquebuziers François, (outre les anciennes gardes) qui seroit continuellemēt pres du Roy. C'est celuy que nous appellons encores aujour d'huy, Regiment des gardes du Roy. Establissent nouveaux Gouverneurs au milieu de la France, contre l'ancien ordre; celuy d'Orleans, qu'ils font donner à Cipierre, brave caualier, & leur confident; l'autre de Touraine, Anjou & le Maine, dont ils firent pouruoir le Duc de Montpensier, tant par ce qu'ils le recognoissoient ennemy iuré de l'heresie, que pour faire paroistre, contre les calomnies de leurs ennemis, qu'ils fauorisoient les Princes du sang. Dedans Fontainebleau par vn nouveau desordre, font donner l'Ordre de S. Michel, à dix & sept braues Seigneurs & Capitaines, qui estoient autant de creatures qu'ils se faisoient. En ce lieu mesme en vne grande assemblée de personages de marque, commencent de donner vn plus chaud allarme, qu'au precedent à la nouuelle Religion, afin de rechercher les voyes & moyens de la supprimer; Font proclamer à certain iour la conuocation
destrois

des trois Estats dedans la ville d'Orleans; Au moyen desquels ils se promettoient, ayans l'autorité par deuers eux, de faire condamner sans exception de personnes, tous ceux qui se trouueroient entachéz de ceste nouuelle maladie. Disposent sur les aduenuës à vingt lieues à la ronde, vne infinité de Gendarmes, pour obuier à toutes conjurations & surprises. Et par ce que ils auoient esté asseurez, que le Prince de Condé auoit esté de la partie d'Amboise, & que le Roy de Nauarre son frere aîné, ne s'en estoit grandement esloigné, ils donnent ordre de les faire venir en Cour, tant par belles paroles que menaces. Arriuez qu'ils sont, on fait le procez *Le procez fait au Prince de Condé.* extraordinaire au Prince; le Roy de Nauarre n'attendant que sa ruine, par la ruine qu'il voyoit preparee à son frere; & donnent ordre de conuoyer les trois Estats, afin, comme il est vray-semblable, d'y faire condamner ces deux Princes du sang. Repassez par toute l'ancienneté, vous ne trouuerez point conseils bastis à chaux & ciment comme ceux-cy. Le Roy Henry II. pour paruenir à son but, auoit couché de son Parlement; Ceux-cy le reuenient de l'assemblée des trois Estats; Le Roy s'estoit heurté contre des Conseillers de Cour souveraine; Ceux-cy, contre les deux premiers Princes du sang; ayants de telle façon eschaffaudé leurs affaires, qu'estans assistez de la force telle que dessus, ioint le pretexte des trois Estats, il estoit, ie ne diray point mal-aisé, mais impossible en sens commun, qu'ils ne fussent venus à chef des Caluinistes; & par mesme moyen, que

François II. ils ne se fussent authorizez en grandeur par
meurt a- dessus tous, malgré l'enuie. Sur ces entrefaites
pres trois le Roy meurt inopinément. Sa maladie n'est
sours de que de trois iours. En tout cecy il est certain,
maladie qu'il ne seruoit que d'image. Car la ieunesse
seulement. le dispensoit de toutes ces pratiques. Ceneant-

Chance moins la mort faict en vn tour de main esua-
changee en nouir tous ces cōseils, comme vn tourbillon, en
fort peu de fumee. Les Seigneurs de Guise sont abandon-
temps. nez, par les espreuiers de Cour, qui ne suiuent
 que le vent. Et ceux que l'on auoit appelez
 pour les ruiner, sont luiuiz, voire qu'il sem-

Le Roy de bloit qu'on leur eust à poinct nommé baillé
Nauarre leur rendez-vous dans Orleans, pour leur e-
faict Lieu- xaltation. Deslors nouvelle face d'affaires; Vn
tenant Ge- Roy de Nauarre estably Lieutenant general
neral du du Roy, par toute la France: vn Prince de
Roy par Condé, qui auparauant auoit conuillé aux
toute la coups, Demandeur en declaration d'innocen-
France. ce; Qualité en matiere criminelle non iamais
 auparauant prise. Vn Seigneur de Chastillon

La Religion Admiral, & ses Partizans de la nouvelle Re-
nouvelle ligion commencent par pratiques fourdes de
s'establit a- remuer l'humieur des Estats, & de s'en faire
uec plus de croire, en faueur des Princes du sang, dont ils
pres lors se targuoient. Ceux-cy demeurent en Cour
qu'on la pres du Roy, & manient tout le Royaume,
pensoit a- sous l'autorité de la Roine Mere, assistee du
battre. Chancelier de l'Hospital. Tous les autres
 Princes estrangers & grands Seigneurs se reti-
 rent à la file dedans leurs maisons. De manie-
 re que la nouvelle Religion, auparauant, ie ne
 diray point harassée, ains terrassée, commença

de leuer les cornes , & se loger au milieu de nous d'une furieuse insolence. Nous la veismes estre preschee , non en lieux sombres & escartez , ains à huis ouuert en la maison de la Comtesse de Senigant , dans ceste ville de Paris; & au mesme temps par le Ministre Malo , dans les foliez du faux-bourg de saint Iacques , comme s'il eust voulu escheller la ville; & depuis par iours alternatifs au Patriarche , & à Popincour , par le mesme Malo & la Riuere Ministres. Nous vismes vne sedition scandaleuse & pleine de honte , aduenüe par mesme cause dans l'Eglise de saint Medar : Images rompuës , hommes blesez , Fonds Baptismaux abbatus , par la conniuece de ceux qui gouuernoient en Cour. Vn Gabaston Cheualier du Guet , vn Rouge-aureille , Preuost des mareschaux de l'Isle de France avec leurs Archers faire espaule contre l'autorité du Parlement. Chacun le voyoit , chacun lamentoit en son Ame , & nul n'en osoit parler. La ville de Geneue produisoit vne pepiniere de nouueaux Ministres. Iamais gens ne penserent estre plus asseurez qu'eux. Car & le Colloque de Poissi , pas de Clerc du Cardinal de Lorraine , pour faire monstre de son esprit contre Theodore de Beze , & l'Edict du mois de Ianuier de l'année mil cinq cens soixante & vn , sembloient en tout les fauorizer ; Quand voicy. inespérément le Roy de Nauarre , qui change de Religion pour vn Royaume imaginaire de Sardaigne qu'on luy promet ; & tout

Presches à Paris.

Sedition à S Medar, Et quelle insolence.

Le Roy de Nauarre se quitte la Religion nouvelle.

d'une suite fait nouvelle Ligue avec le Duc de Guise, qu'il tenoit peu auparavant pour ennemy capital de sa maison; & de ceste partie sont les Condestable & Marechal de saint André. Se ligue, dy-je, contre le Prince de Condé son frere & l'Admiral, & les Huguenots, qui avoient esté les principaux instrumens de sa grandeur, lors de l'advenement du Roy Charles IX. à la Couronne. Y eust-il jamais metamorphose plus paradoxe que celle-là? Monsieur de Guise arriva à Paris (apres l'exploit sanglant de poissy) accueilly d'un applaudissement general de tout le peuple. Adoncques Procession generale pour expier tout ce qui s'estoit passé; Ruine du Patriarche & de Popincour; où les presches s'estoient exercez; Reestablishement de l'Eglise de S. Medar; Punitions exemplaires des seditieux; vns Cagers pere & fils pendus; vn Gabaston decapité; massacre par la populace, de ceux qui estoient seulement soupçonnez; Et à cela pareille conuiuée du Magistrat, comme il avoit faict aux Presches. Deslors s'espandit vn chaos par toute la France; Nous veismes deux partis armez; L'un se disant Catholique, sous l'autorité du Roy de Navarre; l'autre Huguenot, sous celle du Prince de Condé. En celuy là le Duc de Guise, & en cestuy l'Admiral de Chastillon, tenans diuersement les premiers lieux, sous ces deux Princes. Les vns s'emparant du petit Roy, & de Paris; les autres d'Orleans. Chacun d'eux se vantoit de combattre pour le service de Dieu & du Roy; & iamaïs service de Dieu & du Roy ne fut en tel desarroy comme

*Retour de
fortune
estrange.*

*Ceux de la
Religion
persecutez,
& qu'elles
punitions.*

*Deux par-
tis diuers
en France.*

*Orleans
prise par
les Hugue-
nots.*

lors. Ce grand Châcelier de l'Hospital ne pou-
 uoit adherer à la prise des armes, pour les incô-
 ueniens qu'il preuoyoit en deuoir aduenir. Son
 opinion ne seruoit que de chiffre aux grands,
 & aux petits de scâdale. Aussi à vray dire, celuy
 est fol, qui pense par police tolerer deux Reli-
 gions contraires en vne Republique, si l'vne ne
 fieschit, comme serue, souz la commune du
 païs; comme l'autre, qui veut exterminer la
 nouuelle, par la violence des armes. Le Hugue-
 not se faillit de la ville de Rouën; l'on mit le lie-
 ge deuant. Là est tué le Roy de Nauarre, & la
 ville prise; bataille donnee deuant Dreux, où le
 Marschal de saint André est tué, & le Prince
 de Condé pris par les nostres, & le Connesta-
 ble par les ennemis. Monsieur de Guise n'auoit
 plus aucun destourbier de sa grandeur, tous ses
 Corriuaux estans ou pris, ou tuez. Et à peu di-
 re, il estoit le reduit seul & general de tout le
 party Catholic. Il assiege la ville d'Orleans,
 prend d'emblee le Portereau, dont il seruoit
 fort aisément à couuert son ennemy, qu'il re-
 duisit en toute extremité & disette. Il auoit
 lors acquis non moins de creance entre les no-
 stres, qu'un Charles Martel, sous la premiere
 lignee de nos Rois, ou Hugues le Grand, souz
 la seconde. Et s'il fut venu à fin de son entrepri-
 se, comme chacun s'asseuroit qu'il feroit, le par-
 ty Huguenot estoit tout rompu, sans esperance
 de ressource. Dieu permet qu'en ce conflus de
 tant d'heurs, il fust assassiné par un Poltrot,
 vrayement poltron. Et par sa mort ceux de la
 Religion nouuelle reprindrent haleine plus

*Rouën pri-
 je par eux,
 mais assie-
 gee & le
 Roy de Na-
 uarre tué.
 Bataille de
 Dreux.*

*Orleans
 assiegee.*

*Creance de
 M de Guise
 entre les
 Catholiques.*

*Mais est tué
 par Poltrot.*

qu'auparavant par l'Edict de pacification qui fut fait. Je ne fouille point dans les consciences de tous ces Princes & grands Seigneurs; les voulant tous recognoistre auoir esté bons & fideles seruiteurs de nostre Couronne; Mais aussi les recognoy-ie auoir esté homes, & entre les homes, les premiers guerriers de leur tēps. Et par ceste cause vne victoire absoluë, qui feust arriuee tāt à l'un que l'autre party, estoit d'une mesme façon à craindre, pendant la minorité d'un ieune Roy. L'enuie de regner produit de grands tintoins dans nos testes, quand les occasions s'y presentent. Tellement que pour conclusion de ma lettre, ie suis contraint de dire, & que la mort du Roy Henry II. & celle de François son fils, & la conuerſion du Roy de Nauarre, & l'assassinat du Duc de Guise, furent coups du Ciel; Non pour authorizer la Religion nouvelle comme meilleure, mais biē par ce que Dieu vouloit qu'elle fust le fleau de nos Rois & de leurs subiects; & par mesme moyen le iouēt de l'ambition des grands, si l'on croit aux commētaires de quelques esprits visqueux. Dieu executant son iugement pour le peché du pere contre les enfans, fit que la sagesse des hommes n'en peut empescher l'exécution; mais aussi voulut-il aucunement pardonner à l'aage d'innocence de nos ieunes Princes, & contre toutes les propositions politiques empescher, qu'au milieu d'une guerre ciuile, pendant leurs minoritez, leur Sceptre ne fust arraché de leurs poings.

Pareille balance trouuez-vous aux trou-

*Coups
merueilleux du
Ciel, qui a
grandirent
la Religion
nouuelle.*

*Iugements
de Dieu
admirables*

bles derniers, entrepris sous le nom de la S. *Troubles de la Ligue,*
 Ligue. Vn Roy Henry III. apres la victoire *avec un*
 qu'il obtint en l'an 1587. contre l'Estranger, *petit sommaire des*
 rentrer enflé d'honneur & d'applaudissement *actes principaux.*
 populaires dans la bonne ville de Paris; six
 mois apres, y receuoir vne escorne estrange:
 Au contraire monsieur de Guise vne faueur
 inestimable; Et au bout de six autres mois,
 estre tué au milieu de l'assemblée des Estats.
 En fin nostre Roy, pensant estre sur le point
 d'un establissement general de toutes ses affaires,
 auoir esté assassiné par la main d'un moine.
 Croyez qu'en tout cela il y a de grands & tres-
 expres iugements de Dieu, que vous sçaurez
 bien employer en deployant vostre plume, &
 vostre papier sur ce subiect. Quant à moy, ie
 ne pèse point que depuis milans il y ait histoire
 plus admirable que la nostre. A Dieu. De
 Paris, ce premier de Ianuier 1595.



L E
S E I Z I E S M E
LIVRE DES LETTRES
D'ESTIENNE PASQUIER.

A Theodore Pasquier, son fils aîné.

*Il raconte
l'histoire
de la reddi-
tion de la
ville de
Lyon au
Roy.
Pierre Bar-
riere solici-
té par qua-
tre moines
part de
Lyon pour
venir assas-
siner le
Roy.
Est pris &
executé à
Melun.
Lyon prend
le party du
Roy.*



E vous ay depuis quelques iours en-
uoyé l'Histoire de ce qui s'estoit passé à
Melun, par forme de manifeste, que le
Roy m'auoit commandé de faire ; & comme
quatre moines de Lyon auoient malheureuse-
ment suborné vn Pierre Barriere dict la Barre,
pour assassiner nostre Roy ; Que ce meschant
homme estoit party expres de Lyon pour cest
effect ; & que comme il estoit sur le poinct d'e-
xecuter son entreprise, il auoit esté pris, cōuain-
cu & executé à mort en ceste ville de Melun. Or
entendez maintenant quel succez a eu tout ce-
cy. Le Roy passant n'agueres par la mesme ville
pour aller à Fontainebleau, & delà à Chartres,
où il se vouloit faire sacrer, receut Lettres du
Seigneur Alphonse Corse, par lesquelles il
passeuroit que la ville de Lyon s'estoit renduë
siennne, par Pentremise & fidelité de quelques
bons Citoyens. Ces nouuelles luy arriuerent

sur le soir ; & deslors par son commandement fut chanté vn, *Te Deum*, & le lendemain faite Proceſſion generale, en laquelle l'Abbé de Saincte Geneuiefue, nouuellement refugie en ceste ville, fit l'office. Qui n'est pas vn petit presage de nos heurs. Car il est Abbé de l'Eglise, où le corps de la Saincte Tutelaire de Paris repose, & est enchassé, laquelle sera deormais, ainſi comme i'espere, des nostres.

De vous discourir par le menu toutes les particularitez, concernant la reduction de Lyon, ie ne puis. Bien vous diray-ie en gros, que monsieur de Nemours, Gouverneur pour la Ligue en ce lieu, fauorizant ses opinions plus qu'il ne deuoit, auoit offensé monsieur de Mayenne son frere, & tout le peuple ; monsieur de Mayenne (vous dy-je) pour ne le vouloir recognoistre tel qu'il estoit en leur party ; le peuple, en le surchargeant de commandements extraordinaires, lequel ne s'en osoit plaindre. Et au milieu de ces commandements ce ieune Prince faisoit bastir vne Citadelle, qui eust esté vn asseuré bouleuert de ses volonteز absolues encontre toute la ville. Monsieur de Mayenne Prince tres-aduisé, voyant que les deportements de son frere desarroyoiēt aucunement son autorité, donne ordre, (ainſi que l'on dit, car autrement ne le veux-je asseurer) que l'Archeuesque de Lyon lvn de ses principaux confidens, scait tellement attirer à soy par beaux semblants ce ieune prince, qu'en fin l'ayant encheueſtré dans ses

*Te Deum chanté, & Proceſſion ſolemnelle pour ce ſu-
jet.*

M. de Nemours ne veut recognoſtre M. de Mayenne pour chef de leur party.

Eſt mis en priſon.

rets, il le confine en vne prison. Chose dont il ne fut empesché par le peuple, pour la haine qu'il luy portoit; prison depuis aduoüee taiblement par le Duc de Mayenne, qui donna

Le Gouvernement de Lyon & pais Lyonois donné à l'Archeuesque. le Gouvernement de Lyon & pais Lyonois à l'Archeuesque, au preiudice de son frere: Feuardent, Cordelier, l'un des plus seditieux prescheurs, qui soit dans Paris, n'a douté de dans sa chaire d'en donner plusieurs attaintes au Duc. Qui l'a mandé par deuers loy, pour

Feuardant predicateur seditieux, Sauoyard.

luy apprendre de mieux parler, en bonne deliberation de la chastier; Toutésfois ayant entendu qu'il estoit Sauoyard de nation, il l'excusa aucunement, comme celuy qu'il voyoit fauorizer vn Prince de Sauoye. Huit iours apres cest emprisonnement, le peuple souz la cõduite de sept notables Bourgeois, dont Iacques

Iaques Iacquet Escheuin de Lyon principal auteur de la reddition de la ville.

Iacquet, Sieur de la Verriere, premier Escheuin de la ville, fut le conducteur, dressé barricades contre l'Archeuesque de telle façõ, que le plus beau party qu'il a peu choisir, a esté d'obtenir permission de sortir ses bagues saufues. Et ainsi a esté la ville renduë le 8. de

Alphonse Corse se treuve à la reddition de Lyon.

Feurier dernier au Roy, avec l'aide du Seigneur Alphonse Corse: La Verriere l'auoit souz main semonds de leur vouloir donner aide, luy mandant le iour & l'heure que l'entreprise s'excuteroit. A quoy ce braue guerrier ne voulut faillir, pour la fidelité infinie qu'il a vouëe au Roy, son maistre. Voyez, ie vous prie, comme la fortune se moque de nous, quand elle commence de nous abandonner. S'il m'est permis, comme spectateur, de iuger aux despens de

ma bourse des coups de ceste malheureuse tragedie qui se ioue sur ce grand theatre de la France, ie vous diray que les deux plus sages & recommandables traits de nos troubles, aduenus du party de la Ligue, ont esté premierement les executions & penderies des quatre mutins de Paris, puis l'emprisonnement du Duc de Nemours; encores que ce dernier recoiue quelque controlle, pour l'affliction que la mere commune des deux freres en peut receuoir en son Ame. Mais en discours politic on met souz pieds toutes compassions domestiques, quand il est question de se maintenir en son grade. Il importoit à la grandeur d'un qui se dit Lieutenant general del'Estat & Couronne de France, que ce qui auoit esté faict furieusement par vne vermine de peuple dans Paris, contre vn President & vn Conseiller du Parlement, ne demeurast impuny : & pareillement que la prison d'un ieune Prince seruist d'exemple aux autres grands Seigneurs du party pour se contenir dans les bornes de leur deuoir, & pour recognoistre le Seigneur de Mayenne tel qu'il est par dessus eux; autrement il n'eust plus esté Magistrat souverain sur tous ceux qui se sôt voiez à la suite, que par image & en peinture. Et toutesfois qui voudra approfondir de pres ces deux actes, il trouuera qu'ils ont esté les deux principaux instruments de son raulement. Car par le supplice des quatre fut esteinte dedans Paris la puissance monstrueuse des Seze, Quint'essence de tyrannie populaire, qui par vn general desordre donnoit

Deux traits sages & recommandables de la Ligue.

Autorité des Seze à Paris esteinte par la penderie de quatre d'eux.

*Authorité
du Parle-
ment re-
stablée.*

la loy à tous les Ordres generaux de Paris: Et par sa fin reprit viel'authorité du Parlement, qui a depuis fait voler plusieurs beaux esclairs de sa dignité ancienne, pour le restablissement de nostre Estat contre les brigues Espagnoles. Et quant à l'emprisonnement, ie tien pour chose tres-asséuree, que si le Duc de Nemours feust demeuré en sa pleine liberté, le peuple de Lyon n'eust iamais osé leuer la teste pour se rachepter de la captiuité en laquelle il estoit detenu. En quoy ie me fay accroire, que tout ainsi que la bonne fortune tournant le visage au feu Roy, quelque sage conseil qu'il estimast prendre pour fauorizer ses affaires, il se tournoit au rebours de son intention; Ainsi en prédra-il deormais à la Ligue, puisque toute la sagesse du Chef se tourne à son preiudice. Soyons doncques maintenant aux escoutes, & voyons comme d'une eschauguette de quelle façon ses affaires se tourneront. A Dieu. De Melun ce premier iour de Mars 1594.

A M. Theodore Pasquier, son fils aîné.

*Ordre de la
redition
de Paris,
& comme
toutes cho-
ses y furent
restablies.*



Pres les reductions souz l'obeissance du Roy, des villes de Meaux, Orleans, Bourges, & Pontoise, nous sommes r'entrez dedans Paris le xxij. de ce mois de Mars. Courage; la partie est maintenant nostre. Dieu a exaucé nos prieres. Mais par ce que peut-estre auant vostre partement ces Messieurs qui sont à Tours, desireront en entendre quelques

particularitez; ie vo' diray que le Sieur de Serillac, neveu de monsieur de Belin, arriva le 20. de ce mois, sur le soir, en ceste ville de Melun, avec commandement expres du Roy de luy faire mener les garnisons de Melun & Corbeil, recitant par le menu les intelligences sourdes & asseurces qu'il auoit dedans Paris. Soudain monsieur de la Grange-le Roy, nostre Gouverneur fait fermer les portes de la ville, affin que si quelque Ame Ligueuse en auoit le vêt, il n'eust moyen d'en porter les nouvelles à Paris. Le lendemain de bon matin il faict embarquer dans deux grands vaisseaux, la compagnie du Seigneur de la Salle, & celle de vostre frere de la Ferlandiere; Avec lesquels se mettent de la partie plusieurs soldats volontaires; & nommément vostre frere de Buffi, en intention d'y faire vn bô & fidele seruice au Roy, ou d'y perdre la vie. Vous eussiez dict qu'ils alloient aux nopces. Quand vos freres vindrent prendre congé de moy, ie leur donnay ma benediction la larme à l'œil, comme à ceux que ie pensois ne reuoir iamais; & neantmoins bien-aïse qu'en si bon subiect ils immolassent leurs vies. A vray dire, ie ne doutois point que monsieur de Mayenne, qui auoit quelques sepmaines auparauant quitté la ville avec toute sa famille, ne pensast la place n'estre plustenable pour luy: Mesmes que par vnenuelle desfiance les Gouverneurs auoient fait denouveau murer quelques portes d'icelle. Mais ceste desfiance mere de seurté, me faisoit grandement craindre en l'accomplissement de nostre dessein. Nos troupes s'estans embar-

M. de Mayenne s'irry de Paris.

Portes murées à la ville.

quees le Lundy au matin, sous la conduite du Sieur de Serillac, se ioignirent le mesme iour à celles de Corbeil, & arriuerent à Conflans, sur les dix heures de soir, où elles demeurèrent fermes iusques sur les trois ou quatre heures du Mardy matin, & lors descendirent à cent pas pres de la Rapee, où le Sieur de Serillac cō-manda à vostre frere de Bussi d'entrer dans vne nacelle pour prendre langue avec le Capitaine grossier, qui estoit de nostre party. Cettuy s'estant fait de battellier, braue soldat pour la Ligue, commandoit à vn grand batteau armé au dessus du bouleuert, pour empescher que la nuit on ne passast de ce costé-là sur l'eau. Il le rencontre à deux ou trois jets d'arc, avec quelques nasses, pour conduire les nostres deuers l'Arcenac, où estoit nostre rendez-vous. Estant impossible que nos batteaux y peussent passer sans s'escueillir sur les pieux qui estoient fichez dans la riuere au dessus de la ville. Mais comme il estoient sur le point d'aduancer, le Sieur de Serillac reçoit commandement du Roy, de mener nos troupes à la porte de Saint Martin. De vous dire comme les choses se passerent dans la ville, ce me sont lettres closes, fors & excepté que ie sçay que monsieur l'Anglois, Aduocat au Parlement, & Escheuin de la ville, en fut le premier conducteur. Nos gens trouuerent à poinct nommé la porte ouverte, & y entrent le tambour battant, gagnants pied à pied la ville avec barricades, conduits par le Seigneur de Vitry, qui les estoit venu receuoir. Sur les huit heures, nouuelles

M. l'Anglois Escheuin de Paris premier conducteur de la reddition de la ville au Roy. La porte S. Martin.

leur vindrent que toute la ville estoit no-
stre ; Et voicy comment. Le Roy estant hors
la porte Neufue du Louvre avec le gros de son
armée deliberoit d'y entrer des premiers pour
sonder le gay, & recognoistre s'il n'y auoit
point en cette entreprise quelque appast pour
le surprendre ; Mais il en fut dissuadé par
monsieur le Marechal de Matignon, qui prit
cette charge, suivi de plusieurs braues Sei-
gneurs, lesquels trouuans à l'entree quelques
lanquenets, qui leur voulurent resister, ce
leur fut vne gorge chaude ; Car ils furent tail-
lez en pieces. De là passants outre, & prenans
leur departement en diuers quartiers, les sol-
dats estrangers se trouuerent si estonnez, qu'ils
mirent les armes bas. Adonc le Roy entre dans
la ville, salué du Seigneur de Brissac Gou-
uerneur, auquel il donne l'escharpe blanche,
& de ce pas va droit à l'Eglise nostre Dame,
pour rendre grâces à Dieu ; suivi d'un
le Roy, & acclamations generales de tout le
peuple, par vne correspondance admirable de
seurté du Roy enuers les nouueaux subiects, &
des subiects enuers leur Roy.

*uerie, par
où les trou-
pes du Roy
entrent.*

*M. de Ma-
tignon en-
tre le pre-
mier à Pa-
ris.*

*Le Roy en-
tre.
Donne l'es-
charpe blan-
che à M. de
Brissac
Gouver-
neur.
Va à N.
Dame ren-
dre grâces*

La Bastille seule n'est pas renduë, dans
laquelle le Capitaine du Bourg commandoit. La Bastille
Le Roy commande sur les vnze heures aux
garnisons de Melun & Corbeil de l'in-
uestir. Celle de Melun tint la main gauche,
& seloge le Mecredy, tant sur la contr'escar-
pe, que sur le portail saint Antoine, où la
Ferladiere atitra dix mousquetaires, qui offen-
serent grandement ceux qui estoient sur l'esperô

hors la ville. La garnison de Corbeil, cōduite par monsieur de Treigny, prit à main droite, & se logea iusques au Tape cul de la Bastille. Et en toute cette faction n'y a eu perte que du pauvre la Forest, Lieutenant de vostre frere. Monsieur d'O, Gouverneur de l'Isle de France voulut vingt & quatre heures apres les réuoyer en leurs Garnisons, & y poser des compagnies de l'armee, ainsi qu'on a coustume de faire. Toutesfois vostre frere le disputa pour luy & ses compagnons; luy remontrant, que puisque ils auoyent eu cest-heur de gagner les logis, ce ne leur seroit pas moins d'honneur de les conseruer; Et à tant le supplioit de ne les changer; ce que monsieur d'O luy accorda fauorablement. Et le Samedy 26. le Sieur de Bourg rendit la place par vne capitulation, qui luy fut tres honorable: C'est à sçauoir, que luy & ses soldats sortiroiēt avec leurs armes, & bagage, le tambour battant, la mesche allumee, la balle en bouche, & qu'on leur payeroit vne monstre. Le Roy ayant fait vne entrecēte heureuse dedans sa bonne ville de Paris, ne la voulut obscurcir, ou sanglanter par la mort des siens, s'il luy eüst conueni opiniastrer ce siege par bresche ou escallades. Comme les choses se manioient de cette façon, on depesche quelques compagnies vers le Chasteau de Vincennes, qui leur fut rendu à petit bruit, & sans contrasste,

*Renduë par
M. de Bourg
auec vne
capitula-
tion fort
honorable.*

*Le Cha-
steau de
Vincennes
rendu au
Roy.*

Voila pour le fait des gens de guerre. Je vous discourray maintenant quel ordre on a tenu pour le restablissement de la iustice; Lequel a esté

a esté tout autre que celuy qui fut pratiqué sous le regne de Charles VII. Car le Connestable de Richemont, ayant au mois d'Avril, 1436. réduit la ville sous l'autorité du Roy son maistre, permit aux gens de iustice de continuer leurs charges tout ainsi comme auparavant ; Toutes-fois ils furent au mois de May interdits par lettres Patentes du Roy, iusques à ce que tous les Conseillers, tant du Parlement tenu à Poitiers, que chambre des Comptes, à Bourges, fussent arrivez. Et ne leur fut la porte ouverte à l'exercice de leurs charges, que le 26. Nouembre ensuiuant. Mais en cette réduction dernière, le Roy a voulu que chascun, sans discontinuation, entrast en sa charge, tout ainsi comme si jamais nous n'eussions esté partialisez.

La question n'est pas petite, de sçavoir laquelle des deux voyes a esté la plus politique; Et ya prou de subiect pour exercer les beaux esprits d'une part & d'autre. Quant à moy, ie suis pour la dernière. La première nourrissoit en cette nouvelle recôciliation, ie ne sçay quoy de diuision, & faisoit faire vne forme d'améd honorable à ceux qui en la reddition de leur ville, n'auoyent douté d'exposer leurs vies pour reparer les fautes, qui s'estoyent passées, & rendre le Roy du tout maistre, contre les Bourguignons & Anglois. En la dernière, tout ainsi que; dès le premier abord le Roy & le peuple se sont recognus avec vn contentement reciproque, sans se ressentir des choses passées, aussi estoit il bien raisonnable,

*La Iustice
restablie à
Paris sans
rien chan-
ger ny ab-
tenter.*

que la iustice y eust part, & qu'entrants dedans Paris nous fussions tous reconciliez les vns avec les autres, sans respit. Chacun de nous se doit diuersément glorifier avec toute humilité d'auoir fidelement seruy son Roy. Celui qui estoit refugié à Tours, de l'auoir fait regner pendant les troubles, au milieu de sa iustice, l'espace de cinq ans entiers; Chose qui a dedans les ronces & espines aplaný vne belle voye à la prosperité; L'autre qui estoit demeuré dedans Paris, d'auoir moyenné que deormais il regnera, si Dieu plaist, avec toute magnificence & splendeur. Partant, quand nous commencerons de nous recognoistre en nos compagnies, il faut que nostre absence de cinq ans soit repute'e, du iour au lendemain, comme vne pre'sence, sans y apporter esbahissement ou reproche.

Sur cette proposition se sôt les affaires passées.

Le Dimanche 27. monsieur le Chancelier fit appeller monsieur Loisel, & luy dit que le Roy l'auoit expressement choisi pour son Aduocat, & monsieur Pithou pour son Procureur general, au re'stablissement de la iustice qu'il entendoit faire le lendemain: d'vne mesme main leur furent lettres Patentes decerne'es à cest effect. Encores que le temps fust court, si est-ce que monsieur Loisel, qui a vn ample fonds, & magazin de doctrine, ne fut pris à l'impourueu. Le Lundy matin monsieur le Chancelier accompagné de plusieurs Princes & Seigneurs du Conseil d'Estat, viennent au Palais, où seants en la grand Chambre, à huis clos, fut premierement publiee

*M. Loisel
choisi par le
Roy pour
son Aduo-
cat. Et M.
Pithou
pour son
Procureur.*

*Le Parle-
ment ouuert
& estably.*

par monsieur l'Huillier Greffier d'Estat, la commission concernant nos deux amis. Ce fait tous ces Seigneurs estans assis aux hauts sieges, & messieurs Loisel & Pithou, en la place ordinaire des gens du Roy, il fut ordonné, que les portes seroyent ouuertes. Ne doutés que la grande Chambre ne fut tout aussi tost remplie d'une infinité de gens desireux de voir ce nouveau spectacle. Là est publié l'Edict de l'abolition qui regardoit toute la ville, puis celuy du retablissement des officiers du Parlement. La lecture faite, messieurs Loisel & Pithou se leuerent. Et lors Loisel representa par le menu l'obligation que tout le peuple de Paris auoit au Roy; l'obéissance que de là en auant il luy deuoit porter, comme à son Seigneur legitime; la clemence dont il auoit usé; Et desploya plusieurs autres traités de mesme pareure. Requeroit que les deux lettres Patentes en forme d'Edicts fussent verifiées. Sur cela monsieur le Chancelier recueille les voix & opinions des Princes & Seigneurs, puis se remettant en sa place, prononce l'Arrest conformement aux conclusions & requisitions des gens du Roy. Et à l'instant est enioint au peuple de sortir. Les portes fermées, on mande messieurs du Parlement, qui estoient attendans en la sale de S. Louys, lesquels arriuez firent tous le serment de fidelité au Roy, l'un apres l'autre, entre les mains de monsieur le Chancelier. Le premier fut monsieur Chartier, non en qualité de President, dont il auoit esté honoré par monsieur de Mayenne, ains de plus ancien Conseiller;

Edict d'abolition, & celuy du retablissement des officiers publiés.
Harangue de M. Loisel.

Serment de Messieurs du Parlement.

*Puis des
autres
Cours.*

comme aussi fit le semblable monsieur Molé son gendre, non comme Procureur general, ains de Conseiller selon l'ordre de sa receptiō. Le Maistre faict President, & Hottoman faict Aduocat du Roy par la Ligue n'entrèrent aussi en ceste lice, ains retournerent à leurs anciens rangs d'Aduocats simples, qu'ils exerçoient auant les troubles. Ceste ceremonie ainsi obsequee, monsieur le Châcellier fait le semblable le iour mesme en la chambre des Comptes, puis en la Cour des Generaux des Aides. Et le lendemain 29. chacun retourna en sa chacune, & retrouua son ancienne place, sous l'autorité de son Roy.

*Officiers
establis par
la Ligue.*

La iustice estant de ceste façon non restablie, ains establie, en son general, il a esté question de recompenser les particuliers qui auoient contribué à vn œuvre si meritoire. Comme les affaires s'estoient comportees deslors des premiers & plus grands feuz dans Paris, maistres Iean le Maistre & Louys d'Orleans Aduocats des parties, auoient esté creéz Aduocats generaux, & monsieur Molé, Conseiller, Procureur general du Parlement, duquel ie vous diray par maniere de paranthese, que comme il est d'un esprit calme, aussi pendant l'exercice de ceste nouuelle charge, il para à plusieurs coups orbes, que quelques enuieux de nostre Couronne voulurent ruër contre les Loix anciennes & fondamentales de nostre Estat. Si vne Ame seditieuse & trauersiere y fust entree, il en fust tres-mal allé pour la France. Tant que monsieur Brisson vesquit, il n'y eut autre Presi-

dent du Mortier que luy, dedans la grand'Chambre. Apres la mort le Duc de Mayene y en crea quatre, Messieurs Chartier, Conseiller au Parlement, Haqueuille, premier Presidēt au grand Conseil, Nuilly aussi premier President en la Cour des generaux des Aides, & le Maistre, par la promotion duquel Hottoman fut fait Aduocat genaral en son lieu. Quant à la Iustice du Chastellet, la Bruyere se donna, sans tiltre, par vn droit de biēseāce l'Estat de Licutenāt Ciuil. Cestuy-cy a gaigné le haut. M. le Côte de Brisface estoit Gouverneur de Paris, lequel a apporté grande diligence, deuotion & autorité à la reduitiō de Paris, pour recognoissāce dequoy le Roy l'a gratifié de la dignité de Marechal de France (dont il auoit esté quelque temps auparavant pourueu, pendant la trefue par le Sieur de Mayenne) & encores luy a donné deux cens mil escus à leuer sur vn nouuel impost des vins, qui passeroient deſſous les Ponts de la ville de Corbeil, de laquelle il luy a baillé le Gouvernēt, pour en faciliter la leuee. Messieurs de Haqueuille, Chartier, Molé, Hottomā sont retournez en leurs anciennes charges. M. le Maistre a esté créé septiesme President au parlement; & y a depuis fait le serment, cōme aussi M. du Vair Conseiller, & l'Anglois, Aduocat ont esté faits Maistres des Requestes del'Hostel du Roy, & M. l'Huillier Maistre des Comptes & Preuost des Marchands y a esté créé neufliesme presidēt: le tout en vertu de nouueaux Edits. Et comme toutes choses se sont passées par vne clemence admirable du Roy, aussi n'a il permis que l'on

*Quatre
Presidents
establis par
M. de Ma-
yenne.*

*M. de Bris-
face cree
Marechal
de France.*

ait affligé aucun en son corps, ou biens, quelque esprit de sedition qu'on luy imputast; comme il aduient fort souuent qu'en tels inesperez changements on preste plusieurs charitez à vns & autres: Mais a voulu, que tous les signalez Ligueurs, au lieu d'espouler vne prison clause, eussent les champs pour prison, ou pour mieux dire, la clef des champs. Il n'est pas que par vne debonnaireté infinie, il n'ait pardonné au College des Iesuites, lesquels il scauoit estre, nō seulement autheurs & fauteurs de la rebellion, mais aussi seducteurs des Ames foibles pour le faire assassiner.

*Le Roy
pardonne
au Collège
des Iesuites
fauteurs de
la rebellion.*

Il faut que ie vous die le iugement que ie fay en passant sur toutes ces recompenses. Combien que ie loüe grandement ceux qui ont esté recompésez; si est-ce que ie n'estime pas moins les quatre, qui sans importunité se sont contentez de r'entrer à petit bruit en leurs anciennes & premieres charges. Ceste ambition me plaist grandement. Mais sur tout ie ne puis assez haut louer celle de monsieur Chartier, lequel ayant esté, apres la mort de monsieur Brillon, appellé pour sa prud'hommie à l'Estat de premier President au Parlement, par le Seigneur de Mayenne, ores qu'il eust accepté ceste dignité pour rien esmouuoir dās la ville par son refus; & qu'auparauant il allast iournellement au Palais; Toutesfois il s'en bannit depuis tout à fait, se confinant dedans sa maison comme vn Religieux solitaire: solitude qu'il pretextoit tant sur l'ancienneté, qu'incommodité de son aage; combien

*M. Chartier
fait President
des s'exé-
pte du Pa-
lais.*

que les plus clair-voyants veüssent bien, que ce volontaire bannissement prouenoit, pour ne vouloir exercer cest Estat par l'autorité de celuy qui n'estoit son Roy. Exemple certes esmerueillable, & par lequel nous apprenons, combien vne conscience timoree, a de puissance sur vne ambition bien reglee.

Maintenant que sommes reuinis, nous attendons dedans Melun le retour des nostres. Car combien que pour la proximité des lieux, puissions gagner le deuant, si ne voulons-nous faire nostre entree en la Chambre, que toute nostre compaignie qui est à Tours, ne soit retournée. C'est l'honneur que luy faisons. Je vous prie de communiquer ceste lettre non seulement à nos amis, ains à tous ceux que pensez estre sans dissimulation fidelles seruiteurs du Roy. A Dieu. De Melun ce dernier iour de Mars, mil cinq cens nonante quatre.

*A Monsieur de Tiart, Seigneur de Bissi,
ancien Euesque de Chalon sur
Saulne.*

Uostre amitié est contractee de si longue main, & d'un lien si estroit, qu'en toute affaire que ie scauray vous concerner, ie me prieray tousiours pour vous sans attendre autre recommandation ou semonce de vostre part. Ny pour cela ie n'entens acquiescir aucune nouuelle obligation sur vous, ains m'acquitter de mon ancienne. C'est pourquoy il me semble que vous-vous faites tort, & à

Il luy proteste son amitié ancienne, & le prie d'en faire de mesme.

moy de me remercier par vos lettres, si ce n'est
 quel'ayez fait pour auoir occasiõ de m'escire.
 Permettez moy, ie vous prie, de faire cette
 faillie d'un vieillard qui se chatoüille pour rire.
 Si ie ne m'abuse, vous & moy restons presque
 seuls en cette France de cette belle brigade,
 que produisit le regne du Roy Henry II. Puis
 qu'il a pleu à Dieu de nous conseruer iusques à
 huy, employons ie vous prie ce qui reste de nos
 iours à nous entretenir, non du corps, ains de la
 plus belle & noble partie de nous, des yeux de
 l'esprit. Si me faites cest honneur, croyez que
 ce fera à beau jeu beau retour, ou comme l'on
 dit autrement; à bien assailly, bien deffendu.
 Il faut tromper la mort, qui est aux aguets pour
 nous surprendre. Vous receurez doncques de
 moy cette lettre, comme vn cartel de deffi
 que ie vous enuoye. Vous priant, Monsieur,
 me conseruer tousiours en vos bonnes graces.
 A Dieu.

*A Monsieur du Cluseau, Capitaine de cinquante
 hommes d'Armes, Gouverneur de la ville &
 Citadelle de Noyon.*

*Il discours
 sur ce que
 son fils e-
 stoit allé
 tremuer, &
 l'en excuse,
 puis luy dit
 que son fils
 de Buße ne*

A penitence qu'ordonnez à vostre
 fils est digne de vous & de luy. Car
 s'il a commis quelque faute, elle est au-
 tant vostre que siene. Comment? estimez-vous
 que le fils de M. du Cluseau peut estre reclus
 dedans vne ville comme vn moine dedans son
 Cloistre, pendant que la France est en armes cõ-
 tre son anciẽ ennemy? Ne vous osant aller trou-

uer, il s'estoit voulu faire voye la part où il espe- *peut aller*
 roit d'estre employé, sans entrer en cognoissance *au siege*
 du merite ou demerite de la cause. Sa ieuneille *d'Amiens*
 n'estoit capable pour en iuger. Tellement que *à cause de*
 c'est vne belle faillie de nature, dont ne le de- *sa blessu-*
 re.
 uez mesestimer, ains aimer. D'apprendre à
 mignarder vn luth dedans vne chambre; me-
 ner vn cheual à raison en vn manege; tirer
 des armes dedas vne sale, tout cela est beau; mais
 en fin ce sont exercices ombratiles. Sõ aage qui
 commence de poindre, desire la lumiere du
 Soleil. Je vous ay dit quelque fois, que la plus
 belle eschole qu'il pouuoit suiure pendant la
 guerre, estoit d'estre spectateur de vos actions,
 participer aucunement à vos conseils & en-
 treprises, & luy faire cognoistre qu'il est fils de
 maistre; c'est sa leçon; C'est la vostre, croyez
 m'en, encores qu'il me soit mal seant de parler
 d'un mestier auquel ie ne fis iamais, mon ap-
 prentissage. Ainsi le pratiqua monsieur de gui-
 se, grand guerrier, enuers feu monsieur de gui-
 se, dernier mort son fils, & en fit vn bon & vail-
 lant Capitaine. Si ainsi en vsez, ie m'assure
 qu'en rapporterez vn tres-grand contente-
 ment. Mais escoutez, estant pere, il faut aucu-
 nement oublier de l'estre. Cette seuerité trop
 grande que voulons apporter pour la conser-
 uation de nos enfans; le plus du temps nous
 les perd. Je desire que les peres leur laschent la
 bride, & la tiennent courte tout ensemble. Au
 demeurant ie ne souhaite qu'à ce premier coup
 d'eslay, auquel luy auez fait bailler vne
 compagnie de gens de pied, vueillez qu'il

face vn chef-d'œuvre. Le temps & le champ vous y donneront conseil : en voulant qu'il face bien , il ne le faut perdre aisément. Voila pour le vostre. Quant à mon Bussi, vostre Enseigne , croyez qu'il a esté frappé au vif en la jambe , & qu'il luy est impossible de retourner à vostre siege d'Amiens , comme il desireroit. Qui luy cause vne maladie d'esprit plus grande que celle du corps. Celuy est vn grand malheur , qu'il ne puisse estre si promptement des vostres ; non pour auoir part au butin , ains à l'honneur que les gens de bien pourront chacun en leur endroit rapporter en ceste haute entreprise du Roy. A Dieu.

*Au Capitaine de la Ferlandiere, Pierre
Pasquier, son fils.*

*Il l'aduer-
tit de la
blessure de
son frere
de Bussi.*



N m'a rapporté sur des branquarts vostre frere de Bussi, fort blessé en vne jambe d'vn coup de bale, qui luy a rompue le petitos. Puisque ce mal luy est adueni en bien faisant, ie le porte plus patiemment ; & au surplus grandement aise, qu'il soit maintenant avec moy, pour estre pensé. I'ay vne grande obligation à Messieurs du Laurent & Portail , d'auoir eu soin de luy en l'armee , de leur propre instinct , l'ayant recognu estre mien. Dieu me fera s'il luy plaist la grace , de leur faire

quelque bon & agreable seruice pour recompense. Soudain apres son arriuee, il me dict qu'estiez mal disposé de vostre personne, & qu'il craignoit pis de vous. En quoy ie balançois entre deux opinions. Car d'un costé, il me sembloit que pour vous guerir deuiez reprendre la route de nostre maison; & qu'une retraite faicte à propos n'est pas de moindre gloire qu'un combat. D'un autre costé, ie craignoy qu'on vous imputast ceste maladie à hypocrisie pour fuir les coups. Graces à Dieu ny vous, ny vos freres, n'avez iamais appris ceste leçon; Telsmoin ce qui est fraichement arriué à vostre frere de Bussi, & ce qui aduint à la Mirauldiere vostre cadet au siege de Mehun sur Loire, où opiniastrât la descente d'une Tour il fut tué d'un coup de mousquet, tous ses compaignons s'estans rendus par composition au Seigneur de la Bourdeziere. Comme i'estois sur ce mot, i'ay presentement receu vnes Lettres de vous, par lesquelles me mandiez, que repreniez vostre embompoint. Ie ne vous exhorteray doncques maintenant à ce qui est de vostre deuoir, sçachant en quelle recommandation vous l'avez. A Dieu.

*A Monsieur du Cluzeau, Capitaine de cinquante
hommes d'armes, Gouverneur de la ville &
Citadelle de Noyon.*



Vous m'escriuez, qu'il faut ou que la ville *Il luy re-*
d'Amiens parlemente, ou que la bataille *presente*
se dône. Prenez gardes'il n'y a point vne *les appre-*

*benfions
sur la
difficulté
de la prise
d'Amiens.*

troisième voye, dont nos ennemis tascheront de nous escornèr; ou en temporizant, comme fit le Duc de Parme à Roüen, ou en assiegeant autres villes, comme nous esprouuâmes au siege de la Fere, ou bien en nous amusant par escarmouches feintes, pendant qu'ils feront glacer des ponts sur la riuere de Somme, & sur iceux passer gens, pour secourir la ville. Car quant à moy, n'estoit l'assurance que j'ay de vostre bon iugement & experience au faict de la guerre, ie serois vn autre saint Thomas, & ne croiroy rien de ce que vous-vous promettez, iusques à ce que ie Peusse veu. Ie voy vne ville bien forte, garnie de gens de guerre, qui ne manquent de moyens, experience & bonne volonté, pour le seruice de leur Roy: & de nous promettre telle illuë que faictes, mesmes si promptement que m'escriuez, ie ne le puis. Vray qu'à cette miennne opiniõ s'oppose, qu'le Roy est vn grãd guerrier, qui ne se fust vrai-semblablement engagé à ce siege, sans sçauoir quelle fin il en deuait auoir. Mesmes que la consequence en est telle, que s'en reuenant sans rien faire, il perdroit la ville, la Picardie, & sa reputation tout ensemble. De maniere que ie m'assure qu'il couchera plustost de sa reste qu'il n'en vienne à chef. Et comme Dieu m'a fait d'un naturel plus plein de desfiance, que d'espoir, aussi crain-je qu'il ne luy aduienne comme au Roy Alexandre le grand, ayant esté six mois deuant la ville de Tyr sans la prendre; en fin fit acte de soldat, pour exciter les siens à bien faire. Quoy faisant il la prit, mais aussi fut-ce au prix de son sang, &

*Importance
de la prise
d'Amiens.*

*Alexandre
se rend sol-
dat pour
animer les
siens, &
prend Tyr.*

faillit d'y perdre la vie. Si Dieu nous disgratioit de tant d'enuoyer quelque meschef au Roy, en voulant gaigner vne ville nous serions perdus. C'est pourquoy ie vous diray franchemét, que de quelque costé que ie me tourne, ie tien le loup par les aureilles. Brief ie ne puis croire que l'ennemy expose ses forces à la decision d'une bataille, recognoissant nostre Roy en ce mestier trop rude ioueur, ny que la ville soit si tost renduë comme m'escriuez. Mais vous seriez bien esbahy, si tout ainsi qu'autrefois deux armées se trouuants deuant la mesme ville, causèrent vne paix entre le François & Espagnol; aussi le semblable aduenoit maintenant au mesmelieu. Vray que ie ne souhaite point vne paix si honteuse que l'autre, par laquelle l'Espagnol gaigna plus par vn trait de plume, que nous n'auions fait par les armes encontre luy & ses alliez l'espace de vingt & deux ans. A Dieu.

*A Monsieur de S. Marthe, Conseiller du Roy, &
Thresorier general de France
en la generalité de
Poitou.*

Ay receu de vous, par les mains de Monsieur vostre fils aisné, les Eloges qu'avez fait & mis en lumiere, en faueur de tous les hommes, qui de la memoire de nos ayeux & peres iusques à huy se sont rendus recommandez par les bonnes lettres en cette France, dont ie vous remercie humblement.

Il le remercie de ses Eloges sur les hommes de son temps, & luy en uoye sa

Nostre ſiecle vous a beaucoup d'obligation de donner la vie aux morts, en la vous donnant à vous-mesmes. Je n'ay iamais rien veu de plus beau; vne diligente recherche; vn style Latin doux-coulant; paroles de choix, non toutesfois affectees; belles pointes de vostre creu; Quoy faisant vous rendez non seulement la vie aux nostres, ains faites miraculeusement renaistre en vous, l'ancien Ciceron. He! vrayment ie commence de me flatter, recognoissant que le Quatrain que ie ſi autrefois pour vous au quatriesme Liure de mes Epigrammes est tres-veritable.

*Sen Latios scribat, seu Gallos Scauola versus,
Nil Latia, aut majus Gallica Musa tulit.
Roma suum jactet, miretur Gallia nostrum:
Cur ita? pro Patria vouit uterque manum.*

J'auois assis ce iugement sur vos vers Latins & François, qui triomphoient d'une mesme balance, bien empesché ausquels des deux ie deuois bailler le dessus. Maintenant que ie voy vos Eloges faits d'un fil continu, & embellis de tous les riches traits que l'on peut desirer de la Langue Latine, ie perds pied & suis contraint de confesser, que vostre plume prend son vol plus haut que i'en auois estimé. Or puis qu'il vous a pleu m'honorer de ce beau present, ie vous enuoye pour contr'eschange, non l'Eloge d'un homme mort, ains vne Cōgratulation que j'ay faicte au peuple de France, sur la paix generale de l'an passé, & benedictions que le Roy a receu de Dieu. Je l'auoy dressée, comme il estoit encores en Bretagne, en deliberation de la luy

*Congratu-
lation de
M. Pas-
quier au
peuple de
France sur
la paix.*

présenterà son retour; mais n'estant lors encores mise au net; & luy ayant pris le chemin de Monceaux, où il demeura longuement malade, ie differay ce present iusques à son retour, qui fut sur le commencement de l'an 1599. Ie me trouuay sur la fin de son dîner pres de luy, où ayant tourné l'œil sur moy, il me demanda, qui m'amenoit en ce lieu; Pour vous importuner, Sire, (luy dy-je) mais d'une autre importunité *Qu'il presente au* que tous vos autres subiects; lesquels ie present-*Roy.* tent à vostre Maiesté, pour vous demander; & moy pour vous estrener de ce mié petit ouura-ge. A ce mot ie le luy presente. Il litle Sixain, qui luy pleust; Puis vne page entiere, me faisant cest honneur de m'en remercier, & me dire, qu'il le liroit tout au long, ou feroit lire deuant luy. Ie me suis contenté de ce bon œil, sans m'estre enquis de ceux qui l'approchent, s'il auoir pris ce loisir, qu'il m'auoit promis. Tel qu'est-ce discours, ie le vous enuoye; bien delibéré de luy bailler dans quelque temps plus grand iour; non pour la façon que ie luy aye donné, ains seulement pour son estoffe. A Dieu.

CONGRATULATION
*sur la Paix generale, faicte au mois
 de Mars 1598. Et sur les Bene-
 dictions que le Roy a receuës
 de Dieu.*

A V R O Y D E F R A N C E
 & de Nauarre, tres-Chrestien, Henry
 IIII. de ce nom.

A Pres auoir sur tous les anciens guerriers
 Couronné vostre chef de mille verds Lauriers,
 Et planté maintenant dans vos pais l'Oline,
 Il vous faut mon grand Roy, couronner vos exploits
 Dorenavant de mil' & mille belles Loix;
 Affin que dans la Paix, en Paix un chacun viue.



omme celuy, qui ayant esté agité
 d'une longue tourmète, apres qu'il
 est surgy à bon port, leue les mains
 & les yeux au Ciel, va à l'Eglise ac-
 quitter ses vœux, raconte à ses voisins & amis le
 danger dont il est eschappé; & à peu dire, le cō-
 tentement qu'il a d'estre sur la terre ferme, luy
 fait oublier toutes les trauerfes passees; Aussi a-
 yants depuis quinze ou seize ans en ça couru
 toutes sortes de calamitez & miseres, au milieu
 des troubles de ce royaume, il est meshuy tēps,
 Messieurs,

Toutes sor-
 tes de cala-
 mitez en
 France du-
 rant l'espa-
 ce de quin-
 ze ou seize
 ans de
 troubles.

Messieurs, que nous reprenions haleine, pour louer Dieu, le magnifier, luy rendre graces à iointes mains, de la paix generale qu'il nous a inespérément enuoyee; Brief, que par vne transformation singulieré, nous échangeions le souuenir horrible du passé, en vne allegresse presente, sans qu'il reste deormais en nos Ames vne seule estincelle de mauuaise volonté des vns encontre les autres. Et par ce qu'au subiect que i'entends maintenant traicter, ie me suis mis en bute les miracles que Dieu a exercez enuers nostre Roy; le bon traictement qu'il nous faut esperer de luy; l'obeïssance que luy deuons rendre, & la concorde generale entre nous, encores qu'en ce faisant ie ressembleray proprement à celuy qui veut bailler l'espeçon au cheual, qui n'en a besoin; Si est-ce que ie vous supplieray humblement vouloir receuoir mes discours d'une mesme deuotion, que ie vous en fay present; souz protestation de ne rien dire au desauantage des vns, pour aduantagez les autres. Il me seroit mal-seant, voulât publier l'vnion, que toutes choses ne fussent maintenant d'une mesme façon vnies.

Quand ie remets deuant mes yeux tout ce *Premier* qui s'est passé par la France, depuis le mois de *souleuement* Mars mil cinq cens quatre-vingts cinq, auquel *des armes* nous receusmes les premieres nouuelles du *en Mars,* 1585. *souleuement* des armes qui estoit en Champagne, ie ne pense point qu'entre toutes les Histories, tant anciennes que modernes, il y en ait iamais eu vne plus prodigieuse que ceste-cy. Je ne vous en rafraischiray la memoire.

*D'où vient
la source
des mal-
heurs de la
France.
Pour nos
pechez.*

Cela se peut mieux sentir dās nos Ames; qu'exprimer de bouche. Comme aussi seroit-ce reuerdir vne playe, que ie desire estre reconsolidée. Je me contenteray seulement de sonder au moins mal qu'il me sera possible, d'où nous pouuoit estre prouenuē ceste desbauche generale. Du commencement i'en reiettoy la cause dessus nos pechez. Car pour bien dire, ceste consideration est la vraye touche du Chrestien affligé: affin qu'ayons recours à Dieu, luy demandant pardon de nos fautes, & qu'il luy plaise destourner son ire de nous; Mais recueillant apres mes esprits, ie disoy: Il n'y a nation qui n'abonde en fautes, il n'y a rien en ce bas estre, pour lequel il n'y ait assez de subiect au Ciel de nous chastier; & neantmoins Dieu ne permet que les partialitez, diuisions & guerres ciuiles, se logent pour le iourd'huy ailleurs. Nous seuls entre tous les peuples de l'Europe auons esté choisis pour ce subiect. Bon Dieu! disoy-je à part moy, d'où vient, que tu brandis le foudre de ta fureur particulièrement contre nous! Voila comme i'entretenoy mes pensées. Et volontiers, si vous me permettez de le dire, i'eusse fait le procez au Ciel sur ceste querelle: Toutesfois tombant d'un penser à autre, & voyant par le menu quel succez prenoient nos affaires, ie commençay de me resoudre, me faisant accroire que tout ainsi que du vieux chaos s'escloit l'ordre general de ce grand vniuers; aussi par vn mystere caché, Dieu auoit permis vn nouveau peste-mesle de toutes choses dedans nostre France, pour y faire

*par un secret du
Ciel, qu'il le
faisoit pour
exalter le
Roy.*

florir vn reietton de cest ancien Tige de S. Louys; Je veux dire, pour establir, exalter & magnifier nostre Roy, lequel avec le temps reduiroit toutes les affaires de nostre Royaume en bon train.

Ne peniez pas, ie vous prie, que ie parle icy par cœur. Je le vous mōstreray au doigt & à l'œil cy-apres. Je ne veux point fouiller dās les cōsciēces de ceux qui exciterent les armes contre luy :

Car quant à moy, ie croy que le zeile de la Religion les pōussa. Bien vous diray-ie, que l'Edit

d'Vnion (ainsi l'appellāsmes nous) ayant esté publié au mois de Iuillet sous le tiltre de la Religion Catholique, Apostolique Romaine, on

sonna aussi tost le tochain par tous les quanton de la France. Nous y accōurūsmes comme au feu, non pour l'esteindre, ains pour le r'allumer encontre le Roy de Nauarre; (ainsi l'appelloit-on lors) & pour rendre ceste guerre immortelle, le Diable se mit de la partie. Au-

parauant il n'y auoit que deux partis; Le Catholique & le Huguenot. On s'aduise de

diuiser le party Catholique en deux, dont l'un estoient appelez Ligueurs, qui affection-

noient la guerre, lesquels estoient les bien-uenus; & les autres politics, estimez de

pire condition que les Huguenots; par ce qu'ils desiroient la paix. Miserable spectacle, & que la posterité ne croira pas aisément. Il n'y a remede, il faut que ce-

ste faillie m'eschappe. En toute Republi-

que bien ordonnee, on a tousiours abhor-

ré le mot de la Ligue, comme ne sonnant au-

Edit d'Vnion publié excise de plus grands brasiers.

Trois partis pour deux.

Les Ligueurs.

Les Politics

Mor de Ligue abhorre en toute Republique.

tre chose que faction contre l'Estat ; Au contraire on a tousiours embrassé les esprits qui estoient politics , comme zelateurs du repos public : & en ceste nouuelle desbauche , nous par vn iugement renuersé , en vîsmes tout au rebours. Chose dont vous pouuez recueillir , combien la main de Dieu nous auoit touchez. Sur ce fondement fut basti le grand chaos que nous auons veu ; & sur ce meisme chaos fut bastie la grandeur du Roy de Nauarre , ainsi le nommeray-je par tout ce discours , iusques à ce que j'arriue au temps qu'il fut Roy de France. Il n'y a eu année depuis ce temps-là , que Dieu n'ait espandu ses benedictions dessus luy. Mais auant que de passer plus outre , ie vous prieray de ne penser , qu'en ce que ie deduiray cy-apres , il y ait tant soit peu de fielt dans ma plume. Je raconteray en brief l'histoire qui s'est passée aux yeux de la France , plus par la maladie du temps qu'autrement ; Qui me faict excuser toutes choses.

*Six armées
rout à la
fois contre
les Hugue-
nots.*

En l'an mil cinq cens quatre-vingts six , le feu Roy , que Dieu absolue , deliberant de iouier à quitte ou à double ; met tout d'un coup six armées sur les champs ; l'une en Poitou ; deux en la Guyenne ; l'autre en Auvergne ; l'autre en Dauphiné ; & la dernière en la Champagne , pour fermer tout passage au secours estrangier. Et comme s'il eust poussé de sa reste , vend par permission du saint Siege , plusieurs grands Domaines del'Eglise ; fait reuiure vne infinité d'Estats supprimez dès & depuis l'an mil cinq cens quatre-vingts & vn : en

crée plusieurs autres nouueaux ; fouille par emprunt aux bourses de ses plus aisez subiects, affin de faire vn grand fonds pour le deffroy de ces armées. Fut-il iamais vne plus hardie demarche que ceste-cy, pour terrasser vn Prince que l'on prenoit au despourueu ? Ce neantmoins le Roy de Nauarre pare aux coups (si ainsi faut que ie le die) avec vne espee rabatuë. Il se tient sagement sur ses gardes, clois & couuert dans quelques villes ; tire les choses en longueur ; laisse passer la cholere. Quoy plus ? ces six armées s'esuanouirent en fumee, sans sçauoir qu'elles deuindrent. Et Dieu sçait quels inuentaires elles firent des biens des pauures gens & habitans du plat païs. Pour reparer ceste bresche, on leue en l'an mil cinq cens quatre-vingts & sept, vne puissante armee, sur laquelle commandoit feu monsieur de Ioyeuse, avec commandement tres-expres de combattre, à quelque prix & condition que ce fust. Les deux armées se rencontrent à Coutras. Vous sçauiez ce qui en aduint. Car ce fut vne autre

Qui s'esuanouissent en fumee.

Journee de Coutras.

iournee d'Azincour, où la plus grande partie de nostre noblesse passa par le tréchant de l'espee avec le General de l'armee. En l'an mil cinq cens quatre-vingts huit, on voulut obtenir dans Blois par dessein, ce que l'on n'auoit peu par les armes. Iamais entreprise ne fut conduite de plus grand sens. Toutesfois voicy inopinément la rupture de toute ceste poursuite, par la mort d'un Prince qui donnoit de grands auancements à ce conseil ; & qui est vne chose grandement remarquable, remettez les dix iours au

*Naissance
de Henry
IV. & mort
de M. de
Guise à
mesme
1041.*

Kalendrier, que nous en auons ostez, vous trouuerez qu'il mourut le mesme iour que le Roy de Nauarre auoit pris naissance. Cette mort en l'an 1589. fait tourner toute la haine publique contre le feu Roy. Les villes s'armēt contreluy. Il est contraint d'appeller à son secours le Roy de Nauarre, lequel dès son arriuee desliure la ville de Tours d'un siege, où il n'y alloit que du hazard de l'Estat. Le feu Roy s'estant acheminé deuant la ville de Paris pour la reprendre, il y est malheureusement assassiné. Il sembloit que les affaires du Royaume deussent lors changer de face; & que le Roy de Nauarre deust estre abandonné de tous, en haine de sa Religion; En quoy il y auoit quelque apparence, selon le iugement humain. Toutesfois contre ce malheureux conseil, Dieu en ordonna tout autrement, & voulut que le sang genereux de la Noblesse Françoisē, pour venger ce detestable parricide, se vouiast du tout à son nouveau Roy, lequel se trouua à poinct nommé deuant la ville capitale de France, au milieu de tous les Princes du sang, & officiers de la Couronne, & d'une puissante armee, pour estre par eux tout d'un coup, & non à la file, reconnu pour leur vray, naturel & legitime Roy.

*Henry III.
assassiné
deuant
Paris.*

*Henry IV.
reconnu
pour Roy
en l'armee
par la No-*

Je vous ay raconté l'histoire de quatre annees en gros, en chacune desquelles vous voyez que Dieu conduisoit sa fortune par la main, tout ainsi que celle de Moysē. Permettez moy maintenant de faire vn commentaire sur ce que ie vous ay deduit. A qui doit-il rendre

graces de toutes ces benedictions ? A Dieu premierement, puis à ceux qui faisoient lors profession de la haine contre luy, lesquels en furent les principaux outils, leur estat plus redeuable, que il ne feust onc à ses amis. Car si sans refuseiller par vne anticipatiõ de temps les armées, ils l'eussent laissé croupir dans leur arrierecoin de la France, il eust aussi laissé à la longue enrouïller & son esprit, & ses armes. On le contraignit de se mettre sur la deffensive. En vn instant d'apprenty il deuint maistre, luy qui d'ailleurs estoit perdu, si les ennemis ne l'eussent voulu perdre. Car & sa Religion, & le peu de cognoissance que nous auions de ses mœurs & de sa valeur n'eussent pas aisément permis de le fauorizer apres le decez du feu Roy. dauantage où eust-il trouué les passages des riuieres ouuerts, pour donner iusques à la ville de Paris, où eust-il peu rencontrer armee toute preste pour le secourir ? Vne mort naturelle du feu Roy ; vn esloignement de pais, eslongnoient en tout & par tout ses affaires. Brief il doit & sa Couronne & ses forces à ceux qui par toutes sortes d'artifices humains s'estudierent de la supplanter : ne les ayants combatus que de la force de Dieu.

*Henry IV.
tremue son
plus grand
bien & sa
gloire en son
plus grand
maheur.*

Depuis son aduenement à la Couronne, ie vous laisse à part sa miraculeuse victoire de Dieppe, avec vne poignée de gens, contre ceux qui ne se promettoient autre chose, qu'une fuite honteuse de luy par la Mer, comme derniere ressource, ou de sa vie, ou de sa

*Victoire de
Dieppe.*

fortune. Je vous laisse l'entree qu'il fit aux faubourgs de ceste ville de Paris, en l'an mil cinq cens quatre-vingts neuf, où Dieu, pour le conduire seurement, espendit vne grande nuée de brouïllas, à fin qu'il fust plustost veu que preueu. Je vous laisse les conquestes qu'il fit du Vandoismois, du Maine, Alançon, Lizieux, Eureux, & sur tout les villes de Melun & Falaize par luy miraculeusement reconquises : La grande victoire d'Iury, où son ennemy auoit trois soldats encôtre vn; vne autre du mesme iour en Auvergne: l'escarmouche à Aumalle, en laquelle estant desarmé, il fit teste à ses ennemis; La glorieuse reprise de Corbeil, en vn clin d'œil, où ce grand abbateur de murailles, le Duc de Parme auoit seiourné six sepmaines entieres pour le prendre avec vne puissante armee. Je vous laisse encores ce qui se passa miraculeusement contre le Cheualier d'Aumalle dans la ville de saint Denis, sous la conduite du Seigneur de Vicq, & vne infinité d'autres particularitez; en la deduction desquelles le temps me deffaudroit plustost que la plume.

Je feray icy vne pose; car il me semble lire dans vos Ames vne demande que me ferez. Comment se peut-il faire (direz-vous) que Dieu ait voulu embrasser la querelle d'un Prince qui estoit d'autre Religion que la nostre? A cela ie vous respond, que les iugemens de Dieu sônt inenarrables, & que de vouloir asseoir le iugement humain sur iceux; c'est comme les temeraires geants, vouloir à nostre confusioescheller le Ciel. D'ailleurs ie compare la maladie

*Victoire
d'Iury.*

*Escarmou-
che d'Au-
male.*

*Prise de
Corbeil.*

qui estoit en l'ame de nostre Roy, à celle du paralytique, representee par S. Ieã, qui attédit l'espace de 38. ans entiers, que quelqu'un le plôgeast dedàs la piscine, lors quel' Ange auroit troublé l'eau. Ainsi nostre Roy estoit malade d'une paralytie de l'ame. L'Ange de dieu remuoit en luy iournellement ses humeurs. Tellement qu'il n'attendoit autre chose, sinon que quelques bons & Doctes Theologiens le iettrassent dans la piscine, & rendissent capable de nostre Religion. Comme finalement il en a esté guery sur le trente & huictiesme an de son aage ou enuiron. Aussi dès son aduenement à la Couronne, il protesta au milieu deses Princes du sang, & de tous les grands Seigneurs de la France, qu'il ne souhaitoit rien tant, que d'estudier au salut de son Ame; mais qu'il desiroit estre instruit en nostre Religion Catholique Apostolique Romaine. Et depuis il ne s'exposa iamais à entreprise hazardeuse, qu'il ne se recommandast par lettres aux prieres de nostre Eglise; & par mesme moyen ne recommandast de faire Processions publiques, & au retour de ses victoires n'ordonnast de chanter, le *Te Deum*, ancien trophée de nos bons & heureux succez. Le iour mesmes des deux grandes victoires que il obtint par la France à Iury en personne, & à Ylloire par ses Lieutenants generaux, on faisoit par son commandement Procession generale dans Tours, où tous les habitans assisterent, iusques aux petits enfans, qui en leur Vierge deuotion crierent vn *Vive le Roy*, par la ville. Et pendant que nous estions en ces Oraisons, le

*Protesta-
tion de Hé-
ry IV. pour
le fait de
sa Religion.*

*Sa Religion
en ses ba-
tailles.*

*Procession
generale
durant ses
victoires.*

Roy cōmença devenir aux mains, & tant que la Proceſſiō dura, tant continua-il ſa victoire à Iury : en laquelle il fut principalement aſſiſté de ſa nobleſſe Catholique. Nos prieres eſtoyēt celles de Moyſe, lors que les enfans d'Iſraël combatoyent, & ſa victoire fut celle d'Aron.

Ne penſez pas, Meſſieurs, qu'il n'ait remarqué cette chaſſe & pluſieurs autres, leſquelles, (outre l'inclination qu'il auoit de ſe rendre noſtre) luy ont facilité la voye à ſa Conuerſion.

Ionr de la Mais quand luy en prit tout à faiſt l'enuie ? A
Conuerſion pareil iour que Dieu eſpandit; premicrement
de Henry la Manne ſur les enfans d'Iſraël; puis ſon Sainct
IV. à la Re- Eſprit deſſus ſes Apoſtres; ie veux dire vn 15.
ligion Ca- de May, auquel par inſpiration diuine, & pouſ-
tholique, ſé du meſme S. Eſprit, il declara dedans la vil-
Eſou. le de Mâte, en la preſence de tous les Seigneurs
 de ſon conſeil, qu'il vouloit eſtre endoctriné
 en noſtre Foy Catholique Apoſtolique Romaine. Auſſi eſt-ce la verité que iamais Prince
 Chreſtien n'apporta tant de ſubmiſſions pour
 recognoiſtre ſa faute. Car il abjura ſon erreur,
 non en cachette, ains deuant les premiers Pre-
 lats de la France; Non en vn arrierecoing du
 Royaume, ains à deux lieuës de Paris, dedans
 l'Eglife de ſainct Denys, ancien tombeau de
 nos Rois, afin que les Princes morts & viuans
 peuſſent teſmoigner de quelle franchise il ſe
 venoit rendre des noſtres. Ny ſa grandeur, ny
 ſa Maieſté, ny la honte de ſon peché, ny les
 brigues publiques, qu'il voyoit eſtre faiſtes
 contre luy, par le Legat, creature du Duc de
 l'arme, ne le deſtournerent de faire ceſte emo-

Abiure
l'heresie à
S. Denys.

logese & penitence publique, assésuré tesmoignage de l'interieur de son Ame. Et sçachant l'honneur qu'il deuoit porter au sainct siege, auant que d'estre conuertý il y auoit enuoyé par deux voyages diuers, les Seigneurs de Luxembourg & de Pisany; & depuis la Conuersion, le Seigneur Duc de Niuernois (Prince accom-

*Sa submis-
sion au S.
Siege de
Rome.*

ply de toute pieté & prudence) pour faire aux pieds du sainct Pere, les aduenz, soubmissions & recognoissances, que l'on peut desirer d'un franc Catholic. Ce n'est pas vne petite victoire qu'il obtint sur soy: Mais encores est-elle plus grande du costé du Sainct Pere. Que vn Prince, lequel estant simple Roy de Nauarre, auoit autrefois fait teste aux Papes, & à deux grands Rois; Maintenant qu'il est Roy de France, ne voulant forligner de la Religion de ses ancestres, luy ait rendu l'obeissance telle que ses predecesseurs.

Messieurs, ie craindroy d'estre par vous estimé trop long, n'estoit la dignité du subiect, que j'estime vous estre autant agreable, qu'à moy. De ma part, ayant veüé ce discours, non seulement à la celebration de mon Roy, mais de l'un des plus grands Rois que nous eumes iamais en la France, ie penseroý toujours estre trop brief, quelque longueur que i'y apporte. Iusques icy ie vous ay deuít les benedictions que Dieu luy a faites auparauant sa Conuersion. Je vous diray maintenant celles qu'il a depuis receuës, mais avec vne philosophie Chrestienne. Quelque benediction qu'il receust de Dieu auparauant sa

conuersion , elle fut sanglante ; Soudain apres qu'il a esté conuertý, ores qu'il y ait eu de fois à autre quelque effusion de sang , si est ce que le general s'est passé par amiables compositiõs. Dieu nous voulant par cela monstrier, cõbien cette conuersion luy auoit esté agreable ; Conuersion, que ie vous puis dire auoir esté la Conuulsion de tous les membres de la Ligue.

Après cette Conuersion, nous tous esperions vne paix. Par ce que monsieur de Mayenne à l'ouuerture des Estats, qu'il fit tenir dans Paris, auoit par vn Manifeste declaré, qu'il ne combattoit que pour l'Eglise Catholique Apostolique Romaine. permettez moy de parler à cœur ouuert des affaires de nostre France ; Car maintenant c'est tout autre ieu. Ceux qui viendront apres nous se donneront loy & loisir d'en iuger ; Et neantmoins n'en parleront, que par ouir dire. Et pourquoy sera-il malseât d'en iuger à ceux qui furent spectateurs, mesmes parlants sans passion, comme ie fay ? Et de ce i'en appelle Dieu à tesmoing. De ma part, ie mets toute cette negotiation de la paix entre les premiers miracles de nostre temps ; Et de tât plus me promets-ie qu'elle sera perdurable. Le Roy la desiroit à toute instance, & auoit grand subiet de la desirer. Monsieur de Mayenne au contraire ne souhaitoit qu'une trefue, & n'estoit aussi en ce souhait denué de grande raison ; Et neantmoins la paix estoit lors la ruine des affaires du Roy ; Et la trefue vne autre ruine des affaires de monsieur de Mayenne, comme l'euenement nous l'a enseigné. Car fai-

*Manifeste
de M. de
Mayenne.*

*Le Roy desir
la paix.
M. de Ma-
yenne la
trefue.
Mais la
trefue est
plus aduā-
tageuse
pour le Roy*

sant vne paix, l'Vnion n'estât encores desvnie,
 le Roy eust esté contraint de la traiter avec
 monsieur de Mayenne, pour luy & ses associez.
 Quoy faisant il fut demeuré chef de part, pour
 l'exécution de la paix, tout ainsi comme aupara-
 vant, pour la guerre, en faueur de ceux qui
 à l'aduenir eussent remué quelques nouveaux
 mescontentemens dans leurs testes. Dieu, qui
 veut que mesurions nos prieres par ses volôtez,
 sçachant mieux ce qui nous est de besoing que
 nous mesmes, nous regardant d'un œil de pitié,
 comme Seigneur qui retiroit son ire de nous,
 accorde au Roy, non ce qu'il vouloit, ains ce
 qui luy estoit necessaire. La trefue est iuree & *Qui est en*
 concluë. Les sage-mondains crioient, & moy *fin iuree.*
 mesmes, me faisant sottement accroire, que i'e-
 stoy vn grand homme d'Estat. Le Roy se perd
 à son elciant (disoy-ie) il falloit battre le fer
 pendant qu'il estoit chaud. Les François du
 commencement sont plus chauds & forts que
 les hommes, & au long aller plus froids & foi-
 bles que les femmes. Soudain apres la cōuersiō
 nous deuions en cette nouuelle allegresse re-
 solument combattre pour la paix; Mainte-
 nant le peuple peu à peu se r'alentira. Cette
 trefue est vn moyen aux autres pour s'accom-
 moder de viures & munitions, par lesquels ils
 nous rendront ceste guerre immortelle. Pour
 conclusion, avec la fin de la trefue finira aussi
 toute nostre esperance de paix. Ce discours
 n'estoit-il en apparence humaine, non seulemēt
 beau, maistres-vray? Toutesfois contre l'opi-
 nion des hommes, il en est reüssi tout autrement.

par le moyen de ceste trefue la plus-part des bons Citoyens de Paris vindrent à S. Denys, enuifager le Roy, considerant ses deportemens tout autres qu'on ne publioit dans leur ville. Et nous, tant d'un que d'autre party, estans les chemins ouuerts, commençâmes de r'entrer en nos anciennes recognoissances, & de condâner nos fureurs, nous estans quittez l'un l'autre pour nous rendre esclaves de ceux que la nature auoit separez de la France d'un grand entreject de montaignes. Quel fruit en rapportâmes-nous ? La paix fut de là en auant consertee avec vns & autres Seigneurs. Chacun d'eux besongna pour soy, & Dieu pour le tout ; Ne voulants autre assurance de leurs Capitulations, que celle qui dependoit de leur vray Seigneur. En quoy ils n'ont esté trompez d'un seul poinct. Sous ceste fiance se rendirent à luy à l'enuy, & vn braue Vitry, qui premier ouurit le pas, vn sage la Chastre, qui ne voulut perdre son nepueu de veuë, vn Brissac, pourtraict des valeurs de son pere ; vn Villars second Admiral de ce nom, vn ieune Duc de Guise, heritier de la magnanimité paternelle ; & en fin ce grand & sage guerrier monsieur de Mayenne ; & à peu dire, tous les Gouverneurs tant des Prouinces que villes, hormis vn. Et m'assure que si feu monsieur de Guise viuoit, il voudroit auoir part à ceste heureuse reünion. Il auoit l'Amc trop genereuse, pour ne la ioindre à vn Roy grand & magnanime, si son heur luy eust baillé le temps & loisir de le recognoistre. Toutes les

Acheminement à la paix par le moyen de la trefue.

Ordre des Seigneurs qui prirent le party du Roy.

inimitiez precedentes, que l'iniure du temps auoit apportees, se sont par vne metamorphose admirable, transformees en vne singuliere deuotion. Le Roy les a tous non seulement embrassez, ains grandement gratifiez. Il les aime avec tels respects, que leurs dignitez desfirent, pour bānir de leurs ames toute ialouzie, mere des mescontentements qui causerent nos troubles en France. Et eux tous vnaniment ont consacré leurs vies, leurs corps & leurs biens au seruice du Roy, comme ils ont depuis fait bien paroistre, selon les occurrēces des affaires. C'est pourquoy ie vous prie, messieurs, ne trouuer mauuais, si iusques icy, parlant de fois à autre de tous ces Seigneurs, ce mot d'ennemis est eschappé de ma plume. L'ordre du temps, & la suite de l'histoire, qui n'est cachée, me commandoyent d'ainſi le faire. Maintenant qu'ils sont tous reduits, aussi veuſ-ſe ie que chacun entende que ie suis leur humble & affectionné seruiteur.

Voila le premier plan de la paix, auquel vous voyez, qu'il y a eu grandement de la main de Dieu, ſuiuie de la sagesse d'un grand Roy, lequel en vne negociatiō paſſagere de la trefue, mettāt toutes ceremonies ſous pieds, ne douta d'auoir vn collateral en la ſignature des articles. Mais quand ce vint au gros de la paix, il ſe dōna bien garde de tomber en ceſt acceſſoire, pour la conſequence, ains voulut beſongner avec tous les autres Seigneurs par pieces, afin que ils n'eusſent autre garend de leurs traitez,

Tous embrassez & gratifiez par luy.

Parfaicte reuision d'esprits & de vobres.

que son inuiolable foy. N'estimez pas cependant, Messieurs, qu'en la plus part de ce qui est depuis aduenu, pour la reductiō des villes, vous n'y trouuiez aussi plusieurs autres miracles tres-expres de Dieu. La ville de Paris recut la veille de Noël 1588. sur la soiree les nouuelles de ce qui s'estoit passé dedans Blois, sur lesquelles fut bastie la rebellion d'une grande partie des villes de la France ; Aussi à semblable iour & heure 1593. les nouuelles luy arriuerent que monsieur de Vitry auoit rédu la ville de Meaux au Roy ; Qui est le premier fondement de la reduction de toutes les autres. Dans Lyon on auoit projecté de faire assassiner le Roy, soudain apres sa conuersion ; & sur ce project il auoit esté cheualé iusques dans Melun par vn meschant homme, lequel y fut surpris & chastié. Dieu non cōtent de ceste vengeance, pour expier à bonnes enseignes ce detestable dessein, voulut depuis que la ville de Lyon se reduisit de son propre mouuement, souz l'obeissance du Roy : & qu'il en recut aussi inespérément les nouuelles dans Melun. Mais entre toutes les reductions, celle de Paris est esmerueillable, en laquelle vous trouuerez toutes les mesmes procedures, qu'en sa rebellion. En la iournee des barricades le Seigneur de Brissac auoit esté l'un des premiers entremetteurs contre le feu Roy ; & ce fut luy qui fut le premier entrepreneur de la reünion, pour nostre Roy. Le Roy sortit de Paris par la porte Neufue du Louure ; Nostre Roy y est entré par la mesme porte. Au iour des barricades, nul citoyen occis, hormis deux, en ceste-cy en furent

*L'assassin
estant par-
ty de Lyon
pour tuer le
Roy,
Est pris &
chastié.*

*Et Lyon
reduite à
l'obeissance
du Roy
d'elle mes-
me.*

*Reduction
de Paris
esmerueil-
lable, &
quelles an-
titheses y
concourent.*

rent autant de tuez, & non plus. Le premier, qui en qualité de Preuost des Marchands soustrahit la ville de l'obeïssance du Roy, fut Marteau, Maistre des Comptes; & l'Huillier pareillement maistre des Comptes, & Preuost des Marchands, fut l'un de ceux qui s'entremirent grandement à ceste reduction. Quand le feu Roy sortit de Paris, la furieuse desbauche du peuple, que l'on pensoit deuoir estre sans fin, se r'acquiesça tout aussi tost. Soudain que nostre Roy y entra, on ne veit iamais rien de si calme, au milieu de l'insolence des armes. Iamais entrée aux nouueaux aduenemens de nos Rois à la Couronne, ne fut plus ioyeuse que ceste-cy: Nul meurdre d'aucun citoyen, fors de deux qui se voulurent insolemment opiniastrer contre le repos de la ville; nulle maison volée ou pillée. Iamais plus de modestie ou attrempance on ne veit. Plusieurs notables bourgeois ouuroient leurs maisons à vns & autres soldats, pour les faire repaistre, obligez ce leur sembloit à ceste courtoisie par la courtoisie extraordinaire qu'ils trouuoient en eux. Les Espaignols, VValons & Neapolitains licentiez, leurs bagues saufues. Leur Duc de Feria ne se trouua iamais en telle feste, esbahy, non seulement de la surprise, mais aussi de la sagesse, vaillance & prudence d'un grand Roy de France, lequel auparauant ne luy estoit qu'un simple Prince de Bearn.

La réduction de Paris avec combien de modestie, & de bon ordre.

Les Soldats estrangers licentiez & bagues saufues.

Que si dieu a exercé plusieurs grands miracles au progrez & aduancement de la fortune, reduction de ses subiects, & de ses villes sous

son obeïssance, le semblable a il faict pour la conseruation de sa vie. Car comme ainsi soit qu'en vn champ de bataille il n'ait le bras engourdy, pour combattre à la chaude mole ses ennemis; mais qu'il ne luy aduint iamais de faire mourir vn homme de guet-à pens, ou de sens froid; Aussi dieu non seulement n'a permis,

Le Roy miraculeusement conserué de Dieu en plusieurs coniuurations.

Barriere combien de temps fust le Roy pour tascher de faire son coup.

Achilles ne pouuoit estre occis que par le talon.

Jean Chastel nourry aux escolles des Iesuites.

ains l'a miraculeusement garenty des assassins & parricides, que quelques vns voulurent meschamment commettre contre sa personne; Testmoing vn la Barriere, enuoyé de Lyon pour cest effect, par quatre meschants hommes, qui sous habit de Moine couuroient des Ames detestables; Lequel ayant poursuiuy sa pointe à saint Denys, Gournay, Briconterobert & me- lun, tantost le cœur, tantost la main, tantost l'occasion luy faillirent, comme il recognut auant que d'estre exposé au supplice. Mais sur tout ne peut estre assez celebré, ny par nostre Eglise, ny par la posterité, le miracle dont ie parleray maintenant. Les anciens Poëtes Payens nous racomtent, qu'Achilles tant solemnizé par Homere, ayant dès le iour de sa naissance obtenu ce priuilege des Dieux de ne pouuoir estre occis que par le talon, partie la plus cachée de nous, quand son heure fut arriuee, Paris le Troyen ayant descoché sur luy vne fiesche, le Dieu Apollo la destourna droit au talon, bien que ce ne fust l'endroit où l'Archer eust pris sa visee: Au contraire Dieu voulant sauuer nostre Roy, voicy ce qui luy aduint dans Paris. Jean Chastel, nourry en l'eschole des Iesuites, estant entré tout expres dans

sa chambre pour l'assassiner, auoit en belle bute & son visage & sa gorge & sa poictrine peu reuestuë, & prou de loilir pour ce faire; car on n'eust iamais estimé qu'un Scelerat eust esté, ie ne diray point si déterminé, ains desesperé en son Ame, d'oser attenter sur la vie de son Roy dans sa chambre, pleine de Princes & grands Seigneurs. Ce malheureux toutes-fois ne douta de l'enuahir, mais le Diable qui conduisoit ceste main, ayant tous les membres à sa mercy, n'eust iamais moyen de l'atteindre qu'en la bouche, où il trouua vn fort rempar *Blesse le* de ses dents, qui aussi tost arresta le coup. *Roy à la* En *bouche.* somme voila deux tres-grands guerriers, l'un qui ne pouuoit estre offensé, lequel fut tué en la partie plus cachée; & dont on se doutoit le moins; l'autre, qui pouuoit estre blessé en chacun de ses membres, lequel fut feru & touché en la partie la plus voyable; & neantmoins conserué. Fut-il iamais vn miracle plus apparent que cestuy? Quand vous voyez dedans la fable d'Achilles, qu'un Apollo conduisit la fleche au talon, les anciens Payens nous voulurent figurer par enigme, les effects de la puissance diuine; & qu'il y a vn grand Dieu au Ciel, qui lance ou rabat les coups, comme il luy plaist, à la confusion ou conseruation des plus grands: C'est celuy mesmes qui para pour le Roy au coup. Hé! vraiment il se peut seulement armer contre toute la force humaine, puisque tant en particulier, que public, il a vn si grand Seigneur pour parrain.

Ny pour tout cela, ne pensez pas qu'il n'ait esté quelquefois visité de Dieu à bonnes enseignes. Tout ainsi que les corps humains, aussi les fortunes des Princes ayans leurs maladies, ie vous puis dire, que combien que les affaires du Roy eussent miraculeusement prospéré iusques à la reduction du pais de Bourgogne : & quelors à Fontaine-Françoise, qui luy fut vrayement Françoise, il eust faict vn exploit d'armes dont la posterité bruira tant que le monde sera mōde, contre l'Espaignol; si est-ce que peu apres il receut quelques escornes de la fortune, quand les Espaignols prindrent sur nous la Capelle, le Catelet, Dourlan, Cambray, Calais & Ardres, Et specialement en la surprise de la ville d'Amiens, que nous estimions auparauant vn tres-assuré bouleuert de nostre France. Ville lors pleine de viures, & en laquelle nous auions mis toutes nos munitions de guerre; Ville toutes-fois qui fut prise par l'Espaignol, sans coup ferir, & sang espandre. Pendant que nous faillions dedans Paris des balais, Dieu voulut aussi faire des verges au Ciel pour nous chastier. Nous demeurasmes lors tous estonnez. Car il sembloit que le Roy eust perdu & sa bonne ville, & sa reputation, & le cœur de ses subiects, tout ensemble. Chose que plusieurs estimoiēt attirer quand & foy la perte generale du Royaume; Toutes-fois il luy importoit de faire ceste grande perte, pour auoir par ce moyen matiere à l'aduenir de magnifier la grandeur plus qu' auparauant; & c'est en quoy il a receu vne grace speciale de dieu par dessus toutes les autres. Vous trouue-

*Journee de
Fontaine-
Françoise.*

*Villes pri-
ses par
l'Espaignol
sur le Roy.*

Amiens.

*Estonne-
ment gene-
ral.*

rez cecy Paradoxe & contre l'opinion commune; mais ce que ie dy est tres-vray, & vous supplie vouloir suspendre vostre iugement iusques à ce que m'ayez tout au long entendu.

A peine eut-il receu l'aduis de ce nouueau de-
 fastre, que nous le veismes aussi tost monter à
 cheual & endosser le harnois, pour aller inuestir *Amiens*
 la ville, où il laissa monsieur le Marechal de Bi- *assiegé.*
 ron, qui tint en ferre ceux de dedans, en beau-
 coup plus grand nombre qu'il n'auoit. Et ce-
 pendant en peu de temps le Roy fit prouision
 de gens & d'argét, pour n'y aller à coup perdu.
 Il s'y achemine tost apres, suiuy de ses princes &
 Seigneurs, passe, repasse par les tranches, reco-
 gnoist les corps de Garde, gaigne pied à pied la
 muraille, soustient brauement les sorties, iouie *Et vive-*
 trois personnages tout ensemble, de soldat, de *ment atta-*
 Capitaine & de Roy; & neâtmoins en tout cela *qué.*
 il ne representoit qu'un grâd Roy, sur le moule
 duquel tous les siens, par vne hardie sagesse, ex-
 posoient leurs vies aux dangers. Il leur eust esté
 mal-seant de reboucher aux coups ayâts vn tel
 miroir deuât eux. Nous auions en bute vne ville
 encourtinee de murs, bastions, esperons, pleine
 de braues soldats, gorgée de viures & d'argent;
 voire qu'il y auoit dedans plus de munitions de
 guerre, que nous n'en auions au dehors. Tout
 cela faisoit tirer le siege en longueur, qui appre-
 stoit à l'Espagnolloisir de s'armer, & à nous de
 penser que nostre entreprise reüssiroit en fin à *Le Cardi-*
 neant. Voicy vn Cardinal d'Autriche arriuer à *nal d'Als-*
 petit pas avec vne grande armee, leste & frai- *triche au*
 che, cōtre la nostre mouluë & affaïssée d'un lōg *secours.*

travail ; Armee flanquee des deux costez de grands chariots , pour ne pouuoir estre combattue que de front ; Armee conduite, non comme par vn Cardinal ; ains comme par vn grand guerrier, se ressentant encores de l'ancienne generosité de l'illustre maison d'Autriche. Le Roy deliberoit non seulement de parer aux coups , ains d'assaillir & donner bataille ; Mais il en fut destourné par monsieur de Mayenne, qui luy remonstra, qu'il n'estoit point l'venu pour se hazarder à la decisiõ d'une bataille, ains pour prendre la ville ; Et que liurât une bataille, de quelque sés qu'elle se terminast, c'estoit de sarroyer son premier dessein, & alfeurer tout à fait la ville à son ennemy. Cõseil qui fut trouué bon & suiuy. Toutesfois ce fut à beau ieu beau retour, & à bié assailly, bien defendu des deux costez. Nostre canõ ne chommoit non plus que celuy de l'ennemy ; Lequel faignant de nous vouloir attirer au combat, & neantmoins n'ayant autre but en soy que de secourir la ville, & puis de se retirer à petit bruit, faisoit glacer sur vn pont quelques compagnies de gens de cheual & de pied, pour y entrer. Les Sieurs de Vicq & du Cluzeau, cõmandez d'aller à Piquigny, descourrēt cette embusche. Ils prennent conseil sur le champ, debusquēt à toute bride , & donnent à trauers d'eux de telle furie, que l'espouuente se logea dans les autres, de façon qu'ils furent contraints de tourner visage vers leur general ; Et luy de retourner au logis, dont il estoit sorty le matin. Soit, ou qu'il eust commandement du Roy d'Espaigne, de ne combattre, ou que la bonne

*Le Roy
dissuadé de
donner la
bataille
par mon-
sieur de
Mayenne.*

*Charge sur
les Espa-
gnols.*

fortune du Roy de Frâce luy cüst commadé de
ce faire. Deslors ceux de la ville, ayant apporté
tout deuoir, tant à la surprendre, que bien des-
fendre, ne douterent d'entrer en capitulation
avec nous, suiuant laquelle ils sortirent cōblez
de biens, & le Roy comblé d'honneur & de
gloire y r'entra à meilleur tiltre que ne fit le Roy
Alexâdre le grand, en la prise de la ville de Tyr.
Cette ville d'Amiens, au iugement de tous nos *Amiens es-*
ancestres, estoit repute imprenable; Et de fait, *simce im-*
sous cette opiniō ne vouloit receuoir garnisōs. *prenable.*
Dieu pour r'aualler cet orgueil, permit qu'elle
fust prise par vn petit Capitaine Espagnol.
Encores moins sembloit-il qu'elle peut estre
reprise; Car outre ses forces anciennes, dont
elle estoit emmantee, le Roy y auoit aupara- *Elle estoit*
uant, fait vn Magazin nō pareil, en intention de *biē muniō.*
donner sur les pays-Bas. D'ailleurs l'Espagnol
apres la prise, y auoit mis l'eslite de tous ses *Bien forts-*
gens de guerre, lesquels auoyent redressé tou- *fice.*
tes les fortifications sur le modelle des inge-
nieurs de nostre temps. Et n'y auoit ville en
France plus abondante en bleds & argent que
celle-là; N'ayant iamais de tout le passé receu
aucune algarade de fortune. Adioustez l'ar-
mee qui vint au secours. Et neantmoins tous
ces destourbiers & obstacles ne barrerent point
le cours, ny à l'entreprise, ny au bon succez du
Roy. Ce grand chef-d'œuvre fit paroistre à
toutes les nations estrangeres, que sa fortune
estoit inuincible, là où il la vouloit exposer; Et
ce mesme chef-d'œuvre luy esplanit vne voye à
ce que ie diray cy-apres.

*Monsieur
de Mer-
cœur der-
nier chef
qui tint
pour la
Ligue.*

*Le Roy s'a-
chemine en
Bretaigne
contre luy.*

*Mais il luy
enuoie la
carte blan-
che à An-
gers.*

*La Bretai-
gne rendue.*

*Paix entre
nostre Roy
& celuy
d'Espaigne.*

De tous les grands Seigneurs de la France qui auoyent suiuy le party de la Ligue, luy restoit pour dernier mets le Seigneur de Mercœur. Le Roy apres auoir quelque peu repris son haleine, prend la route de la Bretaigne; Mais avec vn heur beaucoup plus grand que celuy de Iules Cæsar, lequel escriuant au Senat de Rome, d'vne ville par luy lors nouuellemēt conquise, mit d'vne façon brauasche cestrois mots; *Veni, Vidi, Vici*. Voulant dire, qu'aussi tost qu'il fust venu & veu, la ville luy auoit esté renduë. Mais icy le Duc de Mercœur ne donna pas le loisir au roy d'entrer dedans la prouince; Car aux premieres nouuelles de sō acheminement, il luy enuoie dans Angers le papier blâc pour receuoir de luy telle loy qu'il vouldroit. En l'autre il estoit seulement question d'vne ville; En cette-cy d'vne tref-grande Prouince; En l'autre Cæsar estoit venu, & puis auoit esté veu; Ny l'vn, ny l'autre en cette derniere victoire de nostre Roy. Son destin vouloit que la fin de ses guerres ciuiles fust couronnee d'vn si braue exploit.

La Bretaigne luy est renduë à son mot, au mois de Mars; Et quelques iours apres furent les articles de paix arrestez dedans la ville de Veruins entre luy & le Roy d'Espaigne. De sorte que dans vn mois de Mars, nous veîmes mourir le Dieu Mars, & toutes guerres, tant ciuiles qu'estrangeres, en vn mesme instant estouffees. Repassez par toute l'ancienneté, vous ne trouuerez Histoire qui vienne au parangon de cette cy. L'entree que nostre Roy fit dans

Paris, sans meurdre des citoyens, sans volerie & pillerie des maisons, au milieu de l'insolence des armes, sembloit estre la nompareille; Et toutesfois celle du Roy Charles VII. sous la conduite du Connestable de Richemont, eut quelque communauté avec cette-cy; d'auoir obtenu deux victoires en vn mesme iour, en deux batailles rangees, on le doit tenir pour vn grãd miracle; Miracle toutesfois qui luy fut cõmun avec ce grand Roy Philippe, par nous surnommé le Conquerant. Car en vne mesme iournee il gaigna deux batailles; l'vne à Bouuines, contre l'Empereur Othon; l'autre contre les Anglois, deuãt le Chasteau de la Roche-aux-moines. Mais d'auoir assoupy tout d'ũ coup en mesmetemps deux guerres allumees; qui sembloyẽt ne deuoir iamais prendre fin; C'est vn trait d'histoire, qui est totalement sien; trait d'histoire qui ne se communique à nul autre Prince. Ny les Grecs, ny les Romains, ny toutes les natiõs de ce monde, n'en eurent iamais vn pareil; trait, dy-ie, de tant plus recommandable, que sans liurer combat, & sans exception d'vne seule ville, il est r'entré avec son subiect dans toute la Bretagne, Et pour le regard des Espagnols, ils luy ont rendu les villes de Calais, Ardres, Doullã, Catelet, la Capelle, Monthulain: & en la Bretagne Blauet, forteresse inexpugnable; Et generalement tout ce qu'ils occupoyent de nostre Royaume, depuis le dernier traité qui auoit esté fait avec eux; paix aussi de tant plus glorieuse, qu'elle efface vne paix honteuse, que nous auions autrefois faite. Les deux camps

Deux batailles gaignees à mesme iour.

Places rendues par l'Espagnol.

qui furent deuant Amiens en l'an 1558. occasionnerent le Roy Henry II. de faire la paix avec Philippe Roy d'Espaigne, par laquelle nous rendismes tout ce qui estoit de nos precedentes conquestes; Et par le seul bruit de la reprise d'Amiens, en l'an 1598. en paix faisant, le mesme Roy d'Espaigne rend à nostre Roy Henry IV. de ce nom, tout ce qu'il auoit conquis dessus nous. Mais à qui doit nostre Roy tout cest heur? Au malheur qu'il auoit couru, perdant la ville d'Amiens; malheur, qui par le chagement d'une lettre, manifesta plus qu'aparaissant sa valeur. Et neantmoins n'estimez pas, que dedans ces mysteres de Dieu il n'y ait eu du ministere du Roy. Il n'appartenoit qu'à celuy qui sçait bié faire la guerre, de sçauoir bié faire la paix. Car tout ainli qu'au fait de la guerre, il sçait choisir ses Capitaines à point, qui portét les Lauriers sur leurs frôts, aussi a-il sceu choisir deux Seigneurs, Bellieure & de Sallery, qui pour n'auoir autre ambition dans leurs Ames, que de la paix, portoyent les Rameaux d'Oliue dās leurs mains; paix certainémēt glorieuse, (veux ie dire encores vne fois) à nostre Roy, mais non moins glorieuse au Roy, d'Espaigne, lequel apres auoir porté sur son chef plus de Couronnes Royales, que ne fist Roy Chrestien, il y a cinq cens ans passez, a voulu sur son vieil aage, auant que partir de ce monde, laisser son peuple en repos, & auoir cest honneur de dire, qu'il auoit faict vne paix, avec le plus grand Roy Chrestien qui se life depuis mil' ans.

*Le Roy
d'Espaigne
a porté plus
de Couron-
nes, Roya-
les qu'au-
cun Roy
Chrestien.*

Ces deux grands Rois se sont reconciliez

par l'entremise de leurs fidelles subjects: Je vous supplie, Messieurs, & adiure au nom de dieu, que ce mesme vœu tombe vnanimement en nos cœurs, & oublions tous les maltalents du passé. On recite qu'un Pedant se presentant deuant Themistocle l'Athenien pour luy enseigner l'Art de memoire: Mais bien enseigne moy (dict-il) l'Art d'oubliance; par ce que ie retien plus aisément dās ma memoire ce que ie ne veux; que ie n'oublie ce que ie veux. Que si ce souhait doit auoir lieu; C'est principalement en matiere d'iniures, lesquelles nous grauons ordinairement dans nos Ames, comme avec le burin dans le cniure, & les bienfaicts comme dans la cire. Mais pourquoy vous preschez l'oubliance? Au contraire souuenez-vous des miseres qui se sont passees au milieu de nous; Le seul souuenir fera qu'aurez en horreur d'y r'entrer. Celuy se plaint à tort de la Mer, qui apres estre eschappé d'un naufrage, faict voile pour la seconde fois. Vous exhortant à l'vniõ commune, i'entens par mesme moyen vous exhorter à la fidelité & obeïssance, que nous tous deuons porter au Roy; Non seulement pour estre nostre vray Rõy & legitime; mais pour estre Roy tres-sage, tres-benin, tres-victorieux, entre tous nos autres Rois; Roy en faueur duquel Dieu a fait vne infinité de miracles, tant pour la cõseruatiõ de son Estat, que de sa vie; consequẽment enuoyé de luy par expres, pour remettre toutes les affaires de France en leur ancienne splendeur. N'en voyez-vous pas desia vn euident resmoignage, quand soudain apres la

Themistocle demande qu'on luy enseigne plus tost l'art d'oublier que l'art de memoire.

paix faicte toutes les armes par sa prudence se font en vn instant, comme vn fantosme, disparuës? Le semblable vous faut-il esperer de tout le reste. Par ce seul eschantillon vous pouuez iuger, quel sera le demeurant de la piece. Remettez vous deuant les yeux, que pour nous estre cy-deuât fouruoyez de nostre deuoir, nous en portons encor' aujourd'huy, & la peine & la penitence. Les grands se sont iouëz de nous, pour fauoriser leurs passions particulieres. Cōsiderant ce que i'ay veu passer par la France, pendant nos troubles, cela me fait souuenir de ce qu'on recite des Sauvages, lesquels ayās vn prisonnier de guerre, le traictent & nourrissent à leurs tables; & voulants en auoir la fin, luy mettent vn feston de fleurs sur le chef, donnants ordre de l'enyurer par vne boisson à eux familiere; puis au son d'vn chariuary le font dancer avec eux. Ce miserable troublé du sens, ne sentant son mal prochain, saute, trepigne, & iouë de ses jambes avec vne grāde allegresse, iusques à ce que l'on attiltre vn homme, qui par derriere l'assomme; & estant mort, il est mangé par ses Maistres. Ainsi nous en est il pris, enyurez d'vne forcence fureur, nous sommes entrez en la dance avec les grands, qui nous honnoroient, non de guirlandes de fleurs, ains de ie ne sçay quels beaux semblants passagers, ainsi que la fleur; Ne preuoyants pas qu'apres cette dance, nous serions mangez; sinon en nos corps, à tout le moins en nos biens. Estimez-vous que ie mēte? Quelle a esté la fin de la dance? elle s'est tournée en daces extraordinaires, qui courēt main-

*Les sauua-
ges com-
ment trai-
tent vn
prisonnier
de guerre.*

*Le man-
gent.*

tenant sur nous, non de la franche volonté du Roy, qui est tout bon, ains par vne necessité violente, pour contenter ceux qui vous auoient mis en belongne; lesquels sont sortis de la presse, & vous y estes demeurez, par vniuste iugement de Dieu; pour enseigner au commun peuple l'obeissance qu'il doit à son Roy, & de n'entreuescher ses affaires avec celles des grâds. Nul n'est blessé que par soy-mesmes. Nous sommes les vrais instrumens de nos afflictions. Face le Ciel que puissions deormais deuenir sages par nos folies. Car quant au Roy, ce luy a esté jeu forcé d'employer pour medecine ce mal; afin de nous garentir d'un plus grand.

Et toutesfois, Sire, apres auoir gouuerné vos subiects il est mes-huy temps que ie gouerne vostre Maieité. Tout le monde vous a veu, & reconnu pédant les guerres passees, Prince aussi clement & debonnaire, que grand & redouté guerrier. Vos victoires vous ouuroient tous les iours la porte, & acheminoient à nouuelles conquestes, dont rien ne vous pouuoit barrer le cours, sinon le desiré, & loüable vœu qu'avez tousiours eu au bien de la paix; Sçachant que dedans le repos des subiects se loge l'honneur des grands Rois. Aussi n'estoient les armes seul but de vostre gloire; la paix y vouloit auoir part. De maniere que dedans vne tranquillité generale de vostre France, ne reste qu'une querelle particuliere en nos ames, desçauoir quel plus grand fruit vous avez rapporté, ou de vos Lauriers au milieu des armes, ou de l'Oliue par vous depuis plantee au milieu de nous dans la

*Les daces
extraordi-
naires res-
frain de la
dance des
troubles.*

paix. Reglant d'une telle balance vos opiniôs, que ny l'orage d'une guerre opiniâtre ne vous fit oublier le calme d'une douce paix, ny l'assurance d'une paix presente, la crainte d'une guerre future. Mefnage qui ne rend pas vostre plume moins redoutee pendant la paix, que vostre espee dedans les armes. Or comme le sage Prince soit celuy sur le moule duquel les subiects doiuent former leurs deportements, aussi ay-ie voulu maintenant contribuer à ceste noble deuotion. Et neantmoins ne pensez pas, ie vous supplie, que tout ce que j'ay deduit cy dessus ait esté pour vous flater. Ayant faict toute ma vie profession d'une honneste liberté, il me seroit tres-mal-seant de souïller ma vieillesse d'une flaterie. Ce n'est flater ny mesdire, quand on dict vne verité. Mais ç'a esté pour vous aduertir en toute humilité; Que plus de benedictions il a pleu à Dieu de vous departir, plus vous avez d'obligations à luy; Premièrement, pour le recognoistre; & en apres vos pauvres subiects alangouris des longues guerres. Dieu vous a donné vne paix vniuerselle, contre tous ceux que teniez pour vos ennemis. N'estimez pas, Sire, que ce soit vne paix absoluë, si vous n'en sçavez bien vser. Vous estes d'un cœur genereux, & comme tel la guerre ne vous est que jeu. Dieu vueille par la sainte grace, que ceste paix ne vous soit deormais vne guerre. Vous avez, si n'y prenez garde, vn grand ennemy à cōbattre; voire le premier & plus grand Prince de la France. Celuy, dont ie parle, estes vous.

*Le sage
Prince est
le moule
sur qui se
doivent fa-
çonner ses
subiects.*

C'est vne chose naturelle, que plus il y a de valeur en nous, plus nous sommes amoureux de nous; & plus nous sommes amoureux, plus nous en sommes ennemis. D'ailleurs au milieu d'un flus de tant de bonnes fortunes, il est mal-aisé à un Prince assiégé d'un' infinité de flatteurs, qu'il ne s'eschape à soy-mesme. C'est pourquoy, afin de vous rendre Roy de toutes façons inuincible, il vous faut estre victorieux de vo' mesmes, quand les occasions s'y presenteront. Je sçay, Sire, que ne respirez rien tant dedans vous, que le retablissement de vostre Estat. Il me souuient, qu'ayant eu vn iour cest honneur de vous faire des remonstrances, sur quelques fascheux Edits enuoyez en vostre châtre des Cōptes, pour y estre verifiez, il m'aduint de vous dire, que depuis la reductiō de Paris, ceux qui estoiet pres de vous, vouloient reſtabliſſir voſtre Estat, par les meſmes voyes que le feu Roy auoit perdu le ſien. A quoy vous me reſpondites rondemēt, qu'il falloit doncques qu'eussiez vn estat. Vous ſupportates ſelon voſtre accouſtume bonté, debōnairement ma parole, encores que parauenture vn peu trop hardie, mais cōme de celui que voyez s'affectiōner pour voſtre ſeruiſſe; & moy, Sire, j'ébrassay la voſtre avec toute deuotiō, comme d'un Prince tres-sage, qui vouliez dire que vos affaires, par le malheur du tēps, estoiet tellemēt deſcouſuēs, & voſtre Estat ſi deſchiré, qu'estiez cōtraint, ainſi que les Medecins en vne maladie deſeſperée, d'employer remedes de meſmes, en attendant que le bon Dieu vous eust enuoyé vne paix. Il la vous a enuoyée; Reſte maintenant de l'exccuter.

Or l'exécution d'icelle gist principalement en vn poinct, qui est ; Que tout ainsi qu'un Prince souverain ne peut estre considéré sans son peuple ; Aussi doit-il estimer la cause de peuple estre toute sienne. Je passeray outre, & diray, que la cause de Dieu & du peuple, n'est qu'une à l'endroit d'un Roy. Pour regner bien heureusement, il faut qu'un Roy soit bien aimé de Dieu ; & ne peut estre de luy bien aymé, s'il n'aime pareillemēt ses sujets. Qu'il les traite doucement ; Qu'il ne les surcharge de dāces ; ce serōt autāt de benedictiōs ; autāt de descharges de sa conscience envers Dieu, qui doit estre le seul phanal de ses actions. Qu'il les mal-meine ; ce seront autāt de mauditiōs, que Dieu souuentefois exhauce. Vous estes au milieu de nous l'image de Dieu. Et tout ainsi que ce grand Roy des Rois veut estre par nous reblandy seulement de ce doux nom de pere ; Aussi devez-vous exercer en vostre Royauté, vne puissance paternelle dessus vos subiects. Quand i'ay dict ce mot, i'ay tout dict. O que ce fut vn beau surnom, donné au bon Roy Louys XII. quand apres son decez, par le suffrage commun de toute la France, il fut proclamé le pere du Peuple ; Aussi est-ce la cause pour laquelle ce grand Archeuesque de Thurin, Messire Claude de Scissel, l'un des premiers personages de son siecle, ne douta par vn Liure expres, de parangonner sa vie avec celles de tous nos autres Rois. Embrassez, Sire, ceste opinion de Pere, tout le demeurant ira bien.

Vous donnez cela à vostre peuple, dès le iour
de vostre

de vostre Baptesine. Car dans vn HENRY DE BOVRBON, Dieu voulut que ce bel Anagramme fust enclos; DE BON ROY, *Anagramme sur le nom du Roy.* BON HEVR; Affin de vous enseigner, que pour conseruer vostre bon heur, il vous falloit estre bon Roy. La ieunesse du Roy Charles VII. fut continuellement affligee des guerres, voire longuement reduite au petit pied. Mais quand par la grace de Dieu il fut au dessus du vent, alors nos ancestres veirent en luy vne infinité de belles & sainctes ordonnances, pour le reestablissement de son Estat, & soulagement de ses subiects. Les mesmes afflictions furent logees dans vostre ieune aage, maintenant vous auez atteint au mesme periode que luy; Et maintenant aussi attendons-nous pareille police de vous: Non seulement nous l'attendons, mais nous en sommes asseurez. Comme dans les grands Poëtes, le Ciel influë quelquefois vn esprit de prophetie; Aussi nostre grand Ronsard, dès vostre naissance y ayant lors six testes, qui auoyent le deuant de vous à la Couronne, prophetiza & vostre future Royauté, & cette reformation generale de vostre part, dans vn quatrain qu'il vous adressoit, sous le nom de Duc de Beaumont, que portiez lors, dont y a quatre vers de telle teneur.

*Quand l'aage d'homme aura ton cœur atteint,
S'il reste encor' quelque train de malice,
Le monde adonc, ployé sous ta police,
Le pourra voir totalement estaint.*

Sire, il n'y a celuy de nous, qui ne sçache qu'estes plein de bon zele, pour cest effect. Et de me.

partie m'aîleure, que sur ce modele ne mâqueriez de bons & fideles Conseillers, qui contribueront sous vous à cette mesme deuotion. Il n'est pas que quelques vns ialoux de leurs opinions, voudront qu'elles soyent executees, cōme bonnes, à quelque condition que ce soit. Et peut-estre seront-ils assiste, & de beaux pretextes & d'une fidelité à vostre seruice. Mais en ces deliberations ie vous supplie tres-humblement, Sire, vouloir fuir comme vn escueil, toutes volontez absoluës. Il n'y a rien qui soit de plus perilleuse consequence à vn Prince Souuerain, que quand cette opinion se loge en luy de pouuoir tout ce qui luy plaist. Vous voulez doncques (me dira quelque flatteur Courtizan) brider la puissance de vostre Roy. Non. Ia à Dieu ne plaise, que cette sottise presumption tombe en ma teste. Mais ie desire qu'il se maintienne par les mesmes voyes que ses deuanciers se sont maintenus, lors que sans armees, & avec vne simple baguette, ils se faisoient obeïr par tous leurs subiects; Et qu'il estime n'y auoir rien qu'il faille tant respecter, que la venerable ancienneté. Ie veux qu'il sçache, que de s'atacher aux extremités, c'est vn vice; Et que la mediocrité est la mere de vertu. Que dy-ie, mere ? Ainçois la mesme vertu.

*Puissance
absoluë
doit estre
resterre
par un
Prince.*

*La mediocrité
est mere
de vertu.*

*L'Estat de
France com
paré au
corps hu
main.*

Le compartiment de vostre Royaume, Sire, à quelque simbolization avecques le corps humain, auquel le Chef exerce la Royauté sur les autres membres, entre lesquels y a quelques parties Nobles, comme le cœur, le foye, les poulmons, qui exercent leurs fonctions,

fans lesquelles ny le Chef ny le corps ne subsisteroyent. Ainsi est-il de vostre Royaume, duquel vous estes le Chef ; Et y a au deliours de vous plusieurs ordres, entre lesquels vos Cours Souueraines, dont il ne faut aisément en cette reformation, harasser ny terrasser l'autorité, comme celles qui ont esté l'ancienne liaison de la Maiesté des Rois vos predecesseurs, avec l'obeïssance de leurs subiects ; Et qui seront de formais les plus seures garnisons de vos Provinces pour l'entretenement de la paix. Qui conque enseigne autre leçon à son Roy, il le perd. La plus belle proposition que deuez observer, est de reduire vostre puissance absoluë sous la ciuilité des loix anciennes & fondamentales de vostre Royaume. C'est vne chose treslouable, que le bon zele. Mais il reçoit son accomplissement, quand il est accompagné de prudence ; autrement au lieu de reformer, ce sera diffomer vostre Estat ; & seront les remedes plus fascheux & de plus difficile digestion, que la maladie.

La guerre qui vous a esté faite, est double. *Guerre*
L'une, qui prouient de l'espee ; L'autre de la *double*
plume. Quant à l'espee, ie voy tous les Princes, *contre le*
Seigneurs & Gentils-hommes, concourir vna- *Roy.*
niment à la paix. Et est chose esmerueillable, mais c'est vn trait de vostre sagesse & bonne fortune tout ensemble, qu'aussi tost qu'auiez souleué le sourcil pour l'exécution de la paix ; aussi tost se sont les opinions brusques & farouches des Capitaines & soldats, euanoüies, cōme vn estourbillō. Chacun d'eux s'est estimé

192 LIV. XVI. DES LET. D'EST. PAS Q.
tres-heureux de retrouver son ancien domici-
le. & profession, puis qu'ainsi il vous plaistoit,
sans que le pauvre païsan ait senty aucune in-

*Guerre de
la plume
autant re-
doutable
que des ar-
mes.*

*Alexandre
ne veut es-
tre peint
que par
Apelles,
ny moulé
en bosse
que par
Lysippe.*

commodité de cette retraite. Quât à la plume,
ne pësez pas que la guerre n'en soit autât & plus
redoutable, que de l'espee. De tant que ceux
qui la manient vous seruent, ou pour mieux di-
re, guerroyent à couuert. La paix, qu'il y faut
apporter gist en plusieurs considerations, que
ie laisse, comme vn gage de bataille, à ceux qui
entreront en champ clos deuât vostre Maïesté,
pour cōbatre tous les monstres que les troubles
nous ont engédré. Et me cōtéterai de mettre fin
à cette Cōgratulation, par vn noble souhait. On
dit que le grand Roy Alexādre ne voulut estre
representé en peinture plate, que par le peintre
Apelles, ny en bosse que par Lysippe l'imager;
Tous deux Parangons en leurs Arts. Il ne reste
deormais, pour le compliment de toutes vos
prouesses, sages conduites, & bōnes fortunes,
que de trouuer au milieu de nous vn Philippe
de Cōmines pour engrauer vostre memoire
au Temple de l'immortalité. Et à la mienne
volonté, que i'eulie la plume & l'esprit assés dé-
liez, pour fournir à vne si haute entreprise. Ne
le pouuant, ie vous supplie humblement, Sire,
vouloir receuoir de bonne part ce crayon, avec
la deuotion de celuy qui fait iour & nuict prie-
res à Dieu, pour vostre santé; Et à ce qu'il luy
plaise, en vous continuant ses graces, vous
donner tres longue vie, de laquelle depend
& l'esperance & l'asseurance du repos de vostre
Royaume.



L E

DIXSEPTIESME

LIVRE DES LETTRES

D'ESTIENNE PASQUIER.

*A Monsieur de Sainte-Marthe, Thresorier
general de France en la generalité
de Poitou.*

A Ce que i'ay peu recueillir de vos lettres, vous desirez estre amplement esclaircy de la mort de monsieur le President Brisson, & des procedures dont les seditieux de Paris vserent contre luy pour le faire mourir; comme pareillement de celles qui furēt cōtr'eux pratiquées pour la vindicte publique. Chose que ie feray tres-volontiers pour vous complaire. Ioinct qu'ayant esté autrefois cōpagnon d'armes avecques luy, lors que ie faisois profession du Barreau, estant avec le temps monté au degré de Presidēt, il nes'oublia iamais enuers moy. Qui a faict qu'estant depuis les troubles retourné en nostre bonne ville de Paris, ie me suis tout au long voulu informer de ceste histoire funeste, que i'ay tiree iour apres iour d'un tres-fidelle memoire.

*Il raconte
au long la
conspiratiō
faicte con-
tre le Pre-
sident Bris-
son.*

Brigard accusé de trahison.

Brigard accusé de trahison par la Ligue, longuement detenu prisonnier, & son procez ayant trainé plusieurs mois, en fin les prisons luy furent ouuertes par Arrest du Parlement. Les principaux entrepreneurs des Seize, qui auoient faict leur propre faict de ceste poursuite contre luy, se firent accroire que ceste absolution procedoit d'un artifice couuert du President. Et pour ceste cause commencerent d'ourdir vne nouvelle coniuration contre luy, que ie vous

Assemblée contre M. le President Brisson.

discourray par le menu. Le Samedi deuxiesme de Nouembre 1591. quelques bourgeois s'assemblerent en vne maison assise rue de la vieille Monnoye, où Laulnay presida (cestuy auoit esté autrefois Ministre au milieu des Huguenots, puis s'estant rangé des nostres, fut vn grand remueur des opinions de la populace dedans Paris) & remonstra qu'il estoit besoin d'obuier aux daces extraordinaires qu'on vouloit leuer sur le peuple, & de deputer à ceste fin quelques vns pardeuers Messieurs de l'Hostel de ville. Le Seigneur de Morin Cromer, lors Conseiller au grand Conseil, opinant dict, qu'il ne falloit s'arrester à chose si legere, vsant

Opinions tumultueuses.

de ces mots; Que l'on disputoit *De Lana Caprina*, mais qu'il se presentoit bien vne affaire de plus grande consequence, à laquelle il falloit remedier; Qui estoit l'iniustice signalee commise au procez de Brigard, en haine seu-

Du Curé de S. Iacques de la Boucherie.

lement de leur compaignie. Ceste proposition mise en auant, le Curé de saint Iacques de la Boucherie prenant la parole dict: Messieurs, c'est trop conuiuer, n'attendez ny rai-

son, ny Iustice de la Cour de Parlement, il faut desormais iouer descousteaux : vn autre à la suite de luy adiousta, Qu'il y auoit plusieurs Iudas en la compagnie, dont il conuenoit se defaire, & les ietter dedans la riuere. Ces complaints firent oublier le cours du premier marché, & remettre la resolution du faict proposé par Cromer au Mardy cinquieme, chez la Bruyere, quilors exerçoit l'Estat de Lieutenant Ciuil, où l'on donneroit ordre de se trouuer en plus grand nombre. A ce iour s'y estanstrouuez cinquante & plus, Laulnay proposa qu'il falloit deliberer sur le faict de Brigard : mais qu'au prealable estoit necessaire de se resoudre sur deux poincts : L'vn de renouveler le Serment de la Sainte Vnion, plus estroitement qu' auparauant, attendu le nombre effrené des traistres qui estoit dedans la ville : L'autre, de proceder à l'election de dix preud'hommes, dõt on seroit tenu de suiure les ordonnances, sans s'esmayer du pourquoy. Le premier point fut accordé sans contraste : Mais au second s'y trouua plus d'obscurité, de remettre sans controle sa conscience sur la conscience de dix hommes : toutesfois en fin il passa ; Et fut l'execution remise au lendemain sixiesme rué de la vieille monnoye, où fut baloté, & dix de la compagnie esleus, desquels ie ne vous diray les noms. C'est vne ordure qui pueroit en la remüant. On leur donna le nom du Conseil Secret. Cela fait l'affaire de Brigard fut remise sur le Bureau, sçauoir quel ordre l'on

*La Bruyere
Lieutenant
Ciul.*

*Proposition
de Lannay.*

*Le Serment
de la Sainte
Vnion
renouuellé.*

*Dix esleus
pour com-
mander
sans con-
trole, dits
le Conseil
Secret.*

deuoit tenir pour auoir raison de l'Arrest: En quoy se trouuerēt les opiniōs bigarees; Les vns estans d'aduis, qu'il ne falloir rien remuer, puis que la Cour de Parlement y auoit passé; les autres, qu'il estoit besoin d'y apliquer le cautere sans elpargne: & les derniers choisissoient la moyenne voye, d'y proceder par remontrances: finalement fut sur ces contestatiōs conclud d'en remettre la resolutiō au Conseil secret des dix, & qu'avec eux Cromer amplement instruit du procez pourroit estre de la partie, comme pareillemēt le Curé de saint Cosme, & le Docteur Martin. Quant au renouvellement de serment, la compaignie fut price de se trouuer le Vendredy huictiesme au logis de la Bruyere, & que chacun y amenaist le plus de ses amis qu'il pourroit, pour contribuer tous d'un commun vœu à vne si sainte vnion. Auquel iour & lieu s'estants assemblez, Buffi & quelques vns de ses confidens, monterent en vne chambre haute, faisans contenance de vouloir escrire les articles, pour l'entretènement desquels chacun seroit affermenté, & tenu de les soubsigner: Mais ils descendirent tout aussi tost en la sale, portās trois grandes fueilles de papier blanc attachees ensemble. Et Buffi prenant la parole pour ses compaignons, dict ces mots: Messieurs, nous serions trop long temps à rediger les articles du serment, & craindrions que la compaignie s'enuyast: mais s'il vous plaist de signer en ce papier avec nous, ce sera autant de temps gaigné: & remplirons apres le blanc tout à loisir au cōtētement de chacun. Ceste proposition ne

*Et si pre-
sente le pa-
pier blanc
pour faire
signer
le serment
de l'union.*

peut estre du commencement de tous digerec : ores que quelques vns y condescendissent de franc pied. Au moyen dequoy quelqu'un plus hardy que les autres luy respondit, qu'il seroit plus raisonnable de ietter ſœil sur les articles auant que de les soubſigner, n'y ayant rien si preſſé qu'on ne peult ſurſoir vn & deux iours. A quoy fut repliqué par Laulnay, qu'il n'y auoit ſubiect de douter, puisque tant de gens de bien & d'honneur offroient de ſigner, & s'il entroit en quelque deſiance, il en eſtoit quitte pour ne le faire. Et comme ils eſtoient en ces alteres, le Conſeil ſecret des dix fit mettre deux ſuppoſts à la porte, pour empêſcher qu'aucun ne ſortist qu'il n'eust ſigné. La Bruyere apporta vn Meſſel ſur la table : luy, Buſſi, & leurs principaux adherents ſignent. Cela faiſt nul de la troupe n'oza faire aucun refus. Le formulaire du ſerment eſtoit tel : Laulnay faiſoit mettre la main ſur le Meſſel; diſant ces mots : Vous iurez & promettez à Dieu le Createur de garder & obſeruer inuiolablement les articles que vous allez preſentement ſigner pour la conſeruation de la Religion Catholique, Apoſtolique, Romaine. Ce que promettoit de faire celui qui ſignoit. Ce grand coup eſtant de ceſte façon frappé, l'aſſemblée fut prorogée au dimanche dixieſme, au logis d'un Chanoine de noſtre Dame à Paris dinede. Auquel iour le Cōſeil ſecret ſ'aſſemble le matin chez Laulnay : & fut Buſſi chargé de communiquer avec quelques vns de Meſſieurs de la Sorbonne, ſi en fait de conſcience on pourroit exécuter ce qu'ils

*Le Sermēt
de la Sain-
te Vnion
fait &
juré, & a-
uec quelles
ceremonies*

*Attache à
Bussi.*

proiettoient. L'apresdisnee garny de son pas-
lepartout, il le faiët signer à ceux qui ne l'a-
uoient signé. Si ne le peust-il faire sans attache
de l'un de la compagnie, qui poussé d'un iuste
creuc-cœur dit tout haut : Monsieur de Bussi
a la réiteration de serment merueilleusement
affectée : Dieu le vueille conseruer en cette
bonne volonté ; Mais nous trouuons fort es-
trange qu'on nous face signer du papier sans
sçauoir que c'est. Mais pour cela Bussi ne s'en
estonna, obtenant ce qu'il desiroit. Le Mardy
douzième autre assemblée heure de releuee
chez la Bruyere ; & renouvellement de ser-
ment avec les signatures. Le Mercredy trei-
zième se tint le Conseil secret des Dix chez
Laulnay le matin : où se trouuerent le Curé de
Saint Cosme, & quelques autres des plus
signalez. Auquel lieu Bussi leur raporta, que
messieurs de la Sorbonne trouuoient bon tout
ce qu'ils faisoient. De ma part, ie croy qu'il
mentoit, & que tout ce qu'il en raportoit, es-
toit pour l'aduancement de son malheureux
dessein. L'apresdisnee la compagnie s'assébla en
la rue de la vieille Monnoye : où Bussi ne
faillit de se trouuer avec son papier. Et là outre
le serment & les signatures, il commença de
s'ouurir plus hardiment qu'il n'auoit fait, & de
dire, qu'il falloit donner ordre aux trahisons
que l'on brasloit iournellement contre la ville,
& qu'il estoit temps de se bien vnir sans dissi-
mulatiō & hypocrisie. Le Ieudy quatorzième
le Conseil secret se tint chez Laulnay, & l'a-
presdisnee fut vouée à l'assemblée Generale,

*Assemblée
generale
chez la
Bruyere.*

chez la Bruyere, où Bussi ne faillit aussi de se
trouver, lequel se voulant' retirer avant que la
compagnie se rompit, dit ces motz: Messieurs,
nous deurions tous souhaiter, que ceux de cette
saincte Congregation eussent la charge & inté-
dance de la ville. Ceseroit vn grand bien & ad-
uantage pour nostre religion. A quoy Ameline
adiousta; Je pense n'auoir receu tât de grace de
Dieu, quand le iour de mon baptisme ie feus
enregistré au papier iournal des baptisteres,
comme i'en ay receu d'auoir cest honneur d'e-
stre enrolé en ceste compagnie. Partant Mes-
sieurs, ie vous supplie d'estre fermes & stables
en nostre saincte Vnion, m'assurant que Dieu
nous fera sentir le fruit de ses benedictions. A ce
mot chacun se depart pressentât quelque pro-
che malheur deuoir auenir de tant d'allees &
venuës: mais quel, nul ne le pouuoit bonne-
ment iuger.

*Protesta-
tion de Bussi
à l'assem-
blee.*

Quels estoient les articles dont on deuoit ré-
plir le blanc, chacū en parle diuersemēt. La voix
cōmune est, que l'opinion des entrepreneurs e-
stoit, qu'il falloit clorre les mains au parlement,
trier des Conseillers à leur poste sur le volet, dōt
ils s'ayderoiēt; dresser vne Chābre ardente cō-
posée de seize personages à leur deuotiō, pour
faire le procez non seulement aux Politicks no-
toires; mais aussi à ceux qui enseroient soupçō-
nez, & en nettoyer la ville, tant par morts, que
bannissements, & s'accommoder de leurs biens.
Affin que delà en auant la Saincte Ligue peust
auecques plus grande liberté & seurte de
conscience vacquer à ses affaires, & les ioin-

*Subiect des
Articles si-
gnés.*

dre avec celles de l'Espagnol, qui lors estoit en garnison dedans Paris. De moy ie ne passe point si avant, ains me persuade seulement, qu'ayant projecté en leurs Ames de faire mourir monsieur le President Brisson, ce blanc estoit reserué, pour le remplir de l'approbation de sa mort, quand l'execution en auroit esté faicte. Suffise vous qu'il ne se passa assemblée generale entr'eux (& s'en passerent cinq, depuis le renouvellement de serment accordé) en laquelle Bussi, ayant pour son suffragant vn Laulnay, ne fit iurer (si ainsi me permettez de le dire) & signer à taton ce qu'ils pourpésoiēt. Voyez, ie vous prie, cōme ces pauures abuzez dispoisoient à yeux bandez de leurs consciēces.

Or la nuit du Ieudy quatorziēme & du Vēdredy, fut la consommation de leur œuvre. Par ce que le Conseil secret se trouua en vne maison pres de l'Eglise de saint Iacques de la Boucherie, en laquelle fut resoluë la boucherie, & donnée sentence de mort contre ce pauvre President. Quelques vns adioustent de faire le semblable à tous ceux qui auoient opiné en l'Arrest de relaschement de Brigard : Mais mon memoire n'en porter rien. Pendant qu'ils estoient de ceste façon embesongnez dedans la maison, il y eut toute la nuit grand nombre d'hommes armez, qui ne bougerent de la rue, en la place où est la Croix, pour leur faire escorte. Et le lendemain Vendredy quinziesme de Nouembre, sur les sept heures du matin, le Curé, & trois bourgeois furent deputez pour aduertir les Espagnols, logez vers l'Eglise saint Eustache,

*La mort du
President
Brisson y
deuost estre
approuuee.*

*Sentence
contre le
President
Brisson.*

& mettre entre les mains du Capitaine Ligoet la sentence, auquel ils discoururent par le menu l'ordre qu'ils entendoient tenir en l'exécution d'icelle. Le semblable fut fait par Amilton, Curé de saint Cosme, & deux ou trois de la faction, à Dom Alexandre, Capitaine des Napolitains, logé pres la porte de Buffi. Nouvelles de nouvelle cruauté, qui ne despleurent ny à l'Espagnol, ny au Napolitain: Par ce qu'elle se faisoit pour l'aduancement du Roy leur maître, & consequemment à la desolation & ruine de tout le Royaume.

Je vous ay fidèlement raconté iour par iour en forme de papier iournal, quelle fut la treme & conduite de la conspiration, laquelle i'ay extraicte d'un quidam qui se trouua en toutes ces assemblees, homme Royaliste en son Ame, mais un autre Nicodemus (permettez moy d'ainsi le dire) *Occultus propter metum Iudaorum*, Je vous discourray par une autre lettre les attē-tats & malheureux effects de ceste execrable coniuration; Estant mon esprit, ma main & ma plume lassée. A Dieu.

A Monsieur de Sainte-Marthe.

Eoudain apres que ces gens de bien, dont ie vous ay escrit par mes dernieres, eurent desesché leurs deux ambassades vers les Espagnols & Napolitains, ils s'acheminèrent à l'exécution de leur entreprise, & posèrent au Marché-neuf un bon nombre de leurs satellites bien armez dedans le chantier

*Execution à mort du
President
Brisson, &
ce qui se
passa puis à
cette occa-
sion.*

*cés armez
au Marché
neuf.*

*Le Cap-
taine Nor-
mant acco-
ste le Presi-
dent Bris-
son.*

*Qui est
saisi.*

*Et mis au
petit Cha-
stelet.*

d'Alexis de Cornuaille, sçachants que le che-
min ordinaire du President Brisson de sa mai-
son au Palais estoit de passer par le Pont saint
Michel, qui aboutissoit vers le Marché-neuf.
Luy donc passant sur les entre sept & huit du
mutin, suiuy de plusieurs postulants, qui a-
uoient présenté leurs Requestes à la Cour pour
estre receuz Procureurs, il est accueilly par le
Capitaine Normant, qui luy dit; Que le Sei-
gneur de Belin Gouverneur de la ville desiroit
parler à luy. A quoy ayant fait responce, que
ce n'estoit chose si pressée, & qu'à l'issue du
Palais il l'iroit trouuer. Sur ceste parole for-
tirent de la maison de Cornuaille plusieurs fé-
dants, lesquels avec vne incroyable furie luy
dirent, qu'il ne falloit plus marchander, & le
presserent de telle façon, que peu s'en falust que
il n'y eust vne sedition entr'eux & les postu-
lants. Mais ceux cy voyants la partie mal-fai-
cte pour eux, abandonnerent leur chef, du-
quelles autres se saisirent, & luy firent tour-
ner visage vers le Marché-neuf; & delà le me-
nerent au petit Chastelet. Le Seigneur de Be-
lin aduertuy de ceste esmotion se transporte a-
uec ses gardes en l'Hostel de ville, pour delibe-
rer avec le Preuost des Marchands, & Esche-
uins del'ordre qu'on y pourroit promptement
donner. Mais ayant eu aduis, que les Espa-
gnols estoient en armes en leurs quartiers, &
les auenuës du petit Chastelet occupees par
plusieurs Capitaines de la ville avec leurs com-
pagnies, il rebroussa chemin en sa maison :
comme aussi le Preuost des Marchands & Es-

cheuins ne s'ozerent remuër.

Monsieur Brillon estant arriué au Chastellet ; il est salüé à face ouuerte , par le Commillaire Louchard, Ameline Aduocat au siege Presidial , Aimonnot Procureur au Parlement , & Heuroux neveu du Bancquier ; & encores par Morin Cromer, ayant le visage à demy couuert de son manteau , qui l'attendoient de pied quoy au guichet, & ne faict on point de doute, que Crucé Procureur en Cour d'Eglise ne fust aussi de la partie : toutesfois il fut exoiné par la voye que ie vous diray en son lieu. Et lors Ameline prenant la parole sur tous les autres, luy dict : Tu sçais bien , que *En quels* tu es vn traistre ; il faut que tu meures, mais *termes* auant que de mourir , tu respondras sur les *meur* articles, qui te seront presentement leus. Ce *parle* pauvre Seigneur ainsi mal mené inopinément luy demanda ; quelle iurisdiction & puissance ils auoient sur luy , qui ne recognoissoit autre iuge de ses actions apres Dieu , que la Cour de Parlement. Adonc Cromer leuant le masque luy dict , qu'il n'estoit plus question de l'interroger , son Arrest de mort estant ia donné. Parquoy commanda à Hugues Danel, Sergent , de se saisir de la personne. Ce faict, lecture luy est faicte du iugement par le Greffier , & tout d'une suite mis entre les mains de maistre Iean Rozeau, executeur de la haute iustice, lequel ayant remonstré n'auoir des cordes, Beniamain Dautan geolier dit, qu'il en auoit, desquelles fut à l'instant le President , (reuestu de sa robbe du Palais, & de

*Le President
Brissot est
lié avec sa
robe du
Palais, &
son chappe-
ron sur l'es-
paule.
Ne peut a-
voir relas-
che d'ache-
uer un Li-
ure de
Droit en-
commencé.
En quelle
façon est e-
stranglé.*

son chaperon sur l'espaule) lié & garoté. Et cō-
me il les eust supliez de le vouloir confiner
entre quatre parois, & luy permettre de para-
cheuer vn œuvre de Droit qu'il auoit encom-
mencé, Cromer luy commande de penser
promptement à sa conscience, & qu'il n'y auoit
plus en luy de respit. Et à cest effect luy est bail-
lé messire Aubin Blondel, Prestre atitré pour
le reconcilier. Et quelque peu apres le font
monter à vne chambre haute, où apres s'estre
confellé on le monte sur vne selle moyēnemēt
ballée, & ataché à vne grande poutre, la selle
leuee deffous luy, il fut en cette façon misera-
blement estranglé par le bourreau.

*M Larcher
Conseiller
pris & me-
né au Cha-
stelet.*

Au Parlement tenu dedans Paris estoit
maistre Claude Larcher, Conseiller, person-
nage de singuliere recommandation, qui por-
toit impatiēment les insolences barbaresques
des Seize, & ne s'en pouuoit taire au milieu de
ses compaignons. Cettuy allant lors au Palais
trouué, ou par recherche, ou par hazard, par
quelques vns de ces mutins, est amené au petit
Chastelet, où accueilly de mesmes carelles que
le premier, & conduit en la chambre haute,
adresliant sa parole vers luy, d'vn inuiolable
courage: Il y a long temps(dit il) que ie vous
auois predit ce malheur, toutes fois iamais ne
me voulutes croire. Or sus detestables bour-
reaux, paracheuez en moy ce qu'avez cruel-
lement encommencé contre ce grand person-
nage. Ce me fera grand honneur de courir pa-
reille fortune que luy. Et au surplus ie vous ad-
iourne tous deuant Dieu pour auoir reparatiō,
du tort

dutort que nous, faictes. A ceste parole il est *est mis à*
 garroté, confessé, & exposé à la mort. Feu mon- *mort.*
 sieur le Duc de Neuers, Prince tres-Catholic
 entre tous les Catholics, auoit faict vn manife-
 ste de son voyage d'Italie, allant vers nostre S.
 Pere, à Rome, dedans lequel par occasion il
 descouuroit plusieurs maleçons de la Ligue.
 Ce liure tōba és mains de maistre Iean Tardif,
 Cōseiller au siege Presidial, dont le Curé de S.
 Cosme ayant eu aduis, il se trāsporte en sa mai-
 son, avec ses factionnaires: Et ayant trouué ce
 Liure, & vn autre escrit à la main, dont le titre
 estoit *Le Chapelet de la Ligue*. Qui estoit vne Le-
 gende contre la maison de Guise, il est aprehen-
 dé, & mené prisonnier en la Conciergerie du
 Palais. Depuis interrogé par la Cour, il reco-
 gnoist ces deux Liures auoir esté chez luy trou-
 uez, qu'il auoit par deuers luy, non pour haine
 qu'il portast à la cause, ains par vne sottie curio-
 sité; Supliant tres-humblement la Cour de luy
 vouloir pardonner ceste faute. Il pouuoit tom-
 ber en telle heure, qu'on l'eust enuoyé au gi-
 bet; toutesfois l'ayant faict retirer elle ordonna
 qu'il seroit blasmé, & les deux Liurets lacerez
 en sa presence. Ce qui fut faict. En la fureur des
 Seize cest Arrest se ramentoit: & se transporte
 Amilton en la maison de ce pauvre homme, qui
 ce iour là auoit esté saigné. Il est amené au Cha-
 stelet en cest estat, & soudain qu'il fut en la Chā-
 bre haute, estonné de ces deux morts, tombe es-
 uanouy sur la place, & en ceste façō demy mort
 est pendu & estranglé à l'atelier des deux au-
 tres. Le bruit commun est, que si en ceste rage

*Maistre Iean
 Tardif
 Conseiller
 au Presi-
 dial, pendu,
 & pour-
 quoy.*

quelques autres Conseillers de Parlement furent par chemin tombez en leurs mains, ils eussent couru pareille fortune que monsieur Larcher. Et de faict, monsieur Henroux, ancien Conseiller, allant au Palais, estant sur le Pont saint Michel, vn faiseur de Tombes sien voisin sans luy mot dire, prit son mulet par la bride, & luy fit retourner teste vers sa maisõ. Chose dont cest honneste homme estonné, l'autre luy dit, que s'il passoit outre, il estoit en danger de mort.

*Les corps
exposez en
Greue avec
des Escri-
teaux.*

Les trois corps furent gardez en la prison iusques à la nuit, que le bourreau leur ostant leurs bones chemises, & les reuestant de trois meschantes, furent par luy exposez en la place de Greue, attachez à vne potence fourchee, chacun d'eux portât vn escreteau sur le dos en lettres cadelees: Monsieur le President Brisson, *Barnabé Brisson Chef des Heretiques & Politiques:* Monsieur Larcher, *Claude Larcher, fauteur des Heretiques:* Monsieur Tardif, *Iean Tardif ennemy de la Sainte Ligue & des Princes Catholicks.* Et le Samedy matin Bussi voyant vne infinité de peuple qui contemploit ce miserable spectacle, se met en place sur les degrez de la grande Croix, suiuy de plusieurs matois; & lors s'escrie à haute voix, que ces trois auoient voulu vendre la ville à l'ennemy, & que la nuit precedete de leur mort, la porte de Saint Iacques à leur instigation estoit demeuree toute ouuerte. Estimant ce bel Harangueur par son nouveau mensonge soufleuer le peuple à sedition lequel toutesfois fut esmeu à compas-

*Effronsee
menterie
de Bussi.*

fron d'une part, & indignation d'autre pour cette cruauté barbareſque. Voyant Buſſi que ſa harangue menſonger n'auoit de rien auancé ſon opinion, il la tourne en vne fureur, & ſe transporte en l'Hoſtel de ville, pour faire ſouſigner au Preuoſt des Marchands & Eſcheuins la ſentence de condamnation de mort rendue par les Dix. Et comme ils fuſſent reſuſants de ce faire, il preſenta la pointe de ſa halebard au Preuoſt, de maniere que pour craincte de pis, ils furent contraints de luy obeïr.

*Fait ſigner
par force la
ſentence de
mort au
Preuoſt des
Marchands
& Eſche-
uins.*

Le ſeigneur de Belin callant la voile à cette bourraſque, ſe ſerra dedans ſon logis avec ſes gardes. Meſſieurs du Parlement, chambre des Comptes, & des Aides ferment leurs boutiques, bien deliberez d'oublier tout à fait le chemin du Palais, iuſques à ce qu'il y euſt vn Prince qui ſe fit croire abſolument, afin de n'eſtre plus la proye de ceſte furieuſe populace. Madame la Duchefſe de Nemours mere, & Madame la Duchefſe Doüairiere de Montpenſier ſœur du Duc de Mayenne, ſe tiennent clauſes dedans leurs maiſons. Ce nonobſtant Buſſi avec ſes complices, apres auoir fait l'exploit que deſſus en l'Hoſtel de ville, ſe transporte en leurs logis, & les prie de vouloir ſouſigner la ſentence (prieres qui ſembloient tenir lieu de menaces à faute d'y acquieſcer.) Mais les Princeſſes bié aduiſees le repeurēt de belles paroles : Le priant de remettre la partie iuſques à la venue de M. de Mayenne, auquel elles ſeroient trouuer bon tout ce qui s'eſtoit paſſé. Vers lequel elles depeſcherent le Capitaine.

*Le Palais
fermé.*

de Bourg avec lettres de creance, qui arriua quelques iours apres à Laon, où le Duc seiournoit attendant de pied quoy le duc de Parme & ses forces, pour faire leuer le siege que le roy auoit mis deuant la ville de Rouën. De Bourg luy recita par le menu ceste hystoire, l'admonestant de la part des Princesses, de venir promptement à Paris, s'il ne la vouloit perdre, & laisser à la mercy de l'Espagnol, & des Seize. Si ceste nouuelle inesperee estonna grandement le Prince, n'en faictes doute. Car il voyoit ceste coniuration n'auoir esté brassée qu'au rual de son autorité, & auancement de celle de l'Espagnol: Bien empesché toutesfois, quel remede il y pourroit mettre. Car de la laisser impunie, tout ordre de droit le luy defendoit. Au contraire, il y voyoit vne infinité d'obstacles. Vn Espagnol qu'il auoit logé dedans la ville, estre aucunement engagé en ceste querelle: D'ailleurs qu'il attendoit nouveau secours du Parmesân pour la ville de Roüen. Que d'offenser ceux qui estoient dedans Paris, c'estoit arrester ce secours, & parauenture en cuidant sauuer vne ville, en perdre deux. Ioint qu'il n'estoit pas dit que le voulant, il le peust faire, l'Espagnol ioignant sa force avec celle des Seize, qui auoient empieté vne tyrannie admirable sur toute la ville. Quoy doncques? disoit-il, demureray-ie les mains basses? Car si ces meurdres fussent aduenus par la fureur inopinée d'une populace, telle qu'en la ville de Tholose contre le feu premier President Duranti, parauenture le passeroy-je par conuiuence; mais en

*M. de Ma-
yeune en
grand per-
plexité sur
ce fait.*

celle qui se presente, concertee deliberelement, & executee furieusement par ceux qui de leur priuee autorité se sont faits iuges & parties, tout ainsi que ceste coniuration ne reçoit excuse, aussi serois-je inexcusable, & coniurerois contre moy-mesme, si la punition ne s'en ensuiuoit.

Le Duc de ceste façon combatu en son Ame par diuers regards, en fin se relout de venir à Paris, comme aussi luy estoit-ce vn faire le faut, pour, y estant arriué, prendre tel aduis que le champ luy donneroit. Et choisit sept ou huit cens caualliers lestes & gaillards pour le seconder; Remettant le reste de ses forces entre les mains de monsieur de Guise son nepueu, pour les ioindre avec celles du Duc de Parme: & part le vingt-cinquième du mois, accompagnant ses pensees, & le chemin d'une infinité de soupirs, tant il auoit en horreur la cruauté aduenüe, & la crainte de l'auenir. Je vous reciteray icy en passant vne histoire digne d'estre sceüe. Il auoit à sa suite Maistre Nicolas Roland, autrefois Conseiller des Generaux des Monnoyes, homme du commencement voué avec vne passion incroyable au fait de la Ligue, & sous ce titre auoit esté créé Escheuin de Paris la premiere année des troubles l'an 1588. toutes fois quelque temps apres il commença de mettre de l'eau sur son feu, & apres auoir accomplis les deux ans de son Escheuinage, se mit à suiure de fois à autre le party qu'il estimoit mieux réglé: ie veux dire le Duc de Mayenne, lequel prenoit plaisir de l'ouïr, comme celuy qu'il voyoit doué d'une facilité d'esprit, de lan-

*Qui vient
à Paris.*

que, & de paroles de choix: Cestuy s'aproche du Duc sur les chemins, le voyant de cette façon affligé. Lequel tournant vers luy son visage, luy demanda par forme de deuis, quel conseil il estimoit deuoir estre par luy pris en cette affaire. A quoy Roland respondit: Monseigneur, c'est à vous seul auquel deuez vous adresser pour prendre aduis, non à moy, qui suis trop petit compaignon, & aprenty en telles matieres. Et comme le Duc le pressait de plus en plus de luy dire ce qu'il en péloit, veu que iamais il n'auoit donné subiect à ces messieurs de Paris, de le traiter de cette façon, n'ayants receu de luy dés & depuis son auenemét à l'Estat de Lieutenant general de la Couronne, que toutes courtoisies, faueurs & gratieusetes: Sur cela Roland luy repliqua: Monseigneur, vostre fortune est tout autrement establie, que celle de l'Empereur Auguste, qui pour alleurer la souueraineté dõt il se vouloit emparer, fit dès le commencement passer par le tranchant de l'espée toutes les testes qu'il estimoit luy pouuoir nuire, sans esparigner ses amis, non plus que ses ennemis. Et depuis estant cette espine sortie de son opinion, il entretint de là en auant le peuple de Rome avec toute douceur & clemence, iusques au dernier soupir de sa vie: non toutesfois sans recevoir de fois à autres quelques algarades, voire de ceux ausquelz il auoit plus de fiance. Vous au cōtraire, Monseigneur, auez estably le Gouuernement de vostre souueraine grandeur sur vne debonnaireté qui vous fait perpetuelle compaignie, & sous ce beau gage auez gagné

*Auguste
fait mourir
tous ceux
qu'il estoit
mort luy
deuoir nuire,
sans
esgard à
aucune
amitié ny
autre respect.*

la bien vuëillâce, tant des grâds, que des petits: maintenant que voyez quelques mal aduïsez *Aduis de M. Rolūd à M. de Marenne.* abusantz de vostre bôté, troubler vos affaires, prenez gardes'il ne vo'est point de besoin vser maintenant du glaiue & acheuer par où l'Empereur Auguste auoit commencé. Ainsi s'entretenoit le Duc par les chemins, tantost avec l'un, tantost avec l'autre pour tromper la fâcherie quil'importunoit, iusques à ce qu'il arriua à Paris le Vendredy xxviii. du mois, attendu des gens de bien avec vne ioye inestimable, & des meschants avec vne peur incroyable.

Grande est la force d'une conscience: Les Seize auparauant intolerables, cōmançâts de faire ioug, le viennent en toute humilité accueillir deuant l'Abbaye de S. Antoine des Champs, & par l'organe de maistre Iaques Boucher Docteur en Theologie, Curé de Saint Benoit, luy remonstrent, que tout ce qui auoit esté par eux fait, estoit pour son seruice, & assurance de la cause commune d'eux tous. *Les Seize s'excusent d'aucement.* Le Prince sans faire aucune demonstration de malalent, apres les auoir tout au long ouïs debonnairement, leur dit; Qu'il venoit expres à la ville pour accommoder toutes choses, & faire s'il estoit possible, de sorte que chacun demeurast content. Ainsi arriua au Palais de la Roïne Mere, où estoit sa demeure ordinaire, representant fort bien en son equipage & en sa suite la dignité de celui auquel auoit esté deferee la Licutenance.

générale de l'Estat de France, & commencerét lors les trois compagnies Souueraines de respirer par cette venue. Dés le soir de son arriuee il fut visité par vns & autres, & indifferément il fit bõne chere à tous, voire aux principaux des Seize qu'il le gouvernerét pèdant son soupper, fors toutesfois & excepté Bussi le Clerc, qui se tint clos & couuert dedans la Bastille. Le Samedi 29. ce fut vne Procession en la maison, & signamment des gens de bien & d'honneur: Plusieurs Colonels, & Capitaines de la ville luy viennent baiser les mains, avec toute promesse d'obeïssance; Et de la plus-part des autres, il s'assëura tant par l'entremise de ceux-cy, que d'autres bourgeois qu'il scauoit estre voiez au repos general de la ville. Ce fut le premier fondement de toute son entreprise. Lequel estant de cette façon ietté, il manda à Bussi qu'il eust à le venir trouuer. Chose qu'il refusa de faire: s'excusant sur vne maladie qui l'auoit surpris. Le Prince cognoissant que c'estoit vne maladie par luy industrieusement affectee, qui pourroit retarder ses desseins, se transporte, en l'Hostel de ville, suiuy de plusieurs Colonels, où apres auoir discouru amplement tout ce qui estoit de son fait, declara qu'il vouloit resolument que la Bastille luy fut renduë, se delibérant d'y faire mener le canon pour la battre. La compagnie le pria vouloir sursoir son opinion iusques à ce que quelques vns d'être eux eussent esté prédre l'ague de Bussi. Et lors dit le Duc, qu'il pouuoit venir hardiment sur sa parole, estant tres-content de parler à luy auant que de passer plus

*Bussi ne
veut venir
à M. de
Mayenne.*

*Qui de-
mande d'a-
uoir la Ba-
stille en
l'assemblée
de la mai-
son de ville.*

outre. Brette & de Vaux, Escheuins, Grãd-ruë
Conseiller au Parlement, Colónel de son quartier, & quelques autres sont deputez pour
l'aller trouuer, & apres diuers marchez; en fin
Bussi accorda de sortir, prenant pour ostage
Grand-ruë dedans la Bastille, pendant qu'il
s'aboucheroit avec le Prince, lequel il vint
saluër: Et sur la proposition qu'il luy fit de
vouloir s'asseurer de la place, Bussi luy respõdit,
que cela estoit hors de sa puissance, par ce qu'il
s'estoit lié par serment enuers nostre saint Pere
le Pape, de nela rendre, sinon és mains de ce-
luy que la Sainteté ordonneroit. Le Prince en
vn mot luy dit, qu'il luy bailloit vingt & quatre
heures seulement pour penser à sa conscience,
apres lesquelles il luy feroit paroistre combien
estoit pesante la main d'un maistre enuers son
seruiteur desobeissant. Sur cette parole s'en re-
tourna Bussi, bien estonné de cette menace,
lequel pour la ceremonie fut le lendemain Di-
manche, dernier iour du mois de Nouembre,
visité par quelques Theologiens, qui luy re-
monstrerent, qu'en la necessité vrgente qui se
presentoit, il n'y auoit aucune obligation de
serment qui l'empeschast d'obeir au cõman-
dement du Priace. De maniere que persuadé
par eux, mais beaucoup plus par le peril qu'il
voyoit du iour au lendemain pancher sur sa
teste, il vint trouuer sur le vespre monsieur de
Mayenne, enuironné de plusieurs Seigneurs &
Capitaines, deuant lequel il s'inclina, & pour
toute harangue luy dict (ainsi l'ay-ie apris d'un
honneste homme qui estoit present) que puis

*Repartie
de Bussi.*

qu'il se resoluoit absolument d'entrer dans la place, il estoit prest de la luy rendre ; mais que il auoit quelques soldats avec luy , & plusieurs grands meubles : Le suppliant tres-humblement luy vouloir ordonner maison où il les peust retirer. L'Hostel de Collé proche de la Bastille luy fut sur le champ assigné : Auquel Bussi soudain apres se retira avec tout son bagage , & fut à l'instant la Bastille rendue au Prince , où il fit entrer Tresmont Capitaine de ses gardes pour y commander. Monsieur de Mayenne conduisant ainsi pied à pied ses affaires , apres s'estre asseuré de la Bastille , qu'il estimoit luy deuoir estre vne Citadelle pour tenir en bride les seditieux , mande aux Seigneurs de Parlement de vouloir retrouver leurs sieges : comme de faict le lendemain Lundy premier iour de Decembre, il vint au Palais le tambour sonnant, auquel lieu il crea quatre nouveaux Presidents du Mortier , Monsieur Chartier Doyen des

Qui rend la Bastille, & se retire en l'Hostel de Collé.

Quatre Presidents creez.

Le Parlement s'ouuert avec les autres Cours.

Monsieur de Haqueuille premier Presidēt au grand Conseil , pour second ; Monsieur de Nuilly premier President en la Cour des generaux des Aides , pour tiers : & monsieur le Maître , Aduocat general¹¹ créé par la Ligue , pour quatriesme. Deslors fut la Cour de Parlement ouuerte , & le lendemain Mardy la chambre des Comptes & Cour des Aides. Restoit de prendre punition , sinon de tous , pour le moins de ceux que l'on estimoit auoir esté des premiers entremetteurs

de la tragedie. Il estoit bien plus aisé de leur faire sur le champ leur procez, que celuy que ils auoient faict à monsieur le President Brisson : Les preuues en estoient claires, & recogneuës par eux mesmes à l'entree du Prince dedans Paris; mais ineptement palliees. Le Prince les pouuoit tous faire passer par vne mort exemplaire, toutesfois par vne moyenne voye, il permet de prendre prisonniers tous ceux que l'on trouueroit pour estre chastiez par vne crainte, & se contenta que quatre seulement mourussent : Ce furent Louchard, Ameline, Aimonnot, Henroux. Crucé estoit de la partie, mais il en fut garenty par l'intercession de Boucher son Curé, qui asseura le Duc sur sa part de Paradis, qu'il n'auoit esté des complices, ores que la verité fust notoirement contraire.

*Crucé com-
mēt sauué.*

Telles furent les condamnations, & le Mercredy au poing du iour, Archers expressément enuoyez pour se saisir de leurs personnes. Congy Cheualier du Guet s'estant transporté pardeuers Louchard, dict à son seruiteur, que monsieur de Mayenne le demandoit. A ce mot il se leue, demande vn mouchoir blanc, & prenant congé de sa femme la baïsa, avec ces paroles, que c'estoit le dernier baiser qu'elle receuroit de luy. Au mesme temps que l'on recherchoit les autres, Monsieur de Vitry se transporte en l'Hostel de Cossé, heberge-ment de Buffi. Lequel ayant entendu le bruiet, se sauue en chemise sur les tuil-

*Buffi se
sauue.*

les, & se lance en vne maison voisine, où il fut tellement quellement reuestu, & caché pour quelques iours. Ses gens veulēt faire quelque resistance; on en vient aux mains, & se trouuent auoir du pire. Au moyē de quoy ceux qui curent le dessus d'eux, firent vn inuentaire de gend'armes de tous & chacuns ses biens, meubles, bagues, ioyaux, cheuaux, armes, or & argent monnoyé & non monnoyé, c'est à dire de ses voleries. Se trouuant en vn clin d'œil ce miserable, denué de toutes les grandes despouilles qu'il auoit extorquées l'espace de trois ou quatre ans de plusieurs grandes & notables maisons de la ville, & luy qui d'un petit Procureur de Parlement nommé Iean le Clerc, s'estoit faict vn grand tyran de Paris sous le nom de Bussi le Clerc, est au iourd'huy reduict en vn plus piteux & miserable estat, qu'il n'estoit auparauant les troubles. En vn mot, c'est vn petit clerc de nom & d'effect. Au regard de Cromer il se sauua de uitesse, & se rédit inuisible. Ce iour de Mercredy troisieme de Decēbre, Louchard, Aimonnot, Ameline, & Henroux furent pendus & estranglez en la basse sale du Louure, sur les huit heures du matin, & leurs corps rendus à leurs femmes pour estre enseuelis en terre Sainte. Cela fait, le Prince ouvre les prisons à tous les autres, & se transporte en la Cour de Parlement, où il rend compte de tout ce qui auoit esté par son cōmandement executé. Ce qu'elle trouua bon, & en tant que behoing estoit, l'autoriza : Le Dimanche ensuiuant septiesme du mois fut faite procession

*Ses moyens
pillez.*

*Es luy ren-
du misera-
ble.*

*Cromer se
sauue.*

*Les quatre
pendus.*

generale autour de la Cité, à laquelle assiste-
 rent les Seigneurs de Mayenne & de Vaude-
 mont son cousin, fils du Duc de Lorraine, la
 Cour de Parlement en robes rouges, cham-
 bre des Comptes avec robes de soye, &
 Cour des Aides, Preuost des Marchands, &
 Escheuins de la ville. La Messe celebree en l'E-
 glise nostre Dame, & actions de graces à Dieu
 rendus, de ce qu'avec vn si heureux succez, ce
 nouveau trouble s'estoit assoupy.

*Procession
 Generale
 pour ac-
 tions de
 graces.*

Toutesfois encores n'en estoit la racine
 du tout extirpee. Par ce que le lendemain, iour
 de la Conception nostre Dame, Cucilly, Do-
 cteur en Theologie, Curé de Saint Germain
 del'Auxerrois, se met en Chaire apres la grãde
 Messe chantee, & instigué par quelques Ames
 Espagnoles, declama contre le Seigneur de
 Mayenne, loüant la memoire de Louchard &
 ses compaignons, comme de vraz Martyrs,
 quel'õ auoit fait mourir sans forme & figure de
 procès, s'assurant que leurs Ames estoient bea-
 tifiees en l'autre monde, pour n'auoir esté par
 eux rien attenté, qui ne fust de iustice & raison.
 Cecy raporté au Duc, il s'en plaint aux Do-
 cteurs de la faculté de Theologie, lesquels en
 pleine assemblee de Sorbonnè mandent Cucil-
 ly, qui fut par eux baffoié, & deffenses à luy de
 plus ainsi prescher. Le Mardy neufiesme le
 Prince vient au Parlemēt, où il instale pour Ad-
 uocat General du Roy Monsieur Hoteman au
 lieu de monsieur le maistre, nouveau Presidēt,
 & tout d'vne main fit publier vne abolition
 generale par luy decernee pour ceux qui auoient

*Cucilly
 Curé de S.
 Germain
 loüe la me-
 moire des
 pendus, &
 blasme M.
 de Mayenne.*

*Qui est bas-
 foie en
 Sorbonne.
 Lettres
 d'abolition
 par M. de
 Mayenne,
 non toutes-
 fois pour
 tous.*

esté en la delibération ou execution de ce qui auoit esté commis és personnes de messieurs Brillon, Larcher, & Tardif: exceptez toutes-fois le Conseiller Cromer, Adrian Cochery Aduocat, & celui qui auoit seruy de greffier. Et par les mesmes Patentes fut rompu & aboly le Conseil des Seize, & à eux, & tous autres defendu de faire aucunes assembles ny tenir Cōseil en particulier. Sauf toutesfois que si aucun d'eux auoit quelque chose à proposer, concernant le repos & salut de la ville, de s'adresser au Gouverneur, Procureur General, ou Preuost des Marchands & Escheuins, auxquels le soing, seureté, & conseruation d'icelle deuoient appartenir. Sur le reply desquelles lettres estant mis *Lenës, publiques, & registrees le Procureur General du Roy ce requerant*, elles furent le mesme iour publiees à son de trompe & cry public par les Carrefours de cette ville de Paris. Cela fait, quelques iours apres le Duc sortit de la ville, emmenant quant & soy Buffi, lequel par l'entremise de quelques siens amis, auoit moyenné sa paix: Qui fut vn autre sage conseil au duc de ne laisser ce trouble mesnage dedans Paris.

Vous auez iusques icy entendu, comme toutes choses se passerent, tant de la part des conspirateurs, que de celle du Prince: entendez maintenant la suite de cette histoire iusques à son dernier periode. Quelques coureurs de la ville de Melun donnerent iusques aux portes de Paris, où ils trouuerent sur les

*Benjamin
Dautā pris*

fossez Benjamin Dautan Geolier des prisons

du petit Chastelet. C'est celuy que ie vous ay dit auoir fourni des cordes pour pendre ces trois pauvres Seigneurs. Il fut pris, & enleué à Melun, comme vn prisonnier de guerre, cōme de fait Daine Denise de Vigny veufue de mōsieur le President Brisson paya sous main cent escus pour la rançon, ne voulant que cela vint à la cognoissance des Parisiens, & donne ordre qu'à la requeste de messire Esme Iean de la Chambre, Baron de Ruffey son gendre, son procès luy fut fait & parfait par Hardy, Preuost des Mareschaux del'Isle de Frâce. Pour le vous faire court, par sentence du seiziesme Feurier 1594. dōnee ptesidialelement en dernier ressort, *Est condāné né Prestidialelement.* il fut dit, que pour reparation du meurtre & assassinat commis es personnes de messire Barnabé Brisson, maistre Claude Larcher, & Iean Tardif, il estoit condamné à estre conduit & mené sur vne claye, au deuant de la grande porte, & principale entree de l'Eglise nostre Dame de la ville de Melun, où estant, ayant vne torche ardente de deux liures pesant au poing, nuds pieds, nuë teste, & en chemise crierait à Dieu mercy, au Roy & à iustice: de celieu estre conduit au marché du bled de la ville, pour estre pendu & estranglé à vne potée pour ce dressée, son corps mort estre bruslé, & reduit en cendres, & icelles iettees en la riuere; ses biens acquis & confisquees au Roy: sur lesquels seroit prealablement prise la sōme de deux mil escus, adiugée au sieur Baron de Ruffey partie ciuile, & les despens de la poursuite du procès, auparauant laquelle execu-

Est executé. tion, iceluy Dautan seroit mis à la question ordinaire & extraordinaire. Sentence qui luy fut signifiée, & executée selon la forme & teneur le dixseptiesme. Laquelle ie vous ay voulu coucher tout au long, pour vous monstrier de quel pied, & integrité on marchoit lors à la suite du Roy. Car combien que notoirement le President Brisson eust esté chef de part pour la Ligue dedans Paris, toutesfois nous ne voulumes excuser dedans Melun le meurtre contre luy commis, rendant à sa memoire le bien pour le mal.

Qui fut vne leçon depuis suivie sur ce mesme subiect: Car ayant esté la ville de Paris reduite sous l'obéissance du Roy au mois de Mars ensuiuant, le procès extraordinaire fait à Hugues Danel sergent, Jean Roseau executeur de la haute iustice, messire Aubin Blondel Prestre, & Adrian Fromentin, à la requeste de dame Denise de Vigny, veufue du President, à laquelle comme i'enten on doit le principal honneur des diligences & poursuites. Avecques elle se ioignirent Damoiselle Anne le Circer, ayeule maternelle & tutrice des enfans de Larcher: Et Damoiselle Jeanne du Pont, veufue de Tardif. Et par Arrest du vingteseptiesme d'Aoust, 1594. La Cour de Parlement declara Danel, Blondel & Rozeau, deuëment atteints & conuaincus, des captures, assassins & massacres (ce sont les mots de l'Arrest) proditoirement & inhumainement comis es personnes des President Brisson, Larcher & Tardif. Et ledit Fromentin d'auoir assisté & fauorisé lesdits

lesdits assassins: pour reparation desquels cas
 lesdits Danel, Blondel, & Rozeau, sont condâ-
 nez de faire amende honorable, en la mesme
 forme que celuy de Melun, & d'estre pendus &
 estranglez à vne potence croisee en la place de
 greue, & qu'à leurs morts assisteroit Fromentin
 la corde au col, & de là conduit aux galeres
 perpetuelles. Je vous laisse toutes les autres
 particulieres condamnations del' Arrest, con-
 cernants tant le public, que les parties ciuiles.
 Futil iamais vne plus signalee iustice que celle
 là? Et comme mon esprit ne peut demeurer
 oiseux, quand les occasions s'y presentent, aussi
 fis-je le iour mesme de leurs executions, leur
 Epitaphe de cette façon.

*Le Sergent fut créé pour le mal-faiteur prendre, Leur Epi-
 Si condamné à mort, le Bourreau pour le pendre, taphe.
 Auant sa mort il est par Prestre confessé.*

*Jcy passant tu vois par nouvelle iustice,
 Sergent, Prestre, Bourreau, exposez au suplice
 Pour un crime non ven iamais au temps passé.*

Lestrois veufues, dont ie vous ay cy dessus
 parlé, ne se contenterent de cest Arrest, ains fi-
 rent prendre aux corps neuf hommes, lesquels
 par Arrest du troisieme iour de Septembre
 suiuant, furent condamnez, les vns aux gale-
 res, les autres à faire amende honorable, & les
 autres bannis. Et quant à ceux qui s'estoient
 garentis par la fuite, depuis la reduction de Pa-
 ris, comme Bussi, Crucé, le Normant, Cro-
 mer, iusques au nombre de seize, ils furent con-
 damnez par defaux & cōtumaces à estre roüez;
 & dix autres à estre pendus & estranglez, avec

*Danel,
 Blondel &
 Rozeau
 condamnés,
 & execu-
 tez.
 Fromentin
 assiste à
 leur mort
 la corde au
 col, & de là
 est conduit
 aux Gale-
 res perpe-
 tuelles.*

*Autres
 neuf con-
 damnez*

*Condamnez
 par con-
 tumace.*

grosses amendes enuers les parties Ciuiles, & confiscation de biens enuers le Roy, par Arrest de l'onzième iour de Mars 1595. eux tous executez le mesme iour en figures deuant l'Hôtel de ville. Et remarquerez, qu'en toutes ces condamnations portees, tant par la sentence de Melun, que trois Arrests, dans lesquels fut prise vne animaduersion exemplaire contre quarante malfaiteurs, ce ne furent que ceux qui s'estoient trouuez auoir eu part, ou cōsenty le Vendredy quinziesme de nouembre aux trois assassins. En effect, voila la fin & consommation de cest œuure, sur lequel ie vous escriray par le premier, les commentaires que i'en ay faits; estant mes-huy temps ce me semble, que ie me repose. A Dieu.

A Monsieur de Sainte-Marthe.

*Discours
& consi-
derations
diuerfes
sur les e-
xecutions
cy-deuant
escrites.*

POur ne vous manquer de promesse, i'e vous veux maintenāt escrire les cōmentaires que i'ay faicts sur l'Histoire que ie vous ay discouruë par mes dernieres. De ma partie l'estime auoir esté la crise de la maladie de ce temps, ou pour mieux dire vn ieu par lequel Dieu voulant mettre fin à nos maux se mocqua des plus sages conseils des hommes.

*Le Presi-
dent Bris-
son plus
proche du
Roy en*

Ie reprendray toutes choses piece à piece, & commenceray par monsieur le President Brisson : lequel en l'assemblée de Saint Germain en Laye, faite par le Roy Henry III. pour la

reformation de l'Estat, auoit eu l'oreille du Roy pardessus tousles compaignons; mesmes estoit demeuré trois & quatre iours seul dedans son Cabinet, luy administrant memoires sur ce subiect, tels que le Prince desiroit. Qui estoit allé pour l'obliger de suiure sa fortune de quelque sorte qu'elle se tournast. Toutefois soudain apres le desastre des Barricades, les Ligueurs s'estants rendus maistres de Paris par l'absence du Roy, luy qui estoit d'un esprit remuant commença de branler en son Ame. Feu monsieur le President Seguier me comta vn iour dedans Tours, que sortants ensemble de la Messe de dix heures du Palais, monsieur Brisson luy demanda quel party il deliberoit suiure, en cette nouuelle diuision: A quoy luy ayant respondu; Celuy du Roy, & que de cela il n'en faisoit aucune doute. Adonques monsieur Brisson luy repartit, qu'il y auoit beaucoup à penser auant que de s'y resoudre: Toutesfois la verité est, qu'il ne marchanda pas longuement sur ce subiect, d'autant qu'en moins de rien, il se rendit du tout populaire, captiuant sans dissimulation les principaux mutins de la ville. Qui fut cause que le seiziesme iour de Ianuier, auquel la plus grande partie des Seigneurs du Parlement furent menez en trionphe, & emprisonnez par Bussi & ses complices, il ne se trouua pas au Palais, ayant eu aduis de ces Messieurs de tout ce qui se deuoit passer ce iour là, & pour y apporter quelque pretexte d'excuse, prit médecine.

*l'assemblée
de v. Ger-
main en
Laye.*

*Se laisse
toutefois
aller à la
Ligue.*

*Comment
continue.*

*Messieurs
du Parle-
ment em-
prisonnez,
par Bussi*

Quelquesiours apres, tous les autres Presidets, estants les vns emprisonnez, les autres cachez, ou fugitifs, comme s'il eust esté au dessus du vent, sans faire demonstration de dueil du mal auenu, manda par des Huissiers à tous les Conseillers qui estoient en liberté, de se trouuer au

*Le Presidēt
Brisson sie-
ge seul au
Parlement
de Paris.*

Palais, & pour euitre le scandale (comme il disoit) fit ouurir l'Audience, où il siegea seul. Qui fut vne faute inexcusable, dont il accueillit la haine publique d'une infinité de gens de bié & d'honneur. Car ce premier scandale des seditieux & mutins n'y pouuoit estre réparé, que par vne autre, l'exercice de la iustice cessant. Toutesfois il ne le voulut pas, craignant d'offenser ceste populace: & par ce moyen se vit, non seulement premier, mais bien seul tenant le siege en ce grand Parlement de Paris. Extreme contentement à celuy qui pour ne mettre bornes conuenables à ses opinions, esperoit ne pouuoir estre aisément controlé que par soy-mesmes. Mais il ne fut pas longuement en cest arroy: Car iamais Seigneur ne receut tant d'afflictions & inquietudes, comme il fit pendant son entre-regne. D'autant que ces mutins ayant trouué d'un esprit versatile, tous les deportemens leur furēt suspects. Ce qu'il voyoit, & de faict deuissant avec vn sien amy, il luy aduint de dire, qu'ils l'enuoyeroient *Ad Saginam*, voulant dire qu'on l'engressoit comme les pourceaux à l'aige, qu'on vouloit puis apres tuër. Et pour cuider parer ce coup, se rendoit idolatre de ceux qui l'eussent idolatré, si son ambition eust esté reglée. Autres Sei-

gneurstenoient lors rang & dignité au Parlement, non si grande que luy, contre lesquels ceste canaille n'oza iamais rien attenter. Et pourquoy doncques? Parce qu'exerçants leurs charges, ils demurerent tousiours en eux mesmes. Estant de retour en ceste ville de Paris, feu monsieur Pithou me raconta, que le gouuernant en sa maison le Dimanche, dont il fut exposé à mort le Vendredy ensuiuant, il lui dit, que s'il ne prenoit garde, ils le pédroient: & que lors le President luy respondit: Je ne le crain nullement; Car ie suis maintenant en trop bon meſnage avec eux. C'estoit, que ces meschants lors de la coniuration, qu'ils brassioient contre luy, le repaissoient de beaux semblants. Et en cecy ie trouue infiniment estrange, que les assemblees ayants esté tenuës sept ou huiët fois au cœur de la ville en grand nombre, s'y trouuants tantost cinquante, tantost soixante, & quatre-vingts personnes, & que de ce nombre, les vns estoient poussez d'un esprit de sedition, les autres d'un zele indiscret, & les derniers par vne peur, craignants d'auoir pis; toutesfoisen toutes ces rencontres iamais il n'eut vent ny voix, meſmement de la part des derniers, de ce qu'on machinoit contre luy. Dieu ne le voulut permettre, par ce que l'heure de sa mort estoit arriuee. Tellement que celuy qui en ce temps calamiteux auoit basti sa grandeur sur ceste populace effrenée, fut lors que moins il y pensoit, mené par elle honteusement en prison, pendu & estranglé cruellement, & son corps exposé vilainement en vne

*Sa trop
grande
confiance
le perd.*

place publique. Luy seul d'entre tous messieurs les Presidents du Mortier estoit demeuré dedans Paris, & luy seul porta aussi la folle encheire & penitence de sa demeure. Miroir certes & exemple admirable pour enseigner à tous Magistrats de ne se rendre populaires.

Vous avez cy dessus entendu quelle fut la fin de monsieur Brisson : entendez maintenant quelle fut celle des Seize. Mot qui tombe ordinairement en nos bouches, quand nous parlons de la furieuse desbauche, qui fut dedans Paris depuis la journée des barricades; & neâtmoins peu de gens sçauët quelle fut cette Anarchie populaire, que ie veux vous dechiffrer, avant que de passer plus outre. La ville de paris est departie en seize Quartiers. Chaque Quartier a son Quartenier, & luy les Cinquantierniers, au dessous desquels sont les dixeniers, qui plus, qui moins, selon la grandeur du quartier. Le 12. iour de may 1588. auquel les Parisiës se barriquerent par toute la ville contre le Roy, estimants qu'il leur voulust bailler garnisons, & les reduire en vne seruitude extraordinaire, chacun ayât pris les armes, quelques vns de chaque Quartier s'engagerent dedans la querelle plus que les autres. Et combien que les choses se fussët raquoisees par le soudain & inopiné parlement du Roy, qui fut le Vendredy 13. Toutesfois ces Messieurs s'en voulurent depuis faire croire contre ceux qui estoient desireux de la paix, que l'on appella *Politics*, qui furent par eux mal-menez. Et ores que de ceste engeâce il y en eust plus de trentē des principaux, & à leur suite plus de 300. & que quelques Curez mesmemēt

*Paris de-
partie en
seize
Quartiers.*

*Origine des
Seize.*

*Politics
qui.*

& autres Ecclesiastiques fuſſent de ceſte cōpagnie; Toutesfois ils furent nommez, le Conseil des Seize, à cauſe des Seize Quartiers, dont ils eſtoient diuerſement tirez: Conseil qui ne ſe tenoit en vn certain lieu, ains vagoit par toute la ville de çà & delà, ainſi qu'il eſtoit aduiſé par les Chefs, tous gens de baſſe condition, hormis trois ou quatre: & entre eux maistre Iean le Clerc, Procureur au Parlement, depuis nommé Buſſi le Clerc, qui ſcavoit tirer des armes gaigna le premier lieu. Et voicy comment: Soudain apres que le Roy euſt abandonné la ville, & que lon euſt chaffé de leurs charges le feu Seigneur de Perreuſe, maistre des Requeſtes, Preuoſt des Marchāds, & les quatre Eſcheuins anciens, on en crea tumultuairement de nouveaux, & fut la Chapelle Marteau, Maistre des Comptes, fait Preuoſt des Marchands; auquel auſſi fut commiſe la garde de la Baſtille pour la conſeruacion de la ville; Charge en laquelle il ſe donna pour Lieutenant Buſſi le Clerc, qu'il eſtimoit plus braue Eſpadacin que tous les autres, ioint qu'il ſe moſtroit tres-affectiōné au party. Depuis ſuruint le maſque de la paix, que l'on nomma Saint-Vniō, & furēt les Eſtats assemblez à Blois vers la fin de l'an 1588. où le nouveau Preuoſt des Marchands s'eſtant acheminé avec le Preſident de Nuilly ſon beau pere, la Baſtille demoura és mains de Buſſi, cōme ſon Lieutenant, & de là en auant il empieta tout credit ſur tout ce Conseil des Seize. Tant y a qu'apres la mort des deux princes Lorrains freres dedans Blois, il vint ſouz ceſte authorité armé avec ſes ſatellites, gens, de ſac & de corde,

*Conseil
des Seize,
pourquoy
ainſi nommé.*

*Marteau
fait Pre-
uoſt des
Marchāds,
& Gouverneur de
la Baſtille.*

*Buſſi le
Clerc eſt
ſon Lieutenant.*

*Qui em-
prisonne
Messieurs
du Parle-
ment.*

dedans le Palais le xvi. de Ianuier 1589. & ayât fait leuër le siege à trois Messieurs de la Cour de Parlement, il les mena en corps depuis le Palais iusques à la Bastille, où il tira tous ceux qu'il luy pleust, & fit ses prisonniers, mesmes monsieur le premier President de Harlay & monsieur de Tou cinquiesme President, renuoyant les autres en leurs maisons, se faisant Iuge, ordinateur & Concierge de ceux qu'il logea dedans sa Bastille, qui estoit garnie de soldats tous à sa deuotion. Ce coup prodigieux de cette façon ordonné par les Seize & executé par Bussi leur Colonel, il n'y eut President ny Conseiller au Parlement, chambre des Comptes, & Cour des Aides, qui ne craignit de leur desplaire exercant sa charge: Comme aussi iacoit que cette racaille de peuple fust sans bride, si estoit elle aucunement retenue par la dignité de ces trois ordres. Dieu voulut que Brigard Procureur du roy de l'hostel de ville, qui ne tenoit point peu de lieu entre les Ligueurs, est accusé d'auoir intelligéce avec les nostres pour faire remettre la ville de Paris sous l'autorité, & obeissance du Roy. Selon dieu, c'estoit vne sainte entreprise, qu'il conduisoit en faueur de celuy qui estoit son Prince naturel & legitime; Selon le monde, c'estoit vne trahison qu'il brasloit contre le party dedans lequel il s'estoit plongé: Conséquemment digne de mort & punition exemplaire. Son procès fut encommencé au Conseil d'Estat de la Ligue, qui se tenoit dedans Paris: Et luy furent baillez Commissaires pour

*Brigard
accusé
d'auoir
voulu se-
uer la vil-
le au Roy.*

l'interroger Nully Premier President en la Cour des Aides & Morin Cromer, Conseiller au grand Conseil, tous deux Conseillers d'Estat. Qui procederent à son interrogatoire : Et comme vn Conseil d'Estat ne vuelle prendre cognoissance des causes criminelles, oresqu'il le puisse, aussi fut cette cy renuoyee au Parlement avec le prisonnier. De vous dire quel y faisoit pour ou contre luy, ce me sont lettres clausées. Si vous en croyez Cromer, il deuoit estre condamné à mort dans la huitaine pour le plus tard, tant sur son interrogatoire que sur deux lettres missiues estans au procès, qui lui auoient esté enuoyees par feu M. le Marechal de Biró pere, & l'abbé d'Elbene: toutesfois le procès est tiré en longueur de cinq ou six mois, nonobstant les chaudes sollicitations, que les Seize faisoient contre luy, comme conseruateurs generaux des Priuileges de la Ligue. De maniere qu'en fin les prisons luy furent ouuertes par Arrest. Longueur qu'ils disoient auoir esté industriement exquise & affectee par le President Brisson, pour auoir moyen de le sauuer. Et de fait Cromer fit imprimer vn Factum contre l'Arrest, dedans lequel il accusoit d'iniustice, à face ouuerte, le fait des Iuges. A vray dire, ce fut le principal motif, qui opiniastra les Seize à se heurter contre la Cour de Parlement en general, & spécialement contre le President Brisson, ainsi qu'auetz entendu par mes precedantes. Or combien qu'il ne nous appartienne d'asseoir nos iugements sur les iugements & Arrests

Ses Commissaires à l'interroger.

Les prisons luy sont ouuertes.

330 LIVRE XVII. DES LETTRES
d'une Cour souveraine; toutesfois de quelque
merite, ou demerite que fust la cause, ie veux
croire que la plus grande partie des Iuges, met-
tantz les mains sur leurs consciences, & recog-
noissants que la plus belle Loy estoit de se re-
duire sous l'obeissance de leur vray Prince,
furent tres-aises de sauuer Brigard.

*Ambition
semeraire-
ment en-
ragee des
Seize.*

Les Seize estants de cette façon vlcerez, se re-
solurent, ou de se faire absolument maistres, ou
en tout euenement de ne despendre à l'auenir
d'autre deuotion que de ceux qui seroient par
eux installez. Ils voyoient vn Duc de Mayenne,
Prince magnanime, mais d'un esprit calme &
debonaire; l'Espagnol dedans la ville ne bée-
r qu'après nostre Couronne; vne Cour de Par-
lement tiede à l'exécution de leurs fureurs; le
Duc absent avec ses forces; Que tout cela con-
current ensemble, ils auoient moyen d'vuir leurs
forces avec celles de l'Espagnol, & tout d'une
main d'atirer tout le demeurant du peuple à
leur cordelle sous le pretexte de l'iniustice qu'ils
disoient auoir esté faite en faueur de celuy qui
s'estoit estudié de rendre la ville à leur ennemy.

*Conseil des
Dix à quel
dessein
estably.*

Toutes ces rencontres leur sembloient rire, &
sur ce pied establi ent vn Decemvirat de Dix
nouveaux Iuges, balotez ou pour mieux dire
choisis, pour aduiser tant du remede qu'il fal-
loit apporter contre l'Arrest, que de toutes les
affaires qui regardoient le bien de la ville, sans
qu'ils feussent tenus d'en rendre raison, ny d'en
aduertir la compaignie, sinon quand ils trouue-
roient expediât de le faire: le tout, afin que leurs
conseils ne fussent diuulguez, & neâtmoins de-

meurassent stables. Sur ce mesme pied Bussi & ses conforfs firent en diuerfes attemblees signer vn Blanc, qu'ils eussent apres remply, comme il leur eust pleu, à la desolation & ruine de tous les gens de bien & d'honneur de la ville. A quoy les soubsignez s'estoient obligez follement par leurs signatures: Sentence arrestee pendant vne nuit, le lendemain matin signifiee aux Espagnols & Napolitains, à l'instant mesmes executee contre le chef du Parlement: fut il iamais coup d'Estat plus grand que cestuy, pour au desauantage du Magistrat Politic, donner pleine vogue à vne fureur populaire, qui commanderoit à baguette sur la ville principale de tout le Royaume? Et toutesfois ie m'asseure qu'é moins de 24. heures ces furieux en furent au repentir, quād les trois corps exposez en la place de Greue, le peuple non seulement ne s'excita sur la mensongere harāgue de Bussi; mais au cōtraire tourna ce piteux spectacle à cōpassion. Et quād ils virēt l'Espagnol, qui estoit aux escoutes, faire alte, en attendant quelle seroit l'issuē de ceste inesperee tragedie; les deux Princesses n'auoir voulu soubigner à tout ce qui s'estoit passé; Le Gouverneur s'estre fermé dedās sa maison avec ses gardes; Le Parlement, chambre des Cōptes, Cour des Aides auoir du tout oublié le chemin du Palais. Toutes ces particularitez confluentes par vn mesme cōcours ensēble, ie m'asseure que ces lages testes eussēt voulu estre au recommencer. Adioustez la venuē de monsieur de Mayenne, qui fut la consommation de leur malheur. Tellement que ce grand conseil sur lequel ils pensoient bastir absolument leur grandeur,

*Blanc signé
de Bussi, &
à quoy
tendoir.*

La tyrannie des Seize abolie par la mort de quatre.

Prudence remarquée de M. de Mayenne.

fut l'abyfme de leur ruine. La mort extraordinaire de quatre enfeuelit & les aflemblees, & la furieufe tyrannie des Seize, dont on ne parla plus dedans Paris.

Refte maintenant de ietter l'œil fur mōfieur de Mayenne, duquel ie puis dire, comme chose tref-vraye, qu'en tout ce qui se passa par la France, dès & depuis nos derniers Troubles, vous ne trouuerez vn trait d'Estat si hardy ne si fagement, ne plus heureusement conduit, que cettuy. Car d'vne main il retrancha, & la fureur barbaresque de ces tyrans, & l'esperance allouuie de l'Eſpagnol, ſupprimant tout à fait le Conſeil des Seize. Il falloit qu'ainſi il le fit; autrement il eſtoit perdu de nom, de reputation, & de dignité; & neantmoins en ſe conſeruant par cette voye digne de luy, il commanca de perdre ſans y penſer le nom, credit & authorité qu'il auoit acquis ſur la Ligue. D'autant que par la ſuppreſſion du Conſeil des Seize le Parlement reprit les arrehemens de ſon ancienne grandeur; & comme ſ'il euſt commencé de reſpirer, voulut eſtre creu ſelon les occaſions, tantost y appelant le Duc, tantost non, ainſi qu'il trouuoit deuoir faire. De ſorte que ie vous puis dire, que quād le Prince fit faire vne Proceſſion Generale dedans la Cité, pour rendre action de graces à Dieu del'heureux ſuccés qu'il auoit obtenu ſur les Seize, & de la tranquillité dont il auoit bié-heuré la ville, ſans en venir aux mains; nous qui eſtions à la ſuite du Roy deuions chanter vn *Te Deum Laudamus*, dedans nos Eglises, cō-

Le Parlement reprend ſon ancienne grandeur.

me estant vn acheminement à la premiere ressource de nos maux. Ainsi le trouuez vous en deux actes tres-signalez: l'un quand la Cour donna vn Arrest, toutes les Chambres assemblees, prononcé le 22. Decembre 1592.

present monsieur de Mayenne, publié à son de trompe, & cry public par les carrefours de cette ville, par lequel elle auoit iugé en termes exprés, que l'assemblée Generale des Estats lors publiée en cette ville ne tendoit à faire tōber l'Estat Royal es mains des Estrangers; ains affin de proceder à la declaration & establissement d'un Roy tres-Chrestien, Catholic, & Francois, selon les Loix du Royaume: L'autre, quand le Duc estant en ceste ville, sans le mander, fut donné vn deuxiesme Arrest le vingt huitiesme Iuin 1593. sur la remonstrance faite par le Procureur General du Roy (c'estoit messire Edouart Molé, à present President du Parlement) il fut ordonné, que remonstrances seroient faites l'apreldinee par monsieur le President le Maistre (assisté d'un bon nombre de Conseillers de la Cour) à monsieur le Duc de Mayenne, Lieutenant General de l'Estat & Couronne de France, estant lors en cette ville;

A ce qu'aucun traité ne se fist pour transferer la Couronne en la main de Prince ou Princesse estrangers: Que les loix fondamentales de ce Royaume fussent gardees, & les Arrests dōnez par la Cour, pour la Declaration d'un Roy Catholique & François, executez, & qu'il employast l'autorité qui luy auoit esté cōmise, pour empêcher que sous pretexte de la Religion, la

Arrest de la Cour prononcé en presence de M. de Mayenne au desauantage de la Ligue.

Autre à mesme effect.

Remonstrance à M. de Mayenne.

Couronne ne fust transferee en main estrangere, contre les loix du Royaume. Et pour uoir le plus promptement que faire se pourroit au repos du peuple pour l'extreme necessité en laquelle il estoit reduit. Et neantmoins que la Cour deslors declaroit tous traitez faits & à faire de là en auant, pour l'establissement de Prince ou Princelle Estrangers, nuls & de nul effect & valeur, comme faits au preiudice de la loy Salique & autres loix fondamentales de ce Royaume. Cesont les propres mots de l'Arrest, en l'exécution duquel on remarqua en monsieur le President le Maistre, & Conseillers qu'il le secundoient, vne honeste liberté digne du rang & qualité qu'ils soustenoient, & en monsieur le Duc de Mayenne vne modestie admirable, combien que l'Archeuesque de Lyon, comme cheual eschapé, se fust lasché toute bride, disant que la Cour de Parlement auoit fait vn affront au Prince, lequel estant en cette ville, elle auoit desdaigné de l'appeller pour conclure sur vn subiect de si haute estoffe que cettuy : mais il ne porta pas loing ce mot d'affront, sans vne noble recharge du President, qui luy remonstra ; qu'il deuoit apprendre à mieux parler ; & que la Cour de Parlement ne faisoit point d'affronts. Conclusion, depuis le commencement de cette histoire iusques à la fin, vous recueillez, que ce fut vn coup de Dieu, par lequel à mesure que tous ces Messieurs pensoient auancer leurs affaires, chacun endroit soy, ils se raualerent, non par

autres moyens que par ceux dont par vne prudence humaine ils faisoient estat de s'auantager : Et qui est vne chose digne d'estre cornee & trompetee à vne longue posterité, Dieu permit que tout ainsi que Brigard auoit esté le premier boutefeu de nos troubles, quand il porta les fauces nouuelles à feu monsieur de Guise, estant à Soissons, luy disant, qu'on auoit resolu au Conseil du Roy de faire pendre tous ses fideles & affectionnez seruiteurs; nouuelles qui l'acheminèrent en cette ville, dont sourdit la iournee des Barricades, suiuite d'une infinité de malheurs. Aussi en contr'eschange, sur le malheur du mesme Brigard fut basti le malheur tant du President Brisson, que des Seize, fondement de la tranquillité qui nous est depuis aduenüe : Et c'est en quoy Dieu a manifesté ses grands & miraculeux effects.

*Brigard
ine/paré-
ment cause
des trou-
bles dans
Paris, &
de les arre-
ster.*

En effect, voila l'obseruation generale que i'ay allembiquee de cette histoire. Car quant aux particulieres concernant les morts de messieurs Brisson, Larcher, & Tardif, qui furent exequutez vn Vendredy, il semble que ce iour eust esté fatal pour nos troubles. Car à pareil iour fut blessé l'Admiral de Chastillon en Aoust 1572. A pareil iour 13. de May 1588. lendemain des barricades, le feu Roy Héry III. fut cōtraint de quitter Paris; à pareil iour au mois de Decembre ensuiuant monsieur de Guise fut tué dedans la ville de Blois : Et si vulez que ie passe outre, à pareil iour 28. de Nonembre 1591. monsieur de Mayenne entra dedans la ville, pour prendre vne punition exemplaire

*Le Ven-
dredy fatal
à nostre
France.*

des Seize, & restablir en son estat la iustice qui chommoit.

Encore veux-je passer plus outre: On dit que tous ceux qui meurdrirent Iules Cesar en plein Senat, moururent depuis de morts violentes: Semblable discours font quelques vns contre ceux qui homiciderent dedans Blois le feu Duc de Guise: Et i'en puis presque dire autant de ceux qui mirent les mains sur cestrois pauvres Seigneurs, que ie veux appeller Martyrs d'Estat: Premièrement vns Louchard, Ameline, Aimonnot, Henroux, premiers maistres & directeurs de la prison, premiers pendus & estranglez en la maison Royale de nos Rois, pour restablir l'Estat Royal; le geolier, sergent, bourreau & Prestre, seconds ministres; le premier pendu à Melun, & les trois autres en cette ville par Arrest du Parlemét; & vn Adrian Fromentin condamné aux galeres la corde au col & d'assister au suplice: Neuf autres par autre Arrest auoir esté, les vns condamnez à faire amende honorable, les autres à estre bannis, & les autres és galeres: Arrest qui fut exequuté reellement & de fait contre eux; & par vn dernier, vingt & six autres auoir esté condamnez par defaux & contumaces, sçauoir Seize à estre rouëz, & les dix autres à estre pendus & estranglez, qui sont toutes morts, ou ciuiles ou par effect.

Ie ne veux oublier de vous escrire, que nous estants en la ville de Tours, quand les nouvelles nous arriuerét de la mort de monsieur Brisson, plusieurs blasonerent diuersement sa memoire,

les vns

*Combien
de morts
& execu-
tez pour la
mort du
President
Brisson.*

les vns en faueur, autres en defaueur deluy. De ma part, ie ne douteray de dire en tous lieux, qu'il estoit vn personnage grandemét nourry és langues Grecque & Latine, ensemble aux loix, lettres humaines, & hystoires: Iudicieux le possible és choses où il vouloit bailler quelques atteintes. La grandeur de son iugement n'auoit en luy effacé les fonctions de sa memoire, ny la memoire celles de son iugement: ainsi qu'il aduient ordinairement que les deux ne compatissent d'vne mesme balance ensemble: Et sur tout auoit vn esprit merueilleusement clair-voyant à bien dechiffrer vn procès: Et qui le rendoit en toutes ces particularitez plus admirable, c'est qu'il auoit petite teste, & le front racourci: Remarques que l'ordinaire dit ne promettre rien qu'vne grande incapacité au fait des sciences. Au demeurant Seigneur en priué de facile accès, & lequel sortant du sueil de sa porte, mettoit sous pieds toutes ses fascheries domestiques. Que s'il eust sceu atréper ie ne scay quelle passion qui luy commandoit sans mesure, au maniement des affaires publiques, il eust esté le premier & plus accomply de son bonnet. Tant y a que la France a perdu en luy, vn tres grand homme, de quelque sens & façon qu'il voulust tourner ses opinions. A Dieu.

A Monsieur de Sainte-Marthe.

*Il représente
la mort du
Maréchal
de Biron.*

A Pres vous auoir esclarcy de la mort de monsieur le Presidēt Brisson, grand personnage pour la plume, vous desirez scauoir de moy; comme les choses se sont passées en celle de monsieur le Maréchal de Biron, grand Cavalier au fait des armes. Discours dont ie vous prierois volontiers me dispenser; parce que ne pouuons discourir sur sa mort, que ne repassions sur sa vie; & en la rencontre des deux, il y a tant de meslanges de bien & de mal, que ie ferois presque de l'opinion de celuy, qui luy voüa cest Epitaphe.

*Epitaphe
du Maréchal de Bi-
ron.*

*Passant qu'il ne te prenne enuie
De sçauoir si Biron est mort:
Ceux qui auront connu sa vie,
Ne pourront pas croire sa mort.*

*Ceste Hi-
stoire rem-
plie de plu-
sieurs di-
uersitez.*

Toutesfois puisque par vne curiosité absoluë, me mandez, que ce m'est vn faire le faut, ie vous obeiray pour n'encourir en vostre endroit le crime de felonnie, dont par son procès il a esté conuaincu contre le Roy. Et vous représenteray vne histoire de laquelle ie puis dire, que nulle, peut estre, ne reçoit iamaistant de diuers visages sur vn obiect, comme ceste cy. Histoire (dy-je) qui doit seruir de fidele leçon, & au subiect pour demeurer fidele à son Prince: & à celuy qui est pres du Prince, de ne le nourrir

en noualitez extraordinaires contre ses subiects. Mais sur tout , vn grand mystere de Dieu, & sage conduite d'un Roy , pour donner ordre à vne gangrene qui se preparoit contre nostre France.

Ce Seigneur eut pour pere monsieur le Marechal de Biron, l'un de nos premiers Capitaines, quand il viuoit : & pour mere, la fille unique de la maison de Saimblanchard, encores aujourd'huy viuante, vraye Diane en pudicité, & Amazone en magnanimité, qui pour son principal deduit a tousiours choisi les forêts pour chasser aux bestes sauuages, & la harquebuze parmy la campagne, pour tirer aux oiseaux. Ces deux Ames genereuses en auoient produit vne autre en leur fils, qui sembloit estre sans pair. Seigneur sans crainte, d'infatigable travail, plain d'entendement à bien entreprendre, de plus grand courage à executer, auquel la guerre n'estoit que ieu; en tous ses exploits de sage conduite, suiure d'heureux succès; blessé de trente cinq playes fauorables, (qui n'alloient, ny à la mort, ny estropiment de membres) tesmoignages, & de son heur, & de sa valeur tout ensemble. Capitaine qui, comme vn autre Iules Cesar, passoit par dissimulation toutes les fautes de ses soldats, fors les militaires : & pour ceste cause par eux honoré; & si i'ozois dire, adoré, comme vn second Mars. Et comme le Roy se cognoist au choix des hommes, plus que nul autre, aux emploies esquelles il les veut employer, aussi apres auoir en luy remarqué vne nature

*Quels furent
les Parents
du Marechal de
Biron.*

*Ses Floes,
& bon naturel.*

*Blessé de
trente cinq
playes, sans
estre estro-
pé.*

*Est fait
Admiral.*

*Puis Ma-
rshal de
France.*

*Mareschal
General
des armées
de sa M^{te}.*

*ste
Gouver-
neur de
Bourgon-
gne.*

*Duc de
Biron &
Pair de
France.*

*Le Roy se
repose sur
luy pour le
Siege d'A-
miens.*

*Deffait le
Comte de
Mauchefer*

*Surmonte
la Bresse
inopiné-
ment.*

heureusement guerriere, l'ayant honoré de son ordre du Sainct Esprit, il le fit Admiral de France; & voyant que cest Estat n'estoit voué qu'aux guerres Marines, il le luy eschâgea en celuy de Mareschal de France, & dedans cettuy fit entrer vne nouvelle qualité de Mareschal General de ses armées, pour représenter en la personne vn second Connestable de France: & en outre le gratifia du Gouuernement de la Bourgongne: & finalement le fit Duc de Biron, & Pair de France. Et l'honorant de tant de faueurs, il ne se trouua trompé de l'opinion qu'il auoit de sa vaillance; Chose que ie vous représenteray seulement en quatre exemples, que i'ay tirez de plusieurs autres, sans y obseruer l'ordre des temps. La ville d'Amiens surprise par l'Espagnol sembloit estre imprenable. Le Roy au milieu d'une infinité de Princes & grands Seigneurs, se reposa sur luy de la conduite de ce siege: Vous scauez comment il en vint à bout. Au siege de Laon, le Comte de Mauchefer venant pour enuillailler la ville, auoit en ce conuoy reduit nos affaires aux termes de desespoir. Vn seul Biron idolâtré par les soldats, seulément à demy armé, nous garentit de ce mal, à si bonnes enseignés, que celuy qui pensoit estre au dessus du vent seruit de curee aux nostres. Au voyage de Sauoye, encores que lors sa fidelité tombast en balance, toutes fois comme s'il eust seulement marqué les logis du pais de la Bresse avec de la croye pour y loger le Roy, il le luy assura inopinément & presque sans coup ferir. Le Roy luy fit prelet

du Gouvernement de Bourgogne. Qui n'estoit pas tant vne gratification, que recognoissance des grands seruices qu'il auoit receus de luy en la recoullé de cette Prouince : Brief Biron combattoit à bien, vaillamment, & heureusement seruir son Maistre : & le Roy à le recompenser dignement, n'oubliant vn seul point de ce qu'il pensoit appartenir à l'auancement de sa grandeur. Ainsi le choisit-il pour iurer la paix à Bruxelles entre les mains de l'Espagnol; ainsi l'enuoya il quelques temps apres visiter de sa part la Roine d'Angleterre, de laquelle il receut tous les fauorables accueils qu'on pouuoit, non seulement esperer, ains souhaiter d'vne grande Princeſſe. Ainsi le Seigneur de Sillery negotiant avec le Sieur de Vic lors Ambassadeur aux Suisses, le renouement de leur ancienne confederation avecque nous, il fut enuoyé en tier pied pour la confirmer & authorizer, afin de le maintenir de plus en plus en reputation enuers les nations estranges. Toutes ces particularitez se trouuants d'vne part & d'autre en cette histoire, ie vous prie iuger auquel des deux il y a plus d'ingratitude, ou en la mere enuers son enfât, ie veux dire de la France enuers ce Seigneur, duquel elle auoit tiré tant de grands & signalez seruices, l'ayant fait mourir sur vn eschaffaut : Ou de l'enfant enuers sa mere, i'entens du Seigneur de Biron enuers la France, qui par le ministère de son Roy, l'auoit esleué en si grands honneurs; & neantmoins luy estoit entré en la teste de la vouloir bouleuerſer de fonds en comble?

*Est choisi
pour iurer
la paix à
Bruxelles.*

*Est enuoyé
en Angle-
terre visi-
ter la Roi-
ne.*

*Va confir-
mer & au-
thorizer
l'alliance
avec les
Suisses.*

Iusquesicy ie vous ay recité ses bonnes fortunes en gros ; entendez maintenant quelle a esté son infortune , qu'on a peu recueillir des procedures extraordinaires contre luy faites au Parlement: Pieces du commencement secretes, mais apres l'Arrest, diuulguees, pour auoir passé par les oreilles de cent Iuges. Sur lesquelles ie veux bastir vn commentaire pour vous monstrer comme ce Seigneur s'est perdu sans sçauoir pourquoy ; & se perdant, il perdit par mesme moyen le iugemét en la conduite de ses affaires iusques au dernier periode de sa vie.

Tant & si longuement qu'eusmes à bon esciét la guerre, il vesquit en vne tranquillité d'esprit, ne manquant d'aucun sien deuoir enuers son Prince; mais soudain qu'elle fut fermee, il logea dedans son ame nouueaux troubles. Le Roy lui fit cest honneur de le choisir sur tous les Seigneurs de la France, pour aller iurer la paix à Bruxelles entre les mains de l'Espagnol, comme celuy qu'il estimoit en auoir esté le premier promoteur par ses grands & paradoxes faicts d'armes. Plus grand tesmoignage ne pouuoit il rendre ny de sa bienueillance, ny de l'opinion qu'il auoit de luy. Consequemment plus grand heur & hõneur ne luy pouuoit-il auenir, que celui-là: & toutesfois ce fut le premier acheminemet de son malheur & des-honneur. Et peut-estre que quelque folastre dira, qu'ores que le Roy se cognoisse en hommes, neâtmoins il se mesprit lors, le choisissant pour confirmer la paix, laquelle il abhorroit plus que la peste, comme celle qu'il estimoit estre le rual de sa grandeur.

*Il abhor-
roit la paix*

Estant arriué à Bruxelles, il est veu, visité en *Comment*
 & flote par les Espagnols, & V Valons, pour la *venû & vi-*
 grande reputation qu'il auoit acquise pendant *sité à Bru-*
 la guerre. Il se pait vainement de ceste vani- *xelles.*
 té. Interuient vn Picoté, Guelpin de la ville *Picoté*
 d'Orleans, réfugié aux pais-Bas, pour les trou- *premiere*
 bles, qui commence à l'aiguillonner : Luy re- *cause de son*
 monstrant en quelle reputation ils l'auoient, &
 apres l'auoir par longs ambages cheualé, tasté
 & tenté, luy dict que s'il se vouloit rendre des
 leurs, ils l'embrasseroient, comme leur pro-
 pre Roy. Promesse en laquelle il n'y auoit ny
 fonds, ny riue, de quitter vne grandeur legi-
 time & asseurée, pour se voier aux flots, ora-
 ges & tempestes d'une esperance bastarde & af-
 famee. Et à vray dire, ceste parole deuoit estre
 par luy rudement bassouée; toutesfois apres l'a-
 uoir à diuerses fois longuement ouy, il luy dict
 d'un esprit beaucoup plus calme, que ne portoit
 son ordinaire, qu'il n'entendoit point cest enig-
 me; mais que s'il le vouloit venir voir pour le
 luy deschiffrer lors qu'il seroit de retour en Frâ-
 ce, il l'orroit de bien bon cœur. Ceste res-
 ponse rapportee aux Espagnols, ils estimerent,
 que ville qui capituloit estoit à demy renduë.
 Et de fait, employerent à ceste negotiation
 Picoté, ainsi qu'on pretend estre verifié au
 procès. De moy, ie ne fay aucune doute,
 que deslors l'Espagnol ne rabatit la moitié de
 ceste grande opinion qu'il auoit conceuë de
 luy.

Iamais homme de bien ne se demantela de
 l'obeïssance de son Prince, quelque beau

pretexte dont on le repeust. Et si ce malheur aduient, c'est ordinairement en celuy qui apres auoir fait plusieurs grands seruices, se trouue recompensé d'une ingratitude par son Roy. Ce qui ne se rencontroit aucunement en la fortune de Biron. Et c'est pourquoy quand il n'y eust eu que ce seul point en son procès, il meritoit vne punition tres-exemplaire. Aux autres, l'attentat, le deliberer, la volonté; en cestuy, la seule pensée, au milieu de tant de bien-faits, gratifications & honneurs, estoit moyen suffisant de sa condamnation.

*La Fin
choisi pour
son princi-
pal confi-
dent.*

Or comme vn abisme en attrait vn autre, aussi estant tombé en ce premier desarroy, il se choisit de là en auant, la Fin pour son principal confident. La Fin (dy-je) Gentilhomme non apprenty, comme l'on dit, en tels remuëments de meſnage, & qui apres s'y estre engagé, ſçait le mestier d'en sortir aux deſpens de les compaignons, qui y demeurent pour les gages; tels-moins la Mole & Conconas l'an 1574. ſouz le regne de Charles IX. Plus propre instrumēt de sa ruine ne se pouuoit il choisir. La Fin conduit son orne en Sauoye; Picoté, homme de rien, en Espagne. Il estoit adoncques question du Marquisat de Saluſſes, auquel le Roy ſouſtenoit deuoir estre réintégré par le Duc de Sauoye, comme ayant esté par luy induémēt surpris pendāt les troubles derniers. Réintégré de, qui se promenoit par Ambassades: Mais le Duc, Prince tres-aduisé, estima qu'il ne pouuoit auoir en ceste cause meilleur Aduocat queluy. Au moyen dequoy il vint en France. Et pendant ceste en-

*Le Duc de
Sauoye
vient en
France
pour le
jastēt du
Marquisat
de Saluſſe.*

entreueuë, la Fin trouue moyen de l'aboucher
 avecques Biron: Et lors fut traicté du mariage *Qui pri-*
 de la troisieme fille du Duc avecques luy. *mer sa*
 Quoy faisant il arrhoit grandement Birõ pour *troisieme*
 estre de son party. Et sur cette asseurance pro- *fille à Biron*
 mit avec plus grande facilité le restablissémēt
 du Marquisat dedans certain temps; Se fai-
 sāt acroire, que quelque promesse qu'il fit, Bi-
 ron tailleroit tant de besongne au Roy dedans
 son Royaume, qu'il luy osteroit & le desir, &
 le loisir d'en sortir.

Le Duc māque à sa parole, & vse de plusieurs
 remises; Qui occasionna le Roy d'armer cõtre
 luy. En quoy il se reposa principalement sur
 Biron, comme celuy auquel il auoit toute sa
 fiance. Vous entendrez maintenant vne mer-
 ueilleuse suite d'histoire. Biron nonobstant le
 traicté qui estoit entre le Duc & luy, prend ce-
 ste querelle en main pour le seruice de son Mai-
 stre, & s'en acquite de telle façon, qu'en moins *Biron con-*
 de rien il reduit le pais de Bresse, & la ville de *queste la*
 Bourg sous l'obeïssance du Roy, non toutes *Bresse en*
 fois la Citadelle, que le Duc se promettoit de *moins de*
 uoir estre vn amusoir de deux ans au Roy; pen- *rien & la*
 dant lesquels il esperoit barrer le cours de son *ville de*
 entreprise. Mais Biron poursuiuant sa pointe,
 bloca cette Citadelle si à propos, que toutes
 munitions defaillants à ceux de dedans, ils furēt
 contraints d'en venir aux prieres: Qui fut l'un
 des principaux motifs de la paix.

Faisons icy vne pose auant que de passer plus
 outre. S'il auoit (me direz vous) intelligence
 avec le Duc, il deuoit tirer le siege de la ville de

*A quel
dessein
conqueste
la Bresse.*

Bourg en longueur. Ainsi le pouuoit-il faire avec vne legitime excuse, & par cest artifice asseurer l'Estat à son futur beau-pere. Ceste seule consideration faict paroistre, qu'il n'auoit aucune intelligence avec luy. Ce mesme argument fut l'un des principaux moyens de justification deuant les Iuges en plein Parlement; quand il leur dit, que les lettres dont on le battoit auoient esté dementies par les effects. Mais pour en parler sainement, ce fut vn trait de grâd Capitaine: Car faisant demonstration de bien & loyaument seruir son maistre, il se promettoit, que le moins que le Roy pouuoit faire pour luy, estoit d'vnir le Gouvernement de la Bresse avec le sien de la Bourgongne, pour le voisinage des deux Prouinces. Quoy faisant, il se pourroit choisir tel Capitaine qu'il voudroit, pour la garde tant de la ville, que Citadelle de Bourg. Qui luy seroit vn gage tres-assuré de son futur mariage, se rendant necessaire aux deux Princes, le tenant en suspens; l'un souz l'esperance d'y r'entrer; l'autre sous crainte de en sortir. Toutesfois contre son opinion, le Roy qui ne l'auoit iamais auparauant esconduit, le refusa tout à plat de ceste Requeste; Luy declarant, qu'il auoit destiné le Gouvernement de ce fort à Bouësse, non seulement pour l'assurance qu'il auoit de luy au faict des armes, mais aussi pour sa preud'hommie & fidelité. Cecy estoit vn argument indubitable, qui faisoit paroistre que le Roy auoit eu quelque vent des nouuelles pratiques de Biron: Chose qui le deuoit rendre plus sage; tou-

*Le Gouver-
nement de
Bourg luy
est refusé,
& pour-
quoy.*

tesfois Dieu luy banda tellement les yeux, que sur ce refus il planta vn mescontentement furieux, sur ce mescontentement, des menaces à haute voix, & sur ces menaces, l'effect.

Bouësse estoit de la Religion pretendue reformee. Qui fut cause que combien qu'auparavant Biron n'eust faict autre profession de Religion que de son espee; toutesfois il y adiousta le Chapelet, pour monstrier qu'elle estoit voüee au soustenement del'Eglise Catholique, Apostolique, Romaine: & commença de trompeter, que ceste Citadelle ne lui auoit esté refuzee que en haine dela Religion Catholique. Qui fut depuis le refrain general & ordinaire de les doléances. Mais tout ainsi que le Roy à la conduite de son Estat employe indifferemment, le Catholic & le Huguenot, selon que la necessité de ses affaires le desire, aussi Bouësse dedans la Citadelle admet tant le soldat Catholic, que le Huguenot, sans forcer leurs consciences, ains avec l'exercice de l'une & l'autre Religion.

Quelque temps apres ce refus, Biron estant à Annecy enuoye Renazé, laquais de la Fin, vers Albigny, Lieutenant general de l'armee Sauioyarde; lequel sur l'aduïs qu'il receust de luy se retira à quartier, estant sur le point d'estre maltraité, s'il nous eust attendu. On adiouste, que le mesme Renazé porta memoire à celuy qui commandoit au fort Sainte Catherine, de quelle façon le Roy pouuoit estre occis, quand il auroit mis le siege

*Prend le
Chappeles
avec l'es-
pee.*

*Aduis
donné au
Capitaine
de Sainte
Catherine
contre le
Roy.*

deuant. Particularité à laquelle il me semble que Biron satisfist fort à propos, estant en plein Bureau interrogé par monsieur le Chancelier sur cest article.

Or faut il de deux choses l'une : ou que sur quelques sourds bruits que le Roy auoit receu des nouuelles capitulations de Biron, il luy eust sagement faict ce refus, & opposé vn braue Capitaine, qui s'opiniastreroit à luy faire teste, si le besoin le requeroit : ou s'il ne le sçauoit, & que desõ propre instinct il le luy eust refusé, ie veux coucher cest article dans le chapitre des principales benedictions que iamais il receut de Dieu : d'autant que cescul point de farroya grandement la tresme qui se brassoit avec le Duc : lequel apres la paix faicte, voyant qu'il n'estoit en la puissance de Biron, de le reïntegrer dedås le pais de la Bresse, ne voulut tout à faict romre avec luy : mais le tenant en haleine tira les choses en longueur, pendant laquelle Dieu permit que la mine fut euentee.

*La paix
conclue par
l'entremi-
se du Pape.*

*Biron se
descouure
au Roy, &
demande
pardon.*

La paix est conclue entre les deux Princes, par l'entremise du bon Pape Clement VIII. de dans la ville de Lyon. Biron se voyant lors entre deux fers, & remettant deuant les yeux, que le Roy estant entré en quelque desfiance de luy, se presente à sa Maiesté, & luy remontre que depuis l'escouite qui luy auoit esté faicte, s'estoiét passez par sa teste, mal à propos, quelques ombrages, dont il luy requeroit humblement pardon. Ce que le Roy luy accorda liberalement, apres auoir entendu nõ le tout, ains quelques particulieres rencontres. S'il fust demeuré

dedans lestermes de ce pardon, tout ce qu'il auoit forfait par le passé, estoit vn n'en-parlez-plus: la seule parole du Roy estoit plus en son endroit, que toutes les cires vertes du grand Seel: Mais comme son ambition n'auoit point de frein, aussi retourna-il sur ses premieres brizées, par l'internonce de la Fin, son Agent, tantost avec le Duc de Sauoye, tantost avec le Cōte de Fuentes, Lieutenant general du Roy d'Espagne sur le Milanois; tantost avec les deux ensemble. Et estoit leur traicté, comme l'on disoit, vn emorcellement du Royaume de France en plusieurs pieces souueraines sous le vasselage d'vn grand Roy: & nommément le mariage de Biron, avec la troisieme fille du Duc, cinq cens mil escus de deniers dotaux, & cession & transport qui luy seroit faict par le Roy d'Espagne de tout le pais de Bourgongne, & des droits qu'il y pretendoit, hormis la foy & hommage. *Mais recommence ses raences.*

Quin'eust pas esté avec le temps vn petit ennemy à nos portes, pour introduire l'estranger dedans nostre France. *A quel près Biron faict son marche*

Dieu permet que la Fin negotiant dedans Milan avec le Comte, il luy aduint de se mesprendre de parole: De maniere que le Comte ombrageux entra en tres-grande desfiance de luy, & fut d'aduis qu'il s'en falloit desfaire; dont il fit vne depesche au Duc, & donna quelque iours apres vnes lettres à la Fin, pour les luy porter s'éretournant à la France. Ce qu'il promet de faire; Mais soit qu'il eust aperceu au visage du Comte quelque alteration, ou autrement, il prit la route des Grisons, & bailla le pacquet

La Fin se mesprend par mesgarde.

*Renazé
mis en
prison.*

à Renazé pour le presenter au Duc, lequel aussi tost le fit coffrer en prison. Et cettuy fut non vn coup d'Estat, ains du Ciel, sans lequel nos affaires estoient en danger d'aller tresmal. De là en auant on changea d'ouurier, non d'ouurage Et fut mis le Baron de Lux en œuvre, l'vn des principaux confidents de Biron. Ce qui causa vn grand creuecœur à la Fin. Et combien que le Roy eust plusieurs sentiments de cette continuation, toutesfois, comme bon pere enuers son enfât, desirant de le conseruer, n'y voulut du commencement employer le cautere, ains le reduire par toutes voyes d'honneur & douceur au bon chemin. Et de fait, l'en-uoya, comme i'ay dit, en Ambassade vers la Roine d'Angleterre, puis en Suisse. Mais de malheur, non seulement il ne le flechit, ains tombant d'vne fieure tierce en chaud mal, on le vit sur le point de mettre le feu dedans le cœur & quatre coings de la France. Et voicy comment.

*Le Baron
de Lux pris
pour confi-
dent.*

*Le Roy
tasche à le
conseruer.*

La paix estant publice tant avec l'Espagnol, que Sauoyard, ceux qui estoient commis au mesnagement de nostre France, au lieu de soulager de tailles, aydes, & subsides, les pauvres subjects affligez d'vnes lōgues guerres, introduisirent vne nouvelle dace sous le nō de Pancharte, qui estoit vne imposition par tout le Royaume d'vn sol pour liure de chaque denree vendue. Qui causa vn mescontentement general au peuple. Les bruits commencent de courir; que nous estions menacez d'vn nouveau souflement, dont quelques vns quine voyēt plus loing que

leurs nez estoient tref-aïses, en haine de la Pancharte; & les autres plus sages, tres-faschez, sçachâts cōbien de maux aportent toutes guerres ciuiles sous le masque du bien public. L'on faisoit deux grands chefs de ceste entreprise, l'un Catholic, l'autre Huguenot. Qui estoit par factions vnir les deux Religions au desauantage de leur Roy. L'ō faisoit encores la Guyēne promotrice de ce nouveau trouble: & entre les provinces d'icelle, le Limosin; & dedās le Limosin, la ville de Limoges, où le peuple s'estoit reuolté, lorsqu'un Lābert Partissā la voulut introduire, qui eust esté tresmal mené s'il nese fust sauué par la fuite, souz la protectiō & faueur de quelques premiers citoyens de la ville. On disoit que les Rochelois estoient aussi de la partie, & qu'ils ne vouloient à face ouuerte endurer ce ioug. A quoy le Roy, sage Prince, voulut remedier & ne permettre que le mal passast plus outre. Et d'autant qu'il voyoit & grands, & petits ietter principalement leurs yeux sur Biron, tant pour la creance qu'ils auoient en luy de sa suffisance aux'armes, que mescontentement, dont il ne faisoit la petite bouche; Birō (dy-ie) que le Roy sçauoit par sa propre confession auoir traicté avec l'Espagnol & Sauoyard, il voulut auant tout œuure estre esclairey de tous ses deportements. Et aduertiy du mal-talent que la Fin auoit conceu contre luy (voyez combien nous profita l'ombrage du Comte de Fuentee) il luy commanda par lettres de le venir trouuer à Fontainebleau, luy baillant toute assurance de sa personne. La Fin auant

Le Limosin compris au trouble.

Les Rochelois tēdoient à la dissension.

La Fin mē. dé à Fontainebleau.

*Qui des-
couvre
toutes les
menées.*

*Et obtient
abolition,
voire de
crimes de-
testables.*

que de partir en donne aduis à Biron, lequel commençant de sonder sa conscience, le prie de vouloir auoir bonne bouche, & de bruler tous les papiers qu'il auoit de luy. Ce qu'il promet de faire avec protestations estranges; & sur la damnation de son Ame. Toutes fois arriué à Fontainebleau & logé maintenant à la Mivoye, maintenant aux Pressouërs, il descourrit au Roy comme toutes choses s'estoient passées; non seulement deuant le pardon, mais depuis: & pour iustification de son dire, representa plusieurs lettres escrites & signees de la main de Biron: que le Roy fit retirer par monsieur le Chancelier. Le Baron de Lux estoit lors en Cour, auquel le Roy dit qu'il estoit merueilleusement bien edifié du Marechal de Biron, sur le rapport que luy en auoit fait la Fin: Lequel tout d'une suite luy escrit, de quelle façon il auoit gouverné le Roy, & deguisé tout leur mesnage. Et auant que partir de la Cour, obtint du Roy, vne abolition generale, voire de crimes detestables, si vous en croyez la commune renommée: Pour monstrier que celuy ne peut estre assez recompensé; qui reuelles coniuurations que l'on attente contre le Roy, & son Estat.

Ce premier coup ainsi frapé, encores que le Roy eust quelque contentement, pour auoir esté informé au vray de ce qu'auparauant il doutoit, toutes fois ce ne fut sans estre assiégué de diuerses contestations en son ame, voyant la Noblesse se brouiller en cette nouuelle desbauche avec le commun peuple. Car pour bien dire,

dire, les subiects doiuent obeissance à leur Prince: Mais en contr'eschange leur Prince leur doit vn bon traitement, par vne mutuelle correspondance, telle que du Chef enuers tous les autres membres du corps. Et c'est la cause pour laquelle ceux qui ont cest honneur d'aprocher les Rois, doiuent apporter de grandes circonspectiōs & regards auant que de surcharger vn pauvre peuple de nouueaux imposts; pour les inconueniens qui en peuuent sourdre: Toutes fois auenant qu'ils soient publiez, il ne faut pas aisément permettre que les subiects fassent teste, & vueillent donner la loy à leur Prince. La consequence en seroit trop grande. Vray que quand telle reuolte aduient, c'est vn malheur espouuentable. Parce que le commun peuple ressemble promptement à la mer, qui naturellement est calme, mais agitée par les vêts esleue ses ondes iusques au ciel au grād danger du nautonnier, s'il ne calle la voile à la tempeste. Ainsi en est il du peuple, lequel ne se remuë aisément de soy mesmes, ains par l'impetuosité des Grands. Et ces deux humeurs brouillees ensemble causent, d'estranges symptomes & accès en la maladie d'vne Republique. Le Roy voyoit vne Pancharte publiee en plusieurs lieux, vn mescontentement du peuple arriué iusques à l'effect de rebellion en quelques endroits, assisté d'vn Marechal de Biron, qui iouoit à face ouuerte au mal content: Plusieurs Gentilshommes de marque, & braues soldats, se liguier avec luy: l'Espagnol & Sauoyard aux escoutes n'attendent que le sō du

*Reciproque
devoir du
Prince &
des subiects.*

*Imposts ne
doiuent es-
tre mis fa-
cilement sur
le peuple.*

*La Pan-
charte cau-
se des mes-
contente-
ments.*

354 LIVRE XVII. DES LETTRES
 boutecelle pour se mettre en la campagne.
 Croyez qu'en toutes ces extremitez il y auoit
 assez de quoy pour aprestre à penser au Roy.
 Or entendez quel ordre il y garda. Premiere-
 ment il tint pour fondement general; de des-
 ſinir la cause de la noblesse d'auec celle de la
 populace. Et pour à ce paruenir, qu'il falloit
 commencer par ce qui estoit le moins difficile;
 ie veux dire, par le commun peuple, tout con-
 traire en cecy aux opinions des grands Sei-
 gneurs: Ausquels plus vous donnez, moins ils
 sont rassasiez; representant vn corps hydropi-
 que en l'Estat. Au contraire, entretenez le com-
 mun peuple, ie ne diray point en son ancienne
 liberté, ains seruitude, & ne l'assligez sans oc-
 casion de nouueaux subsides, ne doutez qu'il ne
 se rangera iamais du party de la desobeissance,
 ains demeurera tousiours tres-deuot enuers
 son Prince.

*Ordre
 que le Roy
 tint en la
 conduite de
 ceste affai-
 re.*

*Le peuple
 veut estre
 conduit par
 douceur,
 & support
 au contrai-
 re des
 Grands.*

*Le Roy
 mande
 Biron.
 Qui s'ex-
 cuse.*

Sur ce project, le Roy declare vouloir visi-
 ter tout son Royaume, & à ceste fin mande Bi-
 ron pour estre de la partie. Mais il s'en excusa, al-
 leguant pour les excuses, qu'o estoit sur le point
 d'ouurir les Estats en Bourgongne, ausquels sa
 preséce estoit requise pour y presider. D'ailleurs
 qu'il vouloit barrer le passage à l'Espagnol, que
 on disoit prendre la route des pais-Bas sur le
 pont Grefin. Excuses que le Roy prit sagement
 en payement, n'estant encores l'heure venuë de
 s'atacher à luy; & comme Prince qui scait aussi
 dextrement le maintenir dans la paix, qu'en la
 conduite d'une guerre, aussi deuant que de s'a-
 cheminer en son voyage, il redoubla ses gardes,

*Le Roy re-
 doubles
 Gardes.*

& s'environna tant des Seigneurs de la plume que de l'espee, sans declarer le motif de s^{on} voyage: que quelques mutins disoient auoir esté entrepris, afin de bastir des Citadelles dedans les principales villes, pour l'entretenement de la Pancharte contre ceux qui seroient refuzants d'y obeir. De Fontainebleau il passa par Blois, puis à Tours, en fin arriue à Poitiers, faisant paroistre à chacun, qu'il couuoit vn grand dessein dedans sa pensee: Ce qui commença de tenir les plus grands en ceruelle, estimant qu'il auoit aduis de leurs menees. Arriué qu'il fut à Poitiers il depesche tout aussi tost à Limoge le sieur de Iambueille, Presidēt au grand Cōseil, pour chastier ceux qui s'estoiēt armez temerairement contre la Pancharte. Et à l'instant mesmes oit les deputez de la Guyenne, qui luy firent plainte, tant des Citadelles, que par le commun bruit on disoit qu'il vouloit bastir, que de la Pancharte, qui commençoit de prendre cours; Suppliants tres-humblement sa Maiesté, qu'il luy pleust la supprimer. Les ayant ouys d'une oreille tres-fauorable, il leur dit, que pour le regard du premier poinct, il n'entendoit faire Citadelles que de leurs cœurs: & quant au second, il feroit tout ce qu'on pouuoit desirer & esperer d'un bon Prince, pere, non parastre de ses subiects. Pendant ces remonstrances, le sieur de Iambueille fit executer à mort trois ou quatre pauvres malotrus, qui se trouuerent atteints & conuaincus d'auoir voulu excéder par armes Lambert, lors qu'il s'estoit ingeré d'imposer la

*Enuoye à
Limoges
pour faire
chastier les
mutins.*

*Remon-
strance de
ceux de
Guyenne.*

*Punition à
Limoges.*

*La Pan-
charte abo-
lie.*

Pancharte. Deposseda de leurs charges les douze Cōsuls ordinaires, qui n'auoient empesché l'emotion populaire, & en leur lieu, par nouvelle police, y en installa six seulement. Terreur qui rendit tous les autres souples. Et neantmoins le Ro y par vne debonnaireté, quiluy fait perpetuelle compaignie, abolit l'vslage de la Pancharte. En ce faisa il apaisa tout le murmure du peuple, & par mesme moyen demâta les guerriers d'une bonne partie de leurs forces. Restoit à s'asseurer de ceux cy, qui n'estoit pas vn petit ouurage. Et à ce faire commença par le Marechal de Biron, auquel le procès fut fait & parfait. Et quelque temps apres son execution, le Roy fut en esmoy de faire vne Chambre de Iustice, en la Guyenne, qui seroit trice de quelques Seigneurs du Parlement de Paris, sur laquelle presideroit monsieur le President Molé; toutesfois par vn chemin plus abregé, il enuoya depuis les sieurs de Fueillas, & Roissi, Maistres des Requestes de son Hostel, entre les mains desquels vns Calmiras, Pingodan, Chadamin & deux autres Gentilshommes de bonne part estants tombez, ils furent par eux (assistez du siege Presidial de Limoges) condamnés à mort, & executez, & autres leurs complices garentis par vne bonne & prompte fuite. La punition de ce peu de peuple fut vne assurance pour le general del'Estat, contre tous les autres qui faisoient profession des armes. Mais par ce que ce discours est aucunement vne piece hors œuvre, & que ce que i'enten d'icy en auant vous deduire, regarde le particulier du

*Autre execution à
Limoges.*

Seigneur de Biron, vous me promettrez maintenant de reprendre haleine, pour vous discourir par vne autre lettre, la prise, & l'ordre que l'on tint, tant aux procédures, & condamnation, qu'exécution de l'Arrest contre luy donné. A Dieu.

A Monsieur de Sainte-Marthe.



A Guyenne estant r'apaisée, ainsi que ie vous ay discouru par mes dernières, le Roy estima qu'il estoit mes-huy temps de parler au Marechal de Biron, qui lors estoit dedans son Gouuernement aux escoutes. Escures est enuoyé deuers luy, auquel il auoit tres-grande fiance; Autre recharge du President Ianin d'un & l'autre portants assurance de la part du Roy, qu'il ne receuroit aucun mal, moyennant qu'il voulust dire la verité de toutes ses negotiations & pratiques. Diuers aduis luy sont baillez par ses seruiteurs & amis, tant par lettres, que de paroles; les vns pour l'aller, les autres pour le demeurer: Il estoit d'un courage, qui ne pouoit estre vaincu, ny par autrui, ny par soy-mesme. D'ailleurs suiuant l'opinion de quelques fantasques Astrologues, auxquels il auoit grande foy, il croyoit que son ascendant commandoit à celuy du Roy; Voire que quelques flatereaux pres de luy, ayants trouué dedas vn HENRY DE BOVRBON, cest anagramme, DE BIRON BON HEVR, comme ainsi fut qu'il en fit gloire, quelque

*Mort du
Mareschal
de Lion.*

*Escures en-
uoyé à Bi-
ron.*

*Et le Pre-
sident Ia-
nin.*

*Diuers ad-
uis des
amis qui
luy sont
donnez.*

*Il est trom-
pé des A-
strologues
en qui il a-
uait grãde
confiance.*

*Anagramme
qui le
trompe.*

Gentilhomme bien aduifé là present, dit tout bas à l'oreille d'un sien amy: S'il le pense ainsi, il n'est pas sage, & trouuera qu'il y a du *Robin* dedans *Biron*. Sur ces follastres apprehensions, ou bien par ce qu'ainsi le vouloit son desastre, il choisit le party de l'aller, qui fut l'accomplissement de son malheur.

*Il arrive à
Fontaine-
bleau.*

*Le Roy le
somme de
se descou-
vrir.*

Il arriva le treiziesme de Iuin 1602. au matin à Fontainebleau; le Roy se promenant avec ses profondes pensees dedans les iardins: & apres les premieres entreueüs, il le somme, interpelle & adiure de luy discourir tout au long ce pourquoy il l'auoit mandé, luy promettant telle grace qu'il pouuoit esperer & souhaiter d'un Roy qui l'auoit tousiours aimé, & aimoit. Il tenoit sa mort entre ses mains, par les pieces que la Fin luy auoit baillees; toutesfois il desiroit faire un chef-d'œuvre admirable de clemence, tât en la personne de luy, que de tous les autres: Pour monstrier que tout ainsi qu'au faict de la guerre, aussi estoit-il inuincible & sans parangon en celuy de la paix. Biron pouuoit s'arrester; ou en la parole de son Roy, que il auoit tousiours trouuee veritable; ou en celle de la Fin, qui se diuersifioit en autant de façons, que d'obiects: toutesfois en la malheure pour luy, il choisit la Fin, & ne peut le Roy tirer autre parole de luy, sinon qu'il n'estoit venu pour se iustifier, ains seulement pour sçauoir qui estoient les gens de bien, qui luy auoient presté ceste charité, bien deliberé d'en auoir la raison, ou par la voye ordinaire de iustice, ou extraordinaire des armes, telle qu'il plairoit à sa

*Au con-
traire luy
s'obstine en
sa resolu-
tion, & ne*

Maieſté ordonner. Le Roy alleuré du contraire, le ſolicite tant de ſa bouche, que par celle de monſieur le Comte de Soiffons, de ne ſe heurter en ceſte induë opiniaſtreté: mais autre raiſon ne peult-il tirer de luy, que de ſon innocence. Apres auoir patienté deux iours, il le faiſt prendre ſur les vnze heures de nuit par le Seigneur de Vitry, l'un des Capitaines de ſes Gardes; & le lendemain cinquième, il eſt amené par eau à Paris, & logé dedans la Baſtille, & à luy baillé dauantage quelques ſoldats des Gardes du Roy. Lequel fut huit ou neuf iours apres ſuplié par vne Requeſte à luy preſentee par les parents & amis du priſonnier, de vouloir eſtendre ſa miſericorde ſur luy, auxquels il dit: S'il ſe fuſt fié en ma clemence, dont ie luy auois baillé pour gaigne, ma foy, il ne fuſt entré en priſon. Maintenant que la iuſtice luy eſt ouuerte, ie ſerois indigne du titre de Roy, ſi ie la luy voulois fermer. Chacun a intereſt d'eſtre bien & deuëment informé de ſon innocence.

Le Roy le preſſe de reſponſe.

Luy ſe roiſſant en l'innocence.

Mais eſt pris par Vitry.

Et amené en la Baſtille.

Requeſte de ſes parents, & reſponſe du Roy.

Lettres Patentes ſont decernées par le Roy & autres choſes à ce ſubieſt neceſſaires; On informe i contre luy, & eſt la Fin examiné, avec quelques autres telmoins. Biron ouy par ſa bouche denie tout. Lors qu'il fuſt queſtion de proceder aux recolemens & confrontations, monſieur le premier Preſident luy preſente la Fin, le ſomme de propoſer tels reproches qu'il verroit bon de faire contre luy: mais Biron eſtimant que la Fin ne luy euſt voulu manquer de promeſſe, declare n'auoir

Son procès commencé.

Eſt confronté à la Fin, contre qui il ne donne point de reproches.

moyens valables pour le reprocher, ainsi le recognoissoit pour Gentil-homme de bien & d'honneur. Sa deposition luy est leuë. Adonc il s'esclata iusques au Ciel, & Dieu scait, non ce qu'il dit, mais ce qu'il ne dit contre luy. Ad-ioustant, que si Renazé son laquais eust esté present, il ne vouloit autretesmoing queluy pour conuaincre de faux cette meschante deposition. Il le pensoit estre mort; & cette parole luy fut depuis cher vendue. Apres s'estre aucunement estanché, on luy exhibe quelques missiues, qui ne traitoient que d'affaires communes, lesquelles il reconnut escrites & signées de sa main. Tout d'une iuite on luy en représente d'autres de mesme stampe & impression, dedans lesquelles estoit tout au long discours ce qui s'estoit par luy passé avec le Duc de Sa-uoye & l'Espagnol par l'entremise de la Fin: Se voyant pris il s'etcrie contre la meschanceté de luy, dit qu'il estoit vn charmeur, enchâ-teur, faulsaire, & soustient qu'il en estoit le fabricant, & que le mestier de contrefaire les lettres d'autrui estoit nouuellement venu en vsage, & de ce en allegua quelque exemple de marque auenu de fraische memoire.

*Renazé ar-
riue & est
examiné.*

*Est con-
fronté à
Biron.*

*Qui fait de
grandes ex-
clamations.*

Ces choses ainsi faites, quatre ou cinq iours apres Renazé arriue à Paris, avec deux deses gardes. Il est ouy & examiné, & se trouue en tout & par tout conforme à la deposition de la Fin. Confronté à Biron, il ne sceut que dire, car il auoit desiré sa presencé pour iustification de son fait: & cognut lors qu'il sembloit que le Ciel & la terre auoient conspiré contre luy,

& disoit que Renazé estoit miraculeusement
 euadé des prisons, pour se trouuer à point nom-
 mé dedans Paris. Et certes il nous est bien sciant
 de rapporter toutes bonnes choses à Dieu. Mais
 au faict de Renazé, ie veux croire que ce fut vn
 vray traict de l'Espagnol & Sauoyard, lesquels
 ayants eu aduis de ce qui se passoit contre Birô
 dedans Paris, lascherét ce laquais pour s'y trou-
 uer, & luy baillerent par expres deux gardes, à
 fin qu'il ne prist son chemin ailleurs : Car à quel
 propos luy eust on baillé gardes, estât assez leu-
 remét gardé, veu sa qualité, entre quatre parois ?
 Lesens commun y repugne. Ce seul acte doit
 seruir d'enseignement à tout subiect, d'estre fi-
 dele à son Prince, & de ne cōmettre sa foy à la
 foy de son ennemy.

*Renazé
 lasché de
 prison à
 dessein par
 le Sauoyard
 & Espa-
 gnol pour
 perdre
 Biron.*

Le vingtroisiesme Iuillet le procès est mis sur
 le Bureau; toutes les Chambres assemblees, au
 rapport de monsieur de Fleury, Doyen de tous
 les Conseillers, secondé par monsieur de Tu-
 rin, monsieur le Chancelier y presidant. Le
 Samedy vingt septiesme Biron fut ouy par sa
 bouche sur vne escabelle deuant ses Iuges, sans
 aucune interruption; Le Lundy vingt neufies-
 me condamné à mort sur les deux heures de re-
 leuee : La plus part des Iuges pleurants en le
 condamnant, non qu'il ne meritaist la mort;
 mais marris que ce malheur luy fust auenu, &
 à nous. Le Mardy trentiesme sur vne requête
 presentee au Roy, il ordonna par ses Patentes
 (dont le Seigneur de Silleri fut porteur) qu'il
 fust executé à mort dedans la Bastille. Lettres
 verifiees au Parlement le Mercredy matin tréte

*M. de Fleu-
 ry est Ra-
 porteur de
 son procès.
 Biron est
 ouy par sa
 bouche.*

*Est condā-
 né à mort,
 dont les
 Iuges mes-
 mes pleurēt*

vniesme. Et sur les neuf à dix heures Messieurs le Chancelier, premier Président, & de Sillery, s'y transporterét. Et apres auoir concerté enséble dedans vne chābre à part, de l'ordre qu'ils pensoient deuoir estre tenu, ayant eu aduis qu'il auoit pris son repas, monsieur le Chancelier cōmanda, qu'on le menast en la Chapelle, distant de trois ou quatre degrez de sa chābre: & lors descēd & trauerse la court vestu de vnerobbe de satin à grands manches, marchāts deuant luy quelques officiers de la Chancellerie, & huissiers de la Cour; & derriere, messieurs Durant, Courtin, de Roissi, Maistres des Requestes; & apres eux maistre Daniel Voisin, Greffier Criminel. A la premiere rencontre, Biron s'escrie: O quelle iustice! Mais mōsieur le Chancelier doucement luy remonstre, que si par le passé il auoit accompaigné toutes ses actions de generosité & velleur, c'estoit lors qu'il en deuoit rendre plus grand tesmoignage, & se conformer à la volonté de Dieu. Et cōme il vouloit poursuiure sa pointe, fut interrompu par Biron, lequel plein de courroux, avec vn torrent de riches parōles desbōda de son cœur vne infinité de mescontentemens, fondez tant sur l'innocence par luy pretendue, qu'ingratitude qu'on exerceoit en son endroit, apres tant de signalez seruices par luy rendus à la France: pour lesquels quand bien il auroit mesfait, sa faute deuoit estre enseuelie dedans le cercueil d'oubliance. Que le Roy auoit desployé sa misericorde enuērs vne infinité de rebelles, dont il n'auoit iamais receu que des desseruices: & que

*Est amené
à la Cha-
pelle.*

*Monsieur
de Chance-
lier tasche à
l'adoucir
par remon-
strances.*

*Exclama-
tions de Bi-
ron.*

luy qui auoit tant de fois abandonné sa vie pour le seruir, estoit seul exposé à la mort; accommodât tous ses discours de plusieurs belles pieces de marqueterie & d'exemples. Tout cela s'appelle l'espace de demie heure pour le moins: & s'estant aucunement raquoisé, monsieur le Chancelier luy dit, que le Roy demandoit l'Ordre du S. Esprit, dont il l'auoit honoré, comme aussi son Baston de Marechal de France. Quant à l'Ordre il le tira de la pochette de ses chausses, & le luy rendit. Mais pour le regard du Baston, respondit qu'il ne l'auoit. Biron ne demeura muet, ains vouloit continuër ses complaints, quand monsieur le Chancelier le luy couppa court, apres l'auoir derechef admonesté de penser au sauueiment de son Ame. Auant que partir, Biron le pria de luy permettre de faire son testament. Ce qu'il luy accorda sous le bon plaisir du Roy, adioustant que le Greffier le receuroit sous luy. Il luy laissa pour l'assister deux honestes hommes d'Eglise, Garnier Docteur en Theologie, & Maignan Curé de S. Nicolas des Champs. Monsieur le Chancelier forty, Biron vouloit proceder à la confection de son testament, pour ce fait, n'auoir plus soing que de son Ame: Mais Voisin remit tout cecy apres la prononciation de son Arrest, luy disant: Monsieur, le prealable est, que l'Arrest vous soit leu; acte qui desire del'humilité. L'honneur & la reuerence que nous deuons à Iustice, veulét que vous mettiez à genouz. A cette semonce ils'y mit tout aussi tost deuant l'Autel. L'Arrest luy est leu; dont le dispositif estoit tel.

*Il rend
l'Ordre du
S. Esprit.*

*Demande à
faire son
testament.*

*Son Arrest
luy est leu.*

*Dispositif
de l'Arrest*

DIt a esté, que ladite Cour a déclaré ledit de Biron atteint & conuaincu du crime de leze Maïesté, pour les conspirations par luy faictes contre la personne du Roy, entreprises sur son Estat, proditions & traictez avecques ses ennemis, estant Marechal de l'armée dudit Seigneur. Pour reparation duquel crime, l'a priuée & priuée de tous Estats, Honneurs, dignitez, & l'a condamné & condamne d'auoir la teste tranchée sur un eschafaut; qui pour cest effect sera dressé en la place de Greue: & a déclaré, & declare tous & uns chacuns ses biens, meubles & immeubles generalement quelconques, acquis & confisqueZ au Roy. La Terre & Seigneurie de Biron à iamais priuée du nom & titre de Duché & Pairrie: ensemble ses autres biens immediatement tenus en foy & homage du Roy, reunis au Domaine de

la Couronne. Faict en Parlement le vingtneufiesme Iuillet 1602. Signé en la minute, de Bellieure. Chancelier de France, & de Fleury Conseiller en la Cour, Rapporteur.

En la lecture de cest Arrest il demeura quoy, *Ses repli-*
 fors que la patience luy aschapa en ces mots. *ques à*
Conspirations faites contre la personne du Roy. Il l'Arrest.
 n'en est rien (s'escria il) cela est faux. Vray que
 l'Arrest ayant esté parlu, portant que la
 Greue estoit ordonnée pour le lieu de son sup-
 plice. Quoy ? moy en Greue ? Voisin luy dit, on
 y a pourueu , cesera ceans , le Roy vous
 fait cette grace. Quelle grace ? repliqua-il. En
 cas semblable sur ces mots : *Que tous & chacuns*
ses biens meubles & immeubles estoient confisqueZ au
Roy. Comment, ne se contente il pas de ma vie,
 se veut-il enrichir de ma pauureté ?

L'Arrest à luy prononcé restoit que le bour- *Le bour-*
 reau se faist de luy , & le liaist & garrotast, n'e- *reau ne*
 stant plus celuy là qu'il auoit esté au parauant : *l'ose lier.*
 Mais le respect, ou bien crainte qu'on luy por-
 toit, fut telle, qu'o ne l'oza iamais entreprédre.
 Cecy me fait souuenir de ce grand Marius Ro-
 main, auquel Sylla ayant enuoyé vn Capitaine *Marius e-*
 fuiuy de plusieurs soldats, pour le tuer. Cômét ? *stonne par*
 ozestubien (luy dit il) mettre la main sur Ma- *sa constâce*
 rius pour le meurtrir ? parole qui arresta tout *celuy qui*
 court l'autre. Ainsi fallut il lors aucunement *le deuois*
 temporiser à l'opinion du condamné ; Mais *tuer.*

*Ses gardes
refusent de
le plus gar-
der.*

Voisin qui sçauoit ce qui estoit de sa charge, ferma la porte du cœur de la Chapelle, le laissant entre les mains des deux gens d'Eglise, & des Huissiers, qui estoient huit en nombre: car quant au bourreau, il n'eust ozé comparoir: Et trouuant sur la montee les soldats qui l'auoient gardé, les pria d'auoir l'œil sur luy pendant qu'il verroit monsieur le Chancellier. Ce qu'ils luy refuzerent tout à plat; disants que tāt qu'il auoit esté Duc de Biron, Pair & Marechal de France, ils l'auoient eu à leur garde; mais maintenant qu'il estoit fait vn nouuel homme par cest Arrest, la garde en apartenoit seulement aux Huissiers de la Cour de Parlement; toutes fois que de courtoisie en attendant son retour, il n'aduiendroit aucun meschef. Et à l'instant vindrent en la Chapelle prendre congé de luy, & accolerent l'vn apres l'autre sa cuille, ayant chacun d'eux la larme à l'œil, l'espee au costé, & la main sur les gardes. Et luy aussi larmoyant, leur dict à Dieu, & fit present diuersemēt de ce qui luy restoit en sa chambre. Le soldat ne le pouuoit non aimer, ny luy pareillement le soldat, en quelque piteux estat qu'il fust de sa personne.

*Et prennēt
congé de
luy.*

*Escorte
qu'il eut en
en Grene si
l'execution
yeust esté
faicte.*

S'il eust esté executé en la place de Greue suiuant l'Arrest, ie veux croire qu'on luy eust baillé pour conduite, non seulement tous les Huissiers du Parlement, mais aussi vns Rabin, grand' Preuost de la Connestablie, & Iouy Preuost de l'Isle de France, avec tous leurs Archers: mais le Roy ayant ordonné que l'execution fust faicte dedans la Bastille, la Cour

pour l'assurance du lieu, & des Gardes, dont elle ne preuoyoit le refus, y enuoya seulement le Greffier Criminel & huit Huissiers, pour faire escorte au supplice. La question n'est pas petite, si en cas de contraste, ils eussent peu avec leurs baguettes forcer la volonté de celui, auquel rien n'estoit impossible, quand son opinion treté le tenoit. Voisin se présente aux trois Seigneurs, & leur fait entendre de quelle franchise & soumission Biron s'estoit agenouillé lors de la prononciation de l'Arrest, toutesfois que depuis il n'auoit esté garotté, ne s'estant le bourreau ozé présenter pour les menaces qu'il luy faisoit, s'il le touchoit: & la réponse que les gardes luy auoient faite. Pour ceste cause supplioit humblement Messieurs d'ordonner de quelle sorte il se deuoit comporter sur ceste perplexité. Messieurs le Chancelier, & premier President furent d'aduis de le lier; qui estoit bien la voye la plus seure, s'il n'y eust eu aucun obstacle. Monsieur de Sillery fut d'aduis contraire; Opinion en laquelle il y auoit beaucoup de sagesse, pour obuier au scandale qui pouuoit lors se preséter; mais aussi beaucoup de hazard, comme l'euenement le monstra: En fin il fut passé par la douceur, & sur cette conclusion, Voisin reprit le chemin de la Chappelle. De vous discourir icy par le menu toutes les particularitez que j'ay recueillies, voire de la bouche mesmes de celui, qui auoit lors le principal œil sur Biron, il y auroit en ceste mienne lettre plus de curiosité, que de bien-seance. Suffise vous, qu'apres la prononciation de l'Arrest, il

fut celuy là mesmes qu'il auoit auparauant esté, sans en rabatre vn seul point. Et vrayement ce n'est pas sans raison, que quelques anciens disoient, la mort estre le miroir de la vie; voulants dire, que nous representations ordinairement en ce dernier article, l'image de nos deportements precedents. Il auoit esté l'un des plus grands guerriers de nostre siecle, voyons doncques quelle sera la catastrophe de sa vie : Toute ceste apresdisnee se passa par entremets, tantost à faire son testament, qui contient six vingts articles & plus, tant il auoit l'esprit fort; tantost à gouverner les deux hommes d'Eglise sur le faict de sa conscience : Mais principalement sur les reproches de l'ingratitude qu'il soustenoit luy estre faicte. Pendant cela, plusieurs Seigneurs tant du Parlement que des Comptes, le Lieutenant Ciuil, le Procureur du Roy du Chastellet, le Preuost des Marchands & Escheuins de la ville entrerent dedans la Bastille par permission, & plusieurs autres à la derobee, tous desirieux d'estre spectateurs de ce miserable theatre. Messieurs le Chancelier & premier President le visitent sur les quatre heures; mais ils ne rapporterent de luy, que ce qu'ils auoient appris par le procès. L'eschaffaut de cinq à six pieds de haut fut dressé au coin de la court, vers la porte qui regarde au iardin. Les cinq heures venuës, Voisin le voulât gagner pied à pied, pour trouuer bon qu'il fust lié, & le bourreau s'aprouchoit, il l'estrangeroit de ses mains : Et neantmoins quelque peu apres reuenant à soy : Or sus (dit-

*La mort
est le mi-
roir de la
vie.*

*Son testa-
ment fort
ample.*

*Il menace
à estran-
gerie bou-
reau par-
lant de le
lier.*

sus (dit-

fus (dit-il) ie voy bien que l'heure de mon par- *sa prompt-*
 temment est venue: Messieurs, ie vous prie tous *se resolu-*
 de vouloir prier Dieu pour moy. Sortant *tion à la*
 de la Chapelle il est costoyé des deux Prestres, *mort, &*
 dont l'un portoit vne Croix, & vn Crucifix *son grand*
 d'argent. Arriué qu'il est au pied de l'eschaffaut, *courage.*
 il jette son chapeau par terre, & s'agenouille sur
 le premier degré, deuant le Crucifix mis sur le
 second, où il fit sa priere, puis monte suiuy de
 Garnier, & Maignan, pour le consoler & con-
 firmer. Il estoit vestu d'un pourpoint de taffe-
 tas gris qu'il despoüille, & retourne sur le lieu
 commun deses reproches. Comme il estoit en
 ces alteres, Voisin, luy dict; qu'il falloit lire son
 Arrest. Iel'ay ouy (respondit-il.) Monsieur, il
 le faut (dict Voisin:) Ly, Ly, repartit Biron.
 Ce qu'il fit, & comme il vint à ces mots: *Pour les*
conspirations par luy faictes contre la personne du
Roy: Cela est faux (s'escria-il) rayez cela, ie
n'y pensay iamais. C'estoit vn point dont il ne
 voulut passer condamnation, ny dans la Cha-
 pelle, ny sur l'eschaffaut; Reconnoissant teli-
 blement par ceste denegation particulie-
 re, que tous les autres contenoient verité; les-
 quels il eust aussi franchement deniez, s'il ne les
 eust recogneuz veritables. Les gens d'Eglise
 descendus, Biron tournant sa veüe sur les sol-
 dats commis à la garde de la Bastille: Compai-
 gnons, (leur dit il) y a-il point quelqu'un de *Il demande*
 vous qui me vueille honorer d'une mousqueta- *une mous-*
 de au trauers du corps? Puis adressant sa parole *querade à*
 au Seigneur de Barenton, l'un des exempts des *quelques*
 gardes du Roy: Monsieur de Barenton (luy *uns de ses*
gardes,

dit-il) j'ay receu plusieurs bons offices de vous pendant ma prison, ie vous prie que pour le dernier vouliez ageâcer mes cheueux, afin que ce meschant (parlant du bourreau) ne me touche. Mais comme Barenton eust faict semblant de ne l'auoir ouy, adonc luy mesmes rebrouille ses cheueux de derriere, se bande, & agenouille, comme s'il eust esté du tout disposé à la mort: mais tout à coup se remet inopinément sur pieds, & avec vn sourcil furieux se tourne deuers le bourreau, donnant lors à penser à tous, que cest agenouillement estoit vn dernier stratageme de ses actions, pour se saisir de l'espeedu bourreau, s'il l'eust eue entre ses mains, & faire vn massacre, non tel qu'il luy eust pleu, ains peu. Chose qui estonna de telle façon tous ceux qui enuironnoient l'eschaffaut, que hormis Voisin, Garnier, & Maignan, ils quitterent la place, & s'esparpillerent çà & là par les mottes du Chasteau; craignants de tomber dessous la fureur: Et croyez que le plus hardy de la trouppes eust voulu estre en la maison. Les deux Prestres remontent sur l'eschaffaut pour le reconcilier à soy-mesme, & apres que l'vn d'eux luy eust derechef baillé l'absolution, & laissé ce patient, il fit defenses au bourreau de le toucher, sinon de l'espee: & derechef se rebrouilla les cheueux, & banda les yeux de son mouchoir; de telle façon toutes-fois, que sa veue n'estoit empeschée: & s'estant mis à genoux: Boute, boute (dit-il) au bourreau, qui fit signe à son valet de luy bailler son espee, de laquelle il luy coupa & la teste, & la moitié du mot de

*Se bande
Et s'agenouille.
Se releue.*

*Istonne-
ment de
ceux qui e-
stoisent au-
tour de l'es-
chaffaut.*

*Se bande
derechef,
Et se met à
genoux.
Ses der-
rieres pa-
rules.
Est decap-
pé.*

Boute, avec telle habilité, que le coup fut plus tost baillé que veu. Et soudain son corps couuert d'un linceul blanc. Il auoit auparavant fait prier monsieur le Châcelier, que son corps fust porté au tombeau de ses ancestres à Biron; mais il ne le peut obtenir. Au lieu de ce, il fut le iour mesmes enleué par six Prestres, & enterré au milieu de la nef de l'Eglise Saint Paul; & le lendemain ses obseques faictes sans grande ceremonie. Sa fosse toutesfois visitée par plusieurs personnes, qui luy donnoient de l'eau benite, & prioient Dieu pour son Ame, tesmoignages de leurs bonnes volonte, enuers sa memoire. Que s'il vous plaist repasser sur ceste pitieuse histoire, iamais mort ne se trouua plus soldatesque que ceste-cy. En laquelle i'eusse souhaité en ce pauvre Seigneur plus de souuenance de l'autre monde, que de cettuy. Et c'est pourquoy Maignan depuis interrogé par l'un de ses parroissiens, ce qu'il luy en sembloit, respondit; Qu'il estoit vrayement mort Catholique, mais Catholique soldat.

Plusieurs estoient marris, que luy qui auoit tant merité du public fust mort, & que la Fin qu'on disoit auoir tant merité de morts, demeurast en vie. Il ne falloit pas regretter sa mort; mais bien qu'apres auoir receut tant d'honneurs & faueurs du Roy, il n'eust donné subiect à ses Iuges de le condamner. Quelque esprit delié fit ces quatre vers sur sa mort.

L'an mil six cents deux en Juillet,

On fit ce grand Biron desfaire;

Est enterré dans l'Eglise S. Paul. Ses obseques faictes.

Vers sur sa mort.

*Tant pour le mal qu'il auoit fait,
Que pour celuy qu'il vouloit faire.*

Le troisieme vers se raporte a la coniu-
ration par luy brassée avec le Sauoyard, & le
quatrieme à celle qu'il vouloit bastir sur le mes-
contentement du peuple. Mais quand au lieu
d'un *Vouloit*, vous mettriez un *Pouuoit*, le passa-
ge ne seroit pas moins correct; D'autant que de
l'humeur dont il estoit, s'il fust sorty des pri-
sons, il falloit tout craindre. Et moy en mon
particulier ay donné à sa memoire cest Epita-
phe Latin, qui contient sans hypocrisie, la veri-
té de son hystoire en bien & mal.

*Epitaphie
de Biron
par Pas-
quier en
Vers La-
tins conte-
nant la ve-
rité de son
hystoire.*

*Afflictis patria rebus, fortissimus olim,
. Labentem patriam, Dux ego sustinui.
Pro meritis, vario Rex me cumularat honore,
Et poteram summi filius esse Iouis.*

*At me nescio qua rapuit uasana Libido,
Allobrogum satago dum gener esse Ducis.*

*Ambitione meam valui qui perdere gentem,
Heu male consultus, ne pereat, pereco.*

*Sic statuit Princeps, & sic amplissimus Ordo,
Sic patria nostra est vitæque, morsque salus.*

Or combien qu'il n'y eust que trop de preu-
ue de la faction qu'il auoit brassée avec l'Espai-
gnol, & le Sauoyard, toutesfois on n'auoit peu
estre assez esclarcy de la seconde, fondée sur le
mescontentement du peuple, que Biron vou-
loit lier avec la premiere. La gese ordinaire
& extraordinaire fut donc à Habert son prin-
cipal Secrétaire, qui eut bonne bouche dessus
les treteaux. Mais depuis la douceur & bon vi-
sage du Roy luy fut vne plus forte gese, par la-

*Habert son
Secrétaire
tient sa
bouche en
la gese or-*

quelle il luy descouurit ce dont sa Maiesté n'auoit eu aduis. Le semblable fit le Baron de Lux, qui luy racomta depuis tout au long comme ces choses s'estoient passées, & deuoient passer pour l'auenir avec vns & autres Seigneurs: de Lux (dy-ie) qui le vint aboucher sur l'asseurée qu'il luy bailla d'un sauf conduit de sa personne, sans que iamais il l'ait depuis disgratié, ny tous ceux qui auoiét esté de la partie, ains les a maintenus en leurs grades & dignitez. Trait admirable de clemence & sagesse tout ensemble, par lequel il a tranquilité toutes choses à petit bruit. Qui me fait regretter en cette histoire, que Biron adiousta plus de foy en la parole de la Fin, qu'en celle du Roy. Car s'il eust fait le contraire, il fust auourd'huy plein de vie, & n'eust l'Espagnol raporté sur nous pendant la paix, vne victoire qu'il n'auoit peu obtenir par les guerres. Qui me fait dire, qu'outre l'abolition generale que la Fin a obtenue de tous ses forfaits, pour auoir reuelé la trahison dont il auoit esté cōducteur, on luy deust eriger vne statue d'or en Espagne, & vne d'argent en Piedmont & Sauoye, pour le grand seruice qu'il leur a fait.

Au demeurant, comme Biron estoit vn Seigneur qui auoit tenu grand rang près du Roy, & s'estoit rendu en toutes ses actions bonnes, ou mauuaises, redoutable, aussi a l'on fait depuis sa mort diuers comptes de luy, sur vnes & autres predicions, qui luy promettoient, pour closture de ses grandeurs, la malheureuse fortune qui luy est aduenüe. Mais sur

*La Roynie
d'Angle-
terre luy a-
voit mon-
stré plu-
sieurs testis
de Grands
excusez, en
son Royau-
me.
Celle du
Comte d'Es-
sé.
Paroles de
la Roynie
monstrant
ces testis.*

tout est memorable, qu'ayant esté enuoyé par le Roy, vers la Roine d'Angleterre, elle luy fit voir diuerses singularitez, & entre autres plusieurs testis de grâds Seigneurs, qui pour auoir conspiré contre son Estat, auoient esté exposez à mort; & leurs testis mises sur la tour de Londres: & par special celle du Comte d'Essé, qu'elle auoit auparauant fauorisé & esleué aux honneurs sur tous les autres Seigneurs de son Royaume. Voila (dit elle) comme ie chastie mes, subiets qui s'oublent de leur deuoir en mon endroit. Et si i'estois en la place du Roy mon frere, il y auroit aussi des testis qui seroiēt coupees dedans Paris.

Toutes particulieres rencontres qui deuoiēt seruir de leçon à Biron pour ne mettre ses opinions à l'essor.

*Remarques
notables sur
la vie &
mort de Li-
ron.*

Mais comme il est beaucoup plus malaisé de mesnager vne bonne, que mauuaise fortune, aussi soudain qu'auons le vent en pouppe pres des Rois, nous mettons fort aisément toutes choses en oubly, voire nous mesmes, nous rendants ordinairement esclaves de la vanité, & insolence. Vanité aucunement excusable, quand elle est soutenue par le bien faire; Mais l'insolence insupportable, quelque grandeur qui se loge en nous. Vices qui auoient bonne part en ce Seigneur, & singulierement le second. Car quand sa fougue le tenoit pendât la guerre, il ne portoit aucun respect à qui que fust, non au Roy mesme: & au regard des Gentilshommes des champs & pauures gens du plat pais, es maisons desquels il logeoit, si vous

*L'insolence
est logee
fort auant
en Biron.*

en croyez la commune renommée, tout luy estoit indifférent & de bonne guerre en matière de mauuaistratement, moyennant que ses Capitaines & soldats fussent à leurs aises. Et s'oublant de cette façon enuers le peuple, Dieu l'oublia, ainsi qu'auz entendu cy dessus. Belle leçon certes à ceux qui ont bonne part aux oreilles des Rois leurs maistres, afin de ne tóber en pareil inconueniét queluy. Je m'en scaurois bié défédre, me dira quelque fauory de Cour & du téps, n'atendant rien contre la personne de mon Roy, ny encontre son Estat. Et ie respondray à certuy : Appelle tu n'attenter rien cõtre ton Roy, quand abuzant de sa faueur tu lasches toute bride à tes volontez absoluës, au preiudice de son peuple, qui fait la plus grãde partie de son Estat, sãs lequel vn Roy ne seroit du tout rien? I'estime celuy crimineux de leze Maieisté, qui pour faire le bon Valet, apprend à son Prince de faire fons de son reuenu sur l'affliction de ses pauvres subiects, & non sur leur affection. Mon bon amy, ie te prie de croire, que viuant en cettere façon, sans la main du Magistrat, tu te faiz ton procès à toy mesmes, qui le ramẽteurainopinement à ta ruine, lors que tu penseras estre arriué au comble de tes grandeurs. D'ailleurs, il y a dix mille moyens, par lesquels Dieu punit cest orgueil extraordinaire, & vexation du pauvre peuple, que ie ne veux icy représenter par inuentaire. Contente toy, que les opinions des Rois qui sont hommes, vieillissent & sont passageres comme toutes autres choses, & cõséqueimment leurs faueurs. Toy qui estois cõ-

*Le peuple
fait la plus
grãde p
tie de l'E-
stat.*

*Les opi-
nions des
Rois vien-
nissent.*

376 LIV. XVII. DES LET. D'EST. PAS Q.
grand Monsieur idolâtré par vne infinité d'
gens , dont tu faisois litiere, leur seras en vn
clin d'œil, butte de mocquerie & mespris, qui
se baigneront en ta defaveur, & bien heureux
si on ne te recherche en ta vie, par le comman-
demēt de celuy dont faisois au parauant pauois
pour faire sortir effect à tes bizarres commen-
dements. Par ce que c'est où aboutissent ordi-
nairement toutes ces outreuidees insolences.
Vous me direz, que ie ressemble icy vn tas de
prescheurs, qui dedans leurs chaires preschāts
deuant vn petit peuple, declament contre la
grendeur des Princes & grāds Seigneurs. Ainsi
que vous escriuāt cette lettre, ie m'extrauague
en vn subiect qui n'a rien de cōmun avec vous.
Mesmes que quand il seroit cōmuniqué à ceux
qui manient les affaires publiques, ils ne se don-
neroient pas grand' peine de se reformer pen-
dant leur vogue. Ie veux que scachiez, que par-
lant à tous, ie ne parle à homme quelconque.
La iuste douleur qui me point pour la'con-
seruation de mon Roy, & de son Estat, m'a fait
esclater ce placard. Et ce n'est pas petite mede-
cine aux afflictions d'esprit, de leur donner air
entre les mains d'vn sien amy. A Dieu.



L E

DIXHVICTIESME

LIVRE DES LETTRES

D'ESTIENNE PASQUIER.

*A Monsieur de Pelgé, Conseiller du Roy, &
Maistre en sa Chambre des
Comptes, de Paris.*



O v s desirez sçauoir de moy, *Quel iuge-
ment il
fait des
Essais de
monseigneur
des Mon-
taignes.*
quel iugement ie fay des Es-
sais du feu Seigneur de Mon-
taine, Amy commun de nous
deux quand il viuoit. Ie le vous
diray en vn mot. Rien ne me

desplaist en iceux, encores que tout ne m'y
plaise. Il estoit personnage hardy, qui se croyoit
& comme tel se laissoit aisément emporter à la
beauté de son esprit. Tellement que par ses es-
crits il prenoit plaisir de desplaire plaisamment.
De là vient que vous trouuerez en luy plusieurs
Chapitres dont le Chef ne se rapporte aucunc-
ment à tout le demeurant du corps, fors aux
pieds; Ie veux dire aux dix ou douze lignes der-
nieres du Chapitre, ou en peu de paroles, vers

vu autre endroit ; Et neantmoins le chapitre sera quelque fois de douze fucillets & plus. Tels trouuerez vous ceux, dont les titres sont *L'Histoire de Spurina; Des Coches. De la Vanité, De la Physionomie, De la ressemblance des Enfans à leurs peres: Des Boiteux;* Et sur tous, celuy *Des vers de Virgile*, qu'il pouuoit à meilleur cōpte intituler, *Cocq à l'Asne;* pour s'estre donné pleine liberté de sauter d'un propos à autre, ainsi que le vêt d'esprit donnoit le vol à sa plume. Tout de ceste même façon s'est il dispensé plusieurs fois d'vsér de mots inaccoustumez, ausquels, si ie ne m'abuse, malaisément baillera il vogue; *gendarmer*, pour brauer; *Abrier*, pour mettre à l'abry, *Silence parmez*, dont il *lier*, réduit en *Enfantillage*, pour ce que nous disons, au rang d'enfance, *Asture*, pour à cette heure, & autres de même trépe : pour le moins ne voy-ie point, que iusques à huy, ils soient tombez en commun vñage. Et sur tout, ie n'ay sceu iamais entendre ce qu'il vouloit dire, par ce mot de *Diuersion*, sur le modelle duquel toutefois il nous a seruy d'un bien long chapitre. Mais quoy? ie vous respondray à tout ce que dessus pour luy; (car ie-veux estre son Aduocat; Et m'assure que s'il viuoit ie ne seroy par luy desaduoué.) Prenez de luy ce qui est bon, sans vous attacher à aucune Courtizanie; Ne iettez point l'œil sur le titre, ains sur son discours; Il vous apporte assez de matiere pour vous contéter. C'est en quoy il s'est voulu de propos deliberé moquer de nous, & parauenture de luy mesmes, par vne liberté particuliere qui estoit nee avec lui. Il n'y a chapitre plus lōg,

*Diuers
trastex de
cest Ais
sieur sans
d'usson.*

*Mots non
accoustu-
mez, dont il
vñe.*

que celuy qu'il intitule, *L'Apologie de Raimond Sebond*, ny auquel il se soit donné si ample carriere : car il contient quatre-vingts fueillets. Sebond estoit à nous auparauant incogneu ; Et neantmoins la moindre partie est de cest Espagnol, tout le demeurant est de nostre Montaigne : Car mesmes, comme il ne s'oublie iamais, il nous a fait expresse mention de l'Ordre de S. Michel, dont il auoit esté honoré. Il n'y auoit homme moins chiquaneur & praticien que luy : car aussi sa profession estoit toute autre. Toutesfois en son Chapitre *des Noms*, il a par vne forme de guet-apens pris plaisir de faire commencer trois ou quatre clauses, par ce mot de, *Item*, reserué spécialement à la pratique. Et ie ne trouue rié en tout cecy de mauuais, sinon que luy, qui sur la prime-vère auoit fait gloire de nous brauer, par ces contre-pointes & piaffes ; Toutesfois en quelque endroit de son troisieme Liure, par luy composé long temps apres les deux premiers, il s'en voulut aucunement excuser : Chose que i'impute à la foiblesse de son aage, qui emportoit lors à la balance, la force de son naturel.

*Item mes
de practi-
que.*

Tout ce que i'ay cy-dessus touché, fut par luy faict à dessein. Ce que ie diray maintenant sera autre. Nous estions luy & moy familiers & amis, par vne mutuelle rencontre des lettres, fusmes ensemblement en la ville de Blois, lors de ceste fameuse assemblee des trois Estats, de l'an 1588. dont la fin produisit tant de malheurs à la France. Et comme

*M Pas-
quier fa-
milier avec
Michel de
Montaigne.*

nous-nous promenions dedans la cour du Chasteau, il m'aduint de luy dire, qu'ils estoit aucunement oublié de n'auoir communiqué son œuvre à quelques siens amis, auant que de le publier; D'autant quel'on y recognoissoit, en plusieurs lieux, ie ne sçay quoy du ramage Gascon, plus aisément que Polliō n'auoit autrefois faict le Padoüan de Tite Liue; Chose dont il eust peu receuoir aduis, par vn sien amy. Et comme il ne m'en voulust croire, ie le menay en ma chambre, où i'auoy son Liure; Et là ie luy monstray plusieurs manieres de parler familiares non aux François, ains seulement aux Gascons, *Un Parte-nostre, vn Deute, vn Couple, vn Rencontre, les bestes nous flatent, nous requierent, & non nous à elles: Ces ouvrages sentent à l'huile, & à la lampe.* Et sur tout ie luy remonstray, que ie le voyois habiller le mot de *iouir* du tout à l'usage de Gascongne, & non de nostre langue François; *Ny la santé que ie iouy iusques à present; La Lune est celle mesmes que vos ayeuls ont iouye; l'amitié est iouye, à mesure qu'elle est desirée. C'est la vraye solitude, qui se peut iouyr au milieu des Villes, & des Cours des Rois; Mais elle se peut iouyr plus commodement à part; Je recoy ma santé les bras ouuerts, & aiguise mon goust à la iouyr.* Plusieurs autres locutions luy representay- ie, non seulement sur ce mot; ains sur plusieurs autres, dont ie ne me suis proposé de vous faire icy l'Inuèntaire; & estimoy, qu'à la premiere & prochaine impression, que l'on feroit de son Liure, il donneroit ordre de les corriger; Toutesfois non seulement il ne le fit; Mais, comme ainsi soit, qu'il fust preuenu

*Termes
Gascons.*

de mort, sa Fille par alliance, l'a fait r'imprimer, tout de la mesme façon qu'il estoit; & nous aduertit par son Epistre Liminaire, que la Dame de Mōtaigne le luy auoit enuoyé tout tel que son mary projettoit de le remettre au iour. I'adiousteray à tout cecy, que pendant qu'il faict continēce de se desdaigner, ie ne leui iamaïs Auteur qui s'estimast tant que luy; Car qui auroit rayé tous les passages qu'il a employez à parler de soy, & de sa famille, son œuvre seroit raccourcy d'un quart, à bonne mesure, spécialement en son troisiēme Liure, qui semble estre vne histoire de ses mœurs & actions; Chose que r'attribue aucunement à la liberté de sa vieillesse, quand il le composa.

*Il s'estimoit
fort faisant
semblant
de se des-
daigner.*

Vous iugerez, par tout ce que ie vous ay cy-dessus deduit, que le sieur de Montaigne, apres sa mort, a vn ennemy profez en moy, qui m'estimoy pendant sa vie, bien heureux d'estre honoré de son amitié. Ia à Dieu ne plaise. I'aime, respecte, & honore sa memoire, autant & plus que de nul autre. Et quant à ses Essais (que i'appelle Chefs-d'œuvre) ie n'ay Liure entre les mains que i'aye tant caressé, que celui-là. I'y trouue tousiours quelque chose à me contenter. C'est vn autre Senèque en nostre langue. A toutes ces manieres de parler de Gasconne & autres mots inusitez, que ie ne puis faire passer à la mōstre, i'oppose vne infinité de beaux traits François & hardis; vne infinité de belles pointes, qui ne sont propres qu'à luy, selon l'abondance de son sens; Et ne me puis encores offenser, quand il se desbonde à parler de luy. Cela

382 LIVRE XVIII. DES LETTRES
est dict d'vntelair, quei'y prens autant de
plaisir, commes'il parloit d'un autre. Mais, sur
tout, son Liure est vn vray seminaire de belles
& notables sentences, dont les vnes sont de son
estoc; & les autres transplantées si heureuse-
ment, & d'une telle naïfueté dans son fonds,
qu'il est malaisé de les iuger pour autres, que sié-
nes, d'otie vous remarqueray à la trauerse quel-
ques vnes; Remettant à vostre diligece, de voir
toutes les autres dedans son Liure.

L'amour est un desir forcené de ce qui nous fuit.

*Sentences
notables de
cet Au-
sheur.*

*La sagesse de la femme est un vray leurre de l'A-
mour.*

*Le plaisir mutuel d'entre le Mary & la femme doit
estre une volupté conscientieuse.*

*S'il est mauuais de viure en necessité; au moins de viure
en necessité il n'est aucune necessité.*

*En quelquelieu, où la mort nous attende, nous la de-
uons attendre partout.*

*Nostre Religion n'a point de plus assésuré fondement,
que le mespris de la vie.*

*L'homme d'entendement n'a rien perdu s'il a soy-
mesmes.*

*Pendant la faueur de fortune, il se faut preparer à sa
desfaueur.*

*Il se trouue autant de differences de nous à nous mes-
mes, comme de nous à autruy.*

*L'oriche auaritieux a plus mauuais compte de sa pas-
sion, que non pas le pauvre.*

*Les haires ne rendent pas tousiours heres, ceux qui
les portent.*

*Une fierié genereuse accompaigne la bonne conscien-
ce.*

L'ayma Cour & mes Loix, pour iuger de moy.

La vieillesse nous attache plus derides en l'esprit, qu'an visage.

La gehēne est plustost vn essay de la patience, que de la verité.

Beaucoup sçauoir apporte occasion de plus douter.

Nous formons vne verité, sur la consultation & occurrence de nos cinq sens.

Nous ne sommes que ceremonies; les ceremonies nous emportent, & laissons la substance des choses: Nous-nous tenons aux branches, & abandonnons le tronc.

Quoy? y eust-il iamais sentences plus belles en toute l'ancienneté; que celles-cy? Plusieurs autres vous pourrois-je alleguer, si ie m'estois proposé de faire vn Liure; & non vne lettre. Tout son Liure n'est pas proprement vn parterre, ordonné de diuers carreaux & bordures; *Excellence de son Li.* ains comme vne prairie diuersifiée pesle-mesle & sans art de plusieurs fleurs. Vous n'y rencontrez que sentences; Les vnes courtes; Les autres plus longues; Mais toutes en general pleines de moëlle. Et au surplus diuers subiects, qui en les lisant vous garentissent du sommeil, encores qu'en quelques vnsi'y souhaiteroy ie ne sçay quoy de retrenchement. Comme au Chapitre des vers de Virgile; & sur tout en celui du Boiteux; Car en l'un & en l'autre, il me semble auoir fait vn eschange de sa liberté contre vne Licence extraordinaire.

Tout cela va à son esprit. Or, pour le regard de la vie. Estant à Rome il fut fait par honneur Bourgeois de la ville. En France, par le *Ses honneurs*

*Ses digni-
tez en Frâ-
ce.*

Sa mort.

*Ses deux
filles l'une
de son ma-
riage, l'aut-
re par al-
liance.*

Roy Charles IX. Cheualier de l'Ordre de saint Michel; Et entre ses compatriotes, honoré de la Mairrie de Bourdeaux, qui n'est pas petite dignité en la ville. Au demeurant ne pensez pas que sa vie ait esté autre, que le ganeral de ses écrits. Il mourut en sa maison de Montaigne, où luy tomba vne esquinancie sur la langue, de telle façon qu'il demeura trois iours entiers, plein d'entendement sans pouuoir parler. Au moyen dequoy, il estoit contraint d'auoir recours à sa plume, pour faire entendre ses volontez. Et comme il sentit sa fin approcher, il pria par vn petit buletin, sa femme, de semôdre quelques Gentilshommes siens voisins, afin de prendre congé d'eux. Arruez qu'ils furent, il fit dire la Messe en sa chambre; & côme le Prestre estoit sur l'esleuation du Corpus Domini, ce pauvre Gentilhomme s'eslance au moins mal qu'il peut, comme à corps perdu, sur son lict; les mains ioinctes: Et en ce dernier acte redit son esprit à Dieu. Qui fut vn beau miroir de l'interieur de son Ame. Il laissa deux filles; l'vne qui naquit de son mariage, heritiere de tous & chacuns ses biens, qui est mariee en bon lieu; l'autre, sa fille par alliance, heritiere de ses estudes. Toutes deux Dâmoiselles tres-vertueuses. Mais sur tout ie ne puis clorre ma lettre, sans vous parler de la seconde. Cette-cy est la damoiselle de Iars, qui appartient à plusieurs grandes & nobles familles de Paris; Laquelle ne s'est proposée d'auoir iamais autre mary que son honneur, enrichi par la lecture des bons Liures; Et sur tous les autres, des Essais du Seigneur de Montai-

Montaigne; lequel faisant en l'an 1588. vn long
 sejour en la ville de Paris, elle le vint expres vi-
 siter, pour le cognoistre de face. Mesmes
 que la Damoiselle de Gournay sa mere &
 elle le menerent en leur maison de Gournay,
 où il sejourna trois mois en deux ou trois
 voyages, avec tous les honnestes accueils
 que l'on pourroit souhaitter. En fin cette ver-
 tueuse Damoiselle aduertie de sa mort, tra-
 uersa presque toute la France, souz la fa-
 ueur des passeports, tant par son propre
 dessein, que par celuy de la veufue & de la fille
 qui la conuierent d'aller mesler ses pleurs & re-
 grets, qui furent infinis, avec les leurs. L'histoire
 en est vrayemēt memorable. La vie de ce gētil-
 homme ne pouuoit estre clause d'vne plus bel-
 le catastrophe que celle cy. A Dieu.

*A Monsieur Pelgē; Conseiller du Roy, & Mai-
 stre en sa Chambre des Comptes de Paris.*

MAiseussiez vous' estimē que la Gascon- Ayant pres-
 posé quatre
 gne, qui est logee en vn arriere-coin de la graves Es-
 crivains
 France, nous eust peu produire quatre plumes
 Françoises telles que celles des Seigneurs de Mō- Gascōns, il
 s'arreste à
 luc, Montaigne, Raimond, & Bertas; les trois louer le
 sieur de
 Montluc
 premiers en prose, le dernier en vers ? Et en-
 cores que le premier de ces quatre personages
 se soit rendu admirable, ie ne diray inimitable
 au recit de ses faicts heroïques, & discipline mi-
 litaire, le second en la deduction d'vne infinité
 de beaux & riches discours, le troisieme en la
 mutation des Religions, & le quatrieme en l'e-
 xaltation des ouurages de Dieu. Au regard du

sieur de Montaigne, ie vous ay amplement es-
crit par mes dernieres quel iugement i'en fai-
sois. Je veux vouer ceste cy au Marechal de
Monluc. Voyons le doncques maintenant en-
trer sur l'eschaffaut, pour iouer son rolle. Para-
uventure serons nous bien empeschez, de iuger
auquel des deux il excella le plus, ou au bien
faire, ou au bien escrire : L'vn & l'autre pro-
uenants en lui d'vn meisme fonds & estoc de son
naturel.

*Les de-
grez mili-
taires où a
passé mon-
sieur de
Monluc
deuant
qu'estre
Mareschal
de France.
Son bonne-
steretraite.*

M'estant retiré chez moy (dit-il au commence-
ment du premier Liure des Commentaires de
sa vie) en l'aage de soixante & quinze ans, pour trou-
uer quelque repos, apres tant & tant de peines par
moy souffertes pendant le temps de cinquante cinq
ans, que i'ay porté les armes pour le seruice des Rois
mes Maistres, ayant passé par degrez par tous les or-
dres, de Soldat, Enseigne, Lieutenant, Capitaine en
Chef, Maistre de Camp, Gouverneur de places,
Lieutenant de Roy es Prouinces de la Toscane, & de la
Guyenne, & Marechal de France, me voyant estro-
piat presque de tous mes membres, d'harquebuzades,
coups de picques, & d'espees, & à demy inutile, sans
force & sans esperance de recouurer guerison de la grã-
de harquebuzade que i'ay au visage, apres auoir re-
mis la charge de Gouverneur de Guyenne entre les
mains de sa Maiesté, i'ay voulu employer le temps
qui me reste à descrire les combats ausquels ie me suis
trouué pendant cinquante deux ans que i'ay comman-
dé; M'assurant que les Capitaines qui liront ma vie,
y verront des choses desquelles ils pourront aussi fai-
re leur profit, & acquerir honneur & reputa-
tion.

Futil iamais premiere desmarche en Liure, plus hardie que ceste cy? Quelque esprit vil-queux dira, que c'est vne Rodomontade de Gascon, offensant à tort toute vne Prouince, pour excuser ou accuser la liberté du grand Monluc. Toutesfois ie ne pense point qu'il faille trouuer rien de mauuais en celuy qui ne se mit iamais en bute que le bien faire. Vous trouuerez dedans ses Commentaires vn style soldatesque, entremeslé du langage de Gascongne, de laquelle il estoit extrait. Chose non à luy malseante pour estre le Gascon naturellement soldat. Mais ce que ie diray cy-apres est sans comparaison plus hardy: Parce qu'escriuant sa vie, tout ainsi que Xenophon en sa Cyropédie propose le Roy Cyrus, nostre Philippe de Commines, le Roy Louys XI. Claude de Seisselle Roy Louys XII. chacun en son endroit pour patrons & exemplaires de l'accomplissement d'un Prince: Aussi ce grand Capitaine de Monluc par vn priuilege spécial de sa plume, represente ses braues exploits pour estre suiui par ceux qui sans dissimulation & hypocrisie feront profession des armes. Et non sans grande raison a il intitulé son œuvre, Commentaires, ce qu'en nostre langue vn Commines, & apres luy vn Martin du Bellay vouldrét appeller Memoires: car pour bié dire, sans nous eslongner de nostre vulgaire François, apres auoir recité chaque memorable exploit par luy faict, il apporte tout d'une suite vn beau Commentaire. De maniere que nous ferions tort à son Liure, si

*Commentaires ap-
peliez par
le sieur de
Monluc,
que les au-
tres ont
nommez
Memoires.*

ne le nommions Commentaires; encores que ie sçache bien, que telle n'ait esté son intention, luy baillant cetitre, ains de suiure la piste du grand Iules Cesar Romain, qui donna pareil nô à l'histoire qu'il fit des guerres par luy heureusement exploitées; Et de moy, j'appelle Commentaires les belles instructions militaires que nostre Monluc baille à la suite de son narré. Particularitez que j'ay voulu allembiquer, non de tout son œuvre, ains du premier Liure seulement, afin de donner enuie au Lecteur de le lire tout de son long, par le crayon qu'il verra auoir esté icy par moy tracé en gros.

D'une chose m'esbahi-ic, non qu'il se soit rendu espouventable au fait des armes (cela luy peut auoir esté familier avec quelques autres guerriers) mais que voulant rediger l'histoire de sa vie par escrit, il l'ait peu circonstantier des lieux, des personnes, de leurs noms, tant d'un party que d'autre, des obstacles qui se presenterent. Brief qu'il n'y ait rien mis en oubly, comme s'il eust encores combatu en plein chmap. En quoy il faut necessairement de deux choses l'une: Ou que pendant qu'il iouïoit des mains aux champs, il se donnast le loisir en sa chambre, apres son retour, de faire de fideles memoires de ce qui s'estoit passé, pour s'en aider à l'auenir. Chose qui outre passe d'un long traict la patience du François. Ou bien que ne l'ayât fait, lors que sur son vieil aage il voulut mettre la main à la plume, toutes les particularitez de cinquante deux ans se representassent à luy.

*Combien
exactes
sont ces
Commen-
taires de
Monluc.*

*Memoire
admirable
de ce Sei-
gneur.*

Memoire certes, qui de nulle memoire n'eust iamais sa semblable. Et par ainsi soit l'un ou l'autre, il semble que par un signalé miracle, nature ait en cecy voulu faire en lui un chef d'œuvre. Cela soit par moy dit en passant. Au demeurant estimez qu'en ce que vous lirez cy apres dedans ce chapitre, c'est le mesme Autheur qui parle, & non moy.

1. Dés lors (dit il) que ie commencay de porter l'Enseigne, i'ay pris à me chaëtier du ieu, du vin, & del' Avarice: Cognoissant, que tous Capitaines qui seroient de cette complexion, n'estoient pas pour paruenir à estre grands hommes.

2. Peut estre y aurail aucuns qui diront, Si ie ne desrobe le Roy, & les soldats, que i'ay à present sous ma charge, comment acheteray-ie des biens pour pourvoir mes enfans? Je respondray à cela: Voulez vous enrichir vos enfans de mauuaise reputation & renommee? O le mauuais heritage que vous leur laissez.

3. L'atteste deuant Dieu & l'appelle à tesmoin, qu'en ma vie ie n'ay eu trente escus plus que de ma paye. Et quelques charges que i'aye eues, soit en Italie, ou en France, i'ay tousiours esté contraint d'emprunter de l'argent pour m'en reuenir.

4. Quant au faict del'amour des femmes, qui est un quatriesme defect, si ne le pouuez chäter, au moins allez y sobremēt sans vous perdre: Ne vous y engagez, laissez l'amour au crochet tandis que Mars est en campagne. Vous n'auiez apres que trop de temps. Je ne puis vanter, que iamais affection, ny folie ne me destourna d'entreprendre & executer ce qui m'estoit commandé. A ces hommes qui en vsent autrement, il faut pendre une quenouille, & non une espee au costé.

5. En l'obeïſſance ſe recognoiſt la vertu & ſageſſe d'un ſoldat; & en la deſobeïſſance ſe perd la vie & la reputation. Un cheual rebours ne fit iamais rien qui vaille.

6. Ceux qui deſirent avec les armes acquerir de la reputation, facent reſolution de fermer les yeux à tous perils & hazards, aux premieres rencontres où ils ſe trouveront. Car c'eſt ſur eux qu'on iette les yeux pour voir ſ'ils ont rien de bon au ventre. Que ſi au commencement ils font quelque acte ſigné, pour monſtrer leur courage & leur hardieſſe, cela les marque pour iamais, & les faiet cognoiſtre, meſmes leur donne le cœur & courage de faire mieux pour le temps advenir.

7. Il faut le plus que lon peut deſrober aux ſoldats la cognoiſſance du danger qui ſe preſente, ſi l'on veut qu'ils aillent de bon cœur au combat.

8. Les longues conſultations en la guerre bien ſouvent font perdre beaucoup de bonnes entrepriſes.

9. Parlant de l'introduction des harquebuſes: Que pluſt à Dieu, que ce malheureux inſtrument n'eût iamais eſté inuenté. Tant de braves & vaillants hommes ne feuffent morts de la main le plus ſouvent des plus poltrons & plus laſches, qui n'oſeroient regarder au viſage celui que de loing ils renverſent par terre de leurs malheureuſes balles.

10. Parlant d'un nouveau deſaſtre. Ce qui luy donna beaucoup de deſplaiſir pour la conſequēce qu'apporte ordinairement lors qu'au commencement on donne, curée aux ennemis: Il veut dire, lors qu'un malheureux

succés aduient du commencement d'un camp à l'aumentage de son ennemy.

11 Il n'y a pas moins d'honneur de faire une belle retraite que d'aller au combat.

12. Ce que vous Capitaines deuez desirer le plus, Despre-
est de chercher l'occasion pour laquelle vous puissiez miers ex-
monstrer ce que voulez, quand commencerez plus va-
à porter les armes. Car si du commencement vous leureux.
demeurez victorieux, vous faites deux choses. La
premiere, qu'estes louez & estimez des grands. Et
par ce moyen par leur raport vous serez connus du
Roy, duquel nous devons esperer la recompense de nos
seruices. La seconde, que tous les vaillants soldats
chercheront d'estre à vous, estimants que puis qu'avez
eu si bon commencement, toutes choses vous doiuent
succeder heureusement, & qu'ils seront par ce moyen
employez.

13 Souuenez vous, mes compagnons, quand vous
vous trouuerez en estat de voir une grande force sur
vos bras, laquelle vous pouuez tenir en bride par la
perte de peu d'hommes, de ne craindre point le ha-
hard.

Il est tres-dangereux des'aider de celuy qui quitte son
Prince & Seigneur naturel; non pas qu'on le doine re- De celuy
qui quitte
son Prince.
fuser, quand il se vient ietter entre vos bras, mais on ne
luy doit bailler la garde d'une place, avec laquelle il
puisse faire sa paix, & r'entreren grace avec son
Prince.

14. Il n'y a rien qu'un grand cœur n'entreprenne pour
se vanger.

15. C'est une bien grande sagesse d'apprendre & se
faire sage aux despens d'autrui.

Parlant de la iournée de Pauie, & de la

De la prise du Roy François I. devant Pavie. prise du Roy François I. de ce nom. La France a long tempsploré ceste perte, & la prise de ce braue Prince, qui pensoit trouuer la fortune favorable, comme à la iournee des Suisses; mais elle luy tourna le dos, & fit voir combien il importe à un Roy se trouuer luy mesmes à la bataille. Veu que bien souuent sa prise me- ne apres soy la ruine de son Estat. Toutesfois Dieu re- garda le sien d'un œil de pitié: Car les victorieux per- dirent le sens, esbloniz de leur victoire.

16. C'est vne grande faute aux Rois & aux Princes qui entreprennent de grandes choses, de tenir si peu de compte de ceux qu'ils ont engagez aux entreprises de consequence, comme estoit celle du Seigneur de l'Au- trech.

Des pointes d'honneur. 17. Ces petites pointes d'honneur seruent beaucoup à la guerre, & font que quand on s'y trouue, on ne craint rien. Bien est vray qu'on se trompe souuent: Car on n'en raporte que des coups. Il n'y a ordre; Il en faut prendre & donner.

18. Le plus du temps nous iugeons par les euenè- ments.

Des Legio- naires in- stituez par le Roy François I. 19. Au premier remuement des guerres le Roy François dressa les Legionnaires. Qui fut vne tres-belle in- stitution, si elle eust esté suiuiue. Pour quelque temps nos Ordonnances & Loix sont gardees, mais apres tout s'abastardit. Car c'est le vray moyen d'auoir tousiours vne bonne armee sur pieds, comme faisoient les Ro- mains, & de tenir son peuple aguerry. Combien que ie ne scay si cela est bon ou mauuais; la dispute n'en est pas petite. Si aimeroiy-ie bien mieux me fier aux miens, qu'aux estrangers. Cela fut l'an mil cinq cens trente quatre.

Anne de 20. Sur la fin de 1538. Anne de Montmorency

Grand Maistre, nous est fait Connestable de France. Estat qui auoit tousiours vacqué depuis la fuite du Seigneur de Bourbon. Nos Rois on fait ainsi vacquer cest Estat pour oster la ialousie entre les Princes: Et pour le grand danger qu'il y a de mettre une si grande charge entre les mains d'un seul; Tesmoins S. Pol, & Bourbon. Ce dernier a esté bien fidelle, & est mort au service de sa Maiesté; S'estant tousiours monstré grand & sage Capitaine. La verité me force de le dire, & non pas l'obligation que ie luy ay. Car il ne m'a iamais aimé ny les siens.

Mortmorcency fait Connestable. Estat qui auoit vacqué long temps.

Parlant de l'armee Turquesque qui vint sous la conduite de Barberouille au secours du Roy François cōtre l'Empereur Charles cinquiesme.

21. Chose que l'on'improperoit au Roy. Quant à moy (dit Monluc) si ie pouuois appeller les esprits des Enfers, pour rompre la teste à mon ennemy, qui me veut rompre la mienne, ie le ferois de bon cœur.

22. L'ay tousiours fait entendre aux soldats, que i'auois certain presage, que quand cela m'adrenoit i'estois seur de vaincre. Ce que ie n'ay iamais fait, sinon pour y faire amuser les soldats; affin qu'ils eussent tousiours la victoire pour gaignee, & m'en suis tousiours tres-bien trouué. Car mon assurance rendoit assurez les plus timides. Les simples soldats sont aisez à estre pipez, & quelquefois les plus habiles.

Les simples aisez à estre trompez.

Le desordre vient tousiours plus de la quenë, que par la teste.

23. L'ay tousiours en ceste opinion, & croy qu'un bon Capitaine la doit auoir, qu'il vaut mieux attaquer une place pour la surprendre, lors que personne ne vous tient la main, que si quelque traistre la conduit: Car

Des surprises de place.

pour le moins estes vous assésuré, qu'il n'y a point de contretrahison : & vous retirerez si faillez, avec moins de danger. Car vostre ennemy ne vous peut dresser des embusches.

24. Ce qu'un Capitaine peut faire, se voyant assiégué d'un peril. Capitaines, mes compaignons, quand vous vous trouuerez en telles nopces, pressez vos gens, parlez à l'un & à l'autre, remuez vous, croyez que vous les rendrez vaillans tout oultre, quand ils ne le seroient qu'à demy.

25. J'ay ouy dire à de grands Capitaines, qu'il est besoin d'estre quelquefois battu. Car on se fait sage par sa perte. Mais ie me suis bien trouué de ne l'auoir pas esté. Et ay mieux aimé, m'estre fait aduise aux despens d'autrui, qu'aux miens.

De l'accoustumance à la peine.

26. Il faut, mes compaignons, de bonne heure s'accoustumer à la peine, & à patir sans dormir, & sans manger; affin que vous trouuant au besoin, vous portiez cela patiemment.

De la vigilance des Capitaines.

27. Il faut, Capitaines, que vous ayez non seulement l'œil; mais l'esprit au guet. C'est sur vostre vigilance que vostre troupe repose. Scauez vous ce qui vous peut auenir, mesurant tousiours le temps, & prenant les choses au pis, sans mespriser vostre ennemy? Si vous scauez avec paroles allegres & ioyeuses flater le soldat, & l'esueille, luy representant par fois le danger, où le peu de sejour vous mettra, vous en ferez ce que voudrez : & sans luy donner loisir de dormir, vous le mettrez & vous aussi en lieu de seurité, sans engager vostre honneur, comme plusieurs que i'ay veuz attrapez couchez (comme l'on dit) à la Françoisé. On sçait que nostre nation ne peut patir longuement, comme fait l'Espagnole, & l'Allemande. La faute n'est pas à

Le François impatient.

lanation, ny à nostre naturel: mais cela est la faute du chef. Je suis François, impatient (dit on) & encores Gascon, qui le surpasse d'impatiēce. & cholere cōme ie pense, qu'il faict. Mais si ay-ie tousiours esté patient, & ay porté la peine autant qu'on scauroit faire. Et i'en ay veu plusieurs de mon temps & autres que i'ay nourris, lesquels s'endurcissoient à la peine & au labour. Croyez, vous qui commandez aux armes, que si vous estes tels, vous en rendrez aussi vos soldats à la longue. Tant y a que si i'en eusse ainsi usé, i'estois mort ou pris.

28. En cecy les Capitaines pourrront estre instruits *Qu'un Capitaine ne*
 de ne prendre iamaïs la fuite, ou pour parler plus hon-
 nestement, vne hastine retraicte, sans auoir recognu qui *doit prendre*
 les doit chasser. Et encores le voyant, chercher les re- *temeraire-*
 medes pour resister, iusques à ce qu'ils n'y voyēt plus or- *ment la*
 dre. Car apres que tout ce que Dieu a mis aux hommes *fuite, sans*
 y est employé, alors la fuite n'est pas honteuse, ny vilai- *auoir essayé*
 ne. Mes Capitaines, mes compaignons, croyez que *toutes sortes*
 si vous n'employez le tout, chacun dira, & ceux mes- *de resister.*
 mes qui ont fuy avec vous, S'il eust faict cela, le mal-
 leur ne fust point aduenü, la chose eust mieux succé-
 dé. Et tel en brane & parle le plus haut, qui fuit
 peut estre le premier. Et voyla l'honneur d'un hom-
 me de bien (pour bien vaillant qu'il soit) en dispute
 de tout le monde. Quand il ne s'y peut plus rien, il ne
 faut estre opiniastre, ains ceder à la fortune, laquelle
 ne rit pas tousiours. On n'est pas moins digne de
 blasme lors qu'on se perd, se pouuant retirer de la
 meslee, & qu'on se voit perdu, que si du premier coup
 on prenoit la fuite. L'un est toutesfois plus vilain
 que l'autre. L'un vous faict estimer mal auisé, &
 de peu d'entendement, & l'autre poliron &

coward. Il faut euitier & l'une & l'autre extremié. Il faut venir à ces folles & desesperees resolutions, lors que vous vous voyez tomber es mains d'un impitoyable ennemy, & sans mercy. C'est là où il faut creuer, & vendre bien cher vostre peau. Vn desespere en vaut dix. Mais fuir sans scauoir qui vous chasse, cela est honteux, & indigne d'un bon cœur.

Quand au lieu du seigneur de Boutieres, le Roy François premier de ce nom, enuoya en Piedmont Monsieur d'Anghian pour y estre son Lieutenant general.

*Qu'il faut
de la mo-
deration
en toutes
choses.*

29. Il y a bien (dit Monluc) des affaires en ce monde, & ceux qui ont de grandes charges ne sont pas sans peine. Car s'ils se hazardent trop, & qu'ils perdent, les voila malestimez, & ingez pour fols & mal aduisez. S'ils sont longs & lents, on s'en mocque, voire les tient on à cowardise. Les sages tiendront un entredeux : Mais cependant nos Maistres ne se payent point de ces discours. Ils veulent qu'on face leurs affaires. Tel caquette des autres, que s'il y estoit, se trouueroit bien empesché.

Voilà les sages instructions que j'ay extraites de son premier Liure, par lesquelles tout ainsi que le bon Veneur recognoist aux voyes, le Cerf, aussi estime-je qu'on pourra aisément cognoistre quel fut ce braué Monluc en l'art dont il faisoit profession. Vne singularité obserué-ic en luy, nō commune à tous les autres Seigneurs de la France. Car combien qu'il ne desirast rien tant que d'estre aimé des Roys ses Maistres, toutesfois il ne se fit iamais mignon de Cour pour muguer leurs faueurs : ains n'eust autre repos en son Ame, qu'une conti-

*Naturel
libre du
Sieur de
Monluc.*

nuelle inquietude des armes. En quoy il fut vn parangon: Et nos Rois pour recompense, n'ont induits d'autres semonces, que de leurs propres instincts, le gratifierent de tous les grades d'honneur, qu'un grand Capitaine peut souhaiter, ou esperer. Et moy en moy particulier; j'ay voulu honorer sa memoire d'un Epitaphe; auquel ie pense en peu de paroles auoir honoré le gros de sa vie, tant sur sa plume, que sur son espee, remettant le debit qui se pourra faire en detail sur la lecture des lettres de son histoire.

Hac Monlucius est sepultus urna.

*Quem si nosse voles, viator, eius
Scripta perlege, siquidem his in ipsis
Expressa ingenii sui est imago.*

Corpus hoc tumultu quiescit: at tu

Deus, fac animus quiescat in te:

Qui nullam coluit quietus aulam;

Sed solis requiem dicauit armis.

Epitaphe que j'ay voulu rendre François au moins mal qu'il m'a esté possible.

Cy dessous gist Monluc. Que si tu veux scauoir,

Quel fut ce grand guerrier, Passant, il te faut voir,

Tout ce qu'il a de soy si brauement escrit:

Où tu verras pourtrait au naïf son esprit.

Icy son corps repose, icy logent ses os,

O Dieu, vueille loger son Ame en ton repos:

Qui iamaïs dans la Cour des Rois ne reposa,

Ains son repos sans plus sur les armes posa.

Conclusion, par sa mort nous perdimes en luy, un Seigneur riche, d'ans, de sens, de cœur, de coups, de braues exploits, & recommandables honneurs. A Dieu.

*Epitaphe
du Sieur
de Monluc.*

*La mesme
en François.*

*A Monsieur de Beaurin, Conseiller du Roy, &
Maistre ordinaire en en sa Chambre
des Comptes.*

*En se iouant
il rapporte
beaucoup
de choses
remarquables
pour
contre les
singularitez
des femmes.*

Vous ne receurez de moy sur le cōmencement & milieu de cette mienne lettre, que bouffonnerie : Et toutes fois bouffonnerie qui porte quant & soy vne philosophie, & contemplation generale de la vanité de ce monde. Il aduient ordinairement quē sous l'escorce d'une fable, nous dēscouurons la verité. Cettuy est le subiect de la presente.

L'estois n'agueres en vn lieu, où y ayants plusieurs Gentilshommes & Damoiselles, se passerent diuers propos de merite : & entre autres tombasmes sur les singularitez, tant du corps, que de l'esprit, qui se trouuoient ordinairement aux Dames : Singularitez ausquelles les ieunes gens de quelque profession qu'ils feussent, auoient beaucoup d'obligation ; comme leur seruants de premieres leçons, pour se façonner. Ce propos diuersement proumené à l'aduantage des femmes, & fort biē recueilly de toute la compagnie, se trouua vn Gentilhomme de la troupe, lequel par maniere de rire, voulut en tout & par tout contredire cette propositiō. Et d'autant que ce qui fut lors passé entre nous merite d'estre secu, ie vous en veus faire part. Parauenture sur meilleur subiet que cettuy ne sçaurions-nous maintenant tromper nostre loisir ; Moy en le vous escriuant ; Et vous apres en le lisant.

Vous appelez (dit ce Gentilhomme en se souf-

riant) singularitez aux Dames, ce que ie n'ôte
 Singeries. Car ostez d'elles les Singeries, vous *Singeries*
 ostez tout ce que pensez estre de singulier en *aux femmes*
 elles. A ce mot, chacun de nous commenca au- *sont toutes*
 cunement de murmurer, comme estant vne *leurs singu-*
 nouvelle heresie, qu'il vouloit semer au des- *laritez.*
 aduantage des femmes. Mais luy d'une chere
 hardie. Non-non, (poursuit il) ne vous estônez
 de cette miennne premiere desmarche, mais sus-
 pendez vostre iugement, iusques à la fin de mô
 discours. I ay leu dedans vn vieil Talmudiste, *Fable plai-*
 que les Dieux voulants bastir l'homme, prin- *sanre sur la*
 drent vne grosse masse de terre, laquelle ils pe- *creation de*
 strirent longuemēt avec ie ne scay quoy de ce- *l'homme*
 leste, & vn certain temperamment des quatre *de la*
 qualitez elementaires; puis ayants mis toute *femme.*
 cette masse à la fonte firent l'homme, composé
 d'une Ame raisonnable. Oeuure accompli de
 perfection par dessus tous les autres animaux;
 Et d'autant qu'il se trouuoit rester beaucoup
 de matiere, voulurent mettre ce surplus en la
 même fonte; mais n'estant de si riche estoffe
 que la premiere, ils en tirerēt la fême, de beau-
 coup plus bas & foible alloy quel'homme. Il
 restoit encores quelque peu d'écume de la fê- *Les Pyg-*
 me, dont les Dieux pour ne rien perdre firent *mees d'oï*
 de petits auortons de nature, qui furent appel- *creez.*
 lez pygmees ou nains & des Singes leurs demi-
 freres. Tellement que cōme l'homme est moi- *Et les Singes.*
 toyen entre les Dieux & la femme; Aussi sem-
 ble la femme l'estre entre l'homme & les
 Pygmees & Singes; Empruntant de
 l'homme quelque image de la raison, & du

Singe plusieurs grandes remarques; comme pareillement du Pygmee: parce que la femme est naturellement beaucoup plus petite que l'homme, voire que s'il s'en rencontre quelque vne, qui excède en grâdeur de corps les autres, on dit, comme si ce fust chose monstrueuse, que c'est vne Homalle. Sur cela les femmes voyants que de leur escume auoit esté procréé le singe, animal assez plaisant, & cognoissants qu'elles estoient nees, pour complaire à l'homme, s'estudierent de là en auant de proceder de bien en mieux; & par vn artifice nouveau alambiquerēt la quint'essence des Singes, que nous appellons *fingeries*, qui leur sont si familières, que quand repasserez sur toutes les singularitez de corps & d'esprit qu'estimez resider en elles, vous n'y trouuerez autres choses que *fingeries*; voire lors mesme qu'elles se disposent à mieux faire.

*Les fingeries d'où
prendrent
leur origine.*

A ceste parolle se ferma le Gentilhomme, de vne grace si agreable, qu'au lieu de nous courroucer, chacun commença de rire. Mais vne sage Damoiselle ne voulut demeurer en si beau chemin, sans luy rendre son change. Vous dites vray, mon Gentilhomme, (fit elle) aussi en auoy-je autant ouy dire, à ceux qui n'y entendent non plus que vous. Mais accordez moy le passage de vostre Thalmudiste, avec celuy d'un autre Rabbi, translaté en vieux François, qui est tombé entre mes mains. Celuy dont ie parle nous enseigne, que lors de nostre premier estre, il y auoit vn grâd jardin, planté d'infinis arbres produisans non-seulement toutes sortes de fruits,

fruitz, mais aussi les sciences & les animaux: tous fruits (vous dy ie) destinez pour l'usage del'homme, fors & excepté celuy de la science que les Dieux auoyent expressement reseruee, pour leur table. Toutesfois, telle fut l'outré-cuidance del'homme, que par vne conuoitise allouuie, il voulut gouter de ce fruit, desirant aucunement s'esgaler aux Dieux, lesquels grandement indignez de cette presumption, s'en vegerent en cette maniere. Ioignant l'arbre de science y en auoit vn autre, qui de toute ancienneté produisoit des Singes, fruit si agreable à l'homme, que l'arbre en estoit du tout despoillé; De tout le fruit ne restant plus dessus les branches, que la queue, qui est la cause pour laquelle vous voyez encores aujourd'huy les singes estre demcurez sans queue. Si s'aduiferent tous les Dieux par vn chapitre general, tenu dedans leur cōclaué, en vengeance de l'orgueil de l'homme, de le confiner vn long temps sur cest arbre, & l'enter dessus la queue des singes. De maniere qu'estant comme vn Tantale vis-à-vis du fruit de science, il n'y pouuoit neantmoins atteindre, que de la portee de son œil: & depuis les Dieux, pour ne discontinuër leur vengeance, voulurent tout à fait bannir l'homme de ce beuiardin; & d'une suite cueillirent tous les autres animaux de chaque arbre pour les releguer avec luy.

Or entendez les Commentaires que ce Rabbi fait sur ce compte. L'homme (dit-il) ayant esté enté sur l'arbre des Singes, en a tousiours retenu la nature, non pas quant à l'escorce, car

*Les hommes
sont vrais
Singes.*

toujours luy est demeuree sa premiere face & superficie, ains au dedans de l'esprit : Toutes ses actions n'estans que pures Singeries. L'Artizan contrefait le Marchand; Le Marchad fait du Gétilhôme; Luy du prince; & le prince cōtrefait le Roy; & vn Roypour ne pouuoir monter plus haut en ce bas estre, veut quelquefois qu'on croye, qu'il est vn nouveau Dieu sur Terre. En tous leurs deportements les hommes ne sont-ils pas de vrais Singes les vns des autres ? Et mesmement par ce que l'homme voyoit seulement l'exterieur de la science, sans en gouster ; toutes les sciences, qui furent depuis inuentees, ne furent que Singeries, & amusoirs de nos esprits pour tromper le temps: Chacun s'en faisant accroire diuersement, par belles apparences de raisons, sans que puissions asseoir les pieds fermes sur le fonds de la verité, iusques à ce qu'estants despouillez de ceste corruption terrestre, dans laquelle sommes plongez, nous entrons, après nostre mort, en la perfection de la vraye vie & science, qui gist au Ciel. Nous mesmes, selon la diuersité de nos aages, cōdemnons nos actions; l'amour, par nous exercee en nostre Printemps; l'ambition en nostre Esté; l'auarice, sur nostre Hyuer. Et pendant que faisons, comme vieux Singes, la mouë à nos aages, encores apprestons-nous à rire aux autres. Estant ceste Philosophie du tout vaine, puis que ce sont vices, qui leur sont, comme charges foncieres, annexes à la diuersité de nos aages. Voyla les Singeries du monde, non vrayement telles que auez voulu figurer aux femmes, qui ne gisent

qu'en quelques affecteries par nous recherchées pour complaire aux hommes, qui par leur puissance ont empieté vne tyrannie sur nous. Mais les Singeries depeintes par ce vieux Raby, naissent malheureusement aux Ames des hommes, pour desplaire à ce grand Dieu, auquel ils doiuent consacrer toutes leurs pensées, si par leur nature corrompue, ils n'en estoient destournez.

A tant la Damoiselle ; Maintenant ie veux estre de la partie, & vous dire, que ie trouue trois personages auoir esté les plus grands Philosophes du monde ; Le sage Salomon, quand en peu de paroles, il nous enseigne, que sous ceste grande voute du Ciel tout estoit plein de vanité : Heraclite, le Pleurant ; & Democrite, le Rieux : Car celuy-là en plorant ; Et cestuy-cy en riant & se mocquant, visioient au mesme but que le premier. Laissons ce mot de Singerie à ceux, qui par occasion, sous deux narrations fabuleuses, voulurent représenter l'infirmité qui heberge en nous ; Et demeurons aux termes du grand Salomon. Qu'est-ce, ie vous prie, que ce bas monde ? Vne meslange generale de vanitez ; I'adiousteroy volontiers avec celuy, qui fit l'Epitaphe d'Adam de Saint-Victor ; Qu'entre toutes les vanitez, il n'y en a point de plus grande, que celle de l'homme.

*Trois grāds
Philosophes*

----- *Omnia vana,*

Inter vana nihil varius est homine.

Moy mesmes prononçant ceste sentence

C c ij

contrenous, ienela puisprononcer, sans iene
 scay quelle vanité, qui seloge en mon opinion.
 C'est vne maladie generale, qui semble estre in-
 curable; et dōt nous sōmes les seuls instrumēts.
 Et neātmoins la verité est, que chacun de nous
 en son particulier y peut mettre ordre. Pendāt
 que nous apprehendons, ou les richesses, ou les
 grādeurs, & mettons nos desirs & esperances à
 l'essor de deux passiōs (qui pour fraternizer en-
 semble sont les principales bourrelles de nos
 Ames) nous nous rendons miserables de nous
 mesmes. Bornez vostre desir, mettez frein à
 vostre esperance, & faites en vous ce per-
 petuel iugement de Salomon; Que tout ce qui
 est en ce bas estre, n'est que vanité, vous ne ferez
 ny plorer Heraclite, ny rire Democrite, de vo-
 stre fortune. La vanité, (vous dy-ie derechef)
 est vne maladie generale, qui regne au milieu
 de nous tous; maladie toutesfois, dont on est
 guery, quand'on la cognoist. Mon bon amy,
 veux tu estre garenty de ce mal? estime en toy
 mesmes. Que toutes choses sont vaines. L'un est
 plus grand en Estats; l'autre plus riche que
 moy: Je le veux. Mais au milieu de leurs gran-
 deurs & richesses, ils ne sont si grāds ne si riches
 que moy; pour n'estre pas si contents, & pour
 n'apporter aucunes bornes à leurs opiniōs. En-
 grauons cette regle stable dans nos cœurs; Que
 qui ne peut ce qu'il veut, il faut qu'il vueille ce
 qu'il peut. Celuy qui apportera ce temperamēt
 en toutes actions, fera menteur Salomon, &
 luy enseignera que la vanité n'est point vniuer-
 selle en ce mōde. Mais se peut il faire (me direz

*Toutes cho-
 ses sont
 vaines.*

vous) que nos esprits estants composez de tant de diuerses pieces, comme ils sont, se puissent composer de la façon que ie dy? Ouy certes, il se peut faire, & à petit bruit. Iettez l'œil sur ceux que Dieu a mis au dessus de vous, soit en Biens ou en Megistratures, ou en faueurs vers les grands, vous serez perpetuellement miserable, & harassé d'une inquietude d'esprit: Considerez ceux, qui s'ont au dessous de vous, lesquels se trouuent peut estre en plus grand nombre que les autres, vous trouuerez assez de matiere pour vous contenter, & viure en vne bonace & tranquillité d'esprit; c'est à dire estre tant que viurez bien heureux. Quand ie vous dy cela, ne pensez que ie soye du nombre de ces sots philosophes, qui par leur doctrine vouloyent planter l'impassibilité au milieu de nous. Car en ce faisant, au lieu de l'impassibilité, ie plantroy l'impossibilité. Je veux forcer & me rédre victorieux de l'opiniō, non de la nature: Par ce que si ie voy vne longue & desesperée maladie en nos corps, ou vne mendicité logee dedans nos maisons, ie demeure court & fay alte: mais ostees ces extremitez, ie soustie, qu'il n'y a point de pauvreté entre nous, sinon celle qui pro-
Le moyen de viure bien-heureux en ce monde.

uient de nos folles & vaines imaginatiōs. C'est vn phantōsme & illusion, qui naist dedans l'esprit foible. Je voy tous les grands Seigneurs suiuis d'une troupe de valets; nourrir beaucoup de cheuaux en leurs escuriers; habiter chasteaux de parade; estre reuestus de soye pourfilée d'or & d'argent; changer d'habits tous les iours; Et se repaistre de toutes sortes
Il n'y a point de pauvreté entre nous que celle que nous faisons nous mesmes.

de viandes exquisés. Ie ne les estime point plus grands Seigneurs, que celuy qui se contente de son peu, guidé de la maxime par moy cy dessus touchée, *Chacun de nous est le Roy de la Republique, que Dieu luy a baillée en garde.* Car pourquoy n'appelleray ie Republiques nos corps, si nos anciens n'ont douté de les appeller; Petits-mondes? Comme si par vne réduction du grád au petit pied, sur le modelle de nos corps, estoit représenté celuy du grád Vniuers. En ma petite Republique, au lieu de cheuaux, i'ay mes pieds pour me porter; au lieu de valets i'ay mes mains: Ie me cõtete d'vne robe double, pour me garantir du froid de l'hiuer, & d'vne sangle contre les chaleurs de l'esté. Si ie n'ay du bien pour me sustenter, i'ay mes mains qui me fournissent vn reuenu quotidien: Ie n'ay pas viandes delicates comme ces messieurs, mais i'affaïsonne les miennes d'vne fausse, qu'ils ne cognoissent point, d'vne fain, qui me fait trouuer plus de goust en mon petit ordinaire, que tous ces Seigneurs en leurs perdrix. Ceux là avec leurs superfluités accueillent les maladies, dont ma sobriété me garentit. Brief la difference qu'il y a entre eux & moy; C'est que ie suis Roy en mon peu pour scauoir commander à mes passions; Et eux esclaves en leur trop, pour n'auoir autre commandement que sur leurs valets. Quand ie parle de moy, i'entens sous ma personne, tous ceux qui voudront suiure la profession que ie leur ordonne. Quelque maladuisé courtizan, se moquant de moy, dira que ie suis ce fol Italien, qui tenât

*Microcosme
dict par les
anciens,
qui est le
petit monde.
Petite Repu-
blique
au meisme
sc.*

*Difference
d'entre les
Grands &
les petits.*

vne forme de Sceptre en sa main, venoit crier *Fols qui s'estimeront d'estre grands Monarques* à haute voix, dedans la sale du Palais, qu'il estoit vn grand Cæsar; Ou bien l'autre son successeur qui sur le commencement de troubles de l'an 1561. s'estoit fait accroire qu'il estoit Roy des Gaulois; Et comme tel se faisoit porter le long des ruës de Paris, par des Crocheteurs. L'vn & l'autre estoient mal ordonnez de leurs cerueaux; Et sur ce pied viuoient en cette folle persuasion de grandeur qui les perdoit: Moy au contraire, ie desire que nous reduisions nos opinions à cette grande ordonnance de l'ancien Oracle d'Apolon; Et que chacun se donne le loisir d'entrer en la cognoissance de soy. Quiconques opiniastrera cette leçon, soit pour son corps, son esprit, ou ses Biens, ne sera iamais malaisé, reglant toutes les actions par vne mediocrité. Le, *Nosce te ipsum*, & le, *Ne quid nimis*, Anciennes Sentences, qui ont vne mutuelle liaison & correspondance, qui peut rendre heureux; C'est la Royauté que *Le trop à craindre aux Grands* ie publie, & non celle des grands Princes, lesquels pour se mescognoistre, & mettre en v-sage le *Trop*, au desauantage de leurs pauvres subiets, perdent quelquefois & eux, & leurs Estats tout ensemble.

Vous receurez de moy ceste lettre, comme les drogues que voyez estre enclosés aux boutiques des Apothiquaires dedans des vases, qui par le dehors representent des Cerfs-volants, & autres bestes fantasques; Ainsi vous ay-je

408. LIVRE XVIII. DES LETTRES
voulu, sur le commencement de ma lettre,
seruir de ie ne sçay quelles grottesques, pour
vous faire present apres des remedes & preser-
uatifs que ie pense necessaires aux maladies de
nos esprits, orés que ie m'asseure que n'en ayez
affaire, pour sçauoir ceste leçon de vous-mes-
mes, & qui viuez doucement en vn perpetuel
repos & contentement d'esprit. A Dieu.

*Lestres enuoyees de Rome à Pasquier par le Sieur de
Banon Vinot.*

*Le Sieur
de Banon
escriit à M.
Pasquier
sur ce qui
se passoit à
Rome.*

M On deuoir m'obligeoit à vous rendre
compte des particularitez de nostre
voyage: mais le peu de loisir que i'ay eu
iusques icy, m'a empesché de m'éacquiter. I'ay
toulours esté si occupé à faire l'honneste, que
i'en suis demeuré sans honnesteté: ayant man-
qué en ceste occasion, aux principaux offices à
quoy ie vous suis tenu. Je repareray ceste faute
à l'auenir avec tel interest qu'en perdiez la me-
moire, & me continuerez l'honneur de vostre
bienuueillance. Mōseigneur l'Ambassadeur est
entré en ceste ville avec plus de pompe & ma-
gnificence, qu'aucū autre de ses predecesseurs,
& y est en grande estime du Pape & de toute la
Cour. Sa sagesse donne de fortes assurances,
qu'il maintiendra ceste reputation, & par consé-
quent qu'il auancera grandement les affaires
du Roy en ces quartiers. Il ne se dit, ny fait

icy rien de nouveau, qui merite vous estre mandé. La santé du Pape vigoureuse & ieune tient toutes choses en calme, fors les esprits des Courtizans, qui s'allambiquent tousiours sur les attentes de la mutation. Il n'y a ie croy estat au monde, où il se parle si librement du Prince, & où l'on public si hardiment les intereſts, qu'on a de desirer le changement. Je vous en entretiendray plus au long, quand le temps & la hantize de ce mode cy, m'en auront rendu plus practic. Je vous baise humblement les mains.

A Monsieur de Banon Vinot.

E ne vous ſçauroids assez reciter combien de contentemēt i'ay receu de vos lettres, non ſeulement pour m'auoir eſté enuoyees de voſtre part, mais auſſi pour les bonnes, nouuelles dont elles eſtoient accompaignedes. Me donnāts, aduis du magnifique & fauorable accueil, dont monſieur l'Ambaſſadeur a eſté embrasſé entrant dedans Rome. Choe que ie ne trouue eſtrange, y ayant premier que d'y entrer enuoyé vne bonne bouche deluy, auantcoureuz de ſa venuē. Et encores moins m'eſbahi-je de la reputation en laquelle il eſt enuers tous. Ceux qui ſont ordinairement employez à la charge d'Ambaſſade, combien qu'ils ſoyent Seigneurs de marque, ſages, & auſiez en ceſte negotiation: toutesfois ils font leurs chefs d'œures dedans leurs aprentiſſages : Mais chacun

Reſponſe à la precedēte, & diſcours ſur l'Ambaſſade de ſe Sieur de Breues à Rome.

*Monsieur
de Breues
Ambassa-
deur en
Leuant.*

sçait que monsieur de Breues est non aprenty, ains dés pieça maistre passé en cette profession; ainsi qu'il a tesmoigné par plusieurs signalez & agreables seruices faits à son Roy, au Leuât pres le Grand Seigneur. Et à vray dire, c'est vn autre Vlixé, qui par ses grandes & longues nauigations a appris comme il faut ménager les cœurs de ceux avec lesquels il a affaire. Partant ce n'est pas sans raison, qu'esperez que sa presence auancera grandement les affaires du Roy dedans Rome: Esperance certes louable, de laquelle toutes fois ie doute. Sça' vous pourquoy? Il negotie avec gens anciens & pratics, qui balancent leurs Cōseils au poids des faueurs, ou défaueurs de la fortune qui se trouue en chasque Royaume. Ie ne dy pas qu'en cette balance, la suffisance d'vn Ambassadeur ne soit de quelque merite & effect, mais l'ordinaire va plus à la ceremonie, qu'autrement. Et à vray dire, tant & si longuement qu'il plaira à Dieu de nous conseruer nostre Roy, ie ne crain rien dedans Rome: S'il en auenoit faulx, ie craindrois tout.

Quant à ce que sur la fin de vos lettres m'escriuez, que la santé du Pape vigoureuse & ieune tient toutes choses en calme, fors les esprits des Courtizans, qui s'allambiquent toujours sur les attentes d'vne mutation, ie ne le trouue point nouveau. Seulement m'esmerueille-ie, que quelque folastre de Rome n'ait fait iouer au sage Pasquin son rolle sur ce subiect. Il me souuient que Paule III. de la maison de Farnese, estant Cardinal de grand aage, por-

tant la teste courbe & vn bastõ en sa main, support de sa vieillesse, comme s'il eust esté sur le point de trousser bagage en l'autre monde, ayant esté sur cette opinion fait Pape, Pasquin le salua sur son auenement de cest eschantillõ,

A modo me videbitis. Mais quelques annees après se voyant frustré de son esperance, luy fit present de cest autre. *Cur discipulus iste non moritur?* La Papauté auoit rendu l'embompment & si ainsi le voulez, fait renaistre, ce grand Prelat. Nous deuons tous nous esjouir d'auoir vn Pape, non grandement vieil, plein de santé de corps, & d'esprit; Moyennant que son aage vegetene le prouoque aux armes & qu'il maintienne en pleine paix la Chrestienté, & son Estat. Autremét i'entrerois volontiers au party de ces souhaiteurs de Rome. A Dieu.

Paul III.

comme

salué par

Pasquin

venant à la

papauté.

Lestres du sieur de la Croix à Pasquier.



Ette cy n'est que pour accompagner vn Sonnet de Monseigneur de Monuerdun, que mon fils present porteur a charge de vous offrir de sa part, lequel il fit ces iours passez allant à la chasse, desorte que s'il y a quelque mot non conuenable, il aura tref-agreable, que vous y donniez l'œil, pour en faire après cõme il vous plaira. N'ayant tracé ce qui en est; que pour vous faire paroistre le desir qu'il a de vous honorer en toutes occasions. Et de moy le voulant en cette deuotion seconder, ie vous en enuoye vn autre de ma façon, non que ie

Ceste Lestre n'est que pour accompagner vn Sonnet.

412 LIVRE XVIII. DES LETTRES
le pense digne de trouuer place dedans vos œu-
ures ; mais affin que cognoissiez par effect de
combien ie suis, & seray tout le reste de ma vie,
vostre tres-humble, & plus obligé seruiteur ,
La Croix.

S O N N E T

De Messire Anne d'Vrfé, Conseiller d'E-
stat, sur les Recherches de M.
Pasquier.

Comme on voit le Printemps en sa saison nou-
uelle
De mille belles fleurs decorer les prez verds,
Et tant d'Astres rouler de mouuements diuers ,
Parer le Firmament de leur vifue estincelle.
Comme l'on voit orner vne ieune pucelle,
De mille doux attrails, subiect de tant de vers ,
Et la varieté, qui est en l'Vniuers,
Tesmoigner les beautez de la nature belle.
En ce Liure, Pasquier (Pasquier dont les escrits,
Sont par tout honorez, entre les beaux esprits)
Par mille beaux discours se rend inimitable.
Car Mercure & Pithon verserent tout leur mieux
Dans ces riches thresors, qu'il emprunte des Cieux,
Pour se rendre à iamais en la Terre admirable.

A N N E D' V R F É.

N E' D' V N F A R E.

SONNET

De la Croix, sur mesme subiect, finissant
par l'Anagramme du nom &
surnom d'Estiene
Pasquier.

LE Laboureur conduit ses cheuaux & ses beuz,
Pour les paistre au matin dedans les verds pas-
cages,
Et repeuz, vigoureux les met aux labourages,
Puis soulage leur peine en ses Pasquiers herbeuz.
Celuy qui sage veut d'un labeur curieux
Donner vie eternelle en tout aage à nos aages,
Doit chercher & se paistre aux ver fleuris herbages,
Dont Pasquier a dressé ce plan laborieux.
Tout son doctelabeur est un Pasquier fertile,
Un Pasquier sans broussaille, & un champ doux-
vile,
A ceux qui de ses fleurs, & fruiets se vont
paissans.
Qui cherche, & pour trouuer, comme Pasquier prend
peine,
Et le peut imiter, sa peine n'est pas vaine;
Le plus ieune aprenti avec PEINE ACQUIERT
SENS.

Rencontre sur le mesme Anagramme.

ESTIENNE PASQUIER.

PEINE AQVIERT SENS.

*Nul pain sans peine,
PEINE AQVIERT SENS,
Sens nous estreigne,
Et, comme Pasquier, rend puissans.*

A Messire Anne d'Urfé, Conseiller d'Estat.


*Remerci-
ment pour
le Sonnet
qu'il luy a-
uoit en-
uoyé.*

LE Seigneur de la Croix m'a par vostre commandement faict part d'un Sonnet, dont, ainsi qu'il m'escrit, auez voulu honorer mes Recherches, estât à la chasse. Ie ne sçay quelle prise vous feites lors. Bien diray-ie, qu'auez pris en moy, non vne beste, si en estes creu, ains vn personnage de merite. Et à vray dire, vos carmes m'ont esté vn charme, par lequel ie dirois volontiers; que m'auez tout transformé en vous, n'estoit que me hautloüant par vos vers d'une merueilleuse façon, ie crain que d'un vieillard non guieres sage, n'ayez faict vn fol enragé. Car la vieillesse n'a de soy-mesme que trop de pointes & aiguillons pour se perdre en ce subiect, sans y apporter nouueau precipice. D'une chose me console-ie, c'est que si ce malheur m'auenoit, ayant vostre noble nom d'Urfé quelque symbolization & rencontre auecques celui d'Or-

*Allusion du
nom d'Urfé
à Orphee.*

fé, ie veux croire, que comme par ses beaux vers il fit reuiure sa femme Euridice, & la retira des Enfers: aussi feriez vous par les vostres retrouver les sens esgarez à celuy qui desire estre, & demeurer vostre seruiteur. Auparauant i'auois quelque opiniõ de mes Recherches, telle qu'est celle d'un pere enuers ses enfans, par vne amitié naturelle qu'il leur porte: Mais maintenant i'en suis assésuré, & ne craindray qu'elles recoiuent vn desmenti de quelque plume que ce soit, estants assistees d'un si bon patron. A Dieu.

A Monsieur de la Croix.

 E vous remercie affectionnément des vers par vous faicts en mon honneur, en-semble de ceux que m'auuez enuoyez, de la part de monsieur de Mont-verdun, Seigneur que ie ne puis assez honorer, non seulement pour estre extraict de ceste ancienne & illustre maison d'Urfé en Forest, mais beaucoup plus, qu'aisné, ayant employé toute sa ieunesse aux armes pour le seruice du Roy son Maistre, souz grand titres, avec tres-heureux succez, il ait depuis voué le reste de ses ans au seruice de Dieu son grand Maistre, & espousé vne vie Ecclesiastique. Ce fût anciennement vne belle & honorable retraicte à quelques Senateurs de Rome, voire aux Empereurs mesmes apres auoir longuement

*Autre remerciement
à mesme fin.*

*Louanges
du Sieur
d'Urfé.*

*Retraicte
des affaires
heureuses.*

vacqué au public, de se cōfiner en vne vie priuée des champs, eslongnée des trauerses du monde; mais la siéne me semble beaucoup plus loüable, d'auoir eschangé les armes temporelles aux spirituelles, dont il faiët aujourd'huy professiō, & luy ay beaucoup d'obligation, que dedans son loisir, il se soit à si bonnes enseignes souuenu de moy. Ses vers sont d'vne inuention merueilleusemēt releuée, en faueur de mes Recherches: Les vostres d'vne belle & signalee recherche, qui ne se peut approprier qu'à Pasquier; nō seulement selon le commun vsage de vostre païs; mais aussi pour la rencōtre de l'Annagramme. De changer quelque chose du sien, ie ne suis du nombre de ceux qui sont ingenieux sur les œuures d'autrui, ains me suffit de me tenir clos, & couuert en ce qui est du mien. Ioint que ie trouue son petit ouurage accompli. D'ailleurs, comme trouueroy-je à redire aux vers de celuy qui ne trouue rien à redire en moy? Brief, s'il y a quelque chose à redire, c'est qu'il doit tracer d'vne trace generale ce qu'il a tracé de moy. Me recognoissant beaucoup de plus foible alloy, qu'il ne me pleuit. Tres-glorieux toutefois, qu'il m'ait celebré par sa plume, soit que ie doiue cela à son iugement, ou à vne bonne volonté qu'il me vueille d'oresnauant vouër. Car quant à vous, ie sçay que dés pieça me faiêtes cest honneur de m'aimer. A Dieu.

Lettres de Messire Honoré d'Urfé, Comte de Chasteau-neuf, à Pasquier.

E vous eussé moy mesme porté ce Liure, *Le Seigneur d'Urfé s'excuse de ce qu'il ne luy a pas porté son Liure d'Astree luy mesme.* qu'avez desiré de moy, si ie n'eussé eu peur de rougir en le vous donnant. Que si me demandez, d'où procede ceste honte, ie vous diray que c'est de vous & de moy; Ceste Bergerie que ie vous enuoye n'est veritablement que l'histoire de ma ieunesse, sous la personne de qui i'ay représenté les diuerfes passions, ou plustost follies, qui m'ont tourmenté l'espace de cinq ou six ans. Et quoy que ces furieuses tempestes *Jeunesse du Seigneur d'Urfé, & sa retraite.* soient cessées, & que Dieu mercy, ie iouïsse à ceste heure d'autant de calme, qu'autrefois i'ay esté incapable d'en auoir, si ne laisse-je d'aprehender qu'un si iuste estimateur de toutes choses, comme est ce grand Pasquier, voyant le commencement de mon aage si agité de troubles & orages (pour ne dire vn esprit plein de folie en sa ieunesse) ne face vn sinistre iugemét de moy, & de ce que ie puis estre deuenu. Car si le Printemps donne cognoissance de l'arriere saison, quel iugement scauroit-on faire par ce premier aage, qui ne soit desauantageux pour celuy où ie suis? Que si l'amitié prend la principale, & plus seure origine de la bonne opinion, n'est-ce pas vne grande imprudence à moy, de vous mettre deuant les yeux le tesmoignage du peu que ie vaux? Et quoy que ie sçache que les loix de la preud'homme obligent tout homme de bien de monstrer à celuy qu'il veut auoir pour amy,

Reglens table qui doit estre obseruee en l'amitie.

non seulement le vilage, mais le cœur, & toutes les intentions à nud, & sans reténir vn seul reply en son Ame ; si est-ce que ie n'ignore pas aussi, que chacun est obligé de cacher ses propres imperfections. Mais comment ne rougiray-ie point, voyant ces escrits foibles & mal polis de ma première ieunesse estre prests de recevoir la Censure de celuy qui est redouté par les plus doctes de nostre aage, & de qui les Recherches sont si exactes, qu'il n'y a que luy seul qui puisse soustenir ses propres coups ? Ce sont doncques ces considerations qui m'ont empêché d'estre porteur de ce Liure. Car encores que la pensée face presque en moy le mesme effet que feroient les yeux, si ay-ie esleu de rougir plustost tout seul qu'en si bonne compaignie. A Dieu.

*Responce de Pasquier au Seigneur Comte de
Chasteau-neuf.*

*Il remercie
le Seigneur
d'Vrse de
son Liure,
& luy en
donne vn
iugement
fort aduā-
tageux.*

Voy ? Vous n'avez doncques pas voulu par vos mains me faire part de vostre beau Liure d'Astree, craignant que ie ne vous veisse rougir pour estre l'image de vos ieunes Amours, que vous appelez Folies ? Prenez garde, ie vous supplie, que poussé d'un sage instinct nel'ayez fait affin de ne me voir rougir le receuant. Car ie vous puis dire, comme chose tres-vraye, qu'à la première ouuerture du Liure, lisant vne infinité de beaux & riches traits sur la description de vostre pais de Forest, j'ay esté surpris d'une telle honte, qu'aussi tost ie

me suis condamné de me blotir dedans les Forests, & mesliures de mener vie solitaire, comme Hermites, pour n'estre vus. Mes Enfans (leur ay ie dit) il est meshuy temps que sonniôs la retraite, nous sommes d'un autre monde: ce ie ne sçay quoy qui donne la vie aux liures est ternity dedans ma vieillesse: Et à peu dire, le temps qui court maintenant est reuestu de tout autre pareure que le nostre. Et me faisant de cette façon mon procès & à mesliures, voycy le iugement que j'ay fait du vostre. Premièrement ie trouue l'Economie generale d'une merueilleuse bienfiance: Car vous estant proposé de celebrer sous noms couuerts plusieurs Seigneurs, Dames, & anciennes familles de vostre pais de Forest, auez sur la rencontre de ce nom, fait entrer en ieu sur l'eschaffaut, Nymphes, Bergers, & Bergeres, subiect conuenable aux bois & Forests. Et au regard du particulier qui concerne vos Amours, en auez dextrement estalé l'histoire, que ie veux allegorizer. Vous me direz parauenture, qu'en cecy il y aura du vieil lard en moy. Si ie le fay, c'est vne leçon que j'ay apriee de saint Paul, quand il nous enseigne que l'histoire d'Ismaël né d'Abraham, & de la chambriere, representoit le vieil Testament, & celle d'Isaac, enfant legitime, le nouveau. En l'histoire de vos Amours, ie voy vn Celadon (qui estes vous mesmes) demesurément esperdu en l'amour de la belle Astree, se laisser emporter à la mercy de vostre fleuve Lignon, où apres auoir beu beaucoup d'eaux, en fin parles ondes

Plusieurs familles & gens de marque celebrent en l'Astree du Seigneur d'Yrfe.

Ismael represente le vieil Testament, & Isaac le nouveau.

ietré sur le bord, est accueilly par la Nymphe Galatee, qui donne ordre de le faire porter en sa cabane, où elle deuient amoureuse de luy.

*Allegories
tres-belles
sur l'histo-
ire d'Astree*


Quant à mon sens allegoric, ie veux croire, & le croyant iene seray desaiuoué, que cette belle Astree dont estiez enamouré, sont les belles Conceptions par vous empruntees des Astres, pour lesquelles representer, auez beu des eaux non de vostre Lignon, ains du Parnasse transformé en Lignon: Qui a esté cause, que non pas vne Galatee, ains la France, anciennement appelée Gaule, & les habitants, tantost Gaulois, tantost Galates, vous chérit, embrasse, & honore vniquemét, & d'une mesme deuotiô vous baignerez dedans la Fontaine des Muses. Quel sera le succès de vos amours enuers Astree, & de Galatee enuers vous, ie ne l'ay encores leu: mais pour le regard de mon sens allegoric, ie m'assure que tant & si longuement que viurez, vous serez amoureux de vos belles Conceptions, & la France amoureuse de vous.

Conclusion, ie trouue tout ce que i'ay leu de vostre Liure, richement beau, & vos Lettres de pareille estoffe; fors en quatre mots: quand par vne surabondance d'amitié, vous m'appellez, *Le grand Pasquier*, & vos ieunes amours *Folie*. Rayez les, ie vous prie, de vostre memoire. Car pour le regard de Pasquier, s'il y a quelque grandeur en luy, c'est que bon iuge de loy, & balançant ses actions à leur vray pois, il reconnoist sans se flater la petitesse de son esprit. Et quant à vos ieunes Folies, si i'en suis creu, c'est vne grande sagesse au ieune homme d'estre

*Quel iuge-
ment M.
Pasquier
fait de soy-
mesme.*

amoureux, moyennant que ce soit en vn lieu *C'est sage-
honeste. Celuy qui dedás son printemps, pour se a vn ieun-
ne homme
d'estre A-
moureux.*
penſer estre plus sage que son aage, s'en veut
exempter, trouue dedans son Esté, vn Hyuer.
Au contraire, tous bons esprits doiuent, des
fleurs de leur ieunesse allambiquer vn amour,
qui se tourne avec le temps en vne noble ambi-
tion, dont ils recueillent diuers fruits, qui plus,
qui moins. A Dieu.

*A Monsieur de Neufchel, Cheualier d'honneur
de Madamela Duchesse de Nemours.*

 Amais mort ne fut plus forte, plus sage, *Recit au
long de la
mort du
feu Duc de
Nemours.*
& plus Chrestienne que celle de feu mô-
sieur le Duc de Nemours, qui doit estre
vne grande consolation à Madame sa mere,
vostre bonne maistresse, au milieu de sa nou-
uelle affliction. Il auoit esté deux fois prison-
nier; l'vne en la ville de Blois, par le comman-
dement du feu Roy sur le commencement de *Qui fut
deux fois
prisonnier.*
nos derniers troubles; l'autre en la ville de Lyô,
sur la fin, sous le regne qui est à present: & de
l'vne & l'autre prison il s'estoit euadé par deux
artifices admirables: Mais quand il luy a esté
question de sortir de cette prison corporelle,
iamais Seigneur de quelque qualité qu'il feust,
n'aporta tât de magnanimité en son fait. Chose *Sa mort
magnani-
me.*
dont j'ay receu certain aduis par l'vn de ses
principaux Gentishommes, qui l'assista en toute
sa maladie, & specialement comme il voulut
rendre l'Ame à Dieu. Je vous veux donc icy re-

*Ses der-
niers pro-
pos.*

citer les auantpropos de sa mort. Estant enuironné de quelques siens plus fideles seruiteurs qui fondonnent en larmes: Il est vray (leur dit il) qu'au commencement de ma maladie, ie n'estois moy mesme esmeu à pitié, recognoissant le duc de Nemours plein de tout ce qui pouuoit plaire au monde, estimé, honoré, redouté: mais voyât qu'en toute saison il faut estre prest de partir, & quitter ces mondanitez, ie louë Dieu de l'election qu'il a faite de cette mort en moy, aimant mieux que ce soit dans mon liët, pour me reconcilier à ma cōscience, que d'estre tué en vne bataille. Laissons cette gloire à part, d'y mourir, pour nous signaler d'auantage. Il vaut mieux que ce soit d'une fleur, que de la main d'un soldat; car au fort en cette derniere sorte, quelque principauté qui reside en nous, c'est estre inferieur à un simple homme.

*La grande
amitié en-
uers ses
seruiteurs.*

Et lors se tournant vers les seruiteurs, à l'un touchant en la main, & ramenteuant à l'autre la particuliere affection qu'il luy portoit: Dieu me soit à tefmoin (leur dit il) mes amis, il n'y a chose au monde que ie laisse plus à regret que vous: mais il vous demeure un autre moy mesme, qui en toute chose fera mon heritier, & particulièrement de ma bonne volonté. Je vous supplie, en ma consideration, luy ceder l'affection que m'avez fait paroistre, & ie m'affieure que receurez de luy autant de contentement que pouuiez esperer de moy. J'ay maintenant les deux choses que j'ay le plus desiré au monde, de me voir mourir plein de sens, & dire à Dieu à mon frere. Vray qu'il me reste encores

*Il a à sa
mort ce
qu'il auoit
le plus de-
siré.*

le desir de voir Madame nostre mere, luy baïser les mains, & demander sa benediction : Mais puis qu'il ne m'est permis, ie vous supplie, mon frere, la receuoir d'elle pour moy : & la supplier treshumblement de ma part, que l'amitié qu'elle m'a fait paroistre, reuiue en vous avec celle qu'elle vous porte. Et que de vous elle recoïue aussi les seruices auxquels mon deuoir m'obligeoit.

Et lors se tournant au Pere Esprit, Capucin, qui le consoloit, luy demanda si sa fin estoit proche, lequel ayant respondu que non : Aussi vaut il mieux (dit il) auoir du temps de reste, que s'il nous en manquoit vn moment. I'ay pensé estre autresfois pres de ma mort, comme ie me voy maintenant : & la mesme priere que iete fis, ô mon Dieu, ie tela fais encores, qui est, qu'il te plaise quãd mon Ame sortira de ce mien corps, la vouloir receuoir en ton saint Paradis.

*Belle priere
sur sa fin.*

Comme il proferoit ces paroles, vne veinne s'ouurit dedans luy, de maniere qu'il vomit vn grand flux de sang par la bouche, voire par les yeux mesmes : Et adonc il demanda si nostre Seigneur Iesus-Christ n'estoit pas mort en saignant. A quoy luy estant respondu, Qu'ouy ; il repartit en cettte façon : Puis qu'il plaist à Dieu d'honorer ma fin de quelque ressemblance de la sienne, prions le donc, que tout ainsi qu'il a respandu son sang pour lauer les fautes d'autrui, qu'il luy plaise que celui que ie respands au-

*Il vomit le
sang par la
bouche &
par les
yeux.*

iourduy, puisse lauer les miennes, non par mon merite, mais par celuy de sa passion.

Puis adressant sa parole vers son frere : Vous sçavez, (luy fit-il) mon frere, de quel lieu vous estes extraict, & quels ancestres nos pere & mere nous ont laissez; ie vous prie qu'il demeure à tous ceux qui vous suruiuent, vne belle memoire de vostre nom, plustost que de grands biens, Terres & Seigneuries. Ces paroles ainsi proferees, il monstra combien il auoit son Ame tendue au Ciel; Par ce que lors il y eut quelqu'un qui luy dit; qu'il y auoit des remedes de paroles pour estancher ce grand flux de sang; Non (dit-il) ie ne me veux ayder de tels remedes. Car par vostre bel aduis, s'il n'estoit point de forciers au monde, le Duc de Nemours ne viuroit donc plus. Vn autre rechargé, qu'il cognoissoit vn Medecin Huguenot, qui auoit des receptes tres-certaines pour ce mal. Laissez moy (luy respondit-il) mourir au repos de ma conscience. La mort me sera plus agreable, que la vie que me promettez de la part d'un tel Medecin : Puisqu'il plaist à Dieu que ie meure, ie suis resolu à toutes ses volontez.

*Il ne veut
laisser e-
stancher
son sang par
paroles.*

*Ne se veut
seruir
d'un Mede-
cin Hugue-
not.*

*Il rend
l'Ame.*

Ainsi mesnageant en bons & vertueux discours le peu qui luy restoit de sa vie, ce Prince rendit l'Ame à Dieu, au milieu de ses Gentilshommes, les vns ioyeux, les autres larmoyants, selon le plus, ou le moins de forces d'esprit, qui estoit en eux : Mais generalement louants Dieu, de voir vne si belle fin en celuy qui auoit

D'ESTIENNE PASQUIER. 425
eu des volonteز merueilleusement absoluës
pendant la vogue. Qui est vne grande con-
solation à tous ceux qui luy ont appartenu.
A Dieu.

A Mademoiselle de Bourgon.

Estois dés pieça aduerty de l'accident qui *Il la console*
vous est aduenu en la mort de feu mon- *sur la mort*
sieur vostre mary. Ioint que dés ceste ville, *de son ma-*
auant son partemétie preuoyoy la maladie de- *ry, & luy*
uoir prendre telle fin qu'elle a faicte. D'une *donne son*
chose me consolé-ic au milieu de ceste afflictio, *aduis sur ce*
que Dieu vous ostant le corps, vous a conser- *faire quant*
ué les biens. Je m'assure qu'estes si sage, que *aux études*
auez des deniers de son Estat, acquitté les deb- *de son fils.*
tes, auxquelles vous auoit plongé ce malheu-
reux procez dont auez eu telle illuë que souhai-
tiez. C'est vn ver qui rongeroit à l'aue-
nir, & vous, & vostre petit mignon, sur lequel
iettez toutes vos esperances, non sans cause,
estant doié en son bas aage de tant de bonnes
parties, que ce vous seroit grande conscience
de les laisser tomber en friche, par faute de
les cultiuer. Cecy, à ce que i'ay recueilly de vos
lettres, vous faict auioird'huy me demander
aduis, si deuez dorenaunt vous venir habi-
tuer en ceste ville, pour le faire estudier. Grand
point certes, & à vray dire, vn faict d'estat
pour vostre maison, auquel de quelque costé
que ieme tourne, ie tiens le loup par les oreil-
les. Car soit que ie vous conseille le Pour, ou
le Contre, si le succez de vos affaires vous ar-

riue cy-apres mal à propos, vous l'imputerez à celui qui vous en aura donné le conseil. Et neantmoins pour vous dire à cœur ouuert, ce que i'en pense; si ie me flatte, & que comme l'asquier ie vous fay responce, ne doutez que ie feray pour le party de Paris. Car par ce moyen i'auray cest heur & honneur de iouir de vostre presence. Mais si comme celui qui desire plus vostre bien & contentement que le sien, ie suis contraint de changer d'aduis. Premièrement ie considere l'habitude de vostre corps, que i'ay obseruee tant qu'avez esté pardeçà. Et croy que l'air de paris ne vous est si aisé à digerer, que celui auquel avez pris naissance. D'ailleurs estant aujourd'huy sur le vostre, en vne belle & riche maison, vous vivez dedans vn Paradis terrestre à peu de cousts, si ie ne m'abuze. Et si les entreueuës des Gentilshommes vos voisins vous tournent à charge, vostre basse-court vous doit seruir de Manne. Estimant que le reuenue de Bourgon peut subuenir à ce desfroy, si non du tout, au moins de la plus grande partie, & que pouuez du demeurant de vos grands biens faire espargne. Dedans Paris, les compaignies ne vous feront à telle charge, mais pour cōtre poids, la despenſe y est beaucoup plus grande qu'aux champs; mal logee, & encore en vn loüage ingrat de maison, despendant de la volonté d'un propriétaire indiscret. Et pendant cela vostre bien sera mesnagé sans le controle de vos yeux, qui n'est pas vn petit deschet. Dauantage, ie fay grande doute, si la pre-

*Incommo-
ditez à ceux
qui demeu-
rent à Paris.*

sence d'une mere est requise pour l'advancement des estudes de son enfant. Qui est un mestier auquel elle ne fit iamais son apprentissage. Mesmes que l'on sçait avec quelle indulgence une mere d'un fils unique conduit en ce subiect ses opinions. Toutes ces particularitez me passant par l'entendement, ie demeure en ce propos ferme & stable, que devez vous fermer en vostre maison, & envoyer vostre fils en ceste ville, sous la conduite d'un honneste Precepteur à frais modestes. En quoy ie vous promets tous les bons offices que pouuez souhaiter d'un amy. C'est une medecine qui vous sera fascheuse à prendre, & par aventure à celuy mesmes qui la vous ordonne, pour se priuer par ce moyé de vostre presence: Mais vous aimant pour l'amour de vous, non de moy, ie penleroie forfaire contre mon deuoir, si ie vous conseilloyais autrement.

Quant à ce que desirez sçavoir, comme vont les affaires de ma maison, ie vous diray, que graces à Dieu, ie me porte bien, comme celuy qui ay despoüillé de moy toute avarice, & ambition, depuis que ie me suis remis de mon estat d'Advocat du Roy sur mon fils aîné. Vray que i'ay senty une mesme maladie que vous, en ma famille, ayant perdu mon fils de la Ferlandiere, au mois d'Octobre dernier, avec lequel ie faisois estat de passer désormais tous mes Estez aux champs. Voila comme dieu contrebalance nos contentements par des afflictions, afin que demeurions tousiours en nous mesmes sans nous oublier. Sur ce mot d'oublier, ie mettray fin à la

présente, vous priant de vous ramentenir par vos lettres à celuy qui est & desiré demeurer à iamais, vostre affectionné seruiteur & amy. A Dieu. De Paris ce 15. Iuillet 1605.

*A Monsieur Noyau, Procureur du Roy en l'Election
& Grenier à sel de Paris.*

*Que les pères ne doi-
uent estre
sous la cu-
ratelle de
leurs en-
fants.*

*Les enfants
ne doiuent
controllier
leurs pères
au mani-
ement de
leurs biens.*

RAyez, ie vous prie, de vos papiers, la sagesse de ces sots enfans, qui veulent lier les mains à leurs peres & meres, pour l'ancienneté de leurs aages, & briguent leur curatelle en iustice. Combien que ce soit vne belle proposition, voire des plus belles qui se puissent traiter, qu'il ne nous doit estre permis d'abuser de nos biens au preiudice du public, qui a interest pour l'exemple à la sage conduite de nos mesnages particuliers : toutesfois il ne faut aisément permettre à l'enfant d'abuser de cette proposition au desauantage de ceux qui l'ont mis au monde. Bien scay ie, que la longueur de nos ans nous oste de fois à autres quelque chose des forces & communes fonctions de nos esprits : Mais que pour cela il faille interdire le pere, & l'exposer sous la puissance de son fils, nō seulement ie ne le pense, ains au contraire ie croy que cette longue ancienneté est la cause pour laquelle il le faut gratifier, fauorizer & maintenir en la pleine administration de ses biens. Par ce que tel aage pour sa foiblesse tōbe aisément au mespris de ceux qui par obligatiō naturelle nous doiuent meilleur traitement. Et si à leur instigation & poursuite le pere estoit

interdit, vous luy osteriez la puissance que la loy luy donne, d'exhereder ses enfans ingrats & malgisants en son endroit, principal retenail de leur obeissance. Et à peu dire, iamais sentence ne fut plus digne que celle de l'Empereur Iustinian, quand il dit, que la loy rougissoit & auoit honte de donner vn enfant à son pere, pour estre reformatueur de ses actions. Le voy dedans Rome outre les mineurs de vingt cinq ans (que nous pouuons en cette France appeller moindre d'ans) il y auoit deux especes de gens, ausquels estoit defendu l'administration & alienatiõ de leurs biens: Le Furieux, & le prodigue. Au premier, par la seule loy de nature, sans que l'interuention du Iuge y fust requise; Au second par la main du Magistrat, avec connoissance de cause. I'adiousteray, qu'au Furieux l'enfant pouuoit estre baillé pour curateur, pour l'alteration de son cerueau: Mais quant au Prodigue, vous ne trouuerez point que l'on obseruast le semblable. Et pourquoy donc? D'autant que combien qu'il fust estimé furieux au maniment de son bien, toutefois en tout le demeurant de ses œuvres, il n'estoit esloigné du sens commun; & luy baillant son fils pour curateur, c'eust esté d'un sage en faire un fol, & d'un fol un enragé tout à fait, se voyant maistrisé de celuy qui par obligation de nature luy deuoit toute obeissance. Et cela mesmes est obserué en nostre France par un bel emprût que nous auons fait du Romain. Ie ne dy pas, que si le pere estoit reduit au rāg d'efface par vne longue ancienneté de ses ans, tellemēt

Dist notable de l'Empereur Iustinian.

Deux sortes de gens à qui estoit defendue l'administration & alienation de leurs biens.

qu'il ne peust discerner le bis d'auec le blanc, en ce cas son fils ne luy deult estre baillé pour curateur, tout ainsi comme au Furieux: Mais autrement, l'enfant contestant la curatelle, manque de iugement, & faudroit si i'en estois creu, bailler vn curateur à luy mesmes, quelque sagesse dont il face profession. A Dieu.

A Monsieur de Sainte Marthe, Tresorier de France en la Generalité de Poitou.

*Il luy dit
quel iuge-
ment il
fait de ses
Eloges, &
l'aduerit
comment il
les doit
manier.*



E pensez pas, ie vous prie, que le iugement par moy fait sur vos Eloges, ait esté emprunte de l'ancienne amitié que ie vous ay vouee, ains de la verité. *Amicus Plato, amicus Socrates, amica magis veritas.* Et suis treu-aise de la continuation que proiettez en l'honneur des grands Guerriers. Vous pratiquerez en cecy le contraire des Monarchies, qui prennent leurs commencemens par les armes, & fins par les lettres: Vous au contraire, aurez commencé vostre œuvre par les lettres, & finy par les armes. Car quāt à ce que desirez scauoir de moy, qui sont ceux que i'estime plus dignes, il me semble, sauf vostre meilleur aduis, que me deuez enuoyer vostre liste, affin que ie vous die selon mon petit iugement, ceux qui deuront passer à la monstre, & les autres qu'aurez oublié, si tant est que ie m'en puissle resouuenir. D'une chose sans plus vous prie-ic, de ne vous amuser point tant au nombre, qu'au poids. Le malheur est, qu'en flatant nos plumes, ne les pouuons oster du papier. Et sur tout ie souhaite

qu'estudiez plus au contentement de vostre esprit, que des autres, lesquels par entremeteurs & parreins seront tref-ailes d'érichir de réputation leurs familles aux despés de vostre plume. *Jugement*
 Quand nostre Ronfard escriuit ses premieres *des amours*
 Amours, sous le nom de sa Cassandre, si i'en suis *de Ronfard.*
 creu, il se rédit inimitable: Par ce qu'il n'auoit
 autre obiect que de se contenter soy mesmes.
 Mais lors que sous les noms de Marie & Heleine,
 il se proposa de complaire aux Courtisans,
 il me semble que ie ne ly plus Ronfard, le lisant.
 Adioustez qu'en matiere d'Epigrammes, il est
 permis d'y en mesler de mauuais avec les bons,
 si vous croyez Martial.

Sunt bona (dit il) sunt quedam mediocria, sunt mala plura,

Qua legishic, aliter non fit, Anite, Liber.

Et moy par forme de commentaire sur ce distique au troisieme liure de mes Epigrammes le
 voulus renuier sur luy de cette façon.

Nesciteant nauis nostri fortasse libelli,

Pro vetere hortatur Paulus amicitia.

Seligam ut à prauis meliora Epigrammata, tutus,

Qualibet inde liber possit utire via.

Pauli praescripto non pareo, nempe necesse est,

Omnia quo placeant, displiceant aliqua.

Mais aux Eloges, c'est tout vne autre leçon,
 pour estre seulement dediez à la cōmemoratiō
 des personnages de marque: Tellement que si
 nous y en mettons quelques vns de foible al-
 loy, leurs vies desmentent nostre titre. Ie ne
 veux pas dire que soyez tombé en cest accessoi-
 re. Seulement vous diray ie, que le frontispice,

432 LIV. XVIII. DES LET. D'EST. PASQ.
de vostre œuvre est en faueur des gés de Lettres
qui se sont rendus recommandables par leurs
Liures, ou singuliere erudition : & non de ceux
lesquels portants la robbe longue ont tenu
grand rang, selon la diuersité de leurs charges.
Prenez garde, ie vous prie, si tous vos Eloges
correspondent à vostre titre : Et neantmoins
encores que l'estoffe en quelques vns ne soit
proprement de vostre subiect , toutesfois
vous luy baillez si belle façon , qu'elle couure
tout le defect de la piece. Vous prendrez ce
petit aduis de moy, comme de la part d'un amy.
A Dieu.

LE DIX-





L E

DIXNEVFIESME

LIVRE DES LETTRES

D'ESTIENNE PASQUIER.

*A Messire Edouart Molé, Conseiller d'Estat en
la grande Chambre de Parlement
de Paris.*

ON dit qu'estes sur le poinct d'ouvir *Il disours*
la Mercuriale au Parlement. Dieu *sur le*
vueille qu'elle ne ressemble le Mercu- *us et des*
re. Lequel mis en œuvre avec autres metaux *Mercuria-*
sert infiniment pour les assouplir, autrement *les*
se tourne en fumee. Entre tous les actes que
representez en ce grand theatre de France, ie
n'en trouue point de si solénel que cestuy. Que *Naturel*
vous qui estes destinez pour donner la loy à au- *du Mercu-*
truy, aprenez de la vous donner à vous mesmes. *re.*
Et d'autant qu'il est plus solemnel, aussi en esti-
mé-jel'exécution plus difficile, soit de la part de
ceux auxquels par la prerogative de leurs Estats
apartiét de faire les remonstrances, ou des autres
pour lesquels elles sont faictes. Les faictes vous
en general? pardonnez vous aux noms des per-

sonnes, pour toucher seulement les vices? L'exhortation en est froide. Chacun au partir de là se donne beau jeu, se persuadant que le défaut qui est en luy demeure couuert, pour n'auoir esté descouuert qu'en termes generaux. En touchez vous l'un des vostres par son nom, ou par remarques qui parlent sans le nommer? Vous vous faictes ennemy de celuy que voulez reconcilier à soy. Quiconque est ennemy formel des vices, se rend par mesme moyen ennemy capital des hommes: Et quand ie luy, que Caton le vieil fut cinquante fois accusé deuant le peuple Romain; & autant de fois absouz, luy qui d'ailleurs estoit l'un des plus preud'hommes. qui fust dedans la ville de Rome (car il n'y a Seigneur que Tite Liue honore en toute son histoire avec si honorable Eloge que cestuy) ie l'impute aux inimitiez qu'il s'estoit acquises pendant sa charge de Censeur, laquelle il executa avec telle seuerité, que depuis la posterité luy donna entre tous les autres cest Epithete de Censeur. Choisissez donc, ou le general, ou le particulier en vostre exhortation, il y a de tous costez des espines. Mais encores crain-je bien plus, que vos remonstrances ne soient vaines; & que tout ainsi que le Mercure dont ie vous ay cy dessus parlé, s'esuanoïit en fumee à faute de trouuer subiet; aussi que vos Mercuriales soyent paroles emportees du vent. D'autant que ce que vous y faites est par forme de conference amiable, qui demeure sans effect, pour n'estre accompagnée d'une animaduersion exemplaire. Il n'est pas qu'en nostre Eglise, qui n'vse de

*Caton le
vieil accusé
se cinquante
fois, & absou-
râit absous.*

*D'où ap-
pelle Censeur*

mainmise sur nos corps, on n'employe le bras
 seculier contre celuy qui ne tient compte d'o-
 beir aux censures Ecclesiastiques. C'est pour-
 quoy en l'Estat du Censeur Romain, la puissance *La Cen-*
 estoit telle, que trouuant vn Seigneur mal re- *sure des*
 glé de meurs, on le pouuoit non seulement su- *Romains*
 pendre pour vn temps de l'exercice de sa char- *de quelle*
 ge, ains luy defendre à l'auenir l'entree du Se- *authorité.*
 nat. Comme nous lisons que le mesme Caton
 fit à sept Senateurs, entre lesquels fut vn Lucius *L. Quin-*
 Quintius, qui auoit esté autresfois Consul, & *tus home*
 estoit frere de ce grand Titus Quintius, qui lors *Consulaire*
 auoit fraichement reduit toute la Grece sous *interdit du*
 la puissance des Romains : Toute fois ny la me- *Senat par*
 moire de sa dignité consulaire, ny la faueur des *Caton*
 bons & agreables seruices de son frere, ne le *Censeur.*
 peurent guarentir de cette honte: Et estoit
 dauantage permis au Censeur de publier par-
 my le peuple des manifestes portans les causes
 de la rigueur par luy exercee contre vns & au-
 tres. Nos anciennes ordonnances n'y ont ap- *Les Mer-*
 porté cette seuerité, aussi ne r'apportez vous *curiales*
 tel profit de vos Mercuriales que le Romain *pourquoy*
 fit de ses Césures. L'amour que chacun de nous *de peu*
 se porte en son particulier, chastouille tellemēt *d'effect.*
 nos esprits, que ne voulons aisément rendre à la
 raison l'hommage que luy deuons, si le Magi-
 strat n'y interpose à bonnes enseignes son au-
 thorité. C'est gaster, & non guerir vne playe,
 quand nous la flacons. Croyez que si vous
 autres Messieurs par vn bon enclin de na-
 ture n'estes les premiers Iuges de vous me-
 mes, vos Mercuriales, ne produiront pas

grands miracles en vous censurant. Quelqu'un qui pourra auoir communication de cette Lettre par vos mains, pourra dire que ie contrefais le Censeur, & que ie veux par vne sottise outre-cuidance mercurier vos Mercuriales. Ià à Dieu ne plaiste, que ie sois si mal aduisé : Mais si mes souhaits pouuoient reussir, ie desirerois qu'au lieu de faire perdre quelquefois six ou sept semaines de temps aux pauues parties en faisant le procez à l'un des vostres, i'eusse veu en vne Mercuriale, pour y obuier, d'ôner sur les doigts à celuy qui par opinion commune seroit estimé maluerfer en son estat, & dont la Cour auroit eu quelques aperceuances par ses deportemens. Les grandes fumées couuēt ordinairement quelque feu. Et nul n'est estimé par la voix commune du peuple, homme de bien, ou meschant, qu'il n'en soit quelque chose. Non que ie desirasse en luy vne punition de corps (il y faudroit en ce cas plus de façon) mais bien que par vn admonestement fraternel, il fust prié en pleine assemblée de se desfaire de son estat, & que ceste priere publique portast coup de necessité authorizee par le Prince. Cela fut cause à mon iugement, que sous le regne de Charles VI. les Presidents de la grand' Chambre obtindrent Lettres Patentes du Roy, par lesquelles il leur permettoit de corriger & ôster tous les Conseillers qu'ils trouueroient malignans, auxquelles par Arrest du 17. Feurier 1405. il ne fut obtemperé. Mais comme les Presidents sagement se furent bien donnez garde d'en requerir l'en-

*Comment
il desire
que les
Mercuriales
soient
exercees.*

terinement, ains eussent esté les Lettres présentées comme prouenant du propre mouuement du Roy, par forme d'Edict, pour estre verifiees, aussi la Cour d'une mesme sagesse ne mit pas, qu'elles eussent esté par elle retuzees, ains que elle prioit le Roy de la tenir pour excusée : Parce qu'en les enterinant, c'eust esté introduire vne Oligarchie dedans vne Aristocratie. Il n'y a chose si bien inuétée, qui ne soit accompagnée de son inconuenient.

Quoy doncques ? puisque la Mercuriale ne produit les effectz pour lesquels elle fut introduite, nous faut il auoir recours aux procez extraordinaires ? Ceste medecine est fort dure à prendre, mesmes qu'il court vn bruiet commun entre nous, que vous ataquant au particulier, vous offensez le corps de la Cour, & faites qu'il soit vilipendé par le peuple. Chose qui se tourne au grand dommage du public. Opinion qui me semble grandement erronée. Car tout ainsi qu'en la compagnie de nostre Seigneur Iesus-Christ, il y auoit douze Apostres, qui representoient son Senat, dedans lequel se trouua vn Iudas, premier Iuge & executeur de sa condamnation à la veuë de tous les Iuifs, ny pour cela ceste petite compagnie ne descheut, ny d'autorité, ny de reputation en son Apostolat: Aussi estant malaisé qu'en vne Cour de Parlement il n'y ait quelquefois des Iudas, mais il ne sera trouué mauuais, ains tres-louable d'en faire vne punition: Comme aussi est ce la verité que nos ancestres ne s'elpargnerent aux occasions qui se presenterent pour cest ef-

*Vn Iudas
entre les
Apostres.*

*Punitions
exemplaires
au Parle-
ment.*

fect, vn maistre Guillaume Banchety, Rapporteur aux Enquestes, priué de son Estat pour auoir reuelé les secrets de la Cour, & pris argét à cette fin: Vn Messire Adam de Houdam portant titre de Cheualier & Conseiller, auoir esté pendu & estranglé par Arrest de l'vnziesme Iuillet 1447. pour auoir enregistré la deposition de quatre tesmoins de ce qu'ils n'auoient déposé. Et lors on n'y apportoit point tant de façons dedans les Registres, comme l'on a fait depuis. Celuy pour lequel ie les voy auoir esté d'vne bien longue ancienneté pratiquées, fut en maistre Claude Chauoureux Conseiller; auquel fut fait & parfaict son procès en la Cour de Parlement, & ayant esté par Arrest du 23. Decembre 1496. condamné, le lendemain vestu de sa robe d'escarlata, son chaperon fourré dessus les espauls, estant à genoux & nue teste, en presence de toute la Cour, & toutes les Chambres assemblees, les sieges haut & bas remplis, son Arrest luy fut prononcé par Messire Iaques de la Vacquerie, Cheualier & premier President, portant que pour les faussetez par luy commises, subornations de Notaires & de tesmoins, touchant l'Euesché de Xaintes, desquelles il auoit esté conuaincu, il estoit priué de son office de Cōseiller, & déclaré indigne de tenir offices Royaux & Estats de Iudicature. Et apres l'Arrest prononcé, fut par les Huissiers de la Cour conduit sur la pierre de Marbre de la Cour du Palais, & illec despouillé de sa robe d'escarlatta, luy fut pareillement osté son chaperon, & sa ceinture; il fut ramené nuds pieds

*Arrest con-
tre Clau-
de Chau-
oureux
Conseiller.*

*Despouillé
des orne-
ments de
Iudicature.*

& nue teste, en l'Audience de la Cour, tenant vne torche ardente de quatre liures, à genoux, *Fait amende honorable* fit amende honorable *prout in criminali* (porte le Registre) & cria mercy à Dieu, au Roy, & à Iustice, & aux parties interessées: & fut la Note de la faulx procuratiō dont estoit faite mentiō au procès, laceree. Ce fait, fut par les Huissiers ramené en la Cour du Palais, & liuré au maître des hautes œuvres: Qui le mit dedans vne charrette, & conduisit par deuant le Chastelet, *Mis au Pillory.* où il fit sō cry, & de là au Pillori, & tourné trois tours: Et en apres luy apposa vne fleur de Lis ardente au front. Puis descendu & conduit *Fleur delié & au front.* par les Huissiers iusques à la porte de S. Honoré; parce qu'il estoit banny du Royaume. C'est vne histoire que ie vous raconte telle que j'ay trouuee aux Registres de la Cour. Fut il iamais exemple de seuerité plus signalé que cettuy? Dedans lequel ie remarque deux particularitez notables; La premiere, que deslors toutes les Chambres furent assemblees au iugement du procès de ce Conseiller: la seconde, qu'il fut degradé de son Estat auant que faire amende honorable, & executer le demeurant de sa condamnation. Bel exemple, vous dy-ie encore derechef. Et neantmoins (combien que ce soit vne chose fort chastouilleuse de vouloir iuger de ceux qui peuuent iuger de nos vies) ie ne me puis tant commander que ie n'y trouue ie ne sçay quoy à redire, quand ie voy toutes les Chambres as-

semblees pour iuger de la teste d'un Conseiller; Car pour vous dire à cœur ouuert ce que i'en pense, ie ne puis bonnement digerer, que pour ouvrir la iustice à un seul homme, elle soit cependant fermee, quelquefois six semaines & plus, à tous les autres, dont les aucuns viennent de cent lieux & plus, pour auoir expedition & vuidange de leurs procez. Et de faict, il me souuient que sous le regne de Henry III. les Estats du Parlement estoient mis aux parties casuelles à l'enchere outre mesure (non telle toutesfois qu'aujourd'hui) quelques personages s'éplaignants à Monsieur le Chancelier de Birague, grand homme d'Estat, il leur fit response, qu'il s'esbahissoit qu'ils n'estoient encores plus chers, veu que celui qui en auoit esté pourueu se pouuoit presque promettre de n'estre iamais chassé de ses fautes. Qui estoit un priuilege qui ne se pouuoit acheter à prix d'argent. Parole véritablement hardie, non toutesfois subiecte à controole, prouenant de la bouche d'un Chancelier. Mais quel remède à cecy? Car de contreuenir à une longue ancienneté telle que ceste-cy, cela s'appelle un demy blaspheme. Ie ne suis pas iuge competant pour y interposer mes parties: Mais si vous plaist, que pour closture de ma Lettre, ie vous repaïsse d'un autre souhait, à la mienne volonté que par une bonne Mercuriale, on renuoye toutes ces ceremonies & longueurs de tels iugements, non pardeuant le Iuge ordinaire des lieux (ce seroit trop raualer de la dignité d'un Cōseiller) ains en une autre Chambre de la Cour; & que cependant les autres be-

*Estats de
Iudicature
à l'enchere.*

*Parole
hardie du
Chancelier
de Birague.*

*Ordre
qu'il desire
estre tenu
aux Mer-
curiales.*

songnent aux procès qui leur sont distribuez.
Quoy faisant le public en sentira moins d'in-
commodité, & on n'offensera aucunement
l'ordre. A Dieu.

*A Messire Nicolas de Verdun, Conseiller d'Estat &
premier President au Parlement de Toulouse.*

E Ay prié monsieur le President Chauuet *Il luy en-
s'en retournant à Toulouse, de vous pre- uoye un E-
senter de ma part cest Epigramme Latin, que pigramme
verrez ne pouuoir estre adapté à autrꝯ qu'à Latin.*
vous. Si sous meilleurs gages ie pouuois vous
tesmoigner l'affection que ie vous ay vouee,
pour le bon bruit qu'avez acquis depuis qu'e-
stes de delà, ie le ferois. Les vns qui ont affaire
de vostre iustice, vous saluent & voyent des
yeux du corps, & moy des yeux de l'esprit, sans
autre subiet que del'honneur que ie vous porte,
vous suppliant monsieur, vouloir recevoir ce pe-
tit don pour vos œufs de Pasques d'aussi bon
cœur qu'il vous est présenté par celuy qui est &
desire demeurer à iamais vostre seruiteur.

Ad Clariss. Virum Nicolaum Verdunum,
Primum in Senatu Tolosano
Præsidem.

*Et montem DV NV M. Galle dixisse feruntur,
Et flos anni VER dicitur à Latiiis.
In te Parnassi sacri Verdune viret mons,
Et flos mellito vernus ab ore fluit.*

A Monsieur Petau, Conseiller en la Cour de Parlement de Paris.

Que Tacite historien ne doit estre ieu de tout le monde, & de la difficulté de le traduire.

*C'est Au-
theur cop-
pié tous les
ans dix
fois.*

*Son Latin
plein de
belles
pointes.*

*Pourquoy
est estimé
fausifié.*

ET vraymēt ce n'est pas sans raison, qu'estimez Tacite ne se deuoir manier par tous. Je n'ay iamais veu historien de tous les anciens qui fut tant honoré que cestuy; quād ie voy vn Empereur de Rome, du nom de Tacite s'estre reputé à grand honneur de tirer son extraction de luy. Grand Autheur certes, & neantmoins falsifié en vne infinité de passages, si vous en croyez nos nouueaux Censeurs. Chose que ie ne puis passer sous silence: Car s'il fut emplaced en toutes les Librairies publiques, coppié tous les ans dix fois par l'ordonnance de cest Empereur, afin qu'on y adioustast plus de foy; ainsi que nous aprenons de Vopisque, d'où vient que nos nouueaux critiques trouuent tant à redire en luy; & non aux autres, en la coppie desquels nos ancēstres n'apporterent aucun œil & diligence publique? Je vous diray franchement ce que i'en pense. Combien que Tacite ne se raporte en riē au style & maniere d'escrire de Ciceron, auquel il estimoit peut estre tout ainsi que Pollion, y auoir plus de chair, que de nerfs, toutesfois il ne laissa pour cela d'estre riche en son Latin, dedans lequel vous verrez vne infinité de belles pointes. De maniere que comme Ciceron en beaucoup de langage dit peu: Au contraire, cetuy cy en peu de paroles dit beaucoup. De là vient, si ie ne m'abuse, que ceux qui ne peuuent atēdre à l'explicatiō de ses sens abstrus & cachez, luy imputent à

faute, ce qui est la leur; & l'habillent à leur guise non à la sienne. Or tout ainsi que ie ne le pense deuoir estre manié par tous ceux qui ont quelque opiniõ de leurs suffisances, aussi souhaiteroie qu'il ne fut aisement leu par les Princes & grands Seigneurs. Quoy donc, me dira quelque vn? Vous luy faites icy son procès. Ia à Dieu ne plaise. Car ie l'estime grandement entre les anciens auteurs; ains par ce que trop heureusement il a escrit vne malheureuse histoire d'vns & autres Empereurs, plustost monstres, que Princes. Et sur ce subiect autresfois entre mes vers Latins, le voulu ie saluer de ceux-cy.

*Ne doit
facilement
estre leu
par les
Princes.*

Quod Tacito rerum domino, gentisque togata,

Nominis alma fuit sollicitudo mei.

Id quoniam gentile sibi nostrique putarent,

Hinc quam grande mihi nomen in orbe vides.

Verum quem, Tacito, Tacitum placuisse videbis,

Regibus o vtinam sim Tacitus, tacitus.

Ie le voy auoir esté de nostre temps traduit en nostre vulgaire par vn personnage d'honneur: mais si i'en suis creu, en la rencontre des deux vous trouuerez autant de difference du Latin au Francois comme du iour à la nuit. Il y a ie ne scay quel air en luy qui ne se peut rapporter à nostre langue, non plus que quelques liues des nostres en la Latin. Ce que ie desirerois, seroit que quelque homme studieux triast les plus belles pieces de luy pour en faire vne marqueterie qui se tournast au profit & edification du lecteur. Et de moy, combien que ie scache la traductiõ estre vn mesnage penible & ingrat, toutesfois i'exequuterois volontiers ce

souhait, si mon loisir le portoit: cōme de fait, ie vous en enuoye vn eschantillon. Vray qu'il y a bien grande difference entre le commencer, & finir. A Dieu.

Meurtre de Pedanius Secundus, Gouverneur de la ville de Rome: Harangue de Caius Cassius Sénateur, & punition esmerueillable sur les seruiteurs.

Le tout tiré au quatorziesme des Annales de Tacite.

SE N ce mesme temps aduint, que Pedanius Secundus, Gouverneur de la ville, fut occis dedans son liēt, par vn de ses gens; Soit qu'ayant composé à prix d'argent avec luy de sa liberté, il l'eust puis apres frustré, ou qu'enamouré d'vn ie ne sçay quel Amour des-honneste, il ne voulust auoir son Maistre pour corriual. Au demeurant l'ancienne vsance voulant que tous les autres seruiteurs qui estoient en la maison lors du meurtre, fussent enuoyez au gibet, la commune ne pouuoit bonnement porter, que l'innocent patist pour le forfait du meschant. De maniere que les choses en estoient presque arriuees aux mains. D'ailleurs le Senat mesme se trouua presque party en opinions, les vns abhorrants, les autres fauorizants ceste cruauté. En fin venant à C. Cassius d'opiner, il se mit sur pieds, & parla en ceste façon.

*Tous les
seruiteurs
executez à
mort quand
l'un auoit
tué leur
Maistre.*

Messieurs, ie me suis souuent trouué en ce *Harangue*
 lieu, lors qu'on vouloit introduire nouuelles *de Cassius.*
 loix, au preiudice des anciennes, dont toutes-
 fois ie ne me formalizay iamais. Non que ie ne
 sceusse fort bien, que les anciennes estoient
 beaucoup de meilleure trempe, & qu'en l'in-
 troduction de nouueauté, il y alloit tousiours
 du pire: Mais parce que ie craignois que me
 montrant trop partial au soustenement de l'ā-
 cienneté, on ne pensast que par hypocrisie ie me
 voulusse aduantage de reputation. Ioint que
 au peu d'autorité qui nous reste, i'estimois que
 ne la deuions terrasser par vnes & autres alter-
 cations, ains la reseruer au temps que la Repu-
 blique auroit à bonnes enseignes besoin de cō-
 seil, comme maintenant.

Au faict qui se presente aujour d'huy, de quoy
 est il questi on? D'un Seigneur autrefois Con-
 sul, traistreusement assassiné dedans sa maison
 par vn sien valet. Meurtre non empelché ny
 reuelé, par aucun deses compaignons, combien
 que l'ancien Decret du Senat, qui les menaçoit,
 tous de la mort, soit encores en son eséce. Met-
 tez sous pieds ceste punition; qui sera, ie vous
 prie, celui, qui se pourra désormais deffendre
 par sa grandeur, des aguets dedans son logis,
 veu que le Gouverneur de nostre ville ne s'est
 peu garentir? Quelle assurance de nos person-
 nes deuons nous establir sur le grand nombre
 de nos seruiteurs, si au milieu de quatre cents,
 Pedanius Secundus a esté occis? Quel secours
 deuons nous esperer de ceste valetaille, laquelle
 assiegée d'une iuste crainte de la loy, ne peut
*Pedanius
 Secundus
 tué au mi-
 lieu de
 quatre
 cents ser-
 uiteurs par
 un d'eux.*

toutesfois destourner le peril de nous ? Voire mais (disent quelques vns avec vne honte effacee) le meurtrier s'est sous bons gaiges vangé de son maistre, avec lequel ayant à beaux deniers comptans composé de la liberté, il la luy auoit depuis refuzee : ou bien luy auoit de haute luitte rauy ce que plus il aimoit.

Or sus, ie veux par maniere de presupppositiō, que le Maistre ait esté à bon droit tué : Mais aussi veux-je en contr'eschange, qu'on se remette deuant les yeux ce qui a esté autrefois arresté sur ce subiect par les plus sages. Et quand mesmes ils n'en auroient parlé, & que fussions les premiers qui le missions sur le Bureau, estimez vous que celuy qui proiettoit en son Ame de mettre son Maistre à mort, ait peu estre si retenu, qu'il ne luy soit tombé de la bouche quelque parole de menace ; ou que transporté de colere, il n'ait faict quelque demonstration de son mal-talent ? Et vrayement il est bien à croire, qu'il ait sceu cacher son dessein, & se soit armé sans estre veu ; A il peu passer au trauers des gardes, crocheter les portes de la chambre, porter lumiere, bref cōmettre ce meurtre, qu'il n'ait eu quelques complices de sa trahison ? Nos valets peuuent par plusieurs presomptions aller au deuant des dangers, & nous en donner aduis ; quoy faisants, chacun de nous en son particulier peut s'asieurer, au milieu de plusieurs qui ont soing de nostre salut. Et au fort si en ce cas il falloit mourir, ce ne seroit sans esperance de vendre cherement nostre peau aux meschans qui le voudroient entreprēdre. Nos

ancestres eurent tousiours pour suspecte ceste malheureuse engeance d'esclaves, voire quand ils naissoient dedans leurs Mestairies aux châps, ou dedans leurs maisons aux villes, & que dès le bersils sucçoient avec le lait de leurs Nourrices, la bienueillance enuers leurs Maistres. Maintenanât que nous en auons vn monde chez nous, tiré de toutes sortes de nations, distinctes de meurs, coustumes, religions, & quelquesfois de sens, commet nous pouuôs nous asseurer contre ceste canaille, si ce n'est en la faisant craindre à bon escient? Mais quelques pauvres innocents (me direz vous) mourront en ceste querelle. Et pourquoy non? Puisque pour chastier vne armee mise en route, pour sa lascheté, on dixme les soldats, & s'atachant casuellement à chasque dixiesme, le hazard de mort tombe aussi tost sur le braue soldat, comme sur le poltron & couïard? Il y a iene sçay quoy d'iniustice en toute grande & exemplaire iustice, qu'on exerce contre le particulier, pour la conseruation del'Estat.

*Armes
dixmes
pour leur
lascheté au
fort & ha-
zard d'un
chacun.*

Encores qu'il nes'en trouuast vn tout seul, qui ozast ouuertement faire teste à ceste opiniô, si est-ce qu'on oyoit des murmures souz main, les aucuns ayants compassion du grand nombre, les autres de l'aage, autres du sexe, & sur tout de l'innocence tres-assëurée d'une infinité qui seroient exposez à mort. Ce nonobstant il passa pour le suplice. Vray que l'exécution ne s'en pouuoit bonnement faire, la populace estant par la ville tumultuairement en armes, qui ne promettoit pas moins que la mort aux

exccuteurs. Qui occasionna l'Empereur de faire par cry public inhibitions & defenses à tous de rien attenter au preiudice de l'Arrest, sur peine de la hard. Et d'une mesme suite fit porter gardes le long des ruës, par lesquelles ce pauvre peuple condamné deuoit passer. Cingonius Varro auoit esté d'aduis que tous les atrachistrouuez dedans la mesme maison, fussent bannis del'Italie. Ce que le Prince ne voulut permettre : craignant que la feuerité de l'ancienne ordonnance, qu'une misericorde n'auoit addoucie, ne s'accreust par vne nouuelle rigueur. A Dieu.

*A Monsieur Petau, Conseiller en la Cour de
Parlement de Paris.*

*Il dicourt
sur le su-
jet de plu-
sieurs me-
milles, &
entre au-
tres sur
celles du
Duc de
Sauoye &
du Roy.*

Vous m'auiez faict part de vos Antiques
imprimez en taille douce, ensemble de
vostre pourtraict, autour duquel est ce
vers basti sur l'equiuoque de vostre surnom.
Tot noua cum querant, non nisi prisca peto.
Le loie grandement ceste noble estude digne
de vous. Et à vray dire, vostre belle Bibliothe-
que, singuliere entre les autres, ne receuroit
son accomplissement, sans ceste maniere de Li-
ures. Ainsi appellay-je ce que ie veux croire
auoir esté par nos ancestres appellé Antiques;
Parce que tout ainsi que l'historien deuisant a-
uec nous, nous enseigne, aussi ceux-cy par un
seul mot, voire le plus du temps sans parler,
nous donnent aduis de plusieurs notables an-
tiquitez. Comme ainsi soit qu'aux progresz,
ou illuës

*Les Anti-
ques ensei-
gnent en un
mot.*

ou issues des grandes entreprises, on faisoit forger pieces d'or ou d'argent, portants en leurs reuers par quelques belles figures & rencontres, le tesmoignage de ce qui s'estoit passé, ou deuoit passer. Il me souuient auoir leu qu'apres que le grand Bellissaire eut mis à chef la recouffe de l'Italie sur les Gots, & de l'Afrique sur les Vadales, à son retour l'Empereur Iustiniã sç Seigneur voulut pour vn' histoire de sa grãeur l'honorer d'vne piece d'or, à laquelle il donna cours dedans son Empire, portant d'vn costé le nom de *Iustinianus*, & de l'autre *Bellissarius Romanorum gloria*. Ce grand guerrier pouuoit-il mieux estre honoré que par ce reuers, auquel on l'aparioit à son Maistre ?

Piece d'Or
en l'hon-
neur de
Bellissaire.

Ie ne veux de cecy rechercher exemple plus prompt que de vos deux pieces dernieres: L'vne du Pape Iule II. portant ces mots: *Bonon. P. Iulius à tyranno liberat*: L'autre de nostre Roy Louys XII. *Perdam Babilonis nomen*. La premiere nous enseignant, que le Pape Iule auoit exterminé les Bentiouolles vsurpateurs de l'Estat de Bolongne la crasse: La seconde tesmoignant le mauuais mesnage qui lors estoit entre le mesme Pape, & nous.

Les Benti-
uolles chas-
sez de Bo-
longne que
ils auoient
vsurpee.

Et sans mendier exemple plus lointain que de nostre tẽps, ie vous supplie me dire, que recueillira cy-apres la posterité, d'vn *Oportunè* du Duc de Sauoye, & d'vn *Oportunius* de nostre Roy, si nō que ce seront deux lettres Hieroglyphiques, ou pour mieux dire, titres, & enseignemens par lesquels on cognoistra, sous quel titre le Duc de Sauoye ioiũt du Marquisat de Salu-

Oportunè
du Duc de
Sauoye, &
Oportun-
ius du
Roy.

ces, & nous, du païs de Bresse, Bagé, & Varónay. Demeurons dedans les termes d'une lettre hieroglyphique, qui veat estre déchiffrée, & pour déchiffrer ces deux-cy, repassons sur ce qui s'est passé entre nous & le Duc de Sauoye. Car en plus beau subiect que cestuy ne pouuons nous maintenant employer nostre loisir.

*Le Duc de
Sauoye
s'empare
du Marqui-
sat de Sa-
lusses, &
de la Me-
daille qu'il
fit frappe sur
sa victoire.*

Nostre feu Roy Henry III. estant comme vous sçauiez en l'an 1589. infiniment affligé par quelques siens subiects souz le nom de la Sainte Vnion, & toute la France en combustion, le Duc de Sauoye trouuant son apoint dedans nos troubles, s'empara sans coup ferir du Marquisat de Salusse, qui estoit grandement à la bien-seance. Et glorieux de cette inopinee victoire, que nostre malheur luy auoit procuree, pour commemoration de ce bon-heur, fit forger des pieces d'argent, qui coururent par ses païs, dans lesquelles il se fit esleuer en relief pres du naturel, d'un costé, & de l'autre, vn Centaure petillant vne Couronne renuersee, & au dessous ce mot *Opportunè*: faisant gloire d'auoir pris l'occasion à propos, pour nous supplanter du Marquisat. Il y a deux ou trois iours, qu'un ie ne sçay quel mutin me disoit, que quiconques auoit esté le fatiste de cette denise, estoit, ou pe-dant, ou mocqueur. D'autant que le Centaure estant vn monstre mi-party de l'homme, & du cheual, denotoit, que ceste entreprise auoit esté monstrueuse, en laquelle il y auoit eu autant de la beste, que de l'homme, d'auoir contre tout droit des armes surpris ce Marquisat sur vn Prince affligé, avec lequel il y auoit paix iurée:

& qu'au lieu d'un *Oportunè*, il eust esté plus à propos de mettre ce vers.

Egregiam vero laudem, & spolia ampla refertis.

Vous me direz, *Quæ supra nos, nihil ad nos*:
 J'en suis d'accord. Mais le malheur est, que
 tout ainsi que les actions des Princes sont expo-
 sées aux yeux de tous, aussi ne se peuvent el-
 les exempter du contrôle de tous, chacun en dit
 ce qu'il en pense. Tournons maintenant le
 feuillet, & parlons de nostre *Oportunus*. Par la
 paix qui fut conclue à Vervins entre les deux
 Roys, le Marquisat de Salusse fut expressément
 réservé, & remis sous l'arbitrage du grand Pa-
 pe Clement VIII. Ceste exception fut depuis
 diuërsément traitée par internonces. En fin le
 Duc, Prince aduisé, estima qu'il ne falloit plus
 alleuré Ambassade que luy mesme, pour de-
 mesler ce différent, il s'achemine en France, bien
 recueilly par nostre Roy. Le faict mis sur le ta-
 pis, voulant iustifier sa cause par ses titres, com-
 me il disoit, nostre sage Chancelier de Bellie-
 ure, avec la lenitute qui luy estoit familiere luy
 dit: vous y estes entré sans cognoissance de cau-
 se, il faut que sans cognoissance de cause soyons
 par vous réintégrés. Cela faict, nous procède-
 rons à l'examen de nos pieces d'une part & d'au-
 tre. Pour le faire court, la réintégrande est ar-
 restée, & ayant le Duc promis de remettre les
 places dedans certain temps, le Roy prend son
 adresse vers la ville de Lyon, en deliberation
 de recevoir d'une mesme main, & la Princeſſe
 de Florence sa femme, & espouse, & le Marqui-
 zat: toutes fois se trouuant escorné par les lon-

*Il vient en
 France
 pour en
 traiter.*

*Qui pro-
 met la
 réintegr. s.
 de.*

guez exquises du Duc, il estima qu'il falloit auoir recours aux armes. Il n'auoit lors fait aucun dessein de nouuelle guerre, ny par consequent aucun preparatif de chose nō projectee. Nous estions bien auant dedans les faubourgs de Phyuier, & falloit iouer des mains au milieu des neiges & montaignes ; toutesfois à coup perdu (& neantmoins sagement) avec le peu de force que la necessité presente luy fournit, lors il se iette dedans la Sauoye, & en moins de six sepmaines s'en fit maistre, & peu apres du pais de Bresse, mesmement prit la Citadelle de Bourg, & le Chasteau de Montmelian, assis sur vne haute montaigne, place qu'auparauant on estimoit inexpugnable. Et au milieu de ceste guerre espoula dedans la ville de Lyon la Princesse de Florence avec tels fanfares & magnificences qu'on eust peu desirer dedans vne tres-profonde paix. Ny l'execution des armes n'empeschala conlommation de son mariage, ny l'effect de son mariage, l'execution des armes. Ayant vaincu son ennemy il se fait puis apres, par la semonce du sainct Pere, non seulement victorieux de soy, ains de la victoire mesme, qui est naturellement insolente. Car par la capitulation il laisse au Duc le Marquisat, & tous les pais par luy de nouveau conquis, hormis la Bresse, Vaugé, & Varonnay. Quoy faisant, il bannit par mesme moyen les ombrages qui estoient de nouveau logez aux cœurs des Potē tats d'Italie. Et neantmoins pour ne mettre rien en oubly de ce qui concernoit sa Grādeur, il voulut renuier sur le Centaure & Opportunē

*Le Roy se
tette dans
la Sauoye,
& s'en fait
Maistre.
Puis de la
Bresse.
Prend
Montme-
lian estimé
inexpugna-
ble
Espouse à
mesme tēps
la Serenissi-
me Prin-
cesse Marie
de Medicis
à Lyon.*

du Duc, d'un *Oportunus*, & d'un Hercule reue- *Medaille*
 stu, non de la peau d'un Renard, ains de celle *faicte par*
 d'un Lion (qui est son harnois ordinaire) te- *le Roy sur*
 nant en l'une de ses mains haut esleuee sa mas- *sa victoire.*
 suë, & en l'autre vne Couronne releuee, foulât
 aux pieds vn Centaure, qui estoit iambes reuer-
 ses, au deffous vn *Oportunus* : Pour monitrer,
 que sous bons gages, & avec armes ouuertes il
 estoit venu à chef de son entreprise. Au demeu-
 rant, repassez par toute l'ancienneté, vous ne
 trouuerez vn seul traict, qui vienne au paran-
 gon de cestuy. Combattre le temps & les villes,
 & la nature ensemblement, ioier deux person-
 nages diuers de guerre & de paix, en mesme
 temps, & sans longuement marchander rapor-
 ter les Lauriers & accomplissement de ses sou-
 haits. C'est pourquoy i'ay voulu honorer, non
 ceste histoire par ma plume, ains ma plume par
 ceste histoire, comme vous verrez par ce mien
 Epigramme. A Dieu.

De Regis Henrici Magni, in Allobro-
 ges expeditione.

Conditione sacra fœdus dum crederet iclum,
 Sallucioque frui sperat inermis agro,
 Carpit iter, ramo princeps redimitus olina,
 Hetruscam sponsam, sponsus ut exciperet.
 Allobroges non stant promissis; & male fide,
 In varias ducunt pignora pacta moras.
 Agnouit technas Henrichs, proinus arma
 Inde sibi dubio Marte paranda putat.
 Accingit se opere, modico semilite stipat,
 Ff iij

Epigramme
sur la guer-
re de Sa-
uoye pour
le Marqui-
zar de Sa-
lusse.

Colligit, & potuit quas dare tempus, opes.
 Stabat Hyems, multo vallata Sabaudia colle,
 Imbre, nive, & glacie frigoribusque potens.
 Hanc tamen armipotens, uno vel mense subegit,
 Huic respirandi nec dedit ille locum.
 Non tulit hæc Clemens, Regum pater optimus, ut cui
 Discordes animos conciliare suum.
 Obstabat sanctis victoria turgida votis,
 Vota pater voluit natus obire patris:
 Carcere spem frangat, pacemque amplectitur ultro,
 Qui potuit legem, legibus ense dare.
 Nec pepigisse tamen piguit, data Bressia, fines
 Adiecutique novos, finibus imperij.
 Sic est hostis ab hoc, & ab hoc victoria victa,
 Sic est Henricus victor & ipse sui.
 Imodo, Alexandri, vel Caesaris acta recense,
 En tibi Rex unus maior utroque fuit.

*A Monsieur Moreau, Aduocat en la Cour de
 Parlement de Bourdeaux.*

Il le remer-
 cie de son
 amitié, &
 luy dit son
 aduis tou-
 chant les
 Escussions
 dont il fai-
 soit un Li-
 vre.

La Vertu
 vray son-
 dement de
 toute ami-
 tié bien re-
 glee.

Acccepte de bon cœur l'amitié dont me
 faites présent par vos lettres, & non
 seulement ie l'accepte (ores que ie ne vous aye
 jamais veu, ny vous moy) ainst tire à tres-gran-
 de obligation d'estre honoré d'un personnage
 d'honneur. C'est pourquoy ie vous prie faire
 estat de moy, comme de celuy qui vous est de
 nouuel acquis par iuste & loyal titre, ie veux
 dire par celuy de vertu, vray fondement de
 toute amitié bien reglee: Car quant au faict
 des Escussions & Armoiries dont m'escriuez,
 vostre entreprise me semble tres-noble, le

subiect d'une riche estoffe, la façon que projettez y bailler, tres-belle : En peu de mots, si vostre Liure est accompagné de paroles de choix, belles pointes, fil de langage tel que j'ay observé en vous par vos lettres, croyez qu'il sera embrassé par toute la France d'un tres-favorable accueil. Et parce qu'outre les Autheurs par vous cotez, desirez sçavoir de moy si j'en ay veu quelques autres, ie vous en enuoye une petite liste à part. Ce sont pieces dont pourrez sagement & à petit bruit faire vostre profit. Bien vous diray-je, qu'entre ceux qui s'en sont meslez, le Feron duquel m'escriuez, s'en voulut faire croire par dessus tous. Je vous en parleray comme d'un homme que j'ay de fois à autres fréquenté sur mon moyen aage. Il estoit un ancien Aduocat en nostre Palais, qui ne fit iamais grande profession de sa charge, ains seulement de blasonner les Escussions & Armoiries, cōme mesmes vous avez peu voir par quelques Liures qu'il fit imprimer sur ceste matiere. Et neantmoins il n'eut iamais la plume si desliée, comme quelques uns qui luy ont succédé : Car pour vous bien dire, il ne mādia pas l'usage des Armoiries, ny des guerres, ny de la noblesse, ains dès le commencement de ce monde : Voire assigna à nostre premier Pere Adam les siennes. Si vous me demandez *Escusson d'Adam* quelles ? C'estoient trois feuilles de Figuier. Et comme ie luy demandasse, pourquoy *quel, & la raison.* il les luy auoit atribuees, il me respondit, que c'estoit pour autant qu'apres auoir man-

gé du fruit de science, Adam s'estoit couuert les parties honteuses d'une feuille de figuier. Et sur ce pied il bastit quatre ou cinq grostomes en grand volume, figurez selon son opiniõ. Curiosité que i'oze aussi tost appeller inexcusable, comme inespurable. Si cette remarque vous peut servir en bien ou en mal, ie vous la donne, pour la ménager selon vostre deuotiõ. Vous priant de prendre ce petit memoire de bonne part, comme auantcoureur de ma bonne volonté enuers vous. De Paris ce 7. Decembre 1607.

A Monsieur

*Il luy respond sur le
suiect de
quelques
uns qui
censuroient
quelques
passages de
ses Recher-
ches.*

*Charlemai-
gne mis au
Calendrier
des Saints.*

POur respondre à vostre lettre, ie vous diray, que ie n'ay estalé dedås mes Recherches, l'amour prodigieux de Charlemaigne, dont m'escriuez, pour marchandise certaine & alleuree, ains comme vn Vaudeuille qui courroit de longuemain entre les Prestres à Aix la Chapelle, lors que Petrarque y passa. Recours à la lecture du passage. Toutesfois vous m'imputez, d'une plume merueilleusement hardie, que ie calomnie mal à propos la reputation de cest Empereur, & qu'en la calomniant, i'accuse tout d'une main de superstition & imposture (ce sont les mots dont vsez) l'Eglise, qui l'enregistra au Calendrier des Saints. Il faut de deux choses l'une, ou quen'ayez eu yeux en teste me lisant, ou que s'il y a de la calomnie en ce sujet, elle soit toute de vostre part, me faisant iouer

autre rolle, que ie n'ay faict. Et quand mesmes iel'aurois pleuuy tel que dites, c'est errer en sés commû, d'estimer que i'eusse offensé sa memoire. Car ce n'est pas contre luy que ie me heurte, ains contre la Dame, qui par enchantemés, & arts diaboliques abusoit de sa volonté. Que pleust à Dieu, que tous les Princes tinssent ceste histoire pour très-veritable; ce leur seroit vne fidelle leçon pour se tenir sur leurs gardes contre les embusches des Dames, qui non cõtentes de s'auantager sur eux par les fards que elles ont emprunté de nature, employent d'abondant les charmes & artifices du Diable, pour les tenir plus long temps encheuestrez dans leurs rets. Ceux que dites mes ennemis, sans les nommer, ores qu'ils ayent recherché de fonds en comble mes Recherches, non pour les terrasser par Liure massif, mais pour les pointiller par petites notes (ainsi ont ils timidement intitulé leurs Liures) toutesfois ne m'ont iamais ozé attaquer de ce costé là. Vous seul, par vn priuilege de vostre plume, les auez voulu brauer, comme plus clair-voyant que eux, & emportez ceste palme sur eux. Mais cõme ils ne veulent estre vaincus, & singulièrement au mestier de mesdisance, aussi crain-je qu'ils ne vous vueillent faire accroire que soyiez vn Hercule imaginaire, qui vous forgez à credit vn monstre nouveau pour le combattre.

*M. Pasquier re-
pris en ses
Recher-
ches.*

Car quant à ce que tout d'vne suite par forme de surcroist adioustez, que pour ne donner prise à mes ennemis, me conseillez d'effacer ce

458 LIVRE XIX. DES LETTRES
que i'ay dict de l'Empereur Constantin, & de
nostre Roy Clouis aux premier & second Li-
ures: Si i'auois à contenter tous ceux qui lisent
mes Recherches, il faudroit non seulement
supprimer ce que souhaitez, mais tout le de-
mourant du Liure. Sça'vous pourquoy?

*Tres mihi conuine pene dissentire videntur,
Poscentes vario multum diuersa palato.*

Et ce que le Poëte dict du goust, ie le puis di-
re de la diuersité des opinions, voire sous meil-
leurs gages que luy; Parce qu'il y a aujour-
d'huy vne quint'essence d'hommes, qui pour
ne pouuoir produire aucuns fruits de leur
creu, s'alambiquent les cerueaux à regrater
sur les œuures d'autrui. Lesquels toutesfois
ie ne voudrois aisément controoler. Et pour-
quoy donc? D'autant que ce sont subiets hors
de ma profession. Le semblable deuez vous
faire en mon endroit, & auant que me con-
damner, entrer en la cognoissance de vous,
sonder vos forces, examiner en vostre con-
science, si estes Nouice, ou Profez en nostre
histoire, si vos estudes vous ont donné le loi-
sir d'estre tout à coup Escolier & Aristarque
tout ensemble: Brief, vous souuenir de ceste
ancienne sentence: *Quam quisque norit artem,
in hac se exerceat.* Cröyez que ie n'ay parlé de
ces deux grands Princes, ny par aduis de païs,
ny à coupper du: l'ay mes raisons particu-
lières, dont ie ne vous veux rendre raison. Que
si desirez en sçauoir la cause, ie vous ren-
uoye à la douzielme lettre du neuuesme Liure
de mes Lettres. C'est ainsi que ie traicte amia-

blement avec mes amis. Car à vn autre que vous i'eusse r'enuoyé sa lettre pour toute responce.

Il y a quarante cinq ans & plus, que les deux premiers Liures de mes Recherches furent imprimez, dans lesquels i'ay defriché, outre les deux points que dessus, plusieurs anciennetez non auparauant touchees par nos Annalistes : Liures qui depuis furent loüez, respectez, & celebrez, par les plus doctes mains de nostre temps. Et mesmement vns Veigner, Haillan, Pitou, Belleforest traictants diuersement des affaires de nostre France, en ont faict tres honorable mention. Ostez doncques de vostre teste cest vmbrage dont dites estre affligé pour moy. Je porte dés pieçà en tous lieux mon sauf-conduit sur le front contre ces pretendus ennemis, que craignez donner quelque atteinte à ma renommee. Ce sont chiens qui me peuuent abayer, non mordre : ou (si ainsi le voulez) Pedants non dignes que i'aiguise contre eux, ny ma plume, ny ma colere. Ils se sentiroient en leurs Ames trop honorez, si i'en vsois autrement. Au surplus ne desdaignez de prendre ce petit mot de conseil de vostre amy, pour closture de ceste presente. *Ne sutor ultra crepidam.*
A Dieu.

*A Monsieur l'Eschacier, Aduocat en la Cour de
Parlement de Paris.*

*Il discours
amplement
sur le sujet
du Droit
de Nature.*

S'Ayleule Liure par vous composé, dont
n'auez voulu faire part, qu'intitulez,
du Droit de Nature; Liure digne d'une
belle Ame, telle que la vostre, que ie ne
puis assez honorer: Car qu'y a-il rien de plus
leant que de rapporter comme vous faites, le
droit de nous tous à la Nature, à la suite de la-
quelle si nous acheminons, quelques anciens
estimoient qu'il estoit impossible de nous four-
uoyer en nos actions? Toutesfois comme les
iugemêts des hommes sont diuers; Aussi vous
veux-ie maintenant escrire, quel est le mien
pour cest esgard.

*La Nature
aime sur
tout la con-
seruation
de la So-
ciété uni-
uerselle.*

Premierement ie tiens pour proposition ge-
nerale & tres asseuree, que nature n'a iamais eu
rien si agreable, que la conseruation de cette
vniuerselle Societé. Qui est la cause pour laquel-
le elle voulut, que non seulement les hommes,
ains tous les autres animaux fussent en leurs es-
peces sociables, *Succedit*, (disoit S. Ambroise au
premier liure de ses Offices) *ut omnium genera
animantium, congregabilia sint natura*. I'adiou-
steray les vns plus, les autres moins. Enuoyez
paistre aux champs, chenaux, asnes, vaches,
brebis, pourceaux; Enuoyez y des volailles, ne
craignez qu'ils demeurent peste-messe ense-
mble, ains font tous diuers esquadrons, selon la
diuersité de leurs especes. Il n'est pas que les
bestes sauages, comme Cerfs, Sangliers &

*Chaque
espece se
plust avec
sa sembla-
ble.*

Loups, ne facent leurs troupeaux distincts. Or sur ce premier fondement i'en basti vn autre. Car soit que tous les autres animaux, que nous estimons manquer de raison, soyent sociaux ou non, tant y a que ie tien pour vne maxime tres certaine, que par vn ie ne scay quel instinct que la nature a mis en eux, ils s'estudiēt en leurs espèces à la cōseruation d'eux tous, tāt en particulier que general. De tant que nature mit premierement en eux le desir de la generation de leurs semblables, par vn taissible allechement de volupté mutuelle du masle avec la femelle; Puis estants nez leur enseigna de pourchasser leur vie & de soy contregarder. Le pouffin, soudain qu'il est eclos, suit la poule quil'a couué, pour becqueter avec elle, commence de grater la terre & se mettre sous la protection de ses ailes, contre les aguets des Oiseaux de proye, qu'il recognoist naturellement pour ses ennemis. Et ce que pouuez observer en cette bestiole, le semblable se pratique sous diuers mesnages, en tous les autres animaux dès & depuis leur naissance.

Il n'est pas qu'en leur general ils n'ayent vne autre grande loy, dont ils n'ont autre legislateur que leur nature. Car encores que de fois à autre, poussez de cholere, vous les voyez offenser leurs semblables; si est ce que leur regle ordinaire n'est point de se liurer tels cōbats, ains aux autres bestes qui ne sont de leur espee, par quelque soude cōtre-nature qui est entr'elles. Je le vous représenteray par exemple, entre les bestes qui naissent dedans nos maisons; S'il y

*Les especes
des creatu-
res se'stu-
dient à
leur cō-
seruation.*

*Les ani-
maux ne
s'efforcent
point de
destruire
leur espee.*

*L'Araigne
ne tend ses
filets que
aux mou-
ches.*

en a quelqu'une qui meine vie moins sociable, c'est l'Araigne (car chacune d'elles a la loge particuliere, & peu de communauté avec les autres) toutesfois elle ne tend point ses filets pour surprendre & manger les compaignes, ores que plus foibles & petites, ains les mouches qui luy seruent naturellement de proye. Autant en pouuez vous dire de tous les autres animaux. Celuy, qui par sa fable representa le Lion deuant toutes les bestes qui le venoyent saluer, n'en remarqua aucune qui fust de la mesme espece que luy. Je vous veux dire doncques, que tous les autres animaux entretiennent leurs societez, tant en general, que particulier; Et que de ce ils n'ont autre leçon, que de la nature muette qui est en eux fixe & permanente. Tellement que ie les puis en cecy pleuuiier estre fondez en droit naturel. Mais d'é dire autant de nous autres hommes, ie n'ose: Encores que ie sache bien, que de prime face cette propositiō vous sēblera merueilleusemēt farouche. Car la commune opinion est, qu'il n'y a rien, en quoy la nature se soit tant glorifiée, qu'en la creation de l'homme & de la femme, comme ceux, qui en leur humanité approchoyent de plus pres de la diuinité.

Ne sortons point des bornes de nostre question, qui est de scauoir; Si le droit, dont nous vsons, est naturel, ou non. Auant que de passer plus outre, ie vous diray, que ie n'entens point comprendre en ce mien discours, ny nostre ancien decalogue, ny toutes les loix qui sont ordonnees par nos Euangiles, & par nostre

Eglise. Puis qu'elles viennent nuëment de la main de Dieu : ce seroit vne impietë & blasphemie de les vouloir controller. Mais ce que ie vous discourray cy-apres, sera sur le pied des anciens philosphes, quand ils parloyent de la nature. Ie dy, que tout ainsi qu'aux autres animaux, Dieu aussi mit en nous deux instincts, que nous pouuons vrayement rapporter à la nature, l'vn d'estudier à la conseruatiõ de nous tous en particulier ; l'autre en general ; toutes-fois sous diuers regards. Tout tant d'hommes & de femmes qu'il y a au monde (i'en excepte seulement ceux & celles où Dieu voulut miraculeusement esprendre les semences d'une virginité obstinée) sont naturellement enclins d'auoir lignee , pour s'immortalizer en leurs mortels estres, par leurs enfans & posterité; Recherchent les moyens de viure à leurs aises, & de se garentir des assauts de fortune & de leurs ennemis, Que si Dieu permettoit que par vne folle desbauche nous missions sous pied tous ces soings, nous verrions en peu de temps vne conuulsion generale des membres de l'vniuers. Mais beaucoup plus grand & noble est le second droit, par lequel on s'estudie de conseruer cette societé humaine en son general. Le premier tombe en toutes sortes d'Ames, voire des moindres; Et le second, aux genereuses seulement des hommes, qui prennent, ou auxquels est donné charge de faire des loix. Par ce qu'en les bastissant ils n'ont autre but deuant eux, que la conseruation des peuples qui sont des- sous leur puissance. Et d'autant que le peuple

Deux instincts generalz en l'homme, & en tous autres animaux.

Tous hommes & femmes naturellement enclins d'auoir lignee.

But qu'ont deuant les yeux ceux qui bastissent des Loix.

en son general est preferable à l'homme particulier, aussi en concurrence des deux droits; c'est vne autre loy naturelle, de preferer tousiours le droit public, au particulier.

Le Droit public doit estre preferé au particulier.

Nous pouuons doncques soustenir, par vne regle tres-certaine, que naturellement nous tendons à la manutention de nostre Societé, soit en particulier, soit en general; Mais quand i'ay faict ceste premiere desmarche, en tout le demeurant ie m'arreste, & n'oze bonnement passer outre, ny iuger si les Loix subalternes basties en consequence de ce que dessus, sont fondees sur la nature, ou sur l'opiniõ seulemēt. Cela fut disputé amplement, pour & contre, par Platon en ses Dialogues des Loix. En quoy chacun des entrepailleurs par luy produits le persuada d'auoir la victoire. Voyons, si le doute que i'en fay est sans cause.

Trois manieres de Republiques.

Communauté de tous biens en celle de Platon.

Partage egal d'iceux en celle de Lycurge.

Les femmes communes pour la procreation des enfans entre quelques uns.

Pour conseruer nostre Societé generale, nous auõs introduit trois manieres de Republiques.

La Royale, la Seigneuriale, la Populaire. Chaque Legislateur a estimé, que la sienne estoit la meilleure. Sous cestrois Gouuernemens ge-

neraux, encores y eut-il autres propositions

plus basses. Vn Platon, en sa premiere Republique, approuua la communauté de tous biēs entre les concitoyens; Lycurgue, en la sienne;

Que le departement de tous biens & heritages fust egal. Il n'est pas, qu'en la procreation des

enfans, quelques peuples n'ayent voulu, que les Femmes fussent communes; & les autres; qu'il fust permis à vn mary d'en auoir autant chez soy, comme ses biens & facultez le pou-

uoient

voient permettre. Si vous eussiez parlé à tous ceux qui introduisirent ces loix, ils n'eussent manqué de raisons, selon l'abondance de leur sens, pour vous monstrier qu'il n'y auoit rié de plus iuste que ce qui estoit par eux ordonné. Je voy, qu'en l'un de vos discours, vous soustenez nostre Loy Salique, faite en faueur du premier Prince du Sang masle, pour succeder à nostre Couronne, estre vraiment du droit Naturel. Chose, que ie veus aisément croire, comme vous, pour estre né sous cette Loy. Iettez l'œil sur le royaume d'Angleterre, qui peut tōber en quenouille; Les Anglois vous feront pareil iugement de leur Loy, comme vous faites de la nostre. Et toutesfois ce sont Loix grandement diuerses. nous recognoissons par nos coustumes aux fiefs plusieurs aduantages faits aux masles; Et specialemēt à l'Aisé. Communiquez de cecy avec l'empereur Iustinian, il vous dira n'y auoir rien tant desraisonnable que l'Inégalité qui est entre les enfans masles & femelles es successions de leurs peres & meres. Le temps me deffaudroit plustost que la plume en ce subiect, si ie vouloy courir sur toutes les autres particularitez. Suffise vous, qu'en cette diuersité, voire contrariété de Loix, chacun a de grands garés des ses opinions. Chasque legistateur se met vne Iustice en bute; Et chacun d'eux luy fait (si ain- si voulez que ie le die) vn nez de cire, & la diuersifie sur le moule des ses conceptions particulieres. Et neantmoins, en cette varieté, eux tous conseruent & maintiennent leurs Republiques en leur entier.

*La Loy Sa-
lique est
du Droit
naturel.*

*Le Royau-
me d'An-
gleterre
peut tom-
ber en que-
nouille.*

Vous me direz, que ie meforuoye du vray chemin, fondant les loix sur l'opinion, non sur la nature. Et ie vous respons, que ie suis tres-content de les fonder sur la nature, moyennant que d'une meisme rondcur me recognoissiez quel a esté l'ordre de nostre nature, depuis que nostre premier pere Adam voulut gouster du fruit de Science, contre les deffenses quiluy

*La Nature
depravee
par la cheu-
te d'Adam
n'est au-
tre chose
qu'opinion.*

auoyent esté faites par Dieu. Pour punitiõ de quoy nostre nature fut depuis si depravee, qu'à peine ose-je dire, qu'elle soit autre chose qu'opinion. Opinion (dy-ie) en plusieurs ren-

contres, pire que des bestes brutes, lesquelles, comme j'ay dit, se conseruent en leurs espèces; Et nous, par guerres, tant Estrangeres, que Ciuiles, armons nations contre nations, Royaumes cõtre Royaumes; Voire que pour vous monstrier commennature s'est en cecy mocquee de nous; c'est qu'entre toutes les bestes, il n'y en a aucunes, qui approchent tant de nostre police commune, que les Abeilles. Car par vn instinct naturel, elles ont dans leurs Ruches leurs Rois, ausquels elles portent toute obeissance; Aussi elles seules, entre toutes les autres bestes, s'arment par troupes, les vnes encontre les autres; Monstrans par cela, que plus elles approchent de nostre imaginaire perfection, & plus il y a en elles d'imperfection.

*Les Abi-
les seules
entre les
bestes ont
un Roy.*

*Mais aussi
seules s'ar-
ment les v-
nes contre
les autres.*

*Diuerfité
des loix de
la diuerfité
des mœurs.*

Et neantmoins encores ne seray-ie si absolu en ce que ie soustien. D'autant que quelques vns pourroient dire, quela diuerfité des loix prouient de la diuerfité des mœurs, qui naissent entre les peuples selon la diuerfité des Regions,

& de l'air : Et que tout ainsi que le Medecin change de remedes, ayant esgard aux contrees, aux aages, aux complexions de ses patients: aussi le semblable font les sages legistateurs enuers les peuples qu'ils gouuernent ; Donnants prudemment beaucoup par leurs loix, au naturel des lieux qu'ils se proposent de gouuerner. Et ceste proposition m'en faict soustenir vne autre, qui est, qu'au milieu de tant de varietez, ie ne voy regle qui doieue estre plus inuiolablement obseruee, que ceste cy. C'est ascauoir, que quelque diuersité, de loix qu'il y ait, il faut viure selon celle du pais auquel ons'est habitude, & estimer que puisqu'elle y est establie, nous la deuons iuger bonne. Mon bon amy (disoit le capitaine Artabane à Themistocle banny de son pais) les loix & coustumes des hommes sont differentes, & estiment quelques peuples vne chose honneste, qui est deshonneste ailleurs. Mais bien est il honeste à tous, & par tout, d'observer celles du pais où on est. Vous autres Gregeois faites profession expresse de liberteé en vos Republiques: & nous Persans, de seruitude enuers nostre Roy. Partant si tute veux saluër, il faut que tu l'adores, comme nous, ou bien ne te presenter deuant luy. Ie ne vous puis apporter plus belle closture à mes discours que ceste-cy, laquelle par vn mesme moyen mettra fin, & à ma lettre, & à nostre dispute. Vous priant prendre de bonne part ce que ie vous en escry, non par esprit de contradiction, ains cōme celuy qui desire estre plus amplemēt

*Les Loix du pais doiuent
toussours estre esti-
mees les
meilleures.*

*Les Grecs
faisoient
profession
de liberteé,
& les Per-
sans de ser-
uitude en-
uers leur
Roy.*

*A Monsieur Loisel Advocat en la Cour de Parle-
mant de Paris.*

*Il raconte
les causes
pourquoy
il ne veut
revenir à
Paris.*

JE receu Samedy dernier six lignes de
vous, qui m'aportèrent vn singulier plai-
sir, non seulement pour venir de vostre part,
mais aussi d'autant que ie m'aperceu par elles
d'un grand amendement de vostre vie, estans
escrites, non de ceste lettre farouche, qui ne se
pouuoit apriuoiser de mes yeux, ains bien mou-
lee & legible. Qui me fait iuger qu'il y auoit
par cy deuant de la malice en vous, digne d'une
animaduersion exemplaire. Et neantmoins de-
dans ce contentement, i'ay trouué beaucoup de
mescontentement, d'où ie ne vous puis excuser,
quand en peu de paroles non seulement m'ad-
monestez, ains coniurez de mon brief retour
en vostre bonne ville de Paris. Vray Dieu! quel
mal vous ay-ie faict, pour lequel soyez mainte-
nant deuenu ennemy de mon aise? Permettez
moy, ie vous prie, de reprendre aucunement
mon haleine pour me reposer de ceste longue
course, que i'ay faicte par le passé. I'ay vne ma-
xime generale en moy, d'aimer mes amis pour
l'amour d'eux, non de moy; & ores que leur
presence me soit infiniment agreable, si est-ce
qu'en quelque lieu qu'ils habitent, ie suis tres-
content, moyennant que ie sçache qu'ils soyent
contents. Ie sçay bien que doutez de mon aa-
ge, comme d'une vieille paroy affessee, & que

Si l'aduenoit icy fortune de moy, ie serois esloigné des Medecins pour me secourir. Contre cette crainte, i'ay trouué vn mitridat, dont ie vous diray les ingredients. Premièrement, estant composé de corps & d'esprit, qui ont selon les Loix de vos medecins, de grandes correspondences, aussi donné-ie ordre de les faire frater-
 nizer ensemblement, estat peu de la nourriture du corps, si elle n'est accompagnée des alimens de l'esprit bons & sortables. Sur cette proposition ie basti toutes mes actions. Bon feu en ma chambre, exercice de corps moderé, bonnes viandes, table sans apareil, voire que ie fais gloire, que ceux qui me font l'honneur de venir prendre vn mauuais dîner chez moy, ayent cognoissance de mon honneste espargne, qui fait partie de mon reuenu : le dy par expres honneste, d'autant que ie ne veux qu'il y ait du taquin ou fâsquain. Ie vi en vn repos d'esprit, nō embarrassé d'affaires, non controlé d'autre que de moy; ne lisant aux visages de mes commensaus vn mescontentement, iacoit qu'ils se taisent : Eslongné de toutes nouuelles, bonnes ou mauuaises, qui tyrannissent ordinairement nos esprits. Ie vous prie doncques ne me plus solliciter de mon retour, que ie sçauray fort bien minuter, quand l'enui en prendra. Car deslors si ie demeurois icy dauantage, ce me seroit vne penitence, & espouferois vne prison au milieu des champs. A Dieu. Du Chastelet en Brie, ce premier Octobre 1605.

*Mitridat
dont vsoit
M. Pas-
quier pour
se mainse-
nir en sâté.*

A Monsieur Loisel.

*Il raconte le
sujet de
sa retraite,
& comment
il s'estoit
rendu soli-
taire pour
conserver sa
santé.*

MAintenant recognoi-ie en moy n'y auoir plus grande tyrannie au monde pour faire trouuer les choses bonnes, ou mauuaises, quel'accoustumance: Si vous me demandez pourquoy; ie le vous diray. A l'issuë de ma maladie, mon Medecin prenant congé de moy, me remonstra, que i'auois deux grands ennemis à combattre: La saison del'Hyuer, en laquelle estions, & l'ancienneté de mon aage, qui m'accompaigneroit iusques à la mort. Partant me conseilloit, de garder la chambre, afin de ne plus garder le liët. I'estois lors encores foible, & non du tout reuenu, au moyen dequoy i'y acquiescay fort aisément. Mais reprenant peu à peu mes forces, & m'estant en fin fortifié tout à fait, ie commençay de faire le procez au Medecin, & parauanture à moy mesmes. Quoy? sera il dit, que ie feray de ma maison, ma prison? Cela estoit bon, lors que ie ne battois que d'une aisse, mais maintenant que ie suis, graces à Dieu, plein de forces de corps & d'esprit, pourquoy me banniray-ie des compaignies? Pourquoy ne verray-ie, comme auparauant les hommes doctes, mes amis, qui m'estoient autant de leçons? Ce seroit vne nouuelle maladie d'esprit, qui au long aller me causeroit vne plus forte maladie du corps. C'est vne regle commune en l'eschole des Medecins, qu'il faut employer les medica-

ments selon la temperature des corps ; Telle-
ment que de faire passer par vne meisme chauf-
se, le remede du corps fort, avec celuy du foi-
ble, ceseroit du tout errer contre les preceptes
de la medecine.

Me chatouillant de ceste façon pour rire , ie
me voulois lascher la bride , & vous visiter ,
comme aussi mes autres amis , quand mon fils
de Bussi & sa femme, qui font leur residence a-
uec moy , me voyants en ces alteres , m'assailli-
rent brusquement en ceste maniere , pour m'en
destourner.

Comment, mon pere , me dict l'un : Com-
ment Monsieur, me dit l'autre, auez vous mis
en oubly vostre maladie ? Vous n'estes plus ce
qu'avez esté autrefois. Vn an de vostre aage
present en emporte dix du passé. Et vous char-
gé d'ans, vous sorty fraichement de vostre ma-
ladie, pensez obtenir contre les importunitéz
de l'hiuer, ce qu'un ieune homme fort & plein
de santé seroit bien empesché de gagner. C'est
trop vous flater, c'est trop abuser de vostre aa-
ge. La rencheute est plus à craindre à tout hō-
me que la maladie premiere ; Mais au vieil-
lard qui porte tousiours quant & soy
vne maladie incurable, c'est assurance de
mort. Me voyant combatu d'une si iuste co-
lere , ie fus contraint d'obeïr non seule-
ment au Medecin, ains à mes enfans. Medec-
ine du commencement non moins amere
à mon esprit , que celle du corps à la bou-
che. Mais entendez quelle operation elle a
faite en moy. Vous scauez qu'il y a trois ans pas-

*La ren-
cheute fort
à craindre
sur tout au
vieillard.*

tez, que ie me suis bāny de toutes affaires publiques, & que depuis quelque mois ie me repose des domestiques sur Bussi. De sorte qu'estant maintenant reduit à ma chābre; voici l'economie que i'y garde. I'ay d'ũ costé mes Liures, ma plume, & mes pēfers; d'vn autre vn bon feu, tel que pouuoit souhaiter martial; quād entre les felicitēz humaines il y mettoit ces deux mots, *Focus Perennis*. Ainsi me dorelotāt de corps, & d'esprit; ie fay de mō estude, vne estuue, & de mō estuue, vne estude: Et en l'vn & l'autre subiect, ie donne ordre qu'il n'y ait aucune fumee. Au demeurant, estude de telle façon composee, que ie ne m'assery aux Liures, ains les Liures à moy. Nō que ie les lize de propos deliberé pour les contredire, mais tout ainsi que l'Abeille sautelle d'vne fleur à autre, pour prendre sa petite pasture, dont elle forme son miel, aussi ly-je ores l'vn, ores vn autre Autheur, comme l'enuie m'ēprend, sans me lasser, ou opiniastrément harasser en la lecture d'vn seul. Car autrement ce ne seroit plus estude, ains seruitude penible. Ainsi meurissant par eux mon penser, tantost assis, tantost debout ou me promenant, ils me donnent souuent des aduis, ausquels iamais ils ne penserent, dont i'enrichy mes papiers. Je vous prie me dire si ie serois repris de ce noble larcin en la Republique des Lacedemoniens?

A la verité sur ce premier dessein, ie fus quelque peu visité par vns & autres miēs amis: Mais voyants ce leur sembloit, que ie m'estois du tout voüé à vne vie solitaire; ils me payerent en mesme monnoye, que fit saint Augustin le

Poète Perse. *Il ne veut estre entendu*, disoit-il, *aussi ne le veux-je entendre.* En cas semblable, se *sentence notable de S. Augustin sur le Poëse Perse.* faisant accroire que ie ne voulois estre veu, ils firent estat de ne me plus voir. Chose qui du commencement me fut de difficile digestion, mais en fin l'accoustumance me la fit trouuer tresdouce. Et comme d'une longue coustume on faict ordinairement vne Loy, aussi m'entre-
rent plusieurs raisons en la teste pour me persuader, que cem'estoit vne belle chose de n'estre point visité. Je ne suis visité, disoy-je, d'oques non discommodé de mes estudes, doncques nō destourné de mes meilleures pensees, qui n'est pas vn petit aduantage à celuy qui a la plume en la main : doncques non affligé des nouuelles du temps, ny de la Seigneurie. Et à vray dire, toutes les nouuelles dont on me repaist, c'est quand l'un des miens me rapporte, qu'il pleut à verse, neige à foison, gele à pierres fendantes; & que ie suis tres-heureux d'estre confiné dans ma chambre, en laquelle fait vn brouillas si espoix, qu'on le pourroit couper d'un cousteau, & par vn priuilege special ie suis frâc de toutes ces incōmoditez. Voyla comme mesnageant vne santé à mon corps, & tranquillité à mon esprit, le iour ne me dure qu'une heure, & les heures, qu'un moment : & comme l'accoustumance m'a faict tourner en nature, la solitude, que ie craignois auparauant sur toute chose. Voire que gouuernant mes pensees à part moy, si ie me croyois, i'en ferois volontiers deux braues paradoxes : l'un pour la prison, contre la liberté : l'autre en faueur de l'ancienne & accoustumee tyrannie,

contre le nouuel estat monarchique bien réglé. Vous me direz, que tout ce discours est vne belle follie: Mais bien, vous respondray- ie, vne belle philosophie. Vous adiousterez, que ie suis deuenu Misanthrope & loulgarou. Au contraire, vne trop grâde amitié que ie me porte, me fait tel. A Dieu

A Monsieur Loisel.

Il le persuade d'embrasser une Commission où il estoit appelé avec le President Molé.

E vous supplie me dire, si i'auois tort, quand par mes dernieres ie couchois entre mes heurs, d'estre en ces champs esloigné de toutes nouuelles, tant bonnes, que mauuaises, lesquelles i'estimois estre indifferemment tyrans de la tranquillité de nos ames. Croyez que i'en fay maintenant l'experience à bonnes enseignes. Car ie n'eus oncques nouuelles si agreables, que les vostres, ne qui m'ayent tant nauré le cœur, pour me voir sur le point de vous perdre, & vous perdant ie suis par mesme moyen perdu, estant desormais priué de vostre douce conuersation, vnique & singuliere ressource de toutes mes descouenuës. Vous me direz, que la resolution n'en est encores par vous prise, & que balancez entre l'ouy & le nanny, par le Poëme que m'auyez enuoyé: & ie vous dy que c'est vn ieu de vostre plume, qui monstre y auoir encores en vostre esprit assez d'huile, pour entreprendre la charge qui vous est offerte par le Roy. Et neantmoins si m'en demandez mon aduis, combien que ie soye iuge recusable en cette cause, pour l'interest particulier

que ie receuray de vostre absence, si est ce que sans y penser, i'ay donné vn Arrest contre moy par mes autres lettres, par lesquelles ie vous escriuois, qu'ores que ie ne desirasse rien tant que la presence de mes amis; toutesfois qu'en quelque lieu qu'ils demeurassent, i'estois cōtēt, moyennant que ie fusse asseuré de leur aise & contentement: Et ce d'autant que ie les aimois pour l'amour d'eux, non de moy. Mais qu'est-il de besoin d'aduiz en vne chose à laquelle estes forcé par les astres? *Fata ducunt volentes, trahunt nolentes.* Vne commission inesperee, vn President Molé vostre ancien & intime amy, qui ne pouuoit souhaiter vn plus fidelle Achate que vous, ny le Roy ny messieurs de Conseil d'Etat, homme plus propre, que celuy qui auoit esté employé par cy deuant tant d'annees en pareilles Commissions: Consentement de messieurs vos enfans, qui non seulement en font d'aduiz, ains vous y portent. Avec tout cela, que Dieu se soit mis de la partie pour le vous conseiller en vostre dormant. Tels songes n'ont acoustumé de se loger qu'és ames nettes, telles que la vostre, és actes qui importent le plus. Et pour cette cause furent appelez Oracles par Macrobe; mot transplanté par Erasme dedans nos Euangelistes, és lieux où il est parlé du songe de S. Ioseph, & de celuy des trois Mages. A dioustez, que serez vn instrument necessaire & seruirez de Fanal à tous ces voyageurs Argonautes, pour auoir ia par plusieurs anneess passé le destroit de cette nauigation. Cōclusiō, entre la charge qu'on vous presente, & celle qu'exer-

*Songes ap-
pellez O-
racles.*

cez au Palais, il y a autant de difference comme du iour à la nuit; & serez en plain midy vn aueugle de vous en vouloir excuser; Mesmes que serez en cette commission, vn Procureur General du Roy, c'est à dire vn autre vieux Hercule Gaulois, pour terrasser les monstres, au pais où elle s'exequutera. Mais il y a danger de mort en l'ancienneté de vostre aage; Aussi y a il en vostre President, qui a passé son annee climacterique: Et neantmoins ne doute des'y exposer: & quand il plairoit à Dieu de disposer de vostre personne, on pourroit dire de vous ce que disoit vn ancien Empereur, *Stantem Imperatorem mori oportere*. Ou bié côme dit l'Italié: *Vn bel morir tutta la vita honora*. Quel plus grand fruit & hōneur pouuez vo^r recueillir de vostre vie, que mourir en vne si honorable charge? Les

Le Con-
nestable de
Montmo-
rency tué
en la iour-
née de S.
Denys aa-
gée de soi-
xante-
dix sept ans

soixante & dix sept ans, de monsieur le Con-
nestable de Montmorency, ne l'empescherent
de se trouuer armé de haut apareil & commā-
der pour le seruice de Dieu & de son Roy en la
bataille de Sainct Denis, où il receut le coup de
sa mort. Vne chose principalement desiré-ie,
que comme en vostre ancienne commission
vous auiez pour confrere feu Monsieur nostre
bon Amy Pithou, qui vous estoit vn autre Pi-
rithou, & vous sō Thesee; aussi en celle-cy Dieu
vous en face renaistre vn autre. Vous me direz,
que ie vous donne icy tout autre Conseil, que
que celuy dont i'vse pour moy, & employerez
pour toutes pieces à cest effect les lettres que ie
vous escriui n'aguères. Les vous escriuant, ie
parlois de moy; comme de celuy qui s'est retiré

de toutes affaires publiques : & ie vous escry maintenant, comme à celuy que ie voy y estre encores plongé. A Dieu. Du Chastelet en Brie ce cinquiesme de Nouembre 1605.

*A Monsieur Loisel, Aduocat en la Cour de
Parlement de Paris.*

M'Estant par autres miennes lettres laché toute bride au faict de la Poësie, il me plaist maintenant iouir du priuilege de Poëte, qui est de vouloir estre non seulement celebré par les plumes d'autrui, ains par la siéne mesme. C'est vn jeu qui luy est familier, auquel par la preséte ie veux auoir part. Ie vous diray doncques, qu'il ne m'est iamais aduenue de faire quelque eschantillon en vers François, ou Latins, sur l'Estat general de nostre France, ou sur le particulier de quelques Seigneurs signalez, qui n'ait esté fauorablement receu, par les bons esprits; & personnages d'honneur, ores qu'ils ne sçeussent qui en estoit l'Autheur. Tellement que ie recueille le fruit de ma renommee par ceux qui en loüant, en ma presence, mon ouurage, ne me recognoissoient pour l'ouurier. Qui est en effect le subiect de ceste lettre; auquel peut estre vous trouuerez l'estoffe bonne, mais non la façon dont i'en vse; d'autant que les loüanges de nous, qui sortent de nos bouches, ont-ie ne sçay quoy de mauuaise haleine.

*Il specifie
les occasions
pourquoy
il auoit
faict plusieurs
pièces de Poësies
très-belles.*

Après la mort du Connestable de Montmorency aux troubles de 1567. voyât nostre Roy

Charles IX. en fort bas aage, auoir pour son Lieutenant general, tant par la France qu'en ses armées; Henry son frere, beaucoup plus foible d'ans que luy: La Roynel leur Mere; Princesse estrangere, gouverner l'Estat; leur Conseil partializé en brigues; le Mekanique estre comme chef de party; vn Hugonis Cordelier entre-meteur des negotiations que traïctions avec l'Espagnol; le Reistre Allemand, en nous secourant se faire riche par nostre ruine; vn vieux Renard d'Admiral, auquel nous auions affaire, reuestu des armes d'une nouuelle religiō: Brief voyant vn general desordre, chaos, & confusion par toute la France, poussé d'une iuste colere, ceste saillie m'eschappa.

*Sonnet sur
le desre-
gler des
affaires.*

Veu x tu scauoir quel est l'Estat de nostre France?

Un ieune Roy mené par un peuple mal duit,

*Mené d'un Espagnol, d'un Moine, d'un faux
bruit,*

Mené par une Dame explorée & en transe.

Vn Conseil bigarré, qui cache ce qu'il pense,

L'artizan capitaine, un camp sans chef conduit,

Vn païs du Papiste, & Huguenot destruit,

L'estranger qui pour nous à nostre mort s'auance:

L'ennemy qui fuyant se va mocquant de nous,

*Le Grand contre le Grand, dans nostre camp, ia-
loux,*

*Mille nouueaux estats, mille emprunts, sans tra-
fique:*

La iustice souz pieds, le marchand fait les loix,

Paris ville frontiere: ô malheur! toutesfois

Qui parle de la paix est ennemy publique.

I'auois composé ce Sonnet en deliberation

de luy faire tenir prison clause, avec quelques miens brouillas, dedans mon estude, mais l'ayant communiqué à monsieur le Chancelier de l'Hospital, qui aimoit naturellement tous ceux qui aimoiēt le repos de l'Estat; il fut d'aduis que ie ne le deuois enuier au public. Au moyen dequoy luy ouurant souz main la porte, il courut par les mains d'une infinité d'honnestes personnes avec honneur. Entre autres monsieur le premier President de Thou en vne bonne compagnie dedans sa maison, où estoit monsieur le President de Ferrier, lors destiné pour Ambassadeur de Venise, le haut loüa grandement, & chacun desireux de sçauoir qui en estoit l'Auther. C'est (dit-il) Pasquier & non autre : Je recognois en ce petit œuure son esprit. Quelques iours apres, le sieur du Ferrier, me trouuant chez monsieur de la Casedieu, me recita ce qui s'estoit passé chez monsieur le premier President, me priant de luy dire s'il auoit esté bon deuin. A quoy ie luy respondy franchement, qu'ouy : Mais que ie ne souhaitois que sa diuination fust diuulguee, pour ne desplaire à la populace seditieuse qui se donnoit toute iurisdiction sur les zelateurs de la paix. Ce Sonnet eut non seulement vogue, mais comme la France est pleine de Singes, aussi on y enfla vne cinquantaine de vers portants leur mescontentement sur le front, tout ainsi comme les miés. Mesmes vous le trouuerez enchassé dedans vne histoire de ce temps (sans nōmer l'Auther) qui fut faicte sous le nom de Resucilmartin.

Lorsque la Mole fauory des Dames de Cour fut decapité en la place de Greucà Paris, l'an 1574. i'honoray la memoire de cest Epitaphe, conuenante à ses mœurs.

*Epitaphe
de la Mo-
le conue-
nante à ses
mœurs.*

*Vos ego Veneres, Cupidinesque,
Vos ego Charites venustiores,
Et quicquid tegit ampla Regis aula,
Melliti, lepidi, atque mollicelli,
Vos imploro ego, flete mollicellum,
Periit molliculus Molau ille,
Qui vos toto animo peribat olim,
Quem vos toto animo magis periistis,
Periit Molliculus Molau ille,
Qui si molliuam suam sequutus,
Nullam militiam nouam parasset,
Hoc nil gratius elegantiusque.
Verum dum male miles excitatus
Classicum patria sonat molestus,
Anceps, mobilis, anne mollis esset,
Mollis, mole sua miser periuit.
Vos tamen Veneres, Cupidinesque,
Vos tamen Charites venustiores,
Et quicquid tegit ampla Regis aula,
Melliti, lepidi, atque mollicelli,
Mellitum, lepidum, atque mollicellum
Flete molliter, ut misellus hic qui,
Vobis viuere molliter solebat,
Mortuus sibi molliter quiescat.*

Ayant de ceste façon fredonné sur le mot de la Mole, cest Epitaphe tōba en diuerfes mains, mesmes fut enuoyé à monsieur de Pybrac qui lors estoit en Pologne, lequel estant de retour, ie le vy tout aussi tost comme son proche voisin
& amy,

& amy, & apres nous estre accueillis d'une infinité de caresses familiares à ceux qui sont affamez de se reuoir, passants sur vns & autres propos, il me dit luy auoir esté enuoyé vn Epitaphe de la Mole, qu'il ne pouuoit assez admirer: dôt il me fit la lecture, ne se pouuant estancher à la louange d'iceluy. Adioustant qu'il eust grandement desiré sçauoir le nom de l'Autheur. Et comme ie luy eusse dit, qu'il ne s'en esmayast, asseuré que soudain qu'il le sçauroit, il deuient muet. En fin apres quelques sermons & instances, luy ayant dit que ie l'estois, aussi tost il n'en parla plus. Ne voulant estre trompette de moy en ma presence.

En ce meisme temps nous auions monsieur le Chancelier de Birague, Seigneur en son particulier tres-debonnaire: mais au maniement des affaires d'Estat tres-cruel, contre ceux qu'il estimoit se desuoyer de leur vray chemin. Comme de faict, ce fut celuy auquel on atribua le Conseil des cruautéz barbaresques de la iournee Saint Barthelemy dans Paris, en l'an 1572. qui s'espandirent depuis par toute la France. Il estoit grandement subiect aux gouttes, & soudain que le malle prenoit, Boutal son Medecin pour en apaiser la douleur, n'auoit recours qu'à la saignée, qu'il reïteroit fort souuent en toutes les maladies de son maistre. Qui m'occasionna de tracer cest Epigramme adressé à vn Maximus. De nom plus auguste ne pouuoy-je honorer celuy qui estoit constitué en vne tres-grande dignité.

Le Chancelier de Birague tres-cruel à ceux qui se desuoyent au deuoir de l'Estat.

Tormine, vel colo, vel si fortasse laboras

Epigramme

sur les di-
verses sai-
gnées du
Chancelier
de Biragney

Lenta febre, ante tarda podagra premit;

Non ulla est medicina tibi, quam sectio vena,

Hanc colis, hac morbis una medella suis.

Si quid forte etiam patitur Respublica damni,

Haud aliter sarcis, Maxime, quam gladio.

Omnia consiliis agitas voluisque cruentis,

Et tibi si qua salus, sanguinolenta salus.

Vis tibi, vis nobis, summam instaurare salutem,

Vis iidem patriæ, fac tibi quod Seneca.

Cest Epigramme eut cours dans le Palais, mesmes me fut apporté par vn honneste homme nommé Gilquin, qui se plaisoit en ces nouveautez, ne pensant que i'en fusse l'Authcur. Ce que ie vous raconteray maintenant est bien de plus grande estoffe. Le Roy Henry III. estat retourné de Polongne, dés sa premiere entree en la France, trompa grandement l'esperance que chacun auoit conceuë de luy, espousant des basses opinions, qu'il changeoit de six en six mois, dont ie ne vous veux faire vn recueil, cōme choses qui desplaisoient fort à son peuple, & singulierement à ceux qui auoient quelque nez, ou qui estoient les mieux nez entre ses subiects. Il fut sur son auenement salué d'une guerre ciuile sous le nom des Catholics malcontents, conduits par le Duc d'Alençon son frere : & des Huguenots pour la Religion, sous la banniere du Roy de Nauarre : deux Princes, l'un frere, l'autre beau frere, qui en ceste querelle s'estoient vnis ensemblement. Si iamais Prince eust subiect de crainte, ce fut lors ; toutesfois ce nouveau Roy, comme s'il eust esté exposé en la tranquillité

d'une profonde paix au lieu d'endosser le har-
nois, se faisoit enseigner d'un costé la Gram-
maire & langue Latine par Doron, (qu'il fit
depuis Conseiller au grand Conseil) & d'un au-
tre costé exerçoit vne forme de concert & aca-
demie avec les Sieurs de Pibrac, Ronfard &
autres beaux esprits à certains iours, auxquels
chacun discouroit sur telle matiere qu'ils s'e-
stoient auparauant designée. Noble & digne
exercice vrayement, mais non conuenable aux
affaires que lors ce Prince auoit sur les bras.
Ces nouuelles leçons de Grammaire me don-
nerent subiect d'esclater par vne colere ces six
vers Latins.

Gallia dum passim ciuilibus occidit armis,

Et cinere obruitur semisepulta suo.

Grammaticam exercet media Rex noster in aula,

Dicere iamque potest vir generosus, Amo.

Declinare cupit, verè declinat & ille,

Rex bis qui fuerat, fit modo Grammaticus.

Iele donnay à monsieur Pithou; & croy que
à vous mesmes i'en feis present, toutesfois ie
ne le vous oze asseurer: Bien scay-ie, que depuis
passant d'un main à autre, il se donna voye
par les bouches des beaux esprits, & à leur
contentement. Hormis à feu monsieur de Pi-
brac, avec lequel estant tombé en propos, sur
iceluy, il me dit auoir entendu que Marillhac
(ieune Aduocat de grande promesse qui se te-
noit avecques moy) en estoit l'Autheur. Et
que s'il en estoit asseuré il luy feroit reparer
sa faute. A quoy ie reparty, que ie respon-
drois en tous lieux de ses actions, & que ie,

ſçauois pour certain que ceſt Epigramme n'eſtoit de la forge; au demeurant que ie le priois de me dire ce qui luy ſembloit de cette inuention. Elle eſt tresbelle (me dit il) mais il n'appartient à vn ſubieſt de ſe iouer de cette façon ſur les mœurs & deportemens de ſon Prince. Cela ſeroit bon (luy reparti-ie) en la bouche d'un autre que de vous, qui deuez penſer, que ſi vn Roy qui eſt expoſé à la veüe de tous ſes ſubieſts, ne met quelque bride à ſes actions, il eſt fort malaiſé qu'il puiſſe commander aux meſcontentemens de ceux qui plus le reſpectent: & que telle maniere de vers venoit nō d'une main ennemie de ſa Maieſté, ains qui en eſtoit idolatre, mais faſchee de le voir tomber par ce moyē au meſpris de tout ſon peuple, voire que nous deuions tous ſouhaiter au cas qu'ilors ſe preſentoit, que ceſt Epigramme tombaſt és mains de noſtre Roy, pour luy eſtre vne leçon, non de la Grammaire Latine, mais de ce qu'il auoit de faire. Vout ſçauiez (adiouſtay ie) l'hiſtoire de ceſt Empereur, qui alloit de nuit deguiſé és maiſons publiques, pour entendre ce que l'on diſoit de luy, pour ſur le raport qui luy ſeroit faiſt, donner ordre de ſe reformer. Ainſi ſe termina & la colere du ſieur de Pibrac, & noſtre propos.

Dame Ieanne de la Marche tuer dans ſon liſt. Sous le regne de Henry III. le Seigneur de Villeumer Gouverneur de l'Isle de France, lequel auoit bonne part aux bonnes graces du Roy, fit tuer Dame Ieanne de la Marche ſon eſpouſe dedans ſon liſt par quelques vns de ſes confidens, pour vn adultere par elle commis à

faceouuerte : Comme ma plume ne demeure aisément oiseuse, aussi voulu-je faire l'Epitaphe de ceste pauvre malheureuse, qui fut tel.

Haud tumulum, ac thalamum; thalamum? non: Imo viator,

*Et tumulum, & thalamum, si pote, cerne simul.
Sauus adulterii pœnas à coniuge, coniux
Dum petit, hœningulat memiseram hoc thalamo.
Sic mihi qui thalamus, tumulus quoque, scilicet idem
Causa mihi latbi, lausque fuit.*

Cest Epitaphe estant sorty de mes mains, courut non seulement par Paris, mais fut porté iusques en Italie, en la ville de Venise, où monsieur Audebert (depuis Conseiller au Parlemēt de Bretagne) estant en prit coppie; Et me venant voir, m'en voulut faire part comme d'une piece qui auoit esté grandement celebree dedans Venise: Et lors ie luy respondy, que ie n'en auois affaire, comme estant l'original registre d'icelle.

En l'assemblee des trois Estats tenue en la ville de Blois l'an 1588. où feu monsieur de Guise fut tué par le commandement du Roy Henry III. pour les causes qu'il ne faut point icy ramenteuoir, ie feis son Epitaphe de telle substance.

*Guisius, & Casar medio periere Senatu,
Hic Bruti gladio, hic principis arte sui.
Scilicet ut premeret metuenda tyrannidis arma;
Has Rex, has Brutus struxerat insidias.
Casaris ac Latia est re publica morte sepulta,
Guisi an occumbet Gallia nostra nece?*

Cest Epitaphe fut porté iusques à Paris, &

*Epitaphe
de monsieur
de Guise
tué à
Blois.*

depuis iusques à Rome, où ie scay par homme qui y fut enuoyé par la Ligue, qu'il le vit entre les mains du Pape Sixte, qui en faisoit grand Estat.

Ce que ie vous discourray presentement, vous aprestera parauenture à rire. Sortant des consultations avec monsieur du Hamel Aduocat mien amy, vn ieune Aduocat me fit present d'un Epitaphe fait par Theodore de Beze, en faueur de la fille de sa femme : Et comme iceluy eussé demandé, si Beze auoit eu des enfans de sa Candide, il me respondit, que dés pieça il estoit conuolé en secondes nopces avecques vne honeste veufue, pour le soulagemēt de sa vieillesse, & que c'estoit la fille d'elle qu'il auoit honorée de ce Tombeau. Apres auoir remercié ce ieune Aduocat, ie m'arrestay à ce mot de Soulagement, qui m'ouurit l'esprit à vne belle inuention. Et comme le seigneur du Hamel & moy mon voisin retournions en nos maisons, luy m'entretenant par les ruës, & moy me gouvernant à part moy, ie feis ce quatrain en faueur de celuy qui auroit espousé trois femmes.

Vxores ego tres vario sum tempore nactus,

Nunc iuuenis, nunc vir, canus & inde senex.

Propter opus prima est validis mihi ducta sub annis,

Alter a propter opes, ultima propter opem.

Quatrain qui fut tres-fauorablement receu, non seulement dedans Paris, ains en plusieurs lieux de la France, mesmes en la ville de Grenoble, où monsieur l'Anglois, Maistre des Requestes estant, en voulut prendre coppie; & depuis à son retour me le monstra.

Je clorray ma lettre en ce dernier point. Feu messire Charles de Gontauld, Seigneur de Biron, Mareſchal de France, ayant esté decapité dedans la Bastille, par Arrest du Parlement de Paris, ie feis lon Epitaphe.

*Afflictis patriæ rebus fortissimus olim,
Labentem patriam, dux ego sustinui.*

*Pro meritis, vario Rex me cumularat honore,
Et poteram summi filius esse Iouis.*

*At me nescio qua rapuit vasaſana libido,
Allobrogum satago dum gener esse Ducis.*

*Ambitione meam volui qui perdere gentem,
Heu male consultus! ne pereat, pereco:*

Sic statuit princeps, & sic amplissimus ordo,

Sic patriæ nostra est vitæque morsque salus.

Vous scauez de quelle faueur il fut accueilly par tous messieurs les Aduocats, & comme cha cun en voulut auoir autant pardeuers soy. Car vous mesmes me venant voir me le raportates. Tout ce que ie vous ay recité cy dessus, sôt comme les fleurs printanieres qui ont quelque souëfue odeur dedås leurs saifôs. Plusieurs autres vous pourroy-ie reciter tant en Francois que Latin. De les vous faire maintenât trouuer telles, i'en doute. Pourquoy doncques vous en ay-ie voulu faire part? Pour iouir comme ie vous ay dit sur le commencement de ma lettre, du priuilege du Poëte: I'adiousteray de celuy pareillement de Vicillard, *Laudator temporis æli*. A Dieu.

*Epitaphe
du Mareſ-
chal de Bi-
ron.*

*A Monsieur Loysel, Aduocat en la Cour de
Parlement de Paris.*

Il dispute
fort profon-
dement sur
le Droit
& les Loix
des Ro-

ains, &
en quoy il
consistoit.

Este cy sera, non pour enseigner, ains
apprendre, & estre par vous releué d'un
scrupule, que i'ay dés picça dans la
teste.

Ius Ciuile (dict Papinian) est quod ex legibus,
plebiscitis, Senatusconsultis, principum decretis, au-
thoritate prudentium venit: Pratorium, quod Prato-
res introduxerunt adiuvandi, vel supplendi, vel corri-
gendi iuriscivilis gratia. Puisque ce grand per-
sonnage plaça les Decisions des Iuriconsultes
(ainsi me plaist-il appeller leur *Responsa Pru-*
dentum) entre les especes de Droit, il falloit que
de son temps, elles fussent de mesme valeur,
prerogative, & effect que toutes les autres, ou
bien sa diuision estoit manque. Ioint le com-
mentaire que depuis Tribonian y apporta, par
lequel donnant plus haut vol à ceste diuision:
Constat ius nostrum (faict-il) *aut ex scripto, aut non*
scripto. Scriptum autem ius est, lex, plebiscita, Se-
natusconsulta, Principum placita, Magistratum e-
dicta, responsa prudentum. Et apres auoir expli-
qué la nature de chasque piece, voicy la leçon
qu'il nous baille. *Responsa Prudentum sunt senten-*
tia & opiniones eorum, quibus permissum erat iura
condere. Nam antiquitus constitutum erat, ut essent
qui publice iura interpretarentur, quibus à Cesare ius
respondendi datum est, qui Iuriconsulti appellaban-
tur, quorum omnium sententia & opiniones eam au-
thoritatem tenebant, ut iudici à responsis eorum rece-

de non liceret, ut est constitutum.

Ià à Dieu ne plaise, que ie vueille en cest endroit desdire l'ancienneté assistee d'un si grand parrein que Tribonian. C'est pourquoy ie vous prie recevoir les discours que ie feray cy-apres, non comme vne mienne opinion, ains vn doute, qui me tient perplex, ou si les prenez pour mon opinion, estimez que comme Advocat au Barreau, ie me iouë, ou de ma plume, ou de ma langue sur vne vray-semblance, qui se doit par Arrest des Iuges terminer en vne verité, pour ou contre. Je sçay que tenez la proposition de Tribonian pour tres-certaine, car ainsi me le declarates vous dernièrement, sans toutesfois vous ouvrir: Et quant à moy, ie ne la puis digerer sans vostre aide. Que si m'en demandez la cause, ie vous diray en premier lieu, que Tribonian sur la fin du passage, pour confirmation de son dire, diët qu'il y en auoit ordonnance, laquelle ie ne trouue point (Qui n'est pas petit argument pour ne luy adiouster foy) & s'il y en auoit aucune, il faut que ce soit celle que nous aprenons du I. C. Pomponius, quand il nous enseigne, que deuant le temps de l'Empereur Auguste: *Publice de iure respondendi ius, non à Principibus dabatur, sed qui fiduciam studiorum suorum habebant, consulentibus respondebant, neque responsa utique signata dabant, sed indicibus ipsi scribebant, aut testabantur, qui illos consulebant. Primus Augustus, ut maior iuris auctoritas haberetur, constituit, ut ex auctoritate eius responderetur: & ex illo tempore peti hoc pro beneficio capit. Et ideo Princeps optimus Adrianus, cum ab eo viri pratorii peterent, ut*

*Les Iurif-
consultes
rendoient
Droict de-
uant le
tèps d'Au-
guste, sans
auctorité
du Prince.*

490 LIVRE XIX. DES LETTRES
sibi liceret respondere, rescripsit eis; hoc non peti, sed praestari solere: & ideo si quis fiduciam sui haberet, delectarise, populo ad respondendum se prepararet.

Trois tēps
remarquez
aux Loix
Romaines.

Passage vnique & singulier en ce subiect, duquel ie recueille trois temps; Celuy de l'Estat populaire, pendant lequel il ne faut faire aucune doute, que leurs opinions n'obligeoient en aucune façon le Iuge, par ce qu'ils n'auoient lors permission de respondre, du Prince, qui n'estoit encores en essence: Comme aussi n'enuoyoit ils lors leurs aduis signez aux Iuges. L'autre est le temps de l'Empereur Auguste, & ses successeurs iusques à l'Empereur Adrian, pendant lequel en consideratiō du benefice qu'ils obtenoient du Prince, il y a bien grande apparence qu'ils enuoyoit leurs consultations signees, comme estants de plus grande autorité qu'elles n'auoient esté par le passé. Mais que pour cela le Iuge fut contraint de les suivre par sa sentence, ie ne le puis croire. Comme aussi Pōponius ne le dit pas. Chose qui pour sa nouveauté estoit digne de particuliere remarque, & laquelle il se fust bien donné garde d'oublier, si elle eust esté telle que tribonian presuppose. Le dernier est le temps d'Adrian & de sa posterité, pendant lequel encores fay-ie moins de doute, par la raison mesme de Tribonian. Car si l'aduis des Iuriconsultes fut tenu pour loy à l'endroit du Iuge, pour le priuilege que le Prince leur octroyoit de respondre du Droit, ce priuilege ayant esté supprimé par Adrian, & leur profession reduite en sō ancien estat, aussi faut il par mesme moyé cōclure, que leurs opinions n'estoient plus reputees pour

loÿ. Et eust esté vrayement chose fort ridicule, que le Magistrat, qui auoit la foy au public, eust receu la loÿ de celuy qui ne l'auoit qu'à sa suffisance. Par ainsi ie ne fay aucune doute, que la proposition de Tribonian est trop generale, & qu'en tout euenement il la faudroit reduire dedans les limites du temps mediat d'Auguste. Et neantmoins, outre ce que i'en ay dit cy dessus, pour monstrier que encoreserez vous bien empesché de l'y trouuer, il faut de deux choses l'vne; Ou que la raportiez aux aduis qui estoient baillez par les Iuriconsultes aux parties plaidantes, comme de fait il semble que Tribonian l'ait ainsi entendu: Ou bien aux regles generales portees dedans leurs commentaires de Droit. Au premier cas, c'eust esté vne ineptie d'estimer, que leurs consultations deussent estre de quelque merite & effect, esquelles ils n'auoient presté l'oreille qu'à l'vne de parties. Qui fut cause que depuis en telles affaires, le commun formulaire du I.C. Scæuola estoit; *Respondi secundum ea quæ proponebantur*, afin que par vne sophistiquerie indue & affectee on ne tirast sa resolution en consequence. D'ailleurs, si sans ouïr les deux parties, on eust contre tout ordre de Droit contrainct le Iuge de passer par cette resolution, l'autorité du Iuriconsulte eust esté plus grande que celle d'un Empereur, lequel quelques Patentes qu'on obtint de luy, n'entendoit qu'elles sortissent effect au preiudice d'un tiers, sans prealable cognoissance de cause. Que si vous raportez la proposition

de Tribonian, aux maximes que les Iurifconsultes ſouſtenoient dedans leurs Liures, ie vous prie de conſiderer en quelle confuſion & mélange fut la iuriſprudence Romaine dedans l'entrejet de temps d'Auguſte, & d'Adrian. Car tout ainſi que noſtre Religion Chreſtiene

L'Arianisme quand entra en l'Eglise, & combien de temps y a regné. La Iuriſprudence bigarree en partialitez, & ſous qui. ayant eſté tout à fait ouuerte ſous l'Empereur Conſtantin, l'Arianisme ſe planta au milieu de nous, qui produiſit vn malheureux ſchiſme, lequel dura deux ou trois cens ans; auſſi ſur l'auènement de l'Empire, la Iuriſprudence s'eſtât fait voye dedans Rome beaucoup plus grande qu' auparauant, elle commença de ſe bigarrer en partialité ſous les bannieres de Labeo & Capito, Iurifconsultes; laquelle prouigna de telle façon, que ce qui eſtoit blanc aux vns, eſtoit bis aux autres, dont ſourdirent les Caſſians, & Proculians, de Caſſius & Proculus, Chefs de parts, trompetez dedans nos Pandectes. Dite moy ie vous prie, auſquelles des deux opinions le Iuge en cette bigarreure ſe deuoit par ſa ſentence attacher? De ſorte que de quelque ſens que ie me tourne, ie ne puis trouuer temps auquel les Iuges ſeuſſent aſſeruis aux opinions des Iurifconsultes, ie veux dire pour en faire eſtat comme d'une Loy.

Et ce qui me fait de plus, non reſoudre, ains douter contre la leçon de Tribonian, eſt que combien que Papinian & luy euſſent mis *Authoritatem prudentium cum legibus, plebiscitis &c.* cōme pieces deſquelles eſtoit compoſé le Droit general des Romains; toutesfois quand Vlpian nous enſeigne, quelles conuentions eſtoient

bonnes & valables, dit ainsi: *Au prator: Pacta cōnenta, quæ neque dolo malo, neque aduersus leges, plebiscita, senatusconsulta, magistratum edicta, Principum decreta, neque quo fraus cui eorum fiat, facta erunt, seruabo.* Nulle mention de responsis prudentiū, lesquels toutesfois il estoit plus requis y apposer, que les autres, auxquels n'y auoit aucune obscurité au regard des Iuriconsultes, qui se bloient auoir plus de part avec l'escolier, par leurs commentaires, que du magistrat par ses resolutions: Et ce qui me semble faire de plus en plus à ce propos, est la Loy des Empereurs Theodose & Valentinian. L. 17. *Codic. Theod. De responsis prudentum Papiniani, Pauli, Cui, Vlpiani, atque Modestini, scripta uniuersa firmamus: Ita ut Caium, Paulum, Vlpianum, & ceteros comitetur autoritas lectionis, quæ ex omni opere recitatur. Eorum quoque scientiam quorum tractatus atque sententias prædicti omnes suis operibus miscuerunt, ratam esse censemus, ut Scauola, Iuliani, atque Marcelli, omniumque quos illi celebrarunt. Sitamen eorum libri, propter antiquitatis incertum, Codicum collatione firmentur: Vbi autem diuersæ sententiæ proferuntur, potius numerus vincat authorū, vel si numerus equalis sit, eius partis præcellat autoritas, quæ excellentis ingenii vir Papinianus emineat, qui ut singulos vincit, ita cedit duobus. Notas etiam Pauli & Vlpiani, in Papiniani corpus factas, sicut dudum statutum est, precipimus infirmari. Vbi autem pares eorum sententiæ recitantur, quorum par censetur autoritas, quod sequi debeas, eligat moderatio iudicantis. Pauli quoque sententiæ semper valere precipimus.*

Papinian
præferre à
sous les au-
tres Iurif-
consultes.

Loy qui me semble destruire en tout & par tout, l'opinion de Tribonian. Car si auparavant les Decisions qui se trouuoient dedans les Liures des Iuriscōsultes deuoient estre tenuës pour Loix, ceste-cy estoit frustratoire, qui preuoioyit tant seulemēt pour l'aueñir. Nouueauté qui se voit au doigt & à l'œil, en ce que tout d'vne main elle prescrit l'ordre & police qu'on deuoit de là en auant obseruer en son execution, & rencontre de diuerses opinions. Mais encores suis-je en plus forts termes, par ce que destrenteneuf Iuriscōsultes qui depuis furent mis en ieu par Iustinian dedans ses Digestes, Theodose & Valentiniā n'en authorisent que cinq, & ceux de l'autorité desquels ils s'estoient preualeus dedās leurs œuures, & singulieremēt entr'eux, vns Scæuola, Iulian, & Marcel. Et si la regle eust esté telle que Tribonian presuppose, estimez vous que ces deux Empereurs n'en eussent fait mention, & déclaré qu'ils reduisoient la grāde autorité qui auoit esté auparavant attribuee à tous les Iuriscōsultes, en ces cinq tant seulement? Je scay bien que me pourrez dire, que puisque le texte de cette loy porte, que les Animaduersions de Paul & Vlpian estoient contre les œuures de Papinian tout ainsi qu'auparavant reprobuees, il faut inferer, que la condamnation de ces deux estoit vne aprobatō generale de tous les autres. l'en suis d'acord, mais non qu'il fallerapporter cette aprobatō generale à tous les autres Liures des Iuriscōsultes, ains seulement de ceux de Paul & Vlpian, dont il auoit esté parlé sur

le cōmencemēt de la Loy. C'estoient deux Li-
ures, que la commune voix du peuple, & con-
sequemmēt les deux Empereurs tenoient pour
apocryphes, & faulſement atribuez à Paul &
Vlpian : comme au contraire les Sentences de
Paul sōt iugees pour veritables, ores que quel-
ques vns les euſſēt voulu tenir pour supposées :
Car si vous rapportez cette particuliere con-
demnatiō pour cōfirmation generale de tous
les autres Iurisconsultes, cette loy impliquera
en soy vne cōtrarietē manifeste, laissāt ce pēdāt
à part, que ces Animaduersiōs furēt depuis ad-
uouees pour vraies par Iustinian : Car c'est
vne piece hors œuvre, & qui n'a rien de cōmun
avec le present discours ; Au demeurant,
vous scauez quel rang tient Papinian entre
les autres Iurisconsultes : Et comme par la
loy de Theodose & Valentinian, il auoit esté
le premier nommé, mesmes qu'en la balan-
ce de chaque Iurisconsulte, on le Iuge de *Et avec*
plus grand poids ; Le dy nommément par la loy *quelle au-*
dedans laquelle les Decisions de luy, & de *tohrir.*
quatre autres siens compaignons sont decla-
rees deuoir estre tenuēs pour loix. Iamais
Decision ne fut plus notable ne qui meri-
tast plus titre de loy, que celle qu'il auoit
baillee en faueur des petits enfans alen-
droit de leurs ayeuls, laquelle fut depuis
transcrite dedans les Digestes ; toutes-
fois Iustinian estimant que ce ne fust assez,
voulut sur le moule d'elle en faire vne
ordonnance Imperiale, qu'il reconnut,

avec tout honneur & respect auoir empruntée de luy. Et puis, si pour authorizer l'opinion de vn si grand personnage, l'Empereur Iustinian estima, qu'il luy falloit interposer ses parties, vous trouuerez estrange, que ie reuoque maintenant en doute l'ancienneté dont Tribonian nous a repeu, qu'il atribue, non seulement au temps de Theodosius, & au dessous, mais dès & depuis l'Empire d'Auguste?

Conclusion, plusie remuë d'aduis pour logger son opinion dans ma teste, & moins i'y trouue de place, & ressemble en cest endroit ces Philosophes bizarres Pyrrhoniens, qui en la recherche de tout trouuoient en tout à redire. Ou bien ie suis vraiment disciple de nostre bon pere Accurse, lequel estant au bout de son roulet, en la reconciliation de quelques loix, nous paye souuent d'vns *Sic, vel sic*, aportant diuerses solutions, qui se tournent le plus du temps en fumee: De ceste mesme façon me payant, de vne diuersité d'*Ainsi*, c'est à dire, il faut ainsi ou ainsi entendre le passage de Tribonian pour luy faire sortir effect, ie n'y trouue, ny fonds, ny riue, tant a de tyrannie sur nous vne fascheuse preoccupation.

*Escrits des
Iuriskon-
sules sont
comme
truchemēs
des Loix.*

Bien veux-ie croire, que les escrits des Iuriconsultes estants comme truchements des Loix, Edits, ordonnances & autres parties de Droit, estoient alleguez par deuant les Iuges, pour donner quelque lustre aux causes, mais non vne obligation necessaire qui liaist leurs consciences, comme faisoient les autres particularitez que l'on assigne sous le droit Ciuil. Et quand
ie voy

ie voy vn Auguste auoir deffendu de respondre du droit sans la permission, ie ne pense pas que ce fust en intention que les decisions des Iuriconsultes fortissent effect de Loix, comme Tribonian le donne à entendre, mais bien qu'ils prissent quelque autorité du public. Presque de la mesme façon qu'auant que d'estre receu au serment d'Aduocat, il faut auoir obtenu ses degrez de Licence. Encores ne douté-je point, qu'on ne produisist leurs consultations; mais qu'elles fissent loy, il y eust eu del'absurdité. Cela mesme ay ie presque veu en ma ieunesse, estudiât en droit dans Bolongue la Grasse, où Marianus Socinus l'enseignant auoit acquis tant de nom, que la plus part des Italiens, es causes qui leur importoit, se venoiēt vouër à ses pieds, l'espace de cinq & six mois pour tirer de luy consultation enflée de plusieurs allegations, qu'il leur vendoit à grosse d'argent. Et me souuient entre autres, d'un Gentilhomme François, qui se paissant de mesmes fumees, fit le semblable, que les Italiés: il produisit aux Requestes du Palais vne consultation de ce grand Docteur, avec laquelle il perdit sa cause, tant en premiere, que seconde instance. Ainsi le vey-je à mon retour d'Italie: & ainsi me fay-je accroire, qu'il en prenoit aux Romains, produisans les aduis des Iuriconsultes viuants, ou s'aidants des decisions tirees de leurs Liures.


Vous me direz & non sans propos, que faisant marcher d'un mesme pas les anciennes decisions des Iuriconsultes, avec les Consultations du Palais, ou conseils des Docteurs de

*Marianus
Socinus
Precepteur
de M. Pas-
quier, & de
celle au-
thorité il
fut.*

droit, c'est faire le procès, non seulement à Triboniâ, ains au grand Papiniâ, lesquelles ayât en-nombrees entre les especes de Droit, manquoit du tout, ou de sens commun, ou bien elles estoient de son temps, de mesme force & auctorité, que les autres loix, & ordonnances; soit ou que l'usage du temps l'eust ainsi voulu, ou la permission du Prince. C'est en quoy ie me trouue infiniment empesché, & pourquoy ie desire estre par vous esclarcy sur les obscuritez que ie vous ay cy dessus touchees : Et vous prie de ne m'espargner ; Ce me sera vn grand trophée d'estre vaincu combatant pour la verité, non pour la victoire. Nous sommes auourd'huy en pleines vacquations, & n'avez que trop de temps en main pour me contéter; mais à la charge que me faisant part de vostre loisir, me iugerez estre vn homme de grand loisir; qui ayant en la fleur de mô aage eu cest hōneur d'estre employé aux plus grâdes causes du barreau, maintenant dedans vne profonde vieillesse ie m'amuse en ces espinoches & pointilles. Et parauenture que quelque sage teste pourroit dire, que cela s'apelle en Latin *Repuerascere*, & en Francois, *Radoter*, n'estoit que pour parer à ce coup, ie veux qu'on sçache, que cōme le Polipe en son espee, aussi transformé ie en la miēne mon esprit en autant de couleurs, que d'obiets.

A Dicu.

A Monsieur Loysel.


 Rande pitié! qu'il n'y ait chose plus so- ^{Il discourt}
 lemnizee par la bouche des Doctes, ^{fort ample-}
 que la Legitime qui fut dedans Rome, ^{ment sur le}
 deuë aux enfans par leurs peres & me- ^{fait desle-}
 res, allants de vie à trespas, depuis par succes- ^{gitimes}
 sion de temps, transplantee en cette France; Et ^{deuës aux}
 neantmoins nul n'en peut dire l'origine, ny par ^{enfans.}
 qui elle fut introduite. Le premier de nos Do-
 cteurs de Droit, que ie voy y auoir voulu bail-
 ler quelque atteinte, est nostre Cuias; Et ce par
 vne coniecture qu'il tira de la loy quatriesme,
De inofficioso testamento, du Iurisconsulte Caius;
 non peut estre mal à propos, si vous considérez
 la rencontre des deux noms (permettez moy en
 passant de me iouer de ma plume.) Car dedàs le
 Caius Romain, vous trouuerez le Cuias Fran- ^{Caius ana-}
 cois, par vn bel anagramme: Et sur cette Loy ^{gramme de}
 quatriesme sont ces mots. *Caius libro singulari*
ad legem Gliciam; & le texte de la loy est tel. *Non*
est consentiendum parentibus, iniuriam aduersus li-
beros suos, testamentis inducere. Quod plerique fa-
ciunt, maligne circa sanguinem suum, iudicium in-
ferentes, nouer calibus delinimentis instigationibusque
corrupti: C'est à dire, qu'il ne faut point per-
 mettre aux peres & meres de faire tort par leurs
 testaments, à leurs enfans: Chose qui aduiant
 souuent par la malignité des secondes nop-
 ces, contre les enfans du premier lit. Ces
 quatre lignes furent adaptees par les compila-
 teurs du droit de Rome sous le titre *De testamēto*,

500 LIVRE XIX. DES LETTRES
inofficioſo, fait en conſequence des mauuais offices que les peres & meres rendoient à leurs enfans, les mettants par leurs teſtaments & dernieres voluntez, en nonchaloir, au preiudice de leur legitime. Partant Cuias au ſecoud Liure deſes Obſeruations chapitre 22. voulut croire, que cette loy *glicia* eſtoit vn reglement ancien fait en faueur de la legitime des enfans, & tout d'une ſuite eſtima que ce fut vn Claudius *Glicia* Dictateur, qui en auoit eſté le premier promoteur enuers le peuple de Rome; toutesſcis il n'eſt aſſiſté d'aucune authorité ancienne, pour confirmer ſon opiniõ. C'eſt pourquoy Hotoman en ſon Catalogue des Loix Romaines, le voulut deſdire, ſans le nommer, en ces mots, *Glicia, de teſtamentis*, pour les raiſõs par luy alleguees, & eſtime qu'aulieu de *Glicia*, il falloir lire *Titia, quæ de pupillorum rationibus lata erat, quò Caii ſententia pertinebat*. Outre les raiſons par luy induictes en ſon Liure, il y aporta quelques autres particulieres conſiderations par ſes leçons, qui furent raportees à Cuias. Monſieur Briſſon plus retenu qu'Hotomã, ſe donne bien garde d'y interpoſer ſon iugemẽt en ſon Commentaire, *Dererum & verborum ſignificatione*. Auquel lieu nageant entre les deux eaux. *Glicia* (dit-il) *nobis ex unica inſcriptione legis* 4. *De inoff. teſt. nota eſt*. Nous laiſſant à deuiner quelle eſtoit ſur ce ſon opinion. Or comme l'opinion d'un grand eſprit eſt de ne vouloir eſtre deſdit, auſſi Cuias au 14. Liure deſes Obſeruations, chap. quatorzieſme, prit au point d'honneur ce qui en auoit eſté diſcouru par Hotoman,

tant par son Liure, que par ses leçons, & dict ainsi. *Querelam in officio si testamenti esse ex antiquissima lege Glicia, conicere licet ex inscriptione l. 4. De inoff. test. qua danda querela rationem reddit, & legis Glicia ferenda rationem reddere videtur. Et ne quem decipiant insomnia; nescio cuius, neueme itacentis modestia in conscientiam ducat, scripsi latam forte à Glicia Dictatore; Non negans igitur, quin forte à Consule vel Pratore eiusdem nominis, siue cognominis, &c. & de là poursuiuant la pointe, il tasche de prouuer, que ce n'estoit chose nouuelle dedans Rome, que quelques Loix portassent le surnom des Legislatéurs, mesmes qu'il y eut quelques Consuls, qui eurent le nom de Glicia: & comme il est plein de doctrine, faute d'un propos à autre, non mal à propos.*

Ie me donneray bié garde de iuger des coups de ces deux vaillants guerriers, ausquels ie porte tout honneur, respect & reuerence: Car ie vous puis dire, que l'un des plus grands heurs que ie pense auoir recueilly en ma ieunesse; fut qu'un lendemain de l'Assumptio nostre Dame, l'an 1546. Hotoman & Balduin commencerét leurs premieres lectures de Droict aux Escholes du Decret en ceste ville de Paris. Celuy là à sept heures du matin, lisant le titre, *De notionibus*: Cetuy cy à deux heures de releuee, lisant le titre, *De publicis iudiciis*: en vn grand theatre d'Auditeurs. Et ce iour mesmes, sous ces deux Doctes personages, ie commençay d'estudier en Droict: & l'an d'apres, dedans la ville de Toulouze, ie fus à la premiere leçon que Cuias fit en l'Eschole des Institutes, ne s'estant aupara uant

*Sous quels
Docteurs
M. Pas-
quier a es-
tudié en
Droict.*

iamais mis sur la monstre. Et continuay quelques iours mesleçons sous luy; Chacun le trouuant deslors d'un esprit fort clair, qui ne promettoit peu de chose de luy pour l'auenir. Je vous prie ne trouuer mauuais, si ie iouy du priuilege des vieillards, en vous ramenteuant ma ieunesse, que i'estime heureuse d'auoir iouy des premiers fruits de ces trois personnages d'honneur. Il falloit que ceste saillie fust par moy faite auant que de passer plus outre.

Je retourne maintenant sur mes brizees, & veux dire, que ces deux personnages de marque, Cuias & Hotoman, eurent quelque subiect de contenter leurs esprits, chacun en son endroit, par diuerses coniectures. Mais comme nos pensees sont libres en choses indifferentes, encor' que ie recognoisse Cuias outrepasser Hotoman d'un grand vol; si est-ce que ie vous prie ray ne trouuer mauuais, si ie ne puis incliner en son opinion. Après m'auoir entendu vous iugerez si avecques raison ie suis fol.

Cuias outrepassé Hotoman de beaucoup selon le iugement de M. Pasquier.
 Vous demeurerez d'accord avec moy, que la Loy qui concerne la Legitime des enfans, est l'une des plus signalees qui fut dedans Rome, dès & depuis son introduction, non seulement pour son estoffe, ains pour sa façon; Ayant enfreint & mis sous pieds ce grand & souuerain article des Douze tables, qui donnoit plein ban à chacun de disposer par son testament de tous ses biens, sans acception de personnes.
Un iurisqueconsulte, il a su auec iuste esto.

Se peut il faire, si elle eust esté introduite sous l'Estat populaire, par cette pretendue Loy

Glicia, que quelque Autheur ancien n'en eust parlé? L'enten de tous ces grands personnages, dont les Liures sont arriuez iusques à nous. Vous n'y en trouuerez vn seul mot : encores que souuentefois ils ayent traicté de la matiere hereditaire de pere & mere à fils. Se peut il faire (vous dy-ie) que nous n'en ayons cognoissance par le texte expres de ceste Loy 4. ains d'un seul mot couché sur le frontispice d'icelle ? Ou que tous nos Iuriconsultes, qui florirent sous les Empereurs ; desquels nous auôs appris, quelle estoit la nature de la Legitime, eussent esté si oublieux , nonchallans & desdaigneux , de ne faire mention de la fontaine dont elle auoit esté prise, comme la verité est qu'ils n'ont fait? He! vraiment, si cette loy Glicia, ou autre auoit esté publicc dedans Rome, pour cest effect, tout ainsi qu'ils blasment le pere, & l'accusent comme demy furieux, quand dedans son testament il passe son enfant sous silence, ou bien que le fils peut estre pour son ingratitude exheredé par son pere ; Aussi les accuseroy-ie volontiers de fureur en cette oubliance , & encores d'ingratitude enuers la loy , pour laquelle ie les iugerois dignes d'estre exterminiez de l'escole dont ils faisoient profession. I'adiousteray , que s'il en eust esté quelque chose, il est grandement vraisemblable , que l'Empereur Iustinian recitât en ses Institutes , l'origine des Quartes Falicide & Trebellianique, eust aussi fait glisser ce mot de la Loy Glicia, & de la Quarte

legitime deuë auparauant de toute ancienneté aux enfans, sur le modèle de laquelle eussent esté basties, cette Falcidie, & Trebellianique, dont toutesfois n'auois nulle mentiō. Demoy, ie me fay accroire par toutes ces récontres concurrants ensemble, que le mot de *Glicia* soit corrompu, suiuant l'opinion d'Hotoman : de laquelle est pareillement Antonius Augustinus Archeuesque, en son Liure des Loix de Rome, de l'autorité duquel ie fais en ce subiect grand estat. Ne se trouuant mesmement dedans toute l'ancienneté, comme i'ay touché cy dessus, mention de cette Loy *Glicia*, que sur le frontispice de la loy quatriesme, du Testament inofficieux. Et au soustenement de cette opinion ie suis fondé en presomptions non moins violentes, que celles sur lesquelles le sage Salomon iugea le different d'entre la vraye mere, & la putatiue.

Mais d'où est procedee l'origine de cette legitime, me demandera quelqu'un? Ie le vous diray au moins mal qu'il me sera possible, vous priant le prendre de mesme cādeur & rondeur que i'enten le deduire. Premièrement ie tiens pour proposition arrestee, que tant & si longuement que l'Estat populaire dura, ils ne scauoient dedans Rome, que c'estoit de brider les dernieres voluntez des testateurs, non plus en faueur des enfans, que des estrangers; Estimans que chacun auoit en son particulier, plein pouuoir de disposer de tous ses biens, au preiudice des siens, puisqu'en plus forts termes il auoit puissance de vie & de mort sur ses enfans. Puis-

*D'où cette
Loy de la
legitime a
pris son
origine.*

*Puissance
de vie &*

sâce, dy-ie, qui n'estoit encores tollue aux peres ^{de mort des}
 du temps de l'Empereur Auguste, si nous ^{peres sur}
 croyons à Seneque, qui nous raconte qu'un ^{ies enfans.}
 Tarius, s'estant aperceu que son fils l'auoit vou- ^{Senec. lib.}
 lu occire, luy fit son procès extraordinaire de- ^{de cle-}
 dans la maison, & le voulant iuger pria non seu- ^{mentia.}
 lement plusieurs grands seigneurs de vouloir
 estre de la partie au iugement, mais aussi Augu-
 ste mesmes, qui ne faillit de s'y trouuer; Et apres
 que le pere eust recueilly les opiniôs de chacun, ^{Tarius pra-}
 il donna en fin, comme le vray iuge, la sentence ^{nonce sen-}
 de relegation contre son fils: passage d'où nous ^{tence de}
 pouuons recueillir; que lors la toute puissance ^{Relegation}
 de vie & de mort que les peres auoient de toute ^{contre son}
 ancienneté sur leurs enfans; n'auoit esté par ^{fils.}
 nouuelle loy supprimée: Et à tant qu'il y a
 moins d'apparence, qu'elle eust esté lors modi-
 fiée pour le regard des biens.

*La Loy Fal-
 cidie pour
 qu'elle raiso
 introduite.]*

Le premier frein qu'on apporta aux Testa-
 ments, fut par le moyen de la Falcidie, non point
 particulièrement en faueur des enfans, ains du
 Testateur principalement; lequel instituant vn
 heritier, fondement sans lequel vn testament
 estoit nul, & neantmoins espuisant la successiô
 par vne infinité de legs immenses, il adue-
 noit le plus souuent, que l'heritier institué, re-
 pudioit la succession, pour n'en rapporter au-
 tre profit que charge: Quoy faisant le testamēt
 alloit à vaul'eau, comme nul; & tout d'une suite
 les legs. De maniere, que si ainsi le faut dire,
 tous demeuroident louches: Le Testateur qui
 follement auoit voulu fauoriser les opinions:
 Le pretendu Heritier, pour auoir renoncé à

cette qualité: & finalement tous les Legataires, par faute d'un heritier. Pour à quoy obvier fut trouuee la Falcidie: Qui fut vne loy publicé par Caius Falcidius, Tribun du peuple, sous le Triumvirat d'Auguste, Lepide, & Antoine: Par laquelle il fut permis au Testateur, de leguer pleinement de tout son bien, hormis des trois parts, les douze faisants le tout, qui seroient reseruees à l'Heritier testamentaire. En quoy les enfans ne receuoient non plus de priuilege que les autres; Estant cette Loy généralement introduite en faueur de tous ceux qui auoient esté ordonnez heritiers par le testateur.

*Et en quoy
elle consi-
stest.*

*Les Fidei-
commis
quand mis
en usage: &
à quelle fin.*

De cemesme temps arriua l'usage des Fideicommiss aupa-
rauant incognu dedans Rome. Inuention du commencement honteuse, qui fut expressement introduite pour faire fraude à la loy. Car comme ainsi fut, que par le Droit commun des Romains, il y eust certaines personnes, que l'on ne pouuoit par les testemens, appeller aux successiōs, pour leurs incapacitez, on s'aduisa de mettre en auant les Codicilles, dedans lesquels on prioit l'heritier de vouloir rendre l'heredité à tel, ou tel (ores qu'il n'en fust capable.) Chose qui du commencement despendoit de sa volonté, & par succession de temps se tourna en necessité; Tant nous a Nature rendus opiniastrs en nos flateries; Voire que l'on crea au long aller vn Magistrat particulier, qui fut nommé *Preteur fideicommissaire*, pour l'accomplissement des Fideicommiss. Vn

Les Codicilles.

Preteur Fideicommissaire.

Lucius Lentulus sous l'Empire d'Auguste, en fut le premier Auteur. Or estant le Testateur tombé en mesme desarray, tant pour les fideïcommis, que pour les legs, pour y apporter remede, & affin que l'heritier n'eust subiect de repudier la succession, fut souz l'Empire de Neron & Consulat de Trebellius Maximus, & Seneca, faict le *Senatus-consulte Trebellian*: & du temps de l'Empereur Vespasian, par les Consuls Pegasus & Prusio, le parfournissement de ce Decret, aux mesmes conditions, que la Falcidie; C'est à sçauoir, que nul ne pourroit par fideïcommis disposer de plus des neuf parts de son bien, au preiudice de son heritier testamentaire, auquel il seroit tenu de reseruer la quatriesme franche & quitte.

Le Senatus-consulte Trebellian.

Ceste quatriesme partie distraicte, ou des legs, ou des fideïcommis, que l'on appelloit tantost *Quarte Falcidie*, tantost *Quarte Trebellianique*, N'estoit point ceste *Quarte Legitime* deuë par les peres & meres à leurs enfans, tant rechantee par les Empereurs & Iurisconsultes, par vn nouveau titre incognu aux Romains pendant leur Republique: Qui est celuy que nous appellons, *De inofficioso testamento*. Partant mon opinion est, que les Romains ayants ozé souz les Empereurs, bannir de leurs testes l'ancienne superstition, qui auoit regné dedans Rome, pour l'entretenement des Testaments & Ordonnances de derniere volonté,

*La Loy de
la Legiti-
me à quel-
le occasion
introduite.*

voyants ces deux Quartes auoir esté à iuste rai-
son aprouuees, en faueur de l'heritier testamé-
taire, commencèrent de prédre en main la cau-
se des pauvres enfans non ingrats, contre leurs
peres & meres malconseillez. Et lors s'insinua
peu à peu l'opinion de la legitime deuë par eux
à leurs enfans: Non par Loy expresse de Rome,
ains par vne loüable coustume, à laquelle ils fu-
rent instiguez & semonds par les consultations
& aduis des Iurifconsultes.

*Les Fidei-
commis
par qui mis
en vogue.*

Et afin que ne pensiez que ma deuination
soit vaine, remettez vous deuant les yeux, l'in-
troduction des Fideïcommis. Il n'y eut aucune
Loy particuliere pour cest effect; Mais apres
qu'Auguste les eust aucunement fauorizez, ils
commencerent de prendre leur cours, *Idque,
quia iustum & popolare videbatur, paulatim conuer-
sum est in assiduam iurisdictionem, tantusque eorum
favor factus est, ut etiam Prator proprius crearetur,
qui de fideicommissis ius diceret, quem fideicommissa-
rium appellabant.* Chose qui se peut encores plus
expresllement obseruer au faict des Codicilles,
dont on attribue le premier plant à L. Lentulus,
tout ainsi que des fideïcommis; lequel en pais
lointain, ayant par nouveaux Codicilles delais-
sé du bien à Auguste, souz quelque charge &
côditiô, à laquelle ayât satisfaiect par l'aduis des
sages, & nommément du Iurifconsulte Treba-
tius, cela obligea la fille de satisfaire à la volon-
té de son pere, enuers l'Empereur, & tout
d'vne suite de faire le semblable par honneur
enuers les autres fideïcommissaires. Et depuis le
Iurifconsulte Labeon mourant, ayant pareil-

*Les Codi-
cilles d'où
eurent leur
commen-
cement.*

lement disposé de son bien par Codicilles, on ne douta de là en auant d'en aprouuer l'vsage. Tellement que sans aucune Loy precise, par vne coustume taisible, vint l'obseruation des Codicilles, tant celebree dedans le Droit des Romains.

Que si en ces deux particularitez, depuis tât familiares à la ville de Rome, dont l'vne fut ietroduite en fraude, l'autre au preiudice de la loy commune: Et specialement pour cette deuxiesme, le peuple fut induit à l'aprouuer par l'exemple du grand Iurisconsulte Labeon: Pourquoy ne me serail permis de croire, qu'il fut aussi semonds à la legitime par les instructions & memoires des Iurisconsultes qui florirent depuis l'Empire d'Auguste: n'y ayant rien plus iniuste & illegitime, que de procurer & sans cause par nostre mort, la mort à ceux auxquels auons donné la vie.

On me dira, que ie deuine. I'en suis d'accord, mais de ma deuination i'ay des presomptions tres-vrgétes. Car outre ce que (comme ie vous ay dit) ie ne voy aucun Magistrat promoteur de ceste Loy, soit dedans les Aùtheurs anciens qui furent sous l'Estat populaire, ou ceux qui regnerent du temps del'Empire, il me semble voir l'accroissement de ceste mienne opinion, par vne taisible alluion de l'histoire, que nous pouuons recueillir lisant nos Digestes & le Code, Dessous les treize premiers Empereurs, ie ne voy point quel'on en parle, & neantmoins ie pense que deslors, ou sur la fin il y en auoit quelque semence de iettée, ou pour le moins

*Plin. lib. 5.
epist. 155
7. epist.*

proiettee. Quoy qu'il soit, quelques vns estiment entrouuer quelque vne de remarque

Plin. lib. 5. dedans les Epistres de Pline second. Si vray ou
 epist. 1. & non, ie m'en raporte à ceux qui plus diligem-
 7. epist. ment que moy, voudront examiner les passa-
Caius du ges. Bien diray-je, que Caius, lequel comme
temps d'A nous aprenons de luy fut du temps del'Empe-
drian, pro- reur Adrian, eust quelque ressentiment en son
nonce con- ame contre les peres, qui se laissent seduire
tre les pe- par leurs secondes femmes, preiudicioient
res, ce qu'en aux enfans du premier lit. Et c'est la cause
a suivy de- pour laquelle nos compilateurs prindrent de
puis. luy cette belle sentence, qu'il prononça contre
 les peres ingrats enuers leurs enfans: Marcel-
 lus qui fut contemporain de l'Empereur
 Marc Antonin le Philosophe, y voulut don-
 ner plus de iour, & en luy vous voyez vn
 progrès plus hardy sur ce sujet, qu'en
 Caius: Sorbidius Scæuola, qui fut aus-
 si en sa ieunesse sous ce mesme Empereur
 Antonin, & depuis sous Seuerus & An-
 tonin Empereurs, pere & fils, y vou-
 lut donner quelque atteinte. Toutesfois
 vous voyez que la querelle du Testament
 inofficieux n'auoit receu toutes les façons. En
 ce que le I. C. Paule le desdit d'une propo-
 sition, que Scæuola auoit soustenuë. Apres luy
 vint le grand Papinian disciple de Scæuo-
 la, qui fut son successeur en l'Etat de Pro-
 cureur general des Empereurs Seuerus & An-
 tonin: Et c'est à luy auquel ie pense qu'il faut
 rapporter l'accomplissement de ce grand ou-

urage, ie veux dire de la Quarte Legitime, dont nous parlons. Ainsi le iugé-ie, quand ie voy que la principale Loy de cetitre, est tiree de ses memoires, & exactement commentee par Vlpian. C'est la Loy, *Papinianum* : Et quand ie voy le mesme Papinian nous auoir le premier enseigné, les peres & meres estre pareillement appelez à la querelle du Testament inofficieux de leurs enfans, quand decedans sans enfans legitimes, ils auoient mis leurs pere & mere en oubly. Et pour monstrier mesmement que ceste Quarte legitime auoit esté bastie sur le moule de la Quarte Falcidie, c'est que luy mesmes la nomme Falcidie. I'adiouste, que de tous les Empe- reurs, ceux qui premiers nous baillerent reglements sur le faict de la Legitime, ce furent Septimius Seuerus, & Bassianus Antoninus, Empereurs. Car nous deuons au pere & au fils ensemblement les quatre premieres Loix, & au fils seul apres la mort de son pere, les huit qui suivent au Code, sous le titre du Testament inofficieux : titre voué à la dedu- *La Quarte Legitime en quel temps commença.*
tion de la Quarte legitime; Empereurs sous lesquels Papinian tint grand rang. Qui me faict croire qu'en ce mesme temps la Quarte legitime prit son accomplissement : & par ainsi que Papinian y eut la meilleure part. Et en effect, voila quelle est mon opinion sur ce subiect, pour lequel ie me soubmets à la censure de tous ceux qui sans passion en voudront iuger.

Or dura ceste *Quarte* Legitime dès & depuis qu'elle eust pris pied petit à petit iusques à l'Empereur Iustinian, ainsi que nous pouuons recueillir de quelques siennes Loix. Vray que depuis illa voulut balancer selô le plus, ou moins que nous auions des enfans, ainsi que vous sçauetz trop mieux. Car s'il y en auoit vn, deux, trois, ou quatre, à eux apartenoient les quatre portions, qu'ils appellerent *Triens*, dont les douze faisoient le tout. Si cinq, six, sept & plus, la moitié des successions paternelles & maternelles, qu'ils eussent peu recueillir *ab intestat*. Ordonnance quia tant à propos reüssi à cest Empereur, que depuis sur le pied d'icelle nous melurons par toute la France la Legitime deuë par les peres & meres à leurs enfans. A Dieu.

A Monsieur Loisel, Aduocat en la Cour de Parlement de Paris.

Il continue
sur la mes-
me ma-
niere, & en
quel ordre
de temps
les loix Ro-
maines fu-
rent faites,
& par qui.

III E ne veux laisser imparfaicte la Legitime, dont ie vous ay discouru par mes dernieres, ainsi luy donner toutes ses façons. Commét? me pourra dire quelqu'un (& peult estre non sans propos) estes vous si hardy d'atribuer le premier plan de ce grand œuvre entre les Empereurs, à deux Princes, dont l'un n'eut que la guerre en teste, & l'autre la cruauté? Il y a bien apparence de croire, que celuy que vous appelez Antonin, fust vn autre que Bassianus Antonnius Caracalla, tant detesté par tout l'ancienneté. A cestuy ie respondray, que non seule-
ment

ment les Loix par moy cotees, concernant la Legitime, leur sont deuës; Mais aussi vne infinité d'autres des plus belles du Droit. Toutefois d'autant que cette proposition de prime face semblera estre brusque, & eslongnee de l'opinion commune, ie veus faire vne reueüe generale des Empereurs, & particuliere de ceux qui porterent le surnom des Antonins, mentionnez dedans les douze Liures du Code.

Depuis l'Empire de Titus Ælius Antoninus Pius, que ie veus en nostre langue appeller le *Antonin* Debonnaire, plusieurs des Empereurs vsurerent ce surnom: les vns par obligation, les autres par affectation. Des premiers furent Marcus Ælius Antoninus (dict le Philosophe) son *nom que plusieurs Empereurs depuis s'usurperent & entre autres qui.* fils adoptif, & Commodus Antoninus, fils naturel & legitime de Marcus. Des seconds, vns Bassianus Caracalla, Diadumenus fils de Macrin, Heliogabalus, les trois Gordians, pere, fils, & petit-fils. Au regard de Bassianus Caracalla, l'Empereur Septimius Seuerus son pere l'ayât *Spartia en la vie de Seuer. Herodian lib. 3.* avec soy associé à l'Empire, pour le redre agreable au peuple, pria le Senat del'honorer de ce surnom: Ce qu'il fit. Le semblable fit Macrin l'Empereur pour Diadumene son fils, qui estoit *Lamprid. en la vie de Diadumene.* vne ieune enfant, & l'obtint. Et dit Lampride en sa vie, qu'au peu de temps qu'il impera, il n'y eust rien de recommandable en luy, sinon qu'il fut honoré du surnom d'Antonin. A Macrin & Diadumene pere & fils succeda Heliogabale, *Herodian lib. 4.* qui fut pareillement surnommé Antonin, par ce que Seneca sa mere effrontément assoura,

*Alexandre
le refuse.
Lamprid.
en Ale-
xand.*

*Jul. Capi-
tolin en la
vie des
trois
Gord.*

*Heliogaba-
lus une
cloaque de
tout vice.
Trainé par
les rues &
cloaques de
Rome: &
son corps
versé d'as le
Tybre.*

qu'elle l'auoit engendré d'un atouchement incestueux, d'Antonin Caracalla son cousin germain, & d'elle: Et dit Lampride en sa vie, qu'il fut le dernier des Antonins. Car quant à Alexandre son successeur, que sa mere Mamee accordoit auoir eu d'un mesme embrassement illicite de Caracalla son cousin, toutesfois par vne honte discrete il refusa ce surnom, dont le Senat le vouloit honorer. Vindrent apres les trois Gordians, desquels les premier & second se gratifierent de leur autorité priuee de ce surnom, & le troisieme par autorité du Senat, & depuis eux nuls Empereurs ne l'affectionnerent. Or de tous ces Antonins il faut tenir pour assuré que l'Empereur Commodus n'a nulle part en nostre Code, non plus que Diadumene, duquel l'Empire ne fut qu'un court esclair sous l'autorité de Macrinus son pere; & au regard d'Heliogabalus, pour auoir esté pendât son Empire, vne cloaque de toutes hâtes & ordures, il fut apres sa mort trainé dedans toutes les fanges & cloaques de la ville de Rome, & en fin son cadauer ietté dedans le Tybre, afin que luy & ses Ordonnances bouffonesques s'en allassent par mesme moyen à vau l'eau. Restoient les trois Gordians, dont des deux premiers nous n'auons aucunes constitutions: aussi impererēt ils fort peu de tēps, & nō encores dedās Rome, ains en Affrique, dedans la ville de Cartage, perpetuellement occupez, non à bastir Loix, ains de faire teste aux armes de Capellian leur ennemy, & de l'Empereur Maximinus. De maniere qu'il n'y eut que Gordia-

troisieme, dont nous en ayons, mais non sous le nom d'Antonin, ains seulement de Gordian, Comme aussi est ce la verité, ainsi que j'ay touché cy dessus, qu'en Helio gabale auoit pris fin *Le nom d'Antonin prend fin en Helio gabale.* ce grand & saint surnom d'Antonin. Au moyé de quoy il ne faut faire aucune doute, que quand nous voyons dedans le douze Liures du Code sur le frontispice d'un chapitre ce nom d'Antonin, il le faut necessairement rapporter, ou à Titus Ælius Antoninus Pius, à Marcus Ælius Antoninus, ou à Bassianus Antoninus Caracalla: Vray que nos compilateurs tresauisez vltants de son nom, se donnerent bien garde d'y mettre, le Bassianus, ny le Caracalla, ou Caracallus, ains seulement Antoninus.

Et afin que ie le vous face paroistre par vne demonstration oculaire, ie vous veux icy discourir yne obseruation que j'ay faite sur tout le Droit des Romains; Auquel ie trouue vne economie toute autre entre les Digestes & le Code. Par ce que nos compilateurs desirants dedans les Digestes lier les decisions des Iurisconsultes d'un fil continu, au moins mal qu'il leur seroit possible; & commencer par un general, qu'ils modifierent ou amplifierent apres, ainsi que le subiect le portoit. Aussi furent ils contraints d'adapter les resolutions d'uns & autres Iurisconsultes, par forme de Centons, non selon l'ordre de leurs temps, ains des discours qu'ils traitoient; Autrement ils ne fussent iamais arriuez à leur intentiõ. Au contraire, dedãs le Code ils mirent

les Ordonnances des Empereurs, & sous chaque titre, selon l'ordre de leurs receptions à la Couronne Imperiale. Et pour cette cause leurs Ordonnances sont pieces descouzues, qui n'ont aucune liaison de l'une à l'autre. De façon que en cette diuersité de rencontres, nous pouuons dire, que le mesnage des Digestes est vn pelemesle des Iuriscultes, contenant des discours aucunement bien liez, depuis le commencement du titre iusques vers le milieu, plus ou moins. Et le Code vn pelemesle d'ordonnances deslices, contenant vneliaison & suite des Empereurs, selon leurs prioritez & posterioritez d'Empires. Diuersité dont il ne se faut esbahir. Par ce que les compilateurs auoient appris par les histoires, l'ordre de ceux qui auoient imperé. Ioinct qu'ils n'estoient, qu'un, ou deux, ou trois Empereurs en mesme temps. Et encores les deux, & les trois n'estoient reputez que pour vn, és Ordonnances par eux publics. Mais quant aux Iuriscultes, ce fut tout autre discours. Le temps des plus signalez fut remarqué par les Historiens, mais non des autres, qui ne tenoient si grand rang. D'ailleurs, vn mesme temps en pouuoit produire plusieurs, comme on en vit sous l'Empereur Alexandre dix & sept ou dixhuit, dont nos Digestes sont pour la plus grande partie composez. Tellement que de les vouloir reduire par Ordre, c'eust esté chose impossible.

Cela ainsi presuppposé; de tous les Empereurs portez par le Code, vous n'en trouuerez aucun des quatorze premiers: Bien alleguel'on

Le mesnage des Digestes est vn pelemesle des Iuriscultes. Et le Code des Ordonnances des Empereurs.

de fois à autres leurs authoritez, mais leurs Ordonnances n'y sont transplantées. Le premier qui ouurit le pas fut *Ælius Adrianus*, suivi selon l'ordre des Empires, d'un, *Titus Ælius Antoninus Pius*, *Marcus Ælius Antoninus Philoſophus*, & *Ælius Verus* son frere adoptif. Ce sont les deux que voyez assez souvent dedans le Droit estre appelez *Dini fratres*. Apres eux *Heluius Pertinax*, *Septimus Seuerus*; & *Antonini pere & fils*, ores les deux ensemblement, ores le fils seul, son pere estant decedé.

*Quels Em.
pereurs fu-
rent les
premieres à
donner au-
thorité aux
Loix.*

Je vous veux faire vne sommaire liste des Ordonnances & constitutions des quatre premieres Empereurs, à la charge que si en trouuez plus ou moins, vous supleerez mon defaut. d'*Ælius Adrianus*, ie n'en trouue qu'une, qui est la premiere, *De testam.* De *Titus Ælius Antoninus Pius*, neuf, qui sont les premieres, *De edēd.* *De procurat.* *De alend à par. liberis.* *De hered. instit.* *De impub. & aliis subst.* *De legat.* *De Vsur.* *Si aduersus credit.* *De Pœnis.* Bien scay-je, que quelques impressions attribuent les deux Loix, *De hered. institu. & De impub. & aliis subst.* à *Marcus*: mais i'apprehēd le contraire de *Iustinian.* de *Marcus Ælius Antoninus*, & de *Ælius Verus* son frere, cinq Loix: la seconde *De procurat.* les deux & troisieme. *De Alend. à parent. lib.* la premiere & seconde *De patria potest.* De *Marcus Ælius Antoninus* seul, apres le decés de sō frere, vne seule, qui est la premiere *De petit. hered.* en laquelle il recognoist & appelle l'Empereur *Adrian* son ayeul. De *Heluius Pertinax* deux; La premiere *Ad SC. Maced.* & la premiere,

De necess. ser. hered. instit. Qui sont ensemble dix huit Loix. Septimius Seuerus, & Bassianus Antoninus suivent immédiatement Pertinax, & apres eux Alexander, & ainsi des autres: non que ie vueille dire, que tous leurs survivans ayent contribué à ce Code, mais ceux qui y contribuerent, furent mis selon l'ordre de leurs temps & Empires. Et parce que ces cinq premiers Empereurs escoulez, Seuerus & Antoninus pere & fils, sont les plus anciens de ceux qui restent, vous trouvez tantost sous les noms du pere & du fils, tantost sous celuy du fils seul, deux cents treize premieres Loix sous autant de divers titres, sans en ce comprendre les autres qui sont à leur suite. Et quand vous voyez ce nom d'Antoninus seul, ne faites de doute, qu'il le faut attribuer à ce grand homme de bien Bassianus Antoninus Caracalla; sous lequel il y a une infinité de Loix de merite. Qui me fait en passant vous dire, ou que nos compilateurs furent de grands menteurs & faulxaires, ou que l'Empereur Macrinus desirant supprimer les Ordonnances des Empereurs, n'auoit iamais veu que sur l'escorce celles de Caracalla, quand particulièrement il disoit, que c'estoit une honte de faire estat des Loix de Commodus, & Caracalla: Et neantmoins celuy qui nous enseigne ceste histoire, disoit que *Macrinus erat in iure non incallidus.*

Caracalla grand homme de bien, par moquerie, & quelles Loix il a faites.

Iul. Capit. in Opilio Macrino.

Septimius Seuerus de quelle conscience.

Mais d'où vient, que de ces deux Empereurs nous recueillions tant & de si belles Loix? Car il est certain, que Septimius Seuerus, grand guerrier n'auoit Dieu, Religion, ny conscience.

en son Ame, sinon de tant que la commodité de ses affaires le portoit. Et pour ceste cause est representé par Machiauel, en son traicté du Prince, pour vn miroüer de ceux qui par meschancetez & sceleratesles peuuent se maintenir en grandeur. Et quant à Bassianus Antoninus Caracalla son fils, il est mis au Catalogue des Empereurs, qui emportoient le deuant de tous les autres en cruautéz barbaresques. Ny Caligula, ny Vitellius, ny Domitianus, ny Commodus, ne vindrent au parangon de luy. Comme celuy qui non content d'estre collateral à son pere, le voulut pour son premier coup d'esfay, suplanter de sa dignité imperiale; & apres son decés fit mourir tous les Medecins, lesquels n'auoient par medecines deguisees auancé sa mort; ainsi qu'il leur auoit commandé; Qui fit le semblable à tous les fauoris de son pere. Meurtrier qui de guet à pens faisoit gloire de souiller ses mains non seulement dedans le sang de ses ennemis, ains de ses propres amis & commensaux; Meurtrier, qui sous vn faux bruit prit plaisir de faire mourir la fleur de toute la Noblesse d'Alexandrie, luy faisant accroire, qu'il en vouloit dresser vne legion signalée par dessus toutes les autres. Parricide, qui entre les bras de sa propre mere tua de ses mains son frere Geta, & depuis fit mettre à mort le grand & vniue Papinian (auquel il auoit tant d'obligations) pour n'auoir voulu excuser en plein Senat ceste impieté paradoxale. I'en'adiousteray point, qu'apres auoir tué son frere Geta; il espousa Iulia sa belle-mere, comme

*Bassianus
Caracalla
emporte le
pris de
cruauté.*

*Prive son
pere de
l'Empire.
Et fait
mourir ses
Medecins.*

*Et Papinij,
& pour-
quoy.
Espouse sa
belle mere.
Spartian
en Caracal.*

Herod. Spartian nous tesmoigne : Car Herodian la
 lib.3. & 4. fait mere naturelle des deux freres : mais laissât
 cette particularité en arriere, & nous arre-
 stant à toutes les autres, quel fruit auôs nous
 peu recueillir d'une racine tant pourrie & in-
 fecte ? Car encores pour le regard du pere, cõ-
 me il estoit plus retenu en ses actions que son
 Herod. fils, aussi trouuerez vous, qu'apres auoir tran-
 lib.3. quillité les affaires du Lenant, il fit quelques an-
 nees son seiour à Rome, pendant lesquelles
 toute son estude fut de rendre le Droit aux vns
 & aux autres : & quelque peu auparauant son
 decés, apres auoir subiugué vne partie de la
 grande Bretaigne, il y laissa Geta son puisné, a-
 uec quelques gens de conseil, pour y faire le sē-
 blable. Mais quant à Caracalla, il n'eut iamais
 veine qui tendit à ce grand & noble exercice.
 Au contraire, tous ses deportements ne respi-
 roient que sang, feux, & cruauté. Et neant-
 moins les Loix qui courent, non sous les noms
 de Bassianus, ou Caracalla, ains sous celuy seul
 d'Antoninus fils de Seuerus, sont pieces de mar-
 queterie des plus belles qui soient dedans le
 Code.

Voyez, ie vous prie, si mon opinion vous
 plaira. Toutes les Loix conceuës sous les noms
 de ces deux Empereurs, ne sont point propre-
 ment d'eux, ains des bons & fidelles Conseillers
 qui leur assisterent. Nous auons veu de nostre
 temps vn ieune Roy Charles IX. en ceste Fran-
 ce, auquel & l'infirmité de son bas aage du com-
 mencement, & par succession de temps, la vio-
 lence extraordinaire de son naturel, ne don-

noit aucun loisir de faire des Loix ; toutesfois
 iamaïs Roy qui le deuança ne fit tant de beaux
 Edicts que luy ; Telsmoin celuy del'an 1560. aux
 Estats tenus dedans la ville d'Orleans ; l'autre
 qu'il fit à Roussillon l'an 1563. & le dernier à
 Moulins l'an 1566. Contenant ces trois Edits
 vne infinité d'articles en matiere de police, &
 beaux reglements, qui passent d'un long entre-
 jet nos anciennes Ordonnances. A qui sommes
 nous redevables de ce bien ? Non à autre qu'à
 Messire Michel del'Hospital son grand & sage
 Chancelier, qui sous l'autorité du ieune Roy
 son maistre fut le principal entremeteur du pre-
 mier ; instigateur , promoteur & autheur des
 deux autres. Et à la mienne volonté, qu'ils eus-
 sent esté en tout obseruez d'une mesme deu-
 tion , qu'ils furent introduits. Le semblable
 veux-je dire icy des Empereurs Septimius Se-
 uerus, & Antoninus, pere & fils : Lesquels pen-
 dant leurs Empires eurent premierement , vn
 Cerbidius Scæuola, qui fut leur Procureur ge-
 neral. Et apres son decés le grand Papinian,
 principale ressource du Droit des Romains, luy
 succeda en cest office sous les deux Princes ; & le
 pere mourant, luy bailla la charge de ses deux
 enfans. De maniere qu'il fut appellé à ce grand
 estat de Præfectus Prætorio, que nous ne pou-
 uons rendre François. Estat qui sous l'autori-
 té des Empereurs auoit toute iurisdiction & puis-
 sance, tant sur les armes, que la plume. De moy,
 ie veux croire, que toutes les belles Ordonnan-
 ces de ces deux Princes , sont deuës à ces deux
 grands personnages, par les mains desquels, l'un

*Charles IX. a fait plus de beaux Edits qu'aucun Roy qui l'ait de-
 uancé.*

*Mais ce fut par l'en-
 tremise du
 Chancelier
 de l'Hospi-
 tal.*

apres l'autre, passa tout l'Estat politic de l'Empire : & celles d'Antonin seul particulièrement à Papinian, luy laissant ce qui estoit de ses volontez absolües, le tout en la mesme façon que i'attribuë les belles Loix d'Alexandre aux Iuriconsultes Vlpian & Paule ; celles de Gordian le troisieme à Misitheë, son beau-pere ; & celles de Iustinian à Tribonian : Et pour mettre fin à ma lettre par où elle a pris son commencement, ie me persuade, que sur ce mesme pied la Quarte Legitime receut ses principales façons de Papinian : En consequence de quoy les Empereurs Septimius Seuerus & Antoninus ses maistres, furent les premiers parreins dedans le Code, de ceste Loy. A Dieu.

*A Monsieur Robert, Advocat en la Cour de
Parlement de Paris.*

*Il discours
sur le mes-
me sujet
des Loix &
Ordonnan-
ces, tant de
Rome que
de France.*

Yant depuis quelques iours en ça repassé sur vos quatre beaux Liures, *Rerum Iudicatarum* (parangons sur tous les autres sur mesme subiect) dont vous m'auiez faict present, ie vous enuoye en contr'eschange ce mien discours, sous ceste condition, que ne m'estimerez vn autre Phormion le sot, qui veut faire leçon de Part militaire à vn Hannibal, grand guerrier. Toute mon ambition est, de sçauoir quel sera vostre iugement sur le iugement que i'ay faict en general, tant du Droit commun des Romains, que de celuy de nostre France.

Constat ius nostrum (dilloit le Romain) *aut ex scripto, aut non scripto. Scriptum autem ius est, Lex,*

Plebiscita, Senatusconsulta, Principum placita, Magistratum edicta, Prudentum responsa. Ex non scripto ius venit, quod usus approbanit. Quant à nous autres François, ainsi que ie voy les choses reglees par nostre France, combien que les Coustumes des Romains soiét mises au catalogue du droit non escrit; toutes fois ie ne les iugeray pas telles au iourd'huy, estâs toutes enregistrees aux greffes, tant des Bailliages & Seneschauces, que Cours souueraines dont elles despendent. Je diray doncques, que le Droit commun de la France gist en quatre points; Aux Ordonnances Royaux, Coustumes diuerses des Prouinces, Arrests generaux des Cours souueraines, & en certaines propositions Morales, que par vn long & ancien vsage, nous tenons en foy & homage du Romain.

Les Coustumes de France enregistrees aux Greffes des Bailliages, Seneschauces; & Cours souueraines. Le Droit commun de la France gist en quatre points, & quels. Les Loix comment deuoient estre faictes pour obliger à Rome.

Ie donneray à chacun de ces quatre points sa façon: & commenceray par les Ordonnances, premierement des Empereurs, puis de nos Roys. Dedâs Rome tout ce qui plaisoit à l'Empereur, estoit reputé pour Loy, moyennât que son opinion eust esté de la faire, ny pour cela, il n'estoit obligé d'y obéir. Et au surplus, tât sous l'Estat populaire, que Monarchique, la publication de la Loy se faisoit par affiches en plein marché. Qui occasionna Plaute le railleur de dire en se gaussant, que les pauvres Loix estoient attachees publiquement aux parois à clouz de fer, & qu'il eust esté beaucoup plus expediant d'y clouer les mauuaises mœurs. Et l'Empereur Calligula tyran, ayant faict plusieurs Loix, les fit escrire en menuë lettre, & proposer publi-

quement en lieu sombre, pour surprendre le commun peuple, & auoir subiect de condamner en l'amende les transgresseurs. Je vous laisse à part, qu'elles estoient graues dedans de l'airein : Car ce n'eseroit que perte de temps & de papier, de m'amuser à ceste pointille. *Vsus aris*

Lib. 34.
cap. 9.

(disoit Pline) *ad perpetuitatem monumentorum iam pridem translatus est, tabulis aris, in quibus constitutiones inciduntur.* Au regard de nostre France, nous feusmes plus retenus. Car combien

Les Ordonnances n'obligent en France que elles n'ayent esté verifiées aux Cours souveraines.

quel'Ordonnance soit le vray ouurage de nos Rois, nō moins souuerains dedans leur Royau-me, que les Empereurs dedans leur Empire, toutesfois leurs Ordonnances n'ont aucun effect, qu'elles n'ayent esté premierement publiees & verifiées par les Cours souueraines, des Parlements, des Comptes, des Aydes, chacune en droit foy, selon que le subiect y est disposé : & auant que les publier, elles les peuuent modifier, selon le deuoir de leurs consciences. Ce que nos Rois ordinairement reçoient de bonne part, & ne pensent pour cela leurs Maiestez en estre amoindries, ains accreuës. Que si ces modifications ne leur plaisent, on procede par humbles remonstrances enuers eux : Et souuentesfois s'en rendent capables : Autrement il faut passer par leurs volontez : mais avec ceste condition,

Les verifications comment modifiées.

que l'on insere aux Registres, les lettres auoir esté publiees, verifiées, & enregistrees par l'ex-pres commandement du Roy. Ce sont les façons que nous aportons en ceste France, en la publicatiō d'un Edict, lequel estant verifié (qui nous tient lieu des affiches de Rome) adōcques

nos Rois par vne biévueillance naturelle qu'ils portent à leurs subiects, reduisants leur puissance absoluë sous la ciuilité de la Loy, obeïssent à leur Ordonnance. Au demeurant ie vous diray icy en passant, qu'il y eust dedans nostre ancienneté peu d'Ordonnances, mais bonnes mœurs; maintenant vne infinité d'Ordonnances sans mœurs.

En France les Rois obeïssent à leurs Edits estans verifiez.

Peu d'Ordonnances & bonnes mœurs.

Les Coustumes entre toutes les Nations.

Quant aux Coustumes, iamais nation ne fut sans Coustume, & a peu estre sans Loy escrete. Grande chose, qu'en toutes les œuvres d'Homme on remarque n'estre faicte aucune mention de la Loy. Quoy que soit ie vous puis dire, que la Coustume qui prit sa naissâce des mœurs, fut premierement en vſage dans les Republiques, puis la Loy redigee par escrit. Je ne vous parleray des Coustumes de Rome, que nous recueillons d'vns & autres chapitres du Droit. Je vous diray seulement pour le faict des nostres, que ce nous est vn Droit tres-foncier en ceste France: Car dès le temps mesme de Iules Cesar (ainsi qu'il nous tesmoigne dedans ses memoires) la Gaule estoit diuisee en certaines Prouinces distinctes de langages, & de mœurs: Voulât dire, qu'autant de diuerses Prouinces produisoient autant de diuerses Coustumes; dont nos peuples furent si ialoux, que combié que Charlemaigne premierement, puis Philippe Auguste, & finalement Louys vnzième eussent enuie de reduire toute la France sous vn mesme poids & mesme mesure, toutesfois ils n'y peurent fraper coup à point. Et neantmoins c'est vne regle tres-certaine, que non seulement

Ancienneté des Coustumes en France.

dedans Rome, ains dedans ce Royaume, voire par les Loix mesmes du Roy Loys le Debonnaire, la Loy generale du Prince efface par vn seul trait de plume, toutes les Coustumes particulieres de chasque Prouince. Ainsi l'auons nous veu de nostre temps pratiquer, quand le Roy Charles IX. ordōna par son Edit de Moulins, que tous contracts, & autres actes seroiēt redigez par escrit & signez des parties & tesmoins, s'ils scauoient signer; & s'ils ne le scauoient, que le Notaire en fit expresse mention: Et tout à peine de nullité. Car depuis nous bifames parce seul article tous les articles des coustumes, portants que les testaments non escrits, attestez de quatre ou cinq tesmoins, estoient bons & valables.

La Loy generale du Prince efface toutes Coustumes.

Les Contracts doiuent estre signez des parties & tesmoins à peine de nullité.

L'ordre que le Romain obserua aux Loix municipales des Prouinces (que nous appelons en France Coustumes) quand il y auoit quelque obscurité, estoit (si vous en croyez Tribonian, par la plume duquel l'Empereur Iustinian fit son Edit *De vet. iure enucleando*) d'auoir recours, *Adeaque longa Urbis Romae Consuetudo comprobauerat, secundum Saluii Iuliani scripturam* (ce sont les paroles dont il vse) *quae iudicat omnes debere ciuitates consuetudinem Romae sequi, quae caput est orbis terrarum.* Et quoy toutesfois il s'abuzoit. Car l'autorité du Iuriconsulte Iulian, dont il s'aide, est tirce du mesme Liure, qui fut la Loy *De quibus*, en laquelle Iulian nous admoneste, d'auoir en premier lieu recours aux Coustumes circonuoisines, & en cas qu'elles manquassent, recourir au

Droit qui s'obseruoit dedans Rome, comme mere generale des autres Prouinces.

Nous ne gardons pas cette police en France : mais comme vous scauez trop mieux, après que le iuge ordinaire a part sa sentence interposé ses parties, la Cour de Parlement, pardeuant laquelle la cause sera deuoluë par appel, ordonnera selon l'exigence du fait, qu'il en sera informé par Tourbes sur les lieux. *Informa-
tions par
Tourbes se
font de
l'autorité
du Parle-
ment seu-
lement.* Auquel cas on en fait deux ou trois pour le plus, & chaque Tourbe est de dix, qu'Advocats, que Procureurs & autres Praticiens des plus signalez du siege Royal. Et qui est chose tres-notable, il n'est permis qu'aux Cours Souueraines d'ordonner qu'il soit informé par Tourbes.

Je me donneray bien garde de iuger, qui est la plus seure voye, ou de Rome; ou de nostre France. Mais si souhaits auoient lieu, ie desirerois qu'en telles, affaires nous suiui-
fions la leçon qui fut donnée par Iulian: Et que le Iuge ordinaire trouuant quelque obscurité en la Coustume de son Bailliage, prit pour commentaire la plus proche, & en ce default eust recours à celle de Paris: Et où elle se trouueroit courte, en ce cas & non autrement, la Cour de Parlemēt y procedast par Tourbes, tout ainsi qu'aux maladies desesperées, on employe pour dernier remede le fer ou le feu. Je dy cecy par expres, parce qu'en la reformation dernière de nostre Coustume de paris, on y a porté tres-grāde religion: Car premieremēt on delegua au siege prelidial quelques vns des plus *Les Cou-
stumes de
Paris re-
formées, &
avec quelle
procedure.*

fameus Aduocats pour dechiffrer en quoy gisoit leur commun vsage. Et leur besongné ayāt esté apporté au Parlement, furent commis neuf Aduocats, dont moy indigne, i'en estois l'un, avec Messieurs de Fontenay, Durant, la Faye, Canaye, Mangot, Vulco, Montelon, Versoris, Chopin, qui trauaillames en la maison de Versoris plus proche du Palais, huit apresdisnces ou enuiron, chacun de nous rapportant sur le tapis verd tout ce que nous auions remarqué dedans nos memoriaux auoir esté iugé par le Parlement, non seulement pour la Preuosté & Vicomté de Paris, ains pour les autres Prouinces, és questions generales, non attachees aux Coustumes particulieres des lieux, & sur ce moule accommodasmes les articles. Et depuis les deputez de trois Estats de la Vicomté & Preuosté de Paris assemblez en la maison Episcopale en la presence de Messieurs les Commissaires deleguez par le Roy, on y adiousta la derniere main. Tellement que ie vous puis dire, comme chose tres-vraye, la Coustume de Paris n'estre autre chose qu'un abregé de l'air general des Arrests de la Cour de Parlement, & à tant que on ne se repentiroit d'y auoir recours en défaut des autres Coustumes, comme aussi estant Paris dedans ce Royaume, ce qu'estoit Rome dedans l'Empire.

Entant que touche les Arrests, il est certain, *Les Senatusconsultes estoient comme Loix.* que dedans Rome le Senat pouuoit establir des Loix, sous ce mot de *Senatusconsultum*, auquel quelques vns des nostres latinizants veulent rapporter celuy d'Arrest. Et à la verité, ie voy plusieurs

plusieurs personnages de marque auoir fait diuers recueils d'Arrests d'vns & autres Parlements: Vns Gallus, Aufrerii, Guidon Pape, du Luc, Papon, Corras, Charondas, Mainart, Chenu, Louët, Antonne, & vous pareillemēt.

Arrests des Cours de Parlement recueillis par plusieurs.

Ie louë la plume & diligence de tous ces beaux esprits, & singulierement la vostre, qui auez & doctement, & iudicieusemēt deduit le pour & le contre des parties, auant que d'inserer les Arrests. Chose à vous particulièrement deuë, comme de vostre fonds & estoc. Que tous ces riches recueils puissent estre Guidons de pratique, chacun en sa chacune, ie veux dire en sa Cour de Parlement, i'en suis d'accord; Mais que les Arrests doiuent estre reputez pour Loix par toute la France, ie le nie. Parce qu'en telles matieres, *Nullum simile idem, atque adeo non expressis, sed legibus indicatur.* Ce fut la cause pour laquelle nostre bon & sage premier President de Tou, quand vn Aduocat plaidant se preuailoit d'un Arrest donné en cas semblable au profit de quelqu'un, auoit accoustumé de dire, *Bon*

Ne doiuent estre reputez pour Loix par toute la France.

pour luy, & commandoit que sans s'arrester à cela, l'Aduocat deffendist sa cause pour bonnes & valables raisons. Sentence qui ne merite pas d'estre moins tropetee, que le *Cui bono*, du vieux Iuriconsulte Cassius, tant solemnizé par Ciceron dedans ses Plaidoyez.

Dict notable du President de Tou.

Bien sçay-ie, que sur tous les autres il faut porter vn respect singulier aux Arrests qui sont es surueilles des festes solennelles prononcez en robe rouge, comme estans de propos delibéré tirez, pour seruir de leçon à l'auenir aux Aduo-

Arrests prononcez es surueilles des festes solennelles en robe rouge.

cats en pareils subiects. Non toutesfois par tous les Parlemens, mais en ceux aufquels ils ont esté iugez.

Mais il se presente icy vne question qui ne me semble hors de propos. S'il est loisible au Iuge en iugeant, d'estendre, ou moderer l'Ordonnance du Roy, selon les rencontres particulieres qui semblent luy en donner aduis, ou bien de s'attacher à elle, sans aucune dispense. Si vous parlez à Aristote, il vous dira, qu'il vaut beaucoup mieux iuger selon la loy impassible, que selon nos particuliers iugemens, dedans lesquels se logent ordinairement diuerses passions. Qu'au premier point il y a du Dieu; & au secôdi en escay quoy de bestialité. Et à vray dire, il y a beaucoup plus d'apparence de iuger selon les Loix qui nous sont prescrites; Autrement les sentences seront vagues, & fluctuantes, selon la diuersité de nos humeurs. Ores que la loy nous soit baillee, affin qu'il y ait regles certaines, qui tiennent les opinions des Iuges en bride: Et me plaist grandement ce que dit le Iurifconsulte, *Dura lex, sed tamen lex est.* La distinction que nous obseruons en cecy dedans nostre France, est que le Iuge subalterne par sa sentence, se doit fermer aux Ordonnances; Mais que les Cours, qui portent le titre de Souueraines, & conséquemment representent en cecy aucunement le Prince, peuuent non iuger expressement contre l'Ordonnance, (car en ce cas l'Arrest seroit nul) mais bien la modifier *ex variis rerum causis & figuris.* Proposition tres-

*Le Iuge dit
accommo-
der les Loix
au cas qui
se presente
à iuger.
Lib 3 Po-
lit. cap. 11.
& 12.*

*La Loy
quoy que
rude est
néanmoins
Loy.*

vraye, en laquelle toutesfois ie desire que l'on n'apporte vne iurispudence cerebrine: grande est l'autorité d'une Cour Souueraine, mais non telle qu'elle soit par dessus la loy. Et pouruons dire d'elle ce que disoit Demaratus au Roy Xerces. *Les Lacedemoniens sont francs & libres, non toutesfois absolument: Comme ceux sur lesquels leur loy a plus de commandement & puissance, que toy sur tes subiects.* Herodote lib. 7.

Après vous auoir discoursu des Ordonnances, Coustumes, & Arrests Generaux; Ie discourray maintenant du Droit des Romains, que nous appellons communement *Droit escrit*, auquel nous sommes grandement redevables. Car de luy nous auons non seulement emprunté, ains transplanté chez nous plusieurs propositions politiques, qui tendent au repos & conseruation de nos familles: La legitime deuë par les peres & meres, à leurs enfans non ingrats, en matiere de successions; la Majorité au dessus de vingt & cinq ans pour la validité des contractz: la restitution en entier, quand par dol, induction ou par force extraordinaire on a contracté: Celle du Mineur moins que suffisamment deffendu: Et celle en qu'il le vendeur deceu d'outre moitié de iuste prix, peut estre remis en tel estat qu'auparauant, si mieux l'acheteur ne veut supplier le deffaut de l'outre-moitié: Et vne infinité d'autres que vostre loisir vous pourra amplement fournir, si vous daignez prendre la peine de les rechercher.

Le Droit des Romains appelé Droit escrit.

Propositions notables transplantées du Droit Romain en France.

*Vniuersitez
asblies en
France.*

*Les Aduo-
cats & Of-
ficiers de
Iudicature
doient e-
stre Licen-
tiez, en
Droict.*

*Modifica-
tions qu'en
apporte au
Droit Ro-
main.*

Qui fut la cause pour laquelle nos ancestres ne doubterent de creer en France diuerſes vniuersitez de Loix, & des Docteurs Regets pour enseigner la ieunesse. Mesmes que nul n'est receu, ny Aduocat, ny Officier du Roy en la Iudicature, qu'il ne soit passé Licencié en Droict. Et non contents de ce degré, admettans vn homme en l'estat de Conseiller aux Parlemets, ou de Lieutenant general d'une Prouince, apres auoir informé de sa vie & mœurs, on l'interroge sur la Loy de Rome, auant que de le recevoir. Et neantmoins la verité est, que nos Iuges ne sont obligez d'y obeir par leurs sentences, si non de faict qu'ils y trouuent quelque lumiere naturelle de Iustice : que Balde Docteur Italien remarqua en nous dès son temps: Car pour bien dire, encores que le ſuiuions en plusieurs particularitez, toutesfois nous y apportons des limitatiōs & modifications, selon qu'estimons estre le meilleur & plus expediant. Le le vous représenteray par vn exemple.

Par le Droit ancien de Rome il estoit permis aux contractants, non de s'entretromper (encores que le texte soit tel) ains de s'auantager au preiudice l'un del'autre. L'Empereur Diocletian voulut apporter quelque bride à ceste permission generale, qui fut; que celuy qui auoit esté deceu d'outre moitié de iuste prix, en vendant son bien, pouuoit faire casser & annuller son contract de vente, sinō que l'acheteur voulust supplier le defect de l'autre moitié, comme ie vous disois n'aguiere. Ordonnance qui fut fort bien recueillie par les Canonistes. Les Do-

leurs Ciuillistes , qui plus y apporterent de fa-
 çon, furent Bartole, Balde, Paul de Castre : &
 sur tous Bartole, si i'en suis creu : mais Bal-
 de, si vous en croyez Paul de Castre. L'air ge- *L'Outre-*
 neral de leurs decisions est, que cest outreplus *plus de*
 doit estre iugé de ceste façon: Que si la chose *moitié de*
 qui vaut quinze Liures, n'a esté vendue que dix, *iuste pris,*
 & ainsi au mesme pied, de toutes les autres *comme*
 ventes, il y a deception d'outre moitié de *doit estre*
 iuste prix: Car d'estimer la deception de dix à
 vingt & vn, c'est vne lesion qui, va au double:
 Et au surplus, ils sont d'aduis, & signamment
 Bartole, confannonier de tous les autres, que
 ceste Loy a lieu, non seulement pour l'immeu- *Et cament*
 ble, ains pour le meuble. Tout esfois en nostre *est practi-*
 France, *quo iure utimur*, ceste outre moitié va de *quee en*
 dix à vingt & vn, & de vingt à quarante & vn,
 & ainsi des autres par mesme proportion: Au-
 trement la Loy seconde n'a point de lieu. Da-
 uantage nul n'est releué en matiere de meuble,
 pour l'outre moitié du iuste prix. C'est vne re-
 gle des plus anciennes de la France, que nous a-
 prenons du vieux style du Parlément. Ie vous
 dy cela par exprés, pour monstrier, qu'emprun-
 tans l'estoffe du Droit Romain, nos deuanciers
 luy baillerent telle façon qu'ils estimerent la
 meilleure.

Mais d'où vient, me pourra dire quelqu'un,
 qu'ils ne se voulurent conformer en tout, aux
 belles decisions de ces grands Iuriconsultes, tât
 honorez par l'ancienneté? A cestuy ie respon-
 dray, que ce fut pour vne tres-sage considera-
 tion: Car tout ainsi que quand nostre Religion

*L'arianisme quand
commença.*

*Les Ora-
teurs qui.*

*Contrarie-
rez, entre
les Iuristes.*

Chrestienne commença d'estre exercee à l'ou-
uert, qui fut sous l'Empereur Constantin, nous
fusmes saluez de ce grand schisme d'entre le
Catholic & l'Arrien. Aussi dès l'Empire pre-
mierement d'Auguste, puis de Tybere son suc-
cesseur, sous lesquels les Iurisconsultes eurent
plus de vogue qu' auparauant, au preiudice des
Orateurs (apellez les, ou Harangueurs, ou
Aduocats, ainsi que bon vous semblera) en ce
mesme temps se logea la partialité dedans leur
iurisprudence, par le moyen de deux grands
Iurisconsultes, Capiton & Labeon, vouëz en
maximes de Droit du tout contraires. Masurius
Sabinus fut disciple de Capiton: De luy vn
Cassius Loginus. Labeon eut pour escolier Ner-
ua le pere, & luy vn proculus. Cassius & proculus
nourris en propositions cōtraires, se firent chefs
de part, dont les vns furent nōmez Cassians, les
autres Proculians, tant differants en opinions,
que les vns se vouants à l'affirmatiue, les autres
estoient pour la negative. Le Iurisconsulte
Paule nous dit, que les Cassians soustenoient,
que de bailler sa robbe cōtre vne autre robbe,
c'estoit vne vendition: & les Proculians, que
c'estoit vn contract d'eschange. A quoy Plin
condescent; D'autant que pour faire vn con-
tract de vente & achapt, il est requis qu'il y
ait de l'argent baillé encontre la chose vendue.
Opinion qui est toutesfois contredite en vn
autre endroit par le Iurisconsulte Celse. Et
combien que l'Empereur Iustinian au re-
cueil des Loix faict par ses deleguez, on ne trou-
uera aucune contrarietē des vnes aux autres,

toutesfois la verité est, qu'il y en a plusieurs de contraires ; à la reconciliation desquelles ceux qui ont voulu vacquer , n'ont souuentefois peu apporter autre remede , sinon de dire , que les passages estoient corrompus : Et qu'aux vns il falloit mettre vn *Ouy*, au lieu d'un *Nanny* ; aux autres vn *Nanny*, au lieu d'un *Ouy*. Ainsi que feu monsieur Robert vostre pere, honneur de l'Vniuersité d'Orleans, fit par vn traité expres. *Selectarum Sententiarum*.

Quant à moy , ie ne trouue point trop estranges les contrarietez des Loix, qui examinera les procedures tenuës par Tribonian en la reduction du Droit des Romains : Lequel sous l'autorité de l'Empereur Iustinian son Maistre, commit à cest ouurage treize Iurisconsultes, qui y vacquerent l'espace de trois ans seulement , ores que l'Empereur estimast ceste besongne estre de dix ans pour le moins , ainsi que luy mesmes ateste. Chacun des compilateurs ayant eu sa tasche en partage, & faisant diuersement son profit desanciës Iurisconsultes partializez, il leur fut fort aisé de tomber en contrarietez de decisions , au peu de temps qu'ils s'aquitterent de leurs charges. A quoy furent adioustees les Nouuelles Constitutions de Iustinian', ouurage de son Chancelier Tribonian , lequel , si vous en croyez à Suidas , vendoit au plus offrant & dernier encherisseur les Ordonnances de son Maistre. Et s'il m'estoit loisible de deuiner , ie croirois fort aisément, que la Constitution, *De fideicommissi restitutione*, fut

En combien de temps le corps du Droit Romain fut compilé par les deleguez de Iustinian.

Les nouvelles Constitutions de Iustinian, ouurage de Tribonian.

de cette marque, où il fit sous la représentation d'un fait particulier vne Ordonnance generale, non auparauant cognüe dedans Rome. Toutes ces Loix furent depuis regratees par vne infinité de Docteurs Italiens, Francois, & Allemans, desquels si auiez ramassé les Liures, vous en trouueriez plus grand nombre que de tous les anciens Iuriscultes, tant depuis le premier plant sous l'Estat populaire, que sous le second des Empereurs, depuis Auguste iusques à Iustinian. Docteurs, dy-ie, qui au lieu de lumiere, apporterent des tenebres à l'explicatiõ du Droit, & mesmement d'un guet à pens & propos deliberé se trouuerent diuers en leurs opinions. Si ie ne craignois de vous atedier, ie le verifirois par parcelles. Suffise vous, que les deux plus signalez Docteurs furent Bartole & Baldeson disciple, qui fit profession expresse de desmentir son Precepteur. Voire de se desmentir, & estre souuent contraire à soy-mesmes dedás ses œuures en plusieurs endroits. I'adioute les Consultations des Docteurs, qu'ils faisoient, & exposerent depuis en lumiere, sous le nom & titre de Conseils, esquels ils ne s'estudierent pas tant à la recherche de la verité, que au contentement de ceux qui les contenterent & mirent en besongne: & neantmoins nous les alleguons pour le soustenement de nos causes, comme maximes de Droit certaines & indubitables.

Ce sont les causes pour lesquelles, si ie ne m'abuse, nos sages ancestres ne voulurēt auoir pleine creance au Droit de Rome. Et neantmoins

*Tourbe de
Docteurs
& de Li-
ures sur
l'explica-
tion du
Droit Ro-
main, qui y
apporterent
plus d'ob-
scurité que
de lumiere.*

*Balde dis-
ciple de
Barthole
qu'il des-
ment sou-
uent, voire
soy mesme.
Conseils
des Iurif-
consultes.*

ainsi que le meſnageons aujourd'huy, ie puis dire à mon grád regret, que c'eſt vn leurre pour apriuoifer les plaideurs farouches, & pour nourrir les opiniaſtres en leurs opiniaſtretez. Car iamais Aduocat n'eſt en ce ſubiect ſans parrein. *Opinion de M. Paſquier ſur la reformatiõ des Loix.* Que ſi i'en eſtois creu, ie ſouhaiterois, que de pluſieurs chapitres particuliers (qu'on appelle Loix) cõpris ſous vn titre, on allábiquaſt, par le cõcert commũ des plus Doctes, vne propoſitiõ vniuerſelle, qui nous ſeruit de bonne & fidelle leçon, telle que nous recueillons du titre *De Minoribus 25. annis*. Auquel en vn contract où il ne s'agit de l'alienation d'un immeuble, le mineur n'eſt pas releué pour ſa ſeule qualité, de mineur, ains pour eſtre mineur & lezé: Car de vouloir, ou pouuoir faire vne Loy generale de vn eſchantillon de texte, ainſi que ie le voy pratiquer pas ceux qui s'en meſlent, i'en doute, & demande iour d'aduis pour m'en reſoudre. A Dieu.

A Monsieur Tournibus, Conseiller en la Cour de Parlement de Paris.

Ln'y a hõme plus idolastre des Medecins, *Il diſcours ſur le ſuſcẽt de la Medecine, & par meſme occasion de la compõſitiõ du corps hu-main.* que moy, quand ie ſuis malade, ne qui eſtime leur art plus douteux, lors que ie ſuis ſain. Vous trouuerez ceſte premiere demarche merueilleuſemẽt bizerre; que ie reſpecte, pour leur art ceux auxquels ie ne penſe y auoir certitude: & parauenture direz, que malade de corps ie ſuis ſain d'eſprit, & ſain de corps, ie ſuis malade d'eſprit. Au contraire, ie vous diray, que ſi leur

aphorisme est vray, que les habitudes du corps & de l'esprit sympathisent ensemblement, estant malade du corps, ie le suis aussi de l'esprit, quand ie me rends idolastre d'eux. Tant y a, que ie vy en cette maniere. Mais auant que me condamner, donnez vous la patience de suspendre vostre iugement iusques à la fin de mes lettres: Par ce que ie vous en veux icy faire vne griefue anatomie: & deschiffrer premierement quel est le principal subiect de cest art: puis la theorique, & en apres la pratique: & au bout de tout cela vous ouurir quel est sans dissimulation, mon iugement sur cette matiere.

Les Medecins estoient appelez anciennement Physiciens en France. L'homme appelle Microcosme par les Grecs, & pourquoy.

Anciennement en la France nous apellions les Medecins Physiciens, Par ce que leur profession gisoit, non en la contemplation generale de tout ce grand Vniuers (c'eust esté vn œure sans fin) mais en celle de la nature del'Homme, que les Grecs apellerent *Microcosme*, comme si par vne reduction du grand au petit pied, on voyoit vn monde racourcy en luy. Or voyez en quelles tenebres nous auons esté plongez iusques à huy. Cest homme, à la poursuite duquel les Medecins dressent toutes leurs pensees, cest homme pour la conseruation duquel ils nous baillent vne infinité de preceptes, cest Homme, dy-ie, qui est leur principale bute, & visee, à peine leur est il cognu. Et sont auourd'huy tous d'acord, quoy que soit la plus grande partie, que leur grand Patron Galien, personage parfait, si oncques en fust en cest art, toutesfois ignoroit la coupe & anatomie de nos corps, & qu'au lieu de celle de l'homme,

Galien ignoroit la coupe & anatomie du corps humain.

il representa celle d'un Cinge. Erreur qui dès & depuis douze cétans & plus, auoit vogué, iusques à nostre temps, que Vezalius Medecin de l'Empereur Charles V. oza entreprendre de le démentir. non sans estre sur son auenemēt grandemēt aboyé par les vieux, qui en fin recognerent la faute de celuy qu'ils suiuiuoient à la trace. Que si ce grand Gallien broncha dès l'entree à l'intelligence de son subiet, il faut par consequence infaillible, que luy & ses successeurs soyēt tombez en plusieurs fautes tirees du premier erreur.

Repassez sur plusieurs particularitez essētielles de cest homme, vous trouuerez n'y auoir rié si certain, que l'incertain en cest art. Premièrement, si en la conception tous les membres sont jettez en moule, ou bien si le cœur est le premier fondement de son essence, vous les y voyez bigarrez. Et ne sont despourueus de raisons ceux qui soustiennent, ou l'un, ou l'autre party. Pour le premier, semble qu'en la copulation charnelle, tous les membres semblent y contribuer de leur. Chose qui se descouure, en ce qu'à l'issuë de cest œuure, ils demeurēt las & recreus. Parquoy y a grāde apparēce, que l'homme soit tout d'un coup formé de tous ses membres. Pour le secōd, qu'il n'y a rien si naturel, que de voir chaque chose prédre sa fin d'une mesme course & voye, qu'elle a pris son cōmencement; Que l'homme venant à faillir, la chaleur naturelle qui reside en luy, se retire peu à peu des extremités au dedans du corps, iusques à ce qu'en fin elle aboutit au cœur, qui est la dernière partie de nos membres qui meurt: Partant, semble que par

*L'homme
formé tout
d'un coup
en tous ses
membres à
la concep-
tion, &
la raison.*

*Le cœur est
la dernière
partie qui
meurt.*

vne consequence bonne & valable, ce soit la premiere qui ait pris vie en nous.

*L'Embrion
dequoy
nourry en
l'amarry
de la mere.*

Considerons l'Embrion: tant & si longuement qu'il est logé en l'amarry de la femme, l'opinion commune est, qu'il prend nourriture de son sang menstrual. Chose qui semble estre aueree par vne certaine demonstration; D'autant que tout ainsi que l'arbre qui n'apporte fleurs, ne peut rapporter aucun fruit, aussi la femme qui n'a ses fleurs, est incapable de porter enfant: & soudain qu'elle est enceinte, les purgations cessent en elle. Et soudain qu'elle est accouchee, elles reprennent à chaque fin du mois leur ancien cours. Qui n'est pas vn petit argument, pour monstrier que l'Embrion prend sa nourriture du sang menstrual. D'un autre costé, il y en a qui soustiennent, qu'il est nourry du sang le plus pur de la femme: Et le recueillent de ceste consideration, qu'à l'issüe de la grossesse, le sang se transforme en lait: Quoy faisant par vn merueilleux allambic de nature, il se purifie de plus en plus. Transformation qui ne pourroit estre faicte par le sang menstrual, qui produit des effects merueilleusement monstrueux. Et c'est pourquoy nostre Docte Fernel, qui tierce vns Hipocrate, & Galien, n'a douté au Liure par luy intitulé *la Medecine*, de soustenir, que l'Embrion estoit nourry & alimenté du sang le plus pur. Qui n'est pas vn petit parrein pour le soustenement de ceste opinion.

Venons à la partie la plus noble de l'homme, qui est le chef, lequel est selon l'opinion commune, diuisé en trois ventricules, dont l'un qui

est en la partie deuanciére, loge l'Imagination, l'autre sur le milieu est le domicile du iugemét, & le dernier sur le derriere, que l'on appelle Cerebelle, est estably pour la memoire. Distinction qui n'est pas sans grande apparence de raison. Car vous trouuerez quelquefois vn homme du tout forclos de iugement abonder en vne prodigieuse memoire, de quelle façon nous veismes en nostre ieune aage, vn Nigonius faire lectures publiques en nostre vniuersité de Paris. Es autres pleins de bon & sain iugemét, la memoire estre de fonds en comble bouleuersée, par quelques accidents extraordinaires de maladie. Et tel se trouua anciennement Messala, & du temps de nos bisayeuls, George Trapezunce: Toutesfois nostre grãd Fernel, par vn lóg chapitre soustiét, que sans distinction de ventricules, le cerueau est confus en son tout. Opinion qu'il a, si ie ne m'abuse, empruntée de trois lignes de Galien en lvn deses Liures, *De Sanitate tuenda*: qu'il a honorees sans nommer son auteur, d'vn grand & beau commentaire. En quoy certes, s'il m'est permis d'estre de la partie, il semble y auoir tresgrande apparence: Car si vous faites distinction de ventricules, il en faudra establir autant, au Iugement, & à la memoire, comme ces parties produisent en nous de diuers effects. Qu'ainsi ne soit, sous le regne du grand Roy François, on veit vn Villemanoché en sa Cour n'auoir le iugement offensé, que sur les mariages des grandes Dames qu'il se promettoit; & depuis luy, vn Tulenus, personnage Docte, (& qui en ses ieunes ans auoit esté

Parties de la teste comment disposees, & des facultez, qui y sont logees.

L'imagination.

Le iugement.

La memoire.

Nigonius de tresgrande memoire, sans beaucoup de iugement

Villemanoché se promettoit les mariages des plus grandes Dames.

*Tulenus
offencé du
cerueau
pour l'a-
mour d'une
Princesse,
& ses folies.*

Precepteur de messieurs les Cardinal & Admiral de Chastillon) ne manquer en ceste partie, sinon pour vne amitié qu'il auoit follement voüee à vne des premieres Princesses de la France, qui estoit allée de vie à trespas. Chose dont autrefois ie me voulus dōner plaisir à ma table, à laquelle y ayant quelques gens d'honneur & strangers, qui de luy n'auoient cognoissance, il nous entretint iusques au milieu du disner d'une infinité de bons propos pleins de doctrine & de iugement, avec vne grande admiration de ceux qui l'escoutoient. En fin estimant que j'auois assez baillé la baye à la compagnie, & qu'il estoit lors temps de faire iouer autre rolle à ce bon vieillard, il m'aduint, comme faisant autre chose, de parler de ceste Princesse; Et adonc sortant de son emble, il commença de troter, nous racontant vne infinité de sotties des bons & mauuais traitements qu'il receuoit d'elle. La compagnie bien estonnée d'où luy estoit suruenue cest inopiné chāgemēt, ne scachāt quel iugement asseoir sur luy, tant il nous auoit du commencement repeu de belles & doctes paroles; mais luy forty, ie leur fis tout au long le recit de l'alteration de son cerueau. Il y a plus, car cette partie iudicatiue, en luy sur ce subiect blessée, luy auoit encores offensé l'imaginatiue; d'autant qu'à la premiere rencontre des damoiselles qu'il voyoit, il se faisoit accroire, que c'estoit sa Iulia (ainsi apelloit il en Latin sa pretendue Maistresse, & en Francois sa Ioliuette) & sur cette folle imagination il s'acheminoit quelquefois avec sa longue robe, le bonnet

quarré sur sa teste, iusques à Fontaine-Bleau, se persuadant qu'elle s'y estoit cachée. Je ne dy chose que ie n'aye veüe & entenduë de luy. Je passeray outre, & diray que ie ne voy la memoire faire ses fonctions en moy, sinõ és points que i'ay pour plus recommandez, & qui de plus près aprochent de mes premieres notions. Suis-je doncques du tout denué de memoire? Nanny: Car les impressions que i'ay de mes maximes, & de leurs circonstances m'apprennent tout le rebours: Au contraire, dois-je auoir dedans mon cerueau vne cellule de memoire, puisqu'il m'est si aisé de me en oublir toutes autres choses qui me sont indifferentes? C'est pourquoy en telles affaires il nous faut faire vn mariage du cœur, dont nous puissions nos affections, avec le cerueau, dedans lequel resident l'imagination, iugement, & memoire, & dire que là où nous employons nos affections, en cela abondent les fonctions de nostre cerueau. Et c'est ce que l'on dit en ces mots Latins, *Vbi intenderis animum, valet*. Particularitez que ie vous touche, non pour approuuer ou reprouuer assurément les ventricules du cerueau, mais pour vous dire, qu'il y peut auoir des raisons au soutienement des deux opinions, & en ceste perplexité, quelle assurance pouuons nous auoir des remedes que l'on voudra employer pour celuy qui sera malade en l'vne de ces fonctions?

Je veux maintenant entrer en la cõsideration de nos corps, quand ils sont au dedans malades en leurs parties nobles, quelques remedes que

*Auis fa-
buleux de
Rabelais
aux Me-
decins.*

les Medecins se promettent d'y apporter, ce leur font la plus part du temps lettres closes, & souuent medicamentent vne partie non offensee pour l'autre; ainsi que lon descouure souuentefois par l'ouuerture du corps du patient apres qu'il est mort. Dont Rabelais Medecin, lucianisant nous donna certain auis, quand il dit; que son Pantagruel sentant vn mal d'estomach, on luy fit aualer en forme de pillules seize ou dix-sept grosses pommes de cuiure, qui s'ouuroient par le milieu, & fermoient à vn ressort; en l'vne desquelles estoit vn vallet, qui portoit vne lanterne & vn flambeau, & les autres estoient les ouuriers, les vns pour cognoistre le mal, & les autres pour le netoyer: Voulant sous l'escorce de ceste fiction nous apprendre, qu'en telles maladies les Medecins n'y besongnent qu'à taton.

*Les ani-
maux Me-
decins de
eux mes-
mes en
leurs mala-
dies.*

Après vous auoir discouru sur le fait de l'homme, principal subiet de la medecine, il me plaist maintenant recognoistre, de quelle façon s'est par le passé, & encores auourd'huy mesnagee la Theorique de cest art. Nature plus indulgente enuers les autres animaux, qu'enuers nous, leur enuoyant des maladies qui leur sont diuersement propres en leurs especes; les fit aussi Medecins d'eux mesmes, par vn certain instinct de leurs natures: & nous laissa pour nostre partage l'intellect, (amusoir de nostre sorte ambition) sur lequel chacun bastit ses particulieres raisons, que ie ne diray point bastardes, mais bien les appelleray-ie opinions. Voyez doncques en combié de façons sur ce pied s'est diuersifié l'art
de la

de la Medecine, sur lequel nous establissons les remedes de nos maladies. Je commenceray par le grand Hipocrate, lequel redonna la vie à la medecine, qui sembloit auoir esté enseuelie par la barbarie des ans : encores qu'il fust & le premier, & le plus singulier en cest art, si eut-il quelque temps apres vn Chrysippe successeur, qui par vne malice affectee voulut terrasser sa doctrine, & neantmoins en ceste cacochimie d'esprit, eut tres-grande vogue parmy les siens, & fut en reputation du plus grand Medecin de son temps pour les cures admirables qu'il faisoit. Passons par la ville de Rome, en laquelle sur le declin de la Republique, y eut vn Asclepiade, intime amy de Pompee le Grand, qui y aporta vne medecine toute nouuelle au preiudice de l'ancienne : Et apres luy du temps de l'Empereur Auguste, vn Antonius Musa, qui fit le semblable, & renuersa toute la doctrine d'Asclepiade, en cecy fauorisé de son Maistre, qu'il auoit guery d'une maladie que l'on estimoit incurable. mais la beauté de ce compte est, qu'Auguste estant en desespoir de guérison, & abandonné de tous les autres Medecins, Musa voulut iouer à quitte ou à double, & contre tout l'ordre ancien de l'art, le fit entrer dedans des bains d'eau froide, & luy fit prendre des potions froides. Quoy faisant il luy rendit sa santé. Toutesfois quelques iours apres voulant vser du mesme remede enuers Marcellus, il luy procura sa mort, montrant au doigt & à l'œil par cela, combien peu de certitude il y a en cest art. Et à peu dire, que le hazard y besongne.

*Hipocrate
redonna la
vie à la
medecine.*

Chrysippe.

*La medecine
ne combien
de fois ren-
uersée, &
par qui.*

Asclepiade.

*Antonius
Musa.*

*Combien
peu de cer-
titude en la
medecine.*

*Aduis fa-
buloux de
Rabelais
aux Me-
decins.*

les Medecins se promettent d'y apporter, ce leur font la plus part du temps lettres closes, & souuent medicamentent vne partie non offensee pour l'autre; ainsi que lon descouure souuentefois par l'ouuerture du corps du patient apres qu'il est mort. Dont Rabelais Medecin, lücianisant nous donna certain aduis, quand il dit; que son Pantagruel sentant vn mal d'estomach, on luy fit aualer en forme de pillules seize ou dix-sept grosses pommes de cuiure, qui s'ouuroient par le milieu, & fermoient à vn ressort; en l'vne desquelles estoit vn vallet, qui portoit vne lanterne & vn flambeau, és autres estoient les ouuriers, les vns pour cognoistre le mal, & les autres pour le netoyer: Voulant sous l'escorce de ceste fiction nous apprendre, qu'en telles maladies les Medecins n'y besongnent qu'à taton.

*Les axi-
maux Me-
decins de
eux mes-
mes en
leurs mala-
dis.*

Après vous auoir discouru sur le fait de l'homme, principal subiet de la medecine, il me plaist maintenant recognoistre, de quelle façon s'est par le passé, & encores auourd'huy mesnagée la Theorique de cest art. Nature plus indulgente enuers les autres animaux, qu'enuers nous, leur enuoyant des maladies qui leur sont diuersement propres en leurs especes, les fit aussi Medecins d'eux mesmes, par vn certain instinct de leurs natures: & nous laissa pour nostre partage l'intellect, (amusoir de nostre sotte ambition) sur lequel chacun bastit ses particulieres raisons, que ie ne diray point bastardes, mais bien les appelleray-ie opinions. Voyez doncques en combié de façons sur ce pied s'est diuersifié l'art
de la

de la Medecine, sur lequel nous establissons les remedes de nos maladies. Je commenceray par le grand Hipocrat, lequel redonna la vie à la medecine, qui sembloit auoir esté enseuelie par la barbarie des ans : encores qu'il fust & le premier, & le plus singulier en cest art, si eut-il quelque temps apres vn Chrysippe successeur, qui par vne malice affectee voulut terrasser sa doctrine, & neantmoins en ceste cacochimie d'esprit, eut tres-grande vogue parmy les siens, & fut en reputation du plus grand Medecin de son temps pour les cures admirables qu'il faisoit. Passons par la ville de Rome, en laquelle sur le declin de la Republique, y eut vn Asclepiade, intime amy de Pompee le Grand, qui y apporta vne medecine toute nouuelle au preiudice de l'ancienne : Et apres luy du temps del'Empereur Auguste, vn Antonius Musa, qui fit le semblable, & renuersa toute la doctrine d'Asclepiade, en cecy fauorisé de son Maistre, qu'il auoit guery d'une maladie que l'on estimoit incurable. mais la beauté de ce compte est, qu'Auguste estant en desespoir de guérison, & abandonné de tous les autres Medecins, Musa voulut iouer à quitte ou à double, & contre tout l'ordre ancien de l'art, le fit entrer dedans des bains d'eau froide, & luy fit prendre des potions froides. Quoy faisant il luy rendit sa santé. Toutesfois quelques iours apres voulant vser du mesme remede enuers Marcellus, il luy procura sa mort, monstrant au doigt & à l'œil par cela, combien peu de certitude il y a en cest art. Et à peu dire, que le hazard y besongne.

*Hippocrat
redonna la
vie à la
medecine.*

Chrysippe.

*La medeci-
ne combien
de fois ren-
uersée, &
par qui.*

Asclepiadē

*Antonius
Musa.*

*Combien
peu de cer-
titude en la
medecine.*

Galien.

*Theophraste
Paracelse.*

Mais sur tout nous deuons ietter les yeux sur Theffale, lequel interuertit tout l'ordre ancié de la medecine, par nouueaux preceptes, avec vne reputation admirable de tout le peuple, tant grands que petits. Et neantmoins c'est celuy que Galien se meit en butte par ses Liures, pour monstrier son ignorance & bestise, & ainerie: Arrestons nous en ce grand Medecin Galien, qui fut vn magnifique ouurier en cest art, lequel toutesfois fut demeuré en friche, & par meisme moyen nostre medecine, sans le confort & aide qui luy fut donné par les Arabes, desquels nous auons emprunté la plus grande partie de nos remedes auparauant incognus à tous leurs predecesseurs. Voyons ce qui s'est passé dedans nostre siecle; Nos ayeuls eurent en Suisse vn Theophraste Paracelse, lequel produisit vne medecine du tout contraire en principes, à celle d'Hippocrat & Galien; Medecine qui s'est depuis grandement prouignee, & prouigne encor' aujourd'hui. Tout cela n'est ce pas donner des dementirs les vns aux autres, nō aux despens de leurs vies (comme font ceux qui combattent en camp clos) ains aux despens des nostres, qui ne pouuons mais de leurs querelles?

*Diuerses
opinions
sur le regi-
me de vi-
ure.*

Reconnoissons, s'il vous plaist, quelques particulières leçons des vns & des autres, tant pour la conseruation, que recouurement de nostre santé. L'opinion d'Hippocrat estoit que en nos repas il falloit commencer à *solidioribus cibis*; & c'est ce que nous disons en cōmuns propos, qu' auparauant que de boire, il faut faire bon fondement. *Labor, cibus, potus, somnus, ve-*

nus, omnia mediocria, disoit-il en l'un de ses Aphorismes, sur lequel Gallien bastit ses Liures, *De Sanitate tuenda*. Si vous parlez à Arnaud de Villeneuve Medecin de l'Empereur Federic Arnaud de Villeneuve. II. & l'un des premiers qui fut de son temps & long temps apres, il vous dira, qu'il faut commencer nos repas par les potages & choses liquides. *A posibus incipe cœnam* (dict-il en son *Regimen Salerni*). Preceptes esquels nous sommes aujour d'huy partializez en ceste France : Parce qu'aux pais de Guyenne & du Languedoc, suiuant l'aduis d'Hippocrate, ils commencent leurs dîners & soupers, par les viandes, & sur le milieu seruent les potages ; Et en nostre ville de Paris, & pais circonuoisins, nous commençons par les potages, & paracheuons par la viande. Encores adiouteray-ie ce mot, pour monstrier combien il y a peu de stabilité & arrest en l'observation de ces preceptes, c'est que nous appellons en France nos potages, d'un autre mot *Souppes*, duquel nous auons fait celuy de *Soupper* (qui est le repas qu'Arnaud entendoit sous celuy de *Cœna*) comme si à ce second repas, qui aproche de la nuit, nous le deussions commencer par les potages : toutesfois aujour d'huy par vne regle toute contraire, nous employons les potages & viandes bouillies à nos dîners, & les rosties à nos soupers. Chose tournée en tel vsage chez nous, que ce grand Chancelier de l'Hôpital, voulât introduire la frugalité en la France, fit par Edit particulier deffenses d'vsér d'autres viâdes que du bouilly à dîner, & reseruer le rosty pour le soupper.

gers. Quand nous lisons les œuvres d'Hipocrate, trouuons nous qu'il fit le séblable? Chaque país a son air & temperature, de laquelle nous empruntons diuerſement les habitudes de nos corps & de nos esprits. Ainsi voyons nous, que les vices que l'on impropéroit anciennement aux Gaulois, furent depuis imputez aux François, qui se vindrent habituer és Gaules, comme si avec l'air du país ils eussent aussi humé les vices & defaux du país. Et vrayement la nature auroit esté grandement marastre, & ingrate, si enuoyant les maladies en chaque contree selon la disposition de l'air, elle n'y auoit aussi produit les simples, herbes, arbres & autres moyes pour les guerir. Et c'est ce dont se plaignoit Caton le vieil. Car quand il crioit contre les Medecins qui exercoient la medecine dedans Rome, c'estoit contre ceux que l'on auoit atirez de la grece, lesquels pratiquoient leurs nouveaux remedes, delaisants les anciens qui naissoient dedans l'Italie. Comme de fait il monstra bien: Car tant s'en faut qu'il vilipendast la medecine, qu'au contraire il en fit vn Liure pour luy & sa famille: Mais c'estoit sur le modelle de ses ancestres tiré des simples & medicaments que le país d'Italie luy fournissoit, sans les aller caïmander en Grece.

*Caton
crioit contre
les nou-
ueaux Me-
decins
Grecs.*

*Et fait vn
Liure de
Medecine.*

*Quelle me-
decine on
pratiquoit
ancienne-
ment en
France.*

Et cela meſme, si ainsi ie l'oze dire, fut autrefois obserué en France (ainsi l'appren-ie de nos vieux Romans, vrayes images des mœurs qui lors estoient obseruez) qu'un Cheualier estant blessé est ordinairement guery par vne Dame ou Damoiselle, ainsi dedans l'Arioste vn

Medor soldat couché entre les mortz en plaine compaignie, recoit guerison par la belle Angélique. Ny pour tout cela, les hommes & femmes ne viuoient moins longuement, qu'ils ont fait despuis que la faculté de Medecine fut introduite chez nous. Voire encores treuuez vous quelques restes de cette encienneté dans le plat país, où vous voyez la plus part du menu peuple guerir de ses sieures, non par ingrediets tels que nous pratiquons és villes, ains par certaines herbes pilees, qu'ils apliquent à leurs poignets, & les y laissent quelques iours, dont ils ne tirent pas moins de fruiet, que nous autres par nos aposumes, clysteres, medicaments & saignes. On dict qu'anciennement au Temple d'Esculape on affichoit toutes les receptes & obseruations pratiquées pour les guerisons, dont Hipocrat composa vne partie de ses œuvres. Si nous faisons le semblable, & que quelque braue compilateur se donnast le loisir de mandier des nostres les remedes qui naissent dedans nostre France contre les maladies, & de la pluralité d'iceux, fit vn choix par vn sage iugement & cōcert avec autres experts, croyez que nous n'aurions de là en auant grand besoin de caïmander des drogues au Leuant, dont nous façonnons aujourd'huy nostre medecine.

Je considere vn autre mesnage en l'exercice de cest art. Il est certain que l'ancienneté faisoit marcher sous vne mesme cadence l'estat de Medecin, Chirurgien, & d'Apoticaire. Le grand Hippocrat & les successeurs exercerent

*Le Medecin
& l'Apoticaire,
& leur office.*

tous les trois ensemble. Maintenant ce sont diuerſes fonctions. Ie lairray le Chirurgien à part, & parleray ſeulement du Medecin, & del'Apoticaire. Le Medecin eſt l'ordinateur, l'Apoticaire, l'adoperateur. En ceſte police ie vous veux repreſenter vn Medecin le plus parfait & accompli que ſçauriez deſirer, & toutesfois il n'eſt pas en ſa puiffance de vous promettre aſſeuree guerifon, ores qu'il ayt en main les remedes de ſon art tres-prompts. Et pourquoy dōcques? pour autant que l'exequution de ſon ordonnance deſpend de la miſericorde d'un Maiftre Apoticaire: Que dy-ie Maiftre? ainſe le plus ſouuent d'un vallet, auquel il n'y aura ny ſcience, ny conſcience, & neantmoins ſon Maiftre ſe reposera deſſus luy.

Oſtons ceſt inconuenient de nos opinions: *Comme les Medecins doivent conſiderer leurs malades.* Pour le moins deſiré-ie au Medecin le loifir pour conſiderer ſon malade. Car de faire entree dedans vne chambre, & iſſuë tout auſſi toſt: & ordonner ſa medecine, ſur le maniemēt du poux, monſtre & oſtenſion de la lāgue alteree, inſpection de l'vrine, & des excrements, encores que ce ſoyent quelques teſmoignages de noſtre indiſpoſition, ce neantmoins tout cela ne me peut contéter. La varieté des ſaiſons, des lieux, des aages: & encores dedans ces aages, la difference de nos mœurs, des nourritures, & ſemblablement de la force, eſtans les aucuns de leur nature plus rares & flouëts, les autres plus robuſtes. La diuerſité qu'il y a aux humeurs qui diuerſement ſont logees en vns & autres, les vns pour eſtre ſanguins ou coleriques plus faci-

les à esmouuoir, & les autres plus difficiles, pour estre possédez par vne melancholie sombre & noire. Que nous enseignent toutes ces considerations? Non autre chose, sinon que pour auoir certaine adresse sur la nature du patient, il faudroit auoir mangé (comme on disoit anciennement d'un amy) vn muys de sel avec luy: Et non pas fleureter de maison en maison les malades sans arrest ; comme porte la commune vance des Medecins. Car qui est celuy d'entre eux, qui se donne tant seulement la patience de vn quart d'heure pour philosopher sur la façon de son malade? Affin qu'en ce faisant guidé par certain iugement, & non par le rapport d'autrui, il puisse bié choisir le point d'une saignée, aller sagement au deuant des accez, & preuenir les dangers qui se rengregent d'heure à autre par faute d'en auoir cognoissance: & peut estre bien souuent par le moyen d'une medecine mal ordonnée sur vne vrine qui le deçoit. A ce propos il me souuient auoir leu, que quelques Medecins estans en desespoir de toutes choses, pour ne sçauoir la cause de la maladie d'Antiochus, fils de Seleucus Roy de Macedone, par casfortuit Stratonique sa belle mere estant entrée en sa chambre, laquelle ne se doutoit de rié moins que de l'affection du malade en son endroit, descouurirent deux & trois fois à chaque arriuee de la Royne, par les iteratiues alterations, & palpitations de leur malade, que toute sa maladie estoit de l'amour, qu'il cachoit dedans sa poitrine: Et sur ce point donnerent tel conseil au Roy sur la guerison de son fils, qu'ils vou-

*Antiochus
malade
d'amour.*

Les Medecins commencent leurs malades.

lurent. Considérez ie vous prie, combien profite au pauvre malade vne veuë bien digeree de son Medecin: mais qui est ccluy d'entr'eux tous (i'enten de ceux qui par ancienneté ont gaigné le bruit par les villes) qui prenne le loisir de ce faire, & soudain qu'il est arriué ne pèse de son illue, estimant auoir fait grand exploit de contenter son malade de trois ou quatre paroles accompaignedes d'une caballe, & commun style, qu'ils pratiquent indifferemment enuers tous. Sur quoy il me plaist pour rire de vous reciter vn fort excellent apophthegme, que i'appris autrefois en vne consultation qui se faisoit pour vn mien amy, trauaillé d'une longue maladie; Où quelque ieune Medecin, pour mettre sa suffisance sur la monstre, subtilizant quelques gentiles inuentions, & menant son opiniõ à longueur; vn bon Homenas du vieux temps, qui auoit comme le plus ancien à fermer le pas, fasché de cette lógueur le pria d'exploiter chemin, adioustant vne memorable parole, digne d'un tel personage. *Hic & alibi venditur piper.* Tellement que la consultation faite, ie dy au ieune Medecin en l'oreille; Ie pense que cest honeste homme veut dire, qu'en ce lieu & en autre endroit y a en quoy vendre & debiter sa pipperie. Et le malheur en telles affaires est, que le ieune Medecin auquel défaut l'experience, se donne peu de loisir de vous considerer, & de seiourner dedans vostre chambre, pour faire paroistre à ses voisins, qu'il ne manque point de pratique: qui n'est pas vn petit secret: Et ccluy qui abonde

de pratique & d'experience, pour ne manquer au gain qui l'apelle ailleurs, y fait court sejour. Et par ce moyen tirez autant de commodité del'vn que de l'autre, c'est à dire bien peu: De maniere que si i'ozois, ie dirois volontiers, que la guarison qu'en raportons procede plus du hazard que de l'art, avec l'aide de la force de nostre nature, à laquelle nous rendons la principale grace à l'issue de nos grandes maladies, comme si on vouloit dire, que la medecine est seulement introduite pour tromper les bources des gens riches & aisez qui veulent estre trompez. Pour le moins vn pitaut de vilage ne doutera de le dire, lequel affligé d'une fieure tierce, en sera garenty au septieme accès *Les villa-* sans rien prendre, aussi bien que le Citoyen & *geois gueris* Bourgeois, lequel voulant par aposomes, cly- *par leur* steres, medicaments & saignées forcer par im- *patience.* patience la nature du mal, à peine avec toutes ces flateries fascheuses, qu'il ne passe par autant d'accès que l'autre.

Il me plaist sur ce discours vous racomter vne histoire de moy. Vous avez cognu feu monsieur de Pibrac, & scauez quel nom & rang il tenoit par toute la France. Il me faisoit cest honneur de m'aimer, & moy de luy rendre le semblable, avec tous les respects qu'il pouuoit desirer d'un voisin nourry en sa ieunesse en mesme College, que luy. Aduint qu'en l'an 6596. Sa femme absente en la ville de Toulouze, lieu de sa naissance, il fut surpris d'une si forte & longue maladie, qu'on perdoit toute esperance de sa guarison. Il y auoit six grands

Medecins qui le voyoient par honneur. Chapelain premier Medecin du Roy, Chastelan, Medecin ordinaire du Roy & premier de la Roine mere, le Grand, Pietre, Duret, Violaine, tous parangons de Medecine sur leurs compagnons. Iour ne se passoit qu'ils ne consultaient ensemblement avec appareil sur leur patient; Consultations auxquelles i'assistois, comme voisin & amy, supleant le defaut de la femme. Il me souuient, que ie les vey huiet iours durant faire monstre de leurs esprits, mais sur vn meisme subiect. Car comme ainsi fust que leur malade demcurast en mesme estat, affecté de corps & d'esprit, aussi ne diuersifierent ils leurs consultations, sinon de paroles, sans y apporter remede nouveau pour resueiller en luy ses esprits. Le iour de la Pentecoste estant en l'Eglise, l'vn de ses gens tout effrayé me vint dire, que son Maistre estoit sur le point de rendre l'ame à Dieu. Au moyen dequoy soudain ie demande vn Prestre pour luy porter le saint Sacrement de l'Autel, que nous luy fismes prédre. Le voyât en ces alteres ie demeuray cinq ou six heures en sa chambre, le gouuernant, ores des yeux, ores de parole, au moins mal qu'il me fut possible: Et nourrissant de ceste façon mes pensees, & marry que les Medecins me sembloient par leurs deliberations faire alte, en vn peril si eminent que cestuy, il me va souuenir qu'un monsieur Boyer Aduocat mien voisin, estant auparavant quelques mois tombé en pareil accessoire de maladie, où les medecins sembloient auoir perdu leur latin, luy, cōuié de son instinct auoit

*Cinq Medecins notables à voir mon-
sieur de Pi-
brac.*

*Et leurs
consultations
inutiles.*

par la maluoisie retrouué sa santé, & qu'ainsi me l'auoit il compté, adonci'enuoye par toute la ville en chercher : Et de tous les pouffons qu'on m'apporta, ie choisi au goust de malangue celle que ie pensois la meilleure. Et sans faire autre consultation qu'avec moy, i'en fis prendre à ce pauvre malade deux bons doigts par forme de medecine. Les choses se passerent de façon, que apres auoir reposé vne bõne demie heure, nous le veismes changer tout d'vn autre air de visage, & commencer de tourner ses resueries en propos quelque peu solides. De maniere que le lendemain tous ces grands Medecins aperceurent vne mutation inopinee; loüants Dieu, que la nature auoit plus operé en luy, que tous leurs medicaments. I'estois cependant aux escoutes, attendant quel succez i'aurois de mon remede. En fin voyant nostre malade se porter de bien en mieux, tant de corps, que de l'esprit, ie declaray aux Medecins, comme les choses s'estoient passées. Les vns blasphants ma hardiesse, qu'ils appelloient en leurs ames, temerité; les autres loüants le hazard : Mais sur toutes choses nul d'eux n'aprouuant ceste maniere de faire en vn homme non Medecin. Et comme l'vn de la troupe m'eust dict, que cela s'appelloit iouer à quitte ou à double, ie luy respondy, que c'estoit suiure le conseil de Celse, portant qu'il valloit mieux apporter au malade desesperé vn remede tel quel, que du tout l'abandonner. Parauenture estimeriez vous, que par vne gloire pauone que ie vous aye estalé tout ce que dessus. Rien moins. Au contraire, ie ne veux excuser

Es sa guerison inopinee avec de la Maluoisie.

Incertitudo in cest Art.

558 LIVRE XIX. DES LETTRES
ma temerité, mais aussi veux-je qu'en ce faisant
vous remarquiez le peu de certitude qu'il y a en
cest art : Veu qu'au milieu de tant de grands
Medecins qui estoient au bout de leur rollet,
i'apportay casuellement guerison à ce grand
personage, depuis tant recommandé par la
France.

Quoy doncques ? me dira quelqu'un, & pa-
raventure non sans propos, ayant fait tous les
discours que dessus. Vous estes d'avis qu'il faut
bannir la medecine des Republiques, comme
estant chose indifferente, ou pour mieux dire,
vn Art, qui en la fragilité de nos sens, est intro-
duit pour nous tromper ? Ia à Dieu ne plaise,
que telle soit mon opinion : Mais au contrai-
re, c'est vn art, par lequel sur-tous les au-
tres ie cognois les miraculeux effects de la
puissance de Dieu nostre souuerain Medecin.
Car combien que tous les grands Medecins,
dont ie vous ay cy dessus parlé, fussent diffe-
rêts en leurs principes, remedes, & conduite de
leur profession ; toutesfois en ceste contrariété,
Dieu voulut qu'ils guerissēt vne infinité de ma-
lades, qui eurent vers eux recours, voire en grã.
des maladies, que l'on estimoit hors d'espoir. Ie
ne vous toucheray point le grand Hipoerat,
que i'appelle, non pere, ains Dæmon de la me-
decine ; Les autres qui luy succederent, firent
quelquefois reuiure des hommes demy morts :
Mais quant à luy il redonna la vie à la me-
decine, qui depuis la mort d'Esculape estoit dés-
pieça enseuëlie : & gardant les preceptes de sa
medecine sur soy, donna ordre de viure cent

*Hippocrat
donna la
vie à la
medecine.*

quatre ans. Je vous parleray de ceux qui furent en ce subiect reputez heretiques, lesquels firent en leur profession des miracles. Ainsy raconte l'o qu'Asclepiade avec ses preceptes nouveaux & paradoxes redonna la vie à vn homme, duquel (comme mort) on estoit sur le point de faire les funerailles, en luy faisant boire du vin accommodé à sa guise. Et fit mesmement vne protestation brauasche, qu'il ne vouloit estre tenu pour Medecin, si on le voyoit iamais malade, ou mourir d'une maladie. Et luy aduint ainsi qu'il auoit protesté, estant arriué à vne extreme vieillesse sain & sauf, iusques à ce que monté sur vne eschele, l'un des eschelons se rompit sous ses pieds, qui le fit trebuscher du haut en bas dont il mourut sur le champ. Le Thessalus qui sous l'Empire de Neron renuerla avec brauade la doctrine de ses predecesseurs, fit de si estranges miracles, en l'exercice de sa medecine, que apres la mort on mit sur son tombeau ces deux mots, *Qu'en ce lieu gisoient les os de Thessale, en son viuant le Prince des Medecins.* Et au regard de Theophraste Paracelse, i'ay leu vne harangue Latine, que fit Pierre Ramus l'an mil cinq cens soixante & huit, en la ville de Basle, à l'honneur du pais des Suisses, & entre autres particularitez dont il l'honora, fut sur Paracelse, lequel par son art auoit guery quelques hommes de leur lepre, maladie notoirement incurable, si ce n'est par la main expresse de Dieu. Et sa medecine s'exerce auourd'huy à l'ouuert tant en l'Allemagne, que Suisse; & à couuert en plusieurs endroits de ce Royaume.

*Mort du
Medecin
Asclepiade.
inopince.*

*La medeci-
na de Parac.
celse exer-
cee en Al-
lemaigne &
Suisse pu-
bliquemēt,
& en
France à
couuert.*

En ceste contrariété de preceptes, à qui doit on les guerisons? A ce grand & souverain Medecin nostre Dieu, lequel pour la conseruation du genre humain, voulut & veut; que par l'entremise des Medecins, la santé nous fust renduë. Ie dy cecy comme Chrestien. Et les Payens parauenture pour ceste mesme consideratiõ soustindrent, que la medecine estoit inuention de leurs Dieux: & encore deifierent Esculape apres sa mort, pour la singularité de la medecine, qui auoit de son viuant reluy en luy. Le Sage nous admoneste, de porter tout honneur au Medecin; non pour estre amuseur ou abuseur du peuple, mais parce que Dieu nous l'auoit donné pour nostre necessité. Et c'est pourquoy ie vous ay dit sur le commencement de ma lettre, que i'honorois les Medecins, encores que ie sceusse bien qu'en leur profession il y eust plusieurs grandes perplexitez.

*Jugement
de M. Pasquier
sur le
fait de la
medecine.*

Voulez vous doncques sçauoir, quel est en ceste affaire mon souhait? Premièrement, que nõ obstant les contrastes qui sont entr'eux, chacun se donnant telieu qu'il pense tirer de sa suffisance, nous deuons en chaque país suiure la police qui a esté sur ce sujet ordonnee par le Magistrat, sans y vouloir rien innouer. Toute nouveauté est de perilleuse consequence, & plus dangereux effect. Nous auons la faculté de medecine, l'un des principaux membres des Vniuersitez de nostre France: faculté, dy-ie, fondee sur la doctrine d'Hipocrat, Galien, & des Arabes, en laquelle outre ce qui est de leurs preceptes, & réceptes, ils ne reietter pas les Simples qui nais-

*Faculté de
medecine à
Paris, &c. su
docteur.*

qui naissent chez nous, selon que les maladies le requierent. Demeurons sagement en & au dedans de ceste police; ny ne prenons matiere de nous en plaindre, si quelques particuliers Medecins en abusent : Non plus que ne deuons changer nostre Religion ancienne, pour les abus qui se trouuent quelques fois aux Prestres. Et parce qu'é l'exercice de cest art on y voit les miracles tres expres de Dieu : Qui est ce que les Medecins recognoissent en termes couuerts, quand ils disent, que le malade a plus d'obligation à la bonté de sa nature, qu'à leur art. Ie desire, suiuant le Concil general de Latran, qui fut fait dedans Rome sous Innocence III. que le Medecin n'ordonne aucune Medecine pour la guerison du corps, qu'il n'ait auparauant soigné pour la guerison de l'Ame, ie veux dire que son malade n'ait esté auât tout œuure confessé.

Le Medecin doit en premier lieu soigner al'Ame, & puis au corps.

A Dieu.



L E

VINGTIESME

LIVRE DES LETTRES

D'ESTIENNE PASQUIER.

*A Monsieur de Raimond , Conseiller au Parle-
ment de Bordeaux.*

*Il soustient
que les Ie-
suites ne
doivent
avoir
l'honneur
seuls de
soustenir
le party de
l'Eglise
contre les
Hereti-
ques.*



E n'atendois autre responce de vous, que celle que j'ay leuë par vos lettres (car aussi est ce le point sur lequel auez fermé vostre histoire, qui est que le remede par moy souhaité est aujourd'huy trouué par le nouel Ordre de la Societé de Iesus, tant authorisé par le Sainct Siege. Et qu'il semble que par vn grand mystere, Dieu nous eust mis sur la terre vn Ignace de Loyola, Gentilhomme, auteur de cest Ordre, au mesme temps que le Diable nous introduisit le moine Luther, affin de le contrecarrer en toutes ses propositions erronees. C'est en quoy ie me trouue grandement empesché; par ce que contre vostre opinion, ie croy que le remede n'est de moins dangereux effect, que la maladie. Je ne doute point que ceste premiere demarche ne

vous apreste à penser, en esgard au cours des affaires qui est aujourdhuy par la France: Car selon l'opinion des Sage-mondains, c'est vne espeece d'heresie de se heurter contre le temps en quelque subiect que ce soit.

Je penſeray donc à vous comme à vous, ie veux dire comme à vn bon & naturel François, Conseiller du Roy en l'vne de nos Cours ſouueraines, & encores grandement nourry en l'ancienneté de nostre Eglise Catholique, Apostolique, Romaine: consequemment en nostre Eglise Gallicane sa fille aisnée. Car pourquoy ne la recognoissons nous pour telle, puis que le Roy de France de tout tēps est tenu pour son fils aisné sur tous les Roys Chrestiens? Comme aussi est-cela verité, que toutes & quantes fois qu'il a esté questiō de deffendre nostre Religio, non par armes temporelles, ains spirituelles, nostre Eglise Gallicane est entree la premiere en champ de bataille, flanquee de la faculté de Theologie de Paris, qui iamais ne se lassā de faire teste à ses ennemis. Or en nostre Eglise Gallicane, nous auons tousiours respecté en toute humilité le S. Siege de Rome, comme chef Vniuersel de nostre Eglise Catholique, toutes-fois avec ceste modification, que sa grandeur estoit contrebalancee par celle du Concile general & œcumenique. Et sur ce pied au parauāt que nos appellations comme d'abus fussent en vsage, soudain qu'un Pape par faux donner à entendre, ou autrement, se desbordoit au desauantage du Roy & de son Royaume, nous n'appellions pas de luy à luy, ains auions recours

Le Roy de France tenu pour tres.Chrestien de toute ancienneté.

Appellatiō des sentēces du Pape au Concile.

à vn appel qu'interjettions de la Sainteté au futur Concile general: qui nous estoit comme vne anchre de Saint & dernier respit. Quoy faisant conseruames sans coup ferir, & nostre Eglise Galliane, & nostre Estat en son entier. Ny pour cela, nos Rois, ny nostre Eglise ne perdirent leur Droit de primogeniture en l'Eglise Romaine. Ce qu'ils eussent fait, si on eust estimé qu'en cette proposition l'heresie se fust logee.

Mais pourquoy vous mets-ie en auant nostre Eglise Gallicane seulement, veu que cette mesdoctrine a tousiours esté obseruee par nostre Eglise Vniuerselle? Le plus grand & solemnel Concile que ie pense auoir iamais esté depuis le moyen aage de nostre Christianisme, est celuy de Constance. Je n'en excepteray, ny le premier, ny le second, tenus à S. Jean de Latran sous les Papes, Alexādre & Innocence troisiemes. Or en ce grand Concil, tout ainsi que l'heresie de Iean Hus fut condamnée, aussi tint on pour constant & arresté, que le Concil general estoit par dessus le Pape. Comme de fait il iugea & termina le different, qui auoit duré plusieurs ans entre les deux Papes de Rome & Auignon. La deuote consideration que nos ancestres apporterent en cecy, estoit, que nostre S. pere de Rome auoit toute superiorité sur les Patriarches, Archeuesques, & Euesques pris en leur particulier, mais quand par conuocation generale ils estoient assemblez pour le repos de nostre Eglise vniuerselle, il falloit que les Papes fissent ioug. Que si en cecy vous

*Les Papes
chefs des
autres Pa-
stours en
chacun à
part, mais
non assem-
blez en
gros.*

me voulicz iuger heretique, ie le suis sous l'autorité & garentie du Concil de Contâce, qui en reſtabliſſât noſtre Eglife, nous enſeigna ceſte leçõ. Or ſur le diſcours qui ſe preſente, le Ieſuite eſt d'aduiſ, que le Pape eſt ſur le Cõcil general, & que c'eſt vne propoſition erronee de ſouſtenir le contraire.

Il y a vne autre propoſition que ie vous veuz toucher; comme appartenant grandement à ce mien diſcours. Nous vſons du mot de Religion, tantost en general, tantost en particulier. L'ap- *Le mot de Religion pris en deux ſens.* pelle en general, comme quand nous diſons, que chaque nation a ſa Religion. Auquel cas la Religion fait part & portion de l'Eſtat. Et c'eſt pourquoy en vſant de ceſte façon nous pouuõs dire, qu'il n'y a iamais remuement de Religion, qu'il ne faille pareillement craindre quelque remuement de l'Eſtat. Comme ſi la Religion eſtoit l'Âme de la Republique, pour la crainte & apprehenſion que tous les peuples ont de l'autre monde. Nous vſons du meſme mot plus eſtroitement, quand le raportons aux Monâſteres, qu'appellons aucune-ment *Religions*, & les Moines, *Religieux*. Quoy faiſants c'eſt vne regle *Regle generale des Religieux.* generale en eux, de reduire toutes leurs penſees à meditatiõs ſpirituellenes, prieres & oraifõs enuers Dieu, & en ſainctes exhortations enuers le peuple, pour luy enſeigner de bien viure, & ne ſouruoyer du vray chemin de noſtre foy. Car de permettre que les ordres de Religio, qui par leurs confeſſions auriculaires, & ſermons ont ſoing de nos Ames, ayent auſſi le ſoing de ſar-

366 LIVRE XX. DES LETTRES
mes, c'est vne heresie dont on ne se scauroit ex-
cuser.

*Que l'hon-
neur de
soustenir
le party de
la foy Ca-
tholique
n'est deu
aux Iesui-
tes seuls.*

Voyons si tout ce que ie vous ay cy dessus tou-
ché, se trouue en nos Iesuites, que dites estre Me-
decins de nostre Eglise malade, & s'ils n'y intro-
duisent point vn nouveau mesnage. Premiere-
ment afin que ie ne desrobbe rié, ie loüe gran-
dement en eux le zele qu'ils aportent & par
leurs Liures, & par leurs presches en l'extirpa-
tion de l'heresie moderne. Et neantmoins de
leur attribuer tout l'honneur comme faites, c'est
voulant extirper le schisme qui est entre le Ca-
tholic & le Lutherien, en introduire vn nou-
veau entre les Catholiques. Par ce que cette
deuotion ne leur est particuliere, ains commu-
ne, tant avec nos Theologiens, que Religieux
de nostre ancien estoc. Voire que ie vous puis
dire comme chose tres-vraye, que iamais ne vi-
mes nostre faculté de Theologie abonder en
tant de gens doctes, comme nous la voyons
aujourdhuy. Le fruit que recueillons de l'he-
resie est, d'auoir refuseillé nos esprits aupara-
uât assoupis. Et à vray dire, c'est tirer vne com-
modité de nostre incommodité, & comme l'on dit
en commun prouerbe, à quelque chose mal-
heur est bon.

*Maximes
que tiennēt
les Iesuites
en faueur
du Pape.*

Mais ce n'est assez si les Iesuites ne symbolizēt
en tout le demeurant avec nous. En premier
lieu ils tiennent pour proposition tres-certaine,
que le Pape est sur le Concil general & œcume-
nique, comme ie vous ay dit cy dessus. En se-
cond, qu'il peut de sa volonté absoluë transferer
les Royaumes d'vne main à autre; faisant par

cemoyen Roy des Rois celuy, lequel fondant sa grandeur sur l'humilité se pleuuit par les qualitez Serf des Serfs, & rendent les Rois, non vassaux de luy, ains esclaves. Proposition que nous n'auoua mesiamais en cette Frâce. En troisiemeliu, lui vouétvne obeïssance aueugle, & disent par leurs statuts, qu'il peut disposer de leurs voluntez, tout ainsi que fait du baston insensible celuy qui le tient en sa main. Finalement par vn priuilege special qu'ils ont par maniere de bienseance annexé à leur Ordre, ils meslét l'estat, la Religio, & le meurdre enséble. Ie veux dire, que parmileur professio ils ne doutét de se mesler des affaires d'estat, non pour moyénervne paix entre les Princes Chresties, ains pouropiniastrer la guerre; mesmes selon la cōmodité de leurs affaires, prendre la cause du subiect rebelle contre son Roy, & luy seruir de corretier, & entremeteur enuers le Pape, & Princes Estrangers. Et encores, non seulement permettre aux ames idiotes, ains les solliciter d'assassiner les Rois, soit qu'ils abhorrent nostre Religio, ou bié qu'ils soiét Catholics; Mais non Catholics à leur poste, presque en la mesme façon que le vieux de la Montaigne traitoit les Princes Chresties lors de nos voyages d'outremer. Aux trois premieres propositions, il n'y a que trop de l'homme pour faire trefbucher vn Pape dedàs la Papauté, en le voulât exalter. En la derniere il n'y a que trop du Diable, pour abissiner avec le temps de fonds en comble cette nouvelle Societé, mais ie crain que ce soit trop tard, & qu'il ne nous aduienne en s'abif-

D'assassineries Rois.

mant, cela mesme qui aduint à Samson. Je vous laille à part plusieurs autres particularitez, dõt ie ne veux icy faire vne anatomie, ains vous renuoye, si vostre loisir le porte, au Catechisme & Examen qui a esté par moy fait de leur doctrine.

*La Secte
des Iesuites
comparee à
celle des
Luthériens.*

Et puis vous trouuerez estrange, que ie mettel'Ordre des Iesuites au rang d'une nouvelle Secte, tout ainsi que la Lutherienne: Avec laquelle, ores que discordante en plusieurs propositions, si a elle cela de commun, que tout ainsi que l'autre en se defendant s'arma, premierement en Allemagne contre l'Empereur Charles V. puis en France contre le Roy Charles IX. Aussi ceste cy en assaillant fit le semblable contre nostre Roy Henry III. Prince toutesfois tres-Catholic. Je vous ay dit, que la Secte Iesuite n'estoit pas de moins dangereux effect, que la Lutherienne: si ie vous adioust vn de plus, parauéture m'estimerez vous forligner de la Religion de nos ancestres: Au contraire, c'est celle-là qui meroidit au soustenement de ceste mienne opinion. Contre la secte Lutherienne, chacun se tiét sur ses gardes, quand on nous sert de la doctrine, comme contreuenant à nostre ancienne foy. Et n'y a (disent quelques vns) que les fols qui pour penser estre plus sages que nos bõs vieux peres, sont entrez en ce nouveau party. Au regard des Iesuites, mieux ils fõt, plus ils nous doiuent aprestre subiect & matiere de craindre. Vous trouuerez ceste proposition de premier œil fort bizerre, & neantmoins elle est tres-vraye, reuenant à vostre second penser. Ils

lisent, confessent, preschent, administrent le sainct Sacrement de l'Autel. Et comme leurs Superieurs sont de grands sage-mondains, aussi se donnent ils bien garde de mettre en vne ville de marque, aucuns des leurs sur la monstre dedans vne chaire pour prescher, sinon ceux que ils estiment estre parangons; En ce beau deduit declamans contre l'heresie, il n'y a celuy du peuple qui ne leur applaudisse, ne les embrasse, cherisse, & n'ait toute creance en eux. Cependant en mesnageant de ceste façon nos consciences, ils sement fort aisément dedans nos cœurs toutes ces propositions dangereuses, qui vont à la ruine de l'Estat & de nostre Eglise. Je vous en représenteray seulement deux pour toutes.

Le Pape est grand (ie le vous confesse) mais tant y a qu'il est homme, lequel par consequent a l'Ame composee de diuerses pieces. S'il aduenoit par malheur que deux ou trois grâds Prelats suiuis d'un bon nombre de Cardinaux, pretendissent, chacun en leur endroit, estre Papes, bon Dieu! en quel desarroy tomberoit nostre Eglise: exposant le Concil general dessous la puissance des Papes, auquel nous auions de toute ancienneté recours pour appaiser tels différens: il faudroit que la Nasse de S. Pierre fluctuë à la mercy des vents & vagues incessamment, sans esperance de bonace.

Quoy? si par un autre malheur il aduenoit que un Pape prit à contre cœur l'un de nos Rois, & qu'il le voulust censurer & tout d'une suite interdire son Royaume, comme il est aduenu au-

*Les Iesuites
voient vne
obeissance
au eugle
aux Papes.*

tresfois, autant de Iesuites que nourrissez dedans la France, seroient autant d'ennemis formels de nostre Couronne: comme ceux qui ont voué vne obeissance au eugle aux Papes, vœu dont ils ne se peuuent dispenser sans apostasier en leur Ordre. Dauantage ceseroient autant de boute-feux & instigateurs pour diuertir les subiects de l'ancienne deuotion qu'ils ont à leur Roy, pour le secourir contre tels assaults. Et pourquoy doncques? Par ce que le Iesuite leur auroit enseigné, que c'est vne partie de nostre foy Chrestienne, de croire que le Pape peut à ses bons points & ailements disposer de tous les Royaumes. Ainsi le voyons nous à face ouuerte estre soustenu par le Iesuite Montaigne en son Liure *De la verité defendue*. Ainsi par ce fol Bonarcus Iesuite d'Anuers, en son Amphitheatre d'Honneur. Et ce que ie dy de nostre France, frappe coup contre tous les autres Royaumes. De maniere qu'il ne faut point trouuer trop estrange, que le sage Venitien ait exterminé les Iesuites de la Republique.

Deux sectes nouvelles adioustees au Mahometisme.

Ces considerations me font dire, que tout ainsi qu'au siecle de l'an 1500. deux nouvelles Sectes d'Ismael & Amether se planterent dedans le Mahometisme, aussi en ce mesme siecle s'en planterent deux autres dedans nostre Christianisme; Celles de Martin Luther, & Ignace de Loyola auteur de la Iesuite. J'adiousteray, que comme au Leuant y a exercice de

Trois Religions exercees au Levant.

trois diuerses Religions, de la Turquesque, Iudaïque, & Chrestienne, aussi en auons nous icy trois, l'ancienne Catholique, Apostolique,

Romaine; la nouvelle Iesuite, & la Huguenote, que les autres d'un mot plus doux, appellent pretendue Reformee. Que le Iesuite oste de son opinion toutes ces rasses, par lesquelles ils'auentage en grandeur dedans Rome, & perseuerer au guerroyement de l'heresie, non par l'espee, mere de sedition, ains par sa plume, il m'aura pour son paranymphe, son Aduocat, son trompette. Ie loue en quelques particuliers Iesuites, & leurs plumes, & leurs langues, & leurs esprits, mais i'abhorre leur Secte en son general. Ainsy en aduint-il autres fois en l'Arianisme, dont la Secte estoit detestee, & neantmoins produisoit de fois à autres plus grâds personnages, quen'estoient les Catholics. A Dieu.

Et ainsy en auons nous en France.

A Monsieur Borbonius, Professeur du Roy es lettres Grecques en l'Vniuersité de Paris, & excellent Poëte Latin.

VOyez, ie vous prie, comme en vne rencontre de plumes, nous sommes de contraires aduis. Vous tenez à grande obligation, que ie me fois mis en bute, les vers Latins par vous faicts sous le titre de *Dira*; & de moy ie me fusse estimé trop ingrat, tant enuers vous, que nostre France, voyant vostre petit poëme si richement elabouré, si ien'eusse donné ordre qu'il eust esté entendu, non seulement par ceux qui font profession de la langue Latine, mais aussi par tous les autres François. C'est pourquoy vous voyant estre entré sur ce grand theatre de la France, en vn subiect si la-

il luy enuoye la traduction en François de quelques vers Latins que M. Borbonius auoit faicts sur la mort du Roy Henry le Grand.

mentable, ie vousay sans autre semonce que de moy, habillé à la Frácoise. Et neantmoins ay voulu iouër icy deux personages; Par l'un, représenter vostre Latin vers pour vers, iusques à la mort du Roy, & demeurer dedans cette barriere. Le tout comme la facilité de nostre vulgaire, ou pour mieux dire de mon esprit l'a peu porter. Delà estre du tout mien, & donner tel vol à ma plume; que ma iuste douleur me commandoit. Et en outre i'ay tracé deux Epitaphes, l'un Francois, l'autre Latin, que ie vous enuoye. Vueille Dieu par sa sainte grace, que la mort inopinée de ce grand Roy ne soit à la France vne pepiniere de maux.

A Dieu.

Imitation du Latin de Borbonius, sur la mort de nostre grand Roy Henry, iusques à ce Vers; *Ce dit, tout aussi tost forcené de courroux.*

Deploration de la mort de Henry le Grand.

Q Voy donc? car ie ne veux maintenant te flater,
 O Ciel, qui vois le sang de nos Princes flotter,
 Toutesfois malsoigneux tu n'as tenu la bride
 A un, puis à un autre impiteux parricide.
 Hé, ma vie me put! les Geans trauestis,
 Faignants d'estre François, sont des Enfers sortis!
 Et toy France qui fus iadis de monstres franche,
 Tu nous en bailles or, qui se font toute planche,
 Mais n'ont mis tout à fait se heurter contre Dieu,

Contre ses saints pourtraicts s'ataquent en son lieu,
Tuants deux de ses Oincls : O meurtres detestables,
Par la longueur des ans non iamais expiables !

Heureux siecle ancien de ce mal eslongné,
Malheureux nostre siecle en ce desastre né,
Sous lequel nous voyons tant d'ames chatemites,
Carnassieres des Rois, auoir esté produites.

Le premier assassin estoit enseuely,
Par le laps de vingt ans, au cercueil de l'oubly;
Mesme une longue paix luy auoit donné presque
Pardon, bien que commis d'une main barbaresque:
Quand voicy arriuer la Megere d'Enfer
Qui pour de nos malheurs, cruelle, trionner,
Le quatorziesme iour du mois de May s'eslance,
Lors que chacun de nous dedans Paris ne pense
Qu'à bastir des festons, & des arcs trionfans,
Et toy mon grand Henry, Et les tiens vous paissans
Les yeux de cest arroy, & des pense Royale,
Dont denions accueillir ton espouse loyale,
Tu meurs, hélas bon Roy ! dans ces honneurs dressez.

Peuples, à son de trompe en tous lieux annoncez
Ce coup qui tout à coup nous afflige & acule:
Passez de nostre France aux colonnes d'Hercule,
Chacun tout d'une voix don'ra au ciel le tort.
Et comment ? falloit il que d'une indigne mort
Ce grand Roy fut atteint ? par lequel nostre France
Voloit insques aux Cieux : qui tenoit tout en transe;
Arbitre de la paix entre les plus grands Rois ?
Qui au profit de tous estoit ses loix;
Sa douce Maïesté, sa contenance sage,
Clemence de Cesar qu'il portoit au visage,
N'ont ell' peu arrester ce meurtrier inhumain,
N'yla deuotion que d'une mesme main,

*Chacun à qui mieux mieux, nous luy auions vouée,
Nyla grande union en nous par luy nouée?*

*Donques luy qui vainqueur des Alpes, negligea
L'Italie, & heureux du Piedmont se vengea,
Donc luy qui dans l'Hyuer, dedans les monts steriles,
Dans les bouillons d'Esté se fit maistre des villes,
Quitant & tant de fois l'ennemy combatit,
Et l'orgueil Espagnol sous ses pieds abatit?
Donques il fit trembler les monts de Pyrenée,
Et sa fortune fut de tant d'heurs estrenée,
Affin qu'après auoir tous ces dangers passez,
Il seruit de victime entre les trespassez,
Aux yeux de son Senat, dedans sa bonne ville,
Au milieu de la paix, depuis quinze anstranquille
He bon Dieu! las hélas! comme en moins d'un clin
d'œil*

*On voit vne grandeur eschangee en grand dueil!
Le Ciel n'apas voulu, pour acroistre nos larmes,
Que ce grand Roy tombast en la mercy des armes,
Ny qu'un homme de nom se soit mis sur les rangs,
Des Princes, des Seigneurs, des Nobles, ny des grands;
Nul soldat, nul guerrier; nul braue Capitaine,
(Eux tous l'idolatroient, nul ne l'auoit en haine)
Mais bien qu'un auorton de monstre Angoulmesin,
Qui d'une Proserpine estoit sorty du sin,
Et auoit faussement pris de l'homme la forme,
Ait fait aux yeux de tous, ce parricide enorme,
Affin d'exterminer d'un coup inopiné
Le bon heur qui s'estoit à la France donné.*

*Quelque malin Demon d'Incube fut son pere,
Qui prenant son deduit nous fit ceste vipere,
Pour meurtrir sa patrie, lors qu'il nous en fit part;
Nuls biens dans sa famille, honneur mis à l'escart,*

*Pauvreté saffraniere, ordure, vilainie,
Font de tout temps aux siens fidelle compaignie.
Ny luy, ny ses parents n'ont de mal faire horreur;
Ny la crainte des loix ne lestient en terreur:
Qui banny, qui pendu, qui mis dessus la rouë:
Voila comme d'eux tous le Magistrat se iouë.*

*Parenté de
Rauaillac
meschante
Espernerse.*

*Ce monstre feignant estre vn naturel enfant,
Vogue, & en assassins va des siens triomphant:
D'un Diable incorporé il scait qu'il priu naissance,
Dont sa mere auoit eu dans son liët cognoissance,
Ia desia d'apprenty, grand ouurier il se faiët,
Et menacé des cieux d'un horrible forfait,
Non cognu cy deuant par l'ancienne histoire,
Et que nos suruinants iamaïs ne pourront croire.
Mais proiettant en soy ce malheureux dessein,
Mil' fantasques discours il forge dans son sein,
Mille meschancetez, mille embusches il dresse;
Et n'exploite son fait d'une prompte vistesse:
Ains comme dans les prez nous voyons le serpent,
Qui en se tortillant, peu à peu va rampant,
Et vomit son venin dessus la fleur pourprine:
Ainsi luy son poison couuant dans sa poitrine,
Se trainoit çà & là par les chams, caimandant,
Comme s'il n'est eus rien pour mettre sous la dent.
La nuit il parle au Diable, & l'hostesse esperdue
Pense que sa maison soit tout à faiët perdue.
Tantost sur le Pont-neuf l'aumosne il demandoit,
Tantost d'un simple habit par la ville rodoit,
Pour tromper les passants, à ce qu'en ceste guise
Il mit plus aisément fin à son entreprise.
Dessous ce masque feint les Gardes il rompoit,
Et en eux tout soupçon de mal faire il rompoit.
Belle bute de mort qui s'est esuanouye,*

Car Dieu nous auoit lors la pensée esblouye!
 Apres auoir long temps dedans soy marchandé
 Sur la mort de son Roy, & son Ame sondé,
 En fin nostre malheur qui le talonne & flate,
 Veut que d'un œil sanglant ce propos il esclate.

J'ay en crimes communs (dit-il) passé mon temps,
 J'ay passé sans honneur, & en friche mes ans,
 Rainé l'innocent par mon faux tesmoignage,
 En diuers assassins employé mon ieune age :
 Pour n'empescher le cours de mon cruel destin,
 I'ay contrefait un temps le pere Fueillant in,
 Faisant l'homme de Dieu. Cela n'est que folle,
 Et de petits semblans enioliner ma vie ;
 De commettre un delit ordinaire c'est peu ;
 Et du sang d'un manant s'assouir, n'est que ieu ;
 Il faut bruer plus haut. Car pourquoy la Megere
 M'auroit elle recceu du ventre de ma mere ;
 Et pourquoy le destin dès lors que ie feus né,
 Au sac de mon pays m'eust il predestiné,
 Si par nouueu dessein la porte ie ne m'œuvre
 A un meurtre Royal, de mes desseins chef-d'œuvre ?
 Je voy la paix regner, la France en bel arroy,
 Par la vie sans plus d'un grand & sage Roy ;
 Au Lystoute faueur par tout estre ordonnée,
 La Roine auoir esté au temple couronnée,
 Le peuple prest de voir d'un plaisir nompareil,
 Dans deux iours son entree en superbe appareil ;
 Ses trois enfans portez pres d'elle par la ville,
 Dont Naples, dont Milan, dont toute la Sicile,
 Et le grand Pau voudroient auoir l'un d'eux pour
 Roy,
 Comme ceux qui tiendront tout le monde en effroy.
 Non : c'est trop conniller. La prospere fortune

Fut Fueil-
lant.

De France mon país trop & trop m'importune.
 Je proteste devant les Furies d'Enfer,
 Que ie feray mourir leur Prince par mon fer.
 Je veux, ie veux qu'en pleurs deormais ell' se bai-
 gne,
 Et faire regorger de sang nostre campagne.
 Je veux que bannissions de la France l'honneur,
 Et que nous y plantions d'orenavant l'horreur.

Cedit, tout aussi tost forcé de courage,
 La Parque vent qu'il mette à effect ceste rage.
 O Dieu, ô Ciel, ô feu, ô air, ô terre, ô mers,
 Fut il iamais corné tel coup par l'Vniuers!
 Qu'un grand Roy qui auoit par infinis miracles
 Terrassé sons ses pieds tous malheureux obstacles,
 Qui portoit sur le front mille Et mille Lauriers,
 Roy sage, Roy benin, Roy guerrier des guerriers,
 Roy dans lequel regnoit d'une mesme balance,
 La douceur en tous lieux avecques la vaillan-
 ce,
 Au milieu des festins, & des siens se soit ven,
 Par un homme de rien occis à l'impouruen.

Tout cecy
 n'a rien de
 commun,
 avec l'i-
 mitation.

Or sus, puisque l'Enfer fut de ce monstre gui-
 de,
 Aux infernaux tourments il faut lascher la bri-
 de.

Et si l'on peut trouuer quelque chose de pis,
 Que nos esprits ne soient en ceste œuure assoupis.
 Il faut que de tout sens ce parricide souffre,
 Que la meurtriere main brule dedans le souffre,
 Qu'il soit diuersement en son corps tenaillé,
 Et que tous les endroits où il sera taillé,
 Soyent abreuvez de cire, & d'une huille bouil-
 lante,

Son sup-
 plice.

Desouffre, plomb fondu, poix razine brulante;
 Puis qu'à quatre cheuaux ce meschant soit tiré,
 Et que son corps estant en pieces deschiré,
 Si dedans sa carcasse il reste un brin de vie,
 Qu'elle soit par le feu, & dans le feu ravie:
 Fors que le peuple estant de vengeance affamé,
 Ne vueille que son corps soit au feu consommé,
 Ains que pour assouuir sa fin desmesuree,
 Chacques membres luy soient, & seruent de curee:
 Et les ayant trainez par la ville ordement,
 Que le feu soit en fin leur dernier monument:
 Que le logis auquel il prit son origine,
 De fonds en comble soit razé & en ruine,
 Pere & mere bannis sans espoir de regrez,
 Aux freres & parents commandé par exprez
 De ne porter le nom de Rauailac: En somme,
 Que tous les maux en nous par ces maux on assomme.

Mais las helas! peut on par tortments expier
 Les malheurs que ie voy dans peu nous espier?
 La peine qui sera en ce monstre ordonnance,
 Durera seulement vne demy iournee,
 Que l'on exercera saintement contre luy:
 Quand nous loyaux subiects porterons au iour d'huy
 Et plusieurs ans apres, dedans nostre innocence,
 De ce traittreux forfait la dure penitence.
 Les pays desolez, nos chams bouleuersez,
 Le sang couler, les corps l'un sur l'autre entassez,
 Si Dieu nostre bon Dieu par sa misericorde,
 Ne loge au cœur des grands l'union & con corde.
 Ie me prosterne, ô Dieu, devant ta Maïesté,
 Si quelquelourd peché t'a peut estre irrité,
 Dont tu vueilles auoir au iour d'huy la vengeance.

priere de
 l'Auteur
 en faveur
 du Roy.

*Que l'enfance du Roy, que du Roy l'innocence
 Supplee en ton endroit, seigneur Dieu, ce défaut,
 Et que nostre oraison monte à toy iusque en haut.*

*D'un cœur triste & contrit, ie te supplie, ô Sire,
 Que nul de nos Seigneurs dedans soy ne respire,
 Sinon du ieune Roy, & des siens le repos,
 Que le particulier n'heberge dans ses os,
 Ainçois le bien public fortement il embrasse,
 Qu'il croye que viuant dedans ceste bonace,
 Il l'aura desormais pour assésur garend,
 Et l'ayant, il sera cent & cent fois plus grand,
 Que si par vains discours d'une vaine vilté
 Il vouloit estoffer à nos despens sa gloire:
 Voila l'humble priere, hélas! que ie te fais,
 D'habituier chez nous ta bien heureuse paix.*

*Que nul, ny ses consteaux, ny ses armes n'aiguisse,
 Pour soustenir ta foy dedans ta sainte Eglise,
 Mais croye que celuy qui prend pour instrument
 Ceste deuotion miserable, dement
 Ton cher fils Iesus-Christ, quand d'une aigre parole,*

*A sa prise il voulust qu'on ionast autre role;
 Que ceux qui de l'Estat tiennent le gouuernail,
 Estiment qu'il n'y a plus certain retenail
 Pour nous faire iouyr d'une mesme creance,
 Que de choisir Prelats de bonne conscience,
 Qui reluisent en mœurs, en doctrine, en sçauoir;
 Que tout Prescheur qui pense en ses presches auoir
 Par armes le dessus, veut loger l'Atheïsme
 Dans la sainte maison de ton Christianisme.*

*Que le Prince qui s'est autrement estably,
 Par bizerrés discours te mettant en onbly,*

Rien qu'il soit Catholic, ne l'est pas moins contraire,
Que celuy que croyons estre ton aduersaire.

Armez de bons Prelats, nous voulons croire tous
Que tu r'alentiras, Seigneur Dieu, ton courroux,
Et viurons desormais dans vne mesme Eglise
Sans estre bigarrez en vne & autre guise.

Fay Seigneur, que du Roy tu sois premier obiect,
Qu'apres, il iette l'œil sur son pauvre subiect;
Que celle qui pendant l'age de son enfance,
Tient sur nous, & sur luy le haut point de Regen-

ge,
Sage Princeesse face à part soy cest estat,
Que pour perpetuer le Roy en son Estat,
Et ne luy rendre point sa fortune rebource,
Elle doit faire fonds des cœurs, non de la bource,
Qu'il n'y a nul moyen meilleur pour n'estranger
Le cœur de ses subiets, & du tout les ranger
A sa diuotion, que de bannir de France
Toutes nonalitez, qui la tiennent en transe.

Soulage-
ment du
peuple est
le repos du
Prince.

Et que de descharger son peuple des impos,
C'est d'un Roy souverain le souverain repos.
Que contre celuy là qui mutin s'abandonne,
Et veut mal conseillé, ataqver la Couronne,
Il n'y a plus certain remede en ce suist,
Qu'un Roy, qui doucement gouverne son subiect:
Et quand ie dy cela, ie sonhaite qu'on sçache
Qu'à tous aides, impots, tributs ie ne m'atache;
(Ie sçay que nul Estat ne regne sans tribut)
Mais bien à ceux qui sont des autres le rebut,
Et que l'esprit malin de l'ame malignante
A fait mettre à l'enquant au plus offrant en vente,
N'ayant eu l'acheteur autre plus beau trafic,
Que de se faire riche aux despens du public.

Seigneur à iointes mains encor' ie te supplie
 Que le vouloir des grands, & des petits se lie,
 Et que nous tous liguez en mesme opinion
 Iurions sous ta banniere une sainte union:
 Non union qui soit contre le Roy brassée,
 Mais union par luy saintement embrassée;
 Que le grand, le petit, le ieune, le vieillard,
 Logeants dedans leurs cœurs un seul but & regard,
 Deuots facent au Roy humble & fidelle homage,
 Parce qu'il est ton oinct, qu'il est ta sainte image.

Epitaphe du Roy Henry le Grand.

PAssant si dedans toy quelque pitié seloge,
 Enten du grand Henry ce merueilleux Eloge:
 Soit en guerre ciuile, ou contre l'Estranger,
 Ce grand Royne sceus oncq' que c'estoit du danger,
 Mais d'une mesme main chacun craignoit ses armes:
 Roy toutesfois en guerre, & en paix si clement,
 Que nous tons à l'enny de nostre mouuement
 Subiects, & non subiects versons pour luy des larmes.

Eiusdem Epitaphium.

A Nullo victus, Victorum Victor, amicos
 Inter procubuit, pragmaticque manu.
 Atque id magnificos vrbs cum Parisina triumphos,

*Postridie uxoris mille pararet onans.
 Hæc tu quisquis ades tumulo subscribe, Viator,
 Carmina, quæ nulla sint moritura die.
 Lilia cui suberant, inopino vulnere Maiores
 Confossus, Maius Iaius heu cecidit.
 Henricum Magnum, Maius cum sustulit orbi,
 Non fuit hoc unquam maius in orbe nefas.*

*Au Seigneur Louys de Sainte-Marthe, Lieutenant
 General de la Connestablie de France.*

*Recueil de
 quelques
 Poëtes no-
 tables au
 feu Roy
 Henry le
 Grand.*

H Amais Roy ne fut accomply en tant de
 bonnes parties, soit au fait de la guerre,
 ou de la paix, comme estoit nostre grand Roy
 Henry IIII. Et par ce qu'il luy faut vn Homere
 pour represêter ses hauts exploits d'armes, ie me
 contenteray de vous représenter les belles sen-
 tences, ou rencontres que ie scay estre, selon
 les occasions sorties de sa bouche. Car pour
 vous bien dire, rien ne luy estoit impossible de
 quelque costé qu'il voulut tourner son esprit.
 Vous receurez doncques de moy cette lettre,
 comme vne meslange de ce que j'ay appris de luy
 d'vns & autres sur ce subiect.

Quelque peu apres qu'il fust arriué à nostre
 Couronne, Gourdon Gentilhomme Escossois,
 qui se pensoit excellent en l'Anagrammatisme
 des noms, mesmes estimoit que dedans les ana-
 grâmes par luy faits se trouuoit de peinte la bô-
 ne ou mauuaise fortune d'vn homme, ayant
 trouué dedans vn *Henry de Bourbon*, D E B O N
 R O Y B O N H E V R: quelque vn luy ayant r'appa-
 rté que l'anagramme estoit excellent; mais que

de malheur il y auoit addition d'un O, chose toutesfois permise en matiere d'Anagrammes, quand à la lettre de plus adioustee, il y en a vne semblable dedans le nom ou surnom: Il ne faut (dit le Roy) entrer en ceste perplexité, au cas qui se presente. Car combien que dedans mon nom & surnom il ne se trouue que deux O, ce troisieme porté par l'anagramme sera representé sur ma teste par la Couronne qui m'est escheuë.

Et comme quelques années d'apres pour redre l'anagrame accompli sans perte ou augmentation de lettres, vn homme mal aduisé luy eust dit que dedas *Henry de Bourbon*, se trouuoit, DE BIRON BON HEUR: Côme si la bonne fortune du Roy despendoit du Marechal de Biró: le Roy qui ne voulut apres Dieu recognoistre sa bonne fortune que de soy, dit: Vous vous abusez (luy dit il) vous deuez dire de *Robin bon heur*: Car toutes les mesmes lettres y sont. Qui ferma à ce sot la bouche.

Le Seigneur de Beaulieu Maistre de Camp d'un Regiment de Gens de pied, qui depuis fut occis au siege de Chartre: apres la mort du feu Sieur de Guise, ayant pris la poste de Blois, pour luy en rapporter les nouuelles au pais de Xaintonge, où il seiournoit: luy en ayant donné le premier aduis: Encores qu'il me fut ennemy (dit il) toutesfois s'il fust tombé sous ma puissance, ie ne l'eusse traité de cette façon: Et à la mienne volonté qu'il se fut vny avec moy; Car nous eussions peu conquerir ensemblement toute l'Italie.

Quelqu'un luy disant vne autre fois, que le sieur de Guise estoit mort endebté de sept ou huit cens mille liures. Ventre-Saint-Gris (dit le Roy) il estoit vn brane ioueur. Car il iouoit le tout, pour le tout: Voulant dire qu'il s'estoit mis au hazard de perdre cette grande somme, pour gaigner le Royaume de France.

Pendant les Troubles quelqu'un luy disoit, que monsieur de Mayenne estoit vn grand Capitaine. Je le croy (dit il) mais j'ay tous les iours cinq bonnes heures sur luy: Voulant dire que pendant que monsieur de Mayenne, ou pour l'indisposition de sa personne, ou commodité de ses plaisirs, se dorelotoit dans son lit, il l'employoit en diligences, & vigilances contre luy.

Il estoit grand Roy, & neantmoins aucunement retenu aux liberalitez, qui deuoient sortir de sa bourse: au moyen de quoy vn Capitaine qui auoit suiuy sa fortune auparauant qu'il fust Roy de France, las de voir ses seruices estre mis sur vne table d'attente sans effect, delibérant de reprendre la route de sa maison, se presenta deuant sa Maiesté, luy remontrant les grand seruices qu'il luy auoit faits sans en receuoir recompense: Et comme le Roy luy dit; Il ne faut point si longue harangue. Sire (dit l'autre) trois paroles tant seulement, Congé, ou Argent. Mais quatre respondit le Roy: Ny congé, ny argent: Et toutesfois ne le voulant perdre, quelques iours apres luy fit present d'une bonne somme de deniers, tiree de son espargne.

Le Seigneur de Giury, ieune Seigneur de belle & grande promesse, ayant à vn clin d'œil regaigné la ville de Corbeil, à la prise de laquelle le Duc de Parmes estoit demeuré six semaines : Et tout d'une suite s'estant Giury fait maître de la ville de Laigny. Le Roy qui l'aimoit comme celuy qu'il scauoit nourrir des nobles ambitions dedans son Ame; luy mande ce mot de lettre : Tes victoires m'empeschent de dormir : comme anciennement celles de Milciade, Themistocle. A Dieu Giury, voila tes vanitez payees. Il scauoit que ce ieune guerrier brauasche, ne s'offenseroit de ceste parole, qui luy estoit escrite de la part de son Roy, qu'il scauoit fauorizer ses entreprises.

Ce que ie vous raconteray maintenant, ie l'ay appris de monsieur le Marechal d'Aumont, lequel representant la sagesse militaire, & la magnanimité de courage qui estoit au Roy, nous recita en vne bonne compagnie où i'estois, que estant sur le point d'entrer en champ de bataille contre monsieur de Mayenne à Yury, le sieur Marechal de Biron pere, & les premiers Capitaines de l'armee du Roy ayants choisi place à propos pour venir aux mains le lendemain, le Roy ayant veu & entendu leur projet; changea du tout leur dessein : & par bonnes & fortes raisons leur ayant remonstré quelle estoit son opinion, ils passerent tout aussi tost par la sienne. Vray que l'un de la compagnie luy dict: Sire, en telles affaires on a accoustumé d'auoir vn lieu de retraite assésuré, en cas de malheureux succez;

Vous dites vray (repartit le Roy) I'y ay desia donné ordre; Parce que le champ auquel nous combatrons, sera le lieu de nostre retraite. Voulant dire, qu'il falloit ou vaincre, ou mourir, & qu'il ne vouloit suruiure à la victoire de son ennemy. Sentence qui n'a point sa pareille en toute l'ancienneté.

Comme il poursuiuoit sa victoire en ceste bataille d'Yury, voyant les ennemis en route, toutela parole qu'il auoit en la bouche estoit, Que l'on pardonnast aux François, mais non aux autres: parole certes digne d'un tel Roy.

Son espee dont il auoit fait merueilles, estant ebrechee en plusieurs endroits, esquels se trouuoit, que du sang, que des lopins de chair, que du poil: l'un de la compagnie voulant faire du bon valet le lendemain la luy representa. Mais tout aussi tost il commanda qu'on la raportast. Bon (dit-il) pour la chaude cole, mais non maintenant de sens froid.

Comme on luy eust raporté qu'un pauvre marchand papetier auoit esté pendu & estranglé dans Paris, par ce qu'il estoit estimé fauorizer le party du Roy: Apres en auoir eu quelque compassion: C'est (dit-il) un martyr d'Estat.

Au pour parler de paix qui fut faict en l'Abbaye de saint Antoine pendant qu'il tenoit la ville de Paris assiegee, grande noblesse François le suiuit, pour auoir part à ceste entreueüe; & l'Archeuesque de Lyon, principal entremeteur pour le party de la Ligue, voyant telle foule, dit au Roy; que la presse estoit merueilleusement grande. Je suis bien plus (dit-il) pressé par ma No.

blesse, quand ie me trouue en vne bataille.

Estant r'entré dedans Paris, & les affaires au-
eunement raquoisees, les deputez de la preten-
due Religion reformee luy demanderent quel-
que chose, qu'il n'estimoit estre raisonnable, à
laquelle partant il ne voulut condescendre : Et
comme ils luy eussent dit: Sire, le feu Roy con-
tre lequel nous auions porté les armes pour vo-
stre seruice, nous l'accorda: Ie le croy (respon-
dit-il) parce qu'il ne vous aimoit, ains craignoit.
Et quant à moy, ie ne vous crain, ains vous ai-
me: Et pour ceste cause ie vous accorde ce que
de raison seulement.

En ce que ie vous racompteray maintenant,
il y a plus de gayeté. Par l'Edict verifié en la
Cour de Parlement au mois de Feurier 1599.
sur le reglement de la pretenduë Religion re-
formee, il leur fut permis d'exercer leur Reli-
gion à cinq lieuës pres de Paris: lesquels choisi-
rent le village de Grigny, non seulement pour
son assiette qui estoit pres de la riuere de Seine,
& qu'on s'y pouuoit transporter par bateaux,
mais aussi que celuy qui en estoit le Seigneur, e-
stoit l'un de leurs principaux faciendaires: tou-
tesfois quelque tēps apres, se trouuans pendant
l'Hyuer les iours courts, & qu'il estoit malaisé en
vn mesme iour de fournir à leur allee, deuotiō,
& retour; ils luy présenterēt leur requeste, affin
qu'il pleust à sa Maiesté les aprocher de Paris, &
que leurs Presches fussent de là en auant faits à
deux lieuës de Paris: le Roy sur le champ escri-
uit de sa propre main au dessous de leur reques-
te ces mots: Desfenses à toutes personnes de

compter d'oresenauant de Paris à Grigny plus de deux Lieuës. Ce sage Prince pour n'offenser les Catholics ne voulut si promptement enfreindre ce qui auoit esté arresté par son Edit: & neantmoins voyant son peuple s'apriuoiser à la longue l'un de l'autre, quelques années suivantes il leur permit de faire l'exercice de leur Religion au village d'Ablon, qui estoit les aprocher de deux Lieuës: & depuis encores au village de Charenton, où sans tumulte ils l'exercét encores aujourduy. Le temps fait passer en costume ce qui n'eust peu estre du commencement bonnement digéré.

Il estoit Roy qui au maniement de ses affaires d'Estat vouloit estre creu absolument, & vn peu plus que ses predecesseurs n'auoient fait: ayant enuoyé vn Edit au Parlement pour le veriffier, elle depescha quelques Seigneurs de sa Compagnie, pour luy remonstrer la playe qui se feroit à son Royaume passant cest Edit: le supliant vouloir prendre de bonne part leurs tres-humbles remonstrances faites par vne compagnie qui estoit son bras dextre. S'il est ainsi comme vous dites (respondit-il) vous me reconnoissez doncques pour vostre Chef, auquel il faut que la main dextre obeïsse.

Pendant les allees & venuës qui se faisoient entre Madame sa sœur (qui estoit de la pretendue Religion reformee) avec monsieur le Duc de Lorraine. La maison de Lorraine (dit-il) se vante auoir esté en partie cause que i'aye esté à la Messe, dont ie me trouue bien content. Je baille aux Lorrains ma sœur en mariage, qui les

fera peut estre aller au Presche: & ie nescay comme ilss'en trouueront.

Monsieur de Mayenne l'importunoit sur les assignations d'argent qui luy auoient esté promises, par les articles de sa capitulation: Disant n'en pouuoir estre dressé. A quoy le Roy se soufriaunt luy dit: Que de luy trouuer lors argét, il ne pouuoit, & qu'il aimeroit beaucoup mieux luy liurer encores vne bataille à Yury. Il auoit en ce lieu obtenu victoire contre luy: & à vray dire, c'estoit aucunement le picquer.

Vn Gentilhomme nommé Bertaut, qui pendant les Troubles auoit esté Lieutenant de la Compagnie de Monsieur le Marechal de Boisdaulphin, ayant esté condamné d'estre decapité par Arrest de la Cour de Parlement; le Marechal se presente au Roy, & par vne infinité d'importunitéz impetra de luy sa grace au preiudice de l'Arrest. Tellement que comme on estoit sur le point de mettre le condamné dedans la charrette pour le mener au gibet, vn Capitaine des Gardes du Roy accompagné de plusieurs Archers, vint en la Conciergerie pour l'enleuer, suivant l'exprés commandement qui luy auoit esté fait par son maistre. La Cour de Parlement de ce aduertie, delegue tout aussi tost monsieur le President de Thou pardeuers le Roy, pour luy remonstrer de quelle consequence estoit ce coup extraordinaire. Chose dont il s'aquita fort dignement en presence de monsieur de Bois-Daulphin. De maniere que le Roy combatu d'un costé par les

sages & honestes remonstrances du President; & d'un autre par les supplications du Seigneur de Boisdaulphin, finalement enclinant à la raison luy dit : Ce que me demandez, n'est ce pas pour l'amitié que portez à Bertaut? A quoy luy ayant respondu, que Ouy : Le Roy luy demanda; s'il ne l'aimoit pas autant que Bertaut. Sur celuy ayant derechef respondu que Ouy; & qu'il n'y auoit nulle comparaison de l'un à l'autre. Il faut doncques (repliqua le Roy) que laissiez faire ce qui est de Iustice : Car sauuant la vie à Bertaut, & luy conseruant son corps, vous me feriez perdre & mon ame, & mon honneur tout ensemble: Et sur cette conclusiō fut l'Arrest executé, & Bertaut mené en la place de Greue, où il fut decapité.

Messire Philippe Huraut Chancelier de France estant inespérément decedé le xxx. de Iuillet 1599. en sa maison de Chiuerny proche de la ville de Blois, où le Roy seiournoit, monsieur de Villeroy Secetaire d'estat en ayant eu les premieres nouuelles l'en vint tout aussi tost aduertir. Le Roy sans plus grâde deliberation mande soudain le Sieur de Bellieure, lequel arriué, est d'une mesme main fait Chancelier. Quelque heure apres le sieur de Rosny venant luy apporter les mesmes nouuelles de la mort du Chancelier, le Roy se soufriant luy dit, qu'il n'en estoit rien, & que s'il alloit chez le sieur de Bellieure, il trouueroit le Chancelier plein de vie; voulant dire, que le sieur de Chiuerny estoit mort, mais non l'Estat de Chancelier.

En la Conference qui fut faite deuant luy à

Fontaine-bleau entre le sieur du Perron Euesque d'Eureux:& le Seigneur du Plessi mornay: sur quelques passages que l'Euesque soustenoit auoir esté alleguez & tronquez par le sieur du Plessi, cela ayant esté verifié en deux ou trois passages, par messieurs les Cômmissaires, le Roy en se gaillât luy dit, qu'il auoit oublié de mettre vn *Et cetera* de Notaire, à la fin de toutes ces clauses.

*Et cetera
de Notaire*

Auparauant que d'estre r'entré dedans Paris, faisant son principal seiour en la ville de Tours, où il auoit estably ses Parlemét, Châbre des Comptes, & Generaux des Aides, pendant que ses affaires estoient en balance, quelque Seigneur qui entre les gens de Robbe longue ne tenoit peu d'autorité, s'estoit bloty és environs d'un Seigneur qui auoit sauf-conduit de l'un & de l'autre party:& depuis voyant les affaires du Roy luy reüssir, le vint trouuer en la ville de Tours iouant à la Premiere:& comme on eust dit au Roy, qu'il luy vouloit baiser les mains: Faites le monter (dit il) car puis qu'il vient, c'est signe que ie gagneray.

Et apres estre môté, & auoir salué le Roy, voulant s'en retourner, le Roy luy dit: Ne bougez, affin que soyez des miens si ie gaigne. Cette atache fut soigneusement recueillie par les assistants, qui depuis en sceurent fort bien faire leur profit.

Il ne prenoit plaisir aux longues harengues, ains vouloit estre gouuerné à bastons rompus: Vniour sortant du iardin des Tuilleries pour aller disner, quelque Deputé de Prouince

l'ayant empieté, & commencé sa harangue par ces mots. *Quand Hannibal sortit de Cartage,* &c. Le Roy voyant que ce discours seroit d'une longue haleine luy dit: Lors que Hannibal partit de Cartage, il auoit dîné: & quant à moy ie m'en vay dîner. Et de ce pas laissa ce nouveau discoureur merueilleusement estonné.

Se trouuant avec vn sien Escuyer à la chassè, en la cassine d'un simple homme, il se fit apporter tout ce qui estoit pour le dîner du maistre de la maison: Et comme l'Escuyer voulut faire l'aissay, il luy dit; Qu'il n'en estoit de besoin: Par ce que cette Vianden'auoit esté aprestee pour luy.

Vn iour de Carnauai fut fait vn Ballet en la grande sale du Louure, dont la Roine estoit la premiere conductrice, suivie par huit ou neuf grandes dames, toutes ayants les Chefs entourez de plusieurs riches pierreries, & singulièrement vne Dame, dont le mary estoit Superintendant des Finances: Aduint qu'un Suisse enyuré gardant la porte de la sale, tomba de son haut à la veuë du Roy: & comme quelque Seigneur luy eust dit, qu'il ne s'en falloit esbahir; Parce que ce Suisse auoit plusieurs pots de vin en la teste. Vous vous abusez (dit le Roy) voila Madame &c. qui en a beaucoup plus que luy sur la sienne: & neantmoins vous voyez comme elle demeure sur pieds sans trespucher. Entendant par ces pots de vin les presents que cette Dame auoit receus d'uns & autres pour obtenir de son mary vne partie de ce qu'ils

ce qu'ils desiroient.

Encores n'oublieray-je cette particularité. *Serments de trois Rois.* Nostre Roy Louys XI. auoit ce serment ordinaire en sa bouche, *Pasque Dieu*: François premier, *Foy de Gentilhomme*; & Henry IV. *Ventre-Saint-Gry*: Serment qui n'offensoit ny le Ciel ny la terre: & neantmoins qui estoit fort bien par luy entretenu, estant sorti de sa bouche.

Ce que ie vous ay cy dessus recité, est vne Histoire sans fin. Car ie m'assuré qu'il y a vne infinité d'autres rencontres que pourrez apprendre de ceux qui ont eu cest honneur del'approcher, luy faisant seruice. Que si peut estre on vous en fournit quelques autres, permis à vous de les adiouster à cette lettre, & à moy de n'estre marry d'auoir vn tel coadiuteur, me contentant que i'aye choisi pour mon lot en son Histoire, ce que ie voy estre negligé en nostre Histoire Françoisse. Car quant à ce qui regarde le haut point de sa Cheualerie & vaillâce, i'en laisse la tasche à vne main plus hardie que la mienne. Bien souhaité-je, qu'il y ait moins de temerité, que ie n'ay veu: D'autant que lors qu'il pleut à Dieu de l'appeller à soy, ie vy vne flote d'hommes qui à l'enuy l'vn del'autre, sous vne fantasque opinion de leurs suffisances, se mirent à celebrer ses louanges, les vns en Prose, les autres en vers: la plus part desquels ie voulu honorer de ce Sonnet, qui n'a encores veule iour, que maintenant.

Contre vn tas d'Escrivaiffeurs , qui celebrent , tant en Vers , que Prose ,
les faictz heroïques de nostre
Roy Henry le Grand.

S O N N E T

IE louë en vous vraiment le bon zele,
Non toutesfois vostre discretion,
Lors que poussez de bonne affection,
Représentez d'un grand Roy le modèle.
Pour donner fueille à sa vie immortelle,
Il vous falloit en ce preux Francion,
Tirer les traictz de sa perfection,
D'un autre Homere , ou Lysippe , ou Apelle.
Ce fut le vœu du Macedonien,
Les autres mains ne luy estoient qu'un rien,
Rien qu'aurotons , que chiffres , rien qu'escumes :
Lors que Henry est par vous blasonné,
Je croy qu'il fut deux fois assassiné,
L'une du glaine , & l'autre par vos plumes.

Car quât à moy, me recognoissant trop foible
pour cest effect , ie me contenteray d'estre
vn autre Thimante , & cacher sous le ri-

deau ce que ie pense ne pouuoir estre dignement representé sur le Tableau. Qui sera de vous faire part de cest Eloge, que j'ay tracé pour luy, pour closture de ceste mienne lettre. A Dieu.

Henrici Magni Icon.

R Ex mihi par nullus, seu Graias, siue Latinas,
 Seu tu Franciadum legeris historias.
 Singula quæ reliquis miracula Regibus insunt,
 Hac in me solo principe cuncta vigent.
 Meme Lysippus fingat, me pingat Appelles,
 Et sis historia scripior, Homere, mea.

*A Monsieur Valladier, Abbé de Saint
 Arnoul de Metz.*

N E pensez pas, Monsieur le Braue, Il se plaint
 en estre quitte pour vne simple re- à luy de ce
 commandation de bouche, qui qu'il ne luy
 m'a esté apportee par vostre neueu, auost escrit
 au long
 accompagnée de ce petit mot & non plus, Que comme sa
 toutes choses vous sont succedees à souhait en reception
 la prise de possession de vostre Abbaye. Quant auost esté
 à moy, ie ne me paye en ceste monoye, ains veuX faite en
 son Abbaye
 vns Tite Liue, ou Tacite, qui me dechiffrent

par le menu l'ordre qui y a esté tenu depuis le commencement iusques à la fin: & tout d'une suite en quel menage vous estes avecques monsieur de Bon-ouurier, Gouverneur de vostre ville de Mets. Car ie souhaite en vostre fait mesler le spirituel & temporel tout ensemble. Ny l'un sans l'autre ne me peut contenter. C'est un aduis qu'en ce mot de contentement vous baille celui qui iouë en un mesme temps le personage de content & malcontent: Content de vostre heureux succès; malcontent que par une avarice de vostre plume, ne m'en ayez voulu faire part. Que si n'amandez cette faute, croyez que par cy apres au milieu de vostre grand heur, aurez en moy un grand ennemy. Qui ne sera pas une petite espine à vostre bonne fortune. A Dieu. De Paris en vostre maison ce xix. de May. 1614.

*A Monsieur de Raimond, Conseiller en la Cour de
Parlement de Bordeaux.*

Commen-
cement de
plusieurs
Sectes, &
d'où pro-
ceda celle de
Luther en
l'Eglise.

„ **T**oute la Terre (dites vous) viuoit en paix
 „ pour les Religions: Chacun dedans son
 „ destroit en repos, & en la foy de ses peres, &
 „ ne debatoit avec ceux de sa Loy, que pour l'e-
 „ tenduë des Empires & Principautez, quand à
 „ l'étreë du quinzième siecle, tout se desvint &
 „ diuisa en Sectes & Heresies, qui coururent tou-
 „ tes les contrees du monde en miseres, & desola-
 „ tions, l'Asie & l'Afrique, & l'Europe.

Observation certes tres-belle, à laquelle don-
nant plus d'air, j'adiousterois volontiers, qu'il

semble que les Astres eussent voulu autrefois contribuer à ces grandes mutations. Ainsi voyons nous que l'Empereur Phocas, ayant ad-
jugé la superiorité de l'Eglise vniuerselle à no-
stre saint Pere de Rome, contre le Constanti-
nopolitain, qui par brigues & faueurs vouloit
emporter le dessus de hauteluite; quelque peu
apres le decez de Phocas, sous Heraclius son
successeur, Mahomet, le faux Prophete, in-
troduisit le masque d'une nouvelle Religion au
Leuant, dont il se fit chef de part : Comme si
par la proximité de temps de l'un à l'autre, quel-
que secrette influence des Cieux eust voulu es-
lire de la partie, en ce fatal changement de Re-
ligions. Non que la primauté de nostre Eglise
n'appartint indubitablement au saint Siege:
Mais elle luy auoit esté auparauant disputee par
quelques Prelats, & singulierement par celuy
de Constantinople, iusques à ce que Phocas par
son decret luy ferma la bouche.

*Le Pape de
Rome de-
claré chef
de l'Eglise
vniuerselle.*

*Mahomet
introduit sa
Secte.*

I'adiousteray encores à vostre discours par
maniere de remplissage, que dedans la mes-
me centaine d'annees dont parlez, qui est l'an
mille cinq cents, se trouuerent en matiere de
sciences trois grands hommes (appelez les In-
nouateurs, ou heretiques, si voulez) qui voulu-
rent troubler l'ancienneté. Copernique dedas
l'Allemagne, en Mathematique, qui par nou-
uelles demonstrations voulut faire accroire, que
la Terre estoit mobile, le Ciel immobile, la
Lune chaude, le Soleil froid, & plusieurs autres
telles propositions paradoxes: Paracelse qui par
nouveaux principes de Medecine, incognus à

*Trois
grands
Innoua-
teurs au
Siecle
1500.
Coperni-
que, & ses
opinions
paradoxes.*

Paracelse.

Ramus.

Hipocrat & Galien, quoy que soit, non par eux touchez, fit vne infinité de grandes & extraordinaires guerisons. Et dedans cette Frâce la Ramee, dit ramus, qui par Liures exprés en la Logique voulut censurer la doctrine d'Aristote, receuë & aprouuee d'un long temps par toutes les Vniuersitez. Et combien que les affaires ne reüssirent au premier selon son souhait, toutesfois le second a produit aux pais de Suisse, & d'Allemagne plusieurs Paracelsites, qui font contre-teste à l'ancienne medecine, & encores en quelques endroits de la Frâce: Comme aussi le dernier, des Ramistes en certains lieux de l'Allemagne, où les Precepteurs ont quitté la lecture d'Aristote, pour s'atacher à celle de Ramus.

*Sectes di-
uerfes en
la doctrine
de Mahom-
met.*

Mais pour ne sortir des termes de la Religión, c'est vne chose emerueillable, qu'en ces derniers remuemens, il y auoit eu mesmes rencôtres en l'une & l'autre Religion, qui ont vogue par cest Vniuers. En la Turquesque, ils auoient vescu neuf cents ans sous la doctrine de homar, l'un des principaux disciples de Mahomet, iusques en l'an 1500. & lors en moins de quinze ou seize ans se trouuerent deux trouble-mesnages, Ismael en l'Asie, Amether en l'Affrique, lesquels meslants les armes, & la Religion tout ensemble, tout ainsi que Mahomet, introduisirent deux nouuelles Sectes, entees sur la leur ancienne. Celuy-là embrassant la doctrine de Hali, autre disciple de Mahomet, qui luy atouchoit de proximité de lignage. Cettuy cy, sur vne abondance de sens, qu'il pensoit estre en

lay, soustenant qu'il se falloit arrester à l'original des escrits de leur grand Prophete, & non aux traditions, de Homar, ou Hali. Et sous ces nouveaux pretextes, le premier se donnant la qualité de Sophi, c'est à dire *Interprete, & truchement de la volonté de Dieu*; & le second, celle de Cherif, qui est à dire, *Prestre de Dieu* (qualitez *Sophi & Cherif, & significatio de ces mots* qu'il transmirent à leurs successeurs) le firent Rois; l'un de la Perse & autres pais circonvoisins, l'autre de la plus grande partie de l'Affrique. Mutations qui commencerent d'arriuer, selon vostre supputation, l'an mil cinq cens, & selon celle de maistre Iean le Maire de Belges, l'an mil cinq cens trois. Mais de s'arrester en si peu de temps, c'est epinocher en l'Histoire.

Ne penlez pas qu'au remuement de nostre Religion, qui commença vers l'an 1517 il n'y ait eu parcillement deux nouvelles Sectes, la *La Sette Lutheriène* qui s'ataqua contre le Sainct Siege, & vne autre, laquelle faisant selon les aucuns profession; selon les autres, contenance de *contre le S. Siege, & vne autre pour luy.* soustenir le Sainct Siege, mesle en soy faisant riche, le meurtre, l'Estat, & la Religion tout ensemble: dont ie n'enten maintenant vous gouverner, ains seulement de la Luterienne. Quand ie vous dy, la Luterienne, i'enten toutes les autres qui se sont entecs sur elle.

Or sont tous nos Historiographes d'acord, que ce nouueau Trouble s'excita en haine de *La Sette Lutheriène en haine de la Croisade.* la Croisade, publiee par le Pape Leon X. & que celuy qui remua premier cette querelle à face ouuerte, fut Martin Luther. Et tout ainsi

qu'il bigarra nostre Religion, aussi se trouuēt nos Hiltoriens bigarrez en l'Histoire de luy. Si ie parle à Sleidan, ce fut vn grand Prophe-
te de Dieu. Si à vous, ce fut vn tresmeschant
homme, qui selon vostre opinion familiarizoit
auecques le diable. Le mesme Sleidan d'vne
plume partiale, commence son Histoire, par la
publication de la Croisade, sans en declarer le
motif; cōme si c'eust esté seulement vn appast,
pour tirer argent des consciēces timorees, sous
la crainte, & aprehension du Purgatoire: Et
vous la fondez sur vn bon enclin estably sur
vne Sainte Ligue qu'on brassoit sous le nō de
la Croisade contre le Turc; Reietant la male-
façon, non sur l'ordinateur, ains sur les exe-
cuteurs d'icelle. Et combien que ie ne puis-
ser rien adiouster à ce qu'en auez doctement es-
crit, toutesfois ie vous prie prendre de bonne
part ce que i'enten vous deduire, non par
forme de suplement, ains seulement de com-
mentaire.

*La Croisade
de preschee
sous Leon
X.*

*Nul n'est
blessé que
par soy-
mesme.*

Entre toutes les notables sentences de l'an-
cienneté, ie fay grand compte de celle de no-
stre Saint Iean Chrysosthome, quand il fit vn
brief traité, pour monstrier que nul de nous
n'est blessé que par soy mesmes. A la verité
nous deuons detester l'heresie de Martin Lu-
ther, qui s'aheurta contre le S. Siege, ie n'en
fay doute. Mais aussi que le Pape Leon ait esté
le premier & principal instrument de ce diuor-
ce, ie le tiens pour tres-assuré, vous priant de
m'excuser, si aucunement ie vous contreuens
en cecy. Et neantmoins il ne faut pas digerer

cette Histoire cruëment en sa desfaueur, de la façon qu'a faict Sleidan. La verité est, qu'apres *Selin em-*
que Selin eut empieté l'empire de Constan- *pietel'Em-*
tinople sur Bazahits son pere, au preiudice *pire d'O-*
d'Achomat son frere aîné, rien neluy estant *rient sur*
impossible au fait des armes, & ayât tout d'une *son pere &*
suite desfait en bataille rangee le Sofi, pris la *son frere, &*
grande ville Tauris sur luy, vny à sa Couronne *ses conqu-*
l'Egypte, la Surie, & autres pais, le Pape Leon *stes.*
craignant qu'en vn conflux de si grandes
fortunes il se voulut faire voye dedás la Chre-
stienté, commença, comme sage Pere, de sol-
liciter tous les Princes Chrestiens ses enfans,
à vne concorde generale, pour tourner tou-
tes leurs pensees & forces contre ce nou-
veau conquereur, ennemy profés de nostre
Religion Chrestienne. En quoy sa sollicitatiō *Occasion de*
luy succeda si à propos, qu'il fit entr'eux v- *la Croisa-*
ne trefue de cinq ans, avec vn ferme propos *de.*
de se ioindre tous ensemble pour le soustene-
ment de nostre foy. Sur ces arrhes le Pape
pour faciliter l'entreprise, fait publier vne
Croisade par toute la Chrestienté; Qui estoit
vn Pardon general à tous ceux qui cōtribue-
roient deniers pour le defroy de cette Saincte
Ligue, tât pour eux, que pour racheter de Pur-
gatoire, les ames de leurs parents & amis tref-
passez. Belle & louable promesse. Car parlant
avec tout honneur de l'autorité du S. Siege
& sans vouloir forciller contre le Soleil, nous
deuôs tous estimer, *Bonis auspiciis ea fieri, quæ pro*
Reipublica salute fiunt. Et vraiment celuy eust
esté vn grand sot, que ie ne die enragé, qui eust

lors voulu aiguïser son esprit contre ce decret en vne si iuste querelle : mais ce qui suruint depuis gaste tout.

*François I.
& Charles
V. briguent
l'Empire.*

*Croisade
que signifie.*

*Deniers
mal dis-
peusez.*

Dieu regardant d'un œil de pitié son peuple, nous garantit par la mort de Selin de la crainte qu'auions de luy. D'un autre costé l'Empereur Maximilian alla de vie à trespas, & par son decés se planta aux cœurs de deux grands Princes, François premier de ce nom, Roy de France, & Charles Roy d'Espaigne, petit fils du defunt, vne nouvelle ambition ; non pour conquerir par armes l'Empire de Constantinople, mais bien celuy d'Allemagne, par brigues : & deslors les Princes Chrestiens mirent en nonchaloir leur premier dessein. Que si avec les morts de Selin & Maximilian, l'auarice fut pareillement morte dedans Rome, indubitablement les affaires de nostre Eglise fussent demeurees en leur calme. N'estant plus question de se croiser contre le Turc, il falloit aussi oublier la cueillette des deniers qu'on faisoit pour suruenir à la Croisade. C'est le mot dont nous baptizons les voyages qu'entreprenons contre les infidelles. Toutesfois mettants l'honneur de Dieu sous pieds, ceux qui commandoient aux opinions de Leon, Pape facile & debonnaire, luy firēt exercer liberalité de ces deniers. premierement enuers vne sienne sœur, qui en eut le plus grand chateau, comme nous aprenons de Guichardin ; puis enuers vns & autres Princes. Il n'est pas que quelque plume mesdisante n'ait escrit, que nostre Roy François eut part au gasteau. Alors se tourna ce grād

pardon en party; Se trouuans quelques Prelats principaux entrepreneurs, qui faisoient la maille bonne: Sous lesquels y auoit quelques partisâs, qui scauoient ce qu'ils leur deuoient rendre pour les Prouinces qui leur estoient departies. La procedure que ces Messieurs obseruoient, *Procedure obseruee en la cueillette des deniers de la Croisade.* allant faire leurs questes, estoit de commencer en chaque Parroille par vne Procession, sous la conduite du Curé, ou de son Vicaire, suiuite d'une celebration de grâd' Messe du Saint Esprit, qui se fermoit par le Sermô d'un Charlatan, lequel estaloit aux Parroissies, de quel fruit estoit le merite de ce grand Pardon, tant aux viuants, qu'aux morts, plus ou moins, selon le plus ou le moins qu'on cōtribuerait de deniers. Et lors le pauvre peuple ouuroit sa bourse à qui mieux mieux pour participer à vn si riche butin. Ce fut vn Orpire que celuy de Toulouze, qui caufoit seulement la mort à ceux qui le manioient: Mais cetuy fit mourir en plusieurs contrees & nations, la Papauté, principal ioyau de nostre Eglise: & en outre se fôdit és mains de ceux qui le manierent, sans qu'ils en tirassent iamais profit. Faiçtes tant d'Ordonnances qu'il vous plaira, pour tenir en bride la mesdisance contre les Grands; toutesfois il est malaisé que la patience n'eschappe à quelques esprits deliez, si le Prince ne met le premier quelque bride à ses opinions: Et sur tout c'est vn priuilege special des chaires dedans les Eglises, de se desborder aisément contre les abus sans acception, & exception des personnes. Quelques Prescheurs d'Allemagne, où ce trafic se mesnageoit, n'ou-

*Premiers
Presches de
Martin
Luther.* blierent ce mestier, & sur tous Martin Luther, Religieux del'Ordre de Sainct Augustin, s'en atquita dedans la ville de VVittemberg, pais de Saxe. Il crie du commencement contre les Col-lecteurs, qui reuestoient leur detestable auarice de la Messe du Sainct Esprit. C'estoit vn louable auis baillé aux Romains de ce qu'ils auoient à faire. Mais en vain: car il preschoit à oreilles sourdes. Tout cela ne regardoit que l'abus; mais voyant vne continue en eux, le Diable prit occasion de se mettre de la partie; & adonques Luther mettant ses opinions à l'effor, commence de fraper au tige, & laisser les branches: Soutenant qu'il n'estoit en la puissance du Pape de distribuer les Indulgences & Pardons. Encores falloit il peu d'eau pour esteindre le commencement de ce feu. Par vne suppression de ceste leuee de deniers, Luther se fut delà en auant trouué lourche. Au lieu de cela; on commence de iouer des plumes, pour le soutienement de l'autorité du S. Siege. Je loue la deuotion, mais non la prudence de ceux qui prindrent ceste querelle en main: Car combien que Luther fust d'un esprit frelaté, si n'auoit il assez de fôds, ny de doctrine tres-fonciere pour se donner vne si grande partie en teste: Comme d'un autre costé le Pape n'estoit assez fort pour autho- rizer, & donner vogue à vn si grand abus. Et qui deslors à petit bruit eust par vn sage desau- ueu, reietté la faute sur les Collecteurs, & reuo- qué leurs Commissions, sans entrer en plus grande cognoissance de cause, c'eust esté vne chassé morte, & eust ce petit Moine sans y pen-

*S'ataque
au Pape.*

ser perdu, son escrime. *Spreta exolefcunt.* Mais comme il aduient ordinairement, que les grands ne manquent iamais de flatteurs qui les secondent en leurs opinions, bonnes ou mauuaises, aussi se trouuerent quelques escoliers qui sous la qualité de Theologiens, soustindrent la querelle du Pape, donnants subiect à vn Moineau de se faire Aigle, aux despens de la reputation du saint Siege; Et entre autres vn frere Pieras Syluestre del'Ordre de saint Dominique, demeurant à Rome, se mit sur les rangs. Tellement que deux Moines, l'vn Augustin, l'autre Iacobin, entrent en lice, s'attachants aux extremités. Celuy-là voulant terrasser la grandeur du Pape, & la reduire au pied des autres Euesques en & au dedans leurs limites: Cestuy-cy au contraire, luy donnant toute puissance & autorité, non seulement sur les Patriarches, Archeuesques, & Euesques, mais aussi sur le Concil general & œcumenique: Qu'il luy suffisoit de dire, *S'il me plaist, il me loist*: & qu'il falloit considerer; non ce que les Papes font, mais ce qu'ils font. Partant on ne pouuoit tirer en enuie ceste Croisade & recolte de deniers, de quelque façon que on la voulust prendre.

F. Pieras Syluestre en quels termes respond à Luthér en faueur du Pape.

Or comme l'heresie est proprement en nos Ames, ce qu'est vn chancre en nos corps, qui les rongnonne petit à petit iusques à la gangrene; aussi ceste desobeissance contre le chef se glissa & espandit sur les autres parties du corps general de nostre Eglise, & allerent nos nouueaux Chrestiens rechercher l'heresie de Iean Hus, qui s'estoit blotie en vn recoin de Boheme, de-

L'heresie de Iean Hus renommée.

puis la closture du grand Concil de Constance. Et qui plus est, de la plume auantcoureuse de ceste horrible tragedie, on en vint puis apres aux armes, chacun pour le soustenement de sa foy : Principal instrument dont Dieu permet que le Diable s'aide, quand en haine de nos pechez, ou de nos Superieurs, il veut affliger son Eglise. Vous sçauiez les guerres qui sourdirent tant en Allemagne que France. Ie vous prie mettre la main sur vostre conscience, & me dire à qui on doit le premier plant de ceste ruine, sinon à celuy qui pour abuser de sa dignité, donna subiect, non de la bouleuerfer tout à plat, ains d'y faire vne grande bresche : Comme de faict vous auez depuis veu vne grande partie de l'Allemagne, & des Païs-bas, vnes Angleterre, Escosse, & autres contrées s'estre soustraictes de son obeïssance. Voire que nostre France mesmes a balancé, & a esté entre deux fers pour cest esgard. Chose dont iene m'esbahy. Sca' vous pourquoy ? Le Pape Leon se remettant deuant les yeux le grand desarroy qui luy estoit suruenü par la Croisade, deuoit estre de là en auant plus retenu en ses actions, qu'il n'auoit esté par le passé. Le fut-il ? Non vraiment : Au contraire, si ie l'oze dire, il se comporta de mal en pis. Nous auions en ceste France la Pragmatique Sanction, nerf tres-fort & tres-certain de nostre discipline Ecclesiastique, qu'il auoit auparauât supprimee en la ville de Bolongne la Grasse par le Concordat faict entré luy & nostre Roy François premier de ce nom. Se mit il iamais

en deuoir de vouloir estancher ceste playe ,
 par ceste nouuelle police ? Il tourna en affaires
 d'Estat les Elections des grandes dignitez de
 nostre Eglise : mesnage du saint Esprit , pre-
 mierement mis en œuvre par les Apostres , en
 la personne de saint Mathias , au remplace-
 ment de l'Apostolat de Iudas , & depuis suc-
 cessiuement continué à l'honneur de Dieu de-
 dans son Eglise. Auparauant les Abbez & *Desordre*
 Religieux estoient d'une mesme parure , vi- *arrivé au*
 uoient ensemblement tant en prieres enuers *fait des*
 Dieu dedans leurs Eglises , qu'en estudes com- *Abbayes.*
 munes dedans leurs Cloistres. Et si la deu-
 otion en l'un ou l'autre leur manquoit , pour le
 moins les Abbez demeurans sur les lieux , les
 entretenoient en bon & suffisant estat. De-
 puis par ce nouveau desordre , ayants tourné
 l'ancienne Regularité en Commande , & d'un
 Abbé fait un abus , le Magistrat politic ne
 craint rien tant , que de voir l'Abbé , & ses Re-
 ligieux faire maison , & table communes : Par
 ce que le Superieur seruiroit de tres-mauuais
 exemple à ses inferieurs. Et faut que nos mo-
 nasteres soient par ce moyen acephales , &
 sans leur principale teste : Car qui leur baille-
 roit un Proto-Notaire pour chef & conduite ,
 Proto-Notaire , dy-ie , entouré de cheuaux , de
 chiens , de valetailles , & peut estre de quelque
 engeance de pis , ce seroit former un monstre ,
 tout ainsi que le peintre mettant sur un corps *Custodi-*
 humain , l'encouleure d'un cheual. Et comme *nos & a-*
 d'un abisme on tombe aisément en un autre , *conomes.*
 aussi les Princes seculiers ont sur ces Comades

basti, tantost des œconomies, tâtost des Custodinos & depositaires, la plus part gés de nulle valeur, qui sous de grâdes soutanes, & bônets à l'Espiscopale, gardent les Eueschez & Abbayes, qui à vn Capitaine & guerrier, qui à vn huguenot, qui à gens mariez, qui à vne Dame, voire paraenture vne garce. Et passants outre, les Eueschez, Abbayes, & autres benefices se vendent selon les rencontres, au plus offrant & dernier encherisseur. Chacun de nous voit cela: Si ne le voyons, tant y a que c'est vn mesnage non caché à Dieu. Et nous au milieu de ceste generale desbauche, nous pensons exterminer l'heresie par nos escrits, & nos cris: emporter le dessus par paroles, combatans contre nous par effect? Quant à moy, ie ne pense pas qu'il se puisse aisément faire. C'est faire gerbe de fouarre à Dieu: & c'est aussi la main de Dieu qui nous touche. Pour restablir nostre Eglise à son vray point, il faut que celuy qui en a les Clefs, ouure le premier la porte, dont il a brouillé la serrure. A Dieu.

An Pere

A nostre Maistre George Froget, Docteur en Theologie, Curé de saint Nicolas du Chardonneret, Chanoine de la Sainte Chapelle de Paris, son Curé.

Ly a six semaines & plus, que tant pour l'indispositiō de ma persōne, que du tēps, ie suis contraint de garder la chambre. Sain-
 neantmoins (graces à Dieu) de l'esprit, tout ainsi que par le passé. Prison que i'ay supportee avec vne patience non desagrecable; mais qui ce iourd'huy commence de m'eschaper, de tant qu'en ceste grande & sainte feste de Noël, ceux qui se donnent quelque iurisdiction sur ma santé, ne me permettent de sortir pour plusieurs raisōs, & entre autres, que ie suis vn corps fellé, qu'il faut conseruer pour durer. Mais ie crain qu'en le voulant cōseruer, ils perdent l'Ame. C'est pourquoy pour supleer ce defect, & auoir part à vos bonnes prieres, comme celuy qui est present, sinon de corps, pour le moins de cœur, ie vous enuoye mon offrande par ce porteur, & d'abondant ces six vers, pour me seruir d'exoine enuers vous. Sous protestation toutesfois, si me le cōmandez, de brizer ma prison, que ie vous obeïray, nonobstant la crainte de pis, dont me menasse mon Medecin. A Dieu. Ce iour de Noël 1613.

*Estimerez vous que mon Ame,
 Encoure enuers Dieu quelque blâme;
 Quand pour ne la sortir du corps,
 Les Medecins qui m'environnent*

Tome II.

Qg

*Il s'excuse
 sur l'aduis
 de son Me-
 decin de
 ce qu'il
 ne peut sor-
 tir pour la
 iour de
 Noël.*

Tous d'un mesme conseil ordonnent

Que ie ne sorte aussi dehors.

Vostre, ie n'oze dire bon Paroissien pour les eclipses que ie vous fay, ains asseuré amy Pasquier: & au surplus pour ne demourer oiseux en ma chambre, ie vous enuoye quelques meditations spirituelles, par moy faites, afin que m'en donniez vostre aduis, pour puis vous faire part des autres.

*A Monsieur George Froger Docteur en Theologie,
Curé de Saint Nicolas du Chardonneret
Chanoine de la Sainte Chapelle
de Paris, son Curé.*

*Discours en
forme de
Medita-
tions sur
l'histoire
des quatre
Evangeli-
stes, & ce
que chacun
a traité
particulie-
rement.*

VOyant ces iours passez s'aprocher la feste de Noel, i'ay releu nos quatre Euan- gelistes, avec telle diligence & deuotion que le temps, & le subiect desiroient: & si ie ne m'abuze, combien qu'ils ne doiuent estre reputez que pour vn, si me semblent ils auoit partagé entr'eux diuersement leurs fonctions. Car comme ainsi soit, qu'en la Sainte Histoire de nostre Sauueur Iesus-Christ, il y ait quatre traits Paradoxes, sa Natiuité, Passio & Resurrection, & Ascension. Ie trouue que nous deuons principalement le discours de sa Natiuité à Saint Mathieu, & saint Luc: la Passion & Ascension à tous quatre, & la Resurrection sur tous les autres à saint Iean.

*Recit de la
Natiuité de
Iesus-
Christ par*

Ie reprendray les arrhements de la Natiuité. Saint Luc prend son theme de plus haut. Par ce qu'il raconte comme l'Ange Gabriel apparut à Zacharie, lors grand Pontife, & luy pre-

dit, que'encores que sa femme Elyzabeth fust hors d'aage d'auoir enfans, meſme que par commun lo briquet, elle fust appellee Brehaigne, toutesſois dedans quelques mois elle accoucheroit d'un enfant qui ſeroit remply du ſainct Eſprit, & porteroit le nom de Iean. De là il recite l'ambaffade que le meſme Ange fit à la Vierge Marie, de la Conception de noſtre Redempteur, ſans operation charnelle: puis l'entreueüe d'elle, & d'Elyzabeth ſa couſine eſtant enceinte, de laquelle le ventre commença de ſauteler, comme ayant ia ſon fruiët quelque ſentiment de l'honneur qu'il deuoit porter à ccluy de la Vierge: les actions de grace que la Vierge fit à Dieu, leſquelles nous celebrons tant en noſtre Eglise ſous le nom de *Magnificat*; la naiſſance de ſainct Iean Baptiſte, puis celle de Ieſus en Bethleem: l'aduiſ qu'en eurent les Paſteurs par l'Ange, & comme de ce pas ils le vindrent adorer: Le recueil fait par le bon homme Simeon lors de la Purification de la Vierge: Et là il ſe ferme pour cet eſgard.

S. Mathieu ayant auſſi pris pour ſon lot le meſme ſujet, nous touche quelques autres particularitez: Que Ioseph fiancé avec Marie ayât aperceu ſa groſſeſſe, fut en opinion de la repudier; mais qu'il en fut deſtourné par l'Ange. Que leſtrois Mages vindrēt adorer du Leuant, l'enfant nouveau né, ſous la conduite d'une Eſtoile: Que paſſants par Hieruſalé; le Roy Herode entendit d'eux le motif de leur venuë, auquel ayânt promis de le reuoir à leur retour; & luy auoir failly de promeſſe, ce cruel tyran fit vn general

*S. Luc. & en quel or-
are.*

*Par S. Ma-
thieu.*

*Occaſion
du maſſa-
cre des In-
nocens.*

atlassinat de tous les enfans de Bethleem & des environs de l'aage de deux ans, & au dessous: Que lors Ioseph fut par inspiration diuine, conseillé en son dormant, de prendre la route d'Egipte, & de s'y habituer pour euitier cette barbaresque fureur: ce qu'il fit: & que depuis sur mesme aduis, apres y auoir seiourné quelques ans, il retourna en la Palestine, Herode estant decedé: Et là pareillement finit S. Matthieu, ce qui cōcernoit le temps de la naissance de nostre Seigneur.

Mais, ie vous prie, dite moy; ne trouuez vous point estrange; que Sainct Iean le bien aimé & grád Secrétaire de Dieu n'ait rien touché de cette grande & paradoxe Natiuité de son maître? le dy vous, qui estes François, & qui scauez avec quelle allégresse nous recueillons dans nos Eglises ce saint mystere? Ie vous diray ce que i'en pense, & peut estre ne trouuez vous ma Philosophie Chrestienne hors de propos. Tout ainſi que S. Iean suruesquit d'un lōg téps tous les Apostres, & Euangelistes (car il ataignit l'Empire de Traian) & qu'il mit le dernier la main à la plume: aussi semble il nel'y auoir mise que pour suppleer le defaut des autres. De façon que qui apelleroit son Euangile, le suplement des autres Euāgiles, ie pense qu'il ne s'abuseroit. D'autāt qu'il nous a enseigné ce qui auoit esté par eux obmis: & semble de propos deliberé obmettre, ce qui auoit esté par eux discoursu, si ce n'est pour y adiouster certaines particularitez de marque qui apartenoient à cette Sainte Histoire, lesquelles auoient

*L'Euan-
gile de S.
Iean est
comme un
supplémēt
des autres.*

esté par eux oubliées.

Nous luy deuons en particulier la transformation de l'eau en vin, la uisitation de Nicodemus vers nostre Seigneur, où le S. Sacrement de Baptisme fut confirmé tant de parole, que d'effect. Car c'est où vous trouuerez par exprés que Iesus-Christ & ses Apostres baptizoiet. Ce qui n'est point aux trois autres Euangelistes: l'accusation & absolution de la femme adultere: la Resurrection du Lazare, apres auoir esté mis quatre iours au tombeau, vraye pourtraicture de nostre Resurrection: Les embusches diuerses faictes à nostre Seigneur par les Pharisiens, sans y pouuoir donner atteinte, parce que son heure n'estoit encores venue: plusieurs beaux Sermons qui ne se trouuent aux autres.

Et les mysteres qu'il a de particulier.

Au contraire, vous ne trouuez dedans luy, ny la Natiuité de saint Iean Baptiste, ny sa prison, ny sa mort, ny les iugemens que les Iuifs faisoient de luy, ny la tentation du Diable faite à nostre Seigneur au desert, ny le Sermon des Beatitudes, ny la Transfiguration, ny plusieurs miracles, ny l'institution du Saint Sacrement del'Autel lors de la Cene, ny les prieres faictes au Iardin d'Oliuet par nostre Seigneur, auant sa prise; ny le faux & traistieux baiser de Iudas, ny son desespoir, ny sa mort; ny les grands miracles qui aduindrent lors que nostre Sauueur Iesus-Christ esté du en l'arbre de la Croix pour nos pechez rendit son esprit à Dieu son Pere; Que le voile du Temple fut miparty, que la Terre trembla, le Ciel s'obscurcit l'espace de

Mysteres qui il a obscurcis.

*Et pour-
quoy.*

deux heures, les pierres se fendirent d'elle mesmes, comme si le Ciel & la terre eussent esté estonnez, ny que les corps morts des preudhommes & gens de Dieu se releuerent de leurs cercueils, & apparurent à plusieurs lors de la Resurrection du Seigneur, comme sentants quelque allegresse du bien qui leur estoit venu par la Passion. Tout cela est obmis par S. Iean. & pourquoy doncques? Par ce qu'il auoit esté assez amplement discouru par les trois autres Euangelistes. Et sur ce mesme dessein il ne voulut à mon iugement, raconter l'Histoire de la Natiuité de nostre Seigneur & Redempteur Iesus-Christ, pour auoir esté amplement discouruë par S. Mathieu, & S. Luc. Mais pour recompense, comme celuy qui estoit le bien aimé de son maistre, & auquel par vne singuliere prerogative Dieu auoit mis semences de la cognoissance de sa Deïté, il explique en peu de paroles l'energie de cette Natiuité d'un si haut sens par l'Incarnation du Verbe, qu'il n'y a Euangile qui soit plus solemnizee que cette cy laquelle mesmes nous employons de toute ancienneté pour generale closture de nos messes.

*Et ceux
qu'il a ra-
conté apres
s autres.*

Toutesfois voyons, s'il vous plaist, ce qui fut touché par les autres, dont cettuy cy a voulu faire aussi mention. Vous trouuerez qu'il parle comme eux du Baptisme de nostre Seigneur par Saint. Iean Baptiste, au fleuve de Iordain. Auquel il adionste le tesmoignage que ce grand Prophete fit de luy, quand par deux fois le voyant passer, il dit : *voila l'Agneau de Dieu, qui est venu pour effacer les pechez du Monde.* Paroles

depuis recueillies d'une telle deuotion par nostre Eglise, que nous les employons aux prieres ordinaires de nos Messes. Il remit sur le mestier l'Euangile de la Samaritaine, mais ce fut parceque les trois autres Euangelistes auoient oublié ce beau pour parler qui fut pres de la fontaine, entre Iesus-Christ & elle, tant celebré par nos Predicateurs dedans leurs Chaires. Il fait mention de la guerison du Paralytic: D'autant qu'il voulut adiouster les Miracles qui se faisoient tous les ans en la Piscine, par l'Angelors qu'il venoit troubler l'eau. Il parle des cinq pains & deux poissons, dont cinq mille hommes furent miraculeusement rassasiez: mais c'est pour nous monstrier que c'estoit la figure du S. Sacrement de l'Autel. Et de fait à la suite de cecy, il adiouste le beau sermon que Iesus-Christ fit aux Iuifs à cest effect. Chose que S. Iean explique d'une si profonde Theologie, que nous auons principalement recours à cete Euangile aux prieres de nostre Eglise, quand il est questiō de la celebratiō de ce S. Sacremēt, comme en estant le vray & fidelle Commentaire. Le semblable est il du banquet où Marie Magdelaine oignit de baume les pieds de nostre Seigneur: Histoire qui auoit esté racōtee par les autres, mais si ainsi le faut dire, en nuage, au regard de ce que nous en aprenons de S. Iean: Qui nous enseigne que ce fut en la maison de Marthe, & que le Lazare, n'agueres resuscité, y estoit. Et de là mesme nous auons le premier aduis que Iudas estoit le gardien de la bourse.

Particularitez, remarquees par S. Iean en la Passion.

Or quant est de la Passion, nous sommes particulièrement redeuables à saint Iean, du laue-
ment des pieds des Apostres, apres la Cene, &
de la belle consolation que leur fit nostre Sei-
gneur, apres auoir repeu, les aduertissant des
afflictions qu'ils auroient pour le soustenemēt
de son nom & de sa foy; la force qu'ils y de-
uoient apporter. Et par mesme moyen leur ou-
urant plusieurs obscuritez du Royaume des
Cieux incognuës au commun peuple. Que
les Iuifs venants pour le prendre, au premier
mot qu'il leur dit, tomberent jambes reuerfes:
Que ce fut saint Pierre qui couppa l'oreille à
Malcus: Car les autres n'auoient ozé le nom-
mer, pour le respect & reuerence qu'ils luy por-
toient: Que la Vierge Marie assistant avec S.
Iean à la mort & Passion de son fils, il leur en-
ioignit, à elle de le tenir pour son fils, à luy de
l'honorer comme sa propre mere: Et pour ac-
complissement, c'est luy seul qui nous a ensei-
gné, qu'apres que Iesus-Christ eust rendu l'A-
me à Dieu son pere, vn soldat ayant percé son
costé d'un coup de Lance, il en sortit eauë, &
sang. Là il clost l'histoire de la Passion. Et là aus-
si par vn sens mystique s'ouure la porte de no-
stre salut; Parce que les deux principaux my-
steres de nostre Eglise sont, celuy du Baptesme,
qui se fait par eau, & celuy de l'Eucharistie, qui
est basti sur le sang de nostre Seigneur.

*Il recite
plusieurs
choses de la
Resurre-
ction, où*

Mais sur tout, nous auons particuliere obli-
gation à S. Iean de ce qui apartient à la Resur-
rection. Car s'il vous plaist y prendre garde de
pres, vous trouuerez les trois autres y auoir

esté vn peu courts au regard de luy, qui semble *les autres*
 s'estre voulu expressément reseruer ce discours; *estoit de-*
 comme celuy aussi qui en reçut les premieres *meurez*
 nouuelles, avec saint Pierre, par Marie Mag- *courts.*
 deleine: & lequel accourut le premier au se-
 pulchre pour scauoir ce qui en estoit. C'est luy
 dont nous aprenôs, que Iesus-Christ ressuscité
 apparut premierement à cette vertueuse Da-
 me, habillé comme vn Iardinier: & qui luy
 commanda d'aller annoncer à ses Apostres,
 quelle l'auoit veu: Que le iour mesme de sa Re-
 surrection il entra au milieu de leur Conclau; *L'Ascension.*
 les portes estants claus: Que dès lors il leur
 souffla le saint Esprit dans leurs Ames: Que
 derechef il se presenta à eux huit iours apres
 pour confirmer saint Thomas, qui ne pou-
 uoit croire ceste Resurrection, & luy fit manier
 ses playes, affin qu'il ne le pensast estre vn fan-
 tome. Que pour la troisieme fois il vint trou-
 uer ses Apostres vers la Mer, qui ne le pou-
 uoient du commencement recognoistre, & de-
 puis l'ayant recognu, les fit repaître en sa pre-
 sence, & repeat avec eux: Et que lors il prit
 congé d'eux, montant au Ciel en corps à leur
 veuë; Ne faisant mention de son apparition
 aux deux Pellerins d'Emaüs, parce que cela a-
 uoit esté amplement couché par saint Luc. Et
 qui est vne chose que ie ne veux obmettre,
 nous apprenons du commencement des Actes
 des Apostres, que depuis le iour de sa Resurre-
 ction iusques à son Ascension, il fut quarante
 iours sur Terre.

Voilà l'estude que i'ay faict ces iours passez.

*Les Evan-
gelistes (au-
tent depuis
la Natiuité
de Iesus-
Christ iuf-
ques aux
Predicatiōs
de S. Iean.*

pendant qu'on croit, *Le Roy boit.* Mais ie vous prie me dire (car en cecy me veux-ie estancher) d'où vient qu'apres auoir discouru de la Natiuité de nostre Seigneur, nos Euangelistes font vn fait iusques au vingt & neuf, ou trentiesme de son aage? Ie veux dire iusques aux Predications & Baptêmes que faisoit saint Iean Baptiste, sans rien toucher du depuis de tout le tēps intermediat; Horsmis ce que nous aprenons de saint Luc, qu'en l'aage de douze ans il fut trouué au Temple par Ioseph son pere putatif, & par la Vierge sa mere, au milieu des Pharisiés, tantost les interrogeant, & de fois à autres leur respondant: Mais avec vn sens si haut, qu'il tōba en merueilleuse admiration enuers tous. Et neantmoins ie ne doute point, que si en ce bas aage, il fit ce grand coup d'essay, il ne luy aduint avec le temps d'en faire plusieurs autres: Car ie puis dire avec S. Luc, qu'à mesure qu'il croissoit d'aage, aussi croissoit-il de sapience, & grace enuers Dieu. Imputerons nous en nos quatre Euangelistes ceste obmission, à nonchaloir ou paresse? La à Dieu ne plaise. Ie vous en diray librement ce que i'en pense.

*Et pour-
quoy.*

Mon opiniō est, que l'intentiō de nos Saints Euangelistes estoit de nous représenter par special, & sur toutes choses, ce qui seruoit à l'edification de nostre Religion Chrestienne. Et sçachāts que nul de nous ne pouuoit entrer au Paradis, que par la porte du S. Sacrement de Baptême, apres auoir discouru le mystere de la Natiuité, ils sauterent de plein fait aux Predications que faisoit saint Iean Baptiste, & au Bap-

tesme que nostre Seigneur receut deluy, comme estant le premier plant de nostre Christianisme; n'ayants voulu faire mention des vingt & neuf ou trente ans d'entreiet, pendant lesquels il n'auoit receu ce saint lauement image de celuy que deuions après receuoir, C'est le iugement que i'en fay: si bon ou mal, ie m'en remets à la censure de la venerable Faculté de Theologie, sur les marches de laquelle ie ne veux eniamber, ains l'embrasser avec toute deuote soubmission, & special de vous qui estes mon Pasteur & Curé. A Dieu.

*Meditation spirituelle sur le Ieusne, Carefme, Pasques
& Communion.*

DE moi ie ne fay nulle doute que le ieusne *Le Ieusne est une ordonnance diuine.* ne est vne ordonnance diuine, ie veux dire faite par nostre Seigneur Iesus-Christ. Nostre premier pere Adam auoit perdu sa posterité par sa bouche: nostre second pere Adam la voulut garantir & sauuer par la mesme bouche: Celuy la pour auoir mangé du fruit à luy prohibé: Cettuy par vne abstinence de viandes. Vray que comme nous sommes hommes composez de diuerses pieces de sagesse & folie meslees ensemblement, aussi y en eut il quelques vns, qui voulurent au cas present interposer mal à propos ie ne scay quoi du leur; se faillants acroire que le vray ieusne estoit l'abstinence du peché. Qui n'est pas vne proposition de peu d'effet, si nous y pouuions aisément paruenir sans autre aide. Et sur le fondement

par eux pris, disoient que c'estoit vn abus en matiere de ieusnes, d'vser de distinction de chair ou poisson. Opinion qui se logea en la Secte des Psichiques, à laquelle respondit amplement Tertulian par vn traicté expres. Les autres, que il falloit en tout & par tout abhorrer les viandes & chairs, comme choses impures. Contre lesquels saint Augustin escriuit; Soustenât par vifues raisons, qu'en nos ieusnes nous n'vsons point de chairs pour les estimer immôdes, mais bien pour mater nostre chair reuesche, farouche, & mutine. Nous en nostre Eglise Catholique, Apostolique, Romaine, celebrons les ieunes par l'usage ordinaire de poisson: Car cōbien qu'indifferemment Iesus-Christ vfast, tantost de viandes, tantost de poisson; toutesfois es grands festins ausquels il voulut magnifier sa grandeur, l'usage du poisson luy fut beaucoup plus familier: Ainsi le voyez vous, quand il repent de cinq pains & deux poissons cinq mille personnes, & que pour closture de ce saint repas, les Apostres recueillirent douze corbeilles pleines de ce qui restoit. Lesēblable fit-il quelque temps apres de sept pains, & quelques petits poissons, à vne autre grande troupe de gēs, & lors aussi les Apostres recueillirent sept corbeilles pleines du dessert. Et le iour de sa Resurrection se trouuant au Conclaue avec les Apostres, pour leur monstrier qu'il n'estoit fantosme, mangea, non de la chair, ains du poisson. Et en vne autre entreueuē qu'il fit avec eux, S. Pierre ayant employé ses reys dans la Mer vne nuit pour pescher sans rien prendre, le lende-

August.
lib. 10.
cap. 5.
aduers.
Mani-
chæos.
*Sur l'ob-
seruation
des viâdes.*

*Iesus-
Christ vfa
plus souuēt
du poisson
aux Actes
solemnels.*
Matth. 14.
Ioan. 6.
Matth. 15.
Mar. 8.
Luc. 24.

main au matin Iesus-Christ se voulut de propos delibéré trouuer sur la riué, luy demandant s'il auoit rien pris ? A quoy ayant respondu, que Rien, il luy commanda de ietter derechef son filé: Ce qu'il fit, & pescha cent cinquante trois *Pesche de S. Pierre.* grands poissons. Miracle par lequel les vnze Apostres recogneurent leur Maistre ; & deslors *Ioan. 21.* mesmes leur ayant commadé de s'asseoir, apres auoir fait sa priere à Dieu son pere, il leur presenta premierement le pain, & en apres du poisson. Es autres festins où il s'estoit trouué, cō- *Ioan. 2.* me aux Nopces, esquelles il chāgea l'eau en vin; *Luc. 5.* aux repas qu'il prit chez saint Mathieu, chez *Luc. 7.* trois diuers Pharisiens, chez Zachée, chez le *Luc. 11.* Lazare, chez Simon le Lepreux, il n'est faicte *Luc. 14.* aucune mention de poisson, & pour ceste cause *Luc. 19.* ie pense qu'il estoit festoyé de viandes. Mais en ceux dont il estoit l'ordinateur, le poisson y est escrit en grosses lettres, pour monstrier que cō-bien qu'il ne condamnast la chair; toutesfois il auoit le poisson en plus grande recommandation: Comme de fait il prit & choisit pour ses premiers Apostres, S. Pierre & S. André son *Matth. 4.* frere, & apres eux S. Iacques, S. Iean, tous quatre pescheurs, qui se firent puis apres grands Prescheurs. Et preschant le peuple; *Luc 11.* *Si quelqu'un de vous autres (dit-il) demande du pain à son pere, luy donnera il une pierre? S'il demande du poisson, luy donnera il un serpent?* Il parle plustost du poisson, que de la chair.

Et pour vous monstrier, qu'apres qu'il fut monté aux Cieux, nostre Eglise Chrestienne suiuit ses mesmes traces ; Nous l'āprenons de

*Seneque en
faveur de
l'abstinence.*

Seneque, Philosophe Payen, au dixneufiesme Liure de ses Epistres, en la cent dix & neufiesme lettre, où il dit, qu'en sa ieunesse, suivant l'opinion de Pythagore, il ne mangeoit d'aucunes especes d'animaux : Acoustumance qui luy estoit tournée en nature, consequemment non malaisée à supporter. Mesmes estimoit en auoir l'esprit plus vegete. Puis il adiouste ces mots. *Queris quomodo desierim? In Tiberij Caesaris principatum inuenta mea tempus inciderat. Alienigenarum gentium sacra mouebantur, sed inter argumenta superstitionis ponebatur, quorundam Animalium abstinencia. Patre igitur meo rogante, qui non calumniam timebat, sed philosophiam oderat: ad Pristinam consuetudinem redy, nec difficile mihi; ut inciperem melius canare persuasit.* Passage qui reçoit explication de Suetone, en la vie de l'Empereur Tybere, chap. 35. *Externas ceremonias; Aegyptiacos, Iudaicosque ritus compescunt.* Or que sous ce mot de *Iudaicos ritus*, il entendit parler de la Religion Chrestienne, qui auoit pris son origine en la Iudee, nous l'apprenons du mesme Autheur en la vie de l'Empereur Claudius chap. 25. où il dit, que *Iudaos impulsore Christo assidue tumultuantes Roma expulit*, & quant au mot *Aegyptiacos*, Philon le Iuif nous enseigne que du temps de saint Pierre, plusieurs Ames deuotes se logerent dedans l'Egypte sous la banniere de saint Main, où ils menoient vie austere dedans des maisons recluses, s'abstenants à certains iours de vins & viandes. Parquoy pour conioindre ces trois

*Abstinence
observee
par les ex-
ciens Chre-
stiens.*

passages avec celuy de Seneque , il est aisé de croire que plusieurs Chrestiens de la Judée & Ægypte s'estants habituez dedans Rome pour y planter sous main nostre Religion Chrestienne, qui vsoient d'abstinence de viandes, estans mal voulus par le Magistrat, Seneque pour ne tomber en ceste suspicion pres du Prince , reprit les premiers arrhements de sa vie, par le conseil & exhortation de son pere. Et de ceste abstinence de viandes, les Payens eurent quelque cognoissance. Car Capitolin en la vie de l'Empereur Didus Iulianus , le louant de la sobriété dõt il vsoit en son mäger & boire. *Sape (dit il) nulla religione existente, oleribus legumenibusque contentus sine carne canabat*: C'estoit que combié qu'il ne fust à ce semons d'aucune Religion, il s'abstenoit de manger de la chair , ains se contentoit d'herbes pour son viure. Distinction de viures & abstinence de viandes, en laquelle ie suis confirmé , par saint Clement, Tertullian & plusieurs autres Docteurs signalez de nostre Eglise. Ie veux donc conclurre que les Ieufnes tels que ie vous ay cy dessus figurez, accompagnez de prieres & oraisons enuers Dieu , s'ont les vrais aliments de nos Ames, par lesquels, tout ainsi que nostre Seigneur Iesus-Christ disoit, que *Ieiunio & oratione hoc genus demoniorum eiyciebatur*, aussi puis-je dire que nous bannillons de nous les pechez, qui ne se logent dans nos cœurs que par le ministere du Diable.

Nostre Eglise a introduit certaines

veilles de festes , & autres iours de deuotion, auxquels les ieufnes estoient commandez. Mais entre tous, il n'y en a point de plus grand & solennel que celui du Quaresme, precurseur de la feste de Pasques : mot qu'auons transplanté

*Institution
du Quares-
me de qui.*

Quarta
part. de-
cret. cap.
25. Can. 1.

en la France du *Quadragesima* Latin. Si vous parlez à Platine en son histoire des Papes, il en attribue l'institution en termes generaux, à Telesphore neuuesme Pape : Si à Yue Euesque de Chartre, il est de mesme opinion, mais sous ceste modification, que c'estoit au Clergé seulement auquel il enioignoit de le faire, & non à tout le demeurant du peuple. *Quia* (porte le texte) *sicut discreti debet esse vita Clericorum à Laicorum conuersatione, ita Et in ieiunio fieri debet discretio.*

Epist. 56.

S. Hierosime, l'un des plus sçauants Docteurs de nostre Eglise, escriuant à Marcella, dit que nous le tenons par vne tradition des Apostres. Opinion que ie tiens pour tres-veritable, estant assistee de l'autorité de saint Clement, qui florit du temps de saint Pierre, & vingt & trois ans apres son martyre, fut fait quatriesme Pape de Rome, lequel en son cinquiesme Liure des Constitutiōs Apostoliques y mit l'institution du Quaresme.

Deut. 14.
3. Reg.
cap. 19.

Mais il prend bien son origine de plus long estoc. D'autant que Moïse premierement, puis Elie, & finalement nostre seigneur Iesus-Christ ieusnerent sans boire, ny manger quarante iours. Ieufnes de ces deux grāds & saints

Matth. 17.
Marc. 9.
Luc. 9.

personages, qui luy furent si agreables, que le iour de sa Transfiguration il ne voulut que ny Samuel, ny Daniel, ny tous les autres anciens

Prophetes

prophetes fussent de la partie avec luy, ainsi seulement Moïse & Elie, auxquels il apparut lors avec vne emerueillable splendeur. Et de ce saint mystere nous deuons esperer que quiconque avecques deuotion fera tous les ans le ieusne du Quaresme, il verra apres son decés Dieu en sa gloire aux Cieux.

Mais d'où vint que nostre primitiue Eglise feit le Quaresme auancoureur immediat de la feste de Pasques, veu que quand nostre Seigneur ieusna quarente iours dedans le desert, nous ne trouuons en tous les quatre Euangelistes que ce fust vn tems proche de Pasques? Leon Pape premier de ce nom (dit le grand) est d'aduis, & non sans grande aparance de raison, que tout ainsi que le iour de Pasques, est la plus grande & solemnelle feste de nostre Eglise, aussi deuoit il estre salué du grand & solemnel ieusne de Quaresme: toutes fois ie veux croire que cette tradition a esté tiree del' image qui nous fut proposee des cinq pains & deux poissons, & ne veux plus signaler tesmoignage de cecy que celuy que i'apren du 6. chap. de S. Iean.

Or le iour de Pasques (dit il) feste solemnelle des Iuifs estoit proche; Au moyen de quoy Iesus se voyant suiuy d'une troupe de gens, cinq mille en nombre, assiegez d'une grande faim, prit cinq pains d'orge, & deux poissons, commadant à ce peuple des'asseoir sur l'herbe, & apres auoir rendu graces Dieu, & beny le pain, le mit es mains de ses Apostres (dit S. Mathieu,) qui distribuerent cette pitance, dont

Aux sermons 9.
10. 11 du
Quaresme.

Mat. 14.

en fin tout le peuple rassasié, ils recueillirent douze corbeilles pleines de ce qui restoit. Quelques iours apres ce miraculeux repas, nostre Seigneur fit vn ample discours à ce peuple, qu'il estoit le vray pain de vie, avec lequel la manne des enfans d'Israël n'entroit en aucune comparaison.

Ce commun peuple fut repeu par nostre Seigneur Iesus-Christ, de pain & poisson, non de viandes : mais quand? peu auparauint le iour de Pasques. Et pourquoy c'est auparauint? pour nous enseigner par sa bouche que c'estoit pour manger du vray pain, qui nous achemineroit à la vie eternelle. Discours qu'il voulut faire de propos deliberé soudain apres ce banquet de pain & poisson. Ne voyez vous en toute cette procedure estre representee l'image de tout ce qui a depuis esté obserué en nostre Eglise? Vray que nous y auons adiousté quarante iours d'abstinence de chair, pour en nostre humanité suiure au plus pres qu'il nous estoit possible l'exemple de nostre Seigneur, qui en sa diuinité auoit passé vne quarentaine sans boire ny manger. Et tout cecy aboutissant à la communion & manducation du vray pain, que sommes obligez de prendre le iour & feste de Pasques sur peine d'excommunication, par les mains de nos Pasteurs & Curez : tout ainsi que les cinq mille hommes receurēt les cinq pains, par celles des douze Apostres.

Pain, vous dy-ie, que nous deuons croire estre le vray corps de nostre Sauueur Iesus-Christ en telle proportion & grandeur comme

il estoit auant sa mort & Passion. Leçon que nous aprenons du mesme Chapitre 6. dont la teneur est telle.

Qui mange ma chair & boit mon sang (disoit Iesus) a la vie eternelle. Car ma chair est vraiment viande, & mon sang est vraiment breuuage. Qui mange ma chair, & boit mon sang, demeure en moy, & moy en luy. Comme le pere viuant m'a enuoyé, & ie tiens la vie de luy. Celuy qui me mangera, viura aussi à cause de moy. C'est icy le pain qui est descendu du Ciel, non comme vos peres, qui mangerent la Manne, & moururent. Celuy qui mangera ce pain viura eternellement. Il profera ces paroles en la Synagogue, enseignant à Caparnaon. Qui occasionna plusieurs de ses Disciples de dire. Ceste parole est rude, & qui est celuy qui la puisse oïr? Mais Iesus sçachant qu'ils en murmuraient, leur dit. Vous scandalizez vous de cecy? Que sera-ce doncques quand verrez le fils de l'homme monter au Ciel dont il est descendu? C'est l'esprit qui viuifie, la chair ne profite de rien. Les paroles que ie vous dy sont l'esprit & vie. Mais il y en a quelques uns d'entre vous qui ne croient point. Car Iesus sçauoit dès le commencement, qui ne croiroit point, & qui seroit celuy qui le trahiroit. Pris adionsta: C'est pourquoy ie vous ay dict, que nul ne peut venir à moy, s'il ne luy est octroyé par mon Pere. Des lors plusieurs de ses Disciples s'en allerent arriere, & ne le suiuoient plus. Au moyen dequoy Iesus s'adressant à ses douze Apostres, leur dit: Et vous, me voulez vous abandonner comme eux? A cecy Simon Pierre, se faisant fort pour ses compagnons, respondit. Tu as les paroles de vie eternelle;

Et cognoissons , & croyons que tu es le Christ fils de Dieu. A quoy Iesus reparoit ; N'ay-ie pas fait election de vous autres douze, dont toutesfois l'un de la cōpagnie est vn Diable ? Or disoit il celade Indas, qu'il sçauoit le deuoir trahir, & liurer és mains des Iuifs.

Atant saint Iean. Vous voyez dès lors vn schisme qui fut entre les douze Apostres & les autres dilciples, en presence de Iesus-Christ. Il ne faut doncques trouuer estrange si nous sommes partializez en trois diuerses opinions. Nostre Eglise Catholique, Apostolique, Romaine croit en ce saint Sacrement del'Autel la transubstantiation: le Lutherien, la consubstantiatiō (autrement impannation) soustenant que nostre Seigneur y estoit, mais non avec telle proportion & grandeur. Les autres ont franchi le pas , disants qu'il n'y auoit que la figure, & que ce seroit chose incompatible , qu'en mesme temps il fust au Ciel & en la Terre en chair & en os. Ce qui dementiroit l'un des articles de nostre foy , *Ascendit in cœlos , sedet ad dexteram Dei patris , inde venturus indicare viuos & mortuos, & seculum per ignem.* Il me souuient que ce fut vn plat dont Theodore de Beze nous seruit l'an 1561. au College de Poissi , en la presence du Roy Charles IX.

De ma part ie veux croire tout ce que nostre Eglise Catholique , Apostolique , Romaine croit, comme prenant sa source & origine de S. Pierre, auquel ie voy le premier lieu auoir esté attribué par son Maistre , entre ses freres. Et neantmoins il me semble qu'en tout le discours de Beze, il parloit en homme seulement ,

qui reduisoit en la possibilité de ses sens , la toute puissance de Dieu. S'il estoit ainsi , adieu nostre Religion Chrestienne , dont les principaux articles consistent en la creance des choses que selon le commun cours de nostre nature sont incroyables. Et pourquoy doncques ceste creance? Parce que rien n'est impossible à Dieu. C'est ce que nous aprîmes premierement de l'Ange Gabriel parlant a la Vierge Marie, quand il luy annonça qu'elle deuendroit grosse sans le fait d'homme, & accoucheroit d'un enfant qui seroit le Sauueur de tout l'Vniuers. Le semblable disoit S. Iean Baptiste, parlant aux Iuifs, qui se glorifioient estre issus d'Abraham , que Dieu pouuoit faire naistre des pierres, d'autres enfans de ce grand Patriarche, qui ne seroient pas moins vrais & legitimes que les anciens. Proposition qui en sens commun n'estoit aucunement soustenable, & toutesfois tres-veritable. Mais plus grand & prompt tesmoignage ne pouuons nous auoir que de nostre Seigneur Iesus-Christ, quand en deux diuers passages nous sommes par luy asseurez , de ceste infinie & paradoxe puissance de Dieu. C'est pourquoy nous pouuons dire & deuons croire, que si nostre Seigneur Iesus-Christ voulut que le pain & le vin feussent transubstantiez en sa chair & sang, il le pouuoit faire.

Math. 3.

Matth. 19.

Marc. 10.

Ie vous ay cy dessus recité quel fut son sermō au Caparnaō qui n'estoit qu'un auant-propos du grand Arrest qu'il prononça en robe rouge, au milieu de son Senat ; c'est a dire de ses Apostres, lors qu'il estoit sur le point de seeller

Matth. 26

Marc. 14.

Luc. 22.

Paul. 1. ad

Corint.

cap. 11.

nostre salut de son sang, & que pendant le souper il prit le pain, le benit, l'entama, & en fit part à ses Apostres, leur disant, *Accipite & comedite, Hoc est corpus meum* : & prenant le Calice rendit graces à Dieu, & leur dit, *Bibite ex hoc omnes. Hic est enim sanguis meus novi Testamenti qui pro multis effundetur in remissionem peccatorum*. Il dit seulement pour plusieurs non pour tous, ne voulant comprendre sous le benefice de cette abolition generale ceux qui opiniaitrez en la perte & condamnation de leurs ames, ne se voudroient enrouler sous son estandart; ou bien qui estâts enroulez le prendroient indignement; y eut il iamais declaration plus claire & precise d'une volonté que cette cy? Il ne dit pas, comme fait le Luterien, que dedans ce pain est son corps; & dedâs ce vin son sang. Ou comme l'autre qui dit que ce pain & vin sont les signes & figures de sa chair & de son sang. Mais bié *Cecy est mon corps: Cecy est mon sang*. Quel commentaire voulons ou pouons nous apporter pour limiter par nos ergoteries la volonté & puissance de ce grand Seigneur? Conioignez le discours de S. Iean avec cest Arrest, il ny a nulle obscurité. Nous deuons doncques tenir pour tout arresté qu'être tous les miracles qu'il fit, le premier fut dâs la ville de Cana en Galilee, lors qu'il transforma l'eau en vin: le dernier dedans Hierusalem auant que d'estre exposé en l'arbre de la Croix, quand il transubstantia le pain & le vin en sa chair & son sang. Le premier tresgrand vrayement, toutesfois image seulement du dernier.

nostre Seigneur Iesus-Christ voulut que par son premier miracle de la transformation deauë en vin, ses Disciples creussent en luy: *Hoc fecit initium Iesus in Cana Galilee, & manifestauit gloriam suam, & crediderunt in eum discipuli eius.* Toutesfois (ô malheur!) denians le dernier, l'esprit de diuision se logea entre eux, qui s'est depuis continué en nostre Christianisme, ainsi que ie vous ay dit cy dessus.

Et neantmoins ie veux au moins mal que Ioan. 6. ie pourray, donner toutes les façons à ce grand & saint mystere, & seulement estaler ce que dit S. Iean. Ceux qui sont pour le party du signe, soustiennent que par vne sophistiquerie affectee noustronquons le passage & ne conioignons la fin avec le commencement. Dautant qu'apres que nostre Seigneur eut presché que sa chair estoit la vraye viande, & son sang le vray breuuage, & que celuy qui en mangeoit & beuuoit, auroit la vie eternelle: finalement expliquant cette proposition, il conclud que c'estoit l'esprit qui viuifioit, non la chair, & que les paroles par luy proferees estoient l'esprit & la vie.

Grande obiection certes de premiere apparence. Mais ie vous prie, que dit il lors que nous qui croyons la transubstantiation, ne chantions dedans nos Eglises & singulièrement aux Processions publiques le iour du saint Sacrement de l'Autel? Dedans l'Hymne,
Pange lingua gloriosi.

Verbum, caro, panem verum

Verbo carnem efficit.

Fitque sanguis Christi merum,

Etsi sensus deficit.

Ad firmandum cor sincerum

Sola fides sufficit

Et en la Prose, commençant par ces mots :
Lauda Sion Salvatorem, faiète en l'honneur du
mesme sainct Sacrement.

Dogma datur Christianis,

Quod in carnem transit Panis,

Et vinum in sanguinem.

Quod non capis, quod non vides,

Animosa firmat fides

Præter verum ordinem.

N'est ce pas cela mesme que nostre Seigneur dit sous autres paroles sur la fin de son sermon, qui est que la seule foy nous fait spirituellement croire la transubstantiation? Car en la croyant nul de nous ne cognoist par les sens, qu'il mange le corps de nostre Seigneur Iesus-Christ lors qu'il le recoit, s'il n'entendoit parler que de la figure & signe: il ny auoit nulle obscurité, & ne falloit pour confirmer son dire, qu'il demandast aux diciples mescreants quel iugement doncques ils feroient, quand ils le verroient monter au Ciel en corps: voulant dire qu'il estoit aussi malaisé de croire cet article comme celuy qu'il proposoit lors, & neantmoins qu'il n'en falloit faire aucune doute. Adioustez que entendant parler du signe, il ny auoit aucun subiet de scâdale aux autres disciples & moins de quitter leur maistre, ny à nostre Seigneur

Iesus-Christ de demander a ses Apostres de quelle foy ils estoient sur cette nouuelleque-rele: les Apostres confesserent franchement par l'organe de S. Pierre, qu'il estoit tel qu'il s'estoit pleuuy; creance depuis confirmee en termes formels lors que le Seigneur fit la Cene le iour deuant sa passion. Sainct Pierre est la pierre fondamentale sur laquelle fut nostre Eglise bastie, c'est pourquoy en nostre Religion Catholique, Apostolique, Romaine, nous croyons la transubstantiation au S. Sacrement del'Autel. Et a la mienne volonte que nous fussions tous vn en cette foy, sans auoir recours a l'imbecillite de nos sens. A Dieu.

*A Monsieur Gamache, Docteur en Theologie,
Professeur du Roy, es saintes lettres en l'V-
niuersité de Paris.*

DE Ntre tous les Euangiles dont nous pouuons recueillir plus d'edification, il me sēble que c'est celle des deux peellerins d'Emmaüs (ainsi les appellons nous) le iour de la Resurrection de nostre Sauueur & Redempteur Iesus-Christ, couchee tout au long par S. Luc, & touchee en quatre lignes par S. Marc. & neantmoins ie ne la voy pour auoir esté grandement homiliee par nos premiers Docteurs del'Eglise. Par saint Hierome, S. Iean Chrysostome, S. Ambroise, S. Gregoire. Ils l'ont, si ie ne mabuze, passé sous silence. Bien en trouué ie vne dedans S. Augustin, & vn Sermon dedas S. Bernard, mais l'un & l'autre fort sobrement.

Luc 24.

Marc. 16.

& neantmoins de cette Euangile nous recueillons trois choses pleines de grande recommandation Chrestienne. La premiere est le chemin de ces deux Disciples pendant lequel ils s'entretenoient de ce qui s'estoit passé dans Hierusalem en la personne de nostre Seigneur Iesus-Christ, & comme sur ces deuis il se trouua au milieu d'eux. La seconde, comme n'estant par eux cogneu, il leur verifia par passages expres du vieux Testament, qu'il falloit que tout ce qui s'estoit passé dedans Hierusalem aduint; comme choses preueuës & predites par les Prophetes. Par la troisieme nous aprenons d'où vient que nous faisons la Communion le iour de Pasque, & non du Ieudy absolu, ainsi qu'elle auoit esté instituee par nostre Seigneur.

Entant que touche le premier point, vous voyez que ces deux Disciples deuisoient, non de forniettes, non de baliuernes, ains de tout ce qui s'estoit passé dans Hierusalem pendant trois iours. Comme nostre Seigneur y auoit esté inhumainement Crucifié par les Juifs, & apres estoit resuscité le iour mesmes de leur pour-parler. Et pendant cet entre-deuis nostre Seigneur Iesus-Christ, les vint acoster, feignant ne sçauoir quels estoient les propos dont ils se gouernoient. Qui nous est vne belle leçon, pour nous enseigner que toutes & quantefois que nos deuis seront à la louange & honneur de Dieu, il sera au milieu de nous. Il sçait que del'abondance du cœur, la bouche parle. Et comme disoit vn grand Philosophe Payen

(celuy dont ie parle estoit Socrates) auquel on presentoit vn enfant, pour en donner son iugement: mon petit mignon (luy dit-il) Parle afin que ie te voye: voulant dire que la parole est l'image par laquelle nous pouuons recognoistre quel est l'interieur de nos cœurs. Soyez adonné à l'amour vain & passager, vos propos ne sont que de l'amour: Ayez le cœur à l'ambition ou auarice, vous ne parlerez que de la grandeur, ou argent. Et ne pensez pas que Dieu soit lors au milieu de nous: C'est le Diable adoperateur de toutes ces meschantes & malheureuses pensees. Parlez de Dieu sans hypocrisie avec vos freres & amis, il sera au milieu de vous, & ferez vrayement vne Eglise. Car nous appellons Eglise vne congregation des fideles, qui loüent & honorent Dieu ensemblement. Non que nous y deuions prescher ou administrer les Saincts Sacremens de l'Eglise de nos autoritez priuees. Cela seroit dogmatizer: comme estants choses reseruees aux Superieurs de nostre Eglise es Temples & lieux par eux pour cet effet consacrez. Bien pouuons nous dedans nos maisons faire de petites Eglises: Que dy-ie petites? mais grandes, par nos prieres & oraisons, par vne commemoration faite en faueur de Dieu, & de ses Saincts. Quoy faisants, nous deuons tous nous asseurer qu'il se trouuera au milieu de nous & des nostres, & qu'il ne sera en la puissance du Diable de rien attenter contre nous. C'est ce que nous aprenons de sa propre bouche; que toutes & quantes fois que deux ou trois sont assemblez en son nom, il est

Matth.
cap. 18.

au milieu d'eux: C'est vn passe-partout, vne sauuegarde que Dieu nous baille dedans nos familles, contre tous les aguets & embusches du Diable.

Voyla le premier point de ce mien discours, ie vien maintenant au second. Iesus-Christ ayant esté quelque peu de temps avec ces deux Pellerins, sans estre cognu, il ne faut pas estimer que cela eust esté par luy faict, sans vn grand & sage dessein. En toutes ses actions s'estant faict sur la Terre nostre hôte, vous y voyez & de la diuinité, & de l'humanité tout ensemble. Humanité, di-je, pleine de sagesse, Diuinité pleine de miracles. En ceste entreuë qu'il eut avec ses deux Disciples, il y mesla de l'vn & de l'autre. Sagesse en ce que ne se faisant du premier coup cognoistre, il se donna le loisir de déchiffrer tout au long les mysteres de sa Passion & Resurrection, & à eux la patience de l'ouïr. Miracle quand apres auoir parfourny ceste carrière, en leur administrant son corps qui estoit le pain, il se fit à eux cognoistre, *In fractione panis*, & qu'à l'instant mesmes il se rendit inuisible. Ne pensez point ie vous prie, quel'on ne puisse icy enfilier tout au long & par le menu, les figures & les Propheties de sa Passion, & Resurrection. Les passages dont elles furent prises, sont entre nos mains. Mais puisque ce recit fut vn chef-d'œuvre de nostre Seigneur, de cuider prédre ceste mesme route, ce seroit vouloir, comme les outreuidéz Geans, escheler les Cieux. Ce point appartenoit à celuy seul, sur lequel, & pour lequel ces figures & Propheties auoient

esté faictes. Ioint que l'occasion pour laquelle il voulut entrer en ce party fut, parce qu'il auoit affaire à deux hommes, qui branloient aucunement au faict de la Resurrection. Côme de fait soudain apres qu'il se, fust disparu d'eux, il se trouua au milieu des vnze Apostres dedàs hierusalem, ausquels ayant reproché leur peu de foy & creance, il reprit les mesmes brisees, pour les en rendre capables, tout ainsi que les deux Disciples. Et non content de cela, afin qu'ils ne le iugeassent vn fantosme, il se fit par eux toucher, mains, & pieds, & generallyment, tout son corps. Ce que toutesfois il n'auoit voulu appa-
 rauât permettre à Marie Magdelaine: Et pour-
 quoy doncques? Parce qu'en elle se trouuoit vne
 abondance de foy & creance de ce qu'elle
 voyoit: Qui n'auoit besoin de plus ample de-
 monstration. Aux autres il y en auoit manque
 & defaut, que leur Seigneur & Maistre voulut
 redresser par l'attouchemēt de sa personne, voi-
 re voulut repaistre avec eux. Je vous remarque
 cecy par expres, pour vous dire que ie pense-
 rois abuser du tēps de vostre loisir, & de vostre
 patience, recueillant icy par parcelles toutes ces
 predictions & figures, qui nous sont produites
 dedans le vieux Testament. Je ne pense point
 qu'il y ait aucun fidelle Chrestien qui reuoque
 en doute ces deux grands mysteres. Il y a long
 temps qn'ils sont engrauez dedans nos cœurs, &
 partant n'ont besoin d'aucune confirma-
 tion.

Ioan. 20.

Quelques vns, ainçois plusieurs estiment (ie
 diray cecy en passant) que des deux Disciples

que Iesus-Christ aboucha, l'un se nommoit Cleopas, & que l'autre estoit saint Luc, qui nous auoit tout au long estalé cette Euangile sans le nommer, comme celuy qui sçauoit comme le tout s'estoit passé. Je vous supplie me vouloir excuser, si ie ne condescens à ceste commune opinion. Comme aussi n'est-ce article de foy, auquel nous soyons nécessairement abstraîns de nous attacher. Celuy qui estoit avec Cleopas s'appelloit Simon, non Luc. Ce que ie recueille d'un argument qui me semble indubitable. Je transcriray icy mot pour mot le texte de nostre Euangile. Apres que Iesus-Christ se fust disparu de la veüe de deux Disciples, voicy que dict S. Luc. *Et surgentes eadem hora regressi sunt Hierosolyma, & inuenerunt congregatos undecim, & eos qui cum illis erant: dicentes; Surrexit dominus verè & apparuit Simoni.* Quelques uns en ce mot de Simon estiment que Cleopas entendoit parler de S. Pierre, qui autrement s'appelloit Simon. Qui est vne opiniõ à mon iugemēt erronee. Parce que nostre Seigneur ne luy estoit encores apparu; Recours aux quatre Euāgelistes; d'ailleurs il estoit des vnze Apostres, ausquels ceste bonne nouuelle fut apportee par les deux Disciples, & signamment des discours passez par le chemin, & miracle aduenü dedans la maison. C'estoit dõc Cleopas l'un des deux Disciples, qui parloit pour luy & son cõpagnon, nommé Simon, auquel il fait cet honneur de dire que nostre Seigneur luy estoit apparu. Et à tant ie tiens pour tres-certain que celuy qui se condoit Cleopas, se

nommoit Simon: Discours plus curieux , que necessaire, non toutesfois a negligier.

Cecy soit par moy deduit en passant. Reprenons maintenant la suite de nostre Euan-gile. Iesus-Christ ayant amplement monstré que ce qui s'estoit passé dans Hierusalem, estoit aduenü par vne necessité preordonnee de Dieu, estant arriué en la Bourgade avec les deux Disciples, ils le prierent de vouloir souper, & passer le soir avec eux : Seigneur (luy dirent ils) vueille icy demourer avec nous ; Parce que le iour s'abaisse. Il me plaist d'approprier au cours general de nostre vie, ce qu'ils volurent dire du iour. Commençons nous de venir sur le declin de nostre aage , & d'approcher de nostre nuit, nous commençons aussi d'auoir plus de soin de Dieu qu'auparauant, par vne crainte & apprehension de l'autre monde qui tombe naturellement en nos Ames. Chose certes que ie ne puis ne louer. Car il vaut mieux tard que iamais. Mais il nous seroit bien plus seant de loger tousiours chez nous, de quelque aage que soyés, & tenir dans nos cœurs empraint ce grand cōmandement du Seigneur. Veillez, & priez, car vous ne sçauiez le iour & heure qu'il plaira à Dieu de vous appeller. Rien n'est plus certain que la mort ny plus incertain que son heure. Partant nous deuons estre perpetuellement aux escoutes, sans nous endormir, non plus que le soldat qui est mis à la sentinelle, afin de n'estre à l'impourueu surpris par nostre ennemy.

Sur la lemonce queluy firent les deux disciples, il demeura & se mit à table avec eux, prit

le pain, & apres l'auoir beny, & entamé, il le leur presenta; & adonques leurs yeux s'ou-
 urirent *in fractione panis*, mais il disparut aus-
 si tost de leur presence. Je vous ay dit sur le
 commencement de cette lettre que i'estime cet
 euangile l'un des plus signalez que nous ayons,
 & pense n'en deuoir estre de vous desauoüé.
 Il est certain que nostre Seigneur Iesus-Christ
 ordonna en vn Ieudy (dont le lédemain il souff-
 rit mort & passion) la manducation de son
 corps & de son sang, toutesfois de toute an-
 cienneté nostre Eglise a voué l'usage de ce
 saint Sacrement de Communion au Diman-
 che, ensuiuant iour de sa Resurrection; Il sem-
 bleroit de prime face que c'estoit en cecy en-
 fraindre l'ordre de son establissement. Il est
 malaisé (disoit vn ancien Iuriconsulte) de
 rendre la raison pourquoy vnes & autres loix
 furent anciennemēt introduites. Le semblable
 pouuons nous dire des anciens reglements de
 nostre Eglise, & avec toute humilité, les testes
 baissées, sur telles questions & demandes nous
 deuons respondre. Ainsi le voulut l'Eglise, &
 comme elle voulut, ainsi nous le faut il embras-
 ser, toutesfois au cas qui s'offre ie vous diray
 librement ce que i'en pense, vous supliant le
 receuoir avec telle deuotion, comme ie le vous
 presente.

Quand Iesus estant à table avec les deux Dis-
 ciples leur departit le pain par luy beny, qui
 estoit son corps, & que par cette distribution
 il fut par eux recognu pour leur vray Dieu, luy
 qui auoit esté l'Ordinateur de ce grand & saint
 Sacre-

Sacrement del'Autel le Ieudy, en voulut estre l'administrateur soudain après, & le iour mesme qu'il resuscita. De moy ie veux croire que ce fut la cause pour laquelle nostre Eglise voulut depuis que les fideles Chrestiens communiasent, sinon à toutes occurrences des festes, pour le moins le iour de Pasques. Cettuy fut le premier mystere & ministere de la cène, qui fut depuis cōtinué entre les Chrestiens apres que nostre Seigneur fut monté aux Cieux. Car vous voyez que comme il fut reconnu par Cleopas & Simon *in fractione panis*, cela mesmes fut obserué en nostre Eglise Chrestienne. Ainsi le voyez vous au deuxiesme chap. des Actes de Apostres, *Erant autem perseverantes in doctrina Apostolorum, & fractione panis & orationibus*, voulant dire que la communion fut plus frequente & ordinaire apres l'Ascension de nostre Seigneur entre les Apostres & les Chrestiens. Plin second Gouverneur de la Natolie se plaignoit par lettres à l'Empereur Traian, que dedans sa Prouince il y auoit vn grand Seminaire de Chrestiens espendu, que tous les matins s'assembloient, & apres auoir fait prieres & oraisons à leur Christ, luy promettoient de ne commettre larcins, adulteres, pariures & autres vices, & en apres communioient ensemblement & mangeoient. Et par cela il est aisé de recueillir qu'ils exerceoient & mettoient en œuvre ensemblement la doctrine qui leur auoit esté enseignée par les Apostres : Que saint Ciprian voulut depuis adapter a cet article

562 LIVRE XX. DES LETTRES
de la Patenostre : *Donne nous nostre pain quod-
nidian.* Le raportant au vray pain dont il ré-
paist nos ames, & non pas nos corps. Je vous
ay enfilé cecy par exprés, pour vous monstrier
quel'escurituré parlant de *fractione panis*, enten-
doit parler du S. sacrement de l'autel, & que
le premier modèle de cecy s'estant trouué en
nostre Seigneur Iesus-Christ le iour de Pas-
ques, aussi fut ce la cause pour laquelle nous
l'auons aussi obserué à mesme iour tous les ans
dedans son Eglise. A Dieu.





L E
VINGT-VNIESME
LIVRE DES LETTRES
D'ESTIENNE PASQUIER.

*A Monsieur Louys de Sainte-Marthe, Lieutenant
 general du Roy, en la Mareschaussée de
 France, au Palais de Paris.*

IE vousay trop d'obligation, & *Discours de*
 monstrez combiè vous m'aimez *l'Auteur*
 desirant entendre de moy, com- *sur ce qu'il*
 me ie fus chargé de la cause de *le rendit*
 l'Vniuersité de Paris, encôtre les *fameux*
Aduocat.

Iesuites, l'un des premiers auancements de ma
 fortune au Palais, & dont est venu que de puis
 j'ay fait vn liure contre eux: puisque le souhai-
 tez avec si grandes importunitez, ie vous diray
 franchement, que ce fut vn miracle, ie dy mi-
 racle tres-exprés de Dieu, que ie vous veux
 raconter *Ab Ou.* Et voicy comment.

Vn an auparauant que d'estre marié, retour-
 nant du mesnage de mô bien en la Brie, ie trou-
 uay dedans Melun, monsieur Brulard, lors ieune
 Aduocat, comme moy, qui depuis fut pre-

mier President au Parlement de Dijon, estat par luy exercé iusques a son decés l'espace de quarente ans ou enuiron. Apres auoir pris langues l'un de l'autre, ayant entendu de luy qu'il alloit visiter maistre Ange Congnet anciens Substitut de monsieur Brulard Procureur General son pere, en vn sien lieu de plaissance, nommé Croix-Fontaine assis sur la riuiera da Seine, entre Melun & Corbeil, ie voulu estre de la partie pour prendre cognoissance auecques ce grand preud'homme. Là apres les premiers accueils faits auecques cet honneste homme, ie trouuay Pasquier Bronéz l'un des neuf compaignons d'Ignace de Loyola premier auteur de la famille des Iesuites, laquelle commençoit lors de prendre quelque pied dedans Paris; & commela curiosité me fait souuent bonne compagnie, soudain que ie l'eus halené, ie laisse les communs passetemps aux autres, & m'abouche auecques luy, desireux de scauoir le commencement & progrès de cette nouuelle compaignie non seulement ie l'accostay, ains pris la plume sous luy pour m'informer plus certainement de ce que ie desirois apprendre, & y employay enuiron quatre grandes fueilles: vray qu'il me dechifra par tant d'ambages, leur vœu simple, que ie recognoistray franchement que ie ne m'en rendy capable, ainsi que pourrés plus amplement entendre par mon plaidoyé & leurs constitutions qui ont depuis esté imprimees. Estant de retour à Paris, ie mis ces quatre fueilles entre mes broüillats, n'en fai-

fant recepte ny mise : content seulement de les auoir pardeuers moy. Car aussi n'estoi-ie lors mis a rang des Aduocats de nom, mesmes que ie ne pensois aucunement que ce nouuel Ordre deust auoir rien a quereler avec nostre Vniuersité de Paris.

Ie fus marié vn an après en l'an 1557. Prenez garde ie vous prie qu'ayant gaigné sur moy avec importunité, que ie vous face part de cette Histoire, ie ne vous sois maintenant ennuyeux la vous recitant. Sur la fin de cinquante huit, reuenant avec ma femme de nos vendanges de la Brie, nous allasmes visiter les sieur & damoiselle d'Antueil en leur maison, Parroisse de Presse, & apres y auoir quelque peu de iours seiourné, visitasmes le sieur d'Arminuilliers leur voisin, qui nous bienveigna de toutes sortes de courtoisies, & retint l'espace de cinq iours; pendant lesquels trouuants vn sien petit bois paué de Champignons, ce fut a qui mieux mieux en mangeroit, nul de nous ne s'y espargnants, leurs donnants toutes sorte de façons pour le contentement de nos appetits. De cette desbauche de gueule, le malheur tomba particulièrement sur moy. Car trois iours apres ayants pris congé de nostre hôte, ie fus sur les chemins assailly d'vne forte fieure, que ie supportay au moins mal qu'il me fut possible iusques en ma maison, où m'estant alicté, le Medecin m'ordonna vne rubarbe pour le lendemain matin que ie pris, & me senty lors si mal disposé, que ie dy au seigneur de Fonsomme l'vn de mes premiers & anciens

amis, qu'auant que la iournee se passast, il falloit necessairement que ie perdille ou la vie, ou la veuë. Cette medecine reposa dedans moy enuiron vn quart d'heure, ou enuiron, laquelle ie vomy & me sembloit lors voyât les personnes, qu'elles auoient les testes grosses, comme des bœufs. Aduient sur les six heures du soir que ce qui m'estoit resté de la medecine dedans le corps ayant fait son operation, ie demande d'aller à la selle: I'y suis mis, & de bon heur pour moy, ie vuiday vne infinité de châpignôs tels que ie les auois mangez: Et adonc me reuint l'esprit, & la veuë. Disant à ma femme, & aux miens, loué soit Dieu: Auparauant ie vous mescognoissois tous; maintenant que i'ay vuidé ce meschant poison, ie vous recognois. Et sur cette parole remis au lit, au lieu d'une fieure chaude qui m'auoit affligé, i'entre en vne continue qui me dura cinq sepmaines entieres puis en vne double quarte, & finalement en vne quintaine, qui estoit que de cinq iours l'un i'auois la fieure. Espece de fieure que monsieur Pietre mon medecin me dit auoir esté veuë par Hippocrat non par Galie. Les Medecins perdants leur latin apres moy, conseillerent de perdre l'air des champs, qui me vaudroit plus que toutes leurs medecines. Ie suy leur aduis, & huit iours auant la feste de Pasques, quittant la ville de Paris ie me vins parquer avec femme, & ma famille en ma maison d'Argentueil, où ie passay cinq ou six mois, balançant entre le sain, & le malade. Et me frequentoient les plus riches & aisez, que ie

voyois, oresioüer à la boulle, ores aux quilles dedans mon iardin, ores au triquetrac dans ma sale; Et ainsi trompant le temps, ie recouray peu a peu ma santé, non pleine, ainstele quelle. Et sur le mois de Septembre, me delibérant de reprendre mes premiers arrhes du Palais, monsieur Pietre me le desconseilla tout a fait disant que cette voye me moyenneroit vne rencheute de nō moins d'angereux effect, que ma maladie precedente; & que pour bien faire ie me deuois derechef vouër aux champs. Nous trouuâmes ce Conseil bon, non seulement pour me r'affermir de ma santé, mais aussi pour voir Mademoiselle de Montdomaine à Amboise mere de ma fême, qui ne m'auoit iamais veu, & de là prendre la route de Cognac pour recognoistre nostre bien. Ce fut l'an 1560, lors de la faction d'Amboise premiere enfance de nos Troubles, pour la diuersité de Religions. Nous entraâmes dedans Amboise le lendemain que Castelnau, Mazere, Renne, & vn autre Gentilhomme dont iene me ramētoy du nom auoient esté decapitez au Carroy, auquel lieu leurs testes estoient encōres sur l'eschafaud, & apres y auoir seiourné vn mois ou enuiron, prîmes la route de Cognac ou ie repris mes forces tout a fait, augmentant nostre reuenu de Mainxe; finalement retournons a Paris, où voulant reprendre mes anciennés brizees du Palais, ie me trouuay si esloigné de mon intention que nul Procureur preluene me recognoissoit. Quoy que soit ce peu de racine que i'y auois auparauant pris, se trouua du

toutamorty', par ceste intermission de dix-huict mois. Je voyois cependant plusieurs Aduocats de ma volée aduançer, que ie passois au parauant d'un long vol; au moins ainsi le pensoy-ie. Je me promeine deux mois, ou enuiron dedás la sale du Palais sans rien faire. Et croyez que c'estoit avec vn creuecœur admirable. Tellement que de despit il me prit opinion de m'en bannir tout a fait. Tout ainsi qu'il en prend à ceux qui pour n'auoir peu espouser leurs maistresses, se rendent moines de despit. Conseil que ie n'ozois cōmuniquer à ma femme, qui me voyoit seicher sur pieds, & m'importunant souuent dont me prouenoit cesté melancolie, en fin ie m'ouury à elle, & luy dy quel estoit mon nouveau conseil. Et voicy certes en quoy ie trouuay qu'elle estoit tres-sage. Car combien que veufue elle m'eust espoulé sous l'opinion de me voir quelque iour tenir rang entre les Aduocats de marque, & par ceste nouuelle deliberation se trouuaist inopinément frustree de son esperance, toutesfois voyant que cela ne me prouenoit que d'une affliction d'esprit où grãd cœur, au lieu qu'une sotte Parisienne eust eu recours à ses yeux & larmes, elle au contraire avec vne constance admirable me dict, qu'elle trouuoit ma resolution tres-bonne. Qu'auions mullet & mallier en l'estable, & assez de moyens pour viure à nostre aise, qu'il nous falloit passer le tēps à visiter nos maisons, tantost en la Brie, tantost à Argentueil, tantost à Congnac. Sur ceste conclusion ie me sequestray du Palais en bonne deliberation d'en oublier du tout le chemin.

A quel propos tout cecy ? me direz vous. Je vous supplie m'accommoder d'une patience, iusques au dernier periode de ceste miene histoire, alleuré qu'en fin ne trouuerez auoir perdu le tēps à la lire. Vous me voyez donc icy maintenant en vne posture fort bizerre, ie veux dire vn Aduocat, nō Aduocat. Voyons quel fust lors cet entremets de ma vie. Dieu veut que ie prends accointance avec deux Docteurs en Theologie, nostre Maistre Beguin grand Maistre du College du Cardinal le Moine : & nostre Maistre le Vasseur Principal du College de Reims ; nous nous voyons diuerfement chacū de nous en nos chacunes, & d'ordinaire allions nous promener aux faux-bourgs en quelques iardins : Pendant lequel tēps nos propos estoient ores de la Sainte Escriture, ores de la philosophie, & ores de l'histoire, qui n'estoient pas petits esbats, que nous accōpagnions de fois à autres de ieux de boule, & de quilles, ainsi que l'opiniō nous en prenoit. Vous alleurant sur mon honneur, qu'en tous nos deuis il ne nous aduint iamais de parler des Iesuites : car lors c'estoit vne chassē morte, ou pour mieux dire Sainctz, que l'on ne festoit nullemēt. Je vesqui en ceste façō l'espace de trois mois entiers. Et neātmoins quelque cōtenāce exterieure que ie fisse de me dōner du bō tēps avec ces deux grāds preud'hommes, toutesfoisie me rongeois interieuremēt l'esprit, voyāt tous mes premiers projets s'estre tournez à neant. De maniere que au bout de ce temps, mon opinion n'estāt telle, que le vœu du moine, auquel il n'est permis de s'en repentir, reuenant à mon mieux penser,

ie repris au moins mal qu'il me fut possible mes anciens arrhements du Palais, où par la grace de Dieu, ie retrouuay ma fortune plus fauorable, qu'à la premiere, seconde, & troisieme demarche de mon retour. De vous discourir comment, i'abuserois de vostre loisir: & neantmoins peut estre y auroit il assez de subiet pour contenter vn elprit oiseux. Suffise vous que ie fus assez heureusement employé au barreau es années soixante vn, soixante deux, & soixante trois: Auparauant lequel temps i'auois exposé en lumiere mon Monophile, le premier Liure de mes Recherches de la France, & mon pourparler du Prince: Liures fauorablement receus, & embrassez par toute la France. Comme pareillement ie iouay quelquefois mon personnage au barreau, acquerant reputatiõ entre ceux de nostre ordre: Mais non telle que ie me pensasse digne de paruenir à vne telle cause que celle dont ie parleray presentemét. Les Iesuistes (que nous appellions lors Iesuistes) qui auoient pied à pied gaigné terre dedás Paris, & specialement apres le grand & riche legs a eux fait par l'Euesque de Clairmont, bastard du Legat du

Prat: Parce que ce grand legs leur ayant esté fait, ils acheterent l'Hostel de Langres, ruë S. Iacques, où instituerent leurs leçons, & exercice de leur Religion, selon ce qui leur auoit esté institué par Ignace. Puis se presenterent en l'an 1564. à l'Vniuersité de Paris, affin qu'il lui pleust de les immatriculer en son corps. Chose dont ils furent esconduits en pleine Congregation.

*Clairmont
legué aux
Iesuistes.*

Qu'il les occasionna de se pourvoir par deuers la
 Cour de Parlement aux mesmes fins. Laquelle
 ordonna que l'Vniuersité seroit appellee pour
 y respondre. Congregation generale est faicte
 au Conuent des Mathurins, où il fut conclud
 d'empescher absolument l'enterinement de ce-
 ste Requeste. Mais parce qu'en ceste affaire il
 falloit auoir quelque bon Aduocat, ils se trou-
 uerent en quelque perplexité. Lors il y en auoit
 quatre ordinaires de l'Vniuersité, Messieurs de
 Montelon (depuis Garde des Seaux) Chippoit,
 Chonart, & Ramat, tous personages de poix:
 A l'un desquels selon la commune police, il fal-
 loit bailler la main pour plaider: Toutesfois
 Messieurs Beguin & le Vasseurs, par vne inspi-
 ration telle qu'il pleut à Dieu, couchent de
 moy en ceste compagnie, insistent à ce que ce-
 ste cause me fust baillee, se rendent garends de
 ma suffisance, & s'opiniaient de telle façon,
 qu'il fut en fin arresté que ie serois prié de me
 charger de la cause. Et ie vous iure le Dieu vi-
 uant, que pendant nostre entreueüe, iamais il ne
 nous estoit aduenü de parler des Iesuites, com-
 me estants adonques pieces de nom prix: Et au-
 surplus qu'il y auoit pres de trois ans que ie ne
 gouuernois plus ces deux sages Theologiens.
 Par vostre foy y eust il iamais miracle plus ex-
 pres de Dieu, que cestuy? l'vsage commun vou-
 loit que ceste cause fust baillee à l'un des quatre
 Aduocats de l'Vniuersité, ou en leur defaut à
 quelque ancien Aduocat des plus fameux: Je
 n'auois eu cognoissance de ces deux Theolo-
 giens que par le moyen de ma desbauche du

Palais: i'estois lors encore ieune Aduocat, nostre entreueüe auoit esté oubliée depuis que ie fus r'entré en lice, toutesfois ils se ressouindrét de moy lors que ie ne pensois plus à eux, & en vn acte pour lequellie ne les auois prié ny pensé de prier, mesmes que ie n'eusse ozé esperer. Ceste cause est la premiere planche de mon auancement au Palais: & qui est chose plus esmerueillable, ma desbauche du Palais fut le premier motif pour me la faire bailler: Cela me regarde, qui est peu. Ce que ie vous diray maintenant concerne le general de l'Estat. D'autant que quelque capacité qu'il y eust en tout le demeurant de nostre College, il n'y en auoit vn tout seul, qui eust peu aprofondir ceste cause comme ie fis. Chacun pouuoit diuersement discourir le lieu commun tiré des Concils generaux de Latran, souz le Pape Innocent III. & de Vienne sous Clement V. defendants d'introduire de là en auant en nostre Eglise Catholique Apostolique Romaine, nouveaux ordres de Religion, ains de ranger sous les anciens la deuotion nouuelle dont on se troueroit touché: Mais non de particularizer ce qui estoit du faiët particulier des Iesuïtes qui m'auoit esté enseigné par Pasquier Bronés cōpagnon d'Ignace huit ans auparauant. Comme aussi est-ce la verité que quand la cause fut plaidee, ny Maffee, ny Ribadeneire n'auoient escrit la vie de Loyola, ny leurs constitutions n'estoient cogneuës en ceste France. Particularité certes au cas qui s'offre admirable.

Mais par maniere d'entremets ie vous

reciteray ce faict en passant. Quelques iours apres que le sac me fust aporté, il aduint à Ramat qui estoit, d'un esprit visqueux, de me dire qu'il me feroit lacher la prise, & qu'il donneroit ordre que par Arrest de la Cour, ceste cause luy seroit baillee, comme à l'un des Aduocats ordinaires de nostre Vniuersité. Ie le prie du commencement & reprie de ne vouloir entrer en ceste dispute. Mais voyant que plus ie le priois, moins il en faisoit de compte, adoncques la colere me monte au visage, & luy dy que ie le priois affectionnément de ne manquer à sa promesse. Parce qu'en ce faisant il redoubleroit mon honneur, & me promettois qu'il me feroit vn autre Cecilius contre Ciceron au faict de l'accusation de Verréz. Dés lors il perdit la parole & deuint muet.

Il y a vn autre point qui ne merite pas moins d'estre sçeu. Communiquant de ceste cause trois ou quatre iours auant qu'elle fust plaidee, avecques Messieurs de la Porte, Canaye, Mangot, Sainctmeloüard, arc-boutants des consultations, Payants trouuee tres-bonne au sortir de la consultation, il aduint à l'un d'eux de dire si bas, que ie l'entendy, que ceste cause estoit d'une longue haleine, & que veüe la chaleur qui estoit en mō actiō, il seroit malaisé que i'en vinsse à bout. Parole que ie remarquay, bien deliberé de ne tomber en ceste accessoire, lors que ie plaiderois, toutesfois poussé de mon naturel apres auoir plaidé enuirō vne heure ie m'estois presque

mis a l'essor, quand apres auoir discouru toute l'institutiō des Iesuites. l'ay (dy-ie) apriſ tout ce que ie vous ay discouru de Pasquier Bronhet, qui des compagnons d'Ignace a le premier planté cette maleureuse lecte dedans Paris. Et à la mienne volonté que tout ainsi qu'un hōme du nō de Pasquier en fut le premier fōdateur, aussi que la posterite entende qu'un Aduocat, portāt le surnom de Pasquier en fut le premier extirpateur. Cette rencontre pleut tant aux Auditeurs quelle excita vn sourd bruit parmi toute la compagnie, qui dura assez lōgument, pendant lequel tēps ie me teu & donnay le loisir de reprendre mon haleine, & le premier ton de mon plaidoyer. Et me souuient que maistre Claudé Mangot qui estoit lors dedans la lanterne dit à ceux qui estoient pres de luy; voila le trait d'un grand Aduocat par le moyen duquel il retournera sur ses premieres brisces fort à son aise.

Je ne vous ramenteuray point le demeurant de ce qui se passa lors. D'autant que cētte cause a depuis esté solemnizee par les plumes de plusieurs, mesme de monsieur le President de Thou, lequel dedans le . . . de son Histoire a tout au long raporté au petit pied tous les points de mon plaidoyé. Et les Anglois l'ont des pieca traduit en leur langage, par honneur, dont i'en ay vn pardeuers mōy, & a vray dire cētte cause m'acquit beaucoup de reputation. De maniere que de là en auant on ne douta de m'employer es causes les plus celebres, tant & si longuement que ie demou-

ray au barreau, ie veux dire auparauant que le Roy Henry troisieme m'eust honoré de son Estat d'Aduocat en la chambre des Comptes de Paris.

Maistre Pierre Verforis grand Aduocat plaidoit contre moy pour les Iesuites, aidé des memoires que lui administroit Caigord Iesuite, né natif du pais d'Auuergne, l'un des plus braues solciteurs que iamais le palais ait eu, & pour tell'ay-ie veu pleuoir par feu monsieur le Cardinal de Lorraine. Et se passerent les choses de façon, qu'apres auoir ouy monsieur du Mcsnil Aduocat du Roy, qui prit conclusions pour moy, la Cour par son Arrest appointa les parties au Conseil: & fismes nos plaidoyez d'une part & d'autre qu'o peut encores voir aujourd'huy. Je diray cecy par occasion, non par vanterie: l'Vniuersité m'enuoya pour mon salaire dans vne bource de veloux plusieurs escus que ie refuzay brauement, disant: Ia à Dieu ne plaise que ie face ceste faute. Je veux que l'Vniuersité sçache que ie suis son nourrisson, & comme tel m'estimeray treshonoré de luy faire tres-humble seruice, tout le temps de ma vie. Ceste responce rapportee par le Syndich fut faicte vne congregation, en laquelle parla voix & suffrage de tous me furent ordonnez deux cierges tous les ans pour le iour de la Purification nostre Dame, dont i'ay esté dressé iusques en l'an 1588. que ie quitay la ville de Paris à l'occasion des troubles suruenus sous le nom de la sainte vnion, pour suiure la fortune de mon Roy Henry III. & depuis celle du grand Henry IV. son

successeur. Vous asseurant qu'entre les penſiõs que j'auois lors, comme Aduocat d'vns & autres Seigneurs qui n'estoient petites, j'estima cette cy la plus grande & en faisois gloire a millieu de mes compagnons.

Voila quelle a esté ma premiere action cõtre les Iesuites, quelle sera cy apres la seconde, ie le vous manderay par mes premieres, estant meslhuy temps que ie repreigne maintenant haleine. A Dieu.

A Monsieur de Sainte-Marthe, Lieutenant General de la Marschaussée de France.

*Seconde
lettre de
l'Auteur
touchant
son second
plaidoyé
contre les
Iesuites.*

UN E vous ay cy-deuãt escrit comme j'auois esté miraculeusement conuié de plaider la cause del'Vniuersité, & Theologie de Paris, contre les Iesuites. Or pour vous monstrer que nulle passion ne m'y achemina, escriuant depuis au Seigneur de Fonslõme, l'un de mes premiers compagnons d'escole, comme le tout s'estoit passé au Parlement. En fin (luy dy-jé) fut la cause apointee au Conseil, & ordonné que les parties demeureroient en tel estat qu'elles estoient. Ce fut vn coup fourré. Car les Iesuites ne furent pas incorporez au corps de l'Vniuersité comme ils requeroient : Mais aussi estants en posselliõ de faire lectures publiques, ils'y furent continuez. Et vers la fin de ma lettre j'adiouste. Quant à moy ie n'estime point que les Huguenots aient de petits ennemis en ceux-cy. Comme ainsi soit qu'entre toutes les Religions, la Chrestienne se doieue gagner par prieres,

res, exemples, bonnes meurs, & saintes exhortations, & non par le trenchant de l'espee. Je disois lors cela d'eux, les estimant tous confits en deuotion, & abhorrer du tout les armes, pour l'accroissement de nostre foy; & qu'il ne sembloit au contraire que les Huguenots pour la manutention de la leur, suiuiroient autre piste.

En cette opinion vesquy-je longuement, ne m'informant point de leur taissible caballe. Mais les voyant auoir esté premiers auteurs, promoteurs, & fauteurs des Troubles, introduits premierement sous le nom de la ligue, puis continuez sous celuy de la sainte Vnion, qui produisirent vne infinité de meurtres au peuple, & desobeissances à nos Roys dedans cete France: Que depuis en l'an 1563. la Barre soldat, dit la Barriere, s'estoit acheminé à saint Denis, Gournay, Brie-conte-Robert, & Melun, pour occir le feu Roy, à l'exhortation de Varade Recteur des Iesuites de Paris, qui l'auoit confessé, luy auoit fait ouïr Messe, administré le saint Sacrement de l'Autel, baillé sa benediction, avec vne promesse tres-certaine de Paradis, s'il venoit à chef du meurtre par eux proieté, adôcie me la schay à toute bride cōtre ce nouueau peuple. Et de ce ie m'en croy, d'autant que le proces extraordinaire ayant esté fait & parfaict à ce mal-heureux, & l'execution d'iceluy, ie vey par le commandement du feu Roy toutes les pieces, sur lesquelles ie dressay vn manifeste dès la ville de Melun, qui y feut imprimé sans y mettre mon nom,

& eut cours par la France avec l'approbation de ceux qui le leurent, voire en ma presence, ne sçachants que i'en fusse l'auteur. Chacun trouuoit de tres-mauuaise digestion qu'on eust iuré & coniuéré la mort d'un Roy & Prince absolu, & que pour y paruenir on eust mal-heureusement meslé le Paradis & le meurtre ensemble.

Après auoir couru diuerses fortunes, vns & autres venants à se recognoistre, nous retournons dedans Paris, où ce grand Roy fut accueilly de son peuple avec toute deuotion. A nostre arriuée ie voy la haine cōmune de tous encontre les Iesuites: Requête présentée par l'Vniuersité à ce qu'il pleust à la Cour iuger l'ancien appoincté au Conseil, & les faire vuidier de Paris. La cause plaidée, & de rechef appoinctée au Conseil, pendant ces entre-faites, ie voy mon ancien plaidoyé estre imprimé, & vendu par les Colporteurs de la ville, acheté à l'enuy par les passants gens d'honneur & de marque: & aduient de mal-heur que du Chastel Parisien, l'un de leurs escoliers & disciples, attente dedàs le Louure sur la personne du feu Roy, le iour & feste saint Iean l'Euangeliste l'an 1594. Ce meschant & mal-heureux attentat mit chacun en gargouille. Au moyen de quoy l'appoincté au Conseil fut iugé diffinitiuement, Chastel puny d'une mort griefue, & ordonné que les Iesuites vuideroient la France, l'Arrest executé, leur Bibliotheque est vendue à l'enquant par deux Conseillers tres-Catholiques au plus offrant & dernier encheris-

feur. Par le moyen de cete vente on eut connoissance des secrets qu'ils tenoient auparavant cachez dedans leurs liures qui feurent vendus. Et quant à moy, induit d'une iuste douleur de ma patrie, faisant en l'an 1596. le Liu. 6. de mes Recherches, dôt les quatre derniers n'auoient encores veu le iour, i'adiousté dedans le troisieme mō Plaidoyé par forme de chapitre. Les Iesuites demeurant quelque temps muets, & depuis s'estants avec le temps assés sous la faueur de la Guyenne, & du Languedoc; pays qui leur seruoit de suraccez, ils commencerent d'escrire liures diffamatoires contre les imputations qu'ils disoient leur auoir esté faulxement & à tort improperées. Et de fait merent en lumiere vn liure dont le tiltre est la Verité defenduë, n'oubliants riens de ce qu'ils pensoient appartenir à leur intention: voire accompagnoient leur pretenduë verité de plusieurs insupportables mensonges: œuvre, qui fut quelque temps apres suiuy d'un autre, intitulé: Responce de René de la Fon pour les Religieux de la Compagnie de Iesus. Auquel faisants contenance de s'attaquer contre feu Monsieur Marion Aduocat general de la Cour de Parlement, ils descocherent contre moy vne infinité de fleches, indignes, ie ne diray point d'un Chrestien, ains d'un Turc, ou Arabe. Ce dernier liure m'est caché. Car nul de mes amis es mains duquel il estoit tombé ne m'en ose faire part, pour le placart plein de honte, calomnies, impostures & asneries contre moy dites, dont le liure est parsemé: Liure vraiment di-

gne vrayement d'un Iesuite, tout ainsi que celui de la verité defenduë. Comme aussi puis n'agueres ay-je esté assuré par l'un de ceux qui tient l'un des premiers lieux de cest ordre en nostre ville de Paris, que ces deux ouvrages sont deuz à Richeome cy-deuant Prouincial des Iesuites, en la Prouince de Guyenne, & maintenant l'un des quatre assistans d'Aquaiue.

Ie vous ay discouru par mon autre lettre, qu'il y auoit du miracle tres-expres de Dieu en ce qu'inesperément ie plaiday la cause contre eux pour l'Vniuersité de Paris. Ie vous puis dire qu'il n'y en a pas moins, en ce que j'ay depuis escrit contre leur Ordre, par mon Catechisme. Comme ce Liure m'estoit de ceste façon caché par les miens, il aduient sur ces entrefaictes, qu'un gentilhomme Escollois, qui auoit esté nourry ieune en leur College dedans ceste ville de Paris, qui me cognoissoit de nom seulement, m'apporte ce Liure à coup perdu; induit à ce faire, ou par un desir de vengeance, ou de deuotion. Et afin qu'entendiez son histoire, la verité est, que le feu Roy d'Espagne Philippe, l'auoit faict son Tresorier general pour soudoyer vne grande armee de mer par luy leuee, bien deliberé d'enuahir le Royaume de la grãd' Bretagne, & s'en faire maistre sur la deffuncte Roynne Elizabeth. Toutesfois la plus grãde partie des Vaisseaux estant fracassée par vne grande bourasque de mer; & cette entreprisse reuscie à neant, le pere Cricthon Iesuite ne voulant que du tout elle fut oyseuse importuna plusieurs fois Brussede

luy bailler de l'argent qu'il auoit de la part du Roy Philippe; Quoy faisant il acheteroit deniers comptants la mort du seigneur de Metelan Chancelier du Roy d'Escoffe. Chose dont Brusse l'ayant esconduit pour les raisons par moy couchées dedás l'un des chapitres du troisieme Liure de mon Catechisme, Criton pour se ressentir le fit apprehender au corps en la ville de Bruges, luy faisant faire & parfaire son procez par l'espace de trois ans entiers: non pour autre cause, sinon qu'il ne luy auoit voulu bailler deniers pour faire mourir Metelan. En fin apres auoir esté detenu prisonnier l'espace de trois ans entiers, le Senat voyant ceste accusation estre pure friuole, luy furent les prisons ouuertes, mais d'autant qu'il auoit affaire à un Iesuïte, par un hors de cour & de procez, sans despens, dommages & interêts. Brusse sorty des prisons se transporte en la ville de Douay, où il achapte chez un Libraire, ce Liure de René de la Fon. De là s'achemine de Paris, où il me vint sur les dix heures trouuer en la grand Sale du Palais, & apres m'auoir bien veigné me dict, qu'ores qu'il n'eust cognoissance de moy que celle qu'il auoit par mes Liures, toutes fois il desiroit communiquer particulièrement avec moy, pour chose qui m'importoit. Ce dont ie le remercie avec honneur, & à ceste fin luy enseigne mon logis. L'apresdinee, il ne manque de sa promesse, & me vient voir; Et d'une mesme main me donne le Liure de la Fon, qui m'auoit esté si superstitieusement caché par mes amis. Je pren ce don à tres-grande obligation, le ly le Li-

ure, & les iniures dont il me calomnie sous le nom
& titre de Notes, car de droit fil il ne m'ose au-
cunement attaquer: Sur ce, ie contracte ami-
tié avec Brusse, qui depuis m'ayda de plusieurs
liures qui concernoient les Iesuites, outre ceux
que i'auois: & entre autres de leurs constitu-
tions faictes par Ignace de Loyola, qu'il disoit
luy auoir esté inspirées par le saint Esprit; non
toutesfois par luy publiées, pour auoir esté pre-
uenü de mort, ains par le pere Jacques de Lai-
uez son successeur, en vne congregation ge-
nerale tenuë par les Iesuites, desquels il y auoit
deux Peres de chaque College: ces cõstitutions
accompagnées des procez verbaux qui furent
lors faits, & de leurs cõmentaires. Cest honne-
ste homme fut depuis enterré en nostre Eglise
saint Paul dont il estoit Parroissien, & luy feis
assistance à son enterrement. Pendant sa vie, &
apres, ie me donnay le loisir de lire leurs liures
auparauant tenus par eux clos & couuerts, sur
lesquels ie dressay mon liure diuisé en trois, por-
tant sur le front ce tiltre, Le Catechisme des Ie-
suites, ou Examen de leur doctrine: Auquel ie
n'ay voulu apposer mon nom: d'autant que
par les entre-parleurs de mes Dialogues (qui
sont l'Aduocat, le Iesuite, & le Gentil-homme)
ie suis allegué en plusieurs endroits. Qui ne
pouuoit estre fait, pour l'entre-gent requis en
telles matieres que par vne personne autre que
des pourparleurs: toutesfois par ces frequētes
allegations de moy, i'ay bien voulu que le Le-
cteur pensast que Pasquier en estoit l'auther.
Voire quel'Aduocat qui tient le premier lieu

dedans mon pourparler estoit le mesme Pasquier. Chose aussi qu'on peut descourir sur le commencement du chapitre du troisieme Liure concernant le parricide que Barriere, soldat desesperé voulut attenter contre la Majesté du feu Roy, que Dieu absolue. Cōmenul ne fait doute, en quelque pays que ce soit, qu'il n'ait esté par moy composé: & pour vous dire en vn mot, ielouë en eux qu'ils abhorrent en leurs chaires le Lutheranisme & Calvinisme, tout ainsi que nos Theologiens ordinaires: mais le demourant de leur secte ie l'abhorre, portant tout honneur au saint Siege, dont ils font masque pour s'autoriser en biés & grandeur. Que si desirez en sçauoir les raisons, donnez vous le loisir de lire le Liure, où sans me detraquer de l'obeïssance que ie dois au saint Siege, ie montre franchement leurs fautes par leurs Liures mesmes.

Ie vous escry cecy par expres, comme à celuy que ie sçay faire profession tres-expresse de nostre Religion Catholique, Apostolique, Romaine: & neantmoins au cas qui s'offre, ie m'asseure que iugerez ces Messieurs s'estre grandement oubliez en mon endroit. Car au lieu de me payer de resposnes pertinentes & Categoriques ils ont du commencement fait entrer sur l'escharfaut contre moy, vn barragoïn chasseur, homme despourueu de sens commun, qui ne sçait parler Latin, ny François. La seule premiere desmarche de son Liure vous en peut rendre fidele tesmoignage, sur lequel il a mis pour tiltre: La chasse du Renard Pasquin

descouuert & pris en sa tanniere du libelle dif-
famatatoire faux marqué le Catechisme des Ie-
suites. Car quelle Grammaire Françoisse pou-
uez vous trouuer en ces mots. D'auantage en
tous ses discours, vous y voyez vn esprit desper-
du qui dedans la ville de Bourdeaux s'est plus
desbordé en iniures, qu'une putain stranate du
bourdeau. Et à peu dire, ostez-les, vous trou-
uerez vn Liure sans ame: duquel toutesfois on
peut faire vn Dictionnaire de mesdisance. Et au
surplus si on peut passer sur son Liure, sans auoir
mal au cœur, & sans escorcher le renard, on y
voit vne Satyre du coq à l'asne, vne charrete
mise deuant les bœufs, & si ainsi me permettez
de le dire, vn sens deuant derriere de discours.
Car il fait semblant sur la fin de son Liure de
respondre à ce qui est mis sur la premiere poin-
te du mien, & adiousté tant sur le commence-
ment que milieu, ce qui en est sur la fin. Bref
c'est vn vray chaos & pesse-messe d'iniures.
Chose industrieusement par luy faite, pour in-
teruertir par cete meslange de chapitres le iu-
gement du lecteur, & luy oster la patience de
reconoistre, si les responses de ce grand ve-
neur sont de quelque merite & effect. Cepen-
dant c'est autant faire de tort à la compagnie
des Iesuites: Car ou du tout il se falloit taire, ou
enuoyer pour auant-coureur de leurs defen-
ses, vn homme armé de haut-appareil, & de
toutes pieces. Et vous diray icy en passant, que
quelque personnage d'honneur mien amy
voyant le peu de compte que i'en faisois, me dit
en se souf-riant, Vous en ferez tel iugemēt qu'il

vous plaira : Mais quant à moy ie veux qu'il re-
çoie de moy quelque loyer de son labeur : &
ay pour cete cause fait en faueur de luy ce Son-
net, que ie le prie recevoir de bonne part.

*Quiconque sois chasseur, qui te masques du fard
De Dieu, sans croire en Dieu, ains plein d'orgueil
& d'ire,*

*Nous apprens que iamais tu n'appris qu'à mesdire,
Barragouin pipeur, hypocrite cassard.*

*Chasseur, qui as voulu sous le nom d'un Renard,
Aux Nembross comme toy appareiller à rire,
Et aux bons un despit, en te voyant escrire
De Jesus, toy qui n'eut en Iesus iamais part.*

*Or que contre Pasquier tu veux faire le fort
Et ores qu'il te plaist sentir quel est l'effort
D'une main foudroyante, & crimineux iambe :*

*Crains tu point que Pasquier, de son honneur jaloux,
Brandissant contre toy le feu de son courroux,
Te soit un Archiloch, tu luy sois un Lycambe.*

Il ne faut point (dy-ie à ce mien amy) que ce
chasseur craigne ce coup de moy. Car encores
que la chasse attire quand & soy vn carnage
que l'Eglise abhorre, toutesfois ie luy ferois
trop d'honneur de le faire declarer par ma plu-
me tel qu'il est, ie veux dire vn sot. D'une cho-
se sans plus me fasche-ie, que les Iesuites bien
aduisez en leurs affaires ayent icy failly en la
leçon ordinaire des sages-mondains, qui est
d'enuoyer du commencement en toutes leurs
actions vne bonne bouche d'eux : Autrement
ils perdent enuers le peuple, toute creance. Si
non que vouliez dire qu'ils ont voulu represen-
ter vne Tragi-comedie contre moy. Ayants à

la façon des Comediens d'Italie, fait iouïr le prologue à leur Zany traueſty en chasseur, puis ont fait iouïr son rolle à Richeome, lors leur Prouincial de Bourdeaux, & auïourd'huy l'un des quatre aſſiſtants d'Aquaiue leur General, lequel voulant dedier à vn grand Roy son Liure, auquel il s'agit de l'estat general de leur ſecte, ils'en eſt repoſé ſur les yeux d'autrui, & a beſongné par procureur : en quoy ie ne puis par meſme moyen que ie n'accuſe la perfidie de ſes compagnons, pour luy auoir mis des memoires faux ésmains pour reſpondre à ceux auxquels iamais ie ne penſay par mon Liure. En matiere de Liures c'eſt choſe fort chatoüilleuſe, quand l'autheur ſe fie trop à ſoy : mais beaucoup plus dangereuſe de ſe fier trop à autrui : voyez mō Liure, voyez le ſien, vous trouuerez ce que ie dy veritable. Ne penſez pas que ie vous aye riens dit ny du chasseur, ny de Richeome, que ie n'aye amplement veriſié par deux diſcours ſeparez qui ſont entre mes papiers, que ie n'ay voulu mettre en lumiere, pour en auoir eſté prié par quelqu'un de leurs eſcoliers. Ioinct que mon Catechiſme me ſemble leur ſeruir de parſourniſſement pour les exercer à bon compte.

Les defauts & inepties de Richeome, qui ſe fait de feſte à toutes heurtes, ont eſté cauſe que trois ans apres, Carolus Scribanus, lors Recteur en l'Vniuerſité d'Anuers, qui ſous ſon nom anagrammatiſé s'eſt appellé Clarius Bonarcus, prit ceſte querelle en main, & mit en lumiere vn Liure par luy compoſé ſous ce til-

tre: *Amphitheatrum honoris, in quo Calvinistarum in Societatem Iesu criminationes ingulatae.* Et au dessous y a vne figure en taille douce d'un homme tenât vne espée nuë en la main droicte, en l'autre vn bouclier, & six hommes couchez à ses pieds, comme s'il les eust occis. Le mot d'Amphitheatre, celuy de *ingulare*, & ceste figure nous monstrent au doigt & à l'œil, quel'auteur voulut représenter par son Liure vn ancien gladiateur, que nostre bien-disant Amiot appelle dedans ses Versions escrimeur à outrance: & i'appelleray cettuy-cy, vn escrimeur de village, pour auoir fait vne grande leuée de bouclier, sans coup ferir, au moins qui soit venu à propos. Ce gentil gladiateur s'est représenté sur l'escharfaut, reuestu de la peau d'un asne, ie veux dire d'un style d'Apulee en son asne d'or, mais non de la gentillesse de son esprit. Et en son lourdois, & sans iugement franchit le pas là ou Richeome charlanisant a hypocritement soustenu que par leur obeïssance aueugle enuers le sainct Siege, ils n'entendoient qu'il pût riens entreprendre sur la Majesté de nos Roys & de leur Estat, Bonarcus ne doute de le démentir éfrontement aux vnze & douziesme chapitre de son premier Liure, & de soustenir par plusieurs passages du vieux Testament mal assortis, non du Nouveau, qui est celuy auquel nous deuons buter, qu'il est en la puissance du Pape de changer les Royaumes, & les faire tomber d'une main à autre, quād il luy plaist, mesmement celuy de la Frâce. Leçon qui luy est familiere avec Azo-

rius, Mariana & autres Iesuites denom. Tout le demourant sont friuoles. Vray que par tout son discours (qui est seulement dedans son premier Liure) car les deux autres sont des vers de sa façon: ausquels il se donne tel jeu qu'il luy plaist, il introduit vn Calviniste entreparleur avec le Iesuite, & trouuerez qu'aux raisons de l'un & de l'autre, il n'y a nul nez. Recours à la lecture de l'ouurage, tant ce Iesuite est subtil: vray que parlant de Calvin & Beze il les attelle enséble, & vn docteur & moy, pour auoir escrit contre leur Iesuisme. Et tout d'une suite en fait quatre cheuaux de coche. Et ia à Dieu ne plaise que tous ceux qui sont ennemis formels des Iesuites, soient pareillement Calvinistes; Si ainsi estoit, quelle grande bresche, ô bon Dieu, seroit faite au S. Siege de Rome. Au demourant ie veux que chacun sçache que ne fus iamais entaché ny du Luteranisme, ny du Calvinisme. I'ay eu trop de puissance de l'estre impunément dās la France des & depuis cinquante ans en ça, pour y nourrir vne paix & tranquillité commune entre les subiets, & neantmoins ay tousiours vecu dedans ma parroisse, avec mon Curé à la vieille guise. Voila en quel façon ie me suis gouverné & gouverne. Et si en tout ce que ie vous ay discoursu il y a quelque male-façon, c'est d'auoir par les Iesuites permis d'entrer pour leur protection & deffense, premieremēt vn chasseur, puis vn charlatan, & finalement vn gladiateur. Outils qui ne pleurent iamais à nostre Seigneur Iesus-Christ. Prou de pescheurs,

point de chasseurs, & moins encores de men-
teries. Je prie donc les Iesuites, & les prie que
i'aye, que s'ils pensent y auoir en moy Catechis-
me quelque chose de mal basty, en le voulant
corriger, ils veulent obseruer l'ordre & police
que i'y ay gardé, & les en supplie, non comme
leur ennemy, & i'en appelle Dieu à tesmoin,
ains comme celuy qui est seruiteur du sainct
Siege Catholique Apostolique Romain, &
de la Religion ancienne & Iustice. Que ceux
qu'ils employeront pour y mettre la main
(car ie sçay d'eux mesmes que mon Catechis-
me leur poise grandement sur le cœur) respon-
dent à toutes mes obiections : Autrement ils
feront penser qu'ils passent taible condem-
nation de celles auxquelles ils n'auront respon-
du. Ils sçauent quelle est l'economie de mon
œuvre, & qu'il n'y a rien d'oiseux. Qu'il faut
qu'ils me satisfacent par ordre. Le tout en la
mesme façon que ie voy auoir esté fidellement
pratiqué par leur Fréron le Duc (personnage
plein de doctrine) contre le Seigneur du Ples-
sis Mornay, en son Liure de l'institutio & vsa-
ge del'Eucharistie en l'ancienne Eglise. Au-
tremét chacun se mocquant d'eux, dira qu'en
tout leur faict, il n'y aura que du Renard, tant
blazonné par leur chasseur. Et quand ils m'au-
ront combattu en ceste maniere, non par No-
tes, telles que leur charlatan Richeome, ains
par Liures massifs pleins de bōnes raisons, sans
mensonge, qu'adoncques il leur soit permis de
lascher toute bride à leurs passions cōtre moy.
Car de ma partie proteste tant deuant Dieu, &

son Eglise, que ie ne desire rien tant que d'estre vaincu : moyennant que ce soit sous bons gages, & sans sophistiquerie. J'aime, respecte, & honore la Religion Catholique, Apostolique, Romaine, tout ainsi que firent nos predecesseurs en ceste Frâce, par le moyen de laquelle ils vquirent en paix & vniõ sous l'autorité de nos Rois: Je hay la secte des Iesuites qui feignants d'obeir au saint Siege, introduit toutes nouveutez) mais non vns & autres deses Ministres que i'estime se deuoir avec le temps reduire au lein de nostre Eglise Gallicane. Adieu.

*An Pere Claude Aquanine, General des Religieux
qui se disent de la Societé du nom de Jesus.*

EN CORES que par mon Catechisme, & examen de vostre doctrine, j'aye fait profession expresse de m'attaquer contre les Constitutions d'Ignace, & par consequent contre vostre Ordre, si veuX-ie bien que sçachiez, que ie ne suis ennemy bannier de tous les vostres. I'en recognois quelques vns dignes de recõmandation, lesquels pour ceste cause i'honore. Comme aussi est-il impossible, que le choix & triage que faictes de vos escoliers, pendant leurs bas aages, les transplantant en vostre compagnie, mal-gré les peres, & meres, qui les vous enuoyent seulement pour estudier, ne produise à la longue quelques personages de marque. Anciennement la Secte des Arriens ne valoit rien, & neantmoins produisoit de fois à autres des gens plus doctes que

les Catholiques. Or pour le regard de vostre Ordre, ie vous prie ne penser que ie luy aye voué vne inimitié immortelle : elle mourra fort aysément, quand par bonnes & valables raisons me rendrez capable de vos instituts. Lors que iemis en lumiere mon Catechisme, i'estimay qu'il ne demeureroit sans responses ; estant vostre Compagnie assortie de plusieurs ouuriers qui seroient marris que leurs plumes demeurassent muettes, en vne querelle qui vous importoit de tout. Vray qu'il m'entra en l'opinion, que ie serois payé en monnoye de mauuais alloy, ie veux dire en iniures mensongeres, & mensonges iniurieux, comme vous pouuez voir par le Quatrain que ie vous adressay sur la fin de mon troisieme Liure.

Si ie l'ay manié autrement qu'au vray point,

Il te faut, Iesuite, en auoir ta reuange :

Mais en me desinentant, ie te pry' ne men point :

Si tu dis verité, tu feras chose estrange.

Et quoy ? ie n'ay esté nullement trompé :

& les Liures de vostre chasseur sans nom, les notes de vostre Richeome, & l'Amphitheatre de vostre Carolus Scribanus, qui par son nom anagrammatizé se dit Clarius Bonarcus, & est vn escrimeur à outrance, en font ample foy. De moy, ie veux que vous sçachiez que ie me mets, en ceste cause, non la victoire, ains la verité seulement en bute, dont ie desire estre esclaircy. C'est pourquoy ie parleray à vous franchement, & à cœur ouuert.

Premierement, ie vous prie de croire, que ie ne feus iamais Huguenot (i'yseray du mot

quinous est en ceste France mal-heureusement trop familier.) Il y a soixante ans & plus de passez, que la porte m'y estoit impunément ouverte : Toutesfois i'ay depuis ma ieunesse iusques à huy, conduit d'une mesme teneur ma Religion, en l'Eglise Catholique, Apostolique, Romaine, & non seulement conduit, ains en ay fait profession publique par mes Liures. En nostre France la conséquence ne vaut riens de dire : il est ennemy des Iesuites, donc Huguenot : Au contraire, il est vray Catholique François, doncques ennemy des Iesuites.

M'estant heurté contre vostre Ordre, i'ay pensé combattre pour l'autorité du saint Siege, pour le salut de mon Roy & ses successeurs, pour la defense de ma patrie, & en peu de mots, pour le repos general & vniuersel de nous tous. Et ne m'attache point seulement à ce que ie voy maintenant, ains à ce que ie crain, & preuoy nous deuoir aduenir (si Dieu n'a pitié de nous) me remettant deuant les yeux ce qui s'est passé par la France, lors de nos derniers troubles, & quels furent lors les deportements des vostres.

Tout ce que i'ay discouru contre vous autres, est vne question d'Estat, & de Religion tout ensemble, ou bien si ainsi le voulez, vne question d'Estat, dans laquelle la Religion est enclose. Glaiue partant qui ne doit estre manié par vn sot, tel qu'est vostre chasseur : par vn escolier Sophiste, tel que Richeome, & moins par vn furieux, tel que vostre Bonarcus. I'ay esté tout au long ce que ie pensois seruir à
mon

mon propos, & ne l'ay mandié des Indes, dont on ne parle que par aduis de Pais, ains du fonds premieremēt des Bulles à vous octroyées, puis de vos constitutions, & en outre d'un Massée, Ribādencire, & Turfelin vos historiographes. Et ne me suis aydé de tout ce que dessus à coup perdu, ains ay transcrit mot pour mot tous les passages, dont ie me preualois contre vous, & encores les ay-ie voulu translater en langage François, à ce que toute la France y eust part.

Et neantmoins pour vous faire paroistre que ie ne veux estre ennemy de vostre Compagnie sous faux gages, ie vous donneray presentement vn aduis, contre moy mesme, que ie vous prie mettre en œuvre. Car ie ne veux que l'on pense, que ceste cause soit la mienne en particulier, ains celle qui concerne le general, & tout le public.

En premier lieu, ie suis d'aduis qu'enuoyez mō Catechisme à tous vos Prouinciaux: Pour le moins à ceux que penserez estre de plus grād merite: lesquels apres l'auoir de leur part, & chacun endroit soy examiné, le communiqueront à leurs inferieurs, qu'ils penseront les plus capables & suffisants. Afin que chacun par vn commun vœu, contribuë du sien pour luy contredire: & que toutes les pieces ramassées, on choisisse deux ou trois personnages de marque de vostre Societé, qui y mettent les mains à bon escient, & en fassent vn œuvre massif plein de persuasiues raisons, à mon desauantage. Cela estant ainsi concerté entre nous, ie souhaite que tout ce qui sera eserit, & contre & pour

vostre Compagnie soit veu par la venerable faculté de la Sorbonne , par le Parlement de Paris, & non seulement par luy , ains par ceux de Thoulouze & de Bourdeaux , esquels despiece vous faites vostre retraicte. Je desire que tout cela soit veu & leu, par nostre Roy, la Reine sa Mere & Monsieur le Châcellier au Conseil d'Estat. Et sur tout qu'il soit veu par nostre saint Pere le Pape , en son sacré consistoire, m'assurant que toutes nos pieces estants meurement examinées, il sera fort aisé de iuger le merite ou demerite de nos opinions.

Je vous escriis cecy par expres, comme à celuy qui pour l'ancienneté de vostre aage deuez estre grandement aduisé en la direction de vos affaires: Et neantmoins au cas qui s'offre, que vous soyiez merueilleusement oublié. Ayant fait du commencement entrer sur l'escharfaut, vn barragouin chasseur, qui ne sçait parler Latin, ny François , Homme depourueu de sens commun. La seule premiere demarche de son Liure, vous en peut rendre fidele tesmoignage, sur lequel il a mis pour tiltre: La Chasse du Renard descouvert & pris en la tanniere du li-belle diffamatoire faux marqué, le Catechisme des Iesuites: Car quelle grammaire Françoise pouuez-vous trouuer en ces mots. D'auantage en tous ses discours, vous y voyez vn homme esperdu , qui dedans la ville de Bourdeaux s'est plus desbordé en iniures, qu'une putain du bourdeau. Et à peu dire, ostez les iniures, vous trouuerez vn Liure sans ame, duquel toutesfois on peut faire vn Dictionnaire de mes-

disance. Et au surplus si l'on peut passer sur son Liure sans auoir mal au cœur, & sans escorcher le renard, on y voit vn Satyre du coq à l'asne, vne charette mise deuant les bœufs, & si ainsi me permettez de le dire, vn sens deuant derriere de discours. Car il fait semblant sur la fin de son Liure, de respondre à ce qui est mis pour la premiere partie de mon Catechisme. Et adiouste tant sur le commencement, que meilieu du sien ce qui est sur la fin du mien. Bref c'est vn vray chaos & pesse-messe plein de mensonges & iniures. Chose industrieusement par luy faite, pour interuertir par ceste meslange de chapitres le iugement du lecteur, & luy oster la patience de recognoistre si les responces de ce grand veneur sont de quelque recommandation & effect. Cependant c'est autant faire de tort à vostre Compagnie. Car ou du tout il se falloit taire, ou enuoyer pour auantcoureur de vos defences vn homme armé de haut appareil, & en tout euenement, ores que soyez bien aduisé en la pluspart de vos affaires: toutesfois il semble qu'ayez icy failly en la leçon ordinaire des sages-mondains, qui est d'enuoyer du commencement en toutes nos actions, vne bonne bouche de nous. Autrement nous perdons enuers le peuple, toute creance.

Peut estre me direz vous, qu'auiez voulu par vos defences, représenter vne tragi-comedie contre moy; Ayants à la façon des Comediens d'Italie, fait iouer vostre Prologue, à vostre Zany trauesty ou Chasseur. A la suite duquel faites entrer sur le theatre vostre Richeome, ha-

billé en chatemite Aduocat, & puis afin de ne manquer en riens, pour le soustenir faites ioüer son personnage à vostre Carolus Scribanus, qui par vn nom anagrammatifé en celuy de Clarus Bonarcus, commence de ioüer des mains, par son *Amphitheatrum Honoris*. Qui ne sont pas considerations indignes de vous. Comme defait depuis le Liure de Richeome parfait, qu'il adressoit à nostre grand Roy Henry iv. afin de n'en estre ingrats, appellâtes Richeome pardeuers vous, & au lieu de Prouincial de Bourdeaux qu'il estoit, le fites l'un de vos quatre Assistants, c'est à dire, l'un de vos quatre grands Conseillers d'Estat qui vous assistent. Et au regard de Scribanus, au lieu qu' auparauant il estoit simple Recteur des Iesuites dedans la ville d'Anuers, vous l'avez fait vostre Prouincial dedans tout le pays bas. Qui ne sont pas recognoissances de peu de merite, lesquelles doiuent exciter tous les autres de vostre honnesteté, qui ont quelque assurance de leurs esprits, de faire le semblable qu'eux contre moy sans m'espargner.

Et neantmoins encores faut-il que ie vous die franchement, que i'y trouuay beaucoup à redire. Car pour le regard de vostre Zany qu'avez deguisé en chasseur, voyez ie vous prie si telle maniere de gens sont outils qui plaisent à Dieu. Dedans nostre sainte Escriture, prou de péscheurs prou de chasseurs: Cain, Nembroth, & autre telle engeance d'hommes grands chasseurs, & la plus grande partie des Apostres de nostre Seigneur Iesus-Christ, tous péscheurs.

La chasse attire quand & soy vn charnage, que l'Eglise abhorre. C'est pourquoy ceux qui nous ont escrit de l'art Militaire, nous ont enseigné que la chasse est le propre exercice d'un guerrier pendant vne paix, mais mestier qui doit estre du tout incognu aux personnes Ecclesiastiques: & maintenant que iouïssons graces à Dieu d'une paix profonde, de vous estre maintenant donnez pour vostre Zany, vn chasseur, prenez garde, que le peuple ne croye aisément que n'avez autres passions en vos ames que des massacres, boucheries, & coupe-gorges, esquels nous auiez plongez six ou sept ans pendant nos derniers troubles.

Car pour le regard de vostre Richeome qu'avez fait à la suite de vostre chasseur entrer sur le théâtre sous l'habit d'un Aduocat chatemitte, qui adresse son Liure à nostre Roy Henry le Grand, pour le cuider autoriser d'auantage, vous y trouuerez deux fautes inexcusables. La premiere que sur son entrée, il ne conte que de l'honneur de Dieu, & de son Eglise, mais cete deuotion ne luy est de longue durée. D'autant que soudain qu'il est demaré, & entré en pleine mer, vous ne trouuerez en luy qu'un flot d'iniure, indigne non seulement d'une ame calme qui s'estime approcher le nom de Iesus, ains des plus esloignez de la charité Chrestienne. Et au surplus tant s'en faut qu'il se rende bon Aduocat, qu'au contraire il est vn preuaricateur. Tout bon Aduocat se rend capable de sa cause non seulement par son sac, mais aussi par celuy de son aduersaire, quand il ne le cha-

stre point. Lors qu'il luy est communiqué, Richeome a peu & deu auoir communication de mon Catechisme, comme celuy contre lequel il vouloit descocher ses fleches: toutes-fois il ne se donna iamais le loisir de le lire: ains s'en est rapporté aux yeux de quelques siés cōpagnōs, qui luy ont donné la mocque. Qu'ainsi ne soit, iettez l'œil sur son œuvre, & sur le mien: vous trouuerez qu'il me fait par son ignorance dire mille choses ausquelles iamais ie ne pensay. Ce que ie manifesteray au premier des vostres qu'il vous plaira de commettre. I'accuse la sottie de Richeome: i'accuse la perfidie des siens. Sottie de Richeome de tant que voulant dedier à vn grand Roy son Liure, auquel il s'agit del'estat general de vostre Ordre, il s'en est fié aux yeux d'autrui: Perfidie de ses cōpagnons: pour auoir falsifié les memoires qu'ils luy ont contre moy baillez. En matiere de Liures s'est chose fort chatoüilleuse, quand l'auteur se fie trop à soy: Mais beaucoup plus dangereuse de se fier trop à autrui. Ie ne vous dy riens en cecy que ie n'aye verifié à plusieurs personnages d'honneur. Et neantmoins tant que Richeome viura, il sera vrayement vn pauvre homme, ie veux dire vn homme sans fonds, lequel se plaissant pauonesquement, ou bien pedantesquement en sa plume apprestera à rire aux vns, & aux autres vn despit, par son babil au desaduentage de vostre Compagnie.

Ce que pourrez encores plus amplement recognoistre par ce que ie vous reciteray maintenant; & cecy est le second poinct que ie trou-

ne inexcusable en son Liure. Les Iesuites pour-
 suiuant à cor & à cry leur reſtaſſement de-
 dans la France, par l'entremiſe de leur Pere
 Laurent Magius, à ce par vous delegué, com-
 me leur General, nous nous rencontraſmes
 deux en meſmes temps, qui ſans communiquer
 nos deſſeins & conceptions l'un à l'autre, ex-
 poſaſmes en lumiere, pour le deu de nos con-
 ſciences, deux Liures contre eux. L'un intitulé,
 Le franc & veritable diſcours adreſſé au Roy,
 ſur le reſtaſſement qui luy eſt demandé par
 les Iesuites : Le mien ſous le nom du Catechiſ-
 me des Iesuites, ou Examen de leur doctrine :
 Auquel ie ne my mon nom ſur le front, non
 plus que l'autheur du franc diſcours ſur le ſien.
 Non pour crainté que i'euiſſe des voſtres : Car
 ie veux que l'on ſçache que dès quarante ans
 & plus, ie ſuis affranchy de ce loup-garou,
 quand ſur la fleur de mon aage, au premier Par-
 lement de la France, en l'an 1564. à la veuë de
 dix mille, ie plaiday pour l'Vniuerſité de Paris,
 contre les Ieſuites. Premier & grand coup d'eſ-
 ſay de mon eſprit, que quelques nations eſtran-
 geres ont depuis reputé pour chef-d'œuvre,
 m'ay äts fait ceſt honneur de le traduire en leur
 vulgaire; d'ot i'ay quelque vns par deuers moy.
 Plaidoyé que i'ay depuis fait enchaſſer, tant ie
 les crain, dedans mes Recherches de la France,
 avec vne couple de chap. expres, par leſquels
 i'ay reduit, cōme au petit pied, vne partie de vos
 males-ſaçons, pour mōſtrer que la plus grande
 ambition que i'auois, eſtoit qu'on cognot vos
 deportements par ma plume. Pourquoi donc

ne me suis-je nommé sur le tiltre de mon Catechisme ? D'autant que ie suis allegué en plusieurs endroits par le Liure. Ce qui ne pouuoit estre fait pour l'entregent requis en telles matieres, que par vnē tierce personne. Et toutesfois en ces frequentes allegatiōs de moy, i'ay bien voulu que le Lecteur pensast que Pasquier en estoit l'Autheur, Voire que l'Aduocat qui tient le premier lieu dedans le Dialogue de mon Catechisme, estoit le mesme Pasquier.

Or le franc discoureur & moy, nous estants rencontrez en mesmes deuotions, la difference qu'il y a eu entre nous deux, fut que celuy la combattoit contre leur reſtabliſſement en ceſte France, & moy pour l'extirpation generale de voſtre Secte ou Ordre, donnez luy tel nō qu'il vous plaira. Vous pouuez presque recueillir cela par la lecture des deux tiltres. Les moyens du franc Discoureur, ſont principalement fondez ſur les parricides des Ieſuites, & attentats qu'ils ſont ſur les vies des Princes ſouuerains, & de leurs Eſtats, qu'il a tenu pour indubitables; & moy ie les penſe auoir prouuez par pluſieurs anciennetez de la France: & paſſant outre, i'ay recherché leur Ordre de fonds en comble, non ſeulement ſur l'impiete de leurs vœus, mais auſſi ſur l'hiſtoire de leur aduenement, & progrès; iuſques au ſchiſme par eux introduit de fraiſche memoire dedans l'Angleterre; contre les Catholiques Anglois. Et à dire le vray, combien que le franc diſcours ſoit vn ouurage de grand poix, & digne d'un franc Catholique François, toutesfois il ne contient qu'une parcellle du mien. Ce que Richeome

reconnoist, quand il dit que mon Catechisme fait masse, & grand volume, & que le franc discours est mis au petit pied, voire qu'il est extrait de la substance du grand. Qui est vn mensonge par luy nouvellement controuué: Car jamais l'auteur du franc discours n'eut communication de mon Liure, ny moy du sien, si non apres qu'ils furent imprimez. Et tout ainsi qu'ils furent imprimez en mesme temps, aussi Richeome a tout d'un coup exposé en lumiere deux Liures, qui sont dans vn mesme volume: l'un intitulé: *Plainte Apologetique au Roy tres-Chrestien de France, & de Nauarre, pour la Compagnie de Iesus, cõtre le libelle de l'auteur sans nom, intitulé Le franc, & Veritable discours. Avec quelques Notes, sur vn autre libelle dit le Catechisme des Iesuites.* Et à la suite de cettuy à fait reimprimer vn autre Liure par luy auparauant adressé au Roy, dont le tiltre est tel: *Tres-humble Remonstrance, & Requête des Religieux de la Compagnie de Iesus, présentée au tres-Chrestié Roy de France, & de Nauarre, Henry III. l'an 1598. Et par l'Epistre liminaire d'iceluy, parlant de nos deux Liures: Nous auons refuté (dit-il) le franc discoureur poinct par poinct, & le plus gros du Catechisme. Si mon Catechisme fait masse, & que le sage Richeome n'ait estimé le franc discours, qu'un extrait de la substance du mien: Si nos deux Liures ensemble donnent la semblance de ce monstre, que l'on vit à Paris en l'an 1536. qui estoit vn homme ja vieil, du nombril duquel sortoit vn autre petit, se tenant par le col sans teste (le tout, comme dit Richeome au*

2. chap.) Dont vient que vostre Richeome n'a descoché ses fleches contre ce grand monstre, pour le bouleuerſer cul ſur teſte? Car puis apres il fuſt aiſément venu à cheſ du petit. Dôt vient qu'il reſpond au franc diſcours, poinct pour poinct, & fait ſeulement des Notes en gros cōtre moy. Dediant meſmement ſon Liure au Roy. Il n'a contredit que ſept ou huit pieces de mon Catechiſme, & encores fort ineptement, & en peu de paroles, qui eſt le meilleur qu'il y ait en luy. D'autant qu'en tout ſon Liure, il n'a employé particulierement que trente fueillets contre mon Catechiſme. Et pourquoy donc? Parce que ie me fay accroire qu'il ne l'eult oſé entreprendre. Et à peu dire, par la ſeule lecture de ſon tiltre, il mōſtre qu'il eſt non vn franc diſcours, ains vn franc preuaricateur contre moy. Car l'vn des premiers preceptes qui eſt enſigné à celuy qui plaide pour autrui, eſt, ou de ſetaire du tout, ou de ne reſpondre foiblement à l'obiection qui luy a eſté faite par ſes aduerſaires. Et cōme diſoit S. Hieroſime eſcriuāt à Pammachius, celuy qui accuſé de pluſieurs crimes, ne reſpōd qu'à quelqu'vns, recognoiſt taſiblement les autres eſtre veritables, leſquels il paſſe ſous ſilence.

C'eſt la cauſe pour laquelle voulants en ce grand tracas, auquel commādez, aucunement ſuppleer le deſaut de vostre Richeome, auez pour cloſture du jeu, vostre Carolus Bonarcus Recteur d'Anuers, lequel ſous le nō de Clarus Bonarcus, anagrammatizé du vray nom, a mis quelques années apres (ſous vostre adueu, ie le

croy, il ne l'eust osé autrement) mis, vous dy-je, en lumiere vn œuure contenant trois Liures, par luy intitulé *Amphitheatrum honoris*, desquels par cy-deuant i'en ay escrit à quelqu'un des vostres, & que vous en auez veu la lettre touchant la question d'Estat qui s'y traicte, ie ne vous diray autre chose sinon qu'il appreste à rire au Lecteur, quand en quelques chapitres de son premier Liure, il m'attelle & le franc discoureur avec Calvin & Beze. Ce qu'ay ant esté leu par vn personnage d'honneur, il comença tout aussi tost à s'en moquer, disant que notoirement nul de nous deux ne s'estoit iamais distrait de sa Parroisse. Et comme cest honnest homme me l'eust recité : Ia à Dieu ne plaise (luy dy-je) que ceux qui sont ennemis formels de la secte des Iesuites, soient Calvinistes. Si ainsi estoit, ô bon Dieu, quelle grande bresche seroit faite au saint Siege. Au demeurant ie veux que chacun sçache, que ie ne feus iamais entaché, ny du Lutheranisme, ny du Calvinisme: Si tel i'auois esté, ou estois, croyez que ie me donneroie bien garde de faire ceste protestation contraire à ma creance. Et si cest escrimeur n'a autres armes que celles-là, pour me combattre, croyez, qu'il le faut enuoyer en la place aux veaux. C'est ce que ie dy lors à cest honnest homme : mais depuis ayant passé sur ce Liure, ie trouue que c'estoient discours pedantesques, par lesquels ce sot respondant à ses pensées, ne frappe aucun coup à poinct cōtre les obiections par moy faites, & amplement verifiées, horsmis és vnze & douzième chapi-

tres du premier Liure, esquels malicieusement il s'est debondé au preiudice de nos Roys. Qui a esté cause que le Pere Cotton a esté contraint de le desaiouer deuant le feu Roy. Mais desadueu, qui est subiet à vn autre desadueu, pour n'auoir esté fait par l'autorité de vous, de vos quatre Assistants, ny de vos Prouinciaux. Souuienne vous qu'il est aucunement excusable en sa male-façon, & vous non. Car tout ainsi qu'il vous fust tres-mal-seant de commettre vn chasseur pour la defense des vostres qui se disent Ecclesiastiques, encores peut-on moins excuser en vous, que pour la closture de vostre jeu, vous auez commis vn gladiateur qui fist profession des armes. Ce sont mestiers qui ne plaisent nullement à nostre Seigneur Iesus-Christ.

Mais pour autant que des trois qu'auuez lancez contre moy, ie n'en voy point de plus signalé que Richeome, aussi auant que mettre fin à ma lettre, ie vous veux icy représenter le plus signalé passage par lequel il pense me terrasser tout à fait. Il n'a pas considéré (dit-il parlant de moy) que pour verifïer ce qu'il entreprend par son Catechisme, il falloit auoir beaucoup de choses qu'il n'a pas, & en a de toutes contraires. Il falloit qu'il fust mediocre Theologien, bon François, bon Chrestien, mediocre historien, Philosophe, & Logicien, bon Iuriconsulte, & Canoniste, & sur tout qu'il eust bonne conscience. Mais les effets de son Catechisme, monstre qu'il est souffreteux & mendiant en toutes ces qualitez. Ce que Richeome s'efforce de prouuer par douze feuilles,

avec vire Logique admirable, qui se loge au bout de sa langue. En bonne foy Iesuite, croy-tu en ton ame ce que tu racomtes de moy par ce placard. Si tu le crois, tu es vn grand sot. Car la seule lecture de mō Catechisme te desment. Comment? se peut-il faire, que par cy-deuant, dés & depuis cinquante ans passiez, i'aye charmé tant de beaux esprits, qui m'ont diuersemēt honoré par leurs plumes: Vns Ronfard, Iodelle, Belleau S. Marthe, Veiguer, Haillan, Belle-forest, Brillon, Loisel, Choppin Pithou, Hotemā Charōdas Hairault, Belloy, Rapin, Tabourat, Loiseaut Durāt, Peiray, Estienne, & vne infinité d'autres, dont les vns m'ont avec toute preface d'honneur célébré par leur Liures, & les autres allegué sur diuers subiects. Il n'est pas que dés l'an 1564. le grand Adrian Tournebus, acculant les Cinges de Cour, qui sous faux gages se veulent accroistre de reputation, pres des Princes, en mesprisant les doctes œuures d'autrui ne m'ait honoré de ces trois vers:

Paschasius si quid limauit doctus olim,

En malè pastus adest ad pabula protinus illa,

Et mordet, roditq; malus quæ Momus amaret.

L'Anglois seigneur de Bel, estat qucienevey iamaissit en l'an 1585. imprimer chez Abel l'Angelier, vn liure de lettres Hieroglyphiques, dont il fait diuers dons à vns & autres seigneurs, en leur honneur, à monsieur de Chiuerny Chancelier, monsieur le Marechal de Biron pere: Comme aussi il en adresse, à plusieurs autres, non vrayement de telle estoffe, & neantmoins de grand nom, comme à Ronfard. Et entre au-

706 LIVRE XXI. DES LETTRES
tresil me donne particulièrement la vertu &
honneur sous le Tableau Hieroglyphique de
Couronne, Diademe, Bracelet, Miroüer &
en la Dedicace me fait present de ce Sixain,

*Vous aurez ce Collier, marque de la vertu,
Non pour auoir, Pasquier, à la guerre vaincu
Des cruels ennemis la superbe puissance,
Mais pour sçauoir occire, avec vostre eloquence,
Ce monstre de procès, plus fort à surmonter
Que le Serpent testu qu' Hercule sçeut domter.*

Vous mesmes Messieurs les Iesuites, lors
de vostre condamnation, auiez en vostre Li-
brairie de Paris, & mes lettres Françoises, &
mes Epigrammes Latins, & les deux premiers
Liures de mes Recherches, car les autres n'e-
stoïent encores imprimez. Liures par vous apo-
stillez de marques d'honneur és marges, &
depuis vendus à l'enquant avec les autres
par l'authorité de la Cour de Parlement. Ri-
cheome me blâsonnant ignorant, comme il
fait, deuoit me figurer tout d'une main, pour
vn admirable enchanteur, qui auois seduit tant
de grands personnages. Voire mesmes qu'en
mes petits jeux Poëtiques, comme sont ceux
de la Pulce, & de ma main, j'auois esté plus suiuy
qu'un Amphion, & Orphée, qui par leur bien
dire attiroient les choses inanimées à soy : &
moy par mon mal-dire & ignorance, j'auois at-
tiré vne infinité de personnages d'honneur
doïez de toutes bonnes lettres.

Il ne deuoit encores oublier que sur mon
moyen aage en l'an 1564. ceste grâde & fameu-
se Vniuersité de Paris, me nomma en pleins
Comices pour plaider sa cause contre vous : &

que quinze iours auparauant qu'elle fut par moy plaidée, i'estois allant au Palais ordinairement accompagné de cinq ou six Docteurs en Theologie entre lesquels estoient Doyen de ceste Faculté, Curé de S. Innocét aagé de quatre vingt quatreans, & Morelle Souf-Doyens aagé de soixante dix-sept. Il deuoit ramêteuoir la cause que ie plaiday contre Bobée en l'an pour le Seigneur d'Arrouville, accusé d'auoir tué, ou fait tuer, la mere, l'enfât au berceau, la nourrice, & vne chambriere, dont apres l'apointé au Cōseil, ie r'apportay la victoire cōtre l'opiniō d'une infinité de persōnes, qui auparauāt qu'e m'auoir ouy l'auoient condāné, & depuis mō plaidoyé soustindrēt qu'il y auoit apparēce de calōnie de la part de Bobée. Il y deuoit enfler celle des Paracelsites, & celles des trois Estats d'Angoulesme, enchassée dedans le premier tome de mes Lettres; & pareillemēt la cause que ie plaiday l'an 1573. au plus grād theatre qui se trouua iamaïs en la Cour de Parlemēt, deuant le Roy Charles ix. Messieurs ses freres, tous les Princes du sâg, Officiers de la Courōne, & Ambassadeurs de Pologne assis aux hauts sieges, enuironnez de Messieurs de la Cour de Parlemēt reuestus de leurs robbes d'escarlate, dont l'Arrest fut prononcé par Monsieur de Viraigues Chancelier de France; Dauen-tage il deuoit soustenir, que i'auois enforcé Charles ce grand Cardinal de Lorraine, quand il m'employa pour plaider la cause concernant le Vicomté de Martigues, pour le Duc de Guise son nepueū. Cause qui tint trois

matinées: Que le semblable à n'ay-ie fait, en ce sage Duc de Lorraine, decedé depuis quelques années en ça. Lors qu'il me chargea de deplaider ses droicts Regaliens, du Duché de Barrois au Conseil d'Estat. Quoy plus? que le Roy Henry troisieme mesme ne s'en estoit peu dispenser, quand en quatre actions celebres, pour deux Seigneurs qu'il cherissoit sur tous les autres, il me choisit entre tous les Aduocats du Parlement, pour y presenter, l'un Duc & Pair, & depuis Admiral de France: & l'autre aussi Duc & Pair, & en apres Colomnel de l'Infanterie François: Office qui deslors fut fait Estat dela Couronne, & depuis non content demandeur ainsi choisi en quatre telles actions publiques, ne voulut honorer del'Estat de Aduocat du Roy en sa Chambre des Comptes en l'an 1585. auquel i'ay perseueré iusques en l'année 1604. y ayent vescu au gré & contentemēt de toute la compagnie. Il pouuoit donc dire à bon escient à nostre feu Roy Henry le grand quatriesme de ce nom, auquel il dedioit les Notes qu'il auoit faites contre mon Catechisme. Gardez-vous, Sire, de cest ignorant enchanteur, qui a non seulement charmé ces grands Princes qu'il prindrent pour leur Aduocat, mais aussi les aurailles de tous les assistants, qui auoient accoustumé de l'ouïr avec vn tres-fauorable accueil, lors qu'il s'ouuroit pour parler en public. Et en cest aduertissement, il y pouuoit comprendre le mesme Roy Henry quatriesme, comme celuy qui apres l'execution de la Barriere dedans la ville de Melun,

lun, me commanda d'en faire le Manifeste, pour courir par toute la France. Ce que ie feis apres auoir eu communication du procès, par son commandement expres. Quoy faisant, ô combien il eust enrichy son Liure, pour mon-
strer le peu de creance, que l'on doit apporter à mon Catechisme, puisque son auteur estoit en vne si longue possession de charmer ceux qui le lisoient ou escoutoient.

Ie vous ay dit tout ce que dessus, non par van-
terie, ains par occasion, comme ie vous pour-
rois alleguer plusieurs autres, par lesquelles
vous & les vostres pourrez recognoistre qu'il
n'y a riens d'asnerie en moy : comme aussi ne
falloit-il que Richeome fit present à ce grand
Roy, si tant estoit que mes obiections fussent
indignes de responce : & neantmoins voyant
que ces trois Messieurs ne meritent aucune
replique, afin qu'ils ne m'accusent d'ingratitu-
de, ie les renuoye au 7. Liure de mes Epigram-
mes où ie leur adresse quelques vers.

Il falloit d'autres cōtrolleurs à mō Catechis-
me que vostre chasseur, vostre charlatan, vo-
stre escrimeur. Aduertissemēt que ie vous sup-
plie prendre de moy, non comme vostre enne-
my, ains comme de celuy qui est amy de la Re-
ligion, & Iustice. Que ceux qu'employerez
pour y mettre la main, respondent à toutes mes
obiections, autrement ils feront penser qu'ils
aduouient tous mes chapitres, qui ne serōt par
eux desauouez par bonnes & valables raison-
sons. Vous auez peu entendre par tout ce que
dessus, quelle est l'œconomie de mon Cate-

chisme : & en tout euenement lisez-le , comme estes obligé de ce faire , vous trouuerez qu'en tous mes trois Liures , il n'y a rien d'oiseux ; tel que vos deputez me respondent , non tumultuairement , ains par ordre , chapitre pour chapitre ; le tout en la mesme forme que ie vy auoir esté fait par l'un des vostres , contre le Seigneur du Pleffis Mornay en son Institution & vsage de l'Eucharistie en l'ancienne Eglise. Autrement chacun se mocquant de vous , dira qu'en tout vostre fait , il n'y aura que du Renard , tant blasonné par vostre chasseur. Et , quand m'aurez de telle façon combattu , non par Notes , telles que vostre charlatan Richeome , ains par Liures massifs pleins de bonnes raisons , sans sophistiquerie , & mensonges , qu'adonc il vous soit permis , ou aux vostres , sous vostre authorité , de lascher toute bride à vos passions contre moy , si trouuez bon de le faire. Car de ma part ie proteste deuant Dieu & son Eglise , que ie n'ay esté conuié par inimitié particuliere d'escrire contre vous : & si desirez scauoir quelle est mō opiniō au cas qui s'offre ; c'est celle mesme d'une femme qui fait citer deuant l'Official son pretendu mary , sur la nullité de leur mariage pour l'impuissance maritale qui se trouue en luy : Laquelle desirant obtenir gain de cause , est toutesfois plus ayse de la perdre , c'est à dire , que son mary soit trouué vray homme , mais elle veut qu'il soit tel , non de paroles , ains d'effect. Le semblable est-il de moy. Mon Catechisme n'est plus à moy , ains au public , encores qu'aujourd'huy il parle François ,

Latin, Anglois, Alleman sans aucune affectation : le vous ay recherché de fonds en comble par mes trois Liures, sans y auoir riens esparagné; combattez-moy de bonnes armes, & me vainquez. C'est ce que ie desire sur toutes choses; mais de penser auoir obtenu le dessus, par vn chasseur, vn charlatan, vn escrimeur de village, c'est vne chose indigne de vous, dont ie fais brauement litiere. Adieu.

A Monsieur du Lys, Conseiller & Aduocat general du Roy en la Cour des Aydes.

POur m'acquitter de ma promesse, i'ay non couru à la haste, ains leu meurement vostre Liure: & ne puis assez haut-loüer l'exacte diligence qu'y auez apportée. Bien empeché toutesfois de iuger auquel des deux y a plus d'obligation, ou du Liure à vous, ou de vous au Liure. Car en effect c'est vn beau registre de vostre genealogie, auquel apres auoir dignement celebré nostre Ieanne la Pucelle, monstrez au doigt & à l'œil qu'estes extraict de sa famille. Qui ne vous est pas vn petit honneur de renouueller en vous la memoire de ceste grande guerriere enuoyée de Dieu pour deliurer la France de la captiuité dont elle estoit affligée. Car quāt aux Eloges que desirez estre mis en vers Latins, ou François au dessous des statues du Roy Charles VII. & la sienne agenouillées sur le Pont d'Orleans deuant l'image de nostre Dame; & qu'on y mette comme elle apparut à la Pucelle en son dormant, & luy re-

Genealogie
du sieur du
Lys.

Le sieur du
Lys extrait
de la famil.
le de Ieanne
la Pucelle.

Ieanne la
Pucelle en-
uoyée de
Dieu en
France.

Statues de
Charles 7.
& de Ieanne
la Pucelle sur le
pont d'Or-
leans.

Nostre Da-
me appa-
rut à Ieanne
la Pucelle.

uela qu'elle auoit esté destinée de Dieu, pour faire leuer le siege d'Orleansaux Anglois, dõt elle donna aduis au Roy, qui réussit à poinct nommé. Hé vrayement ie serois vn mauuais François, voire vn tres-gros Chrestien, si ie ne trouuois vostre foy & creance bonne, & pareillement le zele de ceux qui a vostre instigation & semonce, ont mis la main à la plume sur ce subiect, delquels ie puis dire, non ce que disoit le Palemon de Virgile,

Et vitula tu dignus, & hic,

Mais bien,

Et lauro tu dignus; & hic.

Toutesfois pour vous dire à cœur ouuert ce que i'en pense, loüant vostre deuotion, ie ne puis bonnement adherer à vostre dessein. Et voicy pourquoy. Ie porte naturellemēt grand respect à la venerable ancienneté. Or soit, ou que par vne prudence, ou par le hazard du temps (quelquefois non moins sage que la prudence) nos ancestres ayent laissé les deux tableaux en blanc: & neantmoins qu'ils ayent

*Statuës du
Roy Char-
les 7. & de
la Pucelle,
pourquoy
mises sur
le pont
d'Orleans.*

assis sur le Pont les deux statuës, pour estre memorial & trophée du bien que la ville auoit receu, ie veux croire que par vn sage conseil, il y laisserent ces tableaux en tables d'attēte, comme n'estants capables de représenter en si petit volume, les exploits d'armes heroïques de nostre Amazone. Qui me fait opiniastrer qu'il ne faut riens aylément remuer de ceste sage antiquité par vn nouveau supplement de ménage.

Singulierement eu esgard que voulez faire vn miracle special de cettuy: Et quant à moy i'e.

stime que tout ce qui aduint à nostre Pucelle sur son aduenement & progrès iusques au dernier periode de sa vie, ce furent miracles tres-expres de Dieu. Miracle en ce que nostre Roy Charles enuironné d'une infinité de braues Capitaines, Dieu voulut toutesfois choisir vne simple filandiere, puis bergere, non au cœur du Royaume, ains aux limites, pour le rétablissement del'Estat. Miracle quand se presentant au Roy à Chinon, qui s'estoit deguisé pour n'estre par elle reconnu, au meillieu de sa noblesse, ce neantmoins elle le choisit pour son Roy & naturel Prince. Miracle quand la Vierge Marie s'apparut à elle, comme fort bien remarquée, pour leuer le siege d'Orleans. Miracle de l'auoir fait leuer, la ville estant reduite en tout desespoir & que depuis l'orgueil des Anglois r'abaissé, ils ne firent que conniller par la France. Miracle quand à la barbe de l'ennemy, sous la conduite d'elle, Charles fut sacré Roy à Rheims, & qu'en allant & retournant, il se fit maistre de plusieurs villes sans coup ferir par le seul obiet de ceste Pucelle. Miracle qu'en tous ses deportements elle receut aduis premiere-ment de Sainct Michel, puis de deux autres bons Anges qui sous les noms de Saincte Catherine & Marguerite luy seruoient de bons & fideles protocoles. Miracle, de ce que non seulement elle se rendit victorieuse de nos ennemy, ains de soy-mesmes. Car ny le feu de sa jeunesse qui la pouuoit bruler, ny les commoditez qu'elle auoit au meillieu des armées pour l'amortir, où en tel subiect la desbauche se loge

*Miracles
de la Pu-
celle d'Or-
leans.*

*Pucelle
choisie de
Dieu pour
le restablis-
sement de
la France.*

*Reconnoit
le Roy qui
luy estoit
incogneu.*

*Anglois
chassés de
la France
par la Pu-
celle.*

*Sacre du
Roy Char-
les miracu-
leux sous
la conduite
de la Pu-
celle.*

*Anges ser-
uans à la
Pucelle.*

fort aysément, ny la presence de plusieurs Gentils-hommes, ausquels elle commandoit, n'eurent iamais tant de commandement sur les actions, qu'elle feit aucune bresche à sa pudicité. Mais, miracle encores plus grand, qu'estant en la ville de Roüenés mains de ses ennemis, qui nerecherchoient contre elle que toutes sortes de calomnies pour la faire mourir, comme on peut recueillir du procès extraordinaire qu'ils luy firent, toutesfois ils ne furent iamais si osez de luy impropérer ceste faute. Qui fut cause qu'entre plusieurs epithetes d'honneur, qu'on luy pouuoit iustement attribuer apres sa mort, chacun d'un commun consentement luy bailla celui de Pucelle, qui luy est demouré iusques à huy: comme remarque de la plus grâde victoire par elle obtenuë. Adioustez les deux predictions signalées, qu'elle fit fortemët deuant ses iuges ains ses ennemis. L'une qu'elle tenoit pour arrest tres-assuré, que dedans six ou sept ans pour le plus, les Anglois bon gré mal gré deguerpiroient nostre France: L'autre que par reuelation du Ciel, elle scauoit qu'apres son Roy, Dieu aymoit sur tous les autres Princes & Seigneurs le Duc d'Orleans. propheties qui depuis aduindrent. Parce que six ans apres le Roy s'entra dedans Paris: Qui estoit auoir quarante-cinq sur la partie, & quant à Charles Duc d'Orleães, il y auoit quatorze ou quinze ans passez qu'il estoit prisonnier en Angleterre, dès la iournée d'Azincour, Dieu voulut que depuis il en sortit, & espousa vne Princesse dont il eut vn seul fils, qui fut Louys 12. Roy de France, surnommé pour sa preud'homme pere du peuple: & a-

*Ieanne
pourquoy
appelée
Pucelle.*

*Ses predictions
deuant ses iu-
ges.*

*Proppheties
de la Pucelle.*

uoit auparauant eu Iean son enfant naturel Comte de Dunois, qui par sa vaillance reünit à la Couronne, ce qui estoit entre les mains des Anglois, tant de la Normandie, qu'Aquitaine; Par vostre foy fut-il iamais prophetie plus miraculeuse & accomplie que celle-là? Car on ne pouuoit voir sous meilleurs gages, combien ce Duc estoit aymé de Dieu, que par les deux rejections qu'il nous laissa, lesquels procurerent tant de bien à nostre France. Particularitez par moy estalées dedans mes Recherches, non toutesfois avec vn tel ordre. Au bout de tout cela, nostre Pucelle fut arse toute viue par ses ennemis, pour auoir fait tant de seruices miraculeux au Roy & à sa patrie. N'est-elle pas morte martyre: ie ne diray point d'Estat, comme disent les sages-mondains, ains de Dieu, tout en la mesme maniere que nos saincts Peres canonisez par l'Eglise, apres auoir seellé leur foy de leur sang. Et puis nous solemnisferons par nos vers vn seul miracle d'elle, au desaduentage de tous les autres? Effaçons ie vous prie cela de nos papiers: *atq; adeò stemus in hoc Catone*, cōme disoit l'Empereur Auguste, ou comme nous disons en commun prouerbe: Laissons le monstier où il est. Autrement en pensants bien faire par nostre nouuelle deuotion, nous gasterons tout: & ne raulons les miracles qui se trouuent en nostre Pucelle, la voulants magnifier par la commemoration d'vn seul.

*Pucelle
bruslée à
Rouen.*

*Est morte
martyre.*

Vous me sommates à nostre derniere entreueuë d'y cōtribuer quelque chose de mō creu: & quoy? ie vous ay voulu obeïr, mais en vous obeïssât, obeïr aussi à moy mesme, premieremēt

si'en suis creu, il n'est faut riens innouer. C'est le general refrain de ma lettre. Et si i'en suis desdit, pour le moins que sur vn petit tableau, on

Distique appende au pied des deux autres, vn distique dont la teneur sera telle,

sur le tableau de la Pucelle.

Mutatabella placet, Iana nam gestare ferre,

Nulla tabella potest, quo placuere modo.

C'est vn crayon que ie consigne és mains de celuy qui sera le vray peintre, a la charge qu'il soit vn Timante en sa poésie. Moins escrire, & plus apprestier à penser. Ainsi ne sera fait aucun tort, ny à la muette ancienneté, ny à nostre casualiere. Que si en cecy ie suis par vous réputé, non heretique, ains paradoxique, pour cōtreuenir à l'opinion de vous, & de ces beaux esprits qui sur le modelle de vostre projet, se sont ioüez de leurs plumes à qui mieux mieux, & à l'enuy l'un de l'autre, ce nonobstant ie m'assure que quelques-vns se rendrōt des miés apres auoir entendu mes raisons. Mais pourquoy nō tous, puisque ie parle pour vous tous, & non pour moy ? Qu'ainsi ne soit, tout ainsi que les deux tableaux ne sont capables de représenter tous les miracles qui se trouuent en l'histoire de nostre Pucelle, aussi ne peuuent-ils contenir tous les Eloges qui vous ont esté donnez. Il vous faudra donc estre vn Aristarque pour en tirer trois que iugerez les meilleurs au desaduantage des autres. Quoy faisant

Chacun est naturellement idolatre de son esprit.

Dieu sçait en quel accessoire tomberez, chacun estant par vne passion auenglée naturellement idolatre de son esprit. Partant pour m'estancher d'un long discours, ie suis d'aduis en-

tant que touche vostre Liure, que ce soit vn instrument domestique pour vous, les vostres, & vos amis, entre lesquels ie retien ma place. Et pour le regard du surplus, si ne voulez, ou pouuez mettre bride à vostre souhait, permis à vous (demourants les tableaux du Pont en leur blanc) mettre vos belles peintures en leur iour par vn recueil, afin que les peintres ne soient payez d'une blanque, ains retiennēt tous (chacun en leur endroit) Benefices par la voix commune du peuple, selon le plus ou le moins des merites de leurs escriis. A Dieu. A Paris de vostre maison ce premier iour de Decembre 1612.

A Monsieur du Lys.

Vis qu'estes resolu sur le recueil, il me plaist de condamner les vers que ie vous enuoyay dernièrement, & les r'emplacer de ceux-cy. Vous me iugerez par cela vray disciple du peintre, auquel on impropéroit anciennement, qu'il ne pouuoit *tollere manum à tabula*. I'en suis d'accord, horsmis qu'il faisoit ses peintures de iour, & moy mes poësies, lors que la longueur ou importunité de la nuit, me commandent de ne point dormir. Qui sera pour vous monstrier en passant de quelle gayeté d'esprit, ie trompe les ennuis d'une fâcheuse vieillesse, apres auoir quitté & mis sous pied les affaires publiques, pour me vouër du tout dedans ma maison au repos d'une vie coye & tranquille.

*Muta tabella filet; Iana nam gesta puella
Nemo referre potest, quo mernere modo.*

*Cetableau porte en blanc de Ieanne la memoire:
Car nul ne peut au vif représenter sa gloire.*

*Sous un tableux voilé d'un rideau peint Timante
Représenta iadis le ducil d'un Roy transi:
Au contraire le blanc qui est en cettuy cy,
L'heur, la ioye, l'honneur des François représente.
L'art caché du rideau rend Timante ennobly,
L'art du tableau non peint le fait mettre en oubly.*

A Monsieur de Sainte-Marthe.

NE pensez ie vous prie, que par oubliance de vous, ou de moy, ie ne vous fey part de ma ieunesse lors qu'elle fut imprimée; Il y eut trois causes qui m'en detournèrent. L'une que ie deuins malade pendant l'impression: Chose que pourrez recognoistre par les fautes qui se trouuent au Liure, dont ie suis honteux. L'autre que ie ne voulois aduoüer le recueil comme venant de ma boutique: Ainsi le verrez-vous en l'Epistre liminaire par moy faite sous le nom d'un André du Chefne. Et finalement le Liure fut acheué d'estre imprimé au mesme poinct du detestable parricide de nostre Roy Henry le Grand. En la concurréce de ces trois particularitez, croyez qu'on m'eust iugé digne de courir les ruës, si ie me feusse tant soit peu remué pour en faire presët à mes amis. Toutesfois ayant entendu par les lettres de M^{onsieur} Fauereau, que desirez l'auoir par mes mains, j'ay mieux aymé, & vous complaisant me desplaire, que vous desplaisât me cōplaire.

Et peut estre m'aduiendra-il ce qui aduint au-

trefois à Ciceron au fait de Cluence, contre les complices duquel ayât plaidé, & gagné sa cause ; dix ans apres plaidant pour luy, illa gagna pareillement. Prouuant par la beauté de son esprit, qu'en ceste incompatibilité oculaire du pour, & du contre, il n'y auoit riens d'incompatible. Ainsi me veux-je promettre que ce qui eust esté lors trouué de mauuaise digestion ne le fera maintenant. C'est pourquoy ie ne doute de vous enuoyer à face ouuerte le Liure. A la charge que vous vous contenterez de l'auoir en vostre possession sans le lire :

Ne legito, nam cur in publica commoda peccem,

Mi scripsisse satis, sat sit habere tibi.

mandoy-je à feu Monsieur le President Brisson, luy dediât le cinquiesme Liure de mes Epigrammes: Le mal de vos yeux qui font penitence du passé, l'ancienneté de vos ans, la multiplicité d'affaires dõt estes accablé, vous en dispeserõt. Vray que si par maniere d'acquit il vous plaist passer par dessus, encores y trouuerez-vous, si ie ne m'abuse, en vne sotte amitié de moy assez de quoy pour vous contenter. Car laissant à part mon Monophile, Colloques d'Amour, Lettres amoureuses, que i'estime porter sur le frôt leur fauf-conduit, si me permettez par vn priuilege de Poëte faire gloire de ma folie, ie vous diray franchemēt que l'œconomie de ma Poësie me plaist, pour estre le premier de ce nô qui ay solemnisé l'amour de la façon que i'ay fait. Que si voulez en entēdre les raisons, ie vous r'enuoye à l'Epistre que par forme d'auant-propos i'adressē au lecteur, laquelle ie desire estre par vous leuë, afin de vous apprestē à rire, quand

*Priuilege
des Poetes.*

*Poësie de
l'auteur.*

seriez assiégué de quelque melancholie. Quant au surplus, encores que tout le Liure me plaïse, comme l'enfant fait au pere, car autrement n'en eussé-je fait le recueil, toutesfois entre les pieces particulieres, ie fay estat des douze Sonnets, qui font l'entrée de mes jeux Poëtiques; puis de la seconde partie sous le tiltre de Liberté. Et sur tout de la Congratulation de la paix faite en l'an 1570. adressée au Roy Charles 9. & de la Pastorale du vieillard. Celle-là pour estre tres-sage, que i'estime le parangon de toutes les autres: Celle cy pour estre folle, & faite par vn vieillard dedans la ville de Tours, lors qu'il y estoit refugié pour les Troubles. Et s'il vous plaist y adiouster l'epitaphe de feu Monsieur le Connestable de Mont-morency, & le mien Latin rendu vers pour vers en François, permis à vous de le faire, & à moy de ne le trouuer mauuais. Car quant aux jeux faits tant sur la Pulce, que ma Main, (desquels feu Monsieur de Tyard Euesque de Chaalon sur-Saune, grand Poëte & Philosophe disoit n'auoir iamais veu deux petits Poëmes plus beaux) c'est vne meslange de nobles inuentions, esquelles vous mesmes voulutes contribuer vn riche Sonnet sur ma Main. Vous me direz que ie me vante, & peche contre l'ancien prouerbe, qui nous enseigne, que la loüange de nous qui sort de nos bouches, a ie ne sçay quoy de mauuaise haleine. Et ie vous respond que ceste regle n'a point de lieu au vieillard, auquel il est permis par vne prerogatiue de son aage d'estre babil-lard, & de se loüer. Combien donc plus quand

avec cela il se fait accroire auoir quelque arriere-coing entre les Poëtes? Je prendray grand plaisir quand ie me verray censuré par vos Lettres, mais non de la censure de ceux qui voudront dire qu'il m'est mal-seant de ramenteuoir les folastries de ma ieunesse, dedans vne profonde vieillesse. Cela est bon en la bouche d'une populace, mais non d'un homme d'entendement. Car pour vous bien dire, ie ne me mets sur les rangs pour plaire seulement à ceux de ce temps, ains à la posterité, si i'y puis atteindre, qui ne iugera s'il y a eu de la bien ou mal-seance en l'auteur, la faisant imprimer, ains si l'ouurage est de merite ou non. Je desire faire courir auant ma mort trois Tomes de mes escrits, pour apres mon deceds reuiure. Le premier, de ma ieunesse & sa suite, qui est cettuy-cy. Le second est de mes Lettres, qui ont pris leur vol non seulement par la France, ains en plusieurs nations estranges: & si ie croy quelques Imprimeurs qui me sollicitent, i'ay encores dix autres Liures sur le poinct d'estre imprimez, ausquels auez bonne part: Et le troisieme est de mes Recherchès de la France, que i'augmente de iour en iour à bonnes enseignes. Je ne vous touche mes Epigrammes Latins, que i'ay augmentez d'un septiesme Liure, & mes Icons d'un deuxiesme: ny plusieurs meditations spirituelles que i'ay entre mes papiers. Ce sont œures que ie laisse à l'arbitrage de mes enfans, pour en disposer comme ils voudront apres mon trespas. Car pour le regard du Catechisme que i'ay fait contre les Iesuites,

Trois Liures promiss par l'auteur.

Catechisme de M. Pasquier contre les Iesuites.

indigné des indignitez prodigieuses, dont ils auoient mal traicté nostre France pendant nos derniers troubles ; c'est vn Liure qui parle au iourd'huy Anglois, & Alleman. Depuis que ie me suis banny de l'ambition & auarice, pour espouiser vne vie coyë & solitaire dedans ma maison, vous ne sçauriez assez estimer quel plaisir i'ay de me faire perpetuelle compagnie apart-moy, & quel fruit & contentement i'en rap-
 porte. En attendant qu'il plaise à Dieu faire sa volonté de moy. Lequel ie supplie avec toute humilité, nous vouloir tous deux conseruer en les graces, & moy particulierement aux vostres. De paris en vostre maison ce premier iour de Ianuier, 1613.

A Monsieur Fauereau estudiant en l'Vniuersité de Poitiers.

E recognoistray franchement auoir fail-
 ly ne vous ayant remercié de l'honneur que m'avez fait en la dedicace de vostre Mer-
 cure nouuellemēt retrouué en France, que vous, & messieurs vos compagnons auez diuersemēt habillé à la Greque, Romaine, & Françoisse. Et neantmoins ie ne me puis repentir de ceste pa-
 resse, pour auoir esté cause que m'avez escrit de rechef. En quoy i'ay eu cet heur de iouir deux fois de la beauté de vostre esprit. Bien vous di-
 ray-je que ie me suis de telle façon aheurté en la
 recherche de nos Vniuersitez (par auēture der-
 nier oūrage de ma plume) que i'oublie, non
 seulement le deuoir, que ie dois rendre à mes a-
 mis, ains à ma maison mesme. De maniere que
 tous me pouuez faire appeller en iustice pour

*Recherche
 des Vniuer-
 sités*

m'estrefait mon procès, tout ainsi que les enfans de Sophocle firent à leur pere. Et en cecy ie produiray comme luy, mes papiers pour ma iustification. Vous pourrez iuger par cela qu'il y a quelque brin de folie en moy: Mais encores le iugerez-vous plus grand quād vous entenderez l'histoire dont ie veux maintenant vous repaistre. Le iour de la Quasimodo derniere le pere Gontery Iesuite, prenant congé de son auditoire en l'Eglise S. Geruais, où il auoit presché le Carefme avec vn grād applaudissement du peuple, il luy aduint par occasion de parler de moy, avec tāt d'honneur & respect qu'il estoit impossible de plus. Encores (dit-il) qu'il se soit formalisé contre nostre ordre. Le mesme iour ne sçachant ce qui s'estoit passé à S. Geruais, i'enuoye mō Oliuier pardeuers le docte Valladier (qui auoit aussi presché à Sainct Iean en Greue, avec non moindre admiration quel'autre) pour sçauoir de luy en quel lieu il se vouloit de là en auant loger: Ie ne le vous diray (fit-il) car ie ne veux donner la peine à vostre Maistre de me visiter. Mais afin qu'il cognoisse de quelle façō ie le visite; Baillés-luy de ma part ce cahier en attendant que ie luy face present du Liure entier. Ce cahier (que ie vous enuoye m'est apporté, dedans lequel vous verrez vne celebration trop hardie qu'il fait de moy. Le lendemain quelques miens amis, qui auoient esté au sermon de Gontery me viennent voir, pour me congratuler de l'honneur que i'auois inespérément receu de luy. Ausquels ie dy, qu'à la verité ie luy auois beaucoup d'obligation, mais non telle,

*Mr. Pasquier haut
loñé par le
pere Gon-
terry Iesui-
te.*

que ie ne cognuſſe fort bien en luy plus du ſage-mondain, que d'amy. Et comme i'eſtois en ces alteres, ie receu vos Lettres, & le Liure que me dediez, donnant plus à l'amitié que me portez, qu'à mon merite. Hé vrayement (m'eſcrié-je loys) ie ne m'eſtime pas moins heureux en ces trois rencontres d'honneur, qui me ſont arriuées dedans le temps de vingt-quatre heures, que Philippe Roy de Macedoine, quand en vne meſme iournée, Alexandre ſon fils luy naſquit, ſon agent obtint la Couronne des jeux Olympiques de la Grece, & luy en bataille rangée vne victoire ſur les ennemis. Mais à quel propos tout cecy ? Par voſtre foy toutes ces particularitez miſes enſemble, ne ſont-elles ſuffiſantes pour infatuer vn vieillard, & le faire pauoneſquement mirer en ſes plumes ? Non : ce n'eſt pas cela. Au contraire ie vous veux dire que i'ay failly, vous en auez eſté cauſe. D'autant que vous autres Meſſieurs vous eſtâtes tant oubliez de me ſolemnifer ſous faux gages, Dicu pour vanger ce menſonge a voulu que ie vous aye oublié, & neantmoins ie veux maintenant reparer ma faute, & la couvrir de ceſt ancien formulaire : *Sit erranti medicina confeſſio*. Ceſte-cy donc ſera pour vous remercier de la meilleure ancre que i'aye : Et ſingulierement quand par vne richeſſe d'eſprit, en voſtre premier Epigramme, vous eſtes voulu iouer de voſtre plume en la cōparaifon de moy avec Mercure. Epigramme certes merueilleuſement bien fait, & digne de la primauté, mais grandement menteur. Parce qu'il n'y auoit qu'un

point,

*Heurs ar-
ruez à
Philippe
Roy de Ma-
cedoine en
la naiſſan-
ce de ſon
fils Ale-
xandre.*

poinct, auquel me pouuiez faire entrer en ce parangon, qui a esté par vous oublié, mais toutesfois excusable; parce que ne le pouuiez deuiner. Cest que Mercure ayant entre ses rares singularitez, esté par les anciens figuré pour le Dieu des larrons, i'ay vrayemēt esté larron en vostre endroit, ne m'estant acquité du grand-mercy que ie vous deuois. Mais vous receurez la presente pour supplément de tout le passé, & encores ce quatrain auquel ne trouuerez rien de bō que ce qui est de mauuais pour auoir esté fait sur le champ. I'enten que le Mercure en bronze trouué en la nouuelle maison de la Royne Regente, sur lequel auez dressé vostre Poëme, est fait d'une telle posture, comme s'il vouloit presenter de l'argent. Qui m'a fait tracer ces quatre vers que i'adresse à ceste grande Dame.

*Face le Ciel, qu'ainsi comme Mercure
Vous offre argent sans bourse deslier,
Qu'à l'importun qui vous vient supplier,
Donniez de l'or seulement en figure.*

A Dieu de Paris ce 24. de May, 1613.



L E

VINGT-DEVXIESME

LIVRE DES LETTRES
DESTIENNE PASQUIER.

*Au Seigneur d'Atichy Conseiller d'Estat, &
intendant des Finances.*



O v s me brauates derniere-
ment en ma maison en presen-
ce du Sieur de Marefcot. Mais
ſçachât à qui auiez affaire, qui-
tates auffi toſt la ville. Mainte-
nant que i'ay eu aduis de vo-
ſtre retour, ie vous ay depesché ce cartel, pour
vous ſommer & coniurer de vous trouuer au
lieu où la brauade me fut faite. Bien deliberé
d'en auoir ma raiſon. Et pour vous faire paroi-
ſtre que ce ne ſera à petit ſemblant, ie deſire que
Madame voſtre femme, Meſſieurs de Marilhac
vos beaux-freres, & le Sieur de Marefcot ſoiét
de la partie. I'y adiouſterois mes Dames les
Comteſſes de Chateau-vilain, mere & ſœur, ſi
elles eſtoient en ceſte ville. Partât afin que tou-

te ceste bonne compagnie ne nous manque, vous me manderez le iour que voulez que ceste querelle soit entre nous deux demellée, & croyez que vous & les vostres recognoistrez lors comme iescay iouir des cousteaux. Que si pour esquiuier le coup vsez de remises, delais ou dissimulations, faites estat que ie vous publi ray en tous lieux pour le plus coillard caualier qui soit en la France. A Dieu.

A Messire Iean Nicolai Conseiller d'Estat, & premier President en la Chambre des Comptes de Paris.



E suis d'accord avec vous, que par mes dernieres ie vous figuray vn Rithmeur, non vn Poëte; Aufi ne vous auoy-je promis de vous représenter vn Poëte, ains seulement vn crayon de l'art Poëtique François. Quelques anciens on dit, que l'Orateur se faisoit, & le Poete naissoit; Comme y ayant en l'vn plus de l'art que du naturel; En l'autre plus du naturel que de l'art. Du premier nous auõs ce bel exemple du grand Demosthene, contre lequel, ores que toutes choses semblaissent degenerer, pour la conduite de l'Oratoire; Toutesfois par veilles & longs exercices, il rompit avec telle force tous les obstacles de nature, qu'à la longue il gagna le dessus, non seulement de ses contemporains; mais aussi de tous ses deuanciers & de sa posterité; Au contraire des lors que le Poëte Catulle eut haleiné Virgile en sa

ieunesse, il recognut vn naturel en luy si propre à la Poësie, qu'il fut contraint de pronôcer ce demy vers en son honneur, *Magna spes altera Roma*. En quoy il ne fut aucunement deceu de son prognôstic. Que si le naturel opere plus en la Poësie, que l'art: quelles instructions pourray-je bailler, pour former vn braue & excellêt Poëte? Et neantmoins ie vous recognoistray franchement, que la nature sans l'art est quelque chose, non tout, & l'art sans la nature n'est rien. Nous auons veu vn Iodelle, qui pour auoir plusieurs belles pointes se fiant trop à son naturel, mesprisoit les Liures: A l'opposite vn Baif sçauoir beaucoup, mais si ie ne m'abuse aucunement mal-né à la Poësie. Ce qui luy fit changer de trois diuers tons en ses Poëmes: Aussi ne voy je point que les œuures de l'vn & de l'autre ayent esté grandement estimez, par ceux qui en ont iugé sans passion. Car, pour bien dire, c'est vne reigle generale, qui ne reçoit exception, que pour l'accomplissement de cet œuure il faut faire vn mariage indissoluble de la nature & de l'art ensemble. Quand ie vous parle de l'art, ce ne sont point les preceptes, que ie vous ay cy-deuant touchez. La lecture d'vn quart d'heure d'iceux peut rendre en ce subiect le lecteur aussi sçauant que ie suis: Mais bien, vn long estude des Autheurs Grecs, Latins, Italiens, & de ceux qui ont quelque nom en nostre vulgaire. Je veux que celuy qui desire estre bon Poëte François, allambique d'eux vn bon suc, dont il façonnera ses escrits: ie veux que comme l'Abeille il suçote leurs

Heurs, pour en former son miel: Non pas qu'il en soit quitte, pour habiller à la Françoisé les inuentions estrangeres) comme i'en voy quelques-vns l'auoir fait avec vne hôte effacée. Cela ne peut proceder que d'un esprit cacochime. Il faut qu'en lisant il se face riche, aux despens de celuy, qui en luy prestant, ne luy prestera rien, mesmes empruntera de luy telle chose. A quoy l'Autheur n'auoit pensé, par vne aisible suggestion & rencontre de leurs bons naturels: Que ce soit vne bonne digestion, dont il fera vn corps solide, sans rendre les viandes indigestes, & ainsi qu'il les aura prises. S'il gagne cest aduantage sur luy, & sur nous, qu'adonc il luy soit permis de mettre la main à la plume, & nous communiquer ses escrits.

La difference qu'il y a entre l'Aduocat (que les anciens Romains appelloient Orateur) & le Poëte, c'est quel'Orateur exerce sa charge deuant les Iuges ou le peuple, par sa voix: & le Poëte sa plume. Demosthene grand ouurier en l'art de bien-dire, disoit, que les premieres, secondes, & troisiemes parties de l'Aduocat, gisoient en la bien seance, que les Romains appelloient action: Et sous ce mot entendoient vn geste & maintien bien réglé, vne parole & voix agreable. Comme de fait les Romains eurent vn Hortense, qui n'auoit pas grand fonds, mais suppleant ce deffaut par ces particularités il acquit vn tres-grand credit sur ses cōpagnons. C'est pourquoy Quintilian parlant de luy, disoit, que ses escrits ne respondoient à sa renommée: D'autant que mourant,

730 LIVRE XXII. DES LETTRES
aussi estoit morte avec luy l'ame de ses plai-
doye.

Or, puisque nostre Poëte n'acquiert re-
putation que par sa plume, qui n'est passagè-
re comme la voix; Et qu'escriuant chacun se
donne puissance de iuger de ses œuvres tout à
loisir, esquelles la bien-seance est requise, tout
ainsi comme en l'Aduocat; De ma part ie me
fay accroire, que la bien-seance du Poëte est
plus penible, que de l'autre; laquelle, si i'en suis
creu, se fait paroistre, premierement par nos
conceptions, puis par nos paroles: Au regard
des conceptions, ie les vous ay cy-dessus brief-
nement touchées, telles que ie pense deuoir
estre. Quant aux Dictions, vn flus de paroles
sans sujet nous fait butes de mocquerie: cō-
me aussi vne conception non releuée de belles
& riches paroles, est vne peine ou compassion
au lecteur. De ramener en vsage les anciennes,
dont par vn long laps de temps nous n'vsons,
i'en doute: Comme ie voy du Bellay, dedans sa
traduction du quatre & sixiesme de l'Æneide,
l'auoir voulu practiquer, mais en vain, en ce
mot, Endementiers, qui signifie, encependant:
emprunté de Iean le Maire des Belges. D'en in-
nouer, si ce n'est par grande force, &, si ainsi
voulez que ie le dic, en nostre corps deffendâr,
ien'en seroy pas d'aduis. Ie voy Ronfard au 71.
Sonnet de la Cassandre, auoir introduit le mot
de player & Baif Malader au Sonnet 107. du
second Liure des Amours de Francine: Et ie ne
voy point, qu'ils y ayent grandement profité.
Quelques-vns de nos Poëtes, pendant le regne

de Henry 2. se donnerent puissance, par forme d'Academie de vouloir innouer quelques mots: Et entr'autres Baif & Nicolas Denilot, lequel, par vn Anagramme bouffonnesque trouué dans son nom & surnom, se faisoit appeller Comte d'Alinois. L'usage commun de nostre Frâce est, qu'au lieu que le Latin, aux noms adiectifs, fait cest trois degrez de comparaison, *Doctus, Doctior, Doctissimus*, nous disons, Docte, plus Docte, & tres-docte: & ainsi de tous les autres. Toutesfois, en empruntant quelque chose des Romains, quelques-vns des nostres se dispenserent avec le temps, de faire ces superlatifs François, Doctissime, Reuerendissime, Illustrissime, Excellentissime. Cela fut cause, que ces deux honnestes hommes (& spécialement Baif) voulurent mettre en usage ces mots de Docte, Doctieur, Doctime: Sçauant, Sçauantieur, Sçauantime: Hardy, Hardieur, Hardime, au lieu de ceux que porte nostre commun usage. Qui occasionna Du-Bellay sur la fin de ses jeux Rustiques de s'en mocquer, par ce Sonnet qu'il enuoya à Baif, l'vn de ses principaux amis.

*Braime Esprit, sur tous excellentime,
 Qui mesprisant ces vanimes abois,
 As entonné d'une hautime voix,
 Des Sçauantieurs la troupe bruiantime.
 De tes doux vers le style coulantime
 Tant estimé, par les Doctieurs François,
 Iustimement ordonne que tu sois
 Par ton sçauoir, à tous reuerendime.*

Nul mieux de toy gentillime Poëte ,

(Heur que chacun grandiment souhaite)

Façonne vn vers doucement naïf.

Et nul de toy hardseurement en France,

Va deschassant l'indoctime ignorance ,

Docte, Docteur, & Doctime Baïf.


Vous voyez comme ce bel esprit se mocquoit fort à propos de ceste sorte nouveauté. Tellement que ces deux innouateurs, recognoissants leur faute, supprimerent les vers par eux tissus sur ceste trame.

Il y a en l'innouation des mots, iugement qui est suiuy d'heur ou mal-heur. Le peuple s'en fait croire, comme l'aveugle distributeur des bulletins à la blancque, lequel donne le plus souvent benefice aux vns qui ne le meritent, & aux autres blancque, bien qu'ils soient de quelque merite. De ma part, ie seray tousiours d'aduis de prendre les paroles du commun usage. P'enten de tous ceux, qui en leurs professions ont quelque aduantage sur leurs compagnons: Paroles dont nostre Poëte vsera, maintenant selon leurs naïfues significations, maintenant par Metaphores hardies, qui ne donneront pas moins de lustre, ainçois plus grand à leurs escrits. Quelques-fois il empruntera du Grec, Romain, Italien, ou autre, non pour les escorcher (ainsi disons-nous, quand on en abuse) mais en les mesnageant sagement. Nous deuôs les mots au peuple, & leur mesnage aux belles plumes. Le Poëte Horace disoit que le commun peuple auoit, par vn priuilege ancien, toute loy & iurisdiction sur les paroles: Et je dy,

que combien que chacun en son particulier ne soit capable de les forger bonnes ou mauuaises, Toutesfois, quand par vn concours general de tout le peuple nous les approuuons, elles sont tenuës pour choses iugées en dernier ressort. Mais je passeray bien plus outre: d'autant que mon aduis est que tout homme, qui a de riches conceptions, est pareillement riche en paroles, qui naissent dedans sa plume, qu'il sçaura fort bien mettre en œuvre, selon les occasions. Brief, si ces paroles nous manquent, cela ne prouient de la disette de nostre langue, ains de nos esprits. Voyla ce que ie vous en puis escrire, m'en remettant toutes fois à vostre meilleur iugement. A Dieu.

Lettres enuoyées à la naissance de Monseigneur le Dauphin, long temps auparauant la mort du Roy Henry le Grand.

A Monsieur de Lomenie Conseiller & Secretaire d'Estat.

 Ombien que l'ancienneté de mes ans ait aucunement enseucli dedans moy la maniere de faire des vers, qui procede d'une gentillesse d'esprit, & la gentillesse d'un aage gay & non vsé, si est-ce que soudain apres que les nouuelles nous furent arriuées de la naissance de Monseigneur le Dauphin, i'esçy dedas ma vieillesse se renoueller vne ieunesse, par l'influence de ce nouuel astre, & trouuay à moy auéré ce demy vers ancié: *Facit indignatio versū.* dont nostre Adrian Tournebus voulut faire son profit en la congratulation qu'il fit pour la prise

de Calais par vn môt contraire, *facit exultatio versum*. C'est pourquoy sans marchander longuement avec ma plume, ie fey cestrois Epigrammes Latins, accompagnez d'un Sonnet François, que ie vous enuoye, & neantmoins d'autant que chacun d'eux desire son commentaire, ie vous en veux aussi faire part.

Le Ieudy, iour saint Cosme, que la Roynne accoucha : on faisoit en l'Eglise de S. Nicolas, du Chardonneret ma parroisse, les prieres de quarente heures, ordonnées estre dites par les parroisses l'une apres l'autre, pour sa couché. Le lendemain iour de saint Exsupere, nous receusmes la nouuelle de son accouchement. Ce iour mesme chanta mesle *Te Deum*, en l'Eglise nostre Dame. Le Samedy feste de saint Michel, fut faite procession generale, où se trouuerent les Cours souueraines avec leurs robes de parade, pour remercier Dieu humblement de l'heur qu'il nous auoit enuoyé : & le Dimanche toutes les Eglises allerent en procession pour l'honneur du Iubilé, qui deuoit estre ouuert le Lundy, Nicolas signifie en Grec, vainqueur de peuple, Cosme le monde : Exsuperer en Latin, c'est vaincre : Michel est l'Ange tutelaire de la France : & pour ceste cause fut institué l'ordre des Cheualiers de saint Michel par nostre Roy Louys XI. & quant au Iubilé vous sçauiez qu'il est ouuert pour la profession de nostre Religion. De toutes ces rencontres mises ensemble i'ay allambiqué ce premier Epigramme.

Dam natalitias, Nicolai presbyter ade,

*Et quadragenas fert que, refert que preces,
Cosmi sancta dies Delphinum protulit, inde
Exsuperifesto reddita vota Deo.*

*Tum Michaëlis : & hinc Iubilæi, nomine, & ô tu
Francarum Michael Angele tutor opum :*

Eia age, cantemus, Dominum laudemus ouantes :

*Nil nisi quod fœlix, omina tanta ferent:
Scilicet arma olim pro religione capefcens,
Orbis erit victor, te Michael e duce.*

Cest Epigramme est fait sur l'histoire de quatre iours qui s'entre-suiuirent. Cesecond sur vne autre ancienne du Roy Louys 7. avec ce qui s'est passé puis n'aguere entre nous pour nostre Henry 4. & du Roy Philippe le Dieu-donné qu'il pleut à Dieu enuoyer au Roy Louys:

*Augustum te olim veteres dixere, quod esses
Octani, faustis editus augurijs.*

*Nomine non isto, sed nobiliore, Philippum
Dixit, & à Superis, Gallica lingua, datum.*

*Quem prima, genitor dimissa vxore, supremo,
Supplicibus votis, protulit è thalamo :*

*Atque is rex lacerum regnum reparauit, & illud
Fortis ab externis hostibus asseruit.*

*Et cur non eadem Galli speremus, in vno
Principe, qui paribus nascitur auspicijs.*

Ce troisieme sera sur vn autre ton. S. Louys ancien progeniteur de Robert son fils, & de sa famille de Bourbon, dont nostre Roy Henry tient le premier lieu, fut entre tous nos Roys, protecteur de l'Eglise Catholique, & extirpateur des abus, & pour cete cause canonisé apres sa mort : Nous n'auons point eu de fils de Roy

qui dès la naissance ait pris le nom de Dauphin depuis le décès de François fils du Roy François premier de ce nom. Le Roy François en ceste France, & Laurent de Medici en Italie (tous deux predecesseurs de nostre petit Dauphin) furent chacun endroit soy restaurateurs des bones lettres. On sçait comme nostre Roy à present regnant, est grand ouurier à bien faire la guerre, & la paix, quand les occasions se presentent. Trois Princes qui sont autant de beaux miroüers à nostre dauphin nouveau-né. Particularitez qui m'ont donné le sujet de ce troisieme Epigramme.

*Sex & lustra decem compleras Phœbe, nec orbi
Delphinum nasci viderat vlla dies:*

At nunc Borbonidum clara de stirpe novus sol,

Henrici magni filius, exoritur.

Exoptata diu Lodoici sancta propago

Fortiter antiquæ rem pietatis age.

Franciscus Latias, dabit & Laurentius, artes:

Et belli, & pacis cætera patris erant.

Hiscetot & tantis virtutibus utere fili,

Ut fidei, ut musis, sis populoque parens.

Par ma supputation i'ay menty de quatre années Car François d'auphin nasquit en l'an 1517. & nostre nouveau Dauphin nasquit l'an 1601. qui sont quatre-vingts quatre ans. Mais nous sommes en vn temps de lubilé, auquel venant à recognoissance de ma faute, ie m'asseure que mon Confesseur me baillera aysement absolution.

Voyla pour le regard de mestrois Epigrammes Latins. Car quant au Sonnet François, i'en

ay tiré l'inuention de l'ancienneté de la maison de Medici. Le premier qui luy donna la plus grande vogue dedans la Republique de Florence, fut Cosme premier, qui naquit le iour S. Cosme l'an 1389. duquel ie puis dire tout ainsi que de Hugues pere de nostre Hugues Capet. Car combien qu'en l'un ny l'autre ne fut, ce luy la Roy, cettuy Duc, toutesfois si gagnerent-ils le nom de grands, de la part du peuple: & au surplus Henry le Grand fut faiseur de Roys, tout ainsi que Cosme le grand achemina sa posterité à prendre la dignité de Duc à Florence: iusques à ce qu'en la famille de Medici, Cosme second ayeul de nostre Royne fut par l'Empereur Charles cinquiesme, honoré du tiltre de grand Duc, tiltre authorisé par nostre saint Siege de Rome. Le iour saint Cosme est né nostre Dauphin, fils du grand Roy Henry, & de Marie de Medici son espouse. Voyez s'il vous plaist si i'ay heureusement rencontré sur ce mot de Cosme.

Cosme le grand, de Medici la fleur,

Dessus les siens gagna toute puissance:

Cosme second, de grand Duc de Florence

Obtint premier, & le tiltre, & l'honneur.

Le iour saint Cosme est né par un grand heur,

Son petit fils, Dauphin de ceste France;

Iour auquel eut Cosme le grand, naissance,

Qui ne promet aux nostres que grandeur,

Car r'alliant France, & Florence ensemble.

Ie voy desia, ie voy, comme il me semble,

Le Lys florir par arguments diuers:

Cosme d'ailleurs signifiant le monde,

*Ce Prince aussi courra la terre ronde,
Roy destiné pour vaincre l'univers.*

Conclusion ce sont les fructs de mon esprit dont ie vous fay present. Si bons, ou mauuais, ce n'est pas à moy d'en iuger, ains sans plus de les vous donner. Esquels si prenez quelque goust, ie vous prie de les faire voir au Roy, qui a toute fiance en vous; m'asseurant, que s'il ne les trouue dignes de la Majesté, pour le moins trouuera-il le tesmoignage d'une bonne volonté, laquelle prouenant de la part d'un subiect enuers son Roy, doit estre estimée pour bonne. A dieu. De Paris ce 4. iour d'Octobre. 1601.

*Au Seigneur Antoine Loisel Aduocat en la Cour
de Parlement de Paris.*



O M B I E N que la commission dont m'avez escrit, n'ait esté qu'un esclair, aussi tost disparu que veu, toutesfois ie ne suis d'aduis, que vostre petit Poëme, dõt elle fut le motif, soit caché. Il faut qu'il passe par les mains de vos amis, non seulement pour estre bien limé, mais aussi afin que chacun cognoisse que la fortune ne vous auoit non plus oublié en vostre vieillesse, qu'en vos ieunes ans; faisant en vous mentir ce commun dire, qu'il y a plus de personnes idolatres du Soleil leuant, que couchant. Vous m'en avez voulu faire part, & pour n'en demourer ingrat, ie vous enuoie en contr'eschange quelques vers de ma

façon. Mais auant que d'estaler ma marchandise, ie vous reciteray en brief l'histoire sur laquelle ils furent faits. Le iour saint Martin dernier passé que la folle anciéneté dedia pour tater nos vins nouveaux, ie priay quelques gentils-hommes & Damoiselles de nostre Brie, de vouloir prendre vn mauuais dîner chez moy : qui me firent cest honneur d'y venir. Et ayant assorty ma table de diuersité de vins, ie trouuay que chacun d'eux se faisant accroire d'estre bon gourmet, iugeoit non selon la bonté qui estoit en mes vins, mais selon son goust particulier : l'un trouuant le vin bon, qui estoit condamné par l'autre, & comme on dit en commun prouerbe, apres bon vin bon cheual, aussi apres auoir contenté nos opinions sur le vin, nous les voulumes contenter sur les discours de l'amour, ausquels nous ne nous trouuâmes pas moins partialisez, que sur la rencontre des vins; l'un de la compagnie d'un visage sourcilieux & renfrongné, l'abhorrant en tout & par tout comme enfant de l'oyssiueté, corrupteur des bonnes mœurs, meurtrier des bons esprits, perte de temps, non seulement des ieunes gens, ains de tous ceux qui se mettent en son seruage. Conclusion, logez l'amour dedans vostre teste (dit-il) vous y logez par mesme moyen vn chaos & confusion : bannissez l'en, vous viurez en vn calme d'esprit esloigné de tout orage, & à peu dire (adressant vers moy sa parole) ie ne vey iamais homme qui en ait plus fidelemēt parlé que vous, en la chanson que dediates à nostre Ronfard, quand vous dites quel amour,

Par nostre folle naist,
 En elle prend sa pasture,
 Et sans elle iamaïs n'est,
 Puis augmentant sa nature
 Petit à petit s'accroist,
 Et de telle sorte croist,
 Que ny plus ny moins que l'œil
 Ne peut atteindre au Soleil
 Quand vers le Midys s'anace,
 Ainsi tant plus haut le fol
 Laisse à l'Amour prendre vol,
 Plus en perd-il cognoissance.

Et me cognoist non point foy,
 Qui est chose trop petite,
 Ains le haut Dieu, & sa foy,
 Où nostre esperance habite.
 Où est ce grand Roy David,
 Où est celuy que l'on vid
 En un instant sans effort,
 Auparavant le seul fort.
 Où est ce sage parfait;
 Où est ce vaillant Hercule,
 Qui se rendit ridicule,
 Par le succès de son fait?

Et ainsi faites le procès à l'Amour par plusieurs & diuers couplets, iusques à ce qu'en fin prononciez cest arrest contre luy.

Cupidon tende son arc;
 Et que sur nous il descoche,
 Nous ne serons de son parc
 Mais que luy couppons la broche;

*Ne nous rendants oïeux ,
 Mais leuants nos cœurs aux cieux ,
 Supplions le Dieu puissant ,
 Que tousiours nous repaissant
 De sa diuine parole ,
 Ne nous permette y entrer ,
 Ains vueille nous sequestrer
 De ceste opinion felle.*

Ce premier ayant mis fin à son propos par
 cestrois couplets, vn autre se met sur les rangs.
 Disant que tant s'en falloit que l'amour intro-
 duisist dedans nos testes vn chaos, qu'au con-
 traire le bannissant de ceste humaine societé,
 c'estoit r'entrer dedans l'ancien chaos, duquel
 on dit qu'il fut esclous pour mettre en ordre,
 tel que nous voyons, toute ceste ronde ma-
 chine. Qu'il n'estoit enfant de l'oysiueté, ou
 s'il l'estoit, autre defaut ne trouué-ie en luy
 (disoit ce Gentil-homme) sinon que parricide
 il tuë sa mere. N'y ayant outil plus propre pour
 nous garentir de l'oysiueté, & reduire de la
 vie rustique & farouſche, en vne ciuilité de
 meurs, que l'amour : tesmoin le mal façonné
 Simon de Boccace. De qui donc le dirons nous
 fils? De la beauté, par le moyen de laquelle
 nous voüians à vne ſeule Dame, faisons renai-
 stre en nous & par nous l'Androgync, tant re-
 chantée par les anciens. Que ſi noſtre hoſte
 (parlant de moy) pour auoir parauenture re-
 ceu quelque diſgrace de ſa Maistreſſe, voulut
 faire le procès à l'amour, par la chanſon dont
 auez parlé, il en fit apres penitence cōdigne par
 vn Sonnet, dōt la cloſture eſtoit par ces ſix vers.

*Penser à toy n'est plus qu'un autre voir,
Te voir n'est plus qu'un baiser d'autre avoir,
Et un baiser plus que la iouissance:
Que si j'auois de toy ce dernier poinct,
Changer mon heur, ô, ie ne voudrois point
A tous les heurs d'une celeste essence.*

Ce Gentil-homme ayant finy par ce sixain, ie me mis de la partie, & respondis à l'un, & à l'autre. Je vous supplie, Messieurs, ne vouloir faire mal à propos vostre profit de moy contre moy. Si vous me demandez au vray ce que i'en pense, ie suis pour l'amour coniugal cōmandé de Dieu entre le mary & la femme: Car quāt à l'autre, de le bānir tout à fait, ie n'en feray iamais d'aduis: bien souhaiterois-je que nous en bannissions ceste folle opinion de la iouissance qui a plus de participation avec les bestes brutes, qu'avec la raison, voire que la desirants, nous combattions contre l'amour mesme, qui prend fin par ceste sottie.

Ie n'eus pas si tost proferé ces mots, qu'un ieune folastre m'ostant la parole de la bouche, cōmença d'escrire en ceste façon. Bon pour vous (me dit-il) auquel l'ancienneté de vostre aage a paruventure nouié l'esguillette, mais non pour moy, ny mes compagnons, qui sommes logez en la fleur de nos ieunes ans. Car quant à à celuy qui nous a presché le bannissement general de l'Amour, ceste heresie est si brusque & esloignée du sens commun, qu'elle ne merite aucune responce; non plus que l'Androgyne bastie sur les atomes imaginaires d'Epicure. Et pour le regard de l'amour d'un à une, fondé sur

une fantasque beauté, s'il y a de la sottie en l'amour, c'est en cettuy. Estants enseignez par la nature qu'il n'y a rien qui tant luy plaise que le changement. Car si elle ne se diuersifioit par les saisons, nous n'entrerions dedans cest ancien chaos, dont auez diuersement fait estat pour le souleuement de vos opinions. Voulez vous donc rendre l'amour passager, establislez-le sur la beauté passagere d'une seule Dame. Le voulez vous rendre perdurable, il le faut bastir sur la varieté, laquelle ne se change iamais en nous, ains demeure stable, quelques changemens qu'esprouuions de nos aages. Ce que ie pense auoir fidelement representé par ce Sonnet duquel ie le renuoye sur vous.

Ie le soustien : car i'en ay la science,

Que si l'amour ne tend qu'à volupté,

Ie ne croiray iamais que la beauté

Produise en nous sa celeste influence.

Ou si ell'est cause de son essence,

Comme l'on dit, ie tiens pour arresté,

Qu'il n'y a rien que la varieté

Qui le maintienne en sa toute-puissante.

Mettez en œuvre un obiet le plus beau,

Cela vous plait, de tant qu'il est nouveau,

Et vieillissant peu à peu il vous lasse.

Mais un amour qui prend son fondement,

Puis son progrès sur un doux changement,

Pour ne vieillir iamais il ne se passe

C'est pourquoy (continua-il en se sous-riant)
ie me lasche toute bride, & suis tantost esclau
d'une grande Dame, tantost amy d'une berge-
ronnette, voire si ie me voulois croire, encores

mettrois-ie mon amour à l'effor, & me dispenserois d'une mienneparente, moyennant qu'elle ne m'attouchast du premier degré de consanguinité.

A ceste parole tous les Gentils-hommes s'esclaterent de rire, comme ceux ausquels peutestre ne desplaisoit ce deduit; Mais pour le regard des Damoiselles, la patience leur eschappa, lesquelles par vn commun vœu crièrent contre luy vn Harou de Normandie: & croy que volontiers eussent elles fait le semblable contre ma non iouissance, mais vne honte les en empescha. Parquoy se fermants seulement en luy, commencerent de l'abbayer à qui mieux mieux (tout ainsi qu'une meute de petits chiens, contre vn mâtin qui ne s'en donne pas grande peine) luy improperant qu'il deust auoir honte; Que son opinion n'estoit Chrestienne, ains Turquesque, & que s'il y auoit quelque brutalité en l'amour, c'estoit vraiment aux malheureux discours d'oïl se vantoit. Vous n'eussiez pas ouy Dieu tonner tant elles estoient acharnées à ceste querelle, quand vn personnage d'honneur de la compagnie leur dit sagement. Tout-beau, mes Damoiselles, tout-beau; il y a grande difference entre le faire, & le dire. Ne pensez pas que ce Gentil-homme ait parlé à bon escient, c'a esté seulement pour aiguïser vos coleres. Cest arrest ainsi prononcé, les estâcha aucunemēt. Ainsi la nappe leuée, & actions de grâces réduës à dieu, apres quelques promenades chacū s'en retourna à la chacune.

Quelques iours apres, comme ie ne suis iamai seul, pour estre tousiours avec moy, &

qu'à faute de compagnie ie me gouuerne moy-
mesme, aussi remettant deuant mes yeux, que
chacun d'eux pour fauoriser son opinion, s'e-
stoit aydé de quelques miens vers, ie voulus fai-
re le semblable sur la non iouissance par moy
proposée & fis ces Sonnets.

*Tant que Rome eut une Carthage en teste,
Dans ce mal-heur heurense elle vesquit,
Mais en vainquant, ell' mesme se vainquit,
Et fit de Rome, une Rome conqueste.
Bien que ie n'aye imprimé autre queste,
Que celle là qui en toy me rauit,
Mon cœur portant qui tant seulement vit,
D'espoir de vaincre, à vaincre ne s'appreste.
Pour n'assopir lentement mes esprits :
Et m'exercer en ce beau jeu de prix
Du Dieu d'amour que i'ay pris en partage ;
Par un souhait doucement inhumain,
Face le Ciel que ie sois ton Romain,
Et que tu sois à iamais ma Carthage.
Bien que l'amour dedans l'ame produise
De celuy-là qui de luy est espoint,
Vn chaud desir d'attaindre au dernier poinct,
Et que ce soit le seul but où il vise.
Bien qu'en mon cœur ton clair Soleil reluise,
Et m'ait rangé du tout à son appoinct,
Pour tout cela ie ne souhaite point
Iouir d'un heur mal-heureux qui me nuise.
De mes amours le souuerain adieu
Et de mourir & viure dans le feu,
Et de n'auoir du dernier poinct enuie :
Poinct qui naissant par son estre prend fin ;
Bruslons, mourons sans passer outre, afin*

Que par nos morts l'amour demeure en vie.

Cette piécen'est que trop sage: celles que ie vous reciteray cy-apres ne sont que trop folles. Aussi seroit-ce peut-estre vne grande follicie à nous, si n'accompagnions de fois à autres nos actions de quelques gayeres follastries. Ayant donné air à ces vers, il me souuint que ce ieune Gentil-homme m'auoit imputé que la longueur de mes ans auoit noué l'esguillette à mon corps. S'il a dit vray (fey-ie lors) i'ay beaucoup d'obligation à mon aage de m'auoir affranchy de ces cruelles importunités de nature. Mais ie veux voir si le mesme aage a noué l'esguillette à mon esprit. Parquoy il me prit opinion de représenter par ma plume les passions que l'autre disoit se loger en luy par effect. Ce sont trois Sonnets de la nouuelle impression que ie vous enuoye, à la charge qu'il vous sera permis d'en rire, & non de vous en mocquer.

Pour consoler ma pauvre ame affermie,

Et luy donner quelque esperance d'heur,

Banny de toy, Duchesse la grandeur,

Qui de ton estre avecques toy prit vie.

Où si tu n'as de la bannir enuie,

Destourne au moins d'alentour de ton cœur

Ces deux appas, & ceste humble rigueur,

Qui m'ont cruels, la liberté ravie.

Ceste douceur me fait au Ciel voler,

Ceste grandeur fait mon vol raualer,

Je couure un feu, & dans mon feu ie tremble.

Je cours vers toy, & si n'ose bouger ;

O Dieu qu'il est mal-aysé de loger

La Maïesté, & l'amour tout ensemble.

D'un banolet elle estoit attiffée,
Son corps vestu d'un habillement gris,
Mais sa beauté me sembloit hors de prix,
Face, & façons dans l'esbois, d'une fée.
Chantant des airs, comme un second Orphée,
A l'impourueu pres d'elle ie me mis,
A l'impourueu par elle ie feus pris
Sous le couuert d'une Ormoye: ô trophée!
Soudain mon bras au fort du corps la prend,
D'un court refus la pauvrete se rend:
Vous iugerez quel butin ie feis d'elle.
Je viens, ie voy, & tout d'un mesme pas,
Victorieux ie mets la Nymphe bas:
Fut il iamais escarmouche plus belle?
Tant m'est ton port, tant ton œil agreable,
Que ie nourry dedans mon ame un feu,
Feu qui ne fut iamais en autre veu,
Feu qui n'eut onc & qui n'a son semblable.
O sot espoir, ô desir miserable!
Car aussi tost que le coup ie recen,
Tout aussi tost, helas ie m'apperceus
D'estre blessé d'une playe incurable.
Pour quelque peu ma douleur appaiser,
De toy ie cueille un long & chaud baiser,
Et tout en toy ie me metamorphose.
En te baisant plus heureux suis qu'un Roy,
Mais tout à coup retenu par la loy
Souhaitant tout, souhaiter rien ie n'ose.

Par vostre foy auquel des deux y a-il plus de
follie, ou au ieune Gentil-homme, qui se vou-
lut iouer de sa langue sur vn tapis verd, ou au
vieillard, qui se ioüe maintenant de sa plume
sur du papier, & se fait amoureux ores d'une

grâde Dame, ores d'une bergeronnette, & ores d'une parente. De ma partie sententie contre le vicillard, non seulement parce que la parole se paile le tour de l'aureille, & ce qui est escrit demeure, mais aussi qu'au cas qui s'offre, il n'y a que trop de mal-seance, & defaut d'entregent en luy. Je me veux faire mon procès avant qu'on me le face. Recevez de moy ceste confession sans penitence, d'autant que non content de ce que dessus, encores voulus-je passer outre, & représenter en moy un vieillard amoureux, toutesfoisie vous prie de croire que c'est à petit semblant, & jeu sans villenie.

*Qu'est-ce qu'Amour, est-ce une quinte essence,
Est-ce un Démon, est-ce un Tyran, un Roy,
Est-ce une Idée, est-ce un ie ne sçay quoy,
Est-ce du Ciel quelque sourde influence?*

*Que i'allambique, & qui me tient en transe,
Qui me rend serf, qui me donne la loy,
Qui me ravit, qui me desrobe à moy,
Qui fait que vieillie revienne en enfance?
S'il est sans yeux, d'où vient qu'il vise droit?
Enfant, qui fait qu'en mon cœur on le voit?
S'il est aisé, pourquoy n'est-il volage?*

*D'où vient, hélas! que cest oiseau maudit
Obstinément a fait dans moy son nid.
Dès mon Prim-temps jusqu'au froid de mon âge?*

*Dymoy, Pasquier, qu'est devenu ce bruit,
(De tes travaux le grand & noble gage)
Quand terrasser d'un foudroyant langage
Dans le barreau, les monstres on te vit?*

*Dymoy encor' ie te supplie, quel fruit
T'apportera ceste maudite rage*

*(De tes vieux ans le furieux orage)
Nouvel Hercule par Omphale conduit
Aux yeux de tous appareiller à rire
Mettre sous pieds du monde le mesdire.
C'est ne rien voir au beau milieu du iour,
Vieil tu me pais de ces belles rencontres,
Mais par cela, mon cher Loisel, tu monstres,
Que tu es ieune au mestier de l'amour.
Qui le croira? qu'un fol amour foudroye
Le cœur gelé d'un malheureux vieillard,
Qui le croira? que par un vers mignard
A sa fureur il vueille donner voye?
Mais qui croira qu'il ait donné en proye
Et plume, & cœur, & ame celle part,
Où la grandeur abastys son rampart
Contre celuy qui en vain la guerroye?
Si oncq pitié se logea dans ton cœur,
Si mon Apuril fut de toy serviteur,
Pardon Amour, pardon ie te supplie.
Vieillard qui aime, & qui trompette encor
Son mal, & met ses amours à l'effor,
Fait tout d'un coup trois grands coups de folle.*

Ayant de cette façon tracé ces deux Sonnets, figure d'une vieilleille non gueres sage, quelques iours apres ie la vouldus représenter en son naïf, maufade, rechignée, importune, impatiente, plaine de chagrin. Voyez la doncques entrer sur l'eschaffaut pour iouer son roolle en ma personne.

*Le Vieillard porte un baston en sa main,
Qui le conduit, & pour flater sa vie,
Du temps passé sur les siens le renuie,
De son soulas c'est l'unique refrain.*

*D'ans, & de maux, & de catterres plain
 Par un instinct d'une vieille folle,
 Ses ans il cache en toute compagnie,
 Pensant tromper la mort, mais c'est en vain.*

*Tout autre mal trouue sa medecine,
 Mais l'aage vieil, qui peu à peu nous mine,
 Du Medecin ignore le support.*

*Que le vieillard fueillette Paracelse,
 Et Hippocrate & Gallien, & Celse,
 Mal-gré leur art il est près de sa mort.*

*Tout le monde me put, ie vy de telle sorte,
 Que ie ne fay mes-huy que tousser & cracher,
 Que de fascher autrui, & d'autrui me fascher,
 Ie ne supporte nul, & nul ne me supporte.*

*Un mal de corps ie sen, un mal d'esprit ie porte,
 Foible de corps ie veux, mais ie ne puis marcher,
 Foible d'esprit ie n'ose à mon argent toucher:
 Voyla les beaux effects que la vieillesse apporte.*

*O combien est heureux celuy qui de ses ans,
 Ieune ne passe point la fleur de son Prim-temps,
 Ou celuy qui venus s'en retourne aussi viste:*

*Non: ie m'abuse, ainçois ces maux sont les appas,
 Qui me feront un iour trouuer doux mon trespas,
 Quand il plaira à Dieu que ce monde ie quite.*

*Voyla vne vieillesse chargée d'ans, & d'en-
 nuis, qui vous a sommairement par moy, & en
 moy discouru ses desconueniës. Et toutesfois
 n'estimez pas qu'en ces discours fascheux, ie
 iouisse moins de mes gayes pensées, que lors
 que ie fis les autres Sonnets. Ie suis le mesme
 Pasquier que i'estois, mais Pasquier qui n'ay
 graces à Dieu banny de moy, l'amour, le jeu,
 l'ambition, & l'auarice & encores l'oyfueté.*

Me contentant d'auoir pour mon lot, la iouissance de mon esprit que ie diuersifie par ma plume selon les objects qui me viennent à gré. Et pour conclusion encores vous veux-ie seruir de ce Sonnet, pour dernier mets de ma fagelle, ou follie.

*Situ me vois, Lecteur, sous un chenu pelage
Representer tantost un vieil homme gaillard,
Puis aussi tost en faire un rechigné vieillard
Ie me iouë en ce poinct, glorieux de mon aage.
Ie voytel estre un sot, qui contrefait le sage,
Un sage bouffonner pour un autre regard,
Qui facheux, qui fache l'un doux, l'autre hagard,
Chacun diuersement iouër son personnage.
De l'amour ie me mocque, & encores de moy,
Et m'en mocquant i'atten le semblable de toy,
Ie iouë au mal-content pour contenter ma vie.*

*Ayant mon pensement sur ce monde arresté,
Et voyant ce grand rond n'estre que vanité,
Bien viure & m'esjouir est ma Philosophie.*

De tout ce que dessus ie veux qu'estimiez, nô qu'une sotte passion m'ait fait esclorre ces vers, mais que c'est vn theatre des affections humaines, selon la diuersité des humeurs.

Tout ainsi que le Iuriconsulte Iulian disoit, que quâd bien il auroit l'un de ses pieds au cercueil, si ne discontinuëroit-il ses estudes, aussi faut-il sur ce mesme pied que ie m'amuse à la Poësie, tantost Françoise, tantost Latine : C'est ainsi que mon esprit se iouë de moy, & moy de luy, ou pour mieux dire, c'est ainsi que maintenant ie trompe ma faincantise des champs, où

bien que i'assaisōne mes plus serieuses estudes pendant mes heures de relasche. Mais pourquoy heures de relasche? Car ie vous puis dire, & m'en croyez comme d'une chose tres-vraye, que mes estudes ne me feurent iamais que ieu, de quelque marque qu'elles ayent esté. Je n'en excepteray pas celles du Palais, auxquelles toutesfois l'ordinaire de ceux qui en font profession, est de s'y attacher comme le serf tres-foncier à sa charrue. I'ay accompaigné tous mes deportemens de ie ne sçay quelle franchise, que quelques esprits visqueux tourneront à vice, & les mieux nez à vertu: voire qu'au plus fort de mes grands Plaidoyers, iouant le personnage d'Advocat, ie ne me pouvois commander de ne trancher du Poëte, tesmoins la Satyre Latine du grand & docte Adrian Tournebus contre les Iesuites, que ie translatay en François vers pour vers, lors qu'en l'an 1564. ie plaiday la cause contr'eux pour l'Vniversité de Paris. Et en celle des Paracelsites defendant la nouveauté de leur medecine, contre les Medecins ordinaires, ie fey cest Epigramme, que i'alleguay par mon plaidoyé, comme fait par vn Poëte de ce temps sans le nommer.

Dicitur esse nouus vobis Paracelsus, ob idq;

Crimen, in obscurum pellitur exilium.

*At nouus Hypocrates, nouus & Chrysippus, &
Roma Asclepiades, tempore quisque suo.* (ipse

Qui noua damnatis, veteres damnetis oportet.

Aut ista nihil est in nouitate noui.

Marchadise que feu Monsieur le premier President de Tou (personnage que ie n'ome avec

toute preface d'honneur, iugea sur le champ estre de ma boutique, & le dit à ceux qui le secôdoient au siege: & non content de ce, en voulut estre esclarcy soudain apres l'audiencè leuee par maistre Hugues le Maillon Clerc du Greffe qu'il m'enuoya pour cest effect. O que c'est vne belle chose de passer sa vie modestement, & se resiouir sans pecher au milieu des importunes vanitez, & vaines importunitiez de ce monde, & parauanture non moins bel d'estre en chaque aage hommes de tous aages, sinon de corps, pour le moins de l'esprit.

Vos vers sont bastis sur vne noble ambition partant meritét d'estre veus, & les miens sur vne folle, & comme tels d'estre teus. Et peut estre les vostres sur celle de Pompee, & les miens sur celle de Luculle, en leurs arriere faisôs. Au bout de cela, grace à Dieu tout va bien pour vous & pour moy en ces accordants discords. Mais à propos de Luculle, tout ainsi qu'il fit vne retraite à sa fortune, aussi est-il mes huy temps de faire le semblable à mes lettres, lesquelles ie veux accompagner sur la fin, non de recommandations (car ie suis deuenu nouveau Courtizanu au milieu des champs) mais d'une infinité de baisemains aux bonnes graces de vous, vostre famille & de tous nos anciens amis. A Dieu.

A Monsieur Mangot Conseiller du Roy & Maître des Requestes de l'Hostel.



N T R E les discours Poëtiques de nostre Aufone Bourdelois, il y en a vn particulier qui fut pour le nombre de trois, en ses Ediles. Et ce que ce braue auteur nous representa par figure de plusieurs anciennetez, ie ne seray marry de le representer maintenant par effects non fabuleux, en nostre Royaume. Nous auons deux grands obiects deuant les yeux, la Royauté pour nos Roys, Paris ville Metropolitaine de France, pour leurs subjets. Au regard de la Royauté, nous auons eu trois diuerfes lignées de Roys : la Merouiéne, ou Merouingienne, qui prit son extraction du Roy Merouée; la Carlienne de Charles Martel, la Capetienne de Hugues Capet iusques à huy. Trois grands Roys dedans nostre ancienneté, Le grãd Clouis sous la premiere famille, Charles le grãd sous la secóde, depuis appellé Charlemagne d'un mot mi-corrompu de François & Latin, Philippe second sous la troisieme, lequel tant pour le bon-heur de sa naissance, que de ses conquestes heroïques, fut honoré par le peuple de ses trois surnoms, de Dieu-donné, Auguste, & le conquerant. Et pareillement auons trois ordres, par lesquels se soustient nostre France, l'Eglise, la Noblesse, & le tiers Estat. Car pour le regard de Paris siege ordinaire de nos Roys dès & de-

puis le regne de Clouis, ceste ville fut par trois fois assiegée par les Normans, lors en reputation de grands guerriers, qui furent autant de fois de leurs opinions: elle contient dedans vn mesme pourpris trois villes, la cité, la ville, l'Vniuersité; trois compagnies diuersement souveraines en l'exercice de la iustice, le Parlement, Chambre des Comptes, Cour de generaux de Aydes; trois grandes maisons, le Palais, le Louure, & la Tournelle : dedans lesquelles nostre Prince se venant trouuer, pouuoit estre dit, représenter au Palais son Roy, au Louure son Gentil-homme, aux Tournelles son citoyen de Paris auparauant que ceste maison fust demolie, par le mal-heur que nous receusmes. Mais tout ainsi que le grand Aufone embellit son nombre de tiers par les trois Charites, aussi feray-ie icy le semblable par trois Marguerites: Celles là furent par les Romains appellées les trois Graces: & celles cy sous bons gages peuent obtenir semblable nom entre nous, & encores pouuons à bon droit les appeller nos trois Fleurs, nos trois Perles, nos trois Princesses. Ce que dit Aufone des trois Charites, fut par vn Gaulois: ce que ie dy des trois Marguerites, sera dit par vn François. Mot de François (dis-je) auquel par succession de tēps fut transformé celui des Gaulois. Nos trois Marguerites sont surnommées, tantost de Frâce, tantost de Vallois : & en cette parole de Vallois, vous trouuerez proprement Gallois, par vne transformation de G en V, qui nous fut assez familiere : comme nous voyons en ces

756 LIVRE XXII. DES LETTRES
mots Vasco gascon, Vaifer, Gaifer Vastare, Ga-
ster, Gaulois Vallon, & plusieurs autres: & pour
bien mesnager le Gallois vous le pouuez plus
proprement appeller Valois. Tellement que
parlant de ces trois Royales Princesses, qui fu-
rent tantost dites Marguerite de France, tan-
tost Marguerite de Valois, ie puis sans mente-
rie dire, que ie mesle le Gaulois & François tout
ensemble à l'honneur de nostre pays.

Entant que touche la premiere Royne de
Nauarre, elle fut sœur de nostre Roy François
premier de ce nom, & laissant les autres gran-
deurs à part, elle eut cette prerogative sur tou-
tes les autres, ie ne diray point Princesses, & grâ-
des Dames, ains sur tout le general de ce sexe,
de mettre la main a la plume tât en Poësie, que
Prose, ainsi que les hommes qui ont quelque as-
seurâce de leurs esprits, sçauoir & bien dire.
Côme de fait elle nous laissa des son viuant vn
gros tome de ses vers, qui fut iustement intitulé
la Marguerite des Marguerites, par ses Gtiels-
hommes & seruiteurs, pour les belles pointes
quis'y trouuent. Et l'autre Heptameron, ou
comte des sept iours de la Royne de Nauarre,
ainsi nommee, d'autant qu'elle auoit esté con-
iointe par mariage avecques le Roy de Nauar-
re, liure fait par elle à l'imitatiõ du Decameron
de Boccace, & non moins plaissant, mais beau-
coup plus sage, tant pour la qualité de son se-
xe, que grade. Compositions honorees par la
plus grande partie des beaux esprits de nostre
têps. Et est vne chose grandemét remarquable
en elle, que soudain qu'il eut pleu à Dieu l'ap-
peller

peller de ce monde à soy, trois ieunes Damoï-
selles Anglesches sœurs, l'honorèrent de plu-
sieurs distiques Latins separer qui furent di-
uersement représenter par des quatrains Fran-
çois, par Ronfard, Du-Bellay, Baïf, chacun
à l'enuy l'un del'autre. Et encores par plusieurs
Odes Latines de Dorat: & pour closture de sa
bellevie, nostre grand Ronfard la solemnis-
de ceste belle Ode, qu'il appella adonc Hym-
ne, dont le premier couplet est tel,

*Qui r'enforcera ma voix,
Et qui fera que ie volle
Jusqu'au Ciel à ceste fois,
Sous l'aïste de ma parole:
Or mieux que deuant il faut
Avoir l'estomach plus chaud,
De l'ardeur qui ja m'enflame
D'une plus ardente flame;
Ores il faut que le frein
Qui ja par le Ciel me guide,
Ten seruiteur de la bride,
Fende l'air d'un plus grand train.*

Piece que i'estime l'une des plus belles & ri-
ches de ses œuvres, depuis par luy enchassée au
cinquiesme Liure des Odes. Roïne qui ne
sçauroit estre assez celebrée par les plumes
d'autrui. Car elle porte son sauf-conduit sur le
front, enuers la posterité avec vn honneur indi-
cible.

Car quant à la seconde Marguerite, le
Roy François son pere, auant que mourir eut
plusieurs enfans, qui tous aboutirent en deux,
Henry II. de ce nom Roy de France, & Mar-

guerite sa sœur qui fut mariée avec Emanuel Duc de Sauoye & Prince de Piedmont Princesse non mariée, protectrice de tous nos Poëtes, qui lors abondoient en grand nombre dedans ceste France. Et apres son mariage, ressource de la Noblesse Françoisse, qui s'achouoit en Italie; & luy faisoit cest honneur de la saluer. Mais outre la Principauté qui du iour & heure de sa naissance luy fit bonne compagnie, ie ne veux argument plus signalé de sa grandeur que cettuy, c'est assçauoir qu'elle fut haut-loüée de toutes les belles plumes de son temps, & singulierement par vn Ronsard, Bellay, Jodelle, & Melleau, ie veux dire par ceux qui lors estoient estimez les premiers Poëtes de nostre France. Mais encores beaucoup plus sans comparaison plus sage: d'autant qu'ayant esté dès la ieunesse appannée du Duché de Berry, elle choisit Messire Michel de l'Hospital, lors Conseiller au Parlement de Paris pour son Chancelier, lequel depuis pour les merites fut fait Chancelier de France, & est allé de vie à trespas avec vn regret infiny du Roy Henry III. son Maistre & de tous autres Princes & grands Seigneurs, ores qu'il eust desarmé la Cour, & choisit la vie des champs en sa maison de Vignay en Beauce. Choix qui fut fait de ce personnage par ceste grand' Princesse, en ses ieunesans, monstrant par cela le iugement que chacun deuoit faire de son iugement. Messire Michel de l'Hospital, pour l'excellence qui estoit en luy, estant seulement Conseiller, fut gratifié de la plus belle Ode de Ronsard, qui

est la dixiesme du premier Liure de ses Odes.

Reste maintenant que du mariage de Henry II. Roy de ce nom, & Catherine de Medici sa femme, sortirent sept enfans tant masles, que femelles, François second, Charles neuuiesme, Henry troisieme, qui tous furent l'un apres l'autre, couronnez Roys de France : François, autrement appellé Hercules, Duc d'Aléçon, de Brebant & Comte de Flandres : Claude puisnée la premiere mariée à Charles Duc de Lorraine, & de Bar. Isabelle l'aînée depuis conioincte par mariage avec Philippe Roy des Espagnes, & finalement nostre Royne Marguerite. Tous lesquels enfans ont tenu marque de souueraineté par diuers moyens. Et d'eux tous il ne nous reste plus que nostre Marguerite derniere de la grande & Royale maison de Valois, encores graces à Dieu pleine de vie, de laquelle ie n'ose publier toutes les vertus, pour n'encourir en son endroit le nom de flateur : & moins les taire, pour en ma petiteesse, n'en estre estimé enuieux. Et neantmoins celuy qui dit la verité se garétit de l'un & de l'autre vice, comme j'ay dit par le dernier de mes Sonnets. De vous pleuoir ceste Royne non faut iue, ie serois vn sot. Car encores que Dieu l'ait créée grande Princesse, toutesfois elle est composée de mesmes pieces que nous tous : Consequemment ne faut considerer en elle la perfection, qui ne tombe en homme, ou femme, ains le moins d'imperfection. Et croy qu'entre toutes les grandes Dames, sans deroger à leurs princi-

pautez ceste-cy sera trouuée la moins imparfaicte. Car sans extrauaguer de termes des trois Marguerites, ie trouue la premiere par vn bon enclin & don de Dieu, auoir merueilleusement bien exprimé ses conceptions par escrit : La seconde a comme mere, auoir fauorisé les biens pour la vertueuse faueur qu'elle leur porte. Et tous ces Poëtes estants decedez, ceste troisieme fut non seulement de ceux qui se sont trouuez depuis bien escrire, ains de tout le peuple François.

Qu'ainsi ne soit ayant esté faite Dame & possellere de plusieurs grandes Prouinces par le decés de la Royne sa mere, & tous ses freres masles qui y pouuoient pretendre part estants allez de vie à trespas, mesmes luy estants aduenus les Côtez de Lauragues, & celuy de Clairmont en Auvergne : Premièrement ne pouuant, ny ne voulant fluctuer à la mercy de nos guerres ciuiles elle sonna vne sage retraicte dedans vne maison, assurance, tant de son corps, que de son esprit. Et depuis voyant nos troubles aucunement r'acoisez, & que les grands biens par elle recueillis, pourroient à l'aduenir occasionner les-furuuans à nouuelles guerres, elle vrayement toute Françoisse, qui ne respiroit en son ame que celuy de nostre France, donna par donation faite entre vifs, tous & chacuns ses biens, à nos Roys, moyennant certaines conditions viageres, qui luy ont esté fidelement entretenuës. Et pareillement despoüilla toutes affections particulieres de foy, pour la commodité de toute sa patrie, de laquelle elle a tousiours fait plus d'estat que de

soy-mesme. Moyen certain de fermer la porte à toutes esperances affamées, & tout d'une suite aux armes qui en pouuoient prouenir. Et comme sage, & grande Princesse ayant aussi estably le cours de sa vie à la Royale, telle qu'estoit son extraction, le nom, titre, & qualité de Roynes luy estans demeurez, fichant tous ses penfers en Dieu, elle oit trois Messes, tous les iours, vne haute, les deux autres petites, & communie autant de fois la sepmaine, les Ieudy, Vendredy, Dimanche: grande aumosniere enuers les pauvres, & pour monstrier quelle n'y est portée à petit semblant, il n'y a religion des Mendiants qui ne se ressent de ses liberalitez annuelles, & par especial les Religions de l'Aue Maria, des Feuillants, Cappucins & Recolez. Et si par mal-heur quelque homme se trouue estre deuenu souffreteux, elle n'espargne en aucune façon sa liberalité pour luy subuenir. Consumant vne partie de son reuenu en ceste Royale despenfe. Et neantmoins n'ayant rien que Royal en toutes ses actions, elle prend ses repas ordinaires, serui comme Roynes, à plats couuerts, par ses Gentils-hommes, l'un grand Maistre d'Hostel avec son baston, & les autres Gentils-hommes seruants. Et trouue en elle vne chose digne d'estre sceuë par vne longue posterité. Car combien que les dîners & soupers soient principalement dediez à la nourriture des corps, toutesfois elle faisant plus d'estat de la nourriture d'esprit, a ordinairement quatre hommes pres de soy, auxquels d'entrée elle propose du commencement telle

proposition qu'il luy plaist, pour l'examiner; chacun desquels ayant deduit sa ratellée, ou pour, ou contre, & estants de fois à autre par elle contredits, comme elle est pleine d'entendement, leur fait perdre souuent le pied, n'estant marrie d'estre par eux contrôlée, mais que ce soit avec bonnes & valables raisons. Nourrissant ainsi son esprit, elle nourrit par mesme moyen avec toute sobrieté son corps, auquel donnant nourriture, apres que ces doctes hōmes ont dōné fin à leurs discours, pour ne rabatre rien de sa Royauté, s'ensuit puis apres vne bande de violons, puis vne belle musique de voix, & finalement de luths, qui tous iouent l'un apres l'autre à qui mieux mieux. Tous lesquels avec vn merueilleux art apportent contentement, non tant à leur maistresse, qu'à tout l'assistance qui ne se sent pas peu honorée d'auoir son entrée en celieu. Je ne dy chose dont ie ne me croye pour l'auoir veu: & sçay combien peu ie puis de ma plume. Toutesfoistres-glorieux de vous honorer maintenāt, & telle Marguerite viuant, & les deux autres ses Tantes decedées, dont la premiere fut mere de la Poësie Françoisse, la seconde de nos Poëtes, & la derniere de tout le peuple François tant de l'espée, que de la plume. Que si par vn commun prouerbe nous disons celui là viure à la franche marguerite, qui conduit rondement, & sans tromperie ses deportements, hé vraiment ie puis appeller ces trois Princesses, franchises Marguerites, qui furent trois Marguerites de France, esquelles nous n'auons

reconnu que tout honneur.

A Mademoiselle du Lys.

Vous me faites cest honneur le iour
d'hier de me voir l'apresdinée, &
la nuit suiuite (comme i'ay deux
heures à moy) ie traçay ce Sonnet
que ie vous enuoye, non comme bien-fait, ains
seulemēt pour vous tesmoigner que ie ne veux
demeurer ingrat enuers vous, de l'honneur
qu'il vous a pleu me faire en visitant celuy, au-
quel il ne reste qu'une bonne volonté, pour
faire plaisir & seruice à Monsieur vostre mary
mon meilleur amy, & à vous, toutes & quan-
tes fois que l'occasion se presentera & que desi-
rerez en faire espreue. A Dieu. De Paris ce
Vendredy matin 19. de Septembre 1614.

S O N N E T.

*Tu m'as donc veu, bel esprit de la France,
Qui loge en toy & la perfection,
Et de tout temps est en possession
De nous brauer par sa chaste arrogance.
Mais qu'as tu veu ? celuy qui vit en transe,
Qui dans Paris a fait profession
D'estre un Hermite, ainçois un Ixion,
Las, affaissé, qui roule, & ne s'auance.
Brief me voyant, tu vois d'un mesme pas,
L'homme qui vit, & viuant ne vit pas,
Attenné de sa longue vieillesse,
Pour me porter, le baston ie portois,*

*Quand tu m'as fait, au doux son de ta voix,
Dans mes vieux ans retrouver ma jeunesse.*

Responce de la Damoiselle à Pasquier,
le Samedy 20.

*Pasquier, sage Nestor, vous estes parvenu
A un aage où chacun est desirieux d'attaindre,
Et dont vous ne devez, aucunement vous plaindre,
Estant, comme un oracle entre nous, reconnu.
Si vous n'estiez vieilly, vous ne seriez tenu
Pour ce grand Orateur, qui aux cœurs peut tem-
praindre
La ioye & la douleur, faire esperer, & craindre,
Ny Poëte entre nous le premier devenu.
Ne vous plaignez donc plus, que rien ne vous irrite,
Si dans ce grand Paris, vivez cōme un Hermite,
S'il vous faut pour marcher dans la chambre un
baston.
Vostre chambre est l'accueil des filles de memoire,
Vous estes leur Phebus, leurs support, & leur gloire,
Vostre baston les regle, & leur baille le ton.*

Pasquier à la Damoiselle, le Dimanche 21.

*Je suis vostre Apollon, & vous ma Mnemosine.
Quant est de mon trespas, ie ne l'ay redouté,
Sinon qu'en me perdant, ie perds vostre beauté,
C'est à Gire l'object d'une Dame divine.*

*A Messire Achille de Harlay Conseiller d'Estat,
luy enuoyant vn Livre intitulé le Gentil-homme,
composé par Nicolas Pasquier son fils.*



O I C Y vn ieune gentil-homme qui d'vneliberté Françoisé ose prendre la hardiellé d'aller gentil-hommer chez vous : or neantmoins non trop mal-aduisé. Car quelques belles leçons qu'il ait apprises de son pere , auant que partir, il ne pouuoit choisir maison plus propre pour cest effect que la vostre. En laquelle la Noblesse s'est de toute ancienneté logée, & en outre celle qui particulièrement nasquit avec vous du iour de vostre naissance , dont auez fait maintes grandes preuues au profit & honneur de toute la France. S'il vous plaist luy prester l'aureille. Vous le trouuerez, si ie ne m'abuse, bien emparlé, & non despourueu de bons discours, mais sur tout plein de bon vouloir enuers sa patrie. D'vne chose sans plus vous prié-ie, de le vouloir caresser comme enfant d'un de mes enfans. Vous sçauiez combien il y a que l'ayeul vous est voué , non d'vne ceremonie passagere , ains deuotion tres-fonciere. Croyez que ce n'est pas vn petit contentement de me voir dans ce mortel estre immortalisé en mes enfans par vne succession del'un à l'autre : mais sans comparaison plus grand , que par vne grace speciale de Dieu,

ie voye mon esprit se regenerer en l'un des miens, qui par sa plume pourra suppleer à mon defect, si tant estoit qu'à l'aduenir mes œuvres vinssent à faillir. Quant au surplus i'eusse volontiers fait compagnie à ce caualier : mais l'importunité du temps & de mon aage me commande de garder la chambre, en laquelle ie ne laisse pourtant de vous gouverner, en attendant vostre retour, que vos seruiteurs & amis, non seulement desirent, ains se promettent dedans quelques iours. Et lors Dieu sçait quelles processions on verra en vostre maison, & combien aurez de peine à donner audience, non aux plaideurs, comme par le passé, ains à ceux qui d'un esprit calme & tranquille vous reblan diront. C'est là où ie me reseruerois d'auoir la mienne, n'estoit que comme nouveau syndic de vos amis ie me prepare d'intenter nouveau procès contre vous, afin d'estre payé des arrages & interets du bon temps, dōt nous auez priué par vostre longue absence. A Dieu. De Paris ce 18. d'Octobre, 1611.

Responce du Seigneur de Harlay à Pasquier.



D'AVTANT que i'ayme & estime tout ce qui vient de vostre part, incontinant que le Gentil-homme est arriué, ie l'ay suiuant vos Lettres ouy discourir iudicieusement en beaux termes sur la diuersité de seuenements de ce temps. Et ce qui m'a rendu d'autant plus desireux de l'ouyr, est que leiugez

bien emparlé , faisant paroistre son cœur noble, pieté en la Religion , & deuote affection enuers sa patrie. Il ne pouuoit estre micux receu en autre lieu qu'en ceste pauvre Gentilhômiere, où il n'arriue point de vaisseaux chargés de si belle marchandise , dont vous estes non peut-estre le seul, ains vray ouurier; Ayant remarqué en vostre fils infinis traicts de l'ancienne liberté de vos escrits, qui fait regenerer vostre esprit en vous mesme, & par vn don de grace speciale en accroistre les forces avec le progrès de l'aage, qui ne le peut affoiblir. Vous me mandez ressentir beaucoup d'heur d'auoir subject d'esperer que la plume de Monsieur le Maistre des Requestes vostre fils , pourra suppleer au defaut du temps, qui fait vn preiudice ordinaire à l'immortalité des plus beaux monuments, & dont la memoire ne deust iamais perir. Mais ie l'estime beaucoup plus heureux, parce qu'estant issu de vous, vos œuvres feront immortaliser les siens. Si ie ne me fusse absenté les deux derniers mois, i'eusse si importunément heurté à vostre porte, que vous en fussiez sorty, me faisant ceste faueur de venir icy dedans la fin de l'Esté: mais à present trop d'incommodez s'opposent au bien que ie pouuois esperer de vous voir en ces deserts, ny en la ville, n'ayant aucun dessein de discontinuer la solitude. Je prie Dieu, &c. De Stainx ce Samedy 21. Octobre 1611. Je vous enuoye ie ne sçay quoy que i'ay esbauché sur le Gentil-homme de vostre fils.

S O N N E T.

*T*ues Pasquier heureux en ta lignée
 Ayant un fils que l'on voit desirer
 De surpasser tous esprits genereux
 Vray nourrisson de Pallas trois-fois née.
 Heureuse en tout sera sa destinée,
 Heureux son nom, son Gentil-homme heureux,
 Ses traits hardis ; son style plantureux
 Font voir ton ame en son ame renée.
 Il te suivra, car son Livre ayant cours
 Il taschera d'enrichir ses discours,
 Et leur donner la façon autant belle,
 Qu'elle se voit en tes œuvres diuers,
 Oeuvres meslez, & de prose, & de vers,
 Qui t'ont acquis une gloire immortelle.

*A Messire Achilles de Harlay Conseiller
 d'Etat.*

P V I S Q U E contre l'opinion des vostres,
 qui se faisoient accroire ce qu'ils desi-
 roient, vous estes fermé à la solitude, il
 me plaist, estant dés pieça maistre passé en ce-
 ste profession, de vous gouverner à bõ escient
 sur ce subject. Car encores que ie sois vn autre
 Chartreux dedans ma maison, si ne le suis-je
 tout à fait pour n'auoir commeluy, vouié le si-
 lence avec la solitude. Hé pourquoy donc ne
 me fera-illoisible de m'eschapper, & iouir du
 priuilege de mon aage qui ne se plaist qu'à des-
 plaire par son babil ? Cene sera pas la premiere

fois que contre vostre concluer, vn Aduocat impudent ne se fera peu estancher. Et toutes-fois pour moins vous attedier, ie proteste de ne vous enfler *abouo*, ma solitude : Ce seroit vne histoire de sept ans, ains seulement d'une année, ie veux dire depuis ma derniere maladie. A l'issüe de laquelle mon Medecin prenant congé de moy, me remonstra que i'auois d'eux grands ennemis à combattre : l'importunité de l'huyet, à laquelle nous estions sur le poinct d'atoucher, & l'ancienneté de mon aage, qui m'accompagneroit iusques à la mort. Partant me conseilloit de garder la chambre, afin de ne plus garder le liect. P'estois lors encores foible, & non du tout reuenu : Au moyen de quoy i'y acquiesçay fort aysément. Mais reprenant peu à peu mes forces, & ayant (comme il me sembloit) repris mon embon-poinct tout à fait, ie commençay de faire le procès au Medecin, & paraventure à moy-mesme. Quoy ? sera-il dit que ie feray de ma maison, ma prison ? Cela estoit bon quand ie ne battois que d'une aille : mais maintenant que ie suis, graces à Dieu, plein de force & de santé selon mon aage, pourquoy me banniray-ie des compagnies ? pourquoy ne verray-ie les hommes doctes mes amis, qui m'estoient autant de leçons ? Ce me seroit vne nouuelle maladie d'esprit qui au long aller me causeroit vne plus forte maladie du corps. C'est vne regle commune en l'eschole des Medecins, qu'il faut employer les medicaments selon la temperature des corps.

« Tellement que de faire passer par vne mesme
 « chausse le remede du corps fort avec celuy du
 « foible, ce seroit du tout errer contre les reigles
 de l'art. Me chatouillant de ceste façon pour
 rire, ie me voulois lascher la bride, & visiter
 mes amis, quand mon fils de Buffy, & sa femme
 qui font leur residence avec moy, me voyants
 en ces alteres, m'assaillirent brusquement en
 « ceste façon pour m'en destourner. Comment,
 « mon pere, me dit l'un : comment, Monsieur,
 « me dit l'autre, avez vous mis en oubly vostre
 « maladie ? Vous n'estes plus ce qu'avez esté au-
 « tresfois. Vn an de vostre aage present en em-
 « porte dix du passé, & vous chargé d'ans, vous
 « fraichement releué d'une maladie, pensez ob-
 « tenir contre les importunités de l'hyuer, ce
 « qu'un ieune homme fort & plein de santé seroit
 « bien empesché de gagner ? C'est trop vous fla-
 « ter, c'est trop abuser de vostre aage. La re-
 « cheute en toutes personnes est plus à craindre
 « que la maladie premiere : Mais au vieillard qui
 « porte quant & soy vne maladie incurable, c'est
 « vne assurance de mort. Me voyant combattu
 d'une si iuste colere, ie fus contrainct d'obéir
 au Medecin, mais beaucoup plus à mes enfans.
 Medecine du commencement non moins ame-
 re à mon esprit, que celle du corps à la bouche.
 Mais entendez quelle operation elle a fait en
 moy. Apres m'estre banny des affaires tant de
 la Chambre des Comptes, que du Palais, en-
 cores voulus-je esloigner de moy le soing de
 mes affaires domestiques, lesquelles i'ay du
 tout resignées à Buffy : de sorte qu'estant main-

tenant reduit en ma chambre, voicy l'œconomie que i'y garde.

I'ay d'un costé mes Liures, ma plume, & mes pensées: d'un autre vn bon feu, tel que pouuoit souhaiter Martial, quand entre les felicitéz humaines il y mettoit ces deux mots, *Focus perennis*. Ainsi me dorelotant de corps & d'esprit, ie fay de mon estude, vne estuue, & de mon estuue, vne estude. Et en l'un & l'autre subiect ie donne ordre qu'il n'y ait aucune fumée. Au demeurant estude de telle façon composée, que ie ne m'asservy aux Liures, ains les Liures à moy, non que ie les lise de propos deliberé pour les contredire: mais tout ainsi que l'abeille sautelle d'une fleur à autre, pour prendre sa petite pasture, dont elle forme son miel: aussi ly-je, ores vn autre auteur, comme l'enuie m'en prend, sans me laisser, ou opiniastrement harassé en la lecture d'un seul. Car autrement ce ne seroit plus estude, ains seruitude penible. Ainsi meurissant par eux mes conceptions: tantost assis, tantost debout, ou me promenant, leurs auteurs me donnent souuent des aduis, ausquels iamais ils ne penserent, dont i'enrichy mes papiers. Ie vous prie me dire si ie serois repris de ce noble larcin en la Republique de Sparte. A la verité sur ce premier dessein ie fus quelque peu visité par vns & autres, miens amis. Mais voyants, ce leur sembloit, que ie n'estois du tout voué à vne vie solitaire, ils me payerent en mesme monnoye que fit S. Augustin le Poëte « Perse. Il ne veut estre entendu disoit-il, aussi ne « le veux-je entendre. En cas semblable se fai-

faits accroire que ie ne voulois estre veu, ils
 firent estat de ne me plus voir. Chose qui du
 commencement me fut de difficile digestion,
 mais en fin l'accoustumance me la fit trouuer
 tres-douce. Et comme d'une longue coustume
 on fait ordinairement vne loy, aussi m'entre-
 rent plusieurs raisons en la teste, pour me per-
 suader que ce m'estoit vne belle chose de n'e-
 « stre point visité. Ie ne suis visité (disoy-je) donc
 « non discommodé, de mes estudes, donc non
 « destourné de mes meilleures pensees, qui n'est
 « vn petit aduantage à celuy qui a la plume en la
 « main: donc non affligé des affaires du temps,
 ny de la Seigneurie. Et à vray dire toutes les
 nouuelles dont on me repaist, c'est quand
 l'un des miens me rapporte, qu'il pleut à verse,
 neige à tas, gele à pierres fendantes, fait vn
 brouillas espois qu'on ne peut couper d'un
 cousteau, & que ie suis tres-heureux d'e-
 stre confiné dans ma chambre: & en laquelle
 par vn priuilege special, ie suis franc & quitte
 de toutes ces incommoditez. Voyla comme
 ménageant vne santé à mon corps, & tranqui-
 lité à mon esprit, le iour ne me dure qu'une heu-
 re, & les heures qu'un moment, & comme l'ac-
 coustumance m'a fait tourner en nature la so-
 litude, que j'abhorrois auparauant sur toute
 chose. Voire que gouuernant mes pensees
 à part-moy si ie me croyois, j'en ferois volon-
 tiers deux braues paradoxes: l'un pour la pri-
 son contre la liberté: l'autre en faueur de l'an-
 cienne & accoustumée tyrannie, contre le nou-
 uel estat monarchique bien réglé: Vous me di-
 rez

rez que tout ces discours sôt follie, au cōtraire vne Philosophie. Vous adiousterez que ie suis deuenu misanthrope & loup-garou: au cōtraire vne trop grande amitié de moy me fait tel. Iusques icy il n'y a que du trop en ma plume, & c'est en quoy i'ay iouy du priuilege du vieillard. En ce que ie deduiray cy-apres il n'y aura que du trop peu. Pour vous dire que sur le vœu de solitude que faites aujourd'huy, vous m'en direz quelque iour des nouuelles à meilleures enseignes, & sous meilleurs gages que ceux que ie vous ay figurez de moy. Parce que quād manquerez de visiteurs serez tousiours avec vous, qui est la plus fidele compagnie que puissiez souhaïter en ce temps plein de fascheux prognostic. Mais sur tout nourrissez en vous vn contentemēt infiny, pour la souuenance de vostre longue magistrature: Premièrement, d'auoir esté Conseiller en ce grand Parlement de Paris en Mars, 1557. President en la grād' Châbre, sur le cōmencemēt de Septéb. 1572. En fin tenant les grāds iours en Auuergne 1582. feutes appellé par le Roy Henry 3. à l'estat de premier Presidēt au preiudice de plusieurs poursuiuans qui estoïēt en Cour, nō despourueus de parrins, n'ayant autre brigueur que vostre reputation: auquel estat auez vescu iusques en Auri 1611. Reuenant le tout à bō compte à 15. ans, pendant lesquels auez réduit le droict par degrez. Sur vostre Esté, President en la grand' Chambre, & sur vostre Automne premier entre vos autres compagnons. BenediCTIONS qui ne furent iamais distribuées à autre, qu'à vous dedans

ceste France. Et néantmoins fort petites, si ne
 les eussiez, par la grace de Dieu, assorties d'au-
 tres plus grandes sans comparaison. Auant que
 ie vous eusse haleiné tout à plein, comme i'ay
 depuis fait, vous auiez gagné tel aduantage sur
 moy que ie ne fus onc d'aduis que mes parties
 vous recusassent, quelque imaginaire soupçon
 ou doute qu'elles eussent de vous, comme les
 peurs & jalousies se logent fort aisément aux
 testes des plaideurs. Et ie ne fus iamais en cecy
 trompé. Depuis ie fus en l'an 1579. l'un de vos
 soldats aux grands iours de Poictiers, où des-
 lors ietenois le lieu de Doyen entre mes com-
 pagnons Aduocats: & i'appelle Dieu à tesmoin
 que ie ne vey iamais procedures si belles que
 celles-là. Ie ne fus vostre à ceux d'Auuergne
 pour quelque destourbier, qui m'en empeschat
 & néantmoins, si vous vous en souuenez, ie vous
 dy auant vostre partemét, que ie voyois vostre
 fortune disposée en tel arroy, que si l'estat de
 premier President venoit à vacquer pendant
 vostre absence, il vous estoit indubitablement
 reserué: en quoy mon prognostic ne fut méteur.
 Depuis y estant arriué, vous n'oubliastes iamais
 vn seul poinct de vostre deuoir. Ie laisse à part
 vostre longue prison dedans la Bastille pendants
 les troubles, & comme aymates mieux y trem-
 per, que vous desuoyer du seruice de vostre
 Roy. Que les trauerses qu'auiez de fois à autres
 receuës, ne vous esbranlerent iamais, ains par
 vne longue patience, & constante fidelité, vous
 firent en fin gagner le dessus. Mais sur tout ie ne
 puis trompeter assez haut la catastrophe &

belle retraite de vos actions en ceste charge, quand en plein Conseil d'Etat, cōtre l'opinion de plusieurs grands Seigneurs encontre vous preoccupez, mal appoincté de vostre corps & soustenu de vostre bastō, vous vous representates avec vne force infinie, & magnanimité de courage, & comme vn autre Appius Claudius Cēcus, au milieu du Senat de Rome, les saluantes d'vn

Quo vobis mentes recte qua stare solebant

Antehac, prapipiti sese flexere ruina?

Et sçentes si bien iouir vostre personnage cōtre vn rouge-chappeau qui auoit ineptement abusé de sa plume au deladuentage de nostre Cour ōne, qu'en emportates la victoire : & cognurent tous ces Princes & Seigneurs, non moins zelateurs du bien de la France que vous, qu'ils auoient esté surpris sous le faux donner à entendre de ceux qui font contenance d'estre vray François. Conclusion; vostre vie est vn beau miroir pour tous ceux qui vous suruiuent en ceste dignité. Vous me direz que contre mon ancienne coustume, ie suis deuenu vn nouveau flatteur. Et ie vous responds d'vn rien moins. Car mon naturel est de me partialiser sans dissimulation & hypocrisie pour la verité, selon que les occasions m'y conuient. Quoy? la memoire de tout ce que dessus ne vous doit elle pas estre vn grandissime contentement? Mais ie commenceray maintenant de me moquer de moy, vous ayant fait si ample discours sur la solitude. A vray dire ce sont beaucoup de bons propos mal à propos. Car si i'estimois vostre

belle maison de Stinx proche & voisine de Paris, vous estre vn hermitage, ie manquerois de sens commun, en laquelle estes iournellement visité en flote par personnages de marques, qui s'estimét tres-honoré de vous voir. Et de moy si en mon paritculier ie pouuois estre de la partie, croyez que ie n'y manquerois. Ce sera quād i'auray quelque belle iournée à mon commandement. Pour supplément de ce defaut ie vous enuoye ceste Lettre tesmoignage de ma volōté, que ie veux auant la clorre, cacheter de ce beau seel. Vous souuient-il point de ce grand Senateur Similis, lequel apres auoir passé sous l'Empereur Adrian par les plus grādes charges à son honneur & profit de la Republique, s'estāt finalement retiré en l'vne de ses maisons aux chāps, pour y mener vie coye, où il vesquit sept ans, se voyant sur le point de rendre l'ame en l'autre monde, voulut cet epitaphe estre mis sur son tombeau. *Similis hiciacet, cuius etas quidem multorum annorum fuit, septem duntaxat annos vixit.* C'est celuy mesmes que ie vous ordonne pour le surplus de la vie qu'auetz à passer, que ie prie Dieu vous continuer pour le moins encores sept ans avec autant de contentement que luy, & que lors ie vous puisse dire avec meilleure raison, *Similis Simili*, faisant pour vous ce souhait, vous voyez que ie ne m'oublie pas pour moy. A Dieu.

*A Maistre Nicolas Pasquier mon fils, Conseiller &
Maistre des Requestes ordinaire de l'Hostel
du Roy.*

EN C O R E s ne me puis-ie estancher, quelques raisons que me bailliez en payement par vos Lettres. Car tout ainsi que c'est chose tres-iuste qu'un pere soit creu & obey au mariage de sa fille, aussi en ceste mesme qualité est il obligé de la marier, quād son aage sans parler parle pour elle. I'adiousteray qu'ores qu'elle n'ait en ce subject autre volonté que celle du pere, toutesfois le pere doit acquiescer à la sienne quand elle n'est desreglée. Voyla vn merueilleux secret, qu'en ce grād & saint mystere de mariage vne personne ait volonté & non volonté tout ensemble. Il est ainsi que ie le vous dy. La mesme nature & le mesme aage qui comanendent d'obeïr au pere, mettent en l'ame de la fille ie ne sçay quels raisibles instincts, contre lesquels de se roidir par vn pere, quand il n'y a rien de mal seant & disconuenable, quelque sagesse qu'il estime resider en luy, ie l'estime n'estre gueres sage. Dieu vous a donné vne fille premiere née que vos troisenfans : & tout ainsi qu'elle est la premiere de naissance, aussi la vous pleuuy-je pour la premiere tant en grandeur de corps, que d'esprit : Sage non seulement par la conduite de sa tante, sur laquelle ie me repose pour cest effect, mais aussi par vn bon naturel né avec elle qui luy faict perpetuelle compagnie. Ie suis spectateur de ses deportements,

comme son ayeul; & combien qu'elle ne me communique ses pensées, toutesfois ie l'y au trauers de son cœur. Il y a sept ans passez que l'avez habituée en ceste ville, chez moy: aymée & honorée de tout nostre voisiné, & de toutes les Damoiselles qui me font cet honneur de me visiter, maintenant selon son aage recherché en mariage de plusieurs honnestes Gentilshommes. Ne doutez que pendant cetemps elle n'ait avec l'air de Paris, imprimé vne volonté de ne s'en esloigner. Toutesfois i'appren par vos Lettres, que la voulez retirer & confiner en vostre pays d'Angoulmois. Elle m'a déclaré en pleurant ne vouloir que ce que voulez: Paroles bien seantes en sa bouche, mais les larmes que i'ay veuës en ses yeux me tesmoignent que si le faites, vous exercerez sur elle, non vne puissance paternelle, ains seigneurie absolüe, singulierement eu esgard que n'avez auourd'huy de delà aucun party en main. Tellement que la logerez cepédant sur vne table d'attête. Et y a grand danger qu'il ne se trouue en vous auéré ce vieux prouerbe. Tel refuse qui apres muse. Vous me mandez qu'une fille ne perd rien pour attendre, viuant avec vn chaste honneur entre-meslé d'une sage & attournée modestie. Beau discours certes sur du papier, mais quant à moy ie suis d'aduis qu'ores que cela soit en elle, neantmoins tout ainsi que les grains non recueillis en leurs saisons, se pourrissent sur la terre au lieu de fructifier: aussi la vierge se ternit d'elle mesme si le temps de son mariage venu (que i'estime de vingt ans) vn mary ne

cueille en elle le fruit de la virginité : & à peu dire, plus elle s'auance d'aage, plus elle va au rabais. Tellement que si i'ay quelque sentiment, l'histoire du mariage par vous projecté gist plus en l'imagination, qu'en l'effect.

Pour nourrir (dites vous) vne amitié mutuelle en vn enfant, & par ce que les autres seront mariez au pays d'Angoulmois, vous desirez pareillement y marier ceste-cy. En somme c'est souhaiter, non que vos enfans menent vne vie monastique dedans vn cloistre, ains dedans vne prouince. Il va de nos enfans tout ainsi que de nos Liures, lesquels nous estimons grandement honorer, quand ils ont vogue en plusieurs pays, ainsi est-il de nos enfans, & notamment, les vns approchant la cour des Rois, & les autres plus esloignez : autrement nous en formons des casaniers. Somme nous deuons aimer chacun de nos enfans pour l'auoir de luy principalement, non de nous. Je ne vous presenteray autre exemple que de vous seul. Quand ie vous fis pour uoir del'estat de Lieutenant general de Cognac, duquelle bõ Roy Henry troisieme me gratifia, ie vous esloignois de la presence de quatre freres qu'auiez lors, toutesfois pour la commodité de vous & de vos affaires, qui sont depuis graces à Dieu heureusement reüssies, ie ne doutay de suiure ce conseil. Pourquoi dõc douterez vous maintenant de pratiquer le semblable enuers vostre fille, la pouuant accommoder de deçà sans aucunement vous incommoder? Que si ie voyois au iourd'huy vn party sortable en vostre pays

dont feussiez assuré, ie changerois peut estre de tó, mais n'y en ayât, ie vous prie ne quitter le certain present pour vn futur incertain. Car quant à ce que m'escriuez que ce certain par moy proposé despéd d'vn vêt de cour, d'vn chagement de visage, & de la misericorde d'une mort qui sèbleront sans ressource quatre mille liures de réte. Tournez le fueillet. Si tout cela n'aduiant point, vostre fille ne sera elle fort bié pourueüe ? attédy mesmemét qu'il y a au Gentil-hôme dont on vous a parlé prou de fonds, pour assurer les cōuentiōs matrimoniales d'une fême. Pour fin & conclusion de cette lettre, prenez garde que pédât que refusez celuy qui vous recherche, & recherchez ceux qui pensent à vous, ne tombiez en l'inconuenient du vers porté dans Martial.

Dum qui sis dubitas, iam potes esse nihil.

Quant au surplus de vōtre letre, par lequel cōme bō fils auez voulu faire vne belle & ample anatomie de la vie de vostre pere, de quelque façon qu'entriez en ce ieu, vous n'éserez creu: car si cōme iuge, vous estes recusable, si comme tefmoin, reprochable. A Dieu. De Paris ce premier iour de Septembre 1613.

A mon fils M. Nicolas Pasquier Conseiller & maistre des Requestes ordinaire du Roy.

PRESAUIR leu les lettres que m'auez escrites, vostre frere de Busly m'a cōmuniqué les sienes, par lesquelles estes du tout resolu de n'entédre au mariage dōt il vous auoit escrit. De vous dire ce que i'en pense croyez que


ie m'y trouue bié empesché. Vostre fille est belle, sage, honneste, conduite d'une bonne main: mais au bout de tout cela, elle est grande de corps & d'esprit, aagée de vingt ans: Ces trois particularitez commençants ensemble, vous monstrét qu'il est mes huy temps de la marier: mais auant que d'y entrer il vous faut cōmuniquer auec vostre bourse, & cōsiderer quels sont vos moyens, ie veux dire accommoder vostre fille sans vous incōmoder que bié peu. Ainsi en ay-ie vsé à lédroit de vous & vos freres, & ainsi m'en suis-ie fort bien trouué. I'auois lors quelque nom & industrie meslez ensemble qui acheminoient mes affaires selon mes souhaits: vray, que ie n'eus iamais fille à marier, & si i'en eusse eu, peut estre que selon l'obiet, aussi eussé-ie chagé de propos. Si vous en croyez vostre frere, qui est fort bon mesnager, mais auquel rien n'est impossible, il ne vous faut point marchander, ains passer outre: Et moy ie pense nel'auoir pas esté mauuais, mais qui en vne asseurâce de tout, craignois toutes choses. Sur ce pied i'ay cōduit ma fortune pas à pas avec vn assez heureux succès, laquelle toutesfois ne pouuant plus haut esleuer, si ie nel'eusse accōpagnée d'une perpetuelle crainte. De ma part ie suis d'aduis que pour l'aduancement de nos enfans ne deuons doubter de nous hazarder: toutesfois de telle façon que iouyons tousiours au plus seur: au cas qui s'offre, vous auez le dé en la main, liurez la chance, que si on vous couche plus gros que vous ne desirez, vous pouuez quitter la

main. Quand aurez examiné à part vous ce poinct qui despend de vos facultez, jettons les yeux maintenant sur ceux que pouuez souhaiter à vostre fille pour maris. Si sur les gens du Parlement, vous y trouuerez vne pauureté reuestue d'une robe d'escarlata, qui pour paroistre deuant le monde, s'est presque reduite à l'aumosne: de laquelle pour se garentir a recours à vn mariage dont elle ne fait aucun cōpte, s'il n'est de vingt ou vingt-cinq mille escus; autrement elle demeureroit sans ressource. Les iettez vous sur vn Gentil-homme qui ne doit rien, vous le trouuerez estre vn casanier, indigne de la fortune de vous & des vostres: & voulez vous vn autre qui ait fait monstre de sa valeur: où est celuy ie vous prie qui en ce faisant ne se soit accablé de debtes? Et neantmoins en mō choisis j'aymerois mieux cettuy que l'autre. Entre les deux professions de la robe longue & des armes, puisque deux enfans masles ont pris celle des armes, ie suis pour le mesme party en vn gendre. Voyons donc quelle obscurité vous pouuez trouuer en cettuy dont est question. Premièrement nous le recognoissons extrait d'une tres-noble famille, bien allié & apparenté, bien morigené, qui pendant sa iuennesse s'est basti vne tres-belle fortune, en premier lieu au fait des armes, puis en la maison de la Roynie mere Regente: Vos enfans ont besoin d'un parrin en leur conduite: Cettuy-cy ne leur en peut il seruir selon que les occasions se presenteront pour les employer? D'ailleurs ayant en ses ieunes ans conduit si heureusemēt

sa fortune, que pouuez vous craindre de luy à l'aduenir croissant d'aage? Mais il n'a point de terres foncieres dites vous. De dire qu'il en soit du tout degarny ie le nie : vostre frere vous en a remarquée quelqu'une. Bien confesseray-ie qu'il n'en a pas tant comme nous desirerions, & le mariage de vostre fille le meriteroit : mais au lieu de ce, l'estat dont il est pourueu, vient pour supplement lequel ne mourra en luy tant & si longuement, que la Paulette durera, que ie ne voy pas prest de prédre fin, & si ceste crainte nous assiegeoit, il faudroit encores moins penser à vn Conseiller de Cour souueraine, qui seroit bien reduit au petit pied si ce changement aduenoit. C'est pourquoy ie suis d'aduis qu'entrant en vous mesmes, si vostre commodité le peut porter, ne refusiez ceste belle occasion. Je sçay que la somme dont il a parlé est bien grande, qui vous peut paraenture arrester ; c'est le premier mot, auquel on pourra apporter quelque modification pendant vostre vie, en attendant que vos enfans recueillent vostre succession apres que serez allé en l'autre monde. Dauantage c'est vn roollet que ie pourray iouer qui ne sera trouué mauuais venât de moy. Pensez y donc encores vn coup, & vous souuenez que qui n'empoigne l'occasion par les cheueux de deuant, ell' est chauue par le derriere, & n'a pour seruante qu'une repentance. Pour conclusion, i'ay esté d'aduis que vostre frere de Bussy tint vostre premiere resolution en suspens, en attendant qu'apres auoir veu la presente nous sçachions si persi-

784 LIVRE XXII. DES LETTRES
sterez en cette opinion de refus. A Dieu. De
Paris ce ix. de Iuin 1613.

*A Monsieur Cossard Conseiller du Roy & Au-
diteur en la Chambre des Comptes à Paris,*

 E ne sera point vne lettre que rece-
urez de moy, ains vn dialogue, par
lequel trouuerez que par forme de
Paradoxe ie me suis voulu donner
carriere contre l'art de medecine. Que s'il
vous plaist d'en sçauoir le motif, ie le vous di-
ray. A l'issuë de ma maladie, mon Medecin me
voyant reprendre mon embon-point, me vint
voir pour prendre congé de moy, & se donna
tout loisir de me gouverner de diuers propos,
entre lesquels nous tombasmes principalemēt
sur les effects de la medecine. Ie ressemblois
lors celuy qui fraischement recoux d'un nau-
frage, n'a autres propos en sa bouche, que des
secousses de la mer, & craintes de la mort, par
lesquelles il estoit passé; & comme leuant l'an-
chre en vn port on laisse apres fort aisement
emporter le nauire à la mercy des vents, aussi
feismes nous le sēblable en nos discours, cha-
cun de nous se donnāt tel ieu qu'il voulut: i'a-
pelle ieu: car pour vous biē dire, quelque cho-
se que i'aye icy discouru contre la medecine, ie
seroistres marry qu'on pensast que ç'ait esté à
bon esciant. Ie sçay que c'est vn don de Dieu à
nous octroyé pour la conseruation du genre
humain en ses membres particuliers, & qu'elle
produit de bons & excellents ouriers selon la

diuersité des tēps. Je me suis donné la patience de rediger nos discours par escrit: dōnez vous aussi la patience de les lire. Quoy que soit ie vous en fais maintenant present : les entre-parleurs seront le Medecin, & Pasquier.

MED. gardez, ie vous prie d'estre tōbé d'une fièvre tierce en chaud mal: parce que vous oyāt en ce point parler des Medecins, il sembleroit que pēdant vostre maladie eussiez cōceu quelques faulx imaginations cōtr'eux: sur lesquelles vous seriez ferme reuenu en vostre santé. Et neantmoins vous sçauiez que ce que dites ne se peut soustenir avec fondement de raison: voire que vostre opinion pourroit se tourner en cōsequēce, estant cōmuniquēe à vn peuple. Car qui est celuy qui ne sçache, que dedans les arbres, herbes, & ez vegetatiues, & encores es sensitiues se logēt les remedes de nostre santé? Brief qui est celuy d'entre nous si biē qualifié de to^s les mēbres, qui ne cōfesse pour le moins tenir vne fois la vie des Medecins? PASQ. voila le comble de nostre folie : parce que nous no^s endormās sur cette folle creance, & estimāts ne recognoistre en nous sātē, que celle qui no^s est pourchassée par le Medecin, mettōs le grād & souuerain Medecin en oubly. Et ainsi que ie croy fermement, nous sont plustost causees les maladies que des quatre qualitez elementaires disproportionnees en nous, & si estiōs tels que deuons, iugerions que ce Seigneur qui nous les enuoye pour nous relueillir, est luy seul, & non autre qui nous peut reduire en bon train.

MED. vous prenez les choses cruēment. Car qui est l'hōme si hebeté qui nie, qu'il ne faille

tout contre-venantes à celles de leurs ancestres. C'enonobstant en telle confession, y a eu peu de malades qui ne se soient fait accroire, que par la grâdeur de ces Medecins, & de leurs medicamens il n'eussent retrouué guerison. En ceste façon Asclepiade regnant dans Rome sur le declin de l'Estat populaire, fut en reputation de l'un des plus experts Medecins qui eussent esté auparauant luy : & neantmoins il fut depuis proclamé ennemy capital de la vraye Medecine, pour ses nouuelles & contre-communes inuentions par luy introduites: Et le Thesale sous l'Empire de Neron fut entre les Medecins tenu pour vn 'demy-dieu, & toutesfois le grand Galien a depuis monstré par ses Liures, qu'il estoit vn vray ignorant : & sans nous esloigner de nostre siecle, ne voyez en quel credit est la doctrine de Theophraste, Paracelse aux Allemaignes, & neantmoins condamnée par nostre faculté de medecine de Paris. Chose dont ie vous puis parler cōme celuy qui plaiday cōtre elle en l'an 1579. la cause des Paracelsites traictée par trois Ieudis en présence d'une infinité de peuple. Leux certes merueilleusement hazardeux, puisque par l'issuë d'iceux il n'y va que de nostre vie. Considérez ie vous prie la diuersité de maximes que vous pratiquez tant au regime de nos santez, que guerison des maladies, l'opinion de vostre grand Hippocrate estoit qu'en nos repas il falloit cōmencer à *solidioribus cibis* : & c'est pourquoy il garda cest ordre expres en cest aphorisme : *Labor, cibus, potus, somnus, Venus, omnia mediocria* :

Sur

Sur lequel Galien bastit ses six liures *De sanitate tuenda*: Si vous parlez à Arnaut de Ville-neufue Medecin del'Empereur Federic premier, qui nous donna ces belles escriptures qui sont dedans le liure qu'il appella *Regimen Salerni*, il vous dira qu'il faut commencer par les potages & choses liquides. Ainsi nous l'enseigne-il en son *Regimen Salerni* par ce demy vers,

-----*A potibus incipe cœnam.*

Comme de fait nous sommes en cecy partialisez en cette France: car en la Guyenne & languedoc, on ne sert les potages que sur la fin, & aux pays de deça sur le commencement des repas. L'un des plus solénels Aphorismes d'Hippocrate, & auquel, comme fondement de la medecine, nous adioustons plus de foy, est que *Similia similibus nutriuntur*: & que *Contraria contrariis curantur*. Au contraire tient par doctrine infailible que *Similia similibus curantur*. Voire que ses Disciples confirment ce Paradoxe par exemples qu'ils tirent de nos galenistes, qui employoient la Reubarbe dont la couleur est iaune pour la purgation *bilis flaua*, & la casse de noire couleur encontre la melancolie. Combien de siecles a regné vostre medecine que vous pensiez qu'il ne falloit saigner vn enfât iusques à l'aage de quatorze ans, estimâts que par la saignée au lieu de le guerir s'estoit luy procurer la mort? heresie en laquelle vous seriez encor sans le bon Auerroes Arabe, qui premier en feit l'espreuve sur vn sien fils aagé de sept ans qu'il guerit d'une pleuresie, & depuis on n'en a iamais fait aucun doubte. Il y a

788 LIVRE XXII. DES LETTRES
vingt & cinq ou trente ans quenouseusmes
Boutal Italien Medecin du feu Roy Henry 3.
qui n'auoit autre pratique en tous les remedes
& presque pour toutes sortes de maladies, que
la saignée, qu'il reiteroit quatre, cinq & six fois
sur vn patient, voire pour la goutte mesme. Et
comme ieluy remontralle vn iour (car i'estois
son Aduocat) qu'au lieu de guerir les malades
c'estoit les allangourir, il me respondit que plus
on tiroit de l'eau d'un puits, plus il en reuenoit,
& plus la nourrisse estoit tirce par son enfant,
plus auoit elle de lait, que le semblable estoit
de la saignée. Ce notwithstanding la proposition
feut lors condamnée par tout le College de nos
Medecins: mesmes feut fait vn liure exprés
contreluy par Granger aproué par toute la
faculté. Toutesfois depuis son decés sa prati-
que a repris vie en l'opinion de nos plus
grands Medecins, qui ne mettent en espar-
gne la multiplicité de saignées enuers leurs
propres femmes, enfans, & freres, & en trou-
uent leseuenements tres-heureux. Et combien
que ces maximes le soyent trouues toutes dif-
ferentes & contraires, si est-ce que plusieurs
ont estimé par la foy qu'ils auoient en leurs me-
decins, auoir esté par eux garentis de leurs ma-
ladies: & to^u les autres auxquels il est mal succédé
n'ont eut moyen de s'en plaindre apres leur
mort. Tellement qu'apres plusieurs discours,
celuy là sembleroit n'estre pas fol sans raison,
qui soustiendrait que toute la conduite de cet-
te profession gist plus au hazard, qu'en l'art. Et
afin que ne pensiez, que par vne animosité mal

reglee ie m'aheurte contre vous, ie vous supplie dites moy, à quelle fin tend tout vostre art? Je croy que serez d'accord, que c'est pour la santé de l'homme. Or voyez en quelles tenebres nous auôs esté par le passé enuolopez iulques à nostre siecle. Cet homme en faueur duquel vous dressez toutes vos pensees: cet homme pour l'etretènement & conseruation duquel vous baillez mille sortes de preceptes: cet homme qui est vostre principale bute & visée à peine vo' est-il cogneu: & estes auourd'huy presque tous d'accord, que vostre Galien, homme parfait & accomply en la Medecine, si oncques en feut en vostre art, toutesfois ignoroit la couppe & anatomie de nos corps, & qu'au lieu de celle de l'homme, il nous representa celle d'un singe: & que celuy qui nous en donna le vray modelle feut, Medecin de l'Empereur Charle V.

Quoy? si vous estes encor aux cousteaux pour le regard du chef (la plus noble partie de nous) & apres tant de centaines d'ans vous ne sçauiez qu'en resoudre? L'opinion ancienne a esté qu'é la partie cerebrale y auoit trois sieges que nous appellons ventricules, distincts & separez l'un de l'autre: celuy de l'imagination qui occupoit la partie deuanciére du chef: vn autre du iugement, qui estoit colloqué au milieu, & l'autre de la memoire vers le derriere, que vous nommez Cerebelle. Ce néantmoins de nostre temps s'est trouué vn personnage de tres-profond sçauoir entre vous autres (celuy dont ie parle en cecy est le docte Fernel) lequel en vn liure qu'il a fait in-

790 LIVRE XXII. DES LETTRES
titulé, La Medecine, se mocque de tels ventri-
cules, & maintiét par vne infinité de belles rai-
sons, que ces communes fonctions sans aucune
distinction sont confuses en nos cerueaux, fai-
sants chacunes d'elles leurs operations en nous
à leurs rangs, selon que chacun de nous téd les
nerfs de s^{on} esprit à l'imaginatiue, iudicatiue ou
memoire. Et puis en telles discordes establisiez
moyseurté pour la guerison de ce chef, quand
l'vne de ces trois parties se trouuera mal affec-
ctée. Et l'vne & l'autre opinion ne manque
point de raisons plausibles. Voulez-vous sou-
stenir la premiere qui est la distinction des trois
ventricules, vous le trouuerez au cré par vne
demonstration oculaire voyant, en quelques
vns l'imagination seulement offensée; de quel-
le sorte sont ceux-là qui atteints d'vne fièvre
chaude se precipitent du haut en bas d'vne fe-
nestre, pensants que ce soit vne porte : les au-
tres auoir le iugement sans plus blessé, ores
qu'ils ayent l'imaginatiue, & memoire saines,
comme sur nos ieunesans nous veismes vn Ni-
gouius, & les autres auoir seulement perdu
par maladie la memoire, comme anciennemēt
ce grand Orateur Messala, & de l'aage de nos
peres Georgius Trapezuntius, tous deux per-
sonnages de marque. Repassez sur la seconde
opinion, vous ne la trouuerez despourueü de
belles raisons, non plus que la premiere.
Car si vous faites distinction des ventricules,
il en faudra autant à la iudicatiue, com-
me cette partie a d'effects. Qu'ainsi ne soit,
sous le regne du grand Roy François on

veit vn Villemanèche en sa cour n'auoir le iugement offensé que sur le party des mariages des grandes Dames, dont il se faisoit present : Et sous celuy du Roy Henry deuxiesme, vn Tulenus, ne pecher qu'en deux obiects, en l'Euesché de Cambray, & en l'amitié qu'il auoit vouëe à vne grande Princesse; chose dont autresfois ie me voulus donner plaisir à ma table, à laquelle y ayant quelques hommes d'honneur qui ne le cognoissoient, il nous entretenoit d'une infinité de bons propos pleins de iugement & doctrine, avec vne grande admiration de la compagnie : En fin ie prins subiect de luy parler de cette grande Dame (qu'il appelloit en Latin sa *Julia*, & en François sa Ioliette) & adoncques voila mon homme hors des gonds, & tout autre qu'il n'auoit esté sur le commencement de nos propos. La cōpagnie bien estonnée, d'où luy estoit suruenue cet inopiné chāgemēt, iusques à ce queluy sorty ie feist tout au lōg le recit de l'alteration de son cerueau: la Dame qui le troubloit en son sens estoit des pièça decedee, toutesfois à la premiere ren contre d'une Damoiselle, il se faisoit acroire que c'estoit celle dont il estoit esperdu: Et quelques fois avec sa grande robe s'acheminoit iusques à Fontaine-bleau, esperant de l'y trouuer. D'où prouenoit doncques cette alteration de cerueau en ces deux obiects seulement, & qu'en tout le demeurant il ne feust en rien offensé? Je passeray outre, & diray que ie ne trouue la memoire

faire les operations en moy, si non és points que j'ay pour plus recommandez & qui approchent de mes premieres notions. Suis-je doncques du tout desnüé de memoire ? nenny : car les impressions que ie fay de mes maximes, ensemble de leurs circonstances, m'apprenent tout le rebours. Au contraire dois-je auoir dedans mon cerueau vne cellule de memoire, puis-que si facilement ie mets en oubly toutes autres choses, qui ne se rapportent à mes apprehensions ? C'est pourquoy en ce diuorce du pour & du contre, ie suis presque contraint, singulierement en ce qui regarde la memoire, de la loger non au cerueau, ains au cœur : Ainsi disoit sur ce sujet le Romain, *recordari*, & nous autres François, apprendre vne chose par cœur. Et plusieurs passans plus outre voulurent autresfois soutenir n'y auoir en nous autres fonctions d'esprit que celles qui venoient du cœur, & pour cette occasion feignirent que Vulcain ayant forgé l'homme feut repris seulement par Momus, en ce qu'il n'auoit fait quelque fenestrage vers le cœur, afin que l'on eust peu descouvrir les pensees des hommes, comme si le cœur feust le domicile de nos pensees. Et pour cette cause trouuons en plusieurs passages de la sainte Escriture. *In corde cogitationes*, qui sont termes que nous faisons en nostre commun langage simbolizer. Choses que ie vous touche, non pour approuuer ou improuuer la distinction des ventricules du cerueau, mais pour vous dire qu'il y peut auoir de l'incertitude, pour le sostenement du pour & du contre.

Vous autres Messieurs les Medecins feustes iadis en cette France appelez Physiciens, comme estant vostre vacquation principalement vouee à la contemplation, non de toutes choses naturelles, ains en ce qui concernoit l'homme & la femme: mais ô bon Dieu, combien d'obscuritez & perplexitez y trouuez vous auant que d'en estre esclairsis.

MONSIEUR,

Je vous remercie affectiônement de la deuote exhortation que me faictes pour le salut de mon ame, de biffer de mes Recherches tout ce que i'escriis cōtre les Iesuites, & par mesme moyen de condamner le Catechisme que i'ay fait contre eux. Hé vrayemēt ie trouue qu'ils sont merueilleusement sages: Car sçachans que suis Catholique Apostolicque Romain, & que tousiours i'ay vescu en cette foy, nonobstant la liberté de conscience, que le malheur du tēps a introduit en cette France depuis cinquante ans en ça, ils ne pouuoiet choisir parrain plus asséuré de leur plainte contre moy, que vous, auquel i'ay toute creance, non seulement pour estre mon pasteur & curé, ains pasteur accompagné de toutes les bonnes parties qu'on peut desirer en nostre Eglise. Vous sçauetz qu'il y a enuiron 2. ans qu'estimāt estre sur le point de la mort ie deposay entre vos mains par ma confession tous les pechez que ie pensois auoir sur ma cōscience,

794 LIVRE XXII. DES LETTRES
& receus par vous le Sainct Sacrement de
l'Autel. Et ie veux qu'estimiez que ie traite
maintenant avec vous comme pecheur, & par
forme de confession, encôre que ce soit par let-
tres : mais si ie fais faute, c'est par les in-
structiôs & memoires du pere Iesuite de Rome.

Ie respondray doncques à vostre lettre côm-
hôme, puis côm Catholice apostolic & romain,
en laquelle foy ie veux viure & mourir; & ie
vous prie me prester audience iusques au der-
nier periode de ma lettre.

Ie plaiday en l'an 1564. pour l'Vniuersité cō-
tr'eux faisant imprimer toutes mes Recherches
en l'ã 1596. i'y inseray mon plaidoyé, i'en diray
cy apres la cause: en haine de cela vn petit Iesui-
te de Douëy fait imprimer vn liure en l'ã 1599.
dont le tiltre est tel. Responſe de René dela
Fon pour les Religieux de la compagnie de Ie-
sus, au plaidoyé de Simon Marion en l'arrest
donné contre iceux le 16. Octob. 1597. avec
quelques notes sur le plaidoyé & autre subiect
des Recherches d'estienne Pasquier, dedans le-
quel apres auoir recherché vne infinité de pôi-
tibles ineptes cōtre mes Recherches, voicy l'epi-
taphe que ce deuot Iesuite fait de moy.

Or qu'il viue encores ioyeusement (dit-il au
37. chap.) & qu'il escriue & resue encores s'il
veut encontre les Iesuites, il resuera en saison
dessus ses vieux iours, qu'il resue iusques à ce
que quelqu'vn ou de cette compagnie, ou s'ils
le desaignent, quelque autre pour le public face
vne generale reueuë sur ce qu'il a mis en lumie-
re, & vn recueil de ses ignorâcë, resuerie, asnerie
malignitez, heresies, pour luy dresser vn tōbeau

de funeste memoire, où il soit encoffré tout vif, où les corbeaux & vautours viennent de cent lieuës à l'odeur, où les hommes n'osent approcher de cent pas sans boucher leurs neç pour la puâteur, où les roses & horties croissent, où les viperes & basiliques nichét, où les chats-huants & les butors chantét, afin que par vn tel monument ceux qui viuent à present, & viuront és siecles futurs, sçachent que les Iesuites ont eu pour insigne persecuteur & calomniateur, vn insigne menteur, & vn capital ennemy de la vertu, & des gens de vertu, & que tous les calomniateurs apprennent aux despens d'vn orgueilleux ignorant, de mieux penser ce qu'ils disent, & escriuēt contre les ordres Religieux, & ne scandaliser si effrontement par leurs escrits diffamatoires & blasphematoires, la sainte Eglise de Dieu.

Vous dites que ie ne pardonne aux iniures par vostre foy, fut-il iamais au monde, ie ne diray point entre les Chrestiens, ains entre les plus barbares, iniures plus furieuses, ordes, abhorrentes du sens cōmun que ceste-cy? Si ie me suis donc attaqué à eux, il faut qu'ils s'en prennent à eux-mesmes, & se souuiennent de ce petit, mais beau traicté de saint Iean Chrysostome: Que nul n'est blessé que par soy. Dauantage s'il n'y auoit que cela, encores le passerois-je sous silence. Permis aux Iesuites de mesdire à toute outrance par vn priuilege special de son ordre, sans qu'on luy ose respondre: Mais d'y auoir recidiuë plus aigrement par vne seconde fois, est du tout inexcusable. On n'excuſe ia-

mais vn heretique quand il est relaps. Il y eut vn Iesuite de Bordeaux, lequel meit en lumiere vn Liure contre mon Catechisme dont le titre est, La chasse du Renard, Pasquin descouvert, & pris en sa taniere du libelle diffamatoire faux, marque le Catechisme, &c. Vous y trouuerez vn repertoire d'iniures.

- fol. 30. Car si on le croit, Pasquier qu'il appelle Pasquin, est vn porte-pânier, marault de Paris, petit galand, bouffon, plaisanteur, petit compagnon, vendeur de sornettes, simple ragage qui ne merite d'estre valet des laquais, belistre, coquin, qui rotte, pette, rend sa gorge, renard qui sous l'accoustrement d'un badin est vn calomniateur à vingt-quatre caras, fort suspect d'heresie, ou heretique, ou bien pire, vn sale & vilain Satyre, Archimaistre sot, sot par nature, par becarre, & par bemol, sot à la plus haute game, sot à triple semelle, sot à double teinture, & teint en cramoisi: sot en toutes especes de sottie. Vn grate-papier, vn causeur, vn babillard, vne grenouille du Palais, vn clabaud de cohue, qui ne merita iamais ce noble tiltre d'Aduocat. Renard voilé d'un faux manteau de Catholique, souspiral d'éfer, insigne hypocrite, vieux Renard, *Senex inneterate malorum*, avec ces faux vieillards de Susanne, vn serpéteau vn crapaud, vn crapaud qui tourne le bon suc en venin, cōme bouche d'aspic, par sa parole, bouche infecte qui respand sa puanteur. Catholique & vniuersel en Religion n'en ayant aucune propre, & faisant estat d'estre de toutes, & de celle qui plus luy sert à faire ses affaires. Catholique de bouche,

heretique de bource. Deïste, & peu s'en faut A- fol. 107.
theïste de cœur, sur-passant toute impudence fol. 123.
des plus eshontées & mesdisantes tripières. Ad-
uocaceau de neffles, ridicule corneille, pie ba-
billarde, oyson bridé qui se debridelicentieu-
sement pour embouër, enuillainer, & souiller
la belle blancheur & le net plumage des Ci-
gnes. Que si de toutes les testes heretiques ou fol. 125.
fautiues, ne restoit plus que la sienne, elle seroit
au premier iour couppee. Qu'il luy faut coup- fol. 127.
per la langue maudite & infame. Asne qui chā- fol. 131.
te victoire, & cōme vn baudet qui pense auoir
atteint son bran fautille, & braue avec son bast,
panniers & clitelles: Homme ignorant en for- fol. 139.
tes de lettres Grecques & Latines. Renard fol. 157.
Pasquin, vieux renard, renard velu, renard
chenu, renard grison, renard pelé en plusieurs
parties de son corps, renard puant, & qui
compissetout de sa puante vrine, fierabras & fol. 158.
trompette d'enfer, corbeau du Palais, hibou fol. 159.
de quelque infernale contrée. Refueries de 560.
Pasquin, debilité de cerueau, vertigineux, & fol. 169.
radoteur sur ses vieux ans. Pasquin gros veau, fol. 185.
ou pour mieux parler vn buffle, & qu'à l'auer
la teste d'un asne on n'y perd que la lēsciue: & fi-
nalement bouffon, auquel il faut bailler le bon- fol. 186.
net jaune, plumache de plume de coq, & la
marote en la main.

Fut-ili iamaï putain au pl⁹ desbordé bourdeau
du mōde qui se deborda iamaï tant en iniures
que ce Iesuite de Bordeaux. Ce n'est pas assez;
Richeome Prouincial des Iesuites en la mesme
ville l'a voulu r'enuier sur luy par sō Li. intitulé,

Plainte Apologetique, auquel pour sa premiere desmarche il me compare à vn monstre, qui en l'an 1530. auoit esclos de son nombril vn petit monstre, apres est venu le beau tenebreux d'Anuers, Carolus Scribanus, qui sous son nô renuerfé en celuy de Clarus Bonarcus dedans son *Theatrum honoris*, me fait marcher de mesme pas que Calvin & Luther, non pour autre subiect, sinon que ie suis ennemy de leur Iesuisme. Et puis vous voulez que ie rase de mes Recherches les passages esquels ie me suis donné plainc liberte de parler d'eux. Si i'auois fait ce que souhaitez, vray Dieu en quel beau jeu les mettrois-je, & quelle victoire rapporteroient-ils de moy? eux dis-je qui ne parlét iamais bien qu'en mesdisant. Ie leur suis vn monstre, si vous les croyez, & ils me feroient d'ores en auant autât d'Hercules que de Iesuites, qui par ma raisible confession, auroient terrallé ce monstre. Vous m'estes amy, voyez ie vous prie s'il y auroit apparéce que ie fisse ce pas de clerc. Et s'il estoit ainsi aduenu, que sur vostre conseil les vissiez auoir tel aduantage sur moy, vous mesmes porteriez la penitence de la faute que m'aurez fait faire. Parquoy s'il y auoit quelque chose à démeller à l'amiable entr'eux & moy, ie voudrois vser du conseil de Diogene le Cynique, quâd vn sophiste se voulant iouer de son esprit luy dit, pour prouuer qu'il n'estoit hôme. Ce que ie suis, tu n'es point; ie suis hôme, cōsequēment tu ne l'es point. Cômēce par toy mesme, respondit le Philosophe, & lors tu diras vray. Ainsi vous puis-ie & veux-ie dire que

les Iesuites cōmencent à desaduouier les iniures exorbitantes des sens commun, qu'ils ont cōtre moy escrites, & lors vous verrez ce que ie feray. Ils n'en feront rien ie m'asseure, comme estants les iniures les plus belles fleurs de leurs iardins: aussi ne le feray-ie de mon costé.

Tout cela iusques icy c'est parler comme hōme, qui seroit bon à proposer en toute compagnie des sages mondains, mais non avec vous qui estes mō pasteur, & duquel ie ne puis recevoir penitence, sinō apres auoir receu vn soufflet, presenter l'autre iouë pour en recevoir vn autre. Parlons donc ie vous supplie en vray Chrestien, & encores en Chrestien qui soit vray Catholique, Apostolique, & Romain. Or puisque i'en suis logé là, ie vous veux reciter tout au long, & comme l'on dit *ab ouo*, comme les choses se sōt passées iusques à luy, & par auēture trouuerez-vous qu'en tout ce que ie vous deduiray, il y a eu du miracle de Dieu, en l'an 1556. Venant de faire mon meſnage du peu de bien que Dieu m'auoit donné en la Brie, retournant de ma maison à Paris, & passant par la ville de Melun, ie trouuay Maistre Denis Brulard lors ieune Aduocat comme moy, fils de Maistre Noël Brulard, ce grand Procureur general du Roy de la Cour de Parlement, Maistre Denis Brulard vous dy-ie mien amy, qui depuis a exercé l'estat de premier President au Parlement de Dijon l'espace de 40. ans, iusques à sa mort qui fut il y a enuiron vn an. Nous estants abouchez ensemble, il me demande ce que ie voulois deuenir. Je m'en retourne à Pa-

ris luy dy- ie : & moy (me dit-il) ie m'en vois
 veoir à Crux-fontaine distant de ceste ville de
 trois lieues, Maître Ange Congnet , l'un des
 plus anciens substitués de mon pere. A ceste pa-
 role ie luy reparty, que ie voulois estre de la
 partie avec luy, pour le desir que i'auois de co-
 gnoistre cest honneste homme. De ce pas nous
 nous y acheminâmes , & feusmes de luy re-
 cueillir avec tous les bôns accueils que l'on pou-
 uoit souhaiter. Avec luy estoit Palquier, Brous
 l'un des compagnons d'Ignace de Loyola pre-
 mier auteur & fondateur des Iesuites , nom
 dont on commençoit de parler dedans Paris.
 Qui fut cause que laissant tous autres deduits à
 la compagnie , ie m'accostay particulièrement
 de ce Iesuite, desireux d'apprendre de luy l'ori-
 gine & progres de leur compagnie, & les regles
 qu'on y obseruoit ; chose qu'il eut tres-agrea-
 ble , & fus deux iours entiers avec luy dedans
 vne chambre, ayant plume, arce & papier en
 main, & escriuy sous luy trois ou quatre feuilles
 de grand papier, comme il luy pleut de me dic-
 ter sur ce subiect. Le troisieme iour ie pris
 congé, & de mon hoste, & du Iesuite, n'esti-
 mant point lors ny que ces memoires me deus-
 sent iamais seruir, ny que la compagnie deust
 entrer en dispute avec l'Vniuersité de Paris,
 Car pour vray dire on n'en faisoit lors aucun
 compte, comme aussi estoit leur nombre fort
 petit. De maniere que ie mis ces memoires en-
 tre mes broüillars pour m'estre cōme vne chassie
 morte ; glorieux seulement par vne honneste
 curiosité de les auoir par deuers moy. Le cou-

rois lors vne belle fortune au barreau entre les Aduocats de mon aage. En l'an 1557. ie fus marié poursuivant avec tout honneur ma premiere route au Palais. Dieu voulut qu'en l'an 1559. ie fus affligé d'une maladie de deux ans, dont apres auoir vsé de diuers remedes, le dernier fut le changement d'air, qui peu à peu me restablit ma santé. Et reprenant lors mes anciennes briées, ie fus l'espace de deux mois entiers, sans qu'aucun Procureur me demandast qui i'estois, & cependant ie voyois vn Brisslon.

Broussel, & quelques autres de ma volée, qui auoient empieté grande vogue, & me voyant lors muet, ie commençay de ronger vn despit dedans ma poitrine, qui me faisoit secher à veuë d'œil. Ce que voyant ma femme, qui estoit vne vraye viragine, & ayant entendu de moy le motif, fut d'aduís que ie quittasse tout à fait le mestier du Palais, ayment mieux que ie perdissè ceste profession que la vie, me disant que graces à Dieu nous auions assez de biés pour viure, & que passerions nostre téps, aux maisons que Dieu nous auoit baillées aux champs. Pour le vous faire court iela creu: faisant comme celuy qui par vn desespoir se rend Moine, pour ne pouuoir atteindre à vn mariage, où à l'accôplissement de ses amours. Ie vesqui en ceste opiniõ presque l'espace de trois mois, pédât lesquels ie pris cognoissâce avec deux docteurs en Theologie Picards, l'vn nômé Beguin grand Maistre du College du Cardinal le Moine, l'autre le Vasseur principal du College de rhems: & passions de fois à autres le téps à nous promener en

vns & autres iardins aux faux-bourgs, iouër à
 la boule, & y prendre des sobres collations : &
 au milieu de tout cela ne se passoïent entre nous
 que propos sérieux de lettres : entre lesquels ie
 vous iure le Dieu viuant, qu'il ne nous aduint
 iamais de parler des Iesuites, comme ceux
 dont on ne faisoit alors nul estat. Ayant
 quelque temps vescu de ceste façon, ne respi-
 rant toutesfois lors en mon ame que le Palais, ie
 commençay d'y vouloir rebrousser chemin, &
 me succederent les choses si à propos, que ie
 cognus que l'impatience m'auoit fait tourner
 ma deuotion en vn repentir. Si ie vous disois
 comment & en quelle façon ie repris racines,
 vous y trouueriez des particularitez admi-
 rables, que ie laissè de propos delibéré pour par-
 uenir à mon but. Se passèrent quelques années,
 pendant lesquelles i'oubliai l'habitude que i'a-
 uois prise avec ces deux honnestes Theologiens,
 & suis employé au barreau avec quelque con-
 tentement des auditeurs. Aduint quel'Eues-
 que de Clairmont en Auvergne, bastard du Le-
 gat du Prat, fait vn legs immense aux Iesuites
 de Paris, qui en achepterent l'hostel de Lan-
 gres rue S. Iacques, où ils commencerent d'ou-
 urir leurs escholes, assistez d'un grand Philoso-
 phe des leur nommé Maldonat, & voyâts leurs
 affaires leur reüssir assez à propos suiuant leurs
 souhaits, ils presenterent l'an 1564. leur re-
 queste à l'Vniuersité de Paris, afin de les vou-
 loir incorporer avec elle. Par assemblée gene-
 rale faite aux Mathurins, ils en furent debou-
 tez : au moyen dequoy ils s'adressent à la Cour
 de

de Parlement aux mesmes fins: laquelle ordonna que l'Vniuersité seroit appelée pour y respondre. Qui fut cause que de rechef on s'assembla aux Mathurins pour sçauoir quel ordre on y deuoit tenir. L'Vniuersité auoit quatre Aduocats ordinaires, Chippart, Motelon Chonar & Ramat, tous personnages d'honneur & de marque. Il en falloit choisir l'un des quatre pour porter la parole. Adoncques il aduint à ces deux honnestes Theologiens, dõt i'auois quitté la hantize l'espace de trois ans & pl^s, se ramiéteuoir de moy & de leur propre instinct me nommerent. I'auois fait imprimer mon Monophile dès mon premier aduenemēt au Palais, qui m'auoit donné quelque nō parmy le peuple, & depuis fait imprimer le premier liure de mes Recherches de la France, & mon pourparler du Prince. Les choses se porterent de telle façon, que sans contraste ie fus nommé par la compagnie pour leur Aduocat en cette cause, dont le Syndic de l'Vniuersité m'apporta lès premieres nouuelles. Par vostre foy fut-il iamais electiō plus miraculeuse que cette cy, que moy non seulement ne le poursuivant, mais ne le sçachant, ayāt oublié par trois ans la frequētatiō de ces deux Docteurs, i'eusse esté à leur nominatiō eleu Aduocat pour plaider cette cause, de laquelle nul ne pouuoit auoir plus de cognoissāce que moy, par les instructiōs & memoires que i'e auois de Pasquier Brouet dès l'an 1556. Tous les autres Aduocats eussēt peu discourir sur la questiō en sō general que par les conciles de Latrá sous le Pape Inno-

cent 3. & de Vienne sous le Pape Clement 5. toute introduction de nouueaux ordres de religion : Mais de particulizer la leçon que i'auois de brouet nul dedans l'aris ne le sçauoit que moy; que moy (vous dy-ie) qui auparauât l'auois mis en oubly: ne pensant que iamais les Iesuites deussent entrer en camp clos contre l'Vniuersité, ne qu'entrants ie luy peussie estre parrain. Quelque Sophiste peut estre dira que ce sont parolles de vanité, dont ie fais parade: Mais i'appelle de rechef Dieu à tel moin, que depuis que i'eus escrit le ménage des Iesuites ie ne m'en estois souuenu non plus que d'une piece de rebut. S'il y a de la gloire, permettez moy de me glorifier en mô Dieu: & neâtmoins ie ne passeray plus outre sâs vous reciter auparauât vn mot de ma vanité. Ramat l'un des 4. Aduocats del'Vniuersité, qui outre cela estoit Docteur Regent en Decret, homme petulant, me vint quelques iours apres ataqer aulalais, me disant qu'il me feroit bien quitter la prise par autorité de la Cour, & qu'il auroit la charge de cette cause. Ie le priay lors affectionnement de se deporter de cette opinion: que i'estois vn ieune hôme qui commençois de pousser ma fortune, & ne m'y voulust faire aucun obstacle: Mais plus ie le priay, plus il se roidit contre mes prieres: en fin me voyant ne pouuoir, obtenir aucune raison de luy, la colere me môte au visage, & luy dis: Ie vous en deffie, ne me mettez en l'espargne, au contraire ie vous en prie: Car ie me promets que si nous entrons en contraste deuant la Cour, vous me

seriez vn Cecilius, & moy à vous vn autre Ciceron, quand il fut question de plaider l'accusation cõtre Verrés. Et par ainsi redoubleriez l'honneur que ie pourray rapporter de cette cause. Ces paroles par moy proferees d'une douce aigre colere, estancherēt aucunement la siēne. Quoy que soit, ie plaiday la cause, mais auparavant que d'entrer en la lice consultant en presēce des principaux supposts de l'Vniuersité, avecques Maistre Pierre de la Porte, Iacques Canay, & Claude Mangot grands Aduocats en ce temps-là, ils la trouuerent fort bõne: mais en sortant de la chambre des consultations il aduint à l'un d'eux de dire à sō cõpagnõ: Cette cause est de longue haleine, de l'humeur dont est ce ieune homme, qui de son naturel est d'un esprit chaud, ie crains qu'il n'en puisse venir à bout. I'entendy cette parole, & pensois que ce me deust estre vne bonne leçõ, pour me tenir sur mes gardes, toutesfois quād ie plaiday, peu à peu ie pris mon vol si haut, que presque i'en vins à l'essor, quand estant au plus haut ton de ma gāme, apres auoir racoté de la secte des Iesuites tout ce que i'en auois pardeuers moy, qui estoit en tout & par tout differēt aux statuts de nostre Vniuersité. Ie ne vous dy rien, Messieurs, que ce que i'é ay appris de Pasquier Brouet compagnon d'Ignace: & à la mienne volonté que tout ainsi que ç'a esté luy qui premier a planté la secte Iesuite dedans cette ville de Paris, aussi que la posterité entende qu'un autre Pasquier Aduocat a esté le premier quien a extirpé la racine.

Cette rencôtre fut si agreable à l'assistâce, que tout aussi tost s'esleua vn long murmure, pendât lequel ie me teus & eus moyen de me recueillir : Et me souuient que Mangot l'vn des Aduocats consultâs, qui lors estoit recl^e au lieu qu'ô appelle la Lâterne, pres de moy, dit à quelqu'vn qui estoit prés de luy. Voila vn trait de braue aduocat, car il a maintenât le loisir de reprendre sô haleine, & reuenir à son premier tō: cōme ie fis, car le murmure estât cessé ie repris les arrhemêts de mô plaidoyé de pareille voix que ie l'auois encômencé, & le paracheuay au côtétemēt de tous. maistrerierre Versoris grâd Aduocat plaidoit cōtre moy pour les Iesuites: & se passerēt les choses de façō qu'apres auoir ouy môsieur du Mesnil Aduocat du Roy, qui prit cōclusions pour moy, la Cour par sô arrest, pour la cōsequēce de la cause, apointa les parties au Cōseil, & feismes nos plaidoyez d'vne part & d'autre, qu'on peut encores voir au iourd'huy. Je diray cecy par occasion, nō par vanterie. L'Vniuersité m'enuoya pour mô salaire dâs vne bourse de velours plusieurs escus que refusay brauemēt disant: Ia à Dieu ne plaise que ie face cette faute. Je veux quel'Vniuersité sçache que ie suis son nourriçō: & cōme tel m'estimeray tres-hōnoré de luy rēdre tres-hūble seruice tout le tēps de ma vie. Cette responce rapportee, fut faite vne cōgregatiō, en laquelle par les voix & suffrages on me decreta tous les ans deux cierges pour le iour de la Purificatiō nostre Dame: dōt i'ay esté dressé iusques en l'ā 1588. que ie quitay la ville de Pa-

ris à l'occasiō des troubles suruenus sous le nō de la Sainte vniō, pour suiure la fortune du Roy Henry 3. & depuis celle du grand Henry son successeur, & vous assure qu'entre les pēsiōs que i'auois lors cōme Aduocat d'vns & autres seigneurs, qui n'estoiēt petites i'estimay celle cy la plus grāde, & en faisois gloire au milieu de mes cōpagnons. Or pour vous mōstrer que nulle passiō ne m'auoit conuié au soustenemēt de cette cause, escriuant à monsieur de Fonflō-
 memon compagnō d'escole: En fin, luy dy-ie, la cause fut appointee au Conseil, & ordonné que les parties demeureroiēt en tel estat qu'elles estoient. Ce fut vn coup fourré, car les Iesuites ne furent pas incorporez au corps de l'Vniuersité cōme ils requeroient, mais aussi estās en possession de faire lectures publiques, ils y furēt continuez: Et sur la fin de la lettre, quant à moy ie n'estime point que les Huguenots ayent de petits aduersaires en ceux cy: comme ainsi soit qu'être toutes les Religions, la Chrestienne se doiue gagner par prieres, exēples, bonnes mœurs, & saintes exhortations, & non par le tranchant de l'espee. Je disois lors cela d'eux, les estimant tout confits en deuotion, & abhorrer du tout les armes pour l'accroissemēt de nostre foy, & qu'il me sembloit au contraire que les Huguenots pour la manutention de la leur suiuoient autre piste.

En cette opinion vesqui-ie iusques en l'an 1593. ne m'informant point de leur taisible cabale, mais voyāt qu'ils auoient esté auteurs, promoteurs, & fauteurs de troubles introduits

premierement sous le nom de la Ligue, & continu ez sous celuy de la Sainte Vniõ. Que depuis la Barriere s'estoit acheminé à Melun par l'exhortation impie de Varade Recteur des Iesuites de Paris, qui le confessa, luy fit ouyr messe, & luy administra le S. Sacrement de l'Aurel, le bienheura de sa benediction avec vne promesse certaine de Paradis, s'il venoit à chef de son entreprise. Chose dont ie me croy d'autant, que par le commandement du feu Roy ie vy le procès & en fis vn manifeste. Nous retournons dedans Paris, où ce grand Roy fut accueilly de son peuple avecques toute deuotion. A nostre arriuee ie voy la haine commune de tous les Citoyens courir contre eux; requestes presentee par l'Vniuersité à ce qu'ils eussent à vuidier de Paris, la cause plaidee & appointee au Conseil, pendant ces entre-faites ie voy mon plaidoyé estre mis en lumiere, & estre védu par toute la ville par les colporteurs. Pendant l'appointé au Conseil, Castel enfant de Paris leur escolier attente sur la personne du feu Roy, au moyen de quoy l'appointé au Conseil est iugé diffinitiuement contre eux, & ordonné qu'ils vuideroient la France: leur Bibliothèque est védue à l'enquant, par le moyé de laquelle on eut cognoissance des secrets qu'ils tenoient auparauant plus cachez. Et quant à moy induit d'une iuste douleur de ma patrie, faisant en l'an 1596. imprimer six liures de mes Recherches, j'adioustay dedås le troisieme plaidoyé que i'auois fait contr'eux en l'an 1564. Ils demurerent quelque temps

muets : depuis s'estans avecques le temps as-
seurez sous la faueur de la Guyenne & du Lan-
guedoc, qui leur estoient des assurances, ils
commencent d'escrire liures diffamatoires
pour se defendre du parricide qu'on leur im-
putoit, iusques à ce que sous le nō supposé d'un
René de la Fon Iesuite ils font imprimer vn
liure d'imprecations contre moy, dont i'ay par-
lé cy dessus.

Celiure m'est caché : car nul de mes amis es-
mains desquels il estoit tombé, ne m'en osoit
doner aduis, craignāt de me doner iuste suiet
de mescōtētemēt, nō seulement pour le placard
diffamatoire par moy cy dessus coppié, mais aus-
si pour vne infinité de calōnies, impostures as-
neries, & faulses imputations contre moy, dont
le liure est parsemé. Aduient sur ces entrefaites
qu'un Gētil-hōme Escossois nōmé Robert de
Brusse, qui auoit esté nourry ieune en leur Col-
lege, qui me cognoissoit de nō seulement, m'a-
porte le liure à coup perdu pour vne iniure
tresfation qu'il auoit receuē au pays bas, di-
gne vrayement d'un Iesuite. Le feu Roy d'Es-
pagne Philippe l'auoit fait son Thresorier
general pour soudoyer vne grande armee de
mer, afin d'euahir le Royaume d'Angleterre
sur la defuncte Royne Elizabeth. La plus
grande partie des vaisseaux feurent fracas-
sez par vne bourasque de mer : telle-
ment que cette entreprise reuint à neant,
mais le pere Chriton ne voulut que du
tout elle fut oiseuse, & vn certain impor-
tuna fort Brusse de luy bailler deniers

810 LIVRE XXII. DES LETTRES
pour faire occire Metelan Châcelier du Roy
d'Escoſſe:Chose dont l'ayant estourdy par les
raisons par moy couchees au 3. liure de mon
Catechisme, Criton luy fit faire son procès ex-
traordinaire, pour n'auoir voulu adherer à
l'homicide de ce Châcelier:& de fait fut pour
cette seule consideration detenu prisonnier
l'espace de trois ans entiers, au bout desquels
luy furent les prisons ouuertes par vn hors de
cour & de procès, sans despens d'omages & in-
terests. Dieu veut qu'estât en la ville de Douay
il trouue ce liure imprimé chez Jean Bellers,
iaçoit qu'on le peust auoir imprimé à Vil-
le-franche chez Guillaume Grenier. Garny de
ce liure ce Gentil-homme qui ne couuoit d'as-
son ame qu'une vengeance, m'en fait part: dont
ie le remerciay affectionnement, & apres l'a-
uoir leu tout au long, i'aiguifay mon esprit, ma
plume & ma colere, & recouray les liures qui
faisoient à mon intention, ie les estudiai, non
d'un estude tumultuaire, mais de deux ans &
demy entiers, voire de trois.

* *
* *



TABLE
DES CHOSES PRINCIPALES
ET PLUS MEMORABLES
TRAICTEES EN CE
second volume des
Epistres.

A.

A	Bbayes de S. Denis & de S. Ger- main des Prez d'où e-	233 Abeilles seules entre les bestes ont vn Roy. 466 Abeilles seules s'arment les vnes cōtre les autres. ibid.
	xemptees de la iurisdic- tion des ordinaires. 11 Abbaye saint Iulian de Tours preparee pour la Cour de Parlement.	Abolition generale obte- nue par la fin de tous les forfaits. 373 de l'Abondance du cœur la bouche parle. 654
79	Abbaye saint Magloire à Paris fondee par Hu- gues Capet. 145	Abstinence du peché est vn vray ieusne. 619 Abstinence obseruee par les anciens Chrestiens. 622
	Abbé de sainte geneuf- ue refugie à Melun.	

TABLE

Accoustumance fait trou- uer les choses bonnes ou mauuaises. 470.772	Alexandre se rend soldat pour animer les siens, & prend Tyr. 252.279
Achilles ne pouuoit estre occis que par le talon. 274	Alexandre le Grand ne vouloit estre peint que par Apelles, ny en bos- sc que par Lysippe. 292
Admiral de Coligny pourquoy tué aux mas- lâces. 30	Alexius gouuerneur pris & noyé. 108
Admirauté donnée à mô- sieur de la Valette. 73	Alienation perpetuelle du domaine au denier tré- te, fors des Duchez & Comtez. 15
Aduâtages faits aux masles pour les fiefs. 465	Alienation du bien def- fenduë à des sortes de gens. 429
Aduertissemens diuers donnez par les amis de monsieur de Guise, & par luy mesprisez. 29	Allegories tresbelles sur l'histoire d'Astree. 420
Aduis donnez au Mares- chal de Biron par ses a- mis. 357	Allemagne soustraicte en partie de l'obeissance du S. siege. 606
Aduocats & officiers de Iudicature doiuent es- tre licentiez en Droict. 532	Allemands implorent le secours François, & pour- quoy. 218
Aduocat appellé par les anciens Romains Ora- teur. 729	Allusion du nom d'Vrsé à Orphee. 414
Aiguille de Virgile rele- uee le Pape Paul Sixte. V. 128	Almanach de Billy, pro- gnostiquant plusieurs malheurs l'an 1588. 28
Albiqui Lieutenant gene- ral de l'armee Sauoyar- de. 347	Altercats entre le Roy & monsieur de Guise. 35
	Ambition diuerse de Ce- sar & Sertorius. 187

DES MATIERES.

- | | |
|---|--|
| <p>Amiés assiégué par le Roy.
252. 253</p> <p>Amiens estimée imprenable.
279</p> <p>Amitié prend sa principale & plus seure origine de la bonne opinion.
41</p> <p>Amitié grande du Duc de Nemours envers ses seruiteurs.
422</p> <p>Amour desmesuré du Roy Héry troisiésme & sans cause.
148</p> <p>Amours des peres envers leurs enfans doit estre réglé.
149</p> <p>An soixante trois de nostre aage est climateric.
147</p> <p>Anagramme sur le nom du Roy.
289</p> <p>Anagramme du Marechal de Biron qui le trôpe.
357</p> <p>Anagramme sur Estienne Pasquier.
414</p> <p>Anagramme sur le nom du feu Roy.
580</p> <p>Anagramme bouffonneſque de Nicolas Demſot.
731</p> <p>Ancêtres pourquoy ne</p> | <p>voulurent auoir pleine créance au Droict de Rome.
536</p> <p>Anciens François par l'espacce de deux cens ans comptoyent leurs ans par la mort de S. Martin.
85</p> <p>Ancienneté des Couſtumes en France.
525</p> <p>Andronic Comnene Empereur addonné aux Magiciens.
95</p> <p>Andronic se presente à l'Empereur la chaisne au col pour luy demander pardon.
103</p> <p>Andronic traité avec plusieurs opprobres par le peuple. 116. on luy creue les yeux. ibid. est traîné en triôphe par ignominie. ibid. est pédu par les pieds, & ses parties honteuses couppees. 117</p> <p>Ange Theodore ieune Seigneur tué par Andronic.
113</p> <p>Anges seruans à la pucelle d'Orleans.
617</p> <p>Angleterre souſtraicte de l'obeiſſance du Pape.
606</p> |
|---|--|

TABLE

Anglois Escheuin de Paris premier conducteur de la reddition de la ville au Roy. 238	Appellations des sentences du Pape au Concile. 563
Anglois chasséz de la France par la Pucelle. 713	Aquaiua general des Isles. 686
Animaduersions de Paul & Vlpian. 494	Araigne netend ses filets qu'aux mousches. 462
Animaux tous sociables en leurs especes. 460. ne s'efforcent point de destruire leur espece. 461	Archeuesque de Lyon fait prisonnier à Blois. 25. est sauué par l'intercession du baron de Luz son neveu. 26
Animaux medecins d'eux mesmes en leurs maladies. 544	Archeuesque de Bourges harangue pour le Clergé aux Estats de Blois. 47
Anne du Bourg, Conseiller au Parlement executé pour la religion. 213	Argent caché trouué chez Molan. 61
Anne de Montmorancy fait Connestable. 393	Armaignac valet de chambre du Roy porte les nouuelles à Tours de la victoire d'Iury. 169
Antiochus malade d'amour. 553. sa maladie comment cogneüe. ibid.	Armee contre les Huguenots en nombre de six. 260. s'esuanoüissent en fumee. 261
Antiques enseignent en vn mot. 448	Armee Turquesque au secours du Roy François contre Charles V. Empereur sous la conduite de Barbe-rousse. 393
Antonius Augustinus Archeuesque a fait vn liure des loix de Rome. 504	Armee dismee pour leur lascheté au fort & hazard
Aphorismes solempnels d'Hyppocrates & de Paracelse differents & contraires. 548	

- d'vn chacun. 447
- Armee nauale dresseepar
le Roy d'Espagne pour
enuahir l'Angleterre.
680. son entreprise reüf-
fit à neant. ibid.
- Armes prises à Paris à 10
solicitatiõ de quelques
Prescheurs seditieux.
57
- Arrests prononcez és sur-
ueilles des festes solem-
nelles en robbe rouge.
529
- Arrests des Cours de Par-
lement recueillis par
plusieurs 529. nedoiuent
estre repurez pour loy
par toute la France. ibi-
dem.
- Arrest contre les Iesuites.
678
- Arrianisme quand entra
en l'Eglise & combien
de temps a regné. 402
- Arrianisme produisoit
quelquesfois des gens
plus doctes que les Ca-
tholiques. 690. 691
- Art sans nature n'est rien.
728
- Affassins des Roys conseil-
lé par les Iesuites. 567
- Affassinat du Prince d'O-
range au pays bas. 44
- Assemblees des Caluinistes
à Paris deuant le Colle-
ge du Plessis. 220
- Alclepiades ne vouloit e-
stre tenu pour medecin,
si on le voyoit iamais
malade ou mourir d'une
maladie. 559. comme il
mourut. ibid.
- Astres predisoient le mal-
heur de monsieur de
Guise. 28
- Astrologues trompent le
Mareschal de Biron. 357
- Aubencour Picard donne
aduis à monsieur de Gui-
se de l'entreprise qu'on
auoit sur luy. 23
- Auerrhoës medecin Arabe
ordonna de saigner des
petits enfans. 548
- Auguste fait mourir tous
ceux qu'il estimoit luy
devoir nuire, sans esgard
à aucune amitié ny autre
respect. 340
- Auguste auoit deffendu
de respondre du Droit
sans sa permission. 497
- Monsieur d'Aumale gou-
uerneur de Paris pen-

TABLE

dant l'absence de mon-	se.	12
sieur de Guise. 3	Barriere sollicité par le	
Aufone Poëte bourdlois.	Recteur des Iesuites de	
754	tuer le Roy. 677.683	
Authorité des Seize à Pa-	Basilius sorti de fort bas	
ris esteinte par la pende-	lieu, & dont on ne sca-	
rie de quatre d'eux. 23	voit l'origine, fait Em-	
Authorité du Parlement	pereur, y regne fort heu-	
restable. 236	reusement. 125.129	
	Basse, ville en Suisse.	
	559	
	Ballem pierre principal	
	Capitaine de la Ligue.	
	19. se sauue des Estats de	
	Blois. 25	
	Bastille demandee par	
	monsieur de Mayenne.	
	312. luy est rendue.	
	314	
	Bastiment fait en l'Eglise	
	Sainct Denis par trente	
	ans, pour seruir de tom-	
	beau à la Royneme-	
	re & à ses enfans.	
	52	
	Bataille de Dreux: 136	
	Bataille de Sainct Denis.	
	136	
	Bataille de Moncontour.	
	ibid.	
	Belle-garde maistre de la	
	garderobe du Roy.	
	65	

B.

B Aif fort sçauant, mal	
né à la Poësie. 728	
Balde docteur Italien.	
532	
Balde desment souuent	
Bartholeïo maistre, voi-	
re soy-mesme. 536	
Baptisme & Eucharistie	
principaux mysteres de	
l'Eglise. 616	
Barenton exempt des gar-	
des du Roy. 369	
Baron de Luz. pris pour	
confident par le Maref-	
chal de Biron. 350	
Baron de Luz descouure	
au Roy la trahison de	
Biron. 373	
Barricades appellees aux	
Estats iournee heureu-	

DES MATIERES.

- Monsieur de Bellieure
 renuoyé par le Roy
 en sa maison. 1. &
 2.
- Belliffaire chassa les
 Goths de l'Italie, &
 les Vandales de l'A-
 frique. 449
- Benefices donnez à
 Princes, Gentils-hom-
 mes & Capitaines,
 quelquesfois à des fem-
 mes. 213
- Beneficiez ne doiuent
 iouir que d'un bene-
 fice fuiuant le Conci-
 le de Trente. 12
- Benjamin Dautan four-
 nit les cordes pour pen-
 dre le President Brisson.
 303
- Benjamin Dautan Geo-
 lier pris. 318. est con-
 damné à estre pendu.
 319
- Bentiuoles chassez de
 bologne qu'ils auoyent
 vsurpee. 449
- Bergere representee en
 l'Altrec est l'histoire
 de la ieunesse du
 sieur d'Urfé. 417.
 418
- bernard aduocat au Parle-
 ment de Dijon haran-
 gue à la rupture des
 Estats pour le tiersestat.
 49
- bibliotheque des Iesuites
 vendue au plus offrant
 & dernier encheris-
 seur. 678
- bien-faiçts engrauiez
 comme dans la cire.
 283
- bien-seance du Poëte
 plus penible que de
 l'Orateur. 730
- bile pourquoy est at-
 tiree par la rheubarbe.
 548
- blanc signé de buffi à
 quoy tendoit. 331
- blauet forteresse inexpu-
 gnable en bretagne.
 281
- blois mise en la prote-
 ction du Duc d'Esper-
 non. 80
- bologne aumosnier du
 Roy Henry. 3. 133
- Bon pour luy*, dire du Pre-
 sident de Thou.
 529
- borbonius Professeur du
 Roy és lettres Grecques

T A B L E

en l'Vniuersité de Paris & excellent Poëte Latin. 571	Bretagne vnice à la Corô- ne. 212
Botal medecin Piedmô- tois employoit la sai- gnee en toutes sortes de maladies. 549. reprouué par la faculté de medeci- ne. ibid.	Bretagne rendue au Roy par monsieur de Mer- cœur. 280
Monsieur du Bouchage Capucin. 1	Monsieur de Breues Am- bassadeur en Leuant. 410
Bouësse gouverneur de la Citadelle de Bourg. 347	Brigard accusé de trahi- son par la ligue. 294. absous. ibidem. 328
M. du Bourg Capitaine de la Bastille. 239. la rend a- uec vne capitulation fort honorable. 240	Brigard inespéremment cause des troubles & de les arrester. 335
Bourgeoisie de Rome donnée à Montagne. 383	Brigues en l'eslectiô des pa- pes. 128
Bourgoin Prieur des Ia- cobins sollicite Iacques Clement à tuer le Roy. 131	Monsieur de Brissac es- leu par la noblesse pour presider aux estats. 4
Boys Aduocat guery par la maluoisie. 556	Bruillard premier Pre- sident au Parlement de la ville de Dijon. 663. 664
Bresse conquise en moins de rien par le Ma- reschal de Biron. 345 à quel dessein. 346	Brusse Gentil-homme Es- collois nourry & in- struict au College des Iesuites. 680. est fait Thresorier par le Roy d'Espagne. ibi- dem. refuse argent aux Iesuites qui s'en van- gent.
Bretagne bandee contre le Roy. 59	

- gent. 681
 Bulle d'or de l'Empereur
 que contenoit 102. est
 liurée à Andronic. ibid.
 Bulle du Pape lacerée, &
 bruslée en plein mar-
 ché. 178
 Bussy le Clerc gouver-
 neur de la Bastille. 4
 Bussy & Clerc mots fataux
 à la France. 57
 But qu'ont deuât les yeux
 ceux qui bastissent les
 loix. 463
- C**
- C**Age pere & fils pour
 quoy pendus. 228
 Caigord Iesuite Auuer-
 gnacle plus braue solici-
 teur qui iamais ait esté.
 675
 Caius anagramme de Cu-
 jas. 499
 Caius du temps d'Adrian
 prononcé cõtre les pe-
 res preiudiciâs par leurs
 testamens à leurs en-
 fans. 510.
 Caluin en quel temps &
 par quels commence-
 mens ietta la premiere
 semence de ses nouuel-
 les opinions. 219
- Capellian ennemy des
 Empereurs Gordiâs. 514
 Capitaine Normât acco-
 ste & saisit le President
 Brisson. 302
 Capitaine ne doit laisser
 les enfans riches du lar-
 cin fait sur les soldats.
 389
 Capitaine que doit faire
 estât assiegé d'un dan-
 ger. 394. ne doit pren-
 dre temerairement la
 fuite, sans auoir faict
 premierement toute
 sorte de resistâce. 395.
 doit estre accoustumé
 à la peine. 394
 Capiton & Labeon ap-
 pointez contraires au
 fait de la Iurispruden-
 ce. 534
 Caracalla detesté par tou-
 tel'âciéneté. 512. hono-
 ré par le Senat du nom
 d'Antonin. 513. quelles
 loix il a faites. 518. em-
 porte le prix de cruau-
 té 519. p iue sô pere de
 l'Empire, & fait mourir
 ses Medecins. ibid. fait
 mourir son frere Geta
 & Papinian, pour n'2.

TABLE

voir voulu excuser son parricide. <i>ibid.</i> épouse sa belle mere. <i>ibid.</i>	Cassi ^{us} & Proculus chefs de party contraire au fait de la Jurisprud ^{ence} . 534
Caramanpe anciennemēt appelée Cilicie. 99.	Catechisme & examen de la doctrine des Iesuites fait par l'auteur. 568.
Cardinal de Guise esleu par le Clergé pour pre- sider aux Estats. 4	721
Cardinal de Bourbon arre- sté prisonnier à Blois. 25	<i>la Catherine</i> libelle diffamatoire contre la Key- ne mere. 53
Cardinal de Guise fait pri- sonnier à Blois. 25. est dagué dās la prison par quatre soldats. 26. son corps & celuy de mon- sieur de Guise son frere brulé de nuit & pour- quoy. <i>ibid.</i>	Catholiques vrays Fran- çois sont ennemis des Iesuites. 692
Cardinal de Védosme. 62	Caton le vieil accusé cin- quante fois & autant absous. 434. est grande- ment honoré par Tite Liue, <i>ibid.</i> d'où appellé Censeur. <i>ibid.</i>
Cardinal d'Est soutient le party François. 127	Caton pourquoy croit contre les Medecins Grecs. 550. fist vn liure pour luy & sa famille. <i>ibid.</i>
Cardinal de Faruese sou- tient le party d'Espa- gne. 127	Catulle poëte naturel. 728
Cardinal Carasse aupara- uant soldat, enuoyé en France. 220	Censure des Romains de quelle autorité. 435
Cardinal d'Autriche au secours d'Amiens. 277	Centaure mōstre my-par- ty de l'homme & du cheval. 450
Carisque signifie. 599	Centuries de Nostra-Da- mus predifans les barri- cades. 28
Carte blanche enuoyée au Roy par monsieur de Mercœur. 280	

- Cerebelle domicile de la
memoire. 541
- Chacun est naturellemēt
idolatre de sō esprit. 716
- Chambre des Comptes à
Bourges du temps de
Charles VII. 79. & 83
- Chambre des Comptes a-
uoit iadis cognoissance
sur le fait des Mon-
noyes. 183
- Chāpagne toute ligueuse.
59
- Chance changée en peu
de temps. 226
- Chancelier de Chiuerny
renuoyé en sa maison
par le Roy Henry 3. 1
- Chancelier de l'Hospital
dissuade la prise des ar-
mes. 229
- Chancelier de Birague
tres-cruel à ceux qui se
desuoyoient au deuoir
del'Estat. 481. conseilla
la S. Barthelemy. ibid.
estoit fort subiect aux
gouttes. ibid.
- Changemēs merueilleux
à la Cour. 1
- Changemēt de mœurs de
Henry 3. estant arriué à
la Couronne, luy chan-
gea sa fortune. 137
- Changemēt de Religion
grādemēt à craindre. 213
- Chāt des Cignes prognos-
tic fatal de leur mort. 50
- Chapelles basties à S. De-
nys, pour la sepulture de
Henry 2. & des siens. 146
- Chappelet de la Ligue, li-
ure manuscript. 305
- Charenton lieu où s'as-
blēt ceux de la Religio
pour faire leur exerci-
ce. 588
- Charge vile ennoblie par
vn digne Magistrat. 182.
- Charites d'Aufone. 755.
appellées par les Ro-
mains graces. ibid.
- Charles 5. arme contre ses
subiets à cause de l'he-
resie de Luther. 218
- Charles 5. Empereur se
despoille de tous ses
Estats sur le Roy Phi-
lippe son fils. 220
- Charles 9. a fait plus de
beaux Edits qu'aucun
Roy qui l'ait deuancé.
521. par l'entremise de
qui. ibid.
- Chartier faict President
par M. de Mayenne.

TABLE

243. s'excuse du Palais.	Chorente belle & fertile
246	riuere. 159
Chartreux vouent le silé-	Choses remarquables ar-
ce avec la solitude. 768	riuées au mois d'Aoust
Chasse, exercice propre	del'an 1591. 178
au guerrier pendât vne	Chrestiens espandus par
paix. 697. doit estre in-	la Natolie & leur sain-
cogneu aux personnes	cte vie. 661
Ecclesiastiques. ibid.	Chryssippe successeur
Chasteau de Montmelian	d'Hyppocrate cobat-
place inexpugnable	tit sa doctrine. 545. fuit
pris par le Roy. 452	en grande estime par-
Chastel disciple des Iesui-	my les siens. ibid.
tes attête cõtre la per-	Ciceron plaidoit pour &
sonne du Roy. 978. pu-	contre. 719
ny d'une mort tref-	Cierges ordonnez tous
griefue. ibid.	les ans à M. Pasquier, &
Chasteté doit accompa-	pourquoy. 675
gner Mars. 389	Cinq Châceliers tirez du
Chef de l'homme diuisé	corps de la Chambre
en trois ventricules. 540	des Comptes. 86
Chemise sanglãte de Cæ-	Cipierre gouuerneur
sar représentée par	d'Orleans. 214
Marc Anthoine au	Citadeles pourquoy ba-
peuple Romain, le fist	sties. 215. n'estoient de-
esmouuoir & sousleuer	dans les villes. ibid.
cõtre les meurtriers. 44	Citadelle de Bourg prise
du Cher riuere proche	par le Roy. 452
Tours. 176	Claude de Serffel Arche-
Cheuclure longue signa-	uesque de Thurin. 238
lée remarque de la	Claude l'Archer Conseil-
Royauté en nos pre-	ler au Parlemēt, pris &
miers Roys. 147	mené au petit Chaste,

DES MATIERES.

let.	304	Comment ^{nt} aires de Iules	
Claude Chauvieux Con-		Cæsar.	388
seiller en Parlemēt de-		Commentaires de Mont-	
gradé, fait amende ho-		lucôbien sōr exacts.	388
norable, & apres auoir		Communautéz de Frâce	
esté mis aupilory, fleur-		dispensées de la iuris-	
delisé au front & pour-		diction de l'Euesque,	
quoy.	438. 439	par Conciles prouin-	
Clemence admirable du		ciaux & autorité du	
Roy.	373	Pape.	11
Cleopas vn des pelerins		Communauté de biés en	
d'Emaus.	658	la Republique de Pla-	
Clergé subiet sans excep-		ton.	464
tion à son Diocesain du		Communion pourquoy	
temps de la primitiue		faite par l'Eglise le iour	
Eglise.	11	de Pasques, & par I.	
Clocher del'Eglise S.ma-		C. le Ieudy.	660. 661
gloire foudroyé.	146	Comte de Brissach aran-	
Clouis I. Roy de France		gue elegamment pour	
Chrestien, auoit apres		la Noblesse aux Estats	
Dieu toute sa confian-		de Blois.	47
ce en S. Martin.	85	Comte de Soissons pris	
Code est vn pesse-messe		en Bretagne.	91
des ordonnances des		Comte de Dunois reünit	
Empereurs.	516	à la Couronne de Fran-	
Codicilles pourquoy in-		ce, ce qui restoit entre	
troducts.	506	les mains des Anglois.	
Codicilles d'où eurent leur			715
commencement.	508	Conclusiōs del'Aduocat	
1e Cœur est la derniere		du Roy, n'estans sui-	
partie qui meurt.	539.	uies ce luy est vne gran-	
est aussi la premiere qui		de honte.	7
à pris vie en nous.	540	Cōcile general de Latran	
		Ece iij	

TABLE

ce qu'il ordonna. 591	nul'opinion Caluinien-
Cōcordat fait entre le Pa-	ne. 212
pe Leon X. & le Roy	Conseils des Iurifconsul-
François premier. 606	tes. 536
Coniuration cōtre le Pre-	Conseil de Diogenes le
sident Brisson. 294	Cynique. 798
Coniurez pour tuer le	Consolation dans la lon-
Roy. 58	gueur du temps en vn
Connestable de S. Pol cō-	fidel remede. 156
mandoit & gourman-	Constitutions nouvelles
doit deux grands Prin-	de Iustinian ouurage de
ces par ses intelligēces.	Tribonian. 535
44. est decapité en Gre-	Constitutions faictes par
ue par arrest de la Cour	Ignace de Loyola, pu-
de Parlement. 45	bliées par son succes-
Cōnestable de Richemōt	seur. 682
du regne de Charles	Consubstātiatiō du Lu-
septiesme. 241	therien. 648
Connestable de Mont-	Consultations des Iurif-
morēcy tué en la iour-	cōsultes enuoyées aux Iu-
née S. Denys, aagé de	ges toutes signées. 490
soixante & dix-sept	Contracts doiuent estre si-
ans. 476	gnez des parties & tes-
Cōseils de M. de Guise. 34	moins à peine de nulli-
Conseil des quarante esta-	té. 526
bly à Paris, par mon-	Contremine de M. de
sieur de Mayenne. 60	Guise contre le Roy. 3
Cōseil de seize pourquoy	Conuersiō du Roy creuē,
ainsi nommé. 327	feinte, & simulée. 209
Conseil des dix à quel des-	Corbeau soldat Ligueur,
sein estably. 330	ayde à l'euasion de M.
Conseillers mis en la Ba-	de Guise. 176. 177
stille pour auoir souste-	Cordes apportées à M. de

DES MATIERES.

- Guise en du linge blanc. 175
- Corps du President Brisson de Larcher & Tardif Conseillers, exposez en Greue avec des escriteaux. 306
- Corps bruslez entre les Romains. 42
- Corps de la Reyne mere mis en vn cercueil de plomb. 52. n'est bié embausmé. ibid. est enterre de nuict en plaine terre. 52
- Corseque & Montalcin rédus aux Geneuois. 227
- Cosme en Grec que signifie. 734
- Coups merueilleux du Ciel, qui aggrādirent la Religion nouuelle. 230
- Courage du Marechal de Biron. 369
- Couronne de Constantin dōt on auoit coustume de couronner les empereurs. 98
- Cours souueraines peuent modifier les Ordonnances. 531
- Coustumes des Romains mises au catalogue du droict non escrit. 523
- Coustumes de France enregistrees aux Greffes des Bailliages, Seneschaussées & Cours souueraines. 523
- Coustumes entre toutes les nations. 525
- Coustumes de Paris reformées, & avec quelle procedure. 527
- Creāce de M. de Guise entre les Catholiques. 229
- Croisade que signifie. 601
- 602
- Croix de la sainte Chapelle desrobée. 146
- Cueilly Curé de S. Germain de l'Auxerrois loüe la memoire des pendus & blasme M. de Mayenne. 317. est basfoüé en Sorbone. ibid.
- Cuias repris par Hotoman. 500. se defféd. 501.
- oultre-passe de beaucoup Hotoman. 502
- Curé de S. Iacques de la Boucherie seditieux Ligueur. 294
- Custodi-nos & æconomus. 607

D

Eee iiij

- D** Aces extraordinaires refrain de la dā.
se destroubles. 285
- Dauel, Blôdel & Roseau
pendus & pourquoy.
321. leur epitaphe. ibid.
- Decisions de Papinian te-
nuës pour loix. 495
- Decret de Sorbonne cō-
tre Henry III. 57
- Democrite le rieur grād
Philosophe. 403
- Demosthene habillé à la
Françoise. 200
- Demosthene grand Ora-
teur, combien que tou-
tes choses y sembla-
sent repugner. 727
- Deniers de la Croisade
mal despensez. 602
- S. Denis sepulchre ancien
de nos Roys. 146
- Denis le tyran de Sicile se
fait Pedan. 47
- Deploratiō de la mort de
Henry le Grand. 572
- Deputez aux Estats à la
deuotion de M. de Gui-
se. 3
- Deputez d'Orleans sup-
plient le Roy de faire
raser la citadelle de
leur ville. 19
- Deputez aux Estats de
Blois, cause de la mort
de M. de Guise. 38
- Desbauche furieuse des
Parisiens esuanouie en
vn clin d'œil. 50
- Desordre à la guerre viēt
toufiours plus de la
queüe, que de la teste. 393
- Desordre arriué au faict
des Abbayes. 607
- Monsieur d'Espernon as-
siégé dans Angoules-
me. 74. miraculeuse-
ment guarenty par des
degrez rompus à point
nommé. ibid. se deffēd
vingt-quatre heures
sans boire ny manger.
ibid. accusé aux Estats
de Blois. ibid. refuse de
rendre les villes qu'il
tenoit. 75. sa responce
au Sieur Mirō enuoyé
de la part du Roy. ibid.
leue des gens de guerre
& s'accorde avec mon-
sieur de Guise. 76
- Monsieur d'Espeffe def-
enseur des libertez de
l'Eglise Gallicane. 5. 10
- Desfreiglemēts de la ligue
apres la mort de la Rey.

- ne mere. 56 466.
- Dict notable du Roy en la
iournee de Coutras
169.
- Dicts notables de Henry
le Grand. 581
- Dict notable de l'Empe-
reur Iustinian. 425
- Dict notable du Presidēt
de Thou. 529
- Differēce d'entre les grāds
& les petits. 406
- Difference d'entre l'Ad-
uocat & le Poëte, 729
- Different d'entre les
deux Papes de Rome &
d'Auignō iugé au Con-
cile de Constance. 564
- Dignité ne nous doit pas
tant honorer que nous
la deuons honorer.
218
- Dire de Demaratus au
Roy Xerxes. 531
- Dire de Socrates. 655
- Discours du Roy sur l'ex-
ecution de monsieur de
Guise, 31
- Discours & consideratiōs
sur la fin des Estats.
47
- Diuerfité des loix prouiēt
de la diuerfité des mœurs.
- Monsieur d'O fauorisé &
defauorisé du Roy. 70.
se retira à Caen dont il
estoit gouuerneur. ibid.
grand ioucur. 71. est in-
tendāt des finances. ibi-
dem.
- Doctrinal aux Princes,
123
- Doctrine d'Aristote cen-
sūree par Ramus. 597
- Dons immenses perdent
l'Estat. 171
- Doron enseignoit la grā-
maire & langue Latine
à Henry 3. qui le fist Cō-
seiller au grād Conseil.
483
- Droict public doit estre
preferé au particulier.
464
- Droict commun de la Frā-
ce gisten quatre poincts
& quels. 523
- Droict des Romains ap-
pellé communement
Droict escrit. 531
- Droict Romain en com-
bien de temps fut com-
pilé par les deleguez de
Iustinian. 535
- Droict Romain est vn

TABLE

leur pour apriuoiser les
plaideurs & nourrir les
opiniaftres en leurs opi-
niaftretez. 537

Duc d'Aumale fait gou-
uerneur de Paris. 56. cō-
firmé en plein Parle-
ment. ibid.

Duc de Feria fort de Paris.
273

Duc de Sauoye vient en
France pour le fait du
Marquisat de Salusse.
344. promet sa troisiẽ-
me fille au Marechal de
Biron. 345-349

E

Edict publié pour le
general de la France.
49

Edicts Burfaux venus
de la Royne mere.
55

Edict pour les nauires iet-
tees à bord par la mer.
114

Edicts burfaux causes de
la subuersion generale
de l'Estat. 151

Edict de lanuier fauora-
ble aux Huguenots.
227

Edict d'abolition, & celuy
du reftabliffement des
officiers ſont publiez.
243

Edict d'Vnion publié ex-
cite de plus grands bra-
siers. 259

Effects miraculeux de
Dieu recogneus par la
medecine. 558

Eglife reduitte en la famil-
le de Noé au temps du
deluge. 83

Eglife de Dieu quelle.
ibid.

Eglife des filles repenties
& tout leur enclos priſe
par la Royne mere par
permiſſion du Pape.
145

Eglife n'vſe de main miſe
ſur les corps. 434.
435

Eglife Gallicane fille aĩ-
nee de l'Eglife. 563. a
touſiours la premiere

DES MATIERES.

- | | |
|---|--|
| <p>combattu pour la religion. 563. 566</p> <p>Eglises peuuent estre faites aux maisons par prieres & oraisons. 655</p> <p>Elizabeth Royne d'Espagne fille de la Royne mere. 54. meurt d'vne mort funeste. ibid.</p> <p>Elizabeth appelee par commun sobriquet Brehaigne. 611</p> <p>Eloges & rares vertus de la Royne mere. 53</p> <p>Eloges de Henry le Grand fait par monsieur Pasquier. ibidem.</p> <p>Eloquence Françoise. 199</p> <p>Emanuel Comnene preferé à son aîné à l'Empire. 99</p> <p>Embrion prend nourriture du sang menstruel de la femme, 540</p> <p>Empereur qui alloit de nuict desguisé és maisons publiques pour entendre ce quel'on disoit deluy. 484</p> | <p>Empereurs qui premiers donnerent autorité aux loix. 517</p> <p>Enfants ne doiuent controuler leurs parents au maniemment de leurs biens. 428</p> <p>Enfans ingrats & malagisfants à l'endroiect de leurs parens peuuent estre par eux exheredez. 429</p> <p>Enfans de Sophocle firent appeller leur pere en iustice. 723</p> <p>Ennemis des Iesuites ne sont tous Huguenots 692. 703</p> <p>entreprise d'Amboise descouuerte. 213</p> <p>Entretienement d'un estat a tousiours besoin de finances. 16</p> <p>Epaminondas pourueu du plus vil estat des thebains. 182</p> <p>epigramme sur la guerre de Sauoye, pour le Marquisat de Salusse. 453</p> <p>epigramme sur les diuerses saignees du Chancelier</p> |
|---|--|

TABLE

de Birague. 481. 482	en François. ibid.
Epitaphe de monsieur de Guise. 43	Especies des creatures s'estudient à leur cōseruation. 461
Epitaphe du mareschal de Biron. 338	Espee fatale enuoyee par le Pape Theatin au Roy l'incitant à recouurer le Royaume de Naples. 220
Epitaphe de Biron par Raquinier en vers Latins cōtenant la verité de son histoire. 372	Estats assignez à Blois. 1
Epitaphe de la Mole cōuenant à ses mœurs. 480	Estat d'Aduocat du Roy grandement onereux. 7
Epitaphe du Roy Henry le Grand. 581	Estats d'Orleans proclamez. 214
Escarmouche d'Aumale. 264	Estat de France comparé au corps humain. 297
Escoffe ne recognoist le siege Romain. 606	Estats de iudicature à l'ẽchere. 440
Esclaues tousiours suspects aux anciens. 447	Estat, religion, & meurtre melléz ensemble par les Iesuites. 567. 599
Esculape pourquoy deifié apres sa mort. 560	Estonnement du Roy apres la mort de monsieur de Guise. 61. 62
Escheuins de Paris detenus prisonniers à Blois. 25	Euangelistes pourquoy sautent depuis la natiuité de Iesus-Christ iusques aux predications de Sainct Iean. 618
Escris des Iuriconsultes sont comme truchemens des loix. 496	Euangile de S. Iean est vn supplemẽt des autres.
Escussion d'Adam quel & la raison. 455	
Essais de Montagne appelez chefs-d'œuvre. 381. est vn autre Seneque	

DESM ATIERES.

612	Euphrosine mere de l'empereur Isaac Comnene occise par Andronic.	peuple.	506
112	Eurydice retiree des Enfers par Orphee.	Fauteurs des Roys sont passageres.	375
415	Excellence des Essais de Montagne.	Fauorys du Roy Henry 3. ont eu du malheur en leurs vies & en leurs morts.	147
383	Exhortation de monsieur Pasquier aux François.	Fautes en guerre ne sont doubles	91
133	Exhortation du Roy Henry 4. en la bataille d'Iury.	Femme qui n'a ses fleurs est incapable d'auoir d'enfants.	540
167		Fernel docte medecin François 540. a fait vn liure intitulé la Medecine. ibidem.	

F

F able plaisante sur la creation del'homme & de la femme.	399	Fertilité du pays de Cognac en toute abondance de biens.	159
Faction d'Amboise premiere en France.	667	Feste de Pasquier la plus grande & solemnelle de l'Eglise.	645
Faculté de Theologie de Paris ne se lassa iamais de faire teste à ses ennemis.	563	Feu ardent Sauoyard, predicateur sedicieux.	234
Faim fausse de bon goust.	406	Fiebures guerries au plat pays par certaines herbes pilees & appliquees aux poignets.	551
Falcidie en quoy consistoit.	506	Fiebre quintaine de cinq en cinq iours cogneue par Hyppocrate nō par Galien.	666
Falcidius Tribun du		Filles repenties logees par	

TABLE

la Royne mere en l'Abbaye Sainct Magloire.	France anciennement appelée Gaule & les habitans Gaulois & Galates.
146	420
Lain choisi pour principal confident du Marechal de Biron.	François second succede à son pere. 212. marié à Marie Stuart Royne d'escoffe. ibid. il meurt.
Finances principaux nerfs de la chose publique.	226
163	
M. de Fleury Rapporteur du procez de monsieur de Biron.	François du commence- fôt plus chauds & forts que les hommes, & au long aller plus froids & foibles que les femmes.
361	269
Fols qui s'estimoient estre grands Monarques.	François impatient. 394
407	François premier & Char- les cinquiesme briguét l'empire. 602
Force cachee en toutes les choses creces.	François premier restau- rateur des bônes lettres.
Fortune de monsieur d'Es- pernon estrange. 71. en vn coup renuersee, & sagement redressée. ibi- dem.	736
Fortune belle du Roy Henry troisieme en sa ieunesse, fort facheuse sur l'aduancement de son aage.	Frugalité requise en vn chef de guerre. 389
134. 135	Fruict de l'heresie quel. 566
Foy de Gentilhomme ser- ment de François pre- mier.	Fucilles de figuier armoi- ries de nostre premier Pere. 455
593	Furieux ne pouuoit par la seule loy de nature, administrer ny aliener son bien. 429
Franc discoureur liure contre les Iesuites.	
700	

DES MATIERES.

Fuir sans ſçauoir qui chaſſe eſt hôteux, & indigne d'un bon cœur. 396

G

G Transformé en v. famillier au François. 755

Galien grand patron des medecins. 538. ignoroit l'anatomie du corps humain. ibid. anatomiſoit des ſinges. 539

Garde d'une place ne doit eſtre commiſe à vn qui quitte ſon Prince. 391

Galcó naturellement ſoldat. 387

Gaſcongne logee en vn arriere coin de la France. 385

Le Caſt fait gouuerneur du Chateau d'Amboiſe. 65. & 65

Gaule du temps de Iules Ceſar diuiſee en certaines Prouinces diſtinctes de l'agage & de mœurs. 525

Generaux des monnoyes installez par les maiſtres des Comptes. 186

Generoſité du Roy Henry 4. 166

Geneue pepiniere de nouueaux Miniſtres. 227

Saincte Geneuiefue tutellaire de Paris. 233

S. Germain premier Confeſſeur du Roy conſole la Royne mere malade. 52

Geta tué par ſon frere. 519

Glicia Dictateur Romain. 500

Gots chaffe de l'Italie par Belliſſaire. 449

Gouuerneurs des Prouinces comme petits Princes. 162

Gouuerneurs iadis ſeulement ſur les frontieres. 215

Gouuernement de Corbeil donné à monſieur de Briſſac & pourquoy. 245

Gouuernement de Lyon donné à l'Archeueſque. 234

Gouuernemēt de bourg reſuſé au Mareſchal de Biron & pourquoy. 346

Grâdeur de mōſieur d'Ef-

TABLE

pernon. 71
 Grandsiours de Poitiers-
 774
 Grâdsiours d'Auuergne.
 ibid.
 grece reduite sous la puis-
 sance des Romains par
 Titus Quintius. 435
 Grecs faisoient professiô
 de liberté. 467
 Grossier, de battelier fait
 bon soldat & braue Ca-
 pitaine. 238
 Guerison procede plus
 souuent du hazard & de
 la force de la nature, que
 de la medecine. 555
 Guerre immortelle pro-
 posee contre les Hereti-
 ques. 14
 Guerre est côme vn ieu de
 dez. 91
 Guerres ciuiles enuoyees
 de Dieu pour chastier
 les Republiques. 217
 Guerres pour la religion.
 217
 Guerre de la plume autât
 redoutable que des ar-
 mes. 292
 Guerre en Allemagne &
 en France pour le faict
 de la religion. 606

Guillaume Bauchety rap-
 porteur aux enquestes
 pourquoy priué de son
 Estat. 438
 Guyéne promotrice d'un
 nouueau trouble. 351
 Monsieur de Guise entre
 en dispute avec le Roy
 de son Estat de Lieute-
 nant general, & de la
 ville d'Orleans. 21
 Monsieur de Guise grand
 guerrier & Capitaine, &
 Prince infinimét gene-
 reux. 27. vouloit establir
 sa grandeur aux Estats
 de Blois. ibid.
 Messieurs de Guise pere
 & fils ont beaucoup de
 rapport de l'un à l'autre.
 41
 Monsieur de Guise baillé
 en garde à Rouure. 173.
 prisonnier au Chasteau
 de Tours ibid. cômment
 il se sauue. 176
 Messieurs de Guise d'où
 empieterent l'autorité
 en Cour. 212

H

Habert

DES MATIERES.

- H**abert principal secretaire de Biron tient sa bouche en la gehene ordinaire & extraordinaire. 372. 373. decouure tout par le bon visage du Roy. 373
- H**abitans de Póitiers le donnent au Roy & demandent d'estre traittez comme ceux de Tours à quoy ils sont receus. 88. changent de resolution & pourquoy. 89
- H**abitudes du corps & de l'esprit sympathisent ensemble. 538
- H**aine commune de tous encontre les Iesuites. 678
- H**ali disciple de Mahomet. 598
- H**alife fait Roy de la plus grande partie de l'Afrique. 599
- H**arangue du Roy à l'entree des Estats. 4
- H**arangues publiques faites au Roy pour clorre l'assemblée des Estats de Blois. 47
- H**arangues accomparees au chant des Cygnes. 50
- H**arangue de Cassius. 445
- H**aro de Normandie. 744
- H**arquebuses cōbien pernicieuses. 390
- H**azard du téps quelquefois non moins sage que la prudence. 712
- H**eliogabale surnommé Antonin. 513. fust le dernier des Antonins. 514
- H**enry 2. fatalement tué. 212
- H**enry 2. déclaré protecteur de la liberté germanique. 218
- H**enry 3. s'amuse à la grammaire au plus fort de ses affaires. 482
- H**eraclite le Pleurant grād Philosophe. 403
- H**eresie est en nos ames ce qu'un chancre est dans nos corps. 605
- H**eurs arriuez à Philippe Roy de Macedone quāt & la naissance de son fils Alexandre. 724
- H**ypocrate redonna la vie à la medecine. 545. 558
- H**onar se fait Roy de la

TABLE

Perse & autres pays circonuoisins.	599
Historiographes des Iesuites quels.	693
Homme formé tout d'un coup en tous ses membres a la conception & la raison.	539
Honneur que c'est.	180.
Honneur combien touche.	181
Honneur de l'espce & de la lettre.	182
Honneur d'un homme de bien en dispute de tout le monde.	395
Hottoman fait Aduocat du Roy par la Ligue.	244
Hottoman professeur du Roy à Paris refute l'opinion de Cujas sur la loy Glicia.	500. 501. 502. 504
Huguenot mort trop malheureusement familier en France.	892 693
Hugues Capet premier de la troisieme lignee de nos Roys.	145
Hugues Danel sergent se saisit de la personne du President Brisson.	

303

I

I Aloufies en la Cour à cause de la grâdeur de monsieur d'espernô.	355
Iacques Clement Iacobin auoit esté soldat.	130
tue le Roy Henry 3. d'un coup de cousteau.	131.
est à l'instant tué, & son corps mort tiré à quatre cheuaux, puis bruslé.	131
Iacques Iacquet Echeuin de Lyon principal auteur de la reddition de la ville.	234
Iean Poleuin maistre de la Chambre des Comptes, general & souuerain maistre des monnoyes.	185
Iean Chastel nourry aux escolles des Iesuites.	274.
blesse le Roy à la bouche.	275
Iean Roseau executeur de la haute iustice pend le Presidét Brisson.	303.
	304

DES MATIERES.

- Jean Tardit Conseiller au
Presidial pëdu & pour- 568
quoy. 305
- S. Jean suruecut de long
temps tous les apostres. 570
612. atteinir l'Empire
derrain. ibid.
- Jeanne de la Marche tuee
dans son liët & pour-
quoy. 484. Epitaphe
sur sa mort. 485
- Jeanne la Pucelle enuoyee
de Dieu en France. 711.
ses miracles. 713. reco-
gnoist le Roy qui luy e-
estoit incogneu. ibid.
pourquoy appelee la
Pucelle. 714. est bruslee
à Rouën. 715. est morte
martyre. ibid.
- Jesus-Christ vsa plus sou-
uent de poisson aux a-
ctes solempnels. 620
- Jesuites ne doiuent auoir
l'honneur seuls de sou-
stenir le party del'Egli-
se cõtre les Heretiques.
562
- Jesuites armez cõtre Hen-
ry 3. Prince tres-catho-
licque. 568
- Jesuites mieux ils sont,
plus sont à craindre. 426
- Jesuites sont exterminiez
de la Republique de
Venise. 570
- Jesuites, appelez Jesuitës
670. comme prennent
pied dans Paris. ibid.
- Jesuites auteurs & pro-
moteurs des Troubles.
677
- Jesuites ne parlent iamaïs
bien qu'en mesdisant.
798
- Jeunesse du Prince fort
dangereuse en vn Estat.
217
- Jeunesse de Charles 7.
continuellement affli-
gee de guerres. 289
- Jeusne est vne ordonnan-
ce diuine. 619
- Ignace de Loyola gentil-
homme auteur del'or-
dre de la societë de Je-
sus. 562
- Imaginations logees en la
partie deuanciere de la
teste. 541
- Importance de la ville
d'Amiens. 252
- Incõmoditez à ceux qui
demeurent à Paris,
426

TABLE

Informations par Tour- bes se font, de l'hautorité du parlement seulémēt. 529	sieur le Prince de Con- dé. 136
Ingenu gouverneur de Pannonie vaincu par l'Empereur Galien. 93	Journee de Montcontour où l'Admiral fut bleſſé & quatorze mil des ſiēs tuez. 136
Ingratitude d'Andronic enuers ſes biē-faiſteurs. 109	Journee de Coutras. 169
Iniures particulieres diſſi- mulees par Henry 3. non celles faites à l'eſtat. 135	Journee de S. Quentin de ſaſtree pour nous. 220
Iniures ordinairement engrauees avec le burin dans nos ames. 283	Journee de Fontaine-Frā- çoise. 276
Instincts generaux en l'homme & en tous au- tres animaux. 463	Journee des Suiffes. 392
Intellect, amuſoir de l'am- bition de l'homme. 544	Journee d'Azincour. 714
Iodelle ſe ſiant trop à ſon naturel meſpriſoit les liures. 728	Iſmael repreſente le vieil Testament & Iſaac le nouveau. 419
Jour de la conuerſion de Henry 4. à la religion Catholique, & où. 266	Iſem mot de pratique. 379
Jour S. Martin dedié pour taſter les vins nou- ueaux. 739	Iubilé pourquoy ouuert. 734
Journee de Chateau Neuf où fuſt occis mon-	Iudas entre les Apoſtres. 437
	Iudas gardien de la bour- ſe. 615
	Iuges mis à mort pour ne vouloir iuger à la volō- té d'Andronic. 110
	Iuge peut accommoder les loix au cas qui ſe pre- ſente à iuger. 530
	Iuge ſubalterne doit iu- ger ſelon les ordonnan- ces. 530
	Iugemens de Dieu admi-

DES MATIERES.

ables. 230
 Jugemens des Amours de
 Ronfard. 431
 Jules Cesar tué en plein
 Senat. 41. il souhaitoit
 de mourir violemment.
 42
 Jurisconsultes rendoient
 droict deuant le temps
 d'Auguste, sans autori-
 té du Prince. 489
 Jurisconsultes quand eu-
 rent plus de vogue. 534
 Jurisprudence bigarree
 en partialitez & sous qui
 492
 Jurisprudence cerebrine.
 531
 Iustice de Dieu executee
 par les hommes. 122
 Iustice restablie à Paris
 sans rien changer ny al-
 terer. 247

L

L Archant Capitaine
 des gardes aduerty
 de l'entreprise contre mô-
 sieur de Guise. 23. ce
 qu'il respond à môsieur
 de Guise. ibid.
 Larmes de l'Auteur sur

la mort de sa femme. 155
 Launay autrefois Ministre
 se fait Catholic & vn
 des principaux Ligueux
 294 sa proposition. 295.
 297
 Laurét de Medicis restau-
 rateur des bones lettres
 en Italie. 736
 Lecture assidue d'un li-
 ure est vne penible ser-
 uitude. 472
 Legat creature du Parme-
 san brigue cõtre le Roy.
 266

Legionnaires instituez par
 le Roy François premier.

392

Leon dixiesme Pape prin-
 cipal instrument du di-
 uorce de l'Eglise. 600

Lepre maladie notoire-
 mēt incurable guerie
 par Paracelse. 559

Lettres de Chancellerie
 comment expedies. 57

Libelles diffamatoires
 en vogue. 58

Ligue bien nommee sain-
 cte. 158

Liguerat Capitaine de la
 Ligue. 19

Ligueux signalez auoient
 Fff iij

TABLE

la clef des champs plus tost que la prison. 246	gislateurs. 501
Limotin compris au nouveau trouble. 351	Loy de legitime d'où a pris son origine. 504.
Lions & Ours nourris par le Roy. 142. pourquoy tuez. ibid.	pourquoy introduitte. 508
M. du Lis Conseiller & Aduocat general du Roy en la Cour des Aydes. 711. sa genealogie. ibid. extraict de la famille de Ieanna la Pucelle. ibid.	Loix comment deuoient estre faites pour obliger. 523
Liures d'histoires doiuent estre mis en lumiere apres la mort des historiens. 212	Loix de Caligula pourquoy escrites en menuë lettre, & mises en lieu sombre. 524
Liure de monsieur le Duc de Neuers. 305	Loix donnees afin de tenir les opinions des iuges en bride. 530
Liures contre les Iesuïtes pourchassans leur retablissement en France. 699	Louanges du sieur d'Vrfe. 415
Loix anciennes sont de meilleure trempe que les nouuelles. 445	Louanges sortans de nos bouches ont mauuaïse haleine. 477
Loix du pays doiuent tousiours estre estimees les meilleures. 467	Louchard & trois autres des seize pendus. 315. 316
Loix portoient quelque fois le surnom des Legislateurs.	Louys douzieme Roy de France surnommé Pere du peuple. 714.
	S. Louys pourquoy canonisé. 735
	Loy que c'est. 120
	Loy Salique est du droit naturel. 465
	Loy Glicia en faueur de

DES MATIERES.

la legitime des enfans.	500	finance.	491
Loy concernant la legitime des enfans cōbiē signalee.	502	Mahomet quand intro-	
Loy des troubles permet-		duisit sa secte.	597
tant à chacun de dispo-		Mairie de Bourdeaux dō-	
ser par son testament de		nee à Montagne.	584
tous ses biens.	502	Malade a plus d'obligatiō	
Loy falcidie pour quelle		à la nature qu'à l'art de	
raison introduitte.	505	medecine.	561.
Loy generale du Prince		Maladie de Pybrac & l'i-	
efface toutes les coustumes.	526	nutile visite des Medecins.	555. 556. sa guerison.
Loy quoy que rude est			557
neantmoins loy.	530	Maladies enuoyees de	
Loyre mal gitante subiecte à se desborder.	159	Dieu, & guerries par luy	
Lucius Quintius homme		seul.	785
consulaire interdit du		Malheur de monsieur de	
Senat par Caton le		Guise predict communement.	28
Censeur.	435	Malheurs en quoy estimez pour grâds crimes.	
Luculle fist retraitte à la			137
fortune.	753	Maluoisie dōne guerison	
Lyon rendu au Roy.	234.	aux sieurs Boyer & Pybrac.	557
	272	Mammee mere de l'Empereur Alexandre.	514
Lyōnois, Forests, & Beaujolois du party de la Ligue.	59	Manifestes permis aux Censeurs de Rome.	
			436
M		Marcel intendant des finances.	24. est depesché à Paris.
M Agistrat ne doit recevoir la loy de ce-			26. & 27
luy qui ne l'a qu'à la sus-		Mareschal d'Aumont	

TABLE

aduiz du deſſein du Roy contre mōſieur de Gui- ſe. 23. met la main aux armes. 25	Mariages faits par amou- rettes ne ſont ſuiuiz d'vn reciproque cōtētemēt. 188
Marguerite Royne de Nauarre ſœur du Roy François. 1. 756. eſcriuit en Poëſie & proſe. ibid. liure par elle fait intitu- lé la Marguerite des Marguerites. ib d.	Mariages celebres. 221
Marguerite de France fil- le du Roy François 1. 757. mariee avec Ema- nuel Duc de Sauoye & Prince de Piedmōt. 758. louee par les premiers Poëtes de la France. ibid.	Marinus Socinus profes- ſeur à Bologne de quel- le authorité il fuſt. 397
Marguerite de Vallois fil- le de Henry 2. 759. ſe re- tire en Auuergne. 760. fait donation à nos Roys de tous ſes biens. ibid. oyoit trois meſſes le iour. - 61. communioit trois fois la ſemaine. ibi- dem. grande aumoſnie- re. ibid. pendant ſon di- ner auoit quatre hōmes doctes qui l'étretenoiēt de queſtions. ibidem. & 762	Marie de Iars fille par al- liance du Sieur de Mō- tagne. 385. traueſe preſ- que toutela Frâce pour le viſiter & cognoiſtre de face. 385
	Marion Aduocat general au parlement de Paris. 679
	Marquis de Canillactué à S. Oüin. 90
	Marius eſtonné par ſa cō- ſtance celuy qui le de- uoit tuer. 365
	Marquifat de Saluſſe pris par le Duc de Sauoye. 13 & 450
	Marteau Preuoſt des marchāds de Paris arre- ſté priſonnier aux Eſtats de Blois. 25. comment ſauué. 26
	Saincte Marthe Lieutenāt particulier de Poitiers deputé au Roy. 88

DES MATIERES.

- Martin Luther Religieux** sur la victoire. 453
de l'ordre de S. Augustin, presche contre la
Croisade du Pape Leõ Medecins estoient appel-
604. s'attaque au Pa- lez anciennemēt Phy-
pe. ibid. siciens en France. 538
Massacre des Huguenots Medecins souuent medi-
n'a estouffé leur party. camentent vne partie
 44 pour l'autre. 544
Masurius Sabinus disciple Medecins estoient ancien-
de Capiton. 534 nement Chirurgiens &
M. de Matignon entre le Apothicaires. 551. & 552
premier à Paris. 239 cōme doiuent conside-
Maudissons du peuple rer leurs maladies. 552
souuentes fois exaucés. cōme visitent leurs ma-
 288 lades. 554
Maximes de la Reyne me- Medecin pourquoy doit
re pour se maintenir en estre honoré. 560
grandeur. 55
Mōsieur de Mayenne fait Medecin doit en pre-
Lieutenant general de mier lieu soigner à l'a-
l'Estat & Couronne de me, puis au corps. 561
France. 60. s'asleure de Medecines ameres de dif-
toutes les villes de son ficile prise causēt de
gouuernemēt de Bour- grandestranches auant
gongne. ibid. prestefer- qu'on cognoisse leurs o-
mēt au Parlemēt pour perations. 203
sa Lieutenance. ibid. Medecine art fort incer-
Medailles faites par le tain, 539
Duc de Sauoye apres Medecine combiē de fois
auoir vsurpé le Mar- renuersee, & par qui.
quisat. 450 545
Medaille faite par le Roy Medecine introduitte
 pour trōper les bourses
 des riches & de ceux qui
 veulent estre trompez.

TABLE

555	Messieurs du grand Con-
Medecine selō les Payens	seil emprisonnez à Vé-
estoit de l'inuention de	dosme. 77
leurs Dieux. 560	Metelan Chancelier d'ef-
Medicamens doiuent estre	cosse. 681. sa mort a-
employez selon la tem-	chettee par les Iesuites.
perature des corps. 471	641
Mediocrité mere de vertu	S. Michel Ange tutelaire
290	de la France. 734
Meditations sur l'histoire	Microcosme dit par les
des quatre Euangelistes	anciens, qui est le petit
faites par M. Pasquier.	monde. 406
610	Miracle de Cana en Gali-
Medor soldat couché en-	lee premier que Iesus-
tre les morts en pleine	Christ ait fait. 650
campagne receut guer-	Miracle des cinq pains &
rison par la belle Ange-	deux poissons figure du
lique. 551	S. Sacrement de l'Au-
Meaux reduite au seruice	tel. 615
du Roy. 210	Miracles de la Pucelle
Melancholiques subiects	d'Orleans. 713
aux hemorrhoides. 89	Mithridat, de monsieur
Médiats vōt deux à deux.	Pasquier pour conser-
171	uer en santé, quel. 469
Monsieur de Mercœur	Moderation doit estre en
dernier chef qui tint	toutes choses. 396
pour la Ligue. 280	Modifications que les
Mercuré figuré par les an-	François apportent au
ciens pour le Dieu des	droict Romain. 532
larrons. 725	Molé estably par la Li-
Messala priué de iugemēt	gue Procuteur gene-
& doiué de grande me-	ral du Parlement.
moire. 541	244

DES MATIERES.

La mole decapité en Greue.	480	Mort de la Roynie d'escosse mort d'Estat.	480
Monarchies prénét leurs commencemens par les armes & finét par les lettres.	430	Mort de la Roynie mere la veille des Roys.	50.
Monde que c'est selon Salomon.	403	aduancee par la nouvelle de la mort de monsieur de Guise.	51
Monsieur frere du Roy vn second Roy. 140. ne veut receuoir l'ordre du S. Esprit. 141. 142		Mort du Conneftable de Montmorency.	135
Montgommery s'empare de Danfron. S. Lo & Carentan. 137. est pris par le sieur de Matignon.		Mort de monsieur frere du roy pretexte aux Ligueux.	142
ibid. decapité & pourquoy.	ibid.	Mort du sieur de Chastillon en son liët.	179
Monsieur de Môt pensier ameine du secours au Roy..	166	Mort du sieur de montagne.	385
Mort de monsieur de Guise cõparee à celle de Cesar.	41	Mort de monsieur le Cardinal de Guise avec son frere aux Estats tenus à Blois. ibidem.	
Mort de plusieurs grands qui tournerent à desfeins du tout contraires.	43	Mort magnanime du duc de Nemours.	421
Mort de Iules Cesar ouuerture de grâdes guerres. 42. introduisit le triumuirat.	43	Mort inopinée d'henry le Grand pepiniere de maux à la France.	572
		Mort de l'Empereur maximilian.	602
		Mort de Selin.	ibid.
		Mort tres-certaine, & l'heure d'icelle incertaine.	659

TABLE

Mot de Ligue abhorré en toute republique. 259	gneur pourquoy n'a esté touchee par S. Iean. 612
Mourir au liect d'honneur 181	Nature de prauce par la cheute d'Adam n'est autre chose qu'opiniõ. 466
Moyé de viure bien heu- reux en ce monde. 405	Nature sans art est quel- que chose, non tout. 728
Moyens pour restablir l'Eglise. 608	Naturel du Mercure. 433
Moyens de S. magloire transferez à S. Iacques du haut-pas. 146	Natureloper plus en la Poësie qu'en l'art. 728
Musa medecin renuersa la doctrine d'Asclepiades. 545. comme guerist Au- guste. ibid.	Monsieur de Nemours deux fois prisonnier. 421. euade par deux fois. ibid.
Mysteres qu'il y a particu- liers en l'Euangile de S. Iean. 613. ceux qu'il a obmis. ibid. pourquoy. 614	Nerua escholier du Iurif- consulte Labcon. 534
	Monsieur de Neuers en- uoyé à Rome pour fai- re à sa Saincteté les sub- missions de sa Maiesté. 209

N

N aissance de Henry 4. & mort de mon- sieur de Guise à mes- me iour. 262	Neuol secretaire d'Estat. 24
Naissance de Luther du temps des Iesuites. 562. auoit esté moyne. ibid.	Nice principale ville de Bithynie. 106. se rend à Andronic. 112
Natiuité de nostre Sei-	Nicetas historien vn des premiers seigneurs de Constantinople. 117
	Nicolas que signifie en

DES MATIERES.

- Grec. 734
- Nigonius de tresgrande
memoir sàs beaucoup
de iugement. 541
- Noblesse plus modeste
aux Estats que nuls au-
tres. 13
- Nom de Roy detesté &
abhorré à Paris. 56
- Nô de Dieu en plusieurs
langues composé de
quatre lettres. 208
- Nombre de treize à table
fatal à quelqu'un. 147
- Nombres des hommes
qu'auoit le Roy en la
bataille d'Iury, & celuy
de l'ennemy. 169
- Nominations des Eues-
chez & Abbayes ostées
au Roy par le Concile
de Trente. 11
- Normandie donnée au-
trefois en gouuernemēt
aux fils aînez de Frâce.
71
- Normands grands guer-
riers. 755. ont assiégé
trois fois Paris. *ibid.*
- Nostre Dame apparue à
Ieanne la Pucelle. 711
- La Noüe maison de plai-
sance proche de Blois. 21
- Monsieur de la Noüe tué
en Bretagne. 179
- Nouueauté est de peril-
leuse consequence &
de dangereux effect.
560
- Nouvelles bônes ou mau-
uaises tyrannisent ordi-
nairement nos esprits.
469
- O
- Obeissance principal
sacrifice que Dieu
desire de nous. 154
- Obeissance du soldat.
390
- Obeissance au euglè voïee
au Pape par les Iesuites.
567. 570
- Obseques de la Royne
mere celebrees. 52
- Obseques faites du ma-
reschal de Biron en l'E-
glise S. Paul. 371
- Occasïo du massacre des
innocents. 611
- Officiers nouueaux esta-
blis au lieu des anciens.
2. pourquoy. 3
- Officiers nouueaux nuisi-
bles. 144

TABLE

Officiers establis par la Ligue.	144	215	Ordres des Seigneurs qui prindrent le party du Roy.	270.	tous embrassez & gratifiez par luy.
Officiers establis aux monnoyes prestoiert le sermēt à la chābre des Cōtes.	184	271	Ordre tenu par le Roy en la conduite des troubles arriuez à Limoges.	334	
Officiers de iudicature doiuent estre Docteurs en droict.	332.		Ordre des Cheualiers de Sainct Michel pourquoy institué par le Roy Louys vnzielme.	734	
qu'estre receus en charge publique sont interrogez sur le droict Romain.	ibid.		Opinions des sages doiuent estre peleees non contees.	82	
Ordinateur & gouuerneur general des monnoyes.	184		Opinion de M. Pasquier sur la reformation des loix.	537	
Ordonnances n'obligent en France qu'elles n'ayent esté verifiees aux Cours souueraines.	524		Opinions diuerfes des medecins touchāt le regimede viure.	546	
Ordōnāces du Roy si elles peuuent ou doiuent estre estendues ou moderees par les iuges selon les rencontres particuliers qui semblent leur donner aduis.	530		Opinions diuerfes des medecins sur les saignes.	549	
Ordre de l'Estat perueriti.	214		Opinion du Catholique au S. Sacremēt de l'Autel.	648	
Ordre de S. Michel d'oū venu à mespris.	214		Opinion des sages-mondains.	563	
Ordre du Sainct Esprit.			Orateur se fait, & le Poëte naist.	717	

DES MATIERES.

- Oratoire en soy-mesme
est vne belle retraicte. 150
- Orgueil extraordinaire
est puny de Dieu par
dix mille moyens. 375
- Origine des Seize. 326
- Orleans veut remuër, &
sous quel voile. 18. n'e-
stoit comprise entre les
villes de seureté accor-
dées par l'Edict d'V-
nion. 18
- Orleans cōtestée estre vil-
le de seureté. 20. de-
meure à la Ligue. *ibid.*
- Orleans deliuré du siege
par M. de Mayenne. 60
- Outre plus de moitié de
iuste prix, comment
doit estre iugée. 533. cō-
ment pratiquée en
France. *ibid.*
- Ouverture des Estats de
Blois. 4
- Ouvertures des Parle-
mens faites à la feste S.
Martin. 85
- P
- P**aix faite par Henry
3. qu'il appelloit sa
paix. 139
- Paix de l'an 1577. fonde-
mēt de nostre ruine. 139
- Paix honteuse del'Empe-
reur Iouinian avec le
Roy de Perse. 221. des-
critee par toute l'anti-
quité. *ibid.*
- paix entre le Roy de Frâce
& celuy d'Espagne. 280
- Paix concluë à Lyon en-
tre le Roy & le Duc de
Sauoye par l'entremise
du Pape Clemēt 8. 348
- paix de Veruins. 451
- palais pourquoy basty
par la reyne mere en la
Parroisse S. Eustache.
51
- palais fermé. 307
- pancharte cause des mes-
contentemens. 353. est
abolie. 356
- rapauté principal joyau
de l'Eglise. 603
- rapes du commencemēt
de fort basse condition.
124
- rapes chefs des autres Pa-
steurs chacun à part,
mais non assemblez en
gros. 564
- rapes sont par dessus le

TABLE

Concile fuiuant la doctrine des Iefuites, & peuuent de leur volonté transferer les Royaumes d'une main à autre.	566	lege des Iefuites fauteurs de la rebellio.	246
Pape de Rome declaré chef de l'Eglise Vniuerselle contre le Constantinopolitain.	597	Parenté de Rauillac meſchante & peruerſe.	575
Papinian preferé à tous les autres Iuriſcôſultes.	493	Parents du Maréſchal de Biron.	339
Papinian mis à mort par le commandement de Caracalla & pourquoy.	519	Paris departie en ſeize quartiers.	226
Parabole de l'enfant prodigue.	130	Paris ville metropolitaine de la France.	754
Paracelſe & ſa medecine toute cōtraire aux principes d'Hyppocrate & Galien.	546	Paris ſiege ordinaire des Roys de France. ibid. depuis quand. ibid.	755.
Paradis promis par les Iefuites aux meutriers des Roys.	677.678	a eſté trois fois aſſiegée par les Normans. 755. contiét trois villes trois Cours ſouueraines, & trois grandes maiſons. ibid.	
Paralleles de monſieur de Guiſe & de l'Admiral.	40	Parifiens mis en route deuant Senlis.	90
Pardon fait par le Roy aux ſeigneurs de la Ligue.	25	Parlement mené en triôphe depuis le Palais iuſques à la Baſtille par Buſſi le Clerc & ſes complices.	57
Pardon du Roy au College des Iefuites fauteurs de la rebellio.	246	Parlement & Chambre des Comptes eſtablis à Tours.	78.81
		Parlement ouuert à Tours So.	
		Parlement tenu à Poitiers dut éps de Charles ſeptieſme.	

DES MATIERES.

me.	241	pays-bas soustraits de l'obeïssance du pape.	606
parler Latin deuant les Clercs.	183	rechez cause & source de nos mal-heurs.	258
paroles dernieres du marshal de Biron.	370	renard exempt des Gardes.	175
paroles de la Reyne d'Angleterre.	374	peres & meres enuers leurs enfans sont les vrayes images de Dieu sur la terre.	154
parole hardie du Châcellier de Birague.	440	peres ne doiuent estre sous la curatelle de leurs enfans.	428
parricides des Iesuites & attêtats qu'ils font sur les vies des princes souverains & de leurs Estats.	700	perte d'Annibal & de rompée d'où proceda.	91
partage esgal des biens en la Republique de Lycurgue.	464	reliche de S. pierre.	621
parties de la teste commett disposées des facultez qui y sont logées.	241	peuple accablé de tailles, taillon, aydes & subsides.	162
partisans vermine de l'Estat.	161	peuple ressemble à la mer.	353
<i>Pasque</i> Dieu serment du Roy Loys II.	593	peuple veut estre conduit par douceur & support, au contraire des grâds.	354
M. pasquier haut-loüé par le Iesuite Conterey.	723	peuple fait la plus grande partie de l'Estat.	375
paul troisieme salué par pasquin venant à la rapauté.	411	peurs le logent fort aysément aux testes des plaideurs.	774
paupreté n'est entre nous que celle que nous y faisons nous mesmes.	405	philippe second appelé Dieu-donné Auguste & le Conquerant.	754

T A B L E

Phormion vouloit faire leçon de l'art militaire à Hannibal. 164	bliquement. 678 monſieur du Pleſſis-Mor- nay amène du ſecours au Roy. 166
Picardie prend le party de la Ligue. 59	Plutarque recomman- dé pour auoir eſté ſo- bre en ſentences. 207
Picoté Gueſpin réfugié au Pays-bas première cauſe du mal-heur du Marſchal de Birô. 343	Poëſie de M. Paſquier. 719
Piece d'or en l'honneur de Belliflaire. 449	Poète n'acquiert reputa- tion que par ſa plume. 730
Pieras Sylueſtre Iacobin en quels termes reſ- pond à Luther en fa- ueur du Pape. 605	Pointes d'honneur ſer- uent beaucoup à la guerre. 392
Pierre Barriere ſollicité par quatre Moynes de Lyon pour aſſaſſiner Henry 4. 232. eſt pris & executé à Melun. ibid. & 272. 274	Politics eſtimez pires que Huguenots. 259
Pithou choiſi par le Roy pour ſon Procureur general. 242	Politics qui. 326
Places priſes par les Hu- guenots. 18	Pollion n'auoit autres fois fait le Padoüan de Tite Liue. 380
Plaideurs de Normandie. 157	Poltrot tué Monſieur de Guile. 229
Plaidoyé pour Milon fait en François par l'au- teur. 201	Pompée le grand trompé par vn mot à deux en- tentes. 52. eſt aſſaſſiné au mont Caſſius. ibid.
Plaidoyé de M. Paſquier imprimé & vendu pu-	Pomponius grand Iuriſ- conſulte. 489. 490
	Poule d'Æſope qui tous les iours faiſoit vn œuf d'or. 161
	Pragmatique ſanction ſupprimée par le Pape

DES MATIERES.

- Leon dixiesme. 606.
 estoit vn nerf tres-fort
 de la discipline Eccle-
 siastique. ibid.
- Predicateurs fort hardis à
 reprendre le Roy. 17
- Predicateurs allumettes
 des troubles & diui-
 sions de la France. 133
- Predictions du Diable
 sortent effect enuers
 les meschans. 123
- Predictions de la Pucelle
 d'Orleans deuant ses
 iuges. 714
- Premices de Royauté de
 Héry 3, mal digerées. 137
- Premier President de Pa-
 ris prisonnier dans la
 Bastille. 59
- Premier President de Bre-
 tagne pris par le Duc
 de Mercœur. 59
- Premier President de
 Rouen eschappé par la
 fuite. 59
- Premiers Presidents defa-
 strés. 59
- Premiers presches de Mar-
 tin Luther. 604
- Prerogative des vieillards
 720
- Present fait par la ville de
 Rouen, à Monsieur
 d'Espernon d'une for-
 tune argétée avec vne
 belle deuise. 71
- President Brisson lié avec
 sa robbe du palais &
 son chapperon sur l'es-
 paule. 304. ne peut a-
 uoir relasche d'ache-
 uer vn liure de droict
 encommencé. ibid. en
 quelle façon est estran-
 glé. ibid.
- President Brisson mené
 au Chastelet. 202
- President de Harlay me-
 né prisonnier à la Ba-
 stille. 328
- President Jeannin enuoyé
 au Marechal de Bi-
 ron. 357
- Presidents de la grande
 Chambre obtindrent
 de Charles 6. de corri-
 ger & oster tous les
 Conseillers mal-gifans
 en leurs charges. 436
- Preteur fideicommissaire
 créé pour l'accomplis-
 sement des fideicom-
 mis. 506
- Pretexte de la Ligue. 141
- Prieres de Sainte Moni-

TABLE

Prince & des subiects.	bouteculs.	125
353.	Religion fraternise avec	
Reddition de quatre	la iustice. 183. sont deux	
villes en Piedmont par	pilliers de toute la Re-	
Henry 3. cause en par-	publique. ibid.	
tie des ô mal heur. ibi.	Religion des courtisans.	
Reductions des tailles de-	217	
mandées par le tiers	Religion nouvelles s'esta-	
Estat. 14	blit avec plus de pied	
Reduction de Paris es-	lors qu'on la vouloit	
merueillable & quelles	abattre. 226	
antitheses y concouru-	Religion Chrestienne	
rét. 272. avec combien	quand commença d'e-	
de modestie & de bon	stre exercée à ouuert.	
ordre. 273	534	
Regilian se treuant en	Religio ancienne ne doit	
vn souper en compa-	estre changée pour les	
gnie est iugé digne de	abus de quelques Pre-	
la Royauté en riant.	stres. 561	
94. est contrainct d'ac-	Religion prise en deux fa-	
cepter l'Empire. ibid.	çons. 565. Religion est	
Regiment des Gardes	l'ame de la Republi-	
estably & à quel des-	que. ibid. remuement	
sein. 214	de Religion est quel-	
Regle notable qui doit	que remuement de l'E-	
estre obseruée en l'ami-	stat. 565	
tié. 417	Religion Lutherienne en	
Regle generale des Reli-	se defendât s'arma cō-	
gieux. 565	tre l'Empereur Char-	
Regularité ancienne	les quint, & contre	
changée en comman-	Charles 9. 568	
de. 607	Reliques de saint Mar-	
Religieux laïcs appelez	tin à Tours. 84	

DES MATIERES.

Remarques sur la fortune du Pape Sixte 5. 124	par le Sauoyard & Es- pagnol, afin de perdre le Marechal de Biron.
Remarques notables sur la mort & vie de Biron. 374	361
Remedes empruntez des Arabes. 546	Rencheute fort à crain- dre, sur tout au vieil- lard. 471
Remede tel quel porté au malade desesperé vaut mieux que de l'aban- donner. 557	Rencôtres sur les affaires du Roy & de la Ligue. 70
Remedes de nostre santé logez és arbres, herbes, és vegetatiues & sensi- tiues. 785	Republiques de trois ma- nieres. 464
Remonstrance du Roy Henry 3. à ses plus fa- miliers auant l'execu- tion de M. de Guise, & du Cardinal. 22	Requête des parents du Marechal de Biron & la responce du Roy. 359
Remonstrance de Mon- sieur Pasquier à l'ouuer- ture du Parlement. 82	respect que portoient les Apostres à S. Pierre. 616
Remonstrance à M. de Mayenne. 333	resurrection du Lazare vraye pourtraicture de la nostre. 613
Remonstrance de ceux de Guyenne au Roy. 355	retour de fortune estran- ge. 228
Renazé laquais de la Fin. 347. est mis en prison par le Marechal de Bi- ron. 350. luy est con- fronté. 360	retraicte faicte à propos n'est de moindre gloire qu'un combat. 251
Renazé lasché de prison	retraicte des affaires heu- reuses. 415
	reualte generale des Pa- risiens le propre iour de Noel. 56
	la Reyne mere adiou- stoit grande foy aux deuins. 51. est trom- pée sur le mot de saint

TABLE

Germain.	ibid.	gardes du Roy.	80
Richelieu grand Preuost		le Roy chef & protecteur	
se faist en la sale du		de l'Eglise Gallicane.	
tiers Estat des amis de		10	
monsieur de Guise.	25	le Roy en danger si mon-	
Richeome Prouincial		sieur de Mayenne eust	
des Iesuites.	680	poursuiuy la pointe.	64
Richesses & grandeurs		le Roy en grande perple-	
principales bourrelles		xité.	68
de nos ames.	404	le Roy seul doit auoir des	
Rilly Gouverneur d'Am-		gardes en France.	214
boise.	63	Roy de Nauarre faict	
monsieur de Ris premier		Lieutenant general du	
President en Bretagne.		Roy par tout la Fran-	
26		ce.	226
M. Robert honneur de		Roy de Nauarre quittela	
l'Vniuersité d'Orleans.		Religion nouuelle.	
535		227. tué deuant Rouen.	
Rocheloistendent à la di-		229	
uision.	351	Roy d'Espagne a porté	
Rodomontade de Gas-		plus de Couronnes	
con.	387	Royales qu'aucun Roy	
Romàs vrayes images des		Chrestien.	282
mœurs anciennes.	550	Roys de France obeis-	
Rome mere generale des		sent à leurs Edits estans	
autres Prouinces.	527	verifiez.	525
Ronsard prophetise du		Roy de France tenu pour	
Roy.	289	tres-Chrestien de tou-	
Rouen prise par les Hu-		teancienneté.	563
guenots, mais assiegée &		Royaume d'Angleterre	
reprise.	219	peut tomber en que-	
Rouray Lieutenant des		nouille.	465

DES MATIERES.

Royne d'Angleterre mō-
stre au Marechal de Bi-
ron plusieurs testes de
Grands executez en son
Royaume, signammēt
celle du Comte d'Essex.

374

Rhubarbe pourquoy
purgela bile. 548

S

Sacre du Roy Charies
miraculeux sous la cō-
duite de la Pucelle.

713

Sagesse & magnanimité
remarquee en l'euation
de monsieur de Guise.

177

Saignee auant quatorze
ans aux enfans deffen-
duë anciennement. 548

Saimblancard mere du
Marechal de Biron.

339

La Sale Gentilhomme
Auvergnac donne ad-
uis à monsieur de Gui-
se de l'entreprise qu'o
auoit sur sa personne.

23

Salomon grand Philoso-
phe. 403

Sang des François espar-
gné par le Roy. 168

Sang transformé en lait
à l'issuë de la grosseſſe de
la femme. 540

Sathan representé par les
Peintres habillé en
moine. 133. pourquoy.
ibid.

Saumur donnee au Roy
de Nauarre. 87

Sauuages cōme traittent
vn prisonnier de guer-
re. 284. le mágent. ibid.

Saueuse deffait par mon-
sieur de Chastillon. 91

Sauoye & Piedmont pos-
ſedez par les François
212. rendus à leur Duc.

221

Sauoye prise par le Roy
cōme en vn clin d'œil.

452

Scœuola celebre Iuriscō-
sulte. 491

Schisme entre le Catho-
licque & le Lutherien.
566

Schisme entre les douze
Apostres, & les autres

TABLE

Disciples en presence de Iesus-Christ. 648	lian pourquoy fait. 507
Scribanus Recteur des Iesuites à Anuers. 696.	Senatusconsultes estoier commeloix. 528
fait prouincial, & pour- quoy. ibid.	Senede mere d'Helioga- bale. 513
Secours enuoyé au Roy à son besoin par mōsieur d'espernon. 77	Seneque desdaigné pour son trop de sentences. 207
Secours des Pays bas pour la Ligue. 165	Seneque Philosophe Payé faisoit abstinence de la chair. 622
Secours arriué au Roy fort à propos. 166.167	Sentence digne d'un pere à la mort pour le fait de la succession. 120
Secrets des Iesuites des- couverts par la vête de leurs liures. 679	Sentence contre le Presi- dent Brisson. 300
Secte Lutherienne contre le S. siege, & vne autre pour luy. 599	Sentēces notables de Mi- chel de Montagne. 382
Secte Lutherienne en hai- ne de la Croisade. ibid.	Sentēce notable de S. Au- gustin sur le Poëte Perse. 473
Sedition à S. Medar, & quelle insolence. 227	Septimius Seuerus Empe- reur & grād guerrier n'a uoit Dieu, religion, ny conscience. 518
Selin empiete l'Empire d'Orient sur son pere & son frere, & ses conque- stes. 601	Serment de l'Vnion re- nouuélé. 4
Semestre remarquable en l'Estat. 91	Serment presté au Parle- ment par le Duc d'Au- male pour le gouerne- ment de Paris. 56
Senateurs Romains inter- dits du Senat par Caton le Censeur. 435	Sertorius Capitaine ge- neral en Espagne. 187.
Senatusconsulte Trebel-	

DES MATIERES.

- aimoit mieux estre le
 dernier à Rome que le
 premier en Espagne. 188
 Serment de la Sainte V-
 nion renouuellé. 295.
 297
 Serment de Messieurs du
 Parlement. 243
 M. Seruin pourueu parle
 Roy Henry 3. d'office
 d'Aduocat du Roy 80
 Seruiteurs tous executez
 à mort quand l'un auoit
 tué leur maistre. 444
 Seuerité trop cruelle de
 Galien. 93
 Seuerité trop grande des
 peres enuers leurs enfãs
 le plus souuent les perd.
 244
 Siege de Mets soustenu
 par M. de Guise tué par
 Poltrot contre l'Empe-
 reur Charles 5. 41
 Siege de Poitiers soustenu
 par M. de Guise tué à
 Blois contre l'Admiral.
 41
 Siege de Meulan opinia-
 stre parla Ligue durant
 six semaines. 165
 Siege Romain, chefyni-
 uersel de l'Eglise Catho-
 lique. 593
 Simples soldats aisez à e-
 stre trompez. 393
 Singes d'où creiez. 399
 Singes pourquoy demeu-
 rez sans queue. 401
 Singeries de Cour. 150
 Singeries aux femmes sôt
 toutes leurs singulari-
 tez. 399
 Sixte 5. Pape garde les
 pourceaux pour son
 premier mestier. 125
 Sixte 5. serend Cordelier
 où il est serf. 126. est
 fait procureur du ge-
 neral de l'ordre. ibid.
 puis General en son ab-
 sence. ibid. est fait Euef-
 que, puis Cardinal.
 ibid. est créé Pape.
 128
 Soleil leuât adoré plustost
 que le couchant. 178
 Songe du Roy Henry. 3.
 142. 147
 Sôges appellez oracles. 475
 Sophy que signifie. 599
 Souhait de Martial. 472.
 771
 Statues de Charles sep-
 tiesme & de Ieanne

TABLE

la Paëlle sur le pont d'Orleãs. 711. pourquoy mises sur le pont. 712	Temple de l'honneur & de la vertu pourquoy bastisioignás l'un l'autre. 181
Stroissy & son armee defaict. 54.55	Temples du Patriarche & de Popincour ruinez. 228
Style foldatesque de mōtluc. 387	Temps remarquez aux loix Romaines. 490
Subuentions aux affaires de la Sainte Vnion. 58	Termes Gascons. 380
Superieurs des Iesuites grands sages-mōdains. 569	Testament sans institutiō d'heritier est nul. 505
Superiorité de l'Eglise œcumenique adiugee au Pōtife Romain par l'Empereur Phocas. 567	Themistocles demande qu'ō luy enseigne plu- stost l'art d'oublier que l'art de memoire. 283
Surprise de place. 363	Theodore de Beze mini- stre, & ce qu'il dit au colloque de Poissy. 648
	Theologiens pourquoy assemblez au College de Sorbonne. 56
	Thresorerie de S. Martin accommodée pour la chambre des Comptes. 80
	Thresoreriēs de France estoiēt anciennement du corps de la cham- bre des Comptes. 187
	Thessale interuertit tout l'ordre ancien de la me-

T

T ableau de la Magdelaine donné à Pasquier. 202
Tacite historien ne doit estre leu & pourquoy. 443
Tarius prononce senten- ce de relegation contre son fils. 505
Tel refuse qui apres muse prouerbe. 778

DES MATIERES.

- decine par nouueaux 79
 preceptes, avec reputa-
 tion admirable de tout
 le peuple. 546. combat-
 tu par Galien. ibid.
 Monsieur de Thou
 prisonnier à la Bastil-
 le. 328
 Tiers ordres par lesquels
 se soustient la France.
 754
 Titus Empereur ne pas-
 soit aucune iournées sàs
 bien faire à quelqu'un
 de ses subiects. 115
 Tombeau de la Royne
 mere. 55
 Touraine iardin de la Frâ-
 ce. 159
 Tourbe de Docteurs &
 de liures sur l'explicatiõ
 du droit Romain, qui
 y apporterët plus d'ob-
 scurité que de lumiere.
 536
 Tournelles maison demo-
 lie & pourquoy. 755
 Tours apres plusieurs cõ-
 trastes demeure au Roy.
 78
 Tours choisie pour siege
 du Parlement & de la
 chambre des Comptes. 43
 Tours troublé à la veuë
 du Baron de la Chastre
 174
 Toure petite riuiere pa-
 uee de truites, tapissée
 de cygnes, & bordée
 d'escreuilles. 160
 Traduction, labeur mise-
 rable, ingrat & esclau.
 200
 Traict de souplesse fort
 subtilement ioüé par
 monsieur de Guise. 175.
 178
 Traictes du mespris de la
 gloire faits par auteurs
 qui l'ambitionnent. 199
 Traicts sages & recommã-
 dables de la Ligue. 235
 Trefues entre le Roy & le
 Roy de Nauarre. 87
 Trefue aduantageuse au
 Roy. 268. est en finiu-
 rec. 269
 Tribonian grand Iurif-
 consulte. 488. 489. 490.
 491. 492. 494 496. 497.
 498
 Triumvirat introduit par
 la mort de Iules Cesar.
 43
 Trois Seigneurs fort ai-

TABLE

mez du roy Henry 3. & diuerſement diſgraciez 70	nances comment modifiees. 524
Trois eſpeces de biens entre nous. 180	Verité ſouuent deſcouuerte ſous l'eſcorce d'une fable. 398
Trois liures promis par l'auteur. 721	Vers de noſtradamus prognostiquants la mort de M. de Guife. 28. & 29
Trois diuerſes lignees des roys de France. 754	Vers ſur la mort de Biron. 371
Trois religions exercees au leuant. 570	Verſoris Aduocat des Ieſuites. 675
Trois grands innouateurs au ſiecle. 150. 597	Vexation du peuple en ſin punie de Dieu. 375
Trop fort à craindre aux Grands. 407	Viſtoire de Senlis. 90
Tyr pris par Alexandre le grand. 252. 299	Viſtoire veut eſtre pourſuiuie. 91
Tyrannie des ſeize abolie par la mort de quatre. 332	Viſtoires douteuſes. 136
	Viſtoire miraculeuſe du roy à Iury. 165
V	Viſtoire obtenuë en la bataille de Coutras. 168
V Allois peut eſtre dit Gaullois. 752	Viſtoire de Dieppe. 263
Vâdales chaffeſſez de l'Afrique & par qui. 449	Vie de Montagne pareille à ſes eſcrits. 384
Vanité maladie generale & incurable. 404	Vierges à quel tēps doiuent eſtre mariees. 778
Vendredy fatal à noſtre France. 335	Vigilance doit eſtre grande en vn Capitaine. 394
Verification du Concile de Trente demâdee aux Eſtats de Blois. 5	Villageois gueris par leur patience. 555
Verifications des ordon-	Villes quittent le party du

DES MATIERES.

roy.	59	desguifez en foldats.	158
Ville des Prufiens pillée		Voyfin greffier lit l'arrest	
par Andronic.	113	de mort donné contre	
Villes non rendues, ains		le Marefchal de Biron.	
vendues au roy fans les			369
liurer.	215	Vvittéberg ville du pays	
Villes rédues à l'efpagnol.		de Saxe.	604
	221		
Vin deffédu aux malades.		X	
	548	X Eté mere de l'Empe-	
<i>Vine Dieu</i> mot du guet en		reur Alexius. 108. eft	
l'armée du roy.	167	cōdānee en prisō à viure	
Vniuerfitez pourquoy e-		au pain & à l'eau.	110
ftablies en France.	532	Z Ele des Iefuites par	
Voleurs fur les champs		leurs liures & par	
		leurs prefches.	569

Fin de la table des Matieres.

Extrait du Priuilege du Roy.

PAR grace & Priuilege du Roy, il est permis à Laurent Sorius, & à Iean Petit-Pas, Marchands Libraires en l'Vniuersité de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn liure intitulé, *Les Lettres d'Estienne Pasquier Conseiller & Aiuocat general du Roy en la Chambre des Comptes, reueuës & corrigees, & de beaucoup augmentees outre les precedentes editions.* Et faisant deffenses tres-expres- ses à tous Libraires & Imprimeurs, ou autres de nos- suiets, de quelque qualité ou condition qu'ils soient, d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, le vendre, debiter, ny distribuer par nostre Royaume, durant le temps de dix ans, sur peine aux contreuenans, de deuingt cinq liures tournois d'amende pour chacun- exéplaire, applicable moitié à nous & l'autre moitié- ausdicts supplians, confiscation d'iceux, despens, dom- mages & interests, comme plus appert és lettres de Pri- uilege. Donnée à Paris ce 7. iour de May 1619. & de nostre regne le dixiesme.

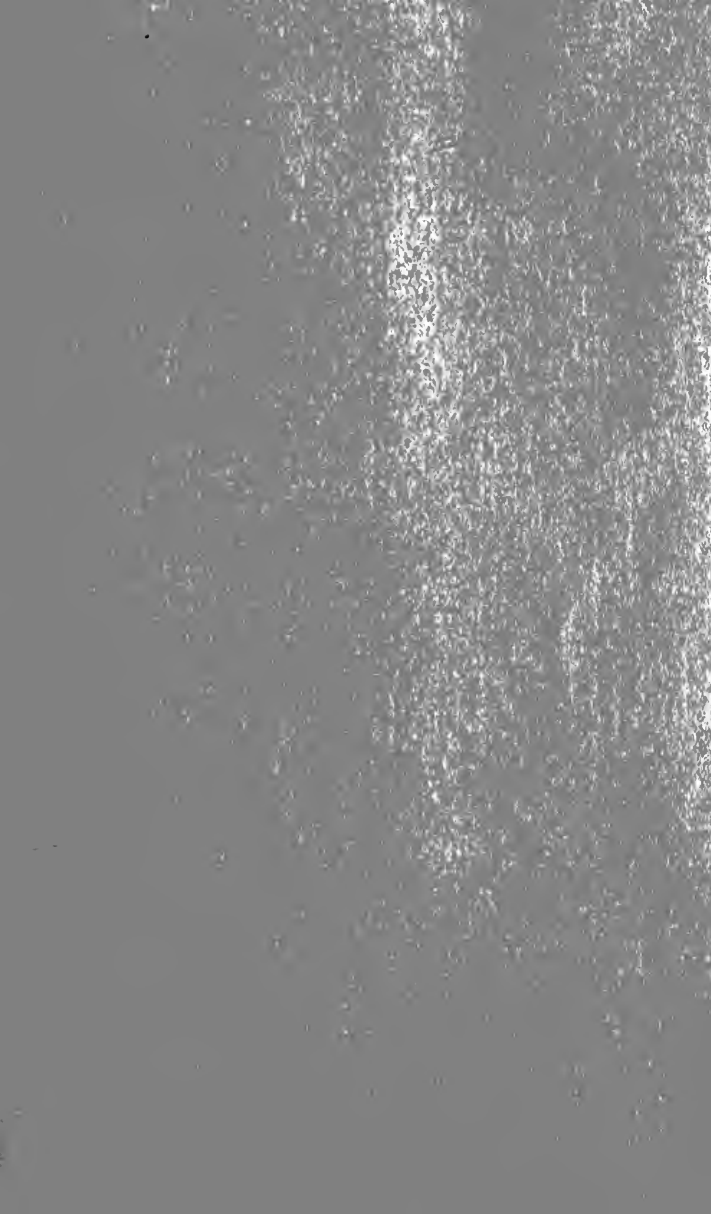
De Par le Roy en son Conseil.

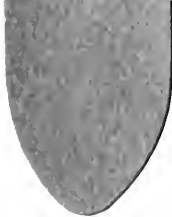
PAVMIER.

Et scellé du Grand Seau de circ iaune.









17

